This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

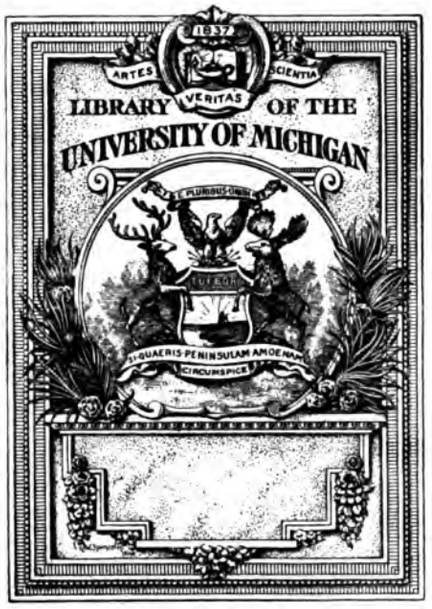
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,234,961


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

AS
162
.P232
M4

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PREMIÈRE SÉRIE

VII

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DE

L'INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE

SUJETS DIVERS D'ÉRUDITION

TOME VII

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIX

PREMIÈRE PARTIE.

LE SYLLABAIRE ASSYRIEN.

PRÉFACE.

Lorsque, pour la première fois, j'eus l'honneur de lire devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les séances du 27 mars et des 5 et 12 avril 1861, quelques fragments du travail dont je termine aujourd'hui la première partie, la plupart des faits dont j'exposais alors l'ensemble étaient ignorés du grand public.

Les études assyriennes commençaient à se faire jour; mais la lecture des textes était entourée de difficultés telles que les solutions les plus heureuses paraissaient au moins hasardées, et le découragement s'emparait bientôt de ceux qui voulaient aborder ces nouvelles recherches pour les poursuivre ou pour les contester.

Cependant les principes fondamentaux étaient acquis, et il suffisait peut-être d'un exposé méthodique et impartial pour les faire accepter. Je me proposai donc de faire connaître ces premières difficultés, d'indiquer comment elles avaient été résolues et de démontrer que la détermination de la valeur des

signes reposait sur des procédés qui permettaient de suivre avec confiance la lecture et l'interprétation des textes.

J'avais patiemment réuni les travaux accomplis sur cette antique écriture, j'avais discuté la valeur de chaque signe, j'en avais recherché et constaté les différentes formes suivant l'époque ou la provenance des monuments, et enfin, parmi ces nombreux caractères, j'en avais nettement séparé un certain nombre qui servent à expliquer les autres, et qui forment ainsi les *Éléments du syllabaire assyrien*.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a compris qu'un travail de cette nature pouvait être utile à ceux qui voudraient désormais pénétrer dans le domaine des études assyriennes, et, par une décision du 13 février 1863, elle l'a admis dans le recueil spécial des Mémoires consacrés aux travaux des savants étrangers.

Je ne saurais trop exprimer ma reconnaissance au corps savant qui a bien voulu accueillir ainsi mes premiers essais et m'encourager dans une voie dont ceux-là qui ont été livrés à leurs propres forces en essayant de la frayer, peuvent apprécier les difficultés.

L'impression a marché lentement; mais un travail qui devait se circonscrire à la simple lecture des signes, en entendant par là uniquement le déchiffrement des caractères et non pas l'interprétation des textes, avait tout à attendre de la sanction de l'expérience et du temps, et cette sanction devenait de plus en plus sûre à mesure que les études assyriennes faisaient de nouveaux progrès.

Ces lenteurs, qui me sont du reste complétement étrangères, étaient inévitables; elles ne surprendront aucun de ceux qui ont jeté les yeux sur les tableaux qui renferment l'ensemble des signes de l'écriture anarienne. Les caractères exécutés

pour le grand ouvrage de M. Botta étaient devenus insuffisants; plus de cent types nouveaux ont déjà été gravés et fondus pour répondre aux nécessités typographiques, de plus en plus exigeantes, de l'impression des textes assyriens. Ce travail matériel, qui devient chaque jour plus complet, reste acquis pour l'avenir, mais il a entraîné des retards qui n'ont pu être évités, quel qu'ait été l'appui bienveillant et empressé que j'ai toujours trouvé auprès de l'administration de l'Imprimerie impériale.

Les types nouveaux, qui appartiennent pour la plupart au style archaïque de Ninive et de Babylone, ont été exécutés d'après les dessins que j'ai fournis et dont j'ai contrôlé les formes sur des monuments originaux. J'ai consulté particulièrement les cylindres de la Bibliothèque impériale, les inscriptions du Louvre, quelques collections particulières et enfin à deux reprises différentes je suis allé, dans ce but spécial, étudier à Londres les nombreuses inscriptions du Musée britannique.

Malgré le soin que j'ai apporté à la correction des épreuves, malgré l'attention avec laquelle M. Oppert a bien voulu les revoir après moi, et me fournir ainsi un concours dont je suis heureux de le remercier ici, quelques fautes typographiques se sont glissées dans le texte. Je ne les relèverai pas cependant, réservant pour un *appendice* nécessaire lorsque mon travail sera terminé la liste complète des fautes qui auraient pu m'échapper, et les corrections que le progrès des lectures m'amènerait à découvrir.

Aujourd'hui les études assyriennes ont reçu une impulsion vigoureuse; elles sont l'objet d'un enseignement public. M. Oppert et moi, chacun à notre point de vue, nous apportons dans cet enseignement le contingent de nos efforts. L'exposé oral

des principes de la lecture des textes auquel je me suis livré m'a surtout éclairé sur la portée de mon Syllabaire, car j'ai compris, après une année d'expérience, que si désormais il n'était plus permis de contester les principes de la science, il était encore possible de les ignorer. Le doute sur la solidité de nos travaux n'est plus que le partage d'un petit nombre de savants intéressés à douter; mais déjà, à côté d'eux, il s'élève une génération nouvelle décidée à pénétrer, sans parti pris, dans cette masse de documents que les inscriptions assyriennes apportent à l'histoire, et dont on ne peut méconnaître la valeur. Aussi c'est avec confiance que je livre mon travail au public, bien convaincu que, malgré le temps qui s'est écoulé depuis sa rédaction première, il n'a rien perdu de son utilité pratique ni de son opportunité, car il sera toujours nécessaire de s'appuyer sur les résultats du déchiffrement, et il sera toujours bon de pouvoir les contrôler

J. MENANT.

1er juillet 1869.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

ÉLÉMENTS D'ÉPIGRAPHIE ASSYRIENNE.

LE SYLLABAIRE ASSYRIEN.

EXPOSÉ

DES ÉLÉMENTS DU SYSTÈME PHONÉTIQUE DE L'ÉCRITURE ANARIENNE

PAR M. JOACHIM MÉNANT.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on veut exposer les éléments d'une science dont les résultats sont depuis longtemps connus et généralement acceptés, on est toujours sûr de trouver les esprits plus ou moins préparés à comprendre ce dont on va les entretenir, ou au moins disposés à discuter les principes que l'on pose ou les résultats que l'on annonce, en les comparant aux résultats connus, aux principes acquis, suivant que les uns ou les autres ont été sanctionnés par l'expérience et le temps. Il

en est autrement quand il s'agit d'une science nouvelle, surtout quand les progrès sont rapides et les résultats inespérés.

Il y a vingt ans à peine que l'Assyrie est sortie de ses ruines, et les monuments qui devaient nous révéler son histoire semblaient nous montrer, avec une écriture inconnue, une langue qui paraissait à jamais impénétrable. Aujourd'hui, on présente en Europe des traductions de nombreux épisodes de l'histoire des Nabuchodonosor, des Sennachérib ou des Sardanapale, et ces documents nous font connaître les règnes de ces antiques souverains de Babylone et de Ninive mieux que nous ne connaissons, peut-être, l'histoire d'un roi du moyen âge ou d'un empereur du Bas-Empire.

Cependant ces traductions sont reçues avec défiance, et tandis que les *assyriologues* discutent entre eux sur les subtilités d'une écriture et d'un idiome qui semblent ne s'être révélés que pour eux seuls, on leur demande compte des principes les plus élémentaires de leurs déchiffrements. On ne comprendrait pas ces défiances, quand on considère les travaux accomplis, les difficultés vaincues et le caractère des hommes qui se sont voués à ces études, si elles n'avaient leur raison d'être dans les nécessités de la science. Un petit nombre d'inscriptions phéniciennes a permis de reconstituer la langue qu'on parlait en Phénicie, et on ne songe pas à contester, au fond, la valeur de cette résurrection. Parmi les inscriptions en caractères cunéiformes de la Perse, celles de la première espèce ont suffi pour faire retrouver la langue de l'antique Iran; et, aujourd'hui, cette langue est comprise et acceptée, malgré la hardiesse des premières découvertes. Cependant ces inscriptions correspondent à un même nombre d'inscriptions assyriennes, dont elles donnent la traduction, et dont elles contrôlent ainsi la lecture. Malgré cela, les travaux dont ces dernières inscriptions ont été l'objet n'ont pas suffi pour faire accepter le déchiffrement de l'écriture dans laquelle elles sont conçues, ni pour faire reconnaître à l'assyrien la place qu'il peut avoir dans la famille des idiomes à laquelle on doit le rattacher. Ces inscriptions prouvaient cependant déjà que cette écriture et cette langue avaient occupé une grande place parmi

les peuples de la haute Asie, puisque ces textes se reproduisirent en Perse, sous les Achéménides, depuis les montagnes de l'Arménie jusqu'aux bouches du Nil. Et ce n'était pas tout, car on retrouvait la même écriture et la même langue sur les monuments exhumés des ruines de Babylone et de Ninive. Puis enfin, pour le dire dès le début, on acquérait la certitude que cette écriture avait servi à exprimer encore plusieurs idiomes inconnus et qu'elle avait été ainsi pendant plus de quinze siècles, non-seulement l'écriture du peuple assyrien, mais encore l'écriture des différents peuples qui formèrent alors de vastes empires sur le sol de la haute Asie.

Il ne faut pas être surpris des défiances qui s'attachent aux lectures assyriennes, il ne faut pas surtout en être découragé. Cette écriture, jadis si généralement employée, et dont les Assyriens se sont servis pendant si longtemps, présente des difficultés sérieuses; ce système graphique s'éloigne tellement des principes auxquels nous sommes habitués, qu'il faut du temps pour se familiariser avec des procédés qui nous paraissent si insolites. Cependant, les premières découvertes ne sont plus à tenter; aussi, quand on veut aujourd'hui entreprendre l'étude des textes assyriens, il faut tenir compte du passé en cherchant d'abord à bien se pénétrer des travaux accomplis; et alors on ne tarde pas à s'apercevoir que, si les travaux de ceux qui se sont occupés jusqu'ici de ces recherches laissent plus ou moins à désirer, en réunissant le résultat de leurs découvertes isolées, on arrive à comprendre qu'il existe déjà un ensemble de procédés méthodiques qui peuvent être érigés en science, et ramenés à des principes certains. Mais ces procédés et ces principes, épars çà et là dans les travaux les plus consciencieux, apparaissent encore entourés d'erreurs inévitables, qui leur enlèvent l'autorité de principes avérés, pour leur laisser le caractère personnel que chacun imprime à ses découvertes avant qu'elles tombent dans le domaine des vérités qui appartiennent à tous. Cependant ils n'en reposent pas moins sur une base sérieuse dont on ne peut méconnaître l'importance; aussi j'ai déjà cherché à prouver que ces résultats procèdent d'un enchaînement de découvertes dont on peut suivre la

trace dans l'histoire des travaux de ceux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des écritures cunéiformes [1].

Mais faudra-t-il toujours revenir sur ses pas de la même manière, pour reprendre les choses à leur origine, et démontrer comment l'arbre a grandi, avant de savourer les fruits qu'il porte déjà? — Peut-être. Quoi qu'il en soit, si les découvertes successives ont un enchaînement chronologique qui semble constater que les progrès n'ont pu s'accomplir par les travaux d'un seul, et qu'il a fallu les efforts de plusieurs pour entreprendre une pareille tâche, on peut désormais ériger ces découvertes en système, et substituer l'ordre logique des principes à l'ordre chronologique des faits.

§ I.

Les écritures cunéiformes. — Inscriptions trilingues. — Inscriptions assyriennes de Babylone et de Ninive. — Inscriptions de Vân et de Suse.

Les théories les plus sérieuses nous permettent de croire *à priori* que l'expression graphique de la pensée a commencé par la représentation plus ou moins fidèle de l'objet dont on voulait exprimer l'idée. Ce système d'écriture purement figuratif se prêtait assez difficilement aux besoins de l'intelligence; aussi, à un moment donné, on a dû avoir recours à un autre système : on emprunta, à l'objet représenté, non plus l'*image* qui le distinguait pour l'œil, mais le *son* qui le distinguait pour l'oreille, et on appliqua ce signe partout où le même son se représentait, abstraction faite du rôle de l'image primitive qui avait été prise pour type. Ces images premières, qui représentèrent d'abord des mots, reproduisirent plus tard des syllabes, puis enfin des lettres. C'est ainsi que nous découvrons, derrière les caractères dont nous nous servons, la représentation du *bœuf* ou du *chameau*, bien que nos langues de l'Occident ne laissent plus soupçonner aucune analogie entre les sons que nous appliquons à ces lettres et le nom de l'objet sur lequel ces images ont été calquées.

[1] *Les écritures cunéiformes, exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie.* 2e édit. Paris, 1864.

Les écritures cunéiformes procèdent de ce principe; seulement, dans la haute Asie, le développement de l'hiéroglyphe primitif s'est arrêté à des formes tellement éloignées du type originel, que les signes plus ou moins compliqués dont elles se composent ont été pris, pendant longtemps, pour le résultat du caprice et du hasard, et sont restés incompris sur les murs ruinés des palais de Persépolis ou sur les rochers de l'Iran. Ces signes exprimaient cependant une pensée qui avait été comprise jadis et qu'on devait comprendre encore aujourd'hui; aussi, dès que l'on eut constaté que ces signes représentaient un système d'écriture, on a fini par reconnaître une disposition intentionnelle jusque dans leurs moindres détails. Je ne saurais supposer, en effet, que l'emploi des symboles qui doivent traduire la pensée ait été le résultat d'un arrangement arbitraire. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à reconstruire, par une combinaison laborieuse des procédés dont l'intelligence dispose, ce qui aurait été produit sans intention et sans efforts.

Quelle que soit la langue écrite ou parlée dont on veut étudier les formes, il n'y a rien de fortuit dans son expression : le langage est un instrument dont on ne peut se servir qu'en obéissant à une loi supérieure au caprice de l'homme. Voilà pourquoi l'expression de la pensée ne meurt pas; voilà pourquoi, à un moment donné, on retrouve des idiomes qu'on croyait perdus pour jamais. Toute pensée qui voudrait se traduire par un système de sons ou de signes incohérents serait éternellement incomprise.

Les écritures cunéiformes, comme les écritures de tous les idiomes du monde, ont donc leur raison d'être; l'enchaînement des signes dont elles se composent est soumis à des lois qui nous révèlent l'orthographe et la grammaire des langues dont elles nous ont conservé les débris. Aussi, à mesure que les découvertes se sont fait jour, on a compris de plus en plus les nécessités sous l'influence desquelles la pensée a pris, pour se traduire, un système plus compliqué que le nôtre, mais aussi rigoureusement exact.

Ces bizarres inscriptions, oubliées si longtemps, ont été remarquées

pour la première fois, de l'Occident, dans le commencement du XVII^e^ siècle, par Pietro della Valle et Sylva Figueroa[1]. Elles se présentaient, sur les murs de Persépolis, comme le commentaire inséparable des bas-reliefs dont ces monuments étaient ornés. Depuis, elles attirèrent de plus en plus l'attention des voyageurs européens, à mesure que de nouveaux renseignements rendirent leur origine plus mystérieuse et la connaissance de leur contenu plus désirable. Niebuhr constata, en 1765, que ces inscriptions, tracées en caractères dont l'élément constitutif semblait procéder du *clou* ou du *coin*, étaient groupées trois par trois, et que chacune des inscriptions, dans les différents groupes, ne présentait pas les mêmes combinaisons de l'élément radical. Elles paraissaient former ainsi trois sortes d'écriture et représenter trois idiomes différents. Cette disposition se reproduisait constamment partout où il existait des inscriptions. Les observations de Niebuhr sur la direction des clous, sur la succession des groupes, lui permirent d'affirmer que tous ces caractères devaient se lire de gauche à droite; et le sens de l'écriture, incertain jusqu'alors, n'a plus été sérieusement contesté[2].

Dans la première colonne à droite, les clous formaient un nombre de combinaisons moins considérable que dans les deux autres colonnes. Ces inscriptions furent naturellement désignées les premières aux investigations des savants. On sait comment Grotefend, par ses découvertes inespérées, a ouvert la voie si heureusement et si glorieusement suivie par Burnouf, Lassen et Rawlinson. Ces inscriptions nous font connaître la généalogie des princes achéménides et l'histoire d'un des plus grands rois qui aient illustré la Perse. Aujourd'hui l'idiome dans lequel sont conçues les inscriptions de cette première colonne peut être classé parmi les idiomes les plus régulièrement connus. L'écriture est *phonétique* et *littérale*, et la langue qu'elle sert à exprimer est de l'*ancien perse;* c'est la langue de Cyrus et des Achéménides.

La lecture des inscriptions qui occupent le second rang dans l'ordre des tables de Persépolis a d'abord été tentée en 1843 par M. Wester-

[1] *Les écritures cunéiformes, etc.* 2^e^ édit. p. 49. — [2] *Ibid.* p. 62.

gaard. Les travaux de MM. de Saulcy, en France, et Norris, en Angleterre, nous ont fait connaître les principaux caractères de l'idiome dans lequel sont conçues ces inscriptions. M. Oppert a démontré que l'écriture, dont ses prédécesseurs avaient déjà signalé les rapports avec celle des inscriptions de la troisième colonne, lui était identique en effet : c'est une écriture *phonétique* et *idéographique;* les caractères phonétiques représentent des syllabes, et les caractères idéographiques, des mots. La langue, ainsi exprimée, paraît être la langue des *Mèdes non ariens*, ou peut-être celle de ces grands Scythes qui, pendant vingt-huit ans, au VII^e^ siècle avant notre ère, ont régné sur la haute Asie; elle a le plus grand rapport avec le turc, le maggyar et les langues tartaro-finoises.

La connaissance de ces nouveaux textes n'apporta aucun fait nouveau à l'histoire, puisqu'ils reproduisaient le contenu des inscriptions de la seconde colonne; mais cette lecture, même imparfaite, était d'une importance considérable, parce qu'elle donnait la certitude que les inscriptions en caractères cunéiformes de l'Iran devaient être écrites en *trois langues,* et que la troisième colonne devait, comme la seconde, renfermer une traduction du texte arien.

Toutefois, lorsqu'on aborda l'étude de ces dernières inscriptions, il ne paraissait guère intéressant, au premier abord, de traduire encore un texte écrit dans une langue inconnue, et qui, réduit aux inscriptions trilingues, ne devait faire connaître aucun fait nouveau. Mais on acquit bientôt la certitude que cette écriture et cette langue devaient être l'écriture et la langue des inscriptions trouvées dans les ruines de Babylone. Puis, les découvertes inattendues de Khorsabad, de Nimroud et du Koyundjik apportèrent encore à la lumière des milliers d'inscriptions qui procédaient d'un principe graphique dont le clou était encore l'élément radical, et qui devaient se rattacher au même idiome et au même système d'écriture; il s'agissait de constater ces faits.

Cependant l'abondance des découvertes avait amené une variété désespérante dans la forme des caractères, et on se demandait si ces

différentes écritures présentaient des alphabets nouveaux et des langues nouvelles. La science fut bientôt fixée à cet égard : on ne tarda pas à découvrir que ces écritures ne procédaient pas d'un agencement conventionnel de clous pour répondre à une articulation donnée, mais que le clou ou le coin n'était qu'un accident résultant de la manière de tracer les caractères.

On constata d'abord que l'écriture de la première colonne procédait d'un principe différent de celui de l'écriture de la seconde et de la troisième, mais que ces deux dernières procédaient d'un principe commun qui s'étendait aux inscriptions de Babylone et de Ninive, ainsi qu'aux inscriptions de Vân et de Suse, malgré les désinences particulières qui semblaient annoncer des idiomes nouveaux et différents dans ces deux dernières localités.

§ II.

Écriture arienne. — Écritures anariennes. — Origine hiéroglyphique de l'écriture anarienne.

On désigne l'écriture de la première colonne sous le nom d'écriture *arienne*, parce qu'elle sert à exprimer un idiome arien. Toutes les recherches qu'on a entreprises pour pénétrer l'origine de cette écriture n'ont abouti à aucun résultat; on n'a pu jusqu'ici la rattacher d'aucune manière à l'écriture des deux autres colonnes, et il paraît même certain qu'elle n'a aucun rapport avec elle.

On désigne les autres écritures cunéiformes sous le nom d'*écritures anariennes*, parce qu'elles servent à exprimer les idiomes *non ariens* de la haute Asie. L'abondance des documents a permis de suivre le développement de ces écritures depuis leur origine, qui se perd dans la nuit des temps, jusqu'au moment où elles cessèrent d'être en usage, environ deux siècles avant J. C.

Les écritures cunéiformes ne sont pas le résultat des combinaisons qu'un élément radical, *clou* ou *coin*, pourrait produire. Si l'origine de l'écriture arienne est encore inexpliquée, on sait que l'écriture anarienne procède d'un hiéroglyphe, dont nous allons essayer de faire

comprendre les différentes transformations. L'écriture anarienne, d'abord purement figurative, représentait des objets dont l'image s'est évanouie peu à peu, pour ne laisser que des *lignes* qui en reproduisaient grossièrement la forme; puis le burin, en appuyant plus fortement à l'origine du trait, donna à l'écriture l'*apex* qui la caractérise.

Ainsi, par exemple, on peut supposer que les inventeurs de l'écriture anarienne, pour exprimer l'idée de Dieu, ont tracé son image en reproduisant plus ou moins habilement un type consacré[1]. Cette image, telle que les monuments assyriens nous l'ont fait connaître sur les petits cylindres en pierre dure, de même que sur les grands bas-reliefs de Ninive, c'est le buste humain passé dans un disque orné des appendices ornithomorphes :

quelquefois le buste a disparu, et il ne reste que le disque orné des appendices :

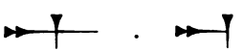
Nous ne retrouvons point ces images dans l'écriture; mais nous rencontrons, sur les plus anciens monuments, un signe qui paraît en

[1] Conf. *Les noms propres assyriens*, p. 16.

être l'altération, et qui en conserve, pour ainsi dire, l'esquisse; le voici :

Plus tard l'apex se dessina, l'écriture devint cunéiforme et nous donna un nouveau signe :

Enfin, on simplifia un caractère aussi compliqué, et il ne resta plus que les traits nécessaires pour rappeler l'image primitive :



On nomme écriture *hiératique* la première altération de l'hiéroglyphe primitif. La plus ancienne écriture cunéiforme est dite *archaïque*, par rapport à son dernier état, auquel on a donné le nom de *moderne*.

Cette théorie, que nous reproduisons après M. Oppert[1], est non-seulement conforme à la logique, mais encore appuyée sur des faits précis. En effet, on voit au Musée britannique quelques rares échantillons de l'écriture hiéroglyphique, qui suffisent pour en révéler le principe; ce sont des briques sur lesquelles on a disposé, par colonne, le signe hiéroglyphique expliqué par des caractères cunéiformes. On trouve également sur des briques de la même nature les formes les plus antiques expliquées par des caractères modernes.

L'hiéroglyphe ne s'est pas toujours altéré d'une manière uniforme, il a subi des défigurations qui ont varié suivant les localités. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas l'hiéroglyphe primitif qui a servi, à l'origine, pour exprimer l'idée de *Roi :* tout porte à croire, cependant, qu'il était sur les bords du Tigre, comme sur les bords du Nil, calqué sur l'image d'une abeille :

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie exécutée par ordre du Gouvernement, de 1851 à 1854,* tome II, p. 63.

mais nous avons la série des transformations qu'il a subies à Ninive et à Babylone. Les plus anciens monuments de l'épigraphie assyrienne nous représentent ainsi la première défiguration linéaire de l'hiéroglyphe primitif :

et les formes de plus en plus simplifiées nous donnent :

	A Babylone.	A Ninive.
1° Style archaïque. . .		
2° Style moderne. . . .		

L'écriture archaïque de Ninive diffère souvent de celle de Babylone, parce que la première défiguration de l'hiéroglyphe type a pu prendre des formes différentes, suivant les localités. Puis les traits, en se simplifiant, prirent encore une apparence plus dissemblable, et il en est résulté toutes ces variétés graphiques qui jetèrent, à l'origine, une confusion déplorable dans les recherches. Cependant quelques caractères, en subissant une altération moins considérable, ont permis de reconnaître que nous possédions quelquefois deux copies de la même inscription, dans deux *styles* différents, et d'arriver ainsi à l'identification des caractères.

Les spécimens de l'écriture hiératique sont encore assez rares; cependant ils offrent déjà des légendes suffisamment étendues pour qu'on ait pu les traduire. On connaît l'inscription du vase de *Naramsin*, dont M. Oppert a donné la traduction[1] dans la relation de son expédition en Mésopotamie, et dont MM. Rawlinson et Norris ont publié le fac-simile dans le recueil des inscriptions de l'Asie occidentale[2]; on pourrait citer encore un certain nombre de légendes gravées

[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 62.

[2] *The cuneiform inscriptions of western Asia. A selection from the historical inscriptions of Chaldea, Assyria, and Babylonia, prepared for publication* by Sir H. C. Raw-

sur les cachets en pierre dure, et dont le travail, d'accord avec l'écriture, annonce l'antiquité; mais la plupart de ces monuments sont inédits et par conséquent difficiles à consulter.

L'écriture archaïque nous présente des documents plus étendus et plus nombreux. Le musée assyrien du Louvre possède une curieuse inscription babylonienne de ce genre, en soixante-deux lignes; elle émane d'un roi de Babylone, *Hammourabi*, qui devait régner vers le XV^e^ siècle avant notre ère; j'en ai publié le texte avec une traduction et un commentaire à l'appui [1]. Je citerai encore les nombreuses briques de Babylone et un grand nombre de cachets dont les inscriptions procèdent du même style; mais la plupart de ces monuments sont également inédits. Le plus beau monument de ce genre est conservé à Londres, au musée de la Compagnie des Indes. C'est une longue inscription découverte à Hillah par Sir Harford Jones, et qui contient plus de six cents (620) lignes d'écriture [2]. L'étude de ce monument a permis de reconnaître l'identité du système graphique, archaïque et moderne, en rapprochant un passage de cette inscription (colonne III, ligne 40) d'un fragment de cylindre en terre cuite publié par Ker Porter [3], et qui reproduit le même passage en caractères modernes [4]. Ce fragment a suffi pour mettre sur la voie des *identifications*, et elles ont été poursuivies avec succès par MM. Rawlinson et Norris, qui ont publié une transcription complète de cette inscription dans le recueil dont la direction leur avait été confiée par les *Trustees* du *British museum*. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques caractères d'un rare emploi qui n'ont pas encore été identifiés avec leurs représentants modernes.

linson, assisted by Edwin Norris, London, 1861. Vol. I, pl. III, n° VII. (Nous désignerons quelquefois ce recueil par les lettres W. A. I.)

[1] *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone, trad. et publ. avec un commentaire à l'appui*, Paris, 1863.

[2] Cette inscription, publiée d'abord par la Compagnie des Indes, a été reproduite par MM. Rawlinson et Norris. (Conf. *The cuneiform inscriptions, etc.* t. I, pl. LIII et suiv.)

[3] *Travels in Persia*, t. II, pl. LXXVIII.

[4] Voyez, sur la priorité de cette découverte, les réclamations du docteur Hincks, dans son article *Babylone and its priest-kings*, extracted from *the Journal of sacred literature*. January, 1859, p. 13.

Quelques passages des inscriptions dites des *revers de plaques* des sculptures de Khorsabad permettent de faire un travail analogue, par rapport au style de Ninive. Ces revers de plaques présentent en effet un grand nombre d'inscriptions identiques. M. Botta en a conservé seize copies[1]; quelques-unes sont écrites dans un style où l'élément moderne domine déjà, mais où l'élément archaïque se présente aussi avec des variétés dont on n'aurait pas pu soupçonner l'existence sans la certitude de l'identité de l'ensemble, qui entraîne l'identité des détails. Les monuments archaïques de Ninive sont moins nombreux que ceux de Babylone. Cependant je citerai la belle inscription de Samas-Phul et celle d'Essarhaddon, publiées également par MM. Rawlinson et Norris[2] avec une transcription des caractères archaïques en caractères modernes.

Le style moderne présente les plus nombreux spécimens; c'est en effet le style de l'immense majorité des inscriptions. On y rencontre, il est vrai, une certaine variété; ainsi, par exemple, dans quelques inscriptions les caractères sont plus ou moins droits, plus ou moins penchés; mais il est facile de s'expliquer ces différences en tenant compte — de la manière de tracer les signes, — de l'instrument dont on se servait, — de la matière sur laquelle on les traçait; et dès lors ces nuances, qui ne résultent que de causes accidentelles, ne peuvent nous arrêter ici.

Enfin, les écritures de Babylone et de Ninive nous offrent des formes communes, et ces formes sont assez nombreuses pour avoir permis de saisir, dans les mêmes groupes, des variétés constantes qui se substituaient toujours, dans les différentes localités, au même caractère, et d'identifier ainsi des formes qui paraissent différentes, lorsque au fond elles procèdent de la même origine et appartiennent au même système graphique.

[1] Conf. *le Monument de Ninive* découvert et décrit par M. P. E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin, ouvrage publié par ordre du Gouvernement, sous les auspices de M. le Ministre de l'intérieur et sous la direction d'une commission de l'Institut, Paris, 1848. (Conf. pl. CLXIV et suiv.)

[2] *The cuneiform inscriptions of western Asia, etc.* t. I, pl. XXIX et XLIX.

§ III.

Distinction du principe phonétique et du principe idéographique de l'écriture assyrienne.

Ainsi donc, malgré la grande variété apparente des écritures cunéiformes, voilà deux grandes divisions qui s'établissent entre les écritures qui procèdent du *clou* ou du *coin :* d'une part, l'*écriture arienne,* qui exprime, en caractères connus, un idiome arien parfaitement connu; d'autre part, l'*écriture anarienne,* qui exprime un idiome, ou plutôt des idiomes, plus ou moins connus et tracés en caractères dont nous allons essayer ici de faire connaître la valeur.

Les inscriptions trilingues furent le point de départ naturel des recherches assyriennes. Elles offraient un texte assez étendu et un grand nombre de noms propres (quatre-vingt-dix) dont il était facile de suivre la succession dans le texte assyrien, en coupant les phrases par portions déterminées répondant à un sens précis : on expérimenta cette première donnée.

Ce travail mécanique révéla, de prime abord, une chose importante, c'est que l'écriture assyrienne renfermait un élément idéographique et un élément phonétique. Il est aisé d'en avoir la preuve. En effet, on constate facilement, par ce procédé, l'existence de signes isolés qui ont une valeur spéciale, et qui répondent à une idée tout entière.

Au mot perse *Baga*..... Dieu, correspond le signe...

——— *Khshayâthiya*.. roi.....

——— *Pita*..... père.....

——— *Mâtâ*..... mère.....

——— *Puthra*..... fils.....

——— *Brâtâ*..... frère.....

——— *Tacara*..... maison.....

——— *Duvarthi*..... porte.....

——— *Nâma*..... nom.....

——— *Mâhya*..... mois.....

D'un autre côté, on ne tarda pas à remarquer certains signes qui ne correspondent pas à un mot exprimé en perse, mais qui précèdent certains groupes et paraissent en indiquer la signification particulière. Ainsi les noms d'hommes sont invariablement précédés d'un clou perpendiculaire 𒁹; les noms de pays, de trois crochets 𒆳; les noms de villes, d'un signe spécial 𒌷, etc. etc. Ces signes frappèrent la vue dès l'origine, et servirent de jalons pour se guider dans les premières recherches, car on les remarqua non-seulement dans les textes assyriens des inscriptions trilingues, mais encore dans les textes de Babylone et de Ninive, où ils parurent jouer évidemment le même rôle.

Cependant les noms propres, que le texte perse nous faisait connaître, étaient d'origine différente. C'étaient les noms de *Cyrus*, de *Darius*, de *Xerxès*, etc. les noms des provinces du vaste empire des Achéménides, et les noms des rois et des peuples que Darius avait combattus pour établir sa puissance. La plupart de ces noms étaient *perses*, d'autres étaient *arméniens*, *susiens* ou *mèdes*, quelques-uns étaient *assyriens*.

Les noms propres étrangers à l'Assyrie pouvaient être *transcrits* ou *traduits* en assyrien. Mais les noms assyriens, au contraire, transcrits ou traduits en perse, devaient se présenter, dans le texte assyrien, sous leur véritable forme originelle; il s'agissait de s'assurer de ces faits. On appliqua au dépouillement de tous ces noms le procédé dont les travaux de Champollion avaient sanctionné l'efficacité sur l'égyptien, et dont M. Westergaard s'était servi avec succès pour la lecture des textes de la seconde colonne. On obtint bientôt la certitude que les noms perses étaient *transcrits*, et non pas *traduits*, en assyrien, car les valeurs de chacun des signes qui servaient à les exprimer pouvaient se contrôler les unes par les autres. Par exemple, le signe qui correspond à l'articulation *Da*, dans le nom de *Darius*, correspond à la même articulation dans le nom de la *Médie*, de la *Gandarie*, etc. Le signe qui correspond à l'articulation *Ta*, dans le nom d'*Hystaspe*, correspond à la même articulation dans le nom d'*Artaxerxès*, de la *Sattagédie*, et d'*Ecbatane*, etc.

Il en est de même pour tous les signes. Ces noms étaient donc *transcrits*, et les valeurs que le dépouillement de ces noms put fournir donnèrent les premiers moyens de lecture qui devaient servir à faire comprendre les textes assyriens. La marche des progrès ne semblait devoir rencontrer aucun obstacle; on put même, avec ces premières données, c'est-à-dire en se guidant sur les signes qui désignaient les noms propres, et en appliquant les valeurs obtenues par le dépouillement de ces noms aux textes unilingues de Babylone et de Ninive, lire des noms dont la Bible nous garantissait la transcription. C'étaient les noms de *Jéhu*, d'*Ézéchias*, d'*Abdimeleck*, de *Sidon*, de *Tyr*, de *Jérusalem*, etc.

Nous devons remarquer ici que ces noms, qui se laissaient si facilement reconnaître, étaient, en général, des noms étrangers à l'Assyrie; ils représentaient des hommes, des provinces, des villes, avec lesquels les rois d'Assyrie s'étaient trouvés en rapport. Ces noms nouveaux confirmèrent les valeurs déjà acquises, et firent connaître des articulations étrangères à l'alphabet arien; ils permirent ainsi de compléter le syllabaire qui devait servir à lire ces textes.

Quoi qu'il en soit, en appliquant les principes de déchiffrement qui donnaient d'aussi heureux résultats, aux autres noms propres, on éprouva les plus étranges déceptions. Il était naturel de croire que les Perses, avec leur système graphique essentiellement phonétique et littéral, avaient dû rendre, autant qu'il leur était possible, les sons qu'ils entendaient de la bouche des Assyriens. On devait donc s'attendre à trouver, dans le texte de la troisième colonne des inscriptions trilingues, ces noms écrits avec leur articulation originelle et leur forme véritable. Ces conjectures ne se réalisèrent pas, immédiatement du moins. Parmi les quatre noms d'hommes d'origine assyrienne conservés sur le rocher de Bisitoun[1], dont le texte perse donnait la transcription, d'accord avec toutes les sources de l'histoire, un seul y répondait par les procédés ordinaires; les autres s'en éloignaient étran-

[1] Conf. Rawlinson, *Babylonian translation of the great Persian inscription at Behistun*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. 1.

gement. Ce sont les noms d'*Aniris*, de *Nidintabel*, de *Nabonide* et de *Nabuchodonosor*.

Le nom d'Aniris seul paraissait se prêter au procédé de transcription ordinaire; au perse *Ainira* correspond, en effet, un groupe qu'on lit

A - ni - ri -

(Bisit. lig. 31.)

Le nom de *Nidintabel* ne répondait qu'en partie à la transcription phonétique; les trois premiers caractères exprimaient bien l'articulation qu'on devait présumer; mais les deux derniers s'en écartaient étrangement. En effet, au perse *Nadintabaira* correspond un groupe qu'on paraissait forcé de lire

ni - din - tav - AN - IN

(Bisit. lig. 31, 38, 39.)

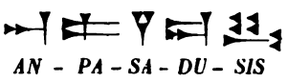
Le nom de Nabonide présentait une défiguration beaucoup plus grande. Au perse *Nabunaita* correspond le groupe

AN - PA - I

(Bisit. lig. 83.)

dans lequel il fallait pourtant bien reconnaître l'expression assyrienne du nom de Nabonide.

Enfin au perse *Nabukudracara* correspond le groupe



AN - PA - SA - DU - SIS

(Bisit. lig. 37, 85, 91.)

qu'il fallait bien accepter encore comme l'expression assyrienne du nom de Nabuchodonosor.

Les noms de la *Susiane*, de *Babylone*, du *Tigre* et de l'*Euphrate* offraient le même phénomène, et ces formes seraient demeurées in-

comprises, si ce n'est que les textes unilingues en ont donné l'explication. En effet, on retrouve sur les monuments de la Chaldée ces mêmes noms, qu'on croyait si étrangement défigurés sur le rocher de Bisitoun, et on peut les lire alors en suivant le procédé ordinaire de transcription. Il est en effet impossible de ne pas reconnaître le nom de Nabonide dans le groupe suivant

Na - bi - uv - na - ' - id.

(Inscript. de Nabonide, W. A. I. pl. 68.)

et celui de Nabuchodonosor dans le groupe

Na - bi - uv - ku - du - ur - ri - u - ṣu - ur

(Inscript. du temple de Mylitta, lig. 1.)

Ces groupes, du reste, s'échangent dans les textes avec ceux dont le rocher de Bisitoun nous a donné la traduction arienne; il n'y a donc pas à s'y tromper. Mais par quelle étrange combinaison graphique les Assyriens étaient-ils parvenus à des expressions si bizarres? C'était une difficulté nouvelle dont il fallait chercher la solution et sur laquelle nous aurons bientôt l'occasion de nous expliquer.

Nous avons vu que l'écriture assyrienne avait des signes pour exprimer des idées; or quelques-uns de ces signes paraissent n'avoir jamais eu qu'un rôle idéographique; mais, en général, ils se retrouvent dans le corps des mots, et on peut leur assigner des valeurs phonétiques. Ainsi[1]:

Le signe qui veut dire père, a la valeur phonétique de *AT*

——— . . . . . Dieu . . . . . *AN*

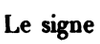
——— . . . . . année . . . . . *MU*

——— . . . . . jour . . . . . *PAR*

——— . . . . . frère . . . . . *SIS*

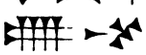
[1] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 45.

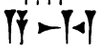
D'un autre côté, lorsque ces signes expriment des idées, on les trouve quelquefois remplacés par des groupes qu'on peut articuler ainsi :

Le signe  qui veut dire père, se lit. *a – bu*

——— ..... Dieu..... *i – lu*

——— ..... année..... *sa - na - at*

——— ..... jour.....  *yu –mu*

——— ..... frère.....  *a – ḫu*

On voit par là que l'articulation idéographique des signes est en complet désaccord avec l'articulation phonétique qu'ils représentent dans le corps des mots. On comprit dès lors que les Assyriens avaient un système graphique qui s'appuyait sur *un double principe*, et que les noms propres assyriens n'étaient ainsi défigurés que parce que l'on appliquait aux signes qui les représentent leur valeur phonétique quand ils doivent être lus avec leur valeur idéographique. L'embarras était grand, car on acquérait en même temps la certitude que le principe idéographique ne se bornait pas à exprimer des idées par des signes isolés, mais encore qu'il permettait de réunir une suite de signes plus ou moins considérable pour répondre à une expression de la pensée, et dès lors qu'il ne suffisait pas de comprendre le sens des signes, mais qu'il fallait de plus articuler les idées qu'ils exprimaient, pour se rendre compte de la langue dont on voulait étudier le caractère.

§ IV.

Système phonétique. — Hypothèse des homophones. — Syllabisme de l'écriture assyrienne.

Tous ceux qui s'étaient occupés des écritures de la première et de la seconde colonne des inscriptions de Persépolis firent des tentatives plus ou moins heureuses sur l'assyrien. Les recherches de Grotefend ne donnèrent que de faibles résultats. Les premiers travaux sérieux qui se sont accomplis avec quelques succès appartiennent à M. Löwen-

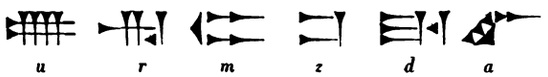
stern; ils sont empreints d'une grande hardiesse, mais ils donnent de bonnes valeurs, qu'il importe de noter. On voit, dans les écrits de M. Löwenstern, le procédé qui s'essaye, et on peut déjà en apprécier la puissance.

Un des premiers mots qui furent soumis à l'analyse est le nom d'*Ormasd*. Sa répétition fréquente dans les textes ariens établissait un contrôle facile qui permettait de le suivre aisément dans les textes assyriens. M. Löwenstern le trouva écrit de plusieurs manières différentes, et il en conclut que les différents signes qui concouraient à le former, et qui répondaient aux mêmes lettres dont on devait attendre la reproduction, étaient des *homophones*, c'est-à-dire qu'ils représentaient la même lettre au gré du lapicide [1]. La conjecture était spécieuse : ainsi au perse *Auramazdā* correspondait le groupe

qu'on lisait *u r m z d a* .

(Bisit. lig. 74, 107.)

mais on le trouvait également écrit



et on lisait encore *u r m z d a* .

(Bisit. lig. 22, 35.)

Enfin on trouvait une troisième variante

et on lisait toujours *a u r m z d* .

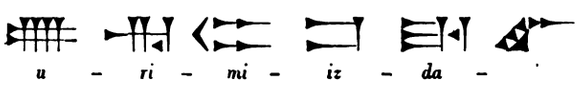
(Inscript. d'Artaxerce à Suse.)

Comme il n'y avait pas de doute à concevoir sur l'identité de tous ces groupes qui traduisaient tous le perse *Auramazda*, on en conclut que les signes qui s'échangeaient ainsi dans la composition du même

[1] Conf. Löwenstern, *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du monument de Khorsabad* (Paris, 1845), p. 27.

mot, et que l'on retrouvait du reste dans tous les mots où l'articulation iranienne appelait la présence des mêmes lettres, étaient des *homophones*. Cette idée fut acceptée par M. Botta, elle fut partagée par M. de Saulcy. Cependant c'était une erreur sur laquelle on devait revenir, et que devaient dissiper les recherches ultérieures.

Le docteur Hincks paraît être le premier qui ait posé en principe que les signes assyriens représentaient des syllabes [1]. Cette découverte infirma l'hypothèse des homophones, mais elle fixa les lectures déjà ébauchées; car, au lieu du squelette du mot, on donna à chaque signe sa vocalisation véritable. Aussi les consonnes du nom d'Ormusd ne changèrent pas; seulement, suivant les groupes, on prononça



trois inflexions phonétiques que la tradition nous a conservées, suivant les époques et les lieux où l'on prononça Ὡρομάζης, Ωρμισδας, et enfin *Ormuzd* [2]. Il fut bien constant, dès lors, que les signes assyriens représentaient des syllabes.

Cette idée avait été entrevue, et déjà, avant que cette découverte fût érigée en principe, on s'était demandé, en s'appuyant sur des faits particuliers, si les signes assyriens ne pouvaient pas se décomposer de manière à trouver les voyelles dans une partie du caractère, les consonnes dans l'autre, et si la réunion de ces deux éléments n'avait

[1] *On the Khorsabad inscription*, read 25 june 1849, dans les *Transactions of the Royal irish Academy*, vol. XXII, part. II.

[2] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 24.

pas formé une syllabe. Il n'en était rien; l'examen le plus superficiel de la forme des signes suffit pour se convaincre aujourd'hui que le signe qui représente la syllabe n'a aucun rapport graphique avec le signe qui représente la voyelle avec laquelle il s'articule; ils représentent l'un et l'autre une valeur déterminée, en vertu de la forme qui leur est propre, et cette forme ne pourrait être altérée sans que la valeur du signe cessât d'être intelligible.

Ces signes avaient donc leur raison d'être si nombreux, et nous comprendrons que le nombre en devait être d'autant plus considérable, que cette écriture va nous fournir non-seulement des signes pour représenter les syllabes simples formées de la voyelle unie à une consonne qui la précède ou qui la suit, mais encore des syllabes complexes formées d'une voyelle entre deux consonnes. La valeur de ces signes était toutefois plus difficile à déterminer.

Quelle était, en effet, la valeur du dernier signe du nom de Darius? Ce nom était écrit

Da - ri - ya - ...

(Bisit. lig. 1, 2, 3, 4, 8, 11, etc.)

et on lisait les trois premiers signes avec assez de facilité. Les consonnes furent déterminées dès les premières recherches, et, quand le syllabisme fut reconnu comme un principe de l'écriture assyrienne, elles reçurent aisément la voyelle, dont la structure du mot avait fait comprendre la possibilité avant d'en démontrer l'inhérence. Mais quelle était la valeur du dernier caractère ? — On la chercha longtemps et elle resta indécise, jusqu'à ce qu'on ait eu la preuve qu'elle s'articulait avec deux consonnes et une voyelle médiale.

La comparaison des différentes manières dont certains noms des inscriptions trilingues étaient exprimés fit comprendre le rôle de ces sortes de syllabes, la loi de leur formation et le contrôle de leur

valeur : on voyait en effet, dans une même inscription, le nom de *Cyrus*, qui correspond au perse *Kurus*, écrit de deux manières :

Ku – ras

(Bisit. inscr. détachée, n° 1.)

et

Ku – ra – as

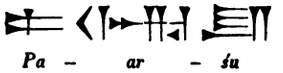
(Bisit. lig. 25, inscr. dét. n^os 1, 7. — Pilier de Mourgab.)

Il en était de même du nom de la Perse, qui correspond au perse *Pārça* et qui était écrit :

Par– śa

(Bisit. lig. 1, 14, 16, 26, 40, 41, 71, 72, 73, 78, 84, 110, 111.)

et



Pa – ar – śa

(Bisit. lig. 5.)

La syllabe *ras* pouvait donc être exprimée de deux manières : — par deux signes représentant les syllabes *ra* et *as*, — par un seul signe exprimant la syllabe *ras*. Il en est de même de la syllabe *par* et de beaucoup d'autres dont la décomposition devint élémentaire. Les Assyriens avaient donc deux manières d'exprimer *phonétiquement* l'articulation résultant d'une voyelle entre deux consonnes : soit par un signe unique, soit par deux signes que nous pouvons considérer comme leurs éléments simples. On conclut de ces faits que l'on aurait la certitude de l'articulation d'un signe de cette nature, par exemple, de l'articulation du dernier signe du nom de Darius, dès que l'on en trouverait la décomposition. Or ce nom était écrit à Suse[1] :

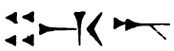
Da – ri – ya – vu – us

dans ce groupe, le signe incertain s'échangeait avec deux élé-

[1] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, p. 14.

ments simples et , qui en donnaient l'articulation. Le nom du fils d'Hystaspe se disait donc en assyrien *Dariavus*.

Cette valeur n'est pas propre à ce groupe, car on trouve dans d'autres mots la même décomposition, par exemple dans les inscriptions de Nabuchodonosor, où nous lisons le mot ***mastar***, dont nous n'avons pas à rechercher ici la signification, écrit :


mus - tar

et

mu - us - ta - ar

(Conf. W. A. I. pl. 51, n° 2, c. 1, lig. 8.)

La combinaison de deux éléments simples n'est pas arbitraire. En effet, on reconnut bientôt que le signe de la syllabe *da*, par exemple, ne se trouvait jamais *phonétiquement* que devant un *a* ou une syllabe commençant par un *a*, de même que *ri* ne se trouvait jamais que devant un *i* ou une syllabe commençant par un *i;* en un mot, qu'il n'y avait jamais d'hiatus tel que *ra-is* ou *ri-as*. Pour former une syllabe telle que *ras* ou *ris*, il faut que les deux éléments phonétiques soient réunis, pour se contracter, par une voyelle commune : l'orthographe syllabique avait donc sa loi.

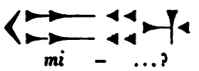
Je ferai remarquer ici que les signes qui représentent des syllabes complexes, de même que ceux qui représentent des syllabes simples, les représentent en vertu de leur forme propre, et que leur valeur ne résulte pas de la combinaison graphique des signes qui représentent les éléments dont ils indiquent la contraction. Il suffit de jeter les yeux sur les signes qui expriment les syllabes *par* et *ras* pour voir que le signe (*par*) n'a aucun rapport graphique avec les signes (*pa*) et (*ar*), de même que le signe (*ras*) n'a aucun rapport avec les signes (*ra*) et (*as*). Les signes assyriens représentent donc des syllabes simples ou complexes, en vertu d'un pouvoir qui est particulier à chaque forme, distinct de chacune d'elles, et qui ne peut être obtenu ou modifié par des combinaisons graphiques des éléments dont les caractères se composent.

§ V.

Découverte de la polyphonie. — Moyen de résoudre cette difficulté.

Cependant à mesure que l'on triomphait des premières difficultés, il en naissait de nouvelles. Sir Henry Rawlinson, en publiant le texte assyrien de l'inscription de Bisitoun, annonça que les signes assyriens étaient *polyphones*[1], c'est-à-dire que le même signe pouvait avoir deux ou plusieurs valeurs différentes. C'était une complication nouvelle dont on comprit sur-le-champ la gravité. Aussi la découverte de Sir H. Rawlinson frappa de discrédit ses travaux les plus sérieux, et de défiance et d'incertitude les résultats que l'on pouvait espérer avec un système graphique qui offrait un phénomène aussi étrange. A quoi bon, disait-on, essayer de déterminer des valeurs par le dépouillement des noms propres, si ces valeurs ne conviennent qu'aux noms dans lesquels elles figurent, et si on ne peut les transporter à d'autres mots sans les plier aux exigences de leur articulation? — Il faut tenir compte de ces observations et des répugnances que cette anomalie provoque; aussi, autant l'hypothèse des homophones avait été acceptée avec facilité, autant il a fallu combattre pour la détruire; autant le principe de la polyphonie fut difficile à accepter, autant il a fallu combattre pour l'établir. Cependant, en fait, les embarras qui naissent de la polyphonie ne sont pas aussi sérieux ni aussi fréquents qu'on l'avait cru au premier abord; quoi qu'il en soit, voyons si la découverte annoncée par le colonel anglais avait sa réalité.

Le moyen de contrôle que nous venons d'indiquer, pour s'assurer de la valeur des syllabes composées, va maintenant nous donner la certitude de la polyphonie. En effet, nous connaissons déjà la valeur du dernier signe du nom de Darius; mais il se retrouve également à Bisitoun dans le nom de l'Égypte, qui s'écrit ainsi :



mi – ...?

(Bisit. l. 5, 13, 24.)

[1] *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. XIV, part. 1. — *Memoir on the Babylonian and Assyrian Inscript.* p. 2.

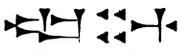
Le premier signe de ce nom a l'articulation de *mi* bien constatée, et cette articulation initiale convient parfaitement au nom de l'*Égypte* tel qu'il est transmis par la Bible מצרים; on peut donc déjà supposer, dans le second signe, une articulation en rapport avec la transcription de cette forme. Mais l'embarras est grand, car on a, pour le signe qui doit reproduire cette seconde syllabe, la valeur de *vus*. Il faut donc qu'il ait une autre valeur, et si les transcriptions sont exactes, il n'y aura pas moyen d'en douter. Or le nom de l'Égypte, que l'on rencontre fréquemment dans les inscriptions de Ninive, est écrit :

mu – ṣu – ri .

(Botta, pl. 145, n° 2, l. 3.)

Il y a là un changement dans la vocalisation de ce mot; mais on comprend toutefois que le signe , que nous trouvons dans le nom de l'Égypte, ne peut avoir la valeur de *vus* que nous lui trouvons dans le nom de Darius : en effet, il a ici celle de *ṣir*, et nous lisons ce mot *miṣir*.

La preuve de cette valeur nous est fournie, dans les inscriptions de Khorsabad, par un groupe dont nous n'avons pas non plus à rechercher la signification, mais dont la lecture est certaine[1]; il est écrit ainsi dans les inscriptions des revers de plaque :



Ka – ṣir

(Botta, pl. 173, lig. 4.)

et dans un passage parallèle du même texte :

Ka – ṣi – ir

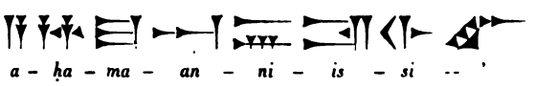
(Botta, pl. 168, lig. 3.)

Le signe a donc les deux valeurs de *vus* et de *ṣir*, c'est-à-dire

[1] Voy. le mémoire de M. Botta *sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, p. 13, n° x et xi, extrait du *Journal Asiatique* de 1847-1848.

qu'il est *polyphone:* le fait annoncé par Sir Henry Rawlinson est donc de la plus irrécusable évidence.

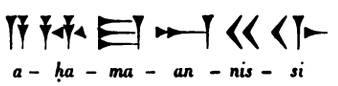
Le nom d'*Achéménès* a été un des plus embarrassants à déchiffrer; il présentait, en effet, des formes inexplicables, qui jetaient les conjectures dans la plus déplorable confusion. On pourra en juger, en comparant les facilités que sa lecture présente aujourd'hui, malgré les différentes formes sous lesquelles il se montre, aux difficultés que ces formes devaient présenter quand on les rencontrait au début des recherches, et suivant le hasard des découvertes. La transcription de ce nom est devenue élémentaire, et on le cite volontiers à cause de la bizarrerie dont il donne l'exemple, en montrant, dans le même mot, un même signe doué de deux valeurs différentes. Nous pouvons donner ici ce nom écrit d'abord en caractères correspondant à des syllabes simples.



a - ḫa - ma - an - ni - is - si

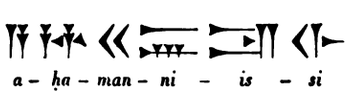
(Inscr. de Xerxès, à Vân, lig. 14.)

Cette forme présente deux contractions phonétiques possibles; aussi nous ne serons pas surpris de voir les syllabes médiales *ma-an* et *ni-is* remplacées par les signes qui représentent les syllabes complexes *man* et *nis*. Or on trouve les formes suivantes du même nom :



a - ḫa - ma - an - nis - si

(Inscr. E de Xerxès, à Persépolis, lig. 7.)



a - ḫa - man - ni - is - si

(Inscr. de Xerxès, à l'Elvend, lig. 20.)

et enfin :

a - ḫa - man - nis - si

(Inscr. de Darius.)

Le signe 𒀭 a donc les deux valeurs de *man* et de *nis* dans le même mot.

Le procédé qui conduit à la certitude de la polyphonie des signes assyriens doit être aussi le procédé qui conduit à triompher de cette difficulté. En effet, quelles que soient les différentes valeurs qu'un signe puisse offrir, on en aura toujours la véritable articulation toutes les fois qu'on le trouvera remplacé par des signes qui en représentent les éléments simples. L'abondance des textes permet d'affirmer que la solution de cette difficulté si étrange ne réclame que de l'attention et de la patience. Nous verrons, en déterminant la valeur de ces signes, dans quelle limite ce procédé est applicable et quels sont les moyens qui peuvent le remplacer lorsqu'il nous fera défaut.

Cependant, on a d'abord douté du fait de la polyphonie, et M. de Saulcy a combattu cette découverte de toute son énergie [1]; plus tard, M. Brandis essaya de démontrer que la polyphonie n'atteignait que les noms propres [2]; on fut bientôt obligé de reconnaître que non-seulement elle existait, mais qu'elle envahissait toutes les parties du discours, et on ne songea plus qu'à en rechercher l'explication. Toutefois, si étrange qu'il soit, ce fait n'est point isolé dans les systèmes graphiques dont les hommes se sont servis pour l'expression de leur pensée. Il découle naturellement du principe idéographique de l'écriture assyrienne. Il se produit, sans causer d'étonnement, dans l'écriture égyptienne; M. de Rougé en a démontré l'origine et les développements dans ses belles leçons sur le syllabaire égyptien, au Collége de France. Seulement, ce qui le rend si difficile à expliquer en assyrien, c'est que l'écriture assyrienne n'a point été inventée par les Assyriens, ni par un peuple qui ait parlé leur langue; de là des complications dont on va facilement comprendre la nature et l'étendue. Voyons ce qui se passait sur les bords du Nil : un signe est donné, c'est, je suppose, une *oreille*. Les Égyptiens dessinent de préférence, pour exprimer l'idée qui naît de cet objet, une *oreille de veau* 𓄡. Or cette image exprime

[1] *Revue orientale*, juin 1852.

[2] *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften*, etc. Berlin, 1856.

naturellement l'idée d'oreille, et se dit *at* en égyptien; mais ce signe exprime également les notions qui dérivent de l'oreille, v. g. *entendre*, et entendre se dit *sam*, en égyptien. De là deux valeurs pour le même signe : *at* et *sam*. Il peut y avoir encore d'autres articulations possibles; mais peu importe, car quelle que soit l'*articulation* exprimée par l'oreille, elle sera toujours, en égyptien, en rapport avec l'*idée* qui pourra naître par la représentation de l'objet. S'il en était autrement, la valeur syllabique serait indiquée par un complément phonétique qui ferait disparaître toute équivoque. Cette conformité des sons et des images n'a pas lieu en assyrien. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que la valeur idéographique des signes est toujours en désaccord avec leur valeur phonétique; aussi rien ne peut relier, par les différentes acceptions d'un même signe, les différentes articulations phonétiques qu'il a pu recevoir dans la langue primitive, et qu'il a pu encore acquérir en passant dans un nouvel idiome.

En suivant ces indices dans l'écriture anarienne, M. Oppert a reconnu que cette écriture avait été inventée par un peuple dont la langue avait les plus grands rapports avec l'idiome des Médo-scythes[1]. Il remarque, en effet, que, si chez les Assyriens la valeur idéographique des signes est constamment en désaccord avec leur valeur syllabique, en médo-scythique il en est autrement, car la valeur des signes est toujours conforme à leur valeur idéographique. Je citerai quelques exemples à l'appui.

Le signe a, en assyrien et en médo-scythique, la valeur syllabique de *an*. Il a, dans les deux langues, la valeur idéographique de *Dieu;* il procède, comme nous l'avons déjà dit, d'une image altérée de la divinité, sur laquelle on avait calqué l'hiéroglyphe primitif; il répond, dans les deux textes, au perse *baga;* mais, en médo-scythique, *baga* se traduit par *anap*, et en assyrien par *ilou*.

Le signe a la valeur syllabique de *tur* en médo-scythique et en assyrien; il a la valeur idéographique de *fils* dans les deux langues, il traduit le perse *puthra;* mais *puthra* se dit *tur* en médo-scythique, et *pal* en assyrien.

[1] Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 77.

Le signe a la valeur syllabique de *at*, dans les deux langues, et la valeur idéographique de *père;* mais le perse *pita* (père) se dit *atta* en médo-scythique, et *abu* en assyrien.

Il en est de même de tous les idéogrammes dont les inscriptions trilingues nous ont donné le contrôle. La comparaison attentive des trois textes révèle assez de faits de cette nature pour les faire sortir de l'hypothèse et les élever à la hauteur d'un principe.

Il appert de ces considérations que les signes assyriens qui pouvaient avoir des valeurs originelles polyphones ont eu également des valeurs différentes provenant du pouvoir idéographique des signes; mais la différence qui résulte de la valeur idéographique des signes et de leur valeur phonétique ne constitue pas, à proprement parler, le phénomène de la polyphonie[1]; c'est dans la valeur originelle des caractères qu'il faut en chercher la cause et la raison; or la langue des inventeurs de l'écriture anarienne est inconnue, et les résultats auxquels on peut arriver par l'étude des textes médo-scythiques ne reposent pas sur une base suffisante pour justifier toutes les inductions de la théorie; aussi ces considérations, si sérieuses qu'elles soient pour déterminer théoriquement la valeur des signes anariens, ne sont en fait que d'une application fort restreinte, à cause du laconisme des textes médo-scythiques et des nuages qui entourent la langue qui sort des déchiffrements les plus heureux de ces textes.

Enfin, je dois ajouter qu'il est aisé de comprendre que l'hiéroglyphe a été tellement altéré par les Assyriens, qu'il est impossible de reconnaître, dans le signe graphique, l'objet représenté qui y a donné naissance, et que cet objet fût-il connu, on ignore son nom dans la langue des inventeurs : dès lors, l'articulation qu'il a dû originairement recevoir. Heureusement que la philologie dispose de moyens pratiques nombreux et efficaces, qui ont permis de déterminer sûrement la valeur de ces caractères, sans avoir besoin de remonter à leur valeur originelle.

[1] Conf. Hincks, *On the Polyphony*, p. 8. From *The Atlantis*, vol. IV.

§ VI.

Système idéographique de l'écriture assyrienne. — Monogrammes. — Idéogrammes simples. — Idéogrammes complexes. — Allophones.

Nous avons dit que l'écriture assyrienne présente des signes pour exprimer, soit des sons, soit des images, et que ces signes se mêlent, se combinent pour former des groupes phonétiques ou idéographiques, dont il faut déterminer la composition. On avait confondu, à l'origine, les différences qui proviennent du rôle idéographique des signes avec le fait de la polyphonie, et cette confusion avait amené une variété effrayante dans les valeurs polyphones, qui semblaient se prêter aux plus étranges écarts. Ces difficultés étaient surtout frappantes dans les noms propres. Cependant, lorsque l'on se fut rendu compte de l'emploi relativement restreint des valeurs polyphones et des complications du système idéographique, cette nouvelle découverte amena de nouvelles défiances. On y puisa de nouveaux motifs pour suspecter l'exactitude des interprétations[1]. Comment pouvait-il en être autrement? Sir Henry Rawlinson déclarait qu'il n'avait donné des noms aux rois assyriens, dont on voyait les légendes sur les marbres de Ninive, que *pour les besoins de l'identification;* et M. Oppert, malgré la hardiesse que l'on suppose à ses interprétations, s'exprimait ainsi : « Il faut avouer « franchement que l'on n'a lu, jusqu'à présent, les noms de Sardanapale, « Tiglat-Pileser, Phul, Salmanassar, Sennachérib, Assarhaddon, Saos- « douchin, Kiniladan, Nériglissor, Bélochus et d'autres, que parce « qu'on avait des raisons de croire qu'ils se retrouvaient dans un groupe « donné. Mais, partout où nous n'avons pas d'indices en dehors des « inscriptions cunéiformes, et lorsque les tablettes de Ninive nous font « défaut, il ne reste plus qu'à confesser notre incertitude[2]. »

Cette nouvelle difficulté n'est pas non plus particulière aux noms propres; elle envahit toutes les parties du discours; mais ce qui doit

[1] Voyez les articles de M. Renan sur le livre de M. Oppert, dans le *Journal des Savants*, mars, avril et juin 1859.

[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 106.

surtout donner la certitude d'arriver à la surmonter, c'est que, phonétique ou idéographique, l'écriture assyrienne n'a rien d'arbitraire. Si ces deux systèmes se mêlent, se combinent, il ne peut y avoir encore rien de fortuit dans leurs combinaisons.

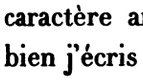
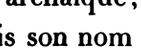
Pour bien comprendre les faits qui naissent de ce double mode d'expression, il faut se rendre compte de la marche de la pensée, toujours logique, toujours régulière et qui, pour devenir intelligible, a recours à l'un ou l'autre de ces modes d'expression, mais qui doit arriver, nécessairement, à se faire comprendre sans hésitation, sans équivoque. Je crois avoir établi les lois qui président à l'agencement de ces deux systèmes, à propos de la lecture des noms propres assyriens [1]. Je vais les résumer ici, aussi brièvement que possible.

Les noms propres assyriens peuvent être, comme tous les noms propres, quel que soit l'idiome chargé de les traduire, l'expression d'une idée simple ou de la combinaison de deux ou plusieurs idées simples.

Une idée simple s'exprime, en assyrien, de deux manières : idéographiquement ou phonétiquement, à moins d'avoir recours à une combinaison de ces deux modes. L'origine hiéroglyphique de l'écriture assyrienne nous indique assez que toutes les idées avaient été exprimées primitivement par des images; mais les signes, en passant de la valeur idéographique à la valeur phonétique, se sont produits avec ce double rôle, et il nous a fallu déterminer la loi de leur emploi. Dès l'origine des recherches on avait, il est vrai, reconnu le caractère idéographique de l'écriture assyrienne; mais on l'avait circonscrit à certains signes isolés qu'on considérait comme l'*abrégé* de l'expression phonétique de l'idée [2]. Il n'en était rien, en assyrien du moins; car la comparaison des textes apprit bientôt que la transcription phonétique de l'idée n'avait aucun rapport avec l'articulation phonétique de l'image.

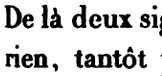
[1] *Les noms propres assyriens, recherches sur la formation des expressions idéographiques*, p. 29 et suiv.

[2] Comparez — De Saulcy, *Mémoire* du 14 septembre 1849, p. 4; — Löwenstern, *Exposé des Éléments*, p. 82, n° 11, — et enfin Luzzatto, *Études sur les inscriptions assyriennes, etc.* p. 88.

On appelle *monogrammes* ces signes qui à eux seuls servaient ainsi à exprimer une idée. Je veux écrire le nom de Dieu, je trace son image, en reproduisant plus ou moins habilement le type consacré, soit en caractère archaïque,  ; soit en caractère moderne,  ; ou bien j'écris son nom en me servant des caractères qui en rendent l'articulation assyrienne :

i - *lu*

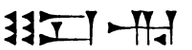
C'est l'articulation sémitique qui représente, dans toutes les langues de la même famille, l'expression abstraite de la divinité; seulement le syllabisme de l'écriture assyrienne nous donne la certitude de la prononciation du mot, jusque dans les voyelles avec lesquelles les consonnes sémitiques devaient s'articuler. Nous avons, en hébreu et en chaldéen, אלה; en syriaque, ; en arabe, الله; mais en assyrien, nous trouvons *ilou*.

Il arrive quelquefois que la même idée soit rendue par deux ou plusieurs monogrammes provenant d'hiéroglyphes différents; ainsi l'idée de *roi* peut être représentée par le signe qui paraît dériver de la forme d'une *abeille*, comme nous l'avons vu; mais elle peut être encore exprimée par un autre attribut de la royauté, dont le type primitif n'est plus reconnaissable, et qui ne peut être soupçonné par aucun indice. De là deux signes idéographiques. Aussi le mot *roi* est-il rendu en assyrien, tantôt par le signe  , tantôt par le signe , et ces deux symboles expriment bien réellement la même idée, car ils sont traduits l'un et l'autre dans les inscriptions trilingues par le perse *khsâyathiya* et transcrits par les mêmes signes phonétiques dans les inscriptions unilingues.

L'articulation de ces monogrammes a été longtemps indécise. Sir Henry Rawlinson les prononçait *melek*[1], à cause du sémitisme de la langue assyrienne. Mais M. de Saulcy nous a fait connaître le premier

[1] *Analysis of Babylonian Text at Behistun*, part. III, dans le *Journal of the roy. asiatic Society*, vol. XIV, part. I, 1851, pag. III.

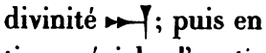
la véritable articulation de ce monogramme; elle nous est donnée par la légende des fenêtres de Persépolis [1], où le mot perse *khsâyathiya* est rendu par le groupe



śar - ri

śarri, ou plutôt *śarru* (au nominatif), est donc l'articulation phonétique qui exprime l'idée de *roi*. Il existe, en assyrien, un certain nombre d'idées qui sont ainsi exprimées par un ou plusieurs symboles différents; mais leur transcription phonétique aboutit toujours à un groupe syllabique dont l'articulation ne saurait être indécise.

Nous avons dit que cette puissance d'expression des signes qui provient de leur origine hiéroglyphique, et qui leur donne des valeurs idéographiques, s'étendait à des groupes de signes; aussi nous allons les voir se former et s'allonger à mesure que nous développerons la loi de leur formation.

On appelle *idéogrammes* les séries de signes plus ou moins nombreux dont la réunion est nécessaire pour exprimer une idée. S'agit-il, en effet, d'exprimer, non plus l'idée abstraite de la divinité, telle que nous l'avons indiquée plus haut, mais le nom spécial d'une divinité quelconque du panthéon assyrien, par exemple, le nom du dieu qui préside à l'*onction royale*, on peut encore écrire ce nom divin de deux manières : — 1° Idéographiquement, en traçant d'abord le signe de la divinité ; puis en le faisant suivre du signe qui indique son attribution spéciale, l'*onction royale;* c'est le signe , dont la forme hiératique semble indiquer un *lecythus;* le groupe  représente donc cette divinité particulière qui préside au sacre des rois. — 2° Phonétiquement, en écrivant ce nom avec des signes dont la valeur phonétique exprime son articulation assyrienne; les voici :

Na - bi - iuv

[1] *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, 27 novembre 1849, autog. p. 55.

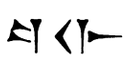
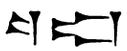
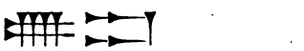
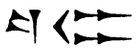
Ce dieu particulier se nommait en effet, en assyrien, *Nabiuv,* ou plutôt *Nabu*. Nous avons la preuve de la justesse de cette lecture, car c'est le dieu que les Juifs désignaient sous le nom de נְבוֹ, et dont la Bible nous a conservé la transcription.

Les signes idéographiques ne donnent aucun renseignement sur cette articulation, car de même que l'articulation phonétique inhérente au signe n'a pu nous faire connaître l'articulation assyrienne du monogramme, la valeur phonétique des deux signes qui représentent le nom de cette divinité particulière ne nous en fera pas connaître l'articulation assyrienne. On l'a trouvée par la comparaison des passages identiques qui renfermaient la même idée : nous voyons en effet quelquefois, au lieu du groupe qui serait à lire *AN.PA.* s'il était phonétique, la suite de signes qui nous a donné l'articulation du nom de cette divinité que nous appelons *Nabu.*

Les difficultés du système idéographique des Assyriens se résolvent donc par la transcription des groupes idéographiques en caractères phonétiques. Mais il est arrivé qu'une idée a pu, a dû être exprimée par la réunion d'un signe phonétique et d'un signe idéographique; de là un embarras sérieux dont il a fallu se rendre compte encore.

Le système graphique des Assyriens était, avons-nous dit, et nous ne saurions trop insister sur ce point, originairement hiéroglyphique, et, partant, idéographique; mais quand nous le trouvons dans son application à Ninive et à Babylone, l'élément phonétique n'est pas toujours arrivé à l'abstraction complète du symbole pour en faire le représentant d'un *son,* et non plus d'une *idée.* D'un autre côté, l'élément idéographique n'a plus toujours assez d'énergie pour faire comprendre ses significations sans compléter quelquefois l'idée qu'il veut traduire par les sons qui l'expriment. Les signes primitifs pouvaient en effet éveiller plusieurs idées différentes chez les Assyriens. Quand donc un signe idéographique était employé avec plusieurs significations, et, par conséquent, susceptible d'être traduit par des articulations différentes, on ajoutait quelquefois au signe idéographique, pour éviter toute confusion dans l'expression, lorsqu'elle eût été possible, l'articulation qui

devait finir le mot s'il eût été écrit en caractères syllabiques. Ce procédé est propre à toutes les écritures idéographiques; on le désigne sous le nom de *complément phonétique*. M. Oppert, en en faisant le premier l'application aux textes assyriens[1], a restreint les écarts de la polyphonie, en restituant à des caractères qu'on assimilait phonétiquement le rôle idéographique qu'ils devaient avoir. Ainsi le signe , que nous connaissons déjà avec la valeur de *par*, a la valeur idéographique de *soleil;* il paraît provenir de l'image de cet astre, figuré par un disque O, dont on retrouve la trace dans la forme anguleuse du signe hiératique , qui a donné naissance au signe archaïque , dont le caractère moderne est visiblement sorti. Or, de cette valeur de *soleil* dérive naturellement celle de *soleil levant*, puis celle de *jour*. Ce signe, abandonné à lui-même, n'aurait pas pu exprimer toutes ces nuances, tandis que, à l'aide des signes phonétiques, qui fournissent un mot pour chaque idée, on les exprime sans confusion. Pour arriver à la même clarté avec le signe idéographique, on le fit suivre de la terminaison syllabique que le mot aurait eue s'il eût été écrit phonétiquement. Nous avons donc encore deux expressions pour la même idée :

1° EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE COMBINÉE.		2° EXPRESSION PHONÉTIQUE PURE.
		
UT si « soleil ».	Prononcez	*sa – am – si* « soleil ».
UT du « soleil levant ».	*id.*	*sa – du – u* « soleil levant ».
		
UT um « jour ».	*id.*	*yu – um* « jour ».
		
UT mi « les jours ».	*id.*	*yu mi* « les jours ».

Les textes nous montrent tantôt l'expression idéographique com-

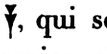
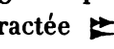
[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 97.

binée, tantôt l'expression phonétique pure, pour exprimer la même idée; aussi, avant qu'on ait compris le rôle du complément phonétique, on identifiait syllabiquement les deux groupes, de sorte qu'on était arrivé à donner au signe les valeurs phonétiques de *yu*, *sam*, *sad*, qui ne sauraient lui appartenir.

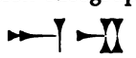
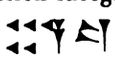
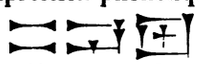
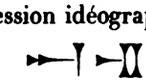
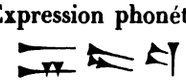
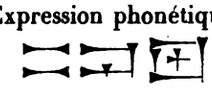
Ce mélange des signes phonétiques et des signes idéographiques n'apporte, du reste, aucun changement dans la manière de constater la valeur phonétique des groupes; il faut toujours arriver à la déterminer par la comparaison des textes, et aboutir à une transcription en caractères syllabiques simples.

Voyons maintenant ce qui a lieu pour la transcription des noms propres. Lorsque le nom propre est le résultat de la combinaison de deux idées simples, son expression est, dans ce cas, susceptible de présenter plusieurs aspects et un mélange de caractères phonétiques et idéographiques dont il faut déterminer le rôle.

En effet, on comprend d'abord que chacune des idées à exprimer pourra être représentée par un monogramme ou un idéogramme simple, et former ce que nous appellerons un *idéogramme complexe*, qui aura son correspondant dans une transcription phonétique; de là deux expressions. Mais comme chacun des idéogrammes est indépendant de l'autre, il s'ensuit que l'un d'eux pourra être écrit phonétiquement, et l'autre idéographiquement. De là deux combinaisons nouvelles pour l'expression de la même pensée. La comparaison de l'expression des noms propres des inscriptions trilingues *Nidintabel* et *Nabonide* donne la preuve de la réalité de ce principe, qui peut être étendu à toutes les combinaisons de noms propres composées de deux éléments. En effet, le nom de *Nidintabel* comprend deux idées simples, dont l'une est exprimée phonétiquement et l'autre idéographiquement, tandis que le nom de *Nabonide* comprend la réunion de deux idées simples exprimées idéographiquement. Le nom de cet insurgé babylonien, qui correspond au perse *Nidintabaira*, et que nous transcrirons par Nidintabel, en tenant compte de l'absence de la lettre ♭ dans la langue de Darius, nous donne un composé de deux

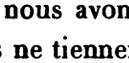
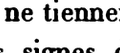
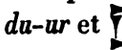
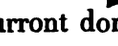
éléments dont toutes les formes sont connues. Les trois premiers signes *nidintav* nous présentent une forme du verbe *nadan*, en hébreu נתן « donner », dont nous connaissons également la forme idéographique  , qui se prête à toutes les transformations de la racine. Les deux derniers signes, qui se trouvent à Bisitoun sous une forme graphiquement contractée pour  , nous donnent la forme idéographique, qui représente, en assyrien, le dieu *Bil* ou *Bel*, le *Belus* des anciens, le בל ou בעל de la Bible. Nous avons donc ainsi la certitude que le nom que les Perses ont transcrit par l'articulation phonétique de *Nidintabaira* se prononce, en assyrien, *Nidintabila*, et veut dire *don de Belus*. Un grand nombre de noms propres assyriens se forment de la même manière et répondent aux noms qui nous ont été conservés dans toutes les langues et que nous retrouvons sous les formes de *Nathanael*, *Théodose*, *Adéodate*, *Dieudonné*, etc. etc. Voici au surplus les formes qu'un nom de cette nature peut comporter et auxquelles la théorie peut nous conduire :

NIDINTABEL (DON DE BELUS).

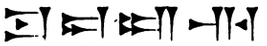
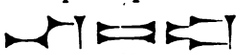
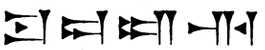
1er ÉLÉMENT.	2e ÉLÉMENT.
Nidintav (Don de).	*Bila* (Belus).
1° Expression idéographique. *SI - tav*	Expression idéographique.  *AN - IN*
2° Expression idéographique.  *SI - tav*	Expression phonétique.  *bi - i - lu*
3° Expression phonétique. *ni - din - tav*	Expression idéographique.  *AN - IN*
4° Expression phonétique.  *ni - din - tav*	Expression phonétique.  *bi - i - lu*

Tel est le mécanisme graphique d'un nom propre assyrien composé de deux éléments; il est bien évident que les différentes formes qu'un nom de cette nature pourra affecter dans les inscriptions devront toujours aboutir à une transcription en caractères phonétiques, dont l'analyse des éléments devra donner la clef.

Enfin, un nom propre peut être le résultat de la combinaison de trois idées simples : de là d'abord deux expressions pour l'ensemble, et deux expressions pour chacun des éléments qui le composent. On peut s'assurer qu'un nom de cette nature ne comporte que huit expressions possibles. La comparaison des différentes manières dont les textes de Bisitoun et de Babylone ont présenté le nom de Nabuchodonosor a donné la certitude de ces différentes formes et la possibilité de déterminer la loi de leur agencement. Ces noms, qui présentaient des formes si bizarres, ont donc leur raison d'être, et on voit que les plus graves complications se résolvent encore par la décomposition que l'on peut faire de chaque élément, à l'aide des signes phonétiques, qui aboutissent toujours à des signes qui représentent des syllabes simples.

Le nom de Nabuchodonosor est un composé de trois idées qui paraissent signifier, *Nabo protége ma couronne,* de même que le nom de Nabopalassar paraît signifier : *Nabo protége mon fils.* Un nom de cette nature ne comporte que *huit* combinaisons, répondant à huit formules qui s'appliquent à tous les noms de la même nature que nous pourrons rencontrer dans les textes assyriens. Il est bien entendu, cependant, que ces formules ne tiennent pas compte de la possibilité d'exprimer la même idée par deux ou plusieurs idéogrammes différents; ainsi, par exemple, nous avons pour *Nabu* les idéogrammes  et  . Elles ne tiennent pas compte non plus de la possibilité d'exprimer par les signes de la syllabe complexe les contractions qui peuvent se rencontrer dans l'expression phonétique, et donner lieu à deux ou plusieurs expressions de la même nature. C'est ainsi que nous avons  *du-ur* et  *dur* pour exprimer la même articulation. Ces valeurs pourront donc s'échanger dans le même groupe sans déranger l'exactitude des formules que nous donnons ici.

NABU-KUDURRI-UṢUR (NABO — LA COURONNE — PROTÉGE).

	1er ÉLÉMENT. *Nabu* (Nebo).	2e ÉLÉMENT. *Kudurri* (couronne).	3e ÉLÉMENT. *uṣur* (protége).
1°	Express. idéograph. *AN - PA*	Express. idéograph. *SA - DU*	Express. idéograph. *SIS*
2°	Express. idéograph. *AN - PA*	Express. idéograph. *SA - DU*	Express. phonét. *u - ṣu - ur*
3°	Express. idéograph. *AN - PA*	Express. phonét.  *ku - du - ur - ri*	Express. idéograph. *SIS*
4°	Express. idéograph. *AN - PA*	Express. phonét. *ku - du - ur - ri*	Express. phonét. *u - ṣu - ur*
5°	Express. phonét. *na - bi - uv*	Express. idéograph. *SA - DU*	Express. idéograph. *SIS*
6°	Express. phonét. *na - bi - uv*	Express. idéograph. *SA - DU*	Express. phonét. *u - ṣu - ur*
7°	Express. phonét. *na - bi - uv*	Express. phonét. *ku - du - ur - ri*	Express. idéograph. *SIS*
8°	Express. phonét.  *na - bi - uv*	Express. phonét.  *ku - du - ur - ri*	Express. phonét. *u - ṣu - ur*

Ces combinaisons sont mathématiquement déterminées, et avec une précision dont on peut, du reste, vérifier l'exactitude. Mais on comprendra facilement que si ces formes sont *toutes possibles*, elles ne

sont pas *toutes nécessaires*. Quelques-unes ont été d'un emploi fort restreint, tandis que d'autres se rencontrent plus fréquemment dans les textes. Ainsi, pour nous en tenir au nom de Nabuchodonosor, les cinquième et sixième formes sont très-rares, tandis que la première et la quatrième sont, pour ainsi dire, constamment employées.

Si le nombre des idées simples que l'on pourrait grouper pour exprimer un nom propre, ou toute autre idée de la même nature, était plus considérable, le nombre des combinaisons *possibles* augmenterait dans une proportion facile à déterminer; toutefois, il faudrait toujours en revenir à séparer les éléments, et à les traiter individuellement comme des idéogrammes simples. Au surplus, les combinaisons de trois éléments sont les plus nombreuses que les textes assyriens nous aient permis de constater, et elles suffisent pour déterminer les circonstances dans lesquelles la lecture d'un idéogramme est possible, et la nature des obstacles que l'on a à vaincre pour arriver à la certitude de son articulation.

Cependant les expressions idéographiques que l'on rencontre dans les textes assyriens ne sont pas toutes de la même nature : à ce titre, j'en signalerai deux catégories distinctes. — Les unes, celles dont je viens de m'occuper ici, forment des groupes que je considère comme des *idéogrammes d'origine*, si je puis m'exprimer ainsi, parce qu'ils ont été créés tels par les inventeurs de l'écriture anarienne. Ce sont des combinaisons d'images dont les formes altérées pouvaient rappeler cependant encore pour l'œil les objets qu'ils désignent; ils ont été acceptés par tous les peuples qui se sont servis de ce système graphique, quelle qu'ait été leur langue, et on les comprend aussi facilement dans les inscriptions arméniaques et susiennes, dont on ne peut encore traduire les parties phonétiques, que dans les inscriptions assyriennes les mieux interprétées. On les reconnaît toujours dans les textes assyriens à leur indépendance des règles de l'orthographe ordinaire; ils sont invariables, et ne se prêtent à aucune des flexions qui pourraient en altérer les signes. — Les autres sont des groupes originairement phonétiques, qui exprimaient phonétiquement dans la langue des inventeurs de l'é-

criture anarienne une idée qui, déjà chez eux, n'était plus rendue par une image; ces groupes subissaient nécessairement des modifications vocales dans la langue primitive; mais ils ont été acceptés avec l'ensemble du système graphique anarien pour exprimer la même idée par un peuple qui ne parlait pas la langue dans laquelle leur articulation était comprise. Il s'en est suivi que ces groupes sont devenus, à leur tour, de véritables images qui ne parlaient plus qu'à l'œil dans les textes assyriens, et que les scribes de Ninive et de Babylone en reproduisirent les formes graphiques, sans se préoccuper de leur articulation originelle ni de leurs flexions, pour s'en servir comme de véritables idéogrammes.

Les inscriptions assyriennes en présentent de nombreux exemples, particulièrement celles du premier empire de Chaldée. Aussi, il a semblé que les Assyriens avaient reçu *dans leur langue* un grand nombre d'expressions étrangères, lorsque en réalité ils n'avaient admis dans leurs inscriptions que des formes graphiques. Dès lors on peut dire que les Assyriens écrivaient véritablement ainsi des signes phonétiques, mais qu'ils les *prononçaient autrement;* aussi j'ai désigné ces groupes, pour les distinguer des idéogrammes d'origine, sous le nom de *groupes allophones* [1]. Ils comprennent, en général, toutes ces expressions scythiques ou touraniennes dont M. Oppert a signalé de nombreux exemples [2], et dont on ne peut plus contester la nature.

Il est bien entendu toutefois que cette expression nouvelle n'entraîne pas une difficulté de plus; en fait, et pour la lecture des textes, ces groupes doivent être traités comme de véritables idéogrammes, et si je leur ai appliqué une désignation spéciale, c'était uniquement pour faire bien comprendre la nature de la perturbation qu'ils causent dans les textes au milieu desquels on les rencontre le plus fréquemment.

[1] *Inscription de Hammourabi, roi de Babylone*, p. 30.

[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 95 et suiv.

§ VII.

Observations sur les homophones et les polyphones.

Le double rôle qui naît de l'origine de l'écriture assyrienne, et les complications auxquelles le passage des signes d'une langue dans une autre a donné lieu, constituent les plus grandes difficultés que la lecture des textes assyriens nous aient présentées. Nous avons dit que les découvertes les plus positives avaient eu pour résultat de faire disparaître l'hypothèse des homophones; cependant, il est assez difficile de dire jusqu'à quel point cette hypothèse est renversée. Les homophones, en effet, paraissent être la conséquence essentielle d'une écriture qui passe de l'élément idéographique à l'élément phonétique. Aussi, en égyptien, les homophones sont nombreux. Je ne sais pas s'il serait exact de dire que l'emploi de quelques homophones était arbitraire; mais il y avait, pour la plupart des cas, des raisons sérieuses qui dictaient l'emploi de tel signe plutôt que de tel autre, bien que, au premier abord, ils paraissent exprimer la même syllabe. Ainsi, le signe qui représente le *devant d'un lion*, a la valeur phonétique de *ha;* le signe , qui représente un *mât de barque*, a également la valeur de *ha*. Ce n'est pas à dire pour cela que les scribes égyptiens pouvaient se servir indifféremment de l'un ou l'autre de ces signes pour exprimer, dans tous les mots, la syllabe *ha*. Au contraire, on ne trouve cette syllabe exprimée par le *devant du lion* que dans les mots qui comportent l'idée de *primauté*, tandis que la même syllabe n'est exprimée par le *mât de navire* que dans les mots qui comportent l'idée de *station*, le *mât* ayant la valeur symbolique de *stare*.

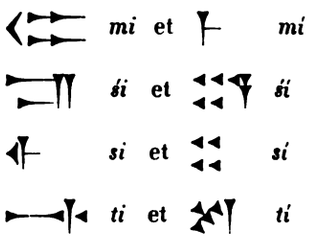
En assyrien, les homophones n'avaient pas la même raison d'être. En effet, le hiéroglyphe primitif n'éveille plus, dans cette langue, une idée conforme à son articulation; dès lors, la possession de deux signes pour exprimer la même syllabe eût été un embarras, et, quand on emprunte, on n'emprunte que le strict nécessaire; aussi les Assyriens paraissent avoir rejeté cette superfétation inutile, d'autant

plus que les signes empruntés allaient recevoir chez eux des valeurs ignorées de leurs inventeurs.

D'un autre côté, si la polyphonie est essentielle au système graphique hiéroglyphique, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, elle devait cependant présenter un phénomène particulier en assyrien; car, à côté des valeurs polyphones inhérentes aux signes de cette écriture, telles que les Assyriens les ont reçues des inventeurs, et telles que nous les trouvons dans des groupes phonétiques, sans qu'aucun lien logique puisse relier ces valeurs entre elles, il a pu, il a dû se trouver des valeurs syllabiques provenant du *pouvoir idéographique des signes* et conformes à la valeur phonétique que ces images avaient en assyrien. Or, il a pu arriver que quelques-unes de ces valeurs aient eu déjà des représentants dans les signes pris avec leur valeur primitive, et il s'en est suivi que l'on a eu deux signes pour la même valeur.

Il est facile de s'en rendre compte; ainsi, par exemple, le signe paraît avoir quelquefois la valeur de *kâ* (?), probablement parce que, dans l'origine, ce signe provenait de l'image d'un objet dont le nom comportait l'articulation de *ka* dans la langue des inventeurs; mais ce même objet, qui était probablement une *porte*, se dit *babu* en assyrien, et cette articulation lui a imprimé la valeur de *bab*, pour laquelle il figure dans la composition des mots, particulièrement dans le nom de Babylone. Si, maintenant, on considère que la même articulation pouvait être rendue par un signe spécial qui avait sa raison de s'articuler *bab* dans la langue des inventeurs, on comprend aisément qu'il a dû se trouver *deux* signes pour exprimer la même articulation. Cette polyphonie particulière a dû nécessairement amener une homophonie particulière, et ce double phénomène n'a pas peu contribué à entraver le progrès des études. S'il s'agit de caractères syllabiques complexes, l'embarras n'est pas sérieux. Quelle que soit l'origine de sa valeur, la syllabe complexe aura toujours la valeur que lui donnera sa décomposition à l'aide des syllabes simples qui en forment les éléments essentiels. Mais, lorsqu'il s'agit de syllabes simples, l'embarras devient plus grave, et c'est alors qu'il faut avoir recours aux lumières, bien insuffi-

santes et bien incomplètes, j'en conviens, qui nous viennent des lectures de la seconde colonne, pour nous fixer sur la valeur originelle de ces signes. Quand ce phénomène a lieu et qu'il se trouve ainsi deux signes pour exprimer la même syllabe, comme il faut les distinguer, on frappe d'un accent la voyelle de l'un des signes pour établir une différence dans la transcription. C'est ainsi que nous aurons



ainsi que plusieurs autres valeurs dont nous donnerons la justification dans la discussion des signes.

§ VIII.

Lecture des textes. — Caractère général de l'idiome assyrien.

Le dépouillement des noms propres nous a donné des valeurs pour articuler leurs formes assyriennes, et nous avons pu nous rendre compte des différents procédés graphiques sans nous préoccuper de l'idiome que ces caractères pouvaient servir à exprimer. Nous pouvons donc maintenant essayer de sortir des noms propres et indiquer comment on est arrivé à déterminer à quelle langue nous pourrons rattacher les mots qui vont vibrer à notre oreille.

On sait l'idiome des inscriptions de la seconde espèce, que les lectures de M. Westergaard ont fait connaître, mélange confus, où l'on retrouve des fragments de différents dialectes, héritiers, peut-être comme lui, d'une langue inconnue, dont ils se sont partagé les débris. Mais enfin, quelque bizarres que soient ces formes, on lit ces inscriptions, et on comprend qu'elles reproduisent la traduction du texte perse, sans que le caractère de la langue dont on prononce les mots soit

encore bien fixé. Si on passe à une autre catégorie de documents, si on applique les valeurs des caractères anariens aux inscriptions de Vân et de Suse, on lit également ces inscriptions, on prononce des mots, et les noms de quelques rois arméniens et susiens qu'on retrouve à Khorsabad nous donnent la certitude que nous lisons bien les textes; mais les mots que l'on prononce dans ces deux langues ne rappellent encore aucune langue analogue qui pourrait servir à les faire interpréter. On peut constater, il est vrai, que ces articulations n'appartiennent pas, dans ces deux localités, au même idiome; mais ces deux langues sommeillent encore dans l'oubli.

Il en est autrement des textes assyriens; dès les premières lectures on comprit le sémitisme de la langue dont on épelait les premiers mots. Depuis Hager et Grotefend jusqu'à Lõwenstern, on pressentait des formes sémitiques dans les inscriptions dont M. Botta indiquait déjà les inflexions, qui parlaient pour l'œil avant que la bouche ait pu encore les articuler; toutes les découvertes ultérieures ont confirmé ces premières données. C'est en vain qu'on pourrait objecter que les langues sémitiques connues se servaient depuis les temps les plus reculés d'un alphabet qui semble être leur apanage exclusif, et qu'elles nous ont légué comme l'instrument le plus merveilleux de l'expression de la pensée; le fait est là avec sa brutale évidence : il faut se garder des jugements précipités qui reposent sur des synthèses incomplètes, et des idées préconçues que l'observation des faits arrive à modifier un jour ou un autre. La facilité avec laquelle l'alphabet sémitique s'est ployé à l'expression des idiomes les plus divers est déjà une présomption grave qui tend à établir que l'alphabet n'est pas tellement uni à la langue que la nature de l'un soit la conséquence de l'autre. Il faut étudier l'assyrien sans parti pris, et, lorsqu'on pourra le lire sans avoir de doute sur la sincérité de sa lecture, s'il reste sémitique au fond, il faut bien reconnaître que son expression, si embarrassante pour nous qu'elle soit, ne présentait pas la même répugnance aux habitants des rives du Tigre et de l'Euphrate.

Les premières interprétations sérieuses qui viennent se placer, par

leur date et par leur importance, au début des recherches, appartiennent à M. de Saulcy. Elles sont consignées dans deux mémoires autographiés du 14 septembre 1849 et du 27 novembre de la même année [1]. M. de Saulcy les répandit alors à profusion dans le monde savant; mais aujourd'hui ils deviennent si rares, qu'on est bientôt exposé à les perdre de vue. C'est une justice de leur rendre ici la date et le rang qu'ils doivent avoir dans l'histoire de ces découvertes, car M. de Saulcy a fait faire un grand pas à la science. On comprend avec lui ce qu'on épelait à peine il y a un instant; la langue s'ébauche, et l'on reconnaît déjà le sémitisme de l'idiome dont il nous donne les premières traductions; aussi, à partir de cette époque, le caractère de la langue paraît fixé. M. Stern écrivait à M. de Saulcy que ces textes devaient se rattacher à la famille des langues sémitiques; c'était aussi l'opinion de Burnouf, qui ne pouvait découvrir, dans ces formes nouvelles, les inflexions qu'il avait si bien saisies dans les textes de la première colonne.

M. Luzzatto ne suivit pas cette voie [2]; il crut entrevoir, dans ces textes, une des nombreuses variétés des langues de la famille indo-germanique, et il essaya de les traduire à l'aide du sanscrit. Malgré l'insuccès de cette tentative, les travaux du savant de Padoue ne sont point à négliger; ils prouvent que la méthode de déchiffrement que l'on suivait alors était indépendante de la langue que l'on devait arriver à connaître un jour, et la conscience avec laquelle il a su accomplir sa tâche doit sauver son essai d'une prétérition.

Le syllabisme de l'écriture anarienne n'était donc pas encore reconnu lorsqu'on signala le sémitisme de la langue assyrienne; mais quand il fut accepté comme un principe de lecture, l'idiome ne changea pas, et c'est en constatant de plus en plus son caractère que les travaux de MM. Rawlinson, Hincks et Oppert se sont accomplis.

Sir Henry Rawlinson, dès l'année 1850, dans un mémoire sur les

[1] *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien.* Paris, 14 septembre et 27 novembre 1849. Broch. autog.

[2] *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Vân et Khorsabad.* Padoue, 1850.

inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie [1], a publié une *liste de mots* qui prouvait déjà que le dictionnaire de cette langue se rattachait au dictionnaire hébraïque ou aux dictionnaires des langues congénères. Mais les formes grammaticales caractérisent beaucoup mieux un idiome que son dictionnaire, et on a vu bientôt ces formes se dessiner malgré les embarras de l'expression. Le docteur Hincks a donné, en 1855, un spécimen de la conjugaison assyrienne [2] qui faisait comprendre que les formes verbales avaient les plus grands rapports avec les formes verbales que les idiomes sémitiques nous ont fait connaître. Plus tard, M. Oppert a démontré [3] que les différentes parties du discours subissaient les influences de l'idiome sémitique; et enfin il a le premier formulé une grammaire [4] qui répond au cadre dans lequel les langues sémitiques paraissent se mouvoir. Toutes les formes assyriennes ne reproduisent pas sans doute exactement les inflexions de tel idiome donné; il y a dans le dictionnaire et dans la grammaire des différences qui tiennent à plusieurs causes; mais ces anomalies, communes aux autres idiomes, ne sauraient altérer le sémitisme de la langue assyrienne, malgré les théories de ceux qui voudraient lui refuser ce caractère [5].

Si la langue que ces lectures révèlent se présentait comme un accident parmi les idiomes de la haute Asie, si elle offrait des formes que l'on pourrait rattacher à tout autre, j'admettrais, pour la langue assyrienne, la possibilité d'un dialecte de transition, comme on peut le supposer pour l'idiome dans lequel sont rédigés les textes de la seconde colonne; mais les monuments assyriens que nous possédons nous permettent d'étudier les formes de cette langue dans une période de plus de quinze siècles; or, les mêmes racines et les mêmes inflexions apparaissent dans les monuments les plus anciens et dans les plus ré-

[1] *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XII, part. II, 1850.

[2] *On assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred literature and biblical record*, n° 11, july 1855 et suiv.

[3] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, passim. — [4] *Éléments de la Grammaire assyrienne*, extrait du *Journal asiatique*, année 1860.

[5] Conf. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, 1re partie, 2e édit. 1858, p. 73.

cents; elle participe donc de cette unité et de cette vitalité propres aux langues sémitiques, qui varient si peu avec le temps. Aussi, quand les mots ne présenteront plus de difficultés de lecture, si l'assyrien s'éloigne quelquefois des formes sémitiques que nous connaissons pour rester lui-même, il faudra bien croire que l'assyrien représente, dans la famille des langues sémitiques, la langue des fils d'Assour, de même que telle autre forme représente la langue des fils d'Arphaxad ou d'Aram.

§ IX.

Développement du principe idéographique et du principe phonétique. — Caractère de ces deux modes d'expression.

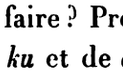
Quand on considère les travaux qui se sont accomplis sur l'assyrien et les résultats auxquels on est arrivé, il y a lieu de s'étonner de la défiance que ces résultats soulèvent. Ce ne sont pas les traductions qui ont manqué; des hommes considérables en France et en Angleterre y ont attaché leurs noms; mais, par une bizarrerie que la nature idéographique de l'écriture assyrienne explique aisément, il est quelquefois plus facile de comprendre ces textes que de les lire. Lorsque les signes remplissent un rôle idéographique, l'intelligence les saisit promptement après un premier travail assez facile; mais quand on veut exprimer ce qu'on a compris, on a besoin d'un nouvel effort pour en trouver l'articulation assyrienne. C'est en effet de l'assyrien qu'il faut traduire en assyrien; aussi, souvent, on exprime mal l'idée qu'on a saisie, et la maladresse avec laquelle on se sert de cette écriture nouvelle pour traduire dans cette langue encore si peu familière ce qu'on a cependant parfaitement interprété, jette de la défiance sur des résultats précis, mais, malheureusement, obtenus trop péniblement encore.

Il faut donc, pour appuyer ses interprétations, s'attacher à dissiper les obscurités qui pèsent sur le système graphique; il ne suffit pas de comprendre l'assyrien, il faut le *lire* et arriver ainsi à fixer l'articulation assyrienne des idées que l'on comprend le mieux, car c'est par cette articulation seulement que l'idiome assyrien pourra prendre place à côté des autres idiomes dont on ressuscite les formes. Si l'on prend, par

exemple, un groupe qui doit être lu avec sa valeur phonétique, pour lui donner la valeur idéographique des signes, ou réciproquement, il est évident qu'on arrivera aux plus étranges confusions.

Le principe idéographique et le principe phonétique se sont développés simultanément suivant les exigences de l'expression de la pensée. L'un s'adressait à l'œil, l'autre à l'oreille; il a dû naître nécessairement, pour satisfaire l'un ou l'autre organe, une différence dans l'expression. Les fils d'Assour ne devaient pas s'y tromper; mais nous n'avons pas encore acquis, par les efforts suffisamment prolongés de notre intelligence, ce sens intime qui les éclairait jadis, et qui leur faisait reconnaître ici un groupe phonétique, là un groupe idéographique.

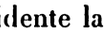
Il ne suffit pas, en effet, de savoir que les signes ont une valeur syllabique et une valeur idéographique; il ne suffit pas de savoir que ces valeurs s'étendent à des groupes plus ou moins nombreux; il ne suffit pas de connaître la valeur phonétique isolée de tous les signes; il ne suffirait pas même de connaître toutes les combinaisons idéographiques que les signes peuvent faire et la transcription phonétique de ces combinaisons, il faut encore pouvoir reconnaître, dans un texte, quand un signe ou une suite de signes doivent être pris avec l'une ou l'autre des valeurs qu'ils comportent; de même qu'il faut reconnaître en présence d'un signe polyphone la valeur qu'il convient de lui appliquer. Mais, pour aborder ces difficultés, n'oublions pas que nous n'en sommes plus au *déchiffrement*, et que la *lecture* des textes, qui suppose une connaissance préalable plus ou moins étendue de toutes ces différences, nous guide déjà, pour ainsi dire à notre insu.

S'agit-il, par exemple, d'un signe syllabique simple dont la valeur soit assurée, mais qui comporte une autre valeur comme syllabe complexe, comment allons-nous faire? Prenons, je suppose, le signe  qui a les deux valeurs de *ku* et de *dur;* il figure dans le nom d'un roi de la première dynastie babylonienne que nous lisons *Kurigalzu* et que Sir Henry Rawlinson a lu pendant longtemps *Durrigalzu.*

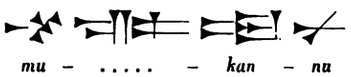
dur - ri - gal - zu

On avait tout autant de motifs pour lire *Kurigal:u;* j'ignore ce qui avait pu porter Sir H. Rawlinson à adopter la première lecture. Cependant M. Oppert ayant lu le même nom *Kurgatzu* sur un texte du Musée britannique, où il était écrit

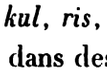
ku - ur - gat - zu

On comprit que ce changement dans les signes, sans que l'orthographe en ait été affectée, rendait évidente la valeur du signe  qui devait se lire *ku*, car la valeur de *dur* ne pourrait s'expliquer devant le signe *ur*, et le signe *ri* du premier nom indique forcément la contraction syllabique de la première syllabe dans le second cas. On a ainsi donné à ce nom sa véritable articulation assyrienne.

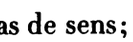
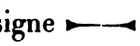
Lorsqu'il s'agit de syllabes complexes, on est quelquefois guidé par des considérations d'une autre nature. Ainsi, par exemple, nous trouvons le groupe



mu - ..... - kan - nu

dont la lecture nous embarrasse à cause de la valeur polyphone du signe  , qui a les valeurs de *gut, kul, ris, sak, śak,* bien constatées par des exemples de décomposition dans des mots identiques; mais nous ne savons pas quelle valeur attribuer au groupe qui nous occupe. Cependant le sens de la phrase nous indique clairement que c'est un participe; or nous connaissons un verbe *sakan,* qui fait au participe paël *musakkannu;* nous avons donc forcément, pour le signe qui nous embarrasse, la valeur de *sak,* et elle nous est impérieusement commandée par le sens de la phrase. Je ne crois pas qu'il soit possible de contester l'efficacité de ce procédé de lecture, auquel on a donné le nom de *nécessité philologique,* surtout pour l'application des valeurs dont la détermination a déjà été fixée.

Une des formes les plus embarrassantes que l'on pourrait rencontrer dans les inscriptions est celle-ci : . Ces deux signes sont essentiellement polyphones; ils peuvent se lire *ur-bi,* ce qui n'a

pas de sens; mais le signe  a encore les valeurs de *tas*, *lik*, *lis*, *ras*, et le signe  , les valeurs de *bat mik*. *mit*. *ḫuv*. Quelle sera la forme assyrienne du groupe qui nous occupe au milieu de valeurs si diverses? Je suis arrivé à la formation de ce groupe en conjuguant régulièrement le verbe *ṣabat*, dont les nombreuses formes dans les inscriptions permettent de supposer que celle qui nous occupe se rencontrera un jour ou un autre. Or, elle répond à deux expressions du même verbe : *taṣbat*, deuxième personne singulière de l'aoriste *kal*, et *liṣbat*, troisième personne singulière du précatif; l'ensemble de la phrase devra donc peser de toute son influence pour déterminer, par le sens qu'on doit attacher au groupe, la valeur des caractères dont il se compose au milieu des articulations les mieux connues et les plus rigoureusement définies.

Ces deux exemples feront assez comprendre, je crois, qu'il ne suffit pas, pour lire l'assyrien, de connaître la valeur des signes; il faut encore connaître le rôle qu'ils jouent dans la phrase; mais ces considérations doivent rester étrangères aux travaux qui ont pour but d'assurer la valeur intrinsèque des caractères.

Pour déterminer son choix lorsqu'on se trouve en présence d'un groupe auquel on doit appliquer une valeur idéographique ou bien une valeur syllabique, on est encore dans le même embarras. En général, les monogrammes sont faciles à distinguer. Quelques-uns ne sont jamais employés phonétiquement; pour les autres, leur position isolée au milieu des phrases les signale promptement à l'attention. Il est plus difficile de les reconnaître quand ils sont accompagnés de leur complément phonétique; mais, alors, ils deviennent de véritables idéogrammes dont il faut chercher la transcription.

Pour reconnaître les idéogrammes simples ou complexes, on invoque le sémitisme de la langue assyrienne. Il y a là peut-être une pétition de principe; en effet, si le sémitisme est contesté, ce moyen n'a plus sa raison d'être, et si les deux groupes présentent des formes qui n'ont pas leurs correspondantes dans les langues sémitiques que nous connaissons déjà, ou s'ils ont, l'un et l'autre, une apparence sémitique,

ce moyen est encore radicalement sans effet; il faut donc rechercher, en dehors de l'idiome, les principes qui peuvent les signaler à l'attention. On les reconnaîtra souvent au premier abord à des indices bien caractéristiques.

Ces groupes dérogent, en effet, à la loi générale de l'écriture phonétique assyrienne; les idéogrammes se forment par une juxtaposition d'images qui se succèdent dans un ordre déterminé; mais si l'on applique à ces images les valeurs phonétiques dont elles sont douées, on arrive à des combinaisons de sons qu'il n'est pas toujours possible de prononcer, on arrive à former des articulations que l'oreille et la bouche repoussent, parce que les syllabes ne peuvent se succéder que dans certaines conditions. Ainsi, par exemple, les signes qui expriment des syllabes simples se succèdent phonétiquement dans un ordre invariable; les Assyriens avaient l'habitude d'écrire les syllabes médiales avec les caractères qui représentent les syllabes à consonnes initiales; de sorte que, bien qu'il y ait en assyrien des signes pour écrire le mot *anaku* (c'est le pronom de la première personne) de deux manières, on le trouve toujours ainsi :

a - na - ku

et non pas

an - ak - u

cette dernière forme serait un barbarisme ou un jeu de mots que les Assyriens n'auraient peut-être pu ni prononcer ni comprendre.

Il y a sans doute des suites idéographiques qui présentent une apparence phonétique et qui pourront échapper à cette première observation; mais d'autres indices viendront les faire connaître.

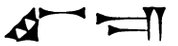
La juxtaposition des signes idéographiques amène encore un phénomène qui répugnerait à l'oreille des Assyriens, si on leur conservait leur valeur syllabique; en effet, il peut arriver qu'après un signe à voyelle terminale, on trouve un signe dont la voyelle initiale soit dif-

férente, de là une apparence de hiatus qui rejette nécessairement le groupe dans la catégorie des idéogrammes. Les Assyriens n'admettent phonétiquement, dans le corps des mots, des signes à voyelles initiales que lorsqu'elles peuvent se contracter; il en résulte alors une syllabe complexe qui peut être exprimée par un nouveau signe, et la présence de ce nouveau signe indique sûrement un groupe phonétique.

Les besoins de l'expression idéographique pourraient sans doute amener des signes dont les valeurs phonétiques présentent des contractions possibles; mais alors elles n'auront jamais lieu. Ainsi le groupe

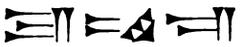
KA - AM - S'I

semblerait pouvoir s'écrire et se prononcer

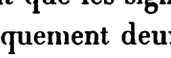


kam - s'i

s'il était phonétique; mais jamais la contraction n'a lieu, et on a la preuve qu'il renferme un élément idéographique parce qu'on trouve un autre groupe



ZU - AM - S'I

qui indique évidemment que les signes  (*KA*) et (*ZU*) représentent idéographiquement deux idées différentes qui se rattachent au groupe *AM.S'I.*

L'orthographe assyrienne fournit donc des moyens de reconnaître le rôle des caractères. Les nécessités de l'idiome en fournissent de plus puissants qui viennent s'ajouter à ceux que nous possédons déjà. Quand je dis l'influence de l'idiome, il faut entendre ici d'abord non pas l'influence de tel idiome déterminé, mais cette influence générale que tous les idiomes font peser sur l'expression écrite de la pensée et qui modifie les groupes de signes suivant les inflexions que l'orthographe et les formes grammaticales imposent à l'expression phonéti-

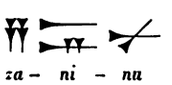
que, et qui ne sauraient atteindre une expression idéographique. Les nécessités du langage amènent, en effet, dans les différentes parties du discours des inflexions qui modifient l'articulation vocale de la même idée et dont les signes phonétiques doivent nécessairement tenir compte, tandis que les idéogrammes restent impassibles devant ces nuances graphiques. Les différentes acceptions d'un monogramme pourront sans doute se traduire dans le complément phonétique qui viendra, à un titre ou à un autre, modifier sa signification première; mais le signe idéographique restera toujours intact comme la représentation du type général dont les inflexions phonétiques représentent les acceptions particulières.

L'expression *phonétique* se prêtera à des changements plus profonds qui feront sentir leur influence jusque sur les signes de la racine, et qui pénétreront le mot tout entier. Avec un système graphique dont chaque signe représente au moins une consonne avec une voyelle fixe, il est impossible que le plus léger changement dans l'articulation des voyelles ne se fasse pas sentir par une nouvelle combinaison de signes; de sorte que, si on peut saisir deux ou plusieurs inflexions de cette nature, on est sûr d'être en présence d'un groupe phonétique.

Pour rendre ma pensée plus sensible, je choisirai un mot que les inscriptions unilingues nous présentent assez fréquemment et qui n'a pu être assimilé à une racine expliquée, jusqu'ici du moins, par les autres langues sémitiques, et qui dès lors reste, avec ses modifications, une racine essentiellement assyrienne. Nous le trouvons d'abord sur les briques de Babylone qui portent le nom de Nabuchodonosor; c'est le groupe

za - ni - in

Quelques briques portent également la rédaction



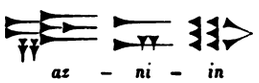
za - ni - nu

cependant rien n'indique que les modifications *in* et *nu* ne soient pas des

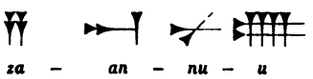
modifications idéographiques du groupe *zani;* heureusement que nous avons un autre élément de contrôle à cet égard, car certaines briques portent le signe de la contraction possible des deux derniers signes du premier groupe. Nous avons, en effet, dans des textes identiques, le groupe

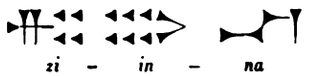
or, puisque le signe *ni* s'est contracté phonétiquement dans le premier groupe, il remplit un rôle phonétique, non-seulement dans le premier, mais encore dans le second, et dès lors *zaninu* ne peut représenter qu'une *modification vocale* de la même consonne.

Quoi qu'il en soit, il peut encore rester des doutes sur le rôle phonétique des premiers signes. Si ces caractères font phonétiquement partie du même groupe, nous pouvons espérer que nous rencontrerons l'idée exprimée par le groupe *zanin* avec une modification qui pourra influer sur le premier signe, c'est-à-dire que nous serons en présence d'une racine dont les consonnes *Z N N* représentent le thème. Or nous trouvons dans les textes, non plus dans des passages identiques, puisque le sens de la phrase est essentiellement modifié, mais dans des acceptions différentes et à travers les textes, sans avoir égard aux modifications que les flexions vocales impliquent à la même racine, les groupes suivants qui s'y rattachent visiblement



puis des modifications qui démontrent plus clairement encore la liaison des deux premiers signes





zi - *in* - *na*

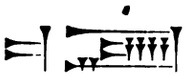
zu - *un* - *na* etc. etc.

Je passe sous silence d'autres modifications du même thème ou de la même racine qui représentent des inflexions grammaticales qu'il est inutile de développer ici, puisque les formes que j'ai citées suffisent pour prouver que ces groupes appartiennent bien à la même racine et en représentent les modifications phonétiques, quelle que soit leur signification ou quel que soit l'idiome auquel elles appartiennent.

Les modifications que subissent les racines verbales sont donc les éléments essentiels sur lesquels s'appuie la *lecture* des textes lorsque le *déchiffrement* est achevé. Aussi ce n'est que quand la lecture est assurée qu'on peut essayer d'interpréter les mots, que l'on articule désormais dans leur véritable forme.

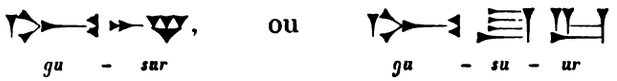
Pour établir cette signification, les éléments sont nombreux; nous avons d'abord le texte perse des inscriptions trilingues, qui permet déjà de dresser un vocabulaire avec la valeur certaine d'un grand nombre d'expressions qui reviennent dans les inscriptions unilingues. Puis, pour aller au delà, pour traduire les textes de Babylone et de Ninive, nous avons la comparaison des racines sémitiques dont les dérivés se rencontrent dans l'idiome assyrien; nous savons en effet qu'un certain nombre d'idées s'expriment par les mêmes articulations dans toutes les langues de la même famille. Si l'écriture anarienne présente ces idées sous leur forme idéographique, on en retrouve l'expression phonétique par la comparaison des textes.

Ainsi, par exemple, le groupe



est un idéogramme dont nous pourrions ignorer la signification, car

elle ne nous est pas fournie par les inscriptions trilingues; mais les monuments unilingues de Babylone nous ont appris que l'expression phonétique de ce groupe était traduite par les signes



ou enfin

Cette constatation a été faite par M. Botta [1], longtemps avant qu'on ait pu donner des sons aux signes qui représentent l'articulation de ce monogramme. — La présence du signe de la syllabe composée nous donne la certitude du phonétisme des groupes qui traduisent notre première expression; puis le sémitisme de l'idiome assyrien indique, par la différence des désinences que nous avons devant nous, deux expressions de la même idée, dont l'une est propre au singulier et l'autre au pluriel; enfin, l'articulation assyrienne nous permet de reconnaître un mot parfaitement caractérisé et dont nous pouvons trouver la signification dans les dictionnaires des langues sémitiques. Nous savons ainsi que notre idéogramme se prononce *gasur* en assyrien, et qu'il signifie *poutre*.

Il ne faut pas cependant croire que les dictionnaires nous serviront toujours avec autant de bonheur. Parmi les racines assyriennes, un grand nombre sont communes à toutes les langues de la même famille; mais quelques-unes, qui se présentent avec une forme identique en assyrien, auront une signification différente qui ne se retrouvera dans aucun idiome, tandis que d'autres resteront essentiellement assyriennes, par leur forme et par leur signification. C'est alors qu'il ne faudra plus compter, pour expliquer l'assyrien, que sur l'assyrien lui-même. Des faits analogues se rencontrent d'ailleurs, et en très-grand nombre, dans les dictionnaires des langues hébraïque et araméenne, et ils sont

[1] *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, p. 122, n° 79.

surtout très-remarquables dans le lexique arabe. L'assyrien, de même que toutes ces langues, nous fera donc connaître des racines qui n'ont pas leur correspondant dans un autre idiome, et qui doivent rester dans chaque branche particulière de la même famille comme des types qui la caractérisent et qui lui donnent son individualité.

§ X.

Contrôle des procédés de déchiffrement et de lecture des écritures cunéiformes.

La preuve de l'efficacité des procédés sur lesquels s'appuient le déchiffrement et la lecture des écritures cunéiformes se trouve dans les résultats auxquels on est arrivé. Les valeurs de chaque signe, les traductions de chaque mot, se contrôlent les unes par les autres. Il y a là un ensemble dont l'harmonie indique la solidité des détails. Cependant on pourrait se demander si un pareil accord ne serait pas le résultat d'un système bien conçu sans doute, mais logiquement déduit d'une première erreur qui aurait enfanté une erreur perpétuelle dont on ne pourrait plus se rendre compte, parce qu'il manquerait à ce système un contrôle extérieur, sans lequel il reste dans le domaine des théories spéculatives comme une ingénieuse création de l'esprit. Et, de même que l'on présente le texte grec de la pierre de Rosette comme la base sur laquelle s'appuient les lectures égyptiennes, on demande pour les lectures assyriennes un contrôle analogue pour croire à leur réalité. Or ce contrôle existe, cette base est trouvée, il me suffit de l'indiquer ici.

Je citerai d'abord les deux vases, bien connus du reste, qui portent des inscriptions quadrilingues dans lesquelles on lit les noms de *Xerxès* et d'*Artaxerxès*, écrits non-seulement en caractères cunéiformes perses, médo-scythiques et assyriens, mais encore en caractères hiéroglyphiques égyptiens. Ce premier contrôle accepté pour la lecture du texte perse conserve toute son autorité pour la lecture du texte assyrien, et on pourrait déjà le trouver suffisant.

Mais ce n'est pas tout, pendant qu'on imprimait ces pages, Sir

Henry Rawlinson a présenté, pour les lectures assyriennes, un contrôle bien plus étendu. Il a découvert à Londres, au milieu des milliers de documents qui proviennent des fouilles de l'Assyrie, l'existence d'inscriptions qui présentent un texte phénicien à côté d'un texte assyrien [1].

Ces documents se rapportent à des actes d'un intérêt privé; ils sont tous relatifs à des conventions intervenues entre de simples particuliers. Ce sont des contrats écrits sur des tablettes d'argile qu'on paraissait confier à la garde d'un tiers, et on peut supposer que c'est le gardien de ces archives qui y a ajouté une *mention* phénicienne, mais toutefois au moment de la rédaction de l'acte, car il est évident que les caractères phéniciens ont été tracés pendant que l'argile était encore tendre, et dès lors cette mention fait partie intégrante du document. La légende phénicienne nous fait connaître le nom des parties intéressées et quelquefois le sujet du contrat; or, le nom des parties intéressées qui se trouve relaté dans l'inscription assyrienne est toujours conforme à la transcription phénicienne : la démonstration est donc complète.

Ce contrôle n'apporte, il est vrai, aucune valeur nouvelle, ne révèle aucun fait philologique nouveau, et cependant on en comprend l'importance, car cette simple nomenclature suffit pour dissiper les dernières objections qu'on pourrait élever sur la valeur des lectures assyriennes, en démontrant la sûreté des procédés qui ont amené un accord aussi heureux, dans les résultats des travaux entrepris sur l'égyptien, le phénicien et l'assyrien, par des moyens indépendants et bien différents les uns des autres.

[1] Conf. *Bilingual Readings. — Cuneiform and Phœnician*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*. New series, 1864, vol. I, part. 1, p. 187.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

§ I. — BASE DU SYLLABAIRE.

Si l'on suit attentivement la marche des travaux qui ont conduit les savants à la lecture des textes assyriens, on s'aperçoit promptement que leurs résultats reposent sur un ensemble de découvertes qui les rend solidaires des mêmes principes, malgré l'indépendance de leurs investigations. L'intelligence humaine, en présence des mêmes faits, reçoit les mêmes impressions, les rattache aux mêmes causes et en tire les mêmes conséquences. Il n'y a pas en effet deux manières de retrouver une langue et une écriture perdues; aussi ceux qui sont entrés dans la bonne voie se sont promptement rencontrés : leur système forme une école, un ensemble dont on ne peut s'écarter sans péril; et les rares explorateurs de ces ruines qui n'ont pas suivi ces traces n'ont abouti qu'à des excentricités stériles.

Cependant on conteste la valeur des découvertes les plus sérieuses, et la science n'est pas encore assez avancée peut-être pour qu'on accepte sur parole les résultats les plus certains; aussi toutes les difficultés dont les premières investigations ont été entourées se présentent comme des objections auxquelles les derniers venus doivent encore répondre.

Il est facile de comprendre que ces objections se réduisent à ce point unique. Puisque vous lisez l'assyrien, faites-moi connaître son alphabet. Si les valeurs des signes sont syllabiques, faites-moi comprendre son

syllabaire. Si elles sont polyphones, donnez-moi un moyen de reconnaître la valeur qu'on doit appliquer. Si elles sont idéographiques, donnez-moi leur signification. Si elles sont à la fois idéographiques, phonétiques et polyphones, donnez-moi un moyen de sortir de toutes ces difficultés. Enfin, si un certain nombre de signes peut servir à expliquer tous les autres, faites-moi connaître ces signes, et, avec ce guide, je pourrai vous suivre comme on peut suivre les lectures phéniciennes, ou, si vous voulez, la lecture des textes égyptiens ou chinois, malgré la complication de leur alphabet ou de leur syllabaire.

L'écriture assyrienne présente deux systèmes graphiques profondément distincts; ils reposent sur des principes différents, et pourtant ils s'appliquent aux mêmes signes. Ces signes se combinent, se mêlent avec l'une ou l'autre des valeurs que leur rôle phonétique ou idéographique leur impose, et ce mélange augmente les difficultés que la lecture de ces textes offrait à la sagacité des savants. Nous avons, d'une part, le système idéographique; d'autre part, le système phonétique.

Un système idéographique suffirait peut-être à lui seul pour l'expression de la pensée; mais il n'était pas dans les destinées de l'intelligence de s'en tenir à ce moyen primitif, et, pour arriver à l'écriture littérale, que nous pratiquons aujourd'hui avec tant de facilité, l'humanité ne pouvait peut-être pas passer brusquement de l'image qui représente l'idée pour les yeux au son qui la représente pour l'oreille; l'écriture assyrienne apparaît donc comme un intermédiaire qui conduit d'un système purement idéographique à des systèmes plus avancés.

Le système phonétique s'est produit en Assyrie, dans ces temps reculés, avec une complication qui annonce les efforts du système qui s'essaye, et qui ne se sait peut-être pas assez sûr de lui pour rompre avec l'image; aussi, lorsque le signe cessa de peindre un objet pour exprimer un son, il s'est trouvé un nombre considérable de signes pour représenter toutes les articulations dont la langue dispose. Il y eut des signes pour exprimer la syllabe formée de la voyelle avec une consonne initiale ou terminale, et des signes pour exprimer la syllabe formée par

la voyelle entre deux consonnes, il s'en est suivi abondance, excès, superfétation dans les signes. Enfin, comme les syllabes complexes peuvent s'exprimer par leurs éléments simples, il s'est encore trouvé dans le système phonétique deux manières d'exprimer les mêmes articulations. Mais toutes ces superfétations forment peut-être une transition nécessaire dans l'histoire des développements des moyens graphiques que l'intelligence emploie pour se faire comprendre, et nous n'avons pas à les discuter ici.

Chacun de ces systèmes suffisait à lui seul pour l'expression de la pensée : s'ils étaient restés distincts, les difficultés du déchiffrement eussent été nécessairement doublées ; mais, dès que l'on aurait eu trouvé la clef de chaque système, on eût pu continuer les recherches sans hésitation. Ce qui a compliqué le problème, c'est que ces deux systèmes se sont combinés dans les mêmes textes, dans les mêmes phrases et jusque dans les mêmes mots, parce que les Assyriens passaient de l'un à l'autre avec une déplorable facilité.

Enfin ce qui devait surtout entraver les découvertes, c'est que les Assyriens se servaient d'un système graphique qu'ils n'avaient point inventé, et que les valeurs idéographiques n'étaient plus dès lors en rapport avec les sons primitifs et recevaient ainsi une valeur différente, suivant qu'on voulait représenter par l'écriture l'image ou le son.

Il est résulté de toutes ces complications que les caractères assyriens ont été confondus, leur rôle méconnu et les besoins du syllabaire exagérés; aussi, en jetant les yeux sur les différentes listes de caractères qui ont été publiées par les explorateurs de ces textes, on est surtout frappé de l'incohérence d'un pareil système d'écriture.

M. Löwenstern, dans ses *Essais*, est arrivé à déterminer un petit nombre de caractères dont il voulait ramener la valeur à l'une des *lettres* de l'alphabet hébraïque. Si l'on songe qu'à cette époque on ignorait le syllabisme de l'écriture assyrienne, les variétés graphiques qu'elle comporte, le jeu des idéogrammes, on doit être étonné de voir les résultats que M. Löwenstern a obtenus en présence de difficultés si grandes.

Les listes de M. Botta, publiées en 1849 avec ses belles découvertes et son Mémoire sur l'écriture cunéiforme[1], sont d'un puissant secours pour contrôler les premiers résultats; ces listes ont été dressées, sans parti pris, sans se préoccuper du sens des inscriptions, qui n'était pas encore soupçonné. Il est surprenant de voir avec quelle sagacité M. Botta a pu analyser les six cents signes (642) que lui présentaient les inscriptions de Khorsabad qu'il avait sous les yeux, et comment, sous la trompeuse préoccupation de classer des signes *homophones*, avant de connaître la valeur de ces signes, il a pu souvent comprendre dans les mêmes catégories précisément ceux qui s'articulent avec la même consonne, mais qui répondent à des voyelles différentes.

M. de Saulcy, à la suite de son Mémoire autographié du 27 novembre 1849, a publié un *alphabet* de l'écriture assyrienne des Achéménides; chacune des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque correspond à un nombre plus ou moins considérable de caractères; il donne ainsi la valeur de *cent vingt signes* de l'écriture assyrienne. La plupart de ces valeurs ont subi sans doute une modification lorsque la voyelle inhérente à chaque signe a été déterminée; mais, en général, l'articulation consonnante était déjà fixée. Plus tard, en 1852, dans son Mémoire sur l'inscription de Bisitoun, M. de Saulcy a dressé un nouvel alphabet qui ne diffère guère du premier que par la substitution des caractères latins aux caractères sémitiques; aussi il n'apporte aucune modification aux valeurs qu'il avait primitivement constatées.

La liste des valeurs attribuées par Sir Henry Rawlinson aux caractères assyriens a paru en 1851 avec la traduction de l'inscription de Bisitoun, dans le tome XIV, partie I du Journal de la Société royale asiatique de Londres. Cette liste comprend trois cent soixante et dix caractères rangés sous deux cent quarante-six numéros. Un numéro renferme donc quelquefois plusieurs signes correspondant à une valeur unique, et un signe répond quelquefois à plusieurs valeurs phonétiques ou idéographiques différentes : cette liste laisse beaucoup à désirer; mais, à cette époque, le savant général n'avait pas la prétention

[1] Extrait du *Journal asiatique*, 1847-1848.

de donner une liste complète, ni des valeurs définitives : du reste, le mémoire qui devait appuyer chacune des valeurs s'arrête au n° 2, et n'a pas été complété depuis.

Le docteur Hincks a dû publier plusieurs listes de caractères assyro-babyloniens. J'en ai une sous les yeux [1], dans laquelle chaque caractère porte un numéro spécial; mais, à mesure que le savant irlandais étendait ses découvertes, il intercalait de nouveaux signes dans ses listes, de sorte que les numéros de chaque liste n'ont plus eu de concordance de l'un à l'autre. Ce défaut de méthode est d'autant plus regrettable que le savant docteur a quelquefois remplacé, dans ses transcriptions, les caractères assyriens par des chiffres [2], et qu'il est difficile de reconstituer les groupes si l'on n'a pas sous les yeux la liste même qui a servi à la transcription. Nous nous sommes reporté, dans nos recherches, à celle qui est publiée dans le tome XXII des Transactions de la Société royale académique d'Irlande.

Les listes les plus récentes et les plus étendues ont été publiées par M. Oppert; je citerai, mais seulement pour mémoire, une liste autographiée, publiée en 1855, car nous nous reporterons à celle de 1858, qui figure dans le deuxième volume de son Expédition en Mésopotamie. C'est M. Oppert qui donne les plus nombreuses valeurs, et il en a été ajouté très-peu depuis ses travaux ; les caractères sont rangés sous trois cent dix-huit numéros, représentant les deux formes des styles modernes de Ninive et de Babylone.

Malgré tous ces travaux, le nombre des caractères assyriens nécessaires aux besoins de la langue n'en restait pas moins indéterminé. Le Dr Hincks calculait qu'il fallait plus de douze cents caractères pour répondre aux exigences du système syllabique dont il avait posé les bases. M. Oppert, moins exigeant, se contentait de six cent quatre-vingt-quatre signes (près de 700); mais il avouait alors qu'on ne connais-

[1] *A List of Assyrio-Babylonian characters with their phonetic values, extracted from a paper in the Transactions of the royal irish Academy*, vol. XXII; 1852.

[2] *On Assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred literature and Biblical record*. Juillet 1855 et suiv. La liste qui devait accompagner cet article n'a jamais été publiée.

sait *sûrement* que quatre cents représentants de valeurs syllabiques. Si l'on rapproche cet aveu de l'incertitude des moyens qui présidaient à la détermination de la valeur d'un signe polyphone, il est certain que, tout en tenant compte des progrès immenses de la science, on devait être effrayé de l'incertitude des résultats. Il restait, en effet, assez de place dans cet inconnu de plus de trois cents articulations, qui semblaient réclamer des représentants graphiques, pour y loger toutes les défiances, toutes les chimères.

Enfin, si on compare les différentes listes qui ont été publiées pour donner la valeur des caractères assyriens avec les exigences de la transcription, on ne tarde pas à se convaincre que le syllabaire assyrien ne présente pas un aspect très-satisfaisant. La détermination de ce syllabaire n'est pourtant pas sans intérêt. On ne peut, en effet, faire accepter les traductions les plus consciencieuses qu'à la condition de donner à l'appui de ses lectures des valeurs capables de répondre à toutes les exigences de la langue.

J'ai cherché, au milieu des nombreux signes de l'écriture assyrienne, quel était le rôle de chacun, et je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il existait parmi ces nombreux signes deux grandes divisions profondément distinctes : — les uns expriment des syllabes simples ; — les autres expriment des syllabes complexes[1]. Or les signes qui expriment des syllabes simples servent à donner l'explication des autres.

Ils rendent compte de toutes les valeurs syllabiques complexes plus ou moins polyphones en les ramenant à leur état phonétique indécomposable.

Ils rendent compte de tous les monogrammes et par conséquent de tous les idéogrammes simples ou complexes qui résultent des différentes combinaisons que le système idéographique peut offrir pour l'expression de la pensée.

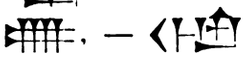
Enfin ils échappent à la polyphonie en ce sens qu'un signe qui a déjà une valeur syllabique simple n'exprime qu'une syllabe de cette nature.

[1] *Les écritures cunéiformes*, 2e édition, p. 288 et suiv.

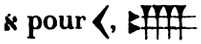
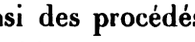
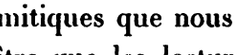
Il suffit donc de prouver que toutes les articulations simples nécessaires aux besoins de la langue sont connues et représentées par un signe spécial, pour que les bases du syllabaire assyrien soient rigoureusement déterminées.

Les syllabes simples sont formées d'une voyelle isolée ou d'une voyelle précédée ou suivie d'une consonne.

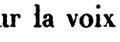
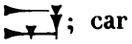
Les syllabes simples formées d'une voyelle isolée sont exprimées par cinq caractères correspondant aux trois voix *a*, *i*, *u*. L'*a* n'a qu'un seul représentant en assyrien; mais l'*i* en a deux, et l'*u* en a trois; nous les distinguerons d'une manière toute spéciale, pour ne pas les confondre dans les transcriptions. En attendant nous aurons :

a =
i =
u = 

Les voyelles présentent dans toutes les langues ce qu'il y a de plus fugitif dans la parole et de moins facile à exprimer par les signes écrits. Les lectures hébraïques ne nous ont donné que des renseignements bien incertains sur la vocalisation des articulations sémitiques; mais si les caractères anariens nous donnent plus de précision sous ce rapport, il faut convenir aussi que ceux qui expriment les voyelles en assyrien n'ont aucun représentant direct dans les alphabets sémitiques.

Le n'est pas plus le représentant de l'א que du ה ou même de l'ע; car, tandis que chacune de ces lettres se prête à toutes les intonations vocales que les Massorètes ont attachées à ces caractères, le signe ne répond qu'à une intonation vocale qui paraît être toujours représentée par notre voyelle *a*. Il en est de même des autres voyelles assyriennes; l'א peut en effet représenter l'*i* ou l'*u*, de sorte que nous aurons א et א pour  et  , de même que א et א pour  et .

Si l'écriture anarienne s'écarte ainsi des procédés graphiques qui ont été employés par les peuples sémitiques que nous avons étudiés jusqu'ici, il faut cependant reconnaître que les lectures assyriennes

sont pour nous plus complètes que celles qui résultent, par exemple, des études phéniciennes, puisque le syllabaire assyrien fournit la voyelle, tandis que l'alphabet phénicien ne la donne pas. Nous verrons cependant que, malgré la présence de caractères spéciaux pour représenter les voyelles, il est assez difficile de distinguer la différence qui résulte pour la voix du signe et , ainsi que du signe  et  ; car les syllabes simples ne répondent qu'aux trois voix que nous avons indiquées, et ne permettent dès lors que de supposer des *nuances* dans leur articulation vocale.

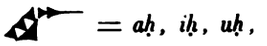
Les syllabes simples formées d'une voyelle précédée ou suivie d'une consonne présentent *six* combinaisons vocales d'articulations syllabiques : *trois* à consonne initiale, *trois* à consonne terminale. La langue assyrienne, essentiellement sémitique, doit nécessairement exiger de son système graphique des représentants pour toutes les articulations sémitiques. L'alphabet de vingt-deux lettres formé dans la haute Asie par les peuples sémitiques qui avaient rejeté l'écriture anarienne nous servira de guide à cet égard. Ce sera donc avec trois voyelles qu'il faudra combiner les lettres sémitiques dont les articulations ont été usitées par les Assyriens, pour avoir le nombre des articulations simples *possibles* en rapport avec les exigences du syllabaire assyrien.

Parmi les lettres sémitiques, il faut distinguer celles qui sont *essentiellement consonnes* de celles qui ne sont, à proprement parler, que des *porte-voyelles*, puisqu'elles n'ont de valeur que par leur ponctuation. Aussi on n'a constaté aucun caractère spécial pour répondre aux articulations de l'א, du ה, du י, du ו et même de l'ע si faiblement accentué de nos jours sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; il reste donc dix-sept consonnes véritables à combiner avec les trois voyelles initiales ou terminales.

Les articulations syllabiques à voyelle terminale sont au nombre de cinquante et une; elles sont exprimées par quarante-huit signes seulement, parce que nous verrons que les Assyriens n'avaient qu'un signe pour exprimer les articulations du דַ et du טַ, du דִ et du טִ, du דֻ et du

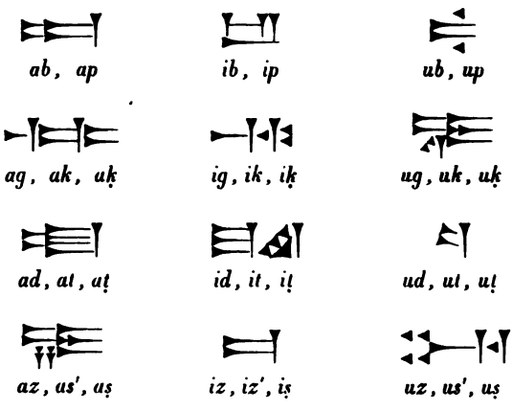
[1]. Il suffit donc de quarante-huit caractères pour représenter toutes les articulations simples à voyelle désinente; or chacune de ces articulations a son caractère spécial, et ne paraît avoir que lui.

Les articulations syllabiques à consonne terminale sont également au nombre de cinquante et une; mais elles sont exprimées par vingt-huit signes seulement[2]. Les syllabes formées par les trois voyelles, avec l'aspiration du n terminal, ne sont pas fixées avec la même persistance que celles qui résultent de la combinaison de ces voyelles avec les autres caractères; aussi elles sont en général rendues par le même signe



bien qu'il existe des signes spéciaux pour chacune de ces articulations.

Enfin les articulations qui se terminent par des consonnes de la même classe et qui ne diffèrent que par la dureté ou la douceur de la prononciation ont des représentants communs[3] :

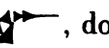


[1] Conf. Hincks, *On Assyrian verbs*, dans le *Journal of sacred lit.* Juillet 1855, p. 390.

[2] Nous aurons souvent occasion de remarquer que des signes qui représentent des syllabes à consonne terminale se prêtent en médo-scythique au jeu de toutes les voyelles sans qu'on en ait déduit jusqu'ici une règle rigoureuse pour l'orthographe de cet idiome. En assyrien, il en est autrement, et la loi qui préside à l'agencement des signes a pu être systématisée.

[3] Conf. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 27. — Hincks, *On the polyphony*, from *the Atlantis*, vol. IV, p. 10. Dublin, 1863.

Il suffit donc de vingt-huit caractères pour répondre à toutes les articulations simples possibles à consonne terminale; nous verrons également que chacune de ces articulations est exprimée par un signe spécial et ne paraît pas avoir d'autre représentant syllabique.

Si l'écriture anarienne n'a pas de caractères pour toutes les lettres sémitiques, je dois mentionner un signe qui ne me paraît pas répondre à une articulation déterminée, mais qui apparaît toutes les fois que cette écriture fournit une difficulté d'expression : c'est le signe  , dont nous étudierons en temps et lieu les différentes applications.

Le syllabaire assyrien, pour répondre aux données dont nous avons déterminé le principe, devra donc se composer de soixante et seize caractères.

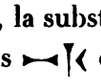
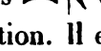
Si, en dehors de ces caractères, tout autre signe de l'écriture assyrienne exprimait une de ces valeurs, comme celle-ci a déjà un représentant, il s'ensuivrait que ce signe serait une variété graphique, une variété de style ou un homophone dont il faudrait expliquer la présence. D'un autre côté si, parmi les signes nécessaires à ce syllabaire, deux signes avaient la même valeur, l'un d'eux laisserait un vide qu'il faudrait combler, et amènerait un double emploi dont il faudrait donner la raison. Or, comme tout le système graphique assyrien s'explique par les signes qui expriment des syllabes simples, le syllabaire assyrien sera donc complet quand il aura satisfait à ces exigences.

Cependant nous verrons que quelques syllabes simples sont exprimées par deux signes différents qui sont radicalement distincts. Ces signes, peu nombreux il est vrai, semblent protester en faveur de l'hypothèse des homophones : ils méritent une explication.

M. Oppert considère ces caractères comme des syllabes complexes formées de la réunion d'une syllabe simple avec une voyelle ou une aspiration[1]. Cette hypothèse, qui sauve le principe de la non-homophonie des signes et qui était d'une très-grande importance dans les

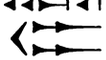
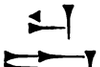
[1] *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 41.

déchiffrements de M. Oppert, ne me paraît pas cependant complétement satisfaisante. Nous verrons en effet que quelques-uns de ces signes représentent véritablement en assyrien une syllabe qui a déjà son représentant dans le syllabaire anarien, mais que ces deux signes ne paraissent pas la représenter au même titre.

Les faits de cette nature se rencontreront également dans les syllabes complexes; ils sont donc propres à l'ensemble du système, ils tiennent à plusieurs causes qu'il suffit d'indiquer ici. D'abord il n'est pas certain que les signes cunéiformes aient conservé, à toutes les époques, leur valeur primitive; il est même évident qu'elle a varié suivant le temps et les localités. D'un autre côté l'écriture anarienne, en passant aux mains des Assyriens, a pu acquérir, par suite du pouvoir idéographique des signes, des valeurs syllabiques nouvelles, de sorte que, si l'une de ces valeurs procède de la valeur syllabique originelle, l'autre peut procéder d'une valeur syllabique dérivée de la puissance idéographique du signe en assyrien et n'introduire ainsi aucun homophone dans le syllabaire. Cependant quelques-uns de ces signes se substituent l'un à l'autre avec une grande facilité : dans des passages identiques de deux exemplaires de la même inscription, on voit souvent, par exemple, la substitution des signes  et , de même que celle des signes  et , sans qu'on puisse découvrir la raison de cette permutation. Il en est de même de quelques signes qui représentent des syllabes complexes; mais leur valeur se trouvant rigoureusement déterminée par les décompositions syllabiques, il s'ensuit qu'en définitive ce sont toujours les valeurs simples qui doivent assurer l'exactitude des déchiffrements.

Telles sont les bases sur lesquelles nous avons cru pouvoir élever le syllabaire assyrien, tout en indiquant les faits qui viennent modifier l'application des principes que nous avons posés. Le nombre des signes nécessaires aux besoins de la langue, se trouvant ainsi rigoureusement déterminé, peut être compris dans le tableau suivant :

TABLEAU DES VALEU

	SYLLABES A CONSONNE INITIALE S'ARTICULANT					
	AVEC LA VOYELLE *a*.		AVEC LA VOYELLE *i*.		AVEC LA VOYELLE *u*.	
א	"	"	"	"	"	"
ב	*ba*	"	*bi*	*bí*	*bu*	"
ג	*ga*	"	*gi*	"	*gu*	"
ד	*da*	"	*di*	"	*du*	"
ה	"	"	"	"	"	"
ו	"	"	"	"	"	"
ז	*za*	"	*zi*	"	*zu*	"
ח	*ḫa*	"	*ḫi*	"	*ḫu*	"
ט	*ṭa*	"	*ṭi*	"	*ṭu*	"
י	"	"	"	"	"	"
כ	*ka*	"	*ki*	"	*ku*	"
ל	*la*	"	*li*	"	*lu*	"
מ	*ma*	"	*mi* 	*mí*	*mu*	"
נ	*na*	"	*ni*	*ní*	*nu*	"
ס	*śa*	"	*śi*	*śí*	*śu*	"
ע	"	"	"	"	"	"
פ	*pa*	"	*pi*	"	*pu*	"
צ	*ṣa*	"	*ṣi*	"	*ṣu*	"
ק	*ḳa* 	"	*ḳi*	"	*ḳu*	"
ר	*ra*	"	*ri*	"	*ru*	*rú*
ש	*sa*	*sá*	*si*	*sí*	*su*	*sú*
ת	*ta*	"	*ti*	*tí*	*tu*	"

LABIQUES SIMPLES.

SYLLABES A CONSONNE TERMINALE S'ARTICULANT

AVEC LA VOYELLE *a*.		AVEC LA VOYELLE *i*.		AVEC LA VOYELLE *u*.		
"	"	"	"	"	"	א
"	"	*ib*	"	*ab*	"	ב
"	"	*ig*	"	*ug*	"	ג
"	"	*id*	"	*ud*	"	ד
"	"	"	"	"	"	ה
"	"	"	"	"	"	ו
"	"	*iz*	"	*uz*	"	ז
"	"	*iḥ*	"	*uḥ*	"	ח
"	"	*iṭ*	"	*uṭ*	"	ט
"	"	"	"	"	"	י
"	"	*ik*	"	*uk*	"	כ
"	"	*il*	*il*	*ul*	"	ל
"	"	*im*	"	*um*	"	מ
"	"	*in*	*in*	*un*	"	נ
"	"	*iś*	"	*uś*	"	ס
"	"	"	"	"	"	ע
"	"	*ip*	"	*up*	"	פ
"	"	*iṣ*	"	*uṣ*	"	צ
"	"	*iḳ*	"	*uḳ*	"	ק
ár		*ir*	*ir*	*ur*	*ár*	ר
ás		*is*	*is*	*us*	"	ש
"	"	*it*	"	*ul*	"	ת

Tel est le tableau des valeurs syllabiques simples qui répondent, selon nous, aux besoins de la langue; mais puisque les Assyriens ont admis à côté de ces signes et de ces valeurs d'autres signes et d'autres valeurs, il nous faudra également en rechercher la justification.

Quoi qu'il en soit, pour bien fixer la nature des signes anariens et les valeurs dont ils sont susceptibles, il nous semble qu'il faut sortir des textes assyriens et jeter les yeux sur l'ensemble du système graphique.

Les signes anariens ayant été employés par des peuples qui parlaient des langues différentes, le syllabaire anarien devait répondre non-seulement aux exigences particulières de la langue assyrienne, mais encore aux exigences du syllabaire général qui était en usage chez les différents peuples de la haute Asie qui se sont servis du même système graphique. Si on connaissait toutes ces langues, la difficulté serait très-aplanie; mais c'est précisément à leur résurrection que nos travaux doivent tendre, et il s'agit d'abord de poser les premières pierres d'un édifice que d'autres achèveront un jour. Il faut donc hardiment se servir des moyens dont on dispose et rechercher la valeur de ces signes dans toutes les inscriptions où nous pourrons trouver un point d'appui. Aussi nous n'hésiterons pas à consulter non-seulement les inscriptions médo-scythiques, mais encore les inscriptions arméniaques et susiennes, bien que nous ne puissions pas comprendre les langues dans lesquelles elles sont conçues.

Les transcriptions de la seconde colonne sont aussi précieuses pour nous que celles de la troisième; en effet la valeur syllabique des caractères doit être la même dans les deux langues et les transcriptions ne doivent révéler que les nuances phonétiques qui, suivant les peuples, modifient la prononciation d'après les dispositions particulières des organes vocaux; aussi, lorsque la forme d'un caractère sera bien déterminée, lorsque sa valeur sera fixée par le dépouillement des noms propres dans les deux langues, on devra être certain, par leur accord, d'avoir la valeur syllabique que ce caractère doit conserver dans tous les groupes phonétiques.

Je ne veux rien exagérer de la puissance de ce moyen de contrôle

ni l'étendre au delà des limites dans lesquelles il peut s'exercer; il faudra, dans l'application, le restreindre dans de justes limites, car souvent les caractères auront une valeur identique par rapport aux consonnes, mais ils différeront par les voyelles. Ainsi le signe médo-scythique est le même que le signe babylonien ou le ninivite ; or, en scythique, le signe paraît avoir la valeur de *ni*, et en assyrien le signe a celle de *nu*. D'un autre côté, il ne faudra pas oublier les permutations constantes que les lettres de même organe ou même d'organes différents peuvent éprouver suivant les idiomes. Enfin il faudra tenir compte des formes, encore mal déterminées, de la langue médo-scythique, qui ont dû influer sur l'idée que nous nous faisons de son orthographe syllabique; aussi ce ne sont pas ces formes que j'invoquerai pour appuyer nos travaux de déchiffrement; il ne s'agira en effet que de comparer les transcriptions des noms les plus certains, dans des idiomes indéterminés si l'on veut, mais que ces idiomes ont dû reproduire plus ou moins exactement suivant le génie qui les caractérise.

J'admets qu'il soit vrai de dire que, si nous n'avions pas eu le texte perse à côté des inscriptions médo-scythiques, nous ne serions pas plus arrivés à les comprendre que nous ne comprenons les inscriptions arméniaques ou susiennes; mais la transcription des noms propres, dans ces idiomes inconnus, n'en sera pas moins un fait acquis, et le dépouillement de ces noms n'en fournira pas moins de bonnes valeurs pour lire des langues dont le dictionnaire et la grammaire sont encore à chercher. D'ailleurs, si le médo-scythique offre à l'interprétation de sérieuses difficultés, il offre bien plus de facilités de déchiffrement que l'assyrien. En effet les inscriptions trilingues comprennent cent seize noms propres; quatre-vingt-dix seulement ont été conservés dans le texte assyrien. Or on trouve dans les textes médo-scythiques la reproduction de neuf noms propres d'hommes et de seize noms propres de villes qui ont été effacés dans les textes assyriens; puis les noms de neuf mois de l'année perse et vingt-trois mots ont été transcrits dans leur forme iranienne. C'est donc sur une base de cent

quarante données qu'on peut élever ses recherches, tandis que l'assyrien n'en contient pas quatre-vingt-dix, puisque, sur ce nombre, il faut encore retrancher les noms propres qui sont écrits idéographiquement dans le texte assyrien.

Une des difficultés secondaires, mais non moins sérieuses peut-être, que l'on rencontre dans ces études, est celle qui résulte de l'impossibilité de rendre rigoureusement par des caractères connus les caractères assyriens. S'agit-il, en effet, de donner une idée du génie de la langue assyrienne, cette langue, qui appartient essentiellement à la famille des langues sémitiques, s'exprime aisément avec les caractères sémitiques, et les difficultés qui naissent de l'écriture disparaissent en passant par cette transcription; mais alors on ne rend pas toujours les caractères qu'on a sous les yeux, et les philologues étrangers à ces études auxquels on fait part de ces découvertes, après avoir accepté le mot dans sa forme sémitique, le chercheront en vain dans les textes où il se cache sous des caractères qui ne paraissent plus répondre à cette transcription.

S'agit-il, au contraire, de transcrire les signes de cette écriture et de suivre leur succession dans les textes, les caractères phonétiques assyriens se rendent assez bien en combinant les caractères latins plus ou moins altérés de manière à former des groupes qui répondent syllabe pour syllabe aux caractères assyriens; mais alors le génie de la langue disparaît sous cette forme nouvelle qui défigurerait les langues sémitiques les plus connues.

Enfin ni les caractères sémitiques ni les caractères latins ne peuvent exprimer le jeu des idéogrammes, qui ont une si grande importance dans l'écriture anarienne; aussi les interprètes des textes assyriens ont été obligés d'avoir recours à une convention spéciale pour indiquer, dans la transcription en caractères latins, la présence des signes idéographiques dont l'articulation ne répond pas à la valeur phonétique des caractères. On exprime le caractère ou la suite de caractères par la valeur phonétique des signes; seulement, pour indiquer que cette valeur ne représente pas le son du signe, mais l'idée qu'il aurait

éveillée, on écrit cette valeur syllabique en caractères majuscules italiques. Ainsi, par exemple, la transcription *AN. PA. I.* indique un groupe composé des caractères *an* , *pa* , *i* , pris avec la valeur idéographique que la réunion de ces signes donne à l'ensemble et qui se transcrit phonétiquement *na-bo-na-'-id* ou plutôt *Nabonid.*

Mais c'est en vain que nous avons recours à des expédients étrangers à nos habitudes graphiques pour indiquer les idéogrammes, nous ne parvenons jamais à en faire comprendre le rôle et surtout la nécessité. Aussi, ce qu'il y a d'original et de caractéristique dans l'écriture et dans l'idiome disparaît souvent au milieu de ces transcriptions qui ne semblent révéler que des embarras ou des difficultés.

Quoi qu'il en soit, pour transcrire les caractères assyriens en caractères connus, on se sert des caractères propres aux langues sémitiques ou des caractères latins. La même articulation assyrienne ne correspond pas toujours au même caractère dans les différents idiomes sémitiques; cependant, comme on emploie le plus généralement les caractères hébraïques, il faut admettre qu'on ne s'en sert que conventionnellement sans rien préjuger sur la prononciation des signes. Si on veut employer les caractères latins, qui se prêtent plus facilement aux transcriptions interlinéaires, parce que le sens de l'écriture assyrienne va de gauche à droite, on est obligé de faire subir une légère modification à quelques-uns d'entre eux pour les mettre en rapport avec l'alphabet sémitique; un point, un accent suffisent en général pour distinguer les différences qui résultent de la force ou de la douceur ainsi que de l'aspiration plus ou moins prononcée de certaines lettres.

Voici la convention que nous proposons, parce que l'usage en a déjà consacré l'application; du reste, c'est celle qui a été établie par M. Oppert et que nous avons suivie et adoptée dans nos publications communes :

א	ב	ג	ד	ה	ו	ז	ח	ט	י	כ	ל	מ	נ	ס	ע	פ	צ	ק	ר	ש	ת
(*a*)	*b*	*g*	*d*	(*h*)	(*u*)	*z*	*ḥ*	*ṭ*	(*i*)	*k*	*l*	*m*	*n*	*s'*	(*ʕ*)	*p*	*ṣ*	*ḳ*	*r*	*s*	*t*

Nous nous écarterons, il est vrai, sur quelques points, des conven-

tions proposées au delà du détroit; mais il nous sera facile de faire voir que ces détails, bien qu'ils n'aient pas une grande importance, ont cependant leur raison d'être.

Nous rendrons le ח par l'*ḥ* pointé et il correspondra pour la lecture au *ch* allemand; le ט se rendra par un *ṭ* pointé, c'est le *th* anglais, le *θ* grec; le ק se rendra par le *ḳ* pointé, c'est le χ grec. Nous ne préjugerons rien toutefois sur la prononciation antique, car il est même constant qu'elle a varié dans les différentes provinces; le ק organique s'altérait en ג à Babylone et en כ à Ninive.

La prononciation des sifflantes semble également ne pas avoir été la même dans ces deux localités, le ס devait se prononcer *sh* dans le nord de l'Assyrie et *s* dans le sud; le ש présente un phénomène opposé : pour ne rien préjuger sur sa prononciation assyrienne nous supprimons le point qui distingue actuellement le שׁ du שׂ. Le צ paraît répondre aux articulations de *tś* et non pas de *tz;* les autres lettres n'offrent aucune difficulté.

Le *M* se transforme facilement en *V;* il n'y a même qu'une seule série de caractères pour les combinaisons de ces deux lettres avec les voyelles initiales ou terminales. L'*U* se prononçait peut-être comme notre *u* français dans quelques localités; mais il paraît qu'il se prononçait généralement *ou* et même *you*. Enfin l'assyrien paraît avoir ignoré certaines articulations occidentales, telles que l'*F*, le *J*, le *dj* et le *tch;* nous n'avons donc pas à nous en préoccuper ici.

§ II. — Bases du déchiffrement.

Les noms propres sont la base du déchiffrement des écritures cunéiformes. Les travaux qui ont été faits sur le texte arien ont prouvé que la comparaison attentive des signes qui les composent avait conduit à en déduire des valeurs, et que ces valeurs avaient permis de lire les inscriptions et de reconstruire la langue des Achéménides. Il faut donc suivre ces errements. Toutefois, je ne saurais trop dire qu'il faut bien distinguer la *lecture* du *déchiffrement :* la lecture suppose la con-

naissance de la valeur des signes, le déchiffrement a pour but d'établir cette valeur; or, pour établir la valeur des signes d'une écriture inconnue, il n'y a qu'un procédé efficace : c'est celui qui résulte du dépouillement des noms propres.

Quand on les *suppose* dans un texte dont l'écriture et la langue sont encore inconnues, ils se contrôlent les uns par les autres : c'est ce qui a eu lieu pour déterminer la valeur des signes qui expriment les noms propres dans le texte arien. Quand leur présence est *déjà indiquée*, parce qu'ils sont compris dans un texte dont on a une traduction, il peut arriver deux choses quand ils passent d'une langue dans une autre : ils sont *traduits* ou ils sont *transcrits*. S'ils sont traduits, les signes nouveaux qui les expriment ne sont plus en rapport avec les articulations de la langue originelle, et, dès lors, la confusion la plus grande règne dans les signes dont on voudrait ainsi déterminer la valeur. S'ils sont transcrits, les articulations seront plus ou moins religieusement conservées, ou altérées suivant une loi constante, et on ne tardera pas à trouver le contrôle des valeurs d'un nom par la comparaison des signes qui transcrivent les autres. C'est ce qui a eu lieu pour arriver au déchiffrement des caractères anariens quand le texte perse a été compris.

Les noms propres perses conservés dans les textes assyriens nous ont fourni d'abord le contrôle de toutes les articulations que l'idiome iranien pouvait comporter; puis ces articulations ont permis de lire dans les textes unilingues des noms bibliques qui ont achevé de faire connaître les valeurs syllabiques nécessaires au syllabaire assyrien; enfin elles nous ont permis de lire dans les textes de Van et de Suse des noms qui nous ont prouvé l'identité du système graphique anarien. La valeur des signes s'établit ainsi par de nombreuses applications dans les textes les plus divers, et cette valeur indépendante de l'idiome que ces signes servent à exprimer pourra dès lors être considérée comme un élément sérieux avec lequel il sera permis de lire ultérieurement les textes.

A. — Noms propres des inscriptions trilingues.

La connaissance du texte arien des inscriptions trilingues est, en fait, le point de départ des recherches qui se sont accomplies sur l'assyrien. Le hasard n'a pas présidé sans doute à la détermination de Grotefend, quand il a porté son attention pour la première fois sur les inscriptions de Persépolis : l'écriture de la première colonne était moins compliquée que celle des deux autres, et dès lors ce texte lui parut plus facile à explorer. Mais, si les efforts de l'intelligence s'étaient portés d'abord sur l'assyrien, avec les ressources que les textes de Babylone et de Ninive ont apportées, peut-on dire qu'il eût été impossible d'arriver à la lecture de ces textes? Je ne le crois pas. Il serait sans doute très-difficile de tenter aujourd'hui l'expérience, et de faire abstraction des travaux qui, depuis un demi-siècle, ont conduit les philologues dans une voie si heureuse; toutefois, il ne faut pas exagérer la portée de la connaissance du texte arien pour arriver à la détermination des valeurs que nous nous proposons d'examiner : en effet cette connaissance ne servira qu'à nous donner l'indication de la transcription des noms propres.

Lorsque Grotefend annonça sa première traduction du texte arien, il donnait un sens à des mots d'une langue dont il ignorait la nature, une valeur à des caractères dont il ne connaissait ni le rôle, ni l'emploi. Il fallait contrôler son ingénieuse hypothèse pour en faire une réalité, et cependant il avait trouvé la clef du système graphique. Plus tard, lorsque l'alphabet arien fut à peine ébauché, le Danois Rask, en s'appuyant sur le sentiment de l'idiome dont on cherchait à pénétrer les mystères, parvint à déterminer deux lettres (l'*m* et l'*n*), qui servirent de point de départ à de nouvelles découvertes. Il posait la seconde hypothèse qui ait été formulée dans ces recherches : il fallait également la contrôler pour en constater la réalité, et cependant il avait découvert le génie de la langue. C'était une œuvre vraiment hardie d'invoquer, à l'appui d'une traduction, la lecture d'un texte dont on n'avait pas encore déterminé l'alphabet, et, à l'appui d'une lecture, le senti-

ment qu'on pouvait avoir d'un idiome encore inconnu. Ce sont du reste les deux seules hypothèses qui aient été mises en avant dans ces études, et le sublime soupçon de Grotefend et de Rask a été sanctionné par tous les travaux ultérieurs.

Les recherches sur les écritures anariennes ont procédé avec moins d'audace et ont provoqué plus de défiance. Le syllabaire a été déterminé lettre par lettre, sans hypothèse, par la scrupuleuse observation des faits, par un travail de patience qu'on ne saurait comparer aux élans de génie qui avaient marqué les premières découvertes, si la patience n'était aussi du génie. Il faut donc accepter les faits tels que leur développement successif les présente; aussi nous prendrons d'abord les données qui nous sont fournies par les inscriptions perses comme point de départ de nos recherches, et les noms propres du texte arien comme le premier contrôle auquel nous devrons soumettre les signes de l'écriture anarienne.

Tout le monde connaît aujourd'hui la nature et l'importance des inscriptions trilingues; elles appartiennent à la dynastie des Achéménides et nous reportent à l'époque la plus glorieuse de l'empire des Perses. On a l'habitude de les désigner par les lettres qu'elles portent sur les plans des premiers voyageurs qui nous en ont donné des copies; nous accepterons cette indication, parce qu'elle a l'avantage de faciliter la multiplicité des citations[1].

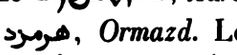
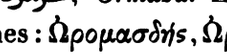
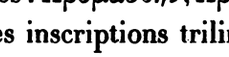
La plus ancienne de ces inscriptions émane de Cyrus et date, par conséquent, de l'an 540 avant Jésus-Christ; les plus considérables par leur étendue émanent de Darius, fils d'Hystaspe; les plus nombreuses

[1] Conf. Niebuhr, *Voyage en Arabie et autres pays circonvoisins*, tr. fr. 1774. — Lassen, *Die altpersischen Keil-inschriften von Persepolis*. — Rawlinson, *The Persian cuneiform inscription at Behistun*, dans le *Journal of the R. A. S.* vol. X, p. I, II, III; vol. XI, p. I. — Spiegel, *Die altpersischen Keil-inschriften*. — Westergaard, *On the deciphering of the second Achæmenian or median species of arrow-headed writing*, dans les *Mém. de la Société royale des antiquaires du Nord*, Copenhague, 1844. — Norris, *Scythic version of the Behistun inscription*, dans le *Journal of the royal asiatic Society*, vol. XV, p. 1, 1853. — De Saulcy, *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien*, mémoires autographes, des 14 septembre et 27 novembre 1849.

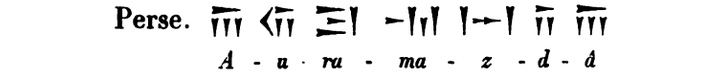
appartiennent au règne de Xerxès. La plus récente est attribuée à Artaxerxès Ochus; elle date, par conséquent, de l'an 350 avant Jésus-Christ. Malgré son laconisme, cette inscription acquiert une importance historique très-grande, en ce sens qu'elle résume presque toute l'histoire de la Perse. Au point de vue philologique, elle accuse un fait que nous nous contentons de signaler ici; si l'on compare le texte arien de cette inscription aux textes de Darius, on y reconnaît une décadence de langage qui prouve que l'idiome arien va changer, va se transformer, et annonce dans l'idiome des Perses cette mobilité des formes qui affecte toutes les langues indo-germaniques. Les textes assyriens, au contraire, ne présentent rien de semblable; à part quelques nuances, c'est toujours la même langue, et les travaux qui s'accomplissent sur les nombreuses inscriptions sorties des ruines de la Mésopotamie nous montrent également cette stabilité des formes qui constitue un des plus saillants caractères des langues sémitiques.

Voici d'abord les noms propres que nous trouvons répétés dans les trois langues.

Noms de divinités.

1. AURAMAZDÂ. — Le dieu suprême de la Perse, le bon principe dans la religion de Zoroastre. Les livres zends nous ont fait connaître ce nom sous la forme , *Ahura-Mazdâo;* le pehlevi nous donne  , *Aurumazdo;* le pazend  , *Hurmuz,* et le persan  , *Ormazd.* Les Grecs nous l'on transmis sous différentes formes : Ὡρομασδής, Ὡρομαζής, Ὡρυματής, Ὡρμισδάς, Ὡρμισδατής, etc.

Les inscriptions trilingues nous le présentent ainsi :

Perse. 

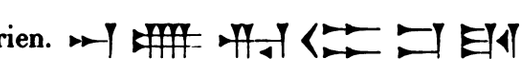
A - u - ra - ma - z - d - â

(Bisit. C. I. 12, 14, 18, 22, 24, 25, 26, 54, 60, 68, 70, 87, 94. C. II, 3, 24, 25, 34, 35, 39, 40, 45, 54, 60, 68; C. III, 6, 16, 17, 37, 38, 44, 60, 61, 65, 86; C. IV, 4, 6, 35, 41, 44, 46, 52, 55, 58, 60, 62, 74, 76, 78, 79; C. V, 16, 17, 33, 35; — Q. 1; — H. 1, 7, 15; 13, 23, 21, 4, 9; I. 6; — NR a. 1, 31, 50, 51, 53, 54; 16, 25, 49, 56; — NR b. 1, 6; — D. 1, 18; 2, 16; — E. 1, 16, 17; A. 1, 26, 27; — C. 1, 12, 15; — F. 1; — K. 1, 34; — P. 1, 32; C. 10.)

Scythique.

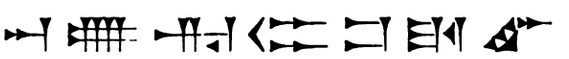
U - ra - mas - da.

(Bisit. C. I, 8, 9, 10, 15, 18, 20, 21, 22, 40, 41, 44, 45, 51, 68, 69, 74, 79; C. II, 17, 18, 26, 30, 34, 42, 46, 52, 64, 71, 75, 83; III, 10, 15, 26, 28, 42, 43, 48, 63, 66, 68, 69, 73, 75, 76, 77, 78, 86, 88, 89. Inscript. dét. 4, 1; — O. 2; — K. 1, 19, 24; — C. 1, 17, 20, 24.)

Assyrien. 

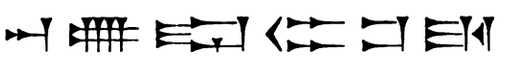
U - ri - mi - iz - da

(Bisit. 22, 24, 27, 28, 35, 37, 39, 46, 52, 58.)



U - ri - mi - iz - da

(Bisit. 4, 7, 9, 10, 11.)

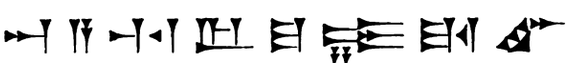


U - ra - mi - iz - da

(Bisit. l. 62, 65.)

U - ra - ma - az - da

(Bisit. l. 74, 76, 80, 81, 96, 99, 103, 107, 108.)

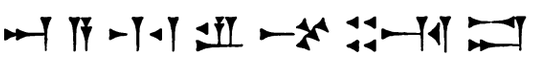


A - ḫu - ur - ma - az - da

(K. 1, 18, 24; — C. 1, 16, 19, 24; — D. 1, 10, 16, 17; — F. 1; — NR. 1, 8, 20, 23, 31, 34, 35.)

A - ḫu - ru - ma - az - da -

(D. 1; — E. 1, 9, 10.)



A - ḫu - ru - mu - uz - du

(Suse.)

U - ru - ma - az - da

(H. 1, 23, 22.)

2. Mithra. — Le nom de Mithra apparaît, pour la première fois, dans les inscriptions d'Artaxerxès à Suse. Cette divinité n'a peut-être de commun que le nom avec le Mithra des livres zends 𐬨𐬌𐬚𐬭𐬀 ; c'est le Μίτρα ou Μίθρα des Grecs, dont nous retrouvons la transcription dans le persan moderne مهر.

P. —
Mi - th - ra
(Suse.)

S. —
Mi - is - sa
(Suse.)

A. —
Mi - it - ri
(Suse.)

3. Anahata. — L'Ἀναῖτις des Grecs. Le culte de cette divinité semble n'avoir été introduit en Perse que sous le règne d'Artaxerxès Ochus.

P. —
A - na - ha - t - â
(Suse, l. 4.)

S. —
Na - ḫi - ud - da - na - da
(Suse.)

A. —
A - na - ' - i - tu
(Suse.)

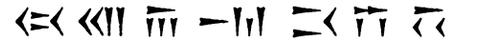
Noms propres d'hommes. — Rois de Perse.

On sait aujourd'hui qu'il n'y a aucune assimilation possible entre les rois Achéménides que l'antiquité grecque, d'accord avec les documents émanés des rois ariens eux-mêmes, nous fait connaître, et les

rois qui paraissent correspondre à la même période, en suivant les données du poëme de Firdousi. Il y a dans l'histoire de la Perse, telle que les historiens orientaux nous la racontent, une lacune qu'on peut constater sans pouvoir en expliquer la cause.

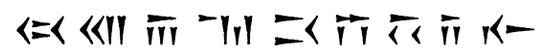
4. HAKHÂMANIS-HAḴHÂMANISIYA. — Achéménès est le fondateur de la dynastie des Achéménides; les Grecs nous ont transmis son nom sous la forme Ἀχαιμένης. (Hérod. VII, § 11.)

P. —



Ha - kh - â - ma - n - i - s

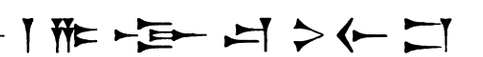
(Bisit. I, dét. a. 8.)



Ha - kh - â - ma - n - i - s - i - ya

(Bisit. I, 3, 7; I, dét. a. 4, 10; M. 2, 0, 20; I, 5; NR a. 13; dét. 10; G. 4; E. 14; A. 20; C. 9; F. 20; K. 15; S. 4; P. 26.)

S. —



Ḥa - aḳ - ḳa - man - nu - is

(Bisit. 1, 4, 5, 6.)

Ḥa - aḳ - ḳa - man - nu - si - ya

(Bisit. 1, 5.)

Ḥa - ḳa - man - ni - si - ya

(Bisit. 1, 1.)

A. —

A - ḥa - ma - ni - is -

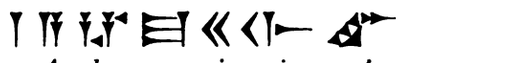
(Bisit. 1, 2.)

A - ḥa - ma - an - ni - is - si -

(D. 9; B. 5; C. 13.)

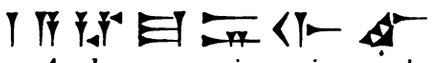
A - ḥa - ma - an - nis - si -

(E. 7; K. 14.)



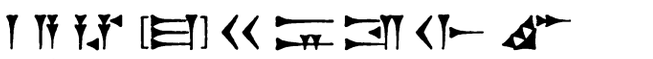
A - ḫa - ma - nis - si -

(M. — NR. 6.)



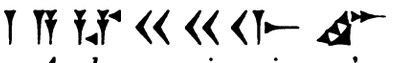
A - ḫa - ma - ni - si -

(Suse.)



A - ḫa - (ma) - man - ni - is - si -

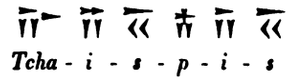
(F. 20.)



A - ḫa - man - nis - si -

(Inscript. de Darius.)

5. Tchaispis. — Ancêtre de Darius, le Τεΐσπης des Grecs. (Hérod. VII, § 11.)

P. — 

Tcha - i - s - p - i - s

(Bisit. I, 5, dét. a. 8.)

S. —

Si - is - pi - is

(Bisit. I, 1, 4.)

A. —

Si - is - pi - is

(Bisit. 2, 2.)

6. Ariyârâmna. — Ancêtre de Darius, l'Ἀριαράμνης des Grecs. (Hérod. VIII, § 90.)

P. —

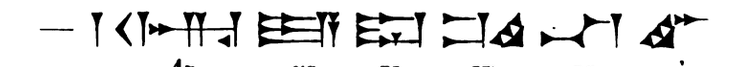
A - r - i - y - â - r - â - m - na

(Bisit. I, 5, dét. a. 7.)

S. —

Har - ri - ya - ra - am - na

(Bisit. I, 1, 4.)

A. — 

Ar - ya - ra - am - na -

(Bisit. 2, 2.)

7. KURUS. — Le fondateur de l'empire des Perses, le Κῦρος ou Κοῦρος des Grecs. (Hérod. VII, § 11. — Le כּוֹרֶשׁ ou כּוֹרָשׁ de la Bible. Esd. I, 1.)

P. —

K - u - r - u - s

(M. — Bisit. I, 28, 39, 53; III, 25; IV, 9, 27, dét. b. 5, h. 6.)

S. —

Ku - ras

(Bisit. I, 39; III, 50, 58, 93, dét. i. 1; M.)

A. —

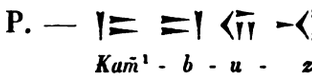
Ku - ra - as

(Bisit. 21; dét. 1, 7; M.)

Ku - ras

(Bisit. dét. 1.)

8. KAMBUZIA. — Le Καμβύσης des Grecs. (Hérod. VII, § 11.) Le *Kambut* des hiéroglyphes égyptiens.

P. — 

Kam[1] *- b - u - z' - i - ya*

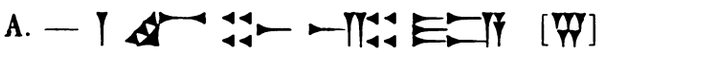
(Bisit. I, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 33, 39, 40, 43, 45, 46.)

S. —

Kam - bu - ṣi - ya

(Bisit. 1, 22, 23, 24, 24, 31, 33, 34.)

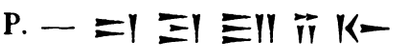
[1] On sait que les Perses se dispensaient d'écrire les sons M et N devant les muettes qui leur correspondent dans l'échelle alphabétique. Les transcriptions médo-scythiques et assyriennes ont établi chez les Achéménides l'emploi de l'*anusvâra* non écrit dans toute l'étendue que nous lui connaissons en sanscrit. — Conf. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II. p. 220.

A. — 

Kam - bu - zi - ya (ya)

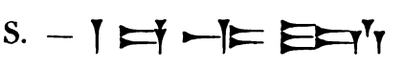
(Bisit. 12, 13, 16, 16, 17.)

9. BARDIYA. — Le frère de Cambyse, le Σμέρδις ou Μέρδις des Grecs.

P. — 

Ba - r - d - i - ya

(Bisit. I, 30, 31, 32, 39, 51, 52; III, 25, 35, 53; IV, 9, 27, 82; b, 4, 5.)

S. — 

Par - ti - ya

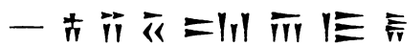
(Bisit. I, 2, 23, 24, 28, 38, 39; III, 2, 9, 20, 49, 57, 93.)

A. —

Bar - zi - ya (ya)

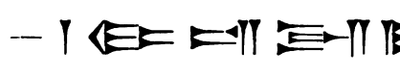
(Bisit. 12, 13, 13, 21; inscr. dét. 1, 7.)

10. VISTÀÇPA. — Le père de Darius, l'Ὑστάσπης des Grecs. (Hérod. VII, § 11.)

P. — 

V - i - s - t - á - ç - pa

(Bis. I, 2, 4, 4; II, 93, 94; III, 2, 3, 4, 7; dét. a. 3, 5; — O. 19; — I, 4; — B. 4; — NR a. 12; — S. 3; — P. 24, 25.)

S. — 

Vi - is - da - as - ba

(Bisit. I, 1, 13; II, 69, 70, 74, 75; — O. 20.)

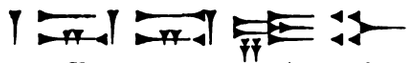
A. —

Us - ta - as' - pa

(NR. 6; — B. 4.)

Us - ta - as' - pi

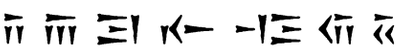
(Bisit. I, 1, 64, 65, 66.)



Us - ta - as' - bu

(Suse.)

11. DÂRIYAVUS. — Roi de Perse. Les Grecs nous ont fait connaître ce nom sous la forme Δαρεῖος, contractée de Δαρειαῖος ou Δαριαύης : c'est le דָּרְיָוֶשׁ de la Bible (Esdr. IV, 5).

P. — 

D - â - ri - ya - v - u - s

(Bisit. I, 1. 4, 6, 9, 11, 13, 17, 20, 24, 27, 35, 44, 48, 71, 72, 81, 83, 90; II, 1, 5, 8, 11, 13, 18, 29, 37, 42, 49, 57, 64, 70, 78, 91, 92; III, 1, 9, 10, 19, 21, 29, 40, 49, 53, 57, 63, 68, 74, 75, 82, IV, 1, 2, 31, 33, 36, 40, 43, 45, 50, 53, 57, 59, 61, 67, 69, 72, 76, 80, 86, 88; V, 1, 15, 19, 21, 31, 35; a. 1, 4, 9, 14; — O. 7, 12; — H. 2, 4, 5, 10, 12; — I, 1, 5, 19; — B. 1; — NR a. 5, 8, 15, 30, 40, 47; b. 4, 5; c. 1; d. 1; — C. 8, 11, 14; — K. 17; — P. 18, 19, 22, 24; — D. 9; G. 3; — E. 13; — A. 19; — F. 19; — K. 14; — S. 1, 2.)

S. —

Da - ri - ya - va - u - is

(Bisit. I, 1, 2, 5, 7, 8, 9, 15, 17, 20, 21, 32, 36, 45, 54, 55, 63, 64, 71, 77; II, 1, 4, 9, 21, 37, 40, 58, 67, 68, 73, 77, 78, 84; III, 1, 18, 19, 20, 34, 35, 46, 47, 60, 61, 63, 65, 68, 69, 72, 76, 78, 83, 85, 89; dét. — L. 1.)

A. —

Da - ri - ya - vu - us

(Suse.)

Da - ri - ya - vus

(Bisit. 1, 2, 3, 4, 8, 11, 17, 19, 24, 28, 29, 32, 33, 38, 40, 42, 53, 68, 70, 72, 77, 78, 84, 89, 89, 99, 100; — L. 1; — NR. dét. 1, 2.)

Da - ri - ya - vus

(Cachet de Darius.)

Da - ā - ri - ya - vus

(NR. 3, 4, 7, 18, 23, 26, 30; — E. 19; — inscript. ass. de Persép. 4, 4, 12.)

Da - ri - ya - ā - vus

(B. 1; K. 13, 16.)

Da - ā - ri - ya - ā - vus

(E. 6; C. 12, 17, 22; L. 2.)

12. KHSAYÂRSÀ. — Roi de Perse. On sait que la transcription égyptienne de ce nom se trouve à côté des transcriptions perse, médo-scythique et assyrienne, sur un vase de la Bibliothèque impériale. Le cartouche égyptien porte, en effet :

Kh - ch - i - a - r - ch - a

C'est la transcription exacte du texte perse que le médo-scythique et l'assyrien nous ont conservée, comme le grec Ξέρξης, le copte ϩⲥⲏⲣⲥ, beaucoup mieux que la forme hébraïque אַחַשְׁוֵרוֹשׁ (l'Ahasverus du livre d'Esther, l'Ἀρταξέρξης des Septante), qui l'avait cachée depuis Josèphe jusqu'à nos jours.

P. —

Kh - sa - y - â - r - s - â

(D. 4, 6, 11, 17; — G. 1; — E. 8, 15; — A. 7, 11, 21; — C. 4, 6, 9; — F. 1, 2, 7; — K. 9, 16, 16; — O. 1; — P. 21, 22; — S. 2.)

S. —

Ik - si - ir - (is) - sa

(D. 10, 17; F. 1.)

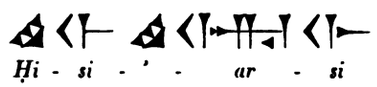
A. —

Ḥi - si - ' - ar - sa - '

(F. 9, 13; K. 5, 10, 15; C. 5, 14.)

Ḥi - si - ' - ar - su

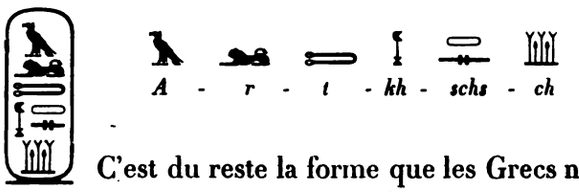
(Suse.)



Ḥi - si - ' - ar - si

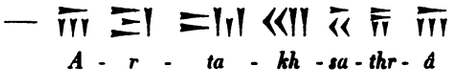
(D. 4, 6, 9, 17; E. 3, 5, 7.)

13. ARTAKHSATHRÂ. — Roi de Perse. Ce nom, comme le précédent, se trouve reproduit en égyptien sur un vase quadrilingue, conservé à la Bibliothèque de Venise; les hiéroglyphes donnent :



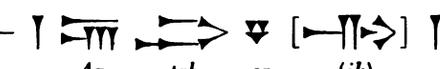
A - r - t - kh - schs - ch

C'est du reste la forme que les Grecs nous ont conservée, l'Ἀρταξέρξης d'Hérodote (VI, 98), l'Ἀρτασάρης des derniers Byzantins, et que nous retrouvons en hébreu : אַרְתַּחְשַׁסְתְּא, et en chaldaïque : אַרְתַּחְשַׁשְׁתְּא. (Esdr. VII, 1.) — C'est peut-être le type du persan اردشير.

P. — 

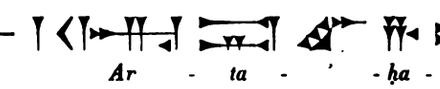
A - r - ta - kh - sa - thr - á

(Suse. 1, 2, 4; — P. 7, 11, 16, 17, 19, 20, 27, 31; — Q. 1.)

S. — 

Ar - tah - sa - (ik) - as - su

(Suse, 1, 4, etc.)

A. — 

Ar - ta - ' - ḫa - at - śu

(Vase de Venise.)

Ar - tak - sat - śu

(Suse.)

Ar - ta - ak .....

(Fragment de Persépolis publié par M. de Saulcy, Mém. du 27 novembre 1849, p. 57.)

Ar - tak - sa - aś - śu

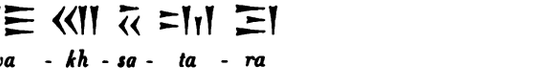
(Petite tablette d'intérêt privé, publiée par Grotefend, *Zeitschrift für Kunde des Morg.* t. III, p. 179.)

Ar - tak - sat - śu

(Fragment de Suse, publié par Loftus, pl. 6, n° 2.)

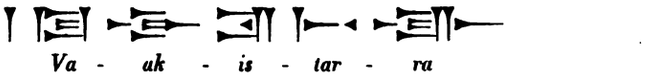
Rois étrangers à la Perse.

14. UVAKHSATARA. — Roi mède, le Κυαξάρης des Grecs.

P. — 

U - va - kh - sa - ta - ra

(Bisit. II, 15, 81; IV, 19, 22; dét. e. 7; g. 8.)

S. — 

Va - uk - is - tar - ra

(Bisit. II, 10, 60; III, 54, 55.)

A. —

U - va - ki - is - tar

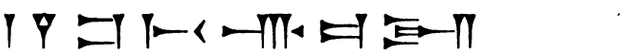
(Bisit. 43, 61, 93; dét. 5, 6.)

15. KHSATHRITA. — Roi mède de la dynastie de Cyaxarès.

P. —

Kh - sa - th - r i - ta

(Bisit. II, 15; IV, 19; dét. e. 6.)

S. — 

Su - ut - tar - ri - ud - da

(Bisit. dét. E.)

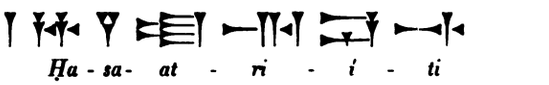
Su - at - tar - ri - da

(Bisit. II, 10.)

A. —

Ḫa - sa - at - ri - it - ti

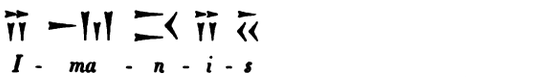
(Bisit. 43, 92.)



Ḫa - sa- at - ri - i - ti

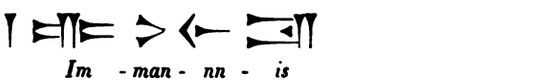
(Bisit. dét. 4.)

16. IMANIS. — Roi de Susiane.

P. — 

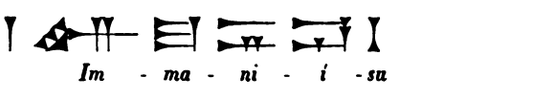
I - ma - n - i - s

(Bisit. II, 10; IV, 16; dét. f. 4.)

S. — 

Im - man - nn - is

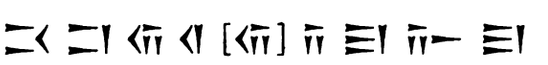
(Bisit. III, 53; dét. F.)

A. — 

Im - ma - ni - i - su

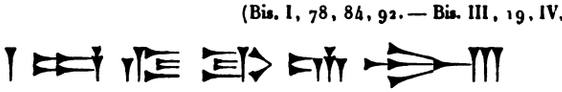
(Bisit. I. dét. n° 5.)

17. NABUKUDRATCHARA. — Roi de Babylone. Le nom de ce roi nous a été transmis phonétiquement dans le texte arien, et il est conforme aux transcriptions qui nous sont parvenues par les autres idiomes, où nous trouvons par ex. en grec Ναβυχοδροσσόρ, d'après Josèphe et Strabon, et en hébreu נבוכדנצר ou נבוכדרצר (II, Rois, 24, 25. Jér. 39), le Ναβουχοδονόσορ des Septante. Le texte assyrien des inscriptions trilingues ne nous donne que la forme idéographique de ce nom; mais les inscriptions de Babylone nous en font connaître la forme phonétique. Ces différentes formes se trouvent du reste relevées dans un travail de Grotefend, qui ne peut laisser de doute sur leur identité (*Neue Beiträge zur Erläuterung der Bab. Keilschrift*). Nous avons déjà indiqué (*supra*, p. 40) les formes théoriques de ce nom; nous donnons ici celles qui résultent du dépouillement des textes.

P. — 

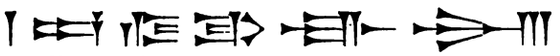
Na - b - u - k - u - d - ra - tcha - ra

(Bis. I, 78, 84, 92. — Bis. III, 19, IV, 14, 29.)

S. — 

Nab - ku - tar - ru - şir

(Bis. I, 60, 65, 73; III, 37, 51, 59.)



Nab - ku - tar - ra - ṣir

(Bisit. dét. D. 3.)

Nab - ku - tar - ṣir

(Bisit. dét. 1, 3.)

A. —

Nabukudurriuṣur

(Bisit. 37, 85, 91, I, dét. 3, 8.)

Nabukudurriuṣur

(Briques de Babylone, publiées par Grotefend, n° 14.)

Nabu - ku - dur - ri - uṣur

(*Ibid.* n° 1.)

Nabu - ku - du - ur - ri - uṣur

(*Ibid.* n° 3.)

Nabu - ku - dur - ri - u - ṣur

(*Ibid.* n° 4.)

Nabu - ku - du - ur - ri - u - ṣu - ur

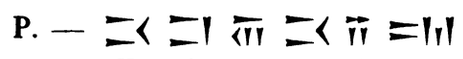
(*Ibid.* n° 24.)

Na - bi - uv - ku - du - ur - ri - u - ṣu - ur

(*Ibid.* n° 24.)

18. NABUNITA. — Roi de Babylone. Ce nom nous a été, comme le précédent, transmis par le texte arien sous la forme phonétique

que les Grecs nous ont fait connaître dans les transcriptions Ναβοννήδος, suivant Josèphe, et Λαβύνητος, suivant Hérodote. Le texte assyrien des inscriptions trilingues nous le présente sous sa forme idéographique; mais les textes de Babylone nous en ont donné la forme phonétique :

P. — 

Na - b - u - n - i - ta

(Bisit. I, 79; III, 80; dét. I. 7; IV, 14, 30, dét. 5.)

S. —

Na - bu - ni - da

(Bisit. III, 52, dét. D.)

Nab - bu - ni - da

(Bisit. III, 38, 59; dét. I.)

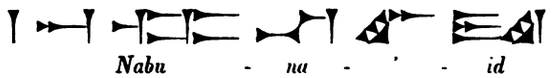
A. —

Nabunaid

(Bisit. 85, dét. 3, 8.)

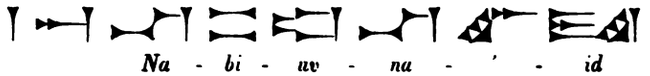
Nabunaid

(Briques de Babylone, publiées par Grotefend, n° 5.)



Nabu - na - ' - id

(*Ibid.* n° 2.)



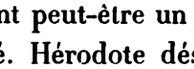
Na - bi - uv - na - ' - id

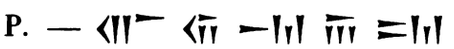
(*Ibid.* n° 3.)

Pseudo-rois insurgés ou rebelles.

On sait que le bas-relief de Bisitoun présente une suite de personnages enchaînés par le cou, et que l'inscription fait connaître les noms de ces différents personnages, leurs crimes et leurs punitions.

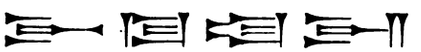
Nous avons suivi l'ordre des *portraits* pour dresser la liste de ces rois menteurs, qui agitèrent l'empire de Darius.

19. Gaumâta. — Le texte de Bisitoun nous fait connaître la forme exacte du nom du mage usurpateur qui voulait se faire passer pour Smerdis, et que Ctésias et Justin nomment Σφενδαδάτης, en traduisant peut-être un titre zend,  *spĕñtadáta*, qu'il s'était donné. Hérodote désigne ce personnage sous le nom de Σμέρδις ὁ μάγος.

P. — 

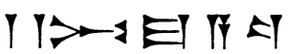
Ga - u - m - â - ta

(Bisit. I, 36, 44, 46, 49, 54, 57, 64, 70, 73; IV, 7, 81; dét. B. b. 1.)

S. — 

Gu - ma - ad - da

(Bisit. I, 32, 33, 37, 42, 49, 53, 56; III, 49, 92.)

A. — 

Gu - ma - ā - tav

(Bisit. 18, 20, 25, 26, 28, 29, 90.)

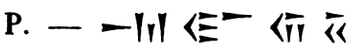
Gu - ma - ā - ti

(Bisit. 109.)

Gu - ma - ā - tuv

(Bisit. inscr. dét. n° 1.)

20. Magus. — Il n'y a pas de clou perpendiculaire devant ce mot en assyrien, parce que ce n'est pas un nom propre; mais il a été transcrit dans les textes médo-scythique et assyrien. Nous le plaçons ici parce qu'il se lie intimement au précédent. C'est le grec μάγος et l'hébreu מָג (Jér. xxxix, 3).

P. — 

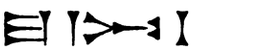
Ma - g - u - s

(Bisit. I, 36, 44, 46, 50, 54, 57, 64, 66, 73; IV, 8, 81; dét. b. 2.

S. —

Ma - ku - is

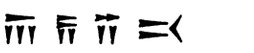
(Bisit. I, 37, 40, 49, 56; III, 49.)

A. — 

Ma - gu - su

(Bisit. 18, 20, 23, 25, 26, 28, 29, 90; dét. 1.)

21. ATHRINA. — Susien révolté.

P. — 

A - thr - i - na

(Bisit. I, 74, 76, 82; IV, 10; dét. c. 1.)

S. —

Ḫa - is - si - na

(Bisit. I, 56, 58, 63.)

Ḫa - si - na

(Bisit. dét. C.)

A. —

A - si - na

(Bisit. dét. n° 1.)

22. NADINTABIRA. — Insurgé babylonien que Darius a mis à mort dans Babylone; la transcription assyrienne de ce nom est formée d'une partie phonétique et d'une partie idéographique.

P. —

Na - d - iq - ta - b - i - ra

(Bisit. I, 77, 80, 84, 85, 89, 91, 95; II, 1, 4, 5; IV, 12, dét. 1.)

S. —

Nu - ti - ut - bi - il

(Bisit. I, 59, 60, 65, 66, 74, 75, 76, 78, 79, 80; III, 51; dét. D.)

A. —

Ni - din - tav - bel

(Bisit. 31, 34, 37, 38, 39, 71.)

Ni - din - tuv - bel

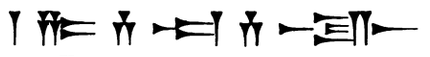
(Bisit. I, dét. 3.)

23. AINIRA. — Le père de l'Assyrien révolté *Nadintabel*. C'est le seul nom chaldéen dont le texte assyrien donne la transcription phonétique conforme à la transcription perse.

P. —

A - i - n - i - ra

(Bisit. I, 77.)

S. — 

Ḫa - a - na - a - ra

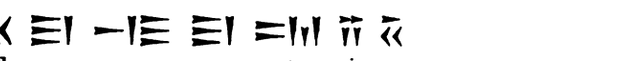
(Bisit. I, 59.)

A. —

A - ni - ri - '

(Bisit. 31.)

24. FRAVARTIS. — Mède révolté, qui voulait se faire passer pour Xathritès : c'est probablement le même nom que Phraortès, le Φραόρτης des Grecs.

P. — 

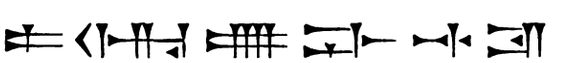
F - ra - va - r - t - i - s

(Bisit. II, 14, 17, 66, 69, 71, 72, 93; IV, 18; dét. e. 1.)

S. —

Par - ra - var - ti - is

(Bisit. III, 53.)

A. — 

Pa - ar - u - var - ti - is

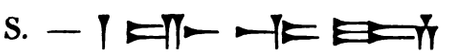
(Bisit. 43, 58, 64, 92; dét. 4.)

25. MARTIYA. — Susien révolté, qui fomenta la deuxième insurrection de la Susiane en voulant se faire passer pour *Imanis*.

P. —

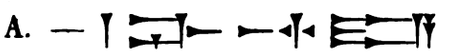
Ma - r - t - i - ya

(Bisit. II, 8, 12; IV, 15; dét. f. 1.)

S. — 

Mar - ti - ya

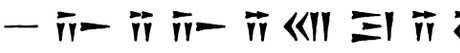
(Bisit. II, 4, 7, 8; III, 52; dét. F.)

A. — 

Mar - ti - ya

(Bisit. 41, 42; Inscript. dét. 5.)

26. TCHINTCHIKHRIS. — Père du susien Martiya.

P. — 

Tch - iñ - tch - i - kh - r - i - s

(Bisit. II, 9.)

S. —

Is - sa - in - ṣa - ak - ri - is

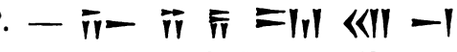
(Bisit. II, 4, 5.)

A. —

Si - in - sa - aḫ - ri - is

(Bisit. 41.)

27. TCHITHRAÑTAKHMA. — Sagartien révolté, qui se prétendait de la dynastie de Cyaxarès.

P. — 

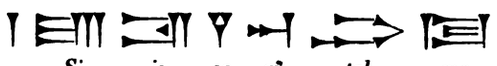
Tch - i - thrañ - ta - kh - ma

(Bisit. II, 79, 86, 87; IV, 20, g. 1.)

S. —

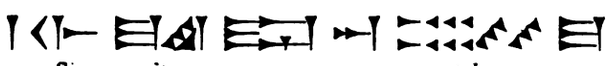
Ṣi - is - sa - in - taḫ - ma

(Bisit. dét. g. 1.)



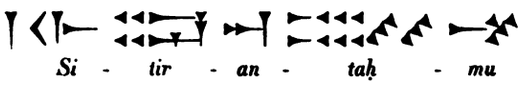
Si - is - sa - aṅ - taḥ - ma

(Bisit. II, 59.)

A. — 

Si - it - ra - an - taḥ - ma

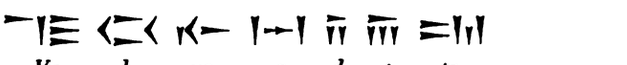
(Bisit. 62.)



Si - tir - an - taḥ - mu

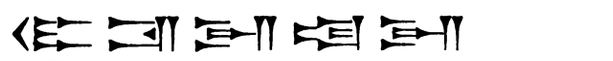
(Bisit. dét. b.)

28. VAHYAZDÀTA. — Perse insurgé, qui voulait, comme Gaumatès, se faire passer pour le fils de Cyrus.

P. — 

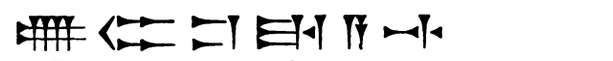
Va - h - ya - z - d - á - ta

(Bisit. III, 22, 27, 35, 38, 41, 46, 48, 50; 53, 59, 69, IV, 26; dét. h. 1.)

S. — 

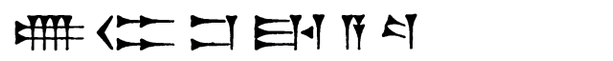
Vi - is - da - at - da

(Bisit. III, 1, 20, 30.)

A. — 

U - vi - iz - da - ā - ti

(Bisit. 76.)



U - vi - iz - da - ā - tav

(Bisit. 7, 8, 75, 77; dét. 7.)

U - vi - iz - da - ā - tav

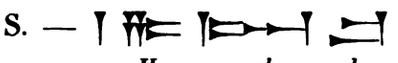
(Bisit. 82.)

29. ARAKHA. — Arménien révolté, qui souleva la Babylonie au nom de Nabuchodonosor.

P. —

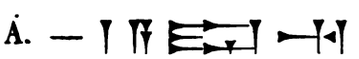
A - ra - kha

(Bisit. III, 77, 81; IV, 28, i 1.)

S. — 

Ḥa - rak - ḳa

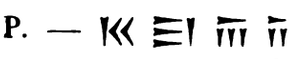
(Bisit. III, 36, 38, 44, 45, 58.)

A. — 

A - ra - ḥu

(Bisit. 88, 94; inscript. dét. 8.)

30. FRÂDA. — Margien révolté, le *Φραάτης* des Grecs. M. Oppert croit retrouver ce nom dans le persan moderne فرهاد, « tailleur de pierres. »

P. — 

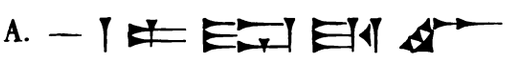
F - r - â - da

(Bisit. III, 12; IV, 23; dét. j. 1.)

S. —

Par - ra - da

(Bisit. II, 79.)

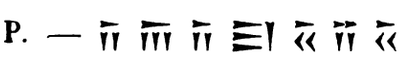
A. — 

Pa - ra - da

(Bisit. 93; inscr. dét. 9.)

Généraux de Darius.

31. DÀDARSIS. — L'inscription de Bisitoun mentionne deux personnages de ce nom; l'un est un général arménien qui réprima la première révolte de l'Arménie, l'autre est un général perse, satrape en Bactriane, qui réprima la révolte de la Margiane.

P. — 

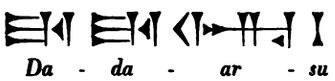
D - â - da - r - s - i - s

(Bisit. II, 29, 31, 33, 38, 44, 48; III, 3, 15.)

S. —

Da - tar - si - is

(Bisit. II, 21, 23, 24.)

A. — 

Da - da - ar - su

(Bisit. 49, 50, 69.)

32. VAUMIÇA. — Général perse, qui commandait en Arménie; on peut rapprocher ce nom de celui du personnage que Plutarque nous a fait connaître sous la forme Ὠμίσης.

P. —

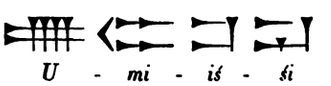
Va - u - m - i - ça

(Bisit. II, 49, 51, 53, 58, 62.)

S. —

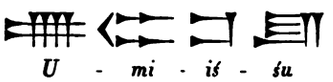
Va - u - mi - is - sa

(Bisit. II, 37, 40.)

A. — 

U - mi - iś - śi

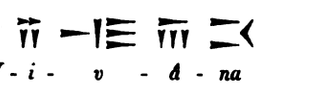
(Bisit. 53, 55.)



U - mi - iś - śu

(Bisit. 54.)

33. VIVÂNA. — Général perse, satrape de Darius en Arachosie.

P. — 

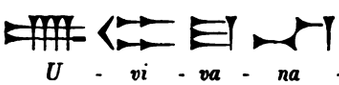
V - i - v - â - na

(Bisit. III, 54, 57, 59, 64, 70, 72.)

S. —

Vi - va - na

(Bisit. III, 21, 22, 24, 27.)

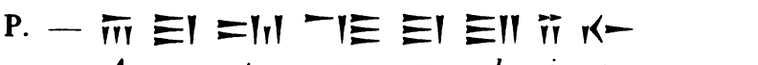
A. — 

U - vi - va - na -

(Bisit. 81.)

34. ARTAVARDIYA. — Général perse, qui commandait un corps d'ar-

mée de Darius contre le révolté Vahyazdate; il ne reste que la première lettre de ce nom dans le texte médo-scythique.

P. — 

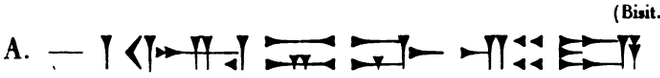
A - r - ta - va - r - d - i - ya

(Bisit. III, 30, 33, 36, 43.)

S. —

Har .....

(Bisit. III, 6.)

A. — 

Ar - ta - var - zi - ya

(Bisit. 73.)

Conjurés qui ont assisté Darius lors du meurtre du Mage usurpateur.

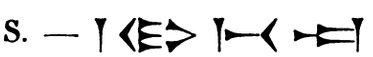
Il existe plusieurs listes des six conjurés qui se sont unis à Darius, dans le grand événement qui lui a donné la couronne. Hérodote et Ctésias ne sont pas toujours d'accord; mais ici les tables de Bisitoun donnent raison surtout à l'historien d'Halicarnasse.

35. VIDARNA. — Probablement le même personnage qui battit les Perses révoltés à l'instigation de Phraortès : l'Ὑδάρνης d'Hérodote (l. III, § 70), l'Ἰδέρνης de Ctésias (Extr. n° XIV).

P. —

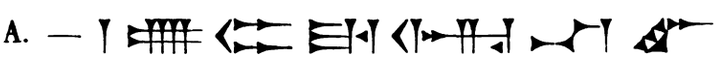
V - i - da - r - na

(Bisit. II, 19, 21, 25; IV, 84.)

S. — 

Vi - tar - na

(Bisit. II, 13, 15; III, 91.)

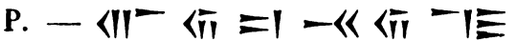
A. — 

U - vi - da - ar - na -

(Bisit. 44, 45.)

36. GAUBRUVA. — Ce Gobryas, fils de Mardonius, était vraisemblablement de la famille du célèbre vaincu de Platées. C'est le Γωβρύας

d'Hérodote (III, 70). Photius le fait nommer Μαρδόνιος par Ctésias (Extr. n° XIV), en ne conservant sans doute que le nom patronymique. Le portrait de Gobryas est sculpté à Nakch-i-Roustam, et l'inscription nous apprend qu'il avait auprès de Darius la qualité de *arçtibara*, « celui qui porte la lance. »

P. — 

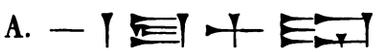
Ga - u - ba - r - u - va

(Bisit. IV, 84; V, 7, 9; NR e. 1

S. —

Gu - bar - va

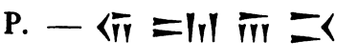
(Bisit. III, 9; NR. dét. 1.)

A. — 

Ku - bar - ra

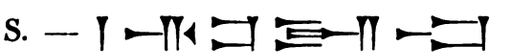
(NR. dét. 1.)

37. Utâna. — L'Ὀτάνης d'Hérodote (III, 70), l'Ὀνόφας de Ctésias (Extr. XIV).

P. — 

U - t - â - na

(Bisit. IV, 83.)

S. — 

Hu - ud - da - na

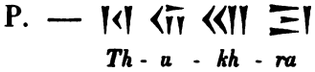
(Bisit. III, 90.)

A. —

U - vi - it - ta - na -

(Bisit. 110.)

38. Thukhra. — Père d'Otanès. Hérodote le nomme Φαρνάσπης (III, 68).

P. — 

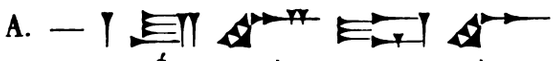
Th - u - kh - ra

(Bisit. IV, 83.)

S. —

Du - uk - kur - ra

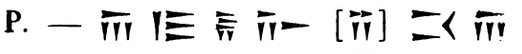
(Bisit. III, 90.)

A. — 

Śu - uḫ - ra -

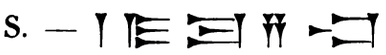
(Bisit. 110.)

39. Açpatchinâ. — L'Ἀσπαθίνης des Grecs; Hérodote comprend ce personnage au nombre des conjurés (III, 70), probablement au lieu d'Ardymanis qui figure dans l'inscription.

P. — 

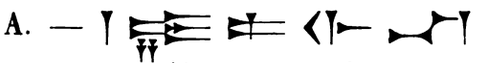
A - ç - pa - tch - (i) - n - á

(NR. dét. 1.)

S. — 

As - ba - ṣa - na

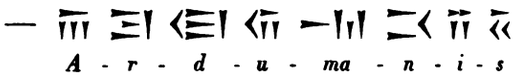
(NR. dét. 2.)

A. — 

Aś - pa - si - na

(NR. dét. 3.)

40. Ardumanis. — Le nom de ce conjuré ne nous est connu que par le texte de Bisitoun.

P. — 

A - r - d - u - ma - n - i - s

(Bisit. IV, 86.)

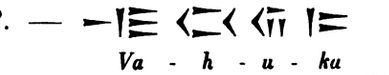
S. —

A. —

Ar - di - ma - ni - is

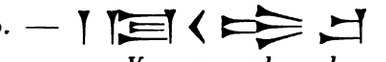
(Bisit. 111.)

41. Vahuka. — Père d'Ardymanis.

P. — 

Va - h - u - ku

(Bisit. IV, 86.)

S. — 

Va - a - uḳ - ḳa

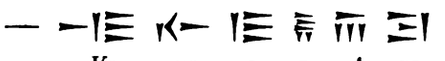
(Bisit. III, 92.)

A. —

U - va - aḫ - ku ḫu

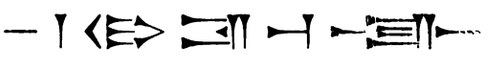
(Bisit. 111.

42. VAYAÇPÂRA. — Père de l'un des conjurés (Itaphernes), qui accompagnait Darius lors du meurtre du mage.

P. — 

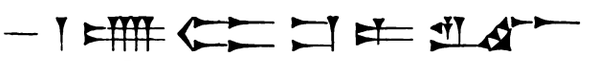
Va - ya - ç - p - â - ra

(Bisit. IV, 83.)

S. — 

Vi - is - bar - ra

(Bisit. III, 90.)

A. — 

U - vi - iś - pa - ru

(Bisit. 110.)

43. DADUHYA. — Père de l'un des conjurés (Mégabyze), qui assistait Darius lors du meurtre du mage. Hérodote nomme ce personnage « Zopyre ». Bien qu'il ne puisse y avoir de doute sur son identité, il n'est pas possible d'expliquer comment le nom de Zopyre peut se rattacher aux transcriptions que nous allons donner ici.

P. —

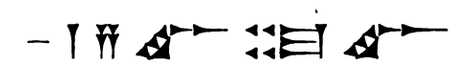
D - â - d - u - h - ya

(Bisit. IV, 85.)

S. —

Da - ad - du - van - ya

(Bisit. III, 91.)

A. — 

Za - ' - tu - '

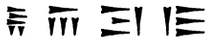
(Bisit. 111.)

Noms de pays.

Les provinces qui composaient l'empire de Darius formaient, d'après Hérodote, vingt satrapies, dont l'historien d'Halicarnasse nous a donné l'énumération. Darius nous a également donné plusieurs listes des provinces qu'il avait soumises, notamment dans l'inscription

I de Persépolis, dans l'inscription de Bisitoun et dans celle de Nakch-i-Roustam. On comprend que ces différentes listes doivent varier suivant les différentes époques de leur rédaction, et qu'elles doivent différer d'autant plus de celle d'Hérodote, que Darius songeait moins à donner un tableau de l'administration de ses États qu'une liste de ses différentes conquêtes. Voici les noms qui nous sont transmis par ces différentes listes :

44. PÀRÇA. — La Perse; c'est le grec Περσίς, l'hébreu פָּרַס, le sanscrit पारशीक, le pehlevi پرسا, le persan پارس.

P. — 

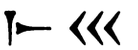
P - á - r - ça

(Bisit. I, 14, 28, 34, 41, 46, 49, 66; II, 7, 9, 18, 81; III, 1, 13, 23, 24, 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 52, 55, 76; IV, 9, 16, 26, 28, 83, 84, 85, 86; V. 8; — dét. a. 2; — NR a. 13, 18, 43, 46; — H. 8; — D. 14; — Persép. I, 21, 22.)

S. —

Ba - ar - sa

(D. 12.)



Bar - sin

(Bisit. I, 1, 5, 10, 30, 34; II, 2, 5, 12; III, 2, 7, 8, 19, 35.)

Un Perse.

Bar - şir

(Bisit. II, 14, 38, 80; III, 6, 21, 52, 57, 90, 91, 92.)

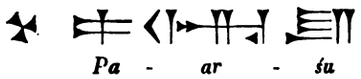
A. —

Par - śu

(Bisit. I, 14, 16, 26, 40, 41, 71, 72, 73, 78, 84, 94, 110, 111.)

Par - śu - u

(NR. 9.)



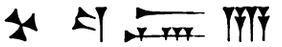
Pa - ar - śu

(Bisit. 5.)

Par - śa

(D. 13.)

Un Perse.



Par - śa - ai

(Bisit. I. 44, 53, 94; NR a. 6, 7, 28, 20.)

45. PISIYÂUVÂDÂ. — Pasargade?

P. —

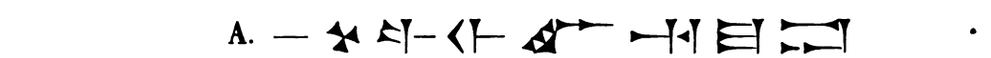
P - i - s - i - y - â - u - v - â - d - â

(Bisit. I, 36; III, 42.)

S. —

Bi - ti - ya - van - ya - a

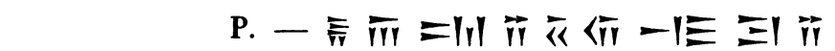
(Bisit. I, 27.)

A. — 

Pi - si - ' - ḫu - va - du

(Bisit. 15.)

46. PÂTISUVARIS. — Tribu perse, patrie de Gobryas, les Πατεισχορεῖς de Strabon.

P. — 

P - â - t - i - s - u - va - r - i - s

(NR. dét.)

S. —

Ba - ti - is - var - ri - is

(NR. dét.)

A. —

Pi - id - di - is - ḫu - ri - is

(NR. dét.)

47. MÀDA. — La Médie; cette province formait la dixième satrapie d'Hérodote (III, 92). C'est la Μηδία des Grecs, l'hébreu מָדַי, l'arabe ماذی ou مای. Ce nom n'a qu'une forme dans les inscriptions trilingues et dans les textes de Ninive.

P. —

M - á - da

(Bisit. I, 15, 34, 41, 47, 49, 59, 66; II, 7, 14, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 28, 48, 63, 65, 66, 72, 82, 92; III, 30, 32, 76, 83; IV, 18, 32; Persép. I, 10; — NR a. 22.)

S. —

Ma - da

(Bisit. I, 12, 30, 50; II, 11, 12, 14, 17, 20, 51, 61; III, 7, 35, 53.)

A. —

Ma - da - ai

(Bisit. 14, 16, 23, 26, 40, 43, 44, 45, 47, 57, 59, 61, 73, 84, 92; — H, 1, 7, 15; — NR. 11.)

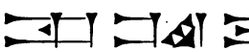
48. KAÑPADA. — Province de la Médie, dont on rapproche le nom de l'antique Cambadène.

P. —

Kañ - pa - da

(Bisit. II, 27.)

S. —

A. — 

Ka - am - ba - du

(Bisit. 37.)

49. NIÇÀYA. — Province de la Médie.

P. —

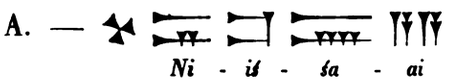
N - i - ç - á - ya

(Bisit. I, 58.)

S. —

Ni - is - sa - ya

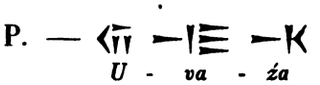
(Bisit. I, 43.)

A. — 

Ni - iš - ša - ai

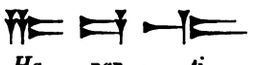
(Bisit. 33.)

50. Uvaza. — La Susiane, la huitième satrapie d'Hérodote (III, 91), l'hébreu עֵילָם (Gen. IV, 1), le chaldaïque עֵלָמָיָא, le syriaque ܥܝܠܡ, la Κίσσια des Grecs, le moderne خوزستان. Le nom de cette province se trouve fréquemment sous différentes formes dans les textes ninivites.

P. — 

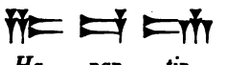
U - va - ża

(Bisit. I, 14, 74, 75, 77, 82; II, 7, 10, 12, 17; 11, 12, 17; V, 7, 10; I, 10; — NR a. 32; dét. b. 7, f. 5.)

S. — 

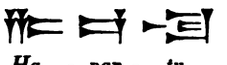
Ḫa - par - ti

(Bisit. I, 57, 58; III, 50, 53; c. 4; f. 2.)



Ḫa - par - tip

(Bisit. I, 10, 57, 63; II, 2, 5, 6, 7.)



Ḫa - par - tu

(Bisit. I, 56.)

Ḫal - par - ti , (tu)

(NR. 17.)

A. —

E - lam - ti

(Bisit. 41. Inscript. de Ninive, *passim.*)

Elam

(Bisit. 5, 30, 40, 42, 91; inscr. dét. 2, 5; — NR. 11. Inscript. de Ninive, *passim.*)

Elam

(Bisit. dét. 2, 5.)

E - lam

(Inscript. de Ninive, *passim.*)

E - la - mu - u

(*Ibidem.*)

51. PARTHAVA. — La Parthie; cette province faisait partie de la seizième satrapie d'Hérodote (III, 93); c'est le grec Παρθυαῖοι, Παρθυή et Πάρθος.

P. —

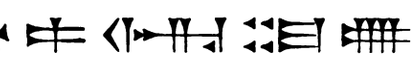
Pa - r - tha - va

(Bisit. I, 16; II, 7, 92; III, 5, 10; I, 15; — NR a. 22.)

S. —

Par - ṣu - va , (vas)

(Bisit. I, 12; II, 3, 68, 69, 71, 75, 78; — NR. 17.)

A. — 

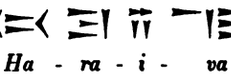
Pa - ar - tu - u

(Bisit. 64.)

Par - tu - u

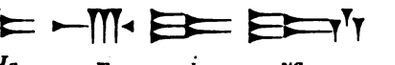
(NR. 12.)

52. HARAIVA. — Cette province faisait partie de la seizième satrapie d'Hérodote (III, 93); c'est l'Ἀρία des Grecs, les Ἄριοι ou Ἄρειοι d'Hérodote (VI, 62, et III, 93), le sanscrit हरी, le moderne هری.

P. — 

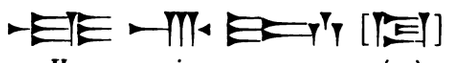
Ha - ra - i - va

(Bisit. I, 16; Persép. I, 16; — NR. 22.)

S. — 

Ḥa - ri - i - ya

(Bisit. I, 13, 43.)



Har - ri - ya - (va)

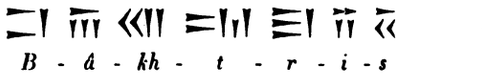
(NR. 11; — L. 3.)

A. —

' A - ri - e - vu

(Bisit. 6; — NR. 12.)

53. Bàkhtris. — La Bactriane, la douzième satrapie d'Hérodote et ses Βακτριανοί (III, 92), la Βακτριάνη de Strabon (XI, 4), le zend , le persan moderne باختر.

P. — 

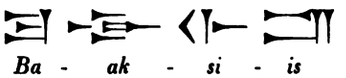
B - â - kh - t - r - i - s

(Bisit. I, 16; III, 13, 21; — NR a. 23.

S. —

Ba - iḥ - tar - ri - is

(NR. 17.)



Ba - ak - si - is

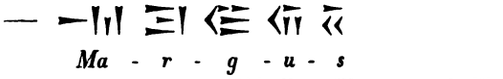
(Bisit. I, 13; II, 85.)

A. —

Ba - aḥ - tar

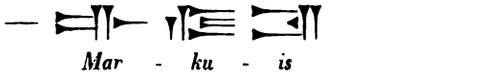
(Bisit. 5; NR. 12.)

54. Margus. — Cette partie de la Bactriane, arrosée par le Margus et l'Acès, est comprise dans la douzième satrapie d'Hérodote; c'est le grec Μάργος ou Μαργιάνη, le zend , le persan مرغاب.

P. — 

Ma - r - g - u - s

(Bisit. II, 7; III, 11, 12, 16; IV, 24, 25; dét. j. 5.)

S. — 

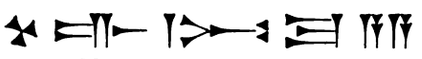
Mar - ku - is

(Bisit. II, 3, 79, 82; III, 56, 57.)

A. —

Mar - ga -

(Bisit. 68, dét. 9; II, 79; III, 56.)



Mar - gu - va - ai

(Bisit. 68, 69, 93.)

55. SUGDA. — Province comprise dans la seizième satrapie d'Hérodote, les Σογδοί (III, 92), ou encore la Σουγδία et la Σογδία des Grecs, le zend , le moderne سغد.

P. —

S - u - g - u - da

(NRa. 23. — Bisit. I, 16.)

S. —

Su - uk - tas - da

(Bisit. 13; — NR. 18.)

A. —

Śu - ug - du

(Bisit. 6; — NR. 12.)

56. UVÀRAZMIYA. — La Χωρασμία des Grecs. Cette province, située aux bouches de l'Oxus, est comprise dans la seizième satrapie d'Hérodote (III, 93); Ctésias en nomme les habitants Χωράμνοι : c'est le zend , le moderne خوارزم.

P. —

U - v - á - ra - z - m - i - ya

(Bisit. I, 16; I, 18; — NRa. 23.)

S. —

Va - ra - is - mi - is

(NR. 18.)

Va - ras - mi - ya

(Bisit. 13.)

A. —

Ḥu - va - ri - iz - ma -

(NR. 12.)

Ḥu - va - ri - iz - mu

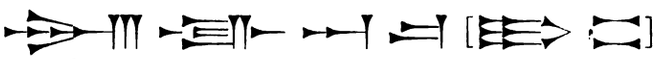
(Bisit. 6.)

57. Zaranka. — Cette province faisait partie de la quatorzième satrapie d'Hérodote, les Σαράγγαι (III, 93), ou les Ζαράγγαι et Ζαραγγαῖοι d'Arrien (III, 25; VI, 27).

P. —

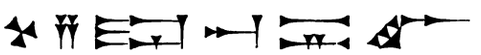
Za - rañ - ka

(Bisit. I, 16; — Persép. I, 15; — NRa. 24.)

S. — 

Zir - ra - an - ḳa , (in - kas)

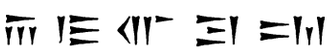
(Bisit. I, 12; — NR. 18.)

A. — 

Za - ra - an - ga -

(NR. 13.)

58. Açagarta. — Les Σαγάρτιοι d'Hérodote (III, 93), compris dans la quatorzième satrapie.

P. — 

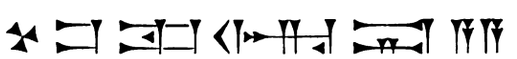
A - ça - ga - r - ta

(Bisit. 11, 80; IV, 22; — Persép. I, 16.)

S. —

As - sa - kar - ti - ya

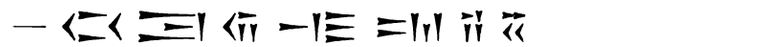
(Bisit. II, 59; III, 56.)

A. — 

Iś - ka - ar - ta - ai

(Bisit. 95.)

59. HARAUVATIS. — L'Ἀραχώσια, les Ἀραχωτοί des Grecs.

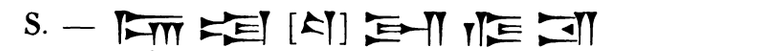
P. — 
Ha - ra - u - va - t - i - s
(Bisit. I, 17; III, 53, 54, 71, 75; — NRa. 24.)

S. —
Har - ru - (ru) - u - va - ti - is
(Bisit. I, 14; III, 24, 25, 31, 34; — NR. 19.)

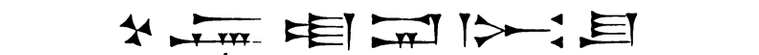
A. —
A - ru - ḫa - at - ti -
(Bisit. 79, 84; — NR. 13.)

60. THATAGUS. — Peuples du nord de l'Indus, compris dans la septième satrapie d'Hérodote (III, 91); les Σατλάγυδοι des Grecs.

P. —
Tha - ta - g - u - s
(Bisit. I, 17; II, 7; Persép. I, 17; — NRa. 24.)

S. — 
Śa - at - (ut) - ta - ku - is
(Bisit. 1, 14; — NR. 18.)

A. —
Śa - at - ta - gu - u , (u)
(Bisit. 6, 41.)


Śa - at - ta - gu - su
(NR. 13.)

61. GANDÂRA. — Peuples du nord de l'Indus, compris dans la septième satrapie d'Hérodote (III, 91); les Γανδάριοι des Grecs ou encore la Γανδαρῖτις, ou la Γανδαρική; le sanscrit गान्धार, le moderne قندهار.

P. —
Gañ - d - â - ra
(Bisit. 1, 16; I, 18; — NRa. 24.)

S. —

Gan - da - ra

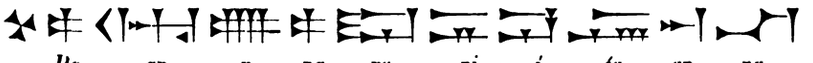
(NR. 19.)

A. —

Gan - da - ri

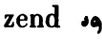
(Bisit. 14; — NR. 19.)

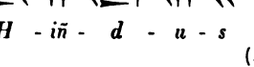
62. PARUPARANISSANNA. — Le nom de la Gandarie qui figure dans le texte perse se trouve traduit en scythique et en assyrien par le nom de *Paruparanisus;* c'est le Nisan supérieur, le Παροπάνισος des Grecs. Il ne reste que les deux dernières lettres du nom scythique.

A. — 

Pa - ar - u - pa - ra - ni - i - śa - an - na

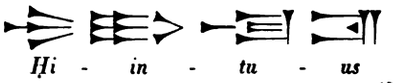
(Bisit. 6.)

63. HINDUS. — Cette province formait à elle seule la vingtième satrapie d'Hérodote, l'Ἰνδία (III, 94); c'est l'Ἴνδος des *Suppliantes* d'Eschyle, le sanscrit सिन्धु, le zend  ou , le persan هند.

P. — 

H - iñ - d - u - s

(NRa. 25; — I, 17.)

S. — 

Hi - in - tu - us

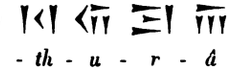
(Bisit. 1, 19, 20.)

A. —

Hi - in - du - u

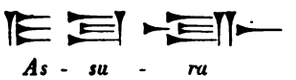
(NR. 14.)

64. ATHURÂ. — La neuvième satrapie d'Hérodote (III, 92), l'Ἀτουρία de Strabon (XVI, 52), l'Ἀτευρία de Dion Cassius, l'Ἀσσυρία des Grecs, l'hébreu אַשּׁוּר, le chaldaïque אַתּוּר, l'arabe اثور. Les différentes formes de ce nom sont très-fréquentes dans les textes de Ninive et de Babylone.

P. — 

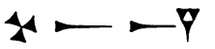
A - th - u - r - â

(Bisit. I, 14; II, 7, 53; — Persép. I, 11; — NRa. 26.)

S. — 

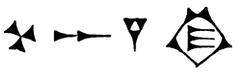
As - su - ra

(Bisit. I, 10; II, 2, 41; — NR. 21.)

A. — 

As - sur

(Bisit. l. 5; et tous les textes ninivites.)



Assur

(Bisit. 40; — NR. 15. — Inscript. de Ninive, *passim.*)

Assur

(Briques de Sargon.)

A - sur

(Inscriptions de Ninive.)

A - su - ri

(Inscriptions de Ninive.)

65. Bàbirus. — Ce nom figure à la fois comme nom de ville et comme nom de province; Babylone complétait avec l'Assyrie la neuvième satrapie d'Hérodote (III, 92). C'est la Βαβυλών des Grecs, l'hébreu בָּבֶל (Gen. x, 10), le persan بابل. Ce nom se présente dans les textes unilingues sous des formes très-variées; nous reproduisons ici, d'après les briques de Grotefend, celles qui sont les plus usitées.

P. —

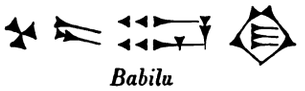
B - á - b - i - r - u - s

(Bisit. I, 14, 80, 81, 83, 91, 78; II, 2, 3, 65; III, 78, 81, 82, 83, 86, 87; IV, 2, 15, 30.)

S. —

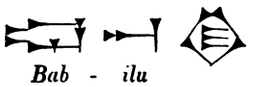
Ba - pi - lu

(Bisit. I, 10, 59, 61, 62, 71, 72, 79, 80; II, 1; III, 38, 39, 43, 46, 47, 51, 59; — NRa. 21.)

A. — 

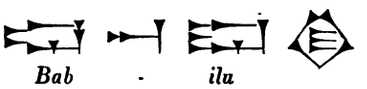
Babilu

(Bisit. 31, 32, 33, 36, 39; 85; — NRa. 15. — Briques de Grotefend, n° 12. — Grande inscription de Nabuchodonosor, publiée par Sir H. Rawlinson, W. A. I. pl. 53, col. IV, l. 70; VI, 40; VII, 11, 28, 43; VIII, 44.)



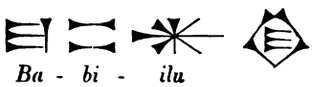
Bab - ilu

(W. A. I. pl. 53, col. IV, l. 28.)



Bab - ilu

(Brique n° 1, inscript. de Ninive et de Babylone, *passim*.)



Ba - bi - ilu

(W. A. I. pl. 53, col. IV, l. 28 et *passim*.)

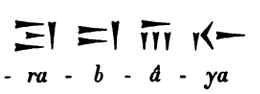
Ba - bi - i - lu

(Brique n° 9.)

Ba - bi - lu

(Brique n° 17.)

66. ARABÂYA. — Les Arabes ne figurent pas au nombre des satrapies de Darius dans le récit d'Hérodote, ils sont seulement mentionnés comme alliés (III, 91); les tables de Bisitoun et de Nakch-i-Roustam les rangent cependant au nombre des peuples tributaires. C'est le grec Ἀραβία, l'hébreu עֲרָב (Is. XXI, 13); le moderne عَرَبٌ.

P. — 

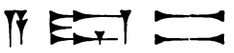
A - ra - b - â - ya

(Bisit. I, 15; II, 11; NRa. 27.)

S. —

Har - ba - ya

(Bisit. I, 11; NR. 21.)

A. — 

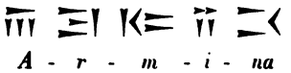
A - ra - bi

(Bisit. 5; NR. 15.)

A - ri - bi

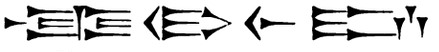
(Botta, pl. 145, n° 2, l. 3; — Inscript. de Ninive, *passim.*)

67. Armina, Ararti. — Cette province était comprise dans la treizième satrapie d'Hérodote (III, 93); c'est le grec Ἀρμενία et Ἀρμένιοι, le chaldaïque הַרְמִינִי, l'hébreu אֲרָרָט (Gen. VIII, 4), l'arabe أَرْمَن et أَرْمِينَةُ. Les inscriptions unilingues qui reproduisent ce nom ont mieux conservé son articulation sémitique que les textes achéménides.

P. — 

A - r - m - i - na

(Bisit. I, 15; II, 7, 20, 30, 32, 50, 52, 59, 63; III, 77; IV, 29; V, 22; — Persép. I, 18; — NRa. 25, 28.)

S. — 

Har - mi - nu - ya

(Bisit. I, 12; II, 22; III, 36, 38; — NR. 23.)

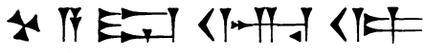
A. —

U - ra - as - ṭa (ṭu)

(Bisit. 49, 53, 94; — NR. 16.)

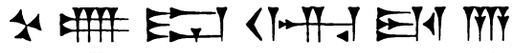
Ur - ar - ṭi

(Sargon, les Fastes, lig. 76, 78, 113.)



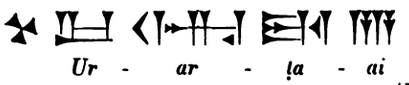
Ar - ra - ar - ṭi

(Inscript. de Sardanapale, W. A. I. pl. 18, lig. 61.)

Un Arménien. 

U - ra - ar - ṭa - ai

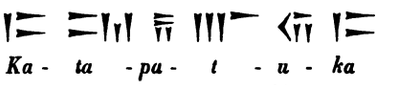
(Inscriptions de Khorsabad, *passim.*)



Ur - ar - ṭa - ai

(Botta, pl. 146, n° 4, l. 3.)

68. KATAPATUKA. — Cette province paraît avoir compris, sous les Achéménides, toute l'Asie Mineure au nord du Taurus; c'est la Καππαδοκία des Grecs.

P. — 

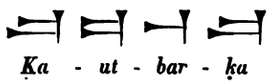
Ka - ta - pa - t - u - ka

(Bisit. I, 15; — Persép. I, 12; — NRa. 28.)

S. —

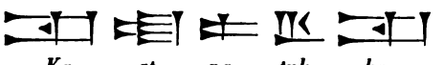
Ḳa - at - ba - du - kas

(Bisit. 1, 12.)



Ḳa - ut - bar - ḳa

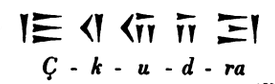
(NR. 22.)

A. — 

Ka - at - pa - tuk - ka

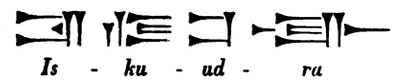
(Bisit. 6; — NR. 16.)

69. ÇKUDRA. — La Thrace?

P. — 

Ç - k - u - d - ra

(NRa. 29.)

S. — 

Is - ku - ud - ra

(NR. 24.

A. —

Is - ku - du - ru

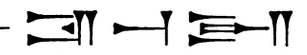
(NR. 17.)

70. ÇPARDA. — La Phrygie? ou peut-être l'antique סְפָרַד (Obad. 20), que les Juifs modernes ont prise pour l'Espagne.

P. —

Ç - pa - r - da

(Bisit. I, 15; — Persép. I, 12; — NRa. 28.)

S. — 

Is - bar - da

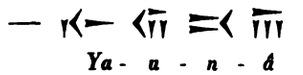
(Bisit. 22.)

A. —

Śa - par - du - (da)

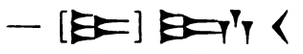
(Bisit. 5; NR. 16.)

71. YAUNA. — Cette province faisait partie de la première satrapie d'Hérodote (III, 90); c'est le nom qui servait aux Orientaux pour désigner les Grecs; c'est l'hébreu יָוָן (Dan. VIII, 21).

P. — 

Ya - u - n - â

(Bisit. I, 15; — Persép. I, 11; — NRa. 28, 29.)

S. — 

(I) Ya - u - na

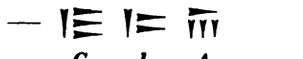
(Bisit. I, 112; — NR. 23, 24.)

A. —

Ya - (a) - va - nu

(Bisit. 5; — NR. 16, 18.)

72. ÇAKÂ. — Ces peuples étaient compris dans la quinzième satrapie d'Hérodote, les Σκύθαι (III, 93); les Σάκοι de Strabon (XII, 50); la Σκύθη d'Eschyle; le moderne سكسنان. Le nom assyrien paraît être la traduction de l'appellation touranienne.

P. — 

Ça - k - â

(Bisit. 1, 16; II, 8; V, 22; I, 18; — NRa. 25, 28.)

S. —

Sa - aḳ - ḳa

(Bisit. 14; — NR. 20, 23.)

A. —

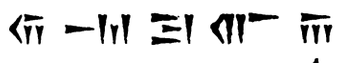
Nam - mi - ri

(Bisit. 6.)

Nam - mir - ri

(NR. 14, 17.)

73. HUMARGA, Çaka Humarga. — Probablement les Σκύθαι Ἀμύργιοι d'Hérodote (VII, 94).

P. — 

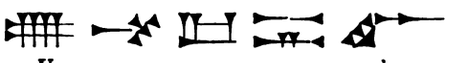
H - u - ma - r - g - d

(NRa. 25.)

S. —

U - mu - ur - ḳa

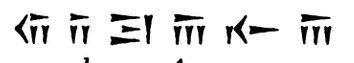
(NR. 20.)

A. — 

U - mu - ur - ga - '

(NR. 14.)

74. MUDRÂYÂ. — L'Égypte. Ce pays formait la sixième satrapie d'Hérodote (III, 91); c'est le grec Αἴγυπτος ou plutôt Μεσραία, l'hébreu מִצְרַיִם, l'arabe مصر. Ce nom se retrouve fréquemment dans les inscriptions unilingues avec un léger changement dans la vocalisation.

P. — 

M - u - d - r - d - y - a

(Bisit. I, 15, 32, 33; II, 7; — NRa. 27; I, 11.)

S. —

Mu - iṣ - ṣa - ri - ya

(Bisit. II, 21.)

Mu - sir - ra - ya

(NR. 21, 22.)

A. —

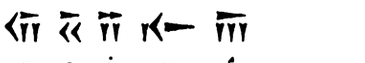
Mi - ṣir

(Bisit. 5, 13, 24; — NR. 16.

Mu - ṣu - ri

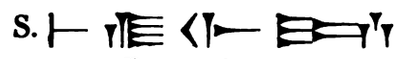
(Inscriptions de Ninive, *passim.*)

75. KUSIYA. — Le pays de Cousch, l'Éthiopie, le כוש de la Bible (Ps. 68, 32), les Κοσσαῖοι ou Κουσσαῖοι des Grecs. Ce nom se trouve dans les inscriptions de Ninive.

P. — 

K - u - s - i - y - á

(NRa. 30.)

S. 

Ku - si - ya

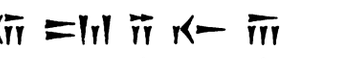
(NR. 26.)

A. —

Ku - u - ṣu (ṣi)

(NR. 19; — Inscriptions de Ninive, *passim.*)

76. PUTIYÂ. — Peuplade du nord de l'Afrique, les פוטי de la Bible (I Chr. II, 53).

P. — 

P - u - t - i - y - á

(NRa. 29.)

S. —

Pu - ti - ya

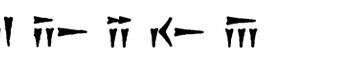
(NR. 23.)

A. —

Bu - u - ṭa

(NR. 19.)

77. MATCHIYÂ. — Peuplade du nord de l'Afrique, les Μαξύες d'Hérodote (IV, 141); les *Machouach* des hiéroglyphes égyptiens.

P. — 

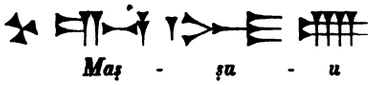
Ma - tch - i - y - á

(NRa. 30, dét. 1.)

S. —

Maṣ - si - ya

(NR. dét. 2.)

A. — 

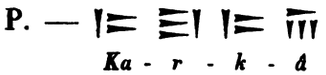
Maṣ - ṣa - u

(NR. 25.)

Maṣ - ai

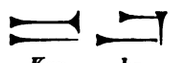
(NR. dét. 3.)

78. KARKA. — Cette contrée ne peut être assimilée au grec Χαλκίς, comme quelques commentateurs l'ont pensé; j'inclinerais plutôt à y voir le Καρχηδών des Grecs et par conséquent « Carthage, » comme M. Oppert l'a indiqué (*Expédition scient. en Mésopotamie*, II, p. 176).

P. — 

Ka - r - k - â

(NRa. 30.)

S. — 

Kar - ḳa

(NR. 25.)

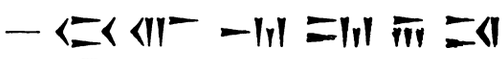
A. —

Kar - ka

(NR. 19.)

Noms propres de villes.

79. HAGAMATÂNA. — Le mot perse qui désigne cette localité figure deux fois à Bisitoun, et, par un caprice du temps, il est deux fois altéré; les deux autres textes nous donnent la certitude qu'il s'agit de l'Ἀγβάτανα ou Ἐκβάτανα des Grecs, l'hébreu אחמתא, le moderne هگدان.

P. — 

Ha - ga - ma - t - â - na

(Bisit. II, 76, 77.)

S. —

Ak - ma - da - na

(Bisit. II, 56, 57.)

A. —

A - ga - ma - ta - nu

(Bisit. 60.)

80. RAGÂ. — Ville de la Médie où l'insurgé Phraortès fut fait prisonnier par Darius; le Ῥαγαῦ ou Ῥάγα des Grecs.

P. —

Ra - g - â

(Bisit. II, 72; III, 2.)

S. —

Raḳ - ḳa - an

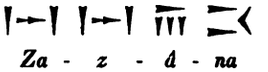
(Bisit. II, 54, 72; III, 8.)

A. —

Ra - ga - '

(Bisit. 59.)

81. ZAZÀNA. — Ville de la Babylonie sur l'Euphrate, où Darius défit l'imposteur Nidintabel.

P. — 

Za - z - â - na

(Bisit. II, 91.)

S. —

Za - iz - za - an

(Bisit. I, 72.)

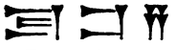
A. —

Za - za - an - nu

(Bisit. 36.)

82. Zuza. — Ville d'Arménie, dont le nom n'a pas été conservé dans le texte perse.

P. — [redacted]

S. — 

Zu - iz - za

(Bisit. II, 25.)

A. —

Zu - n - zu

(Bisit. 49.)

83. Marus. — Ville de Médie, dont le nom n'a pas été conservé dans le texte perse.

P. — [redacted]

S. —

Ma - ru - is

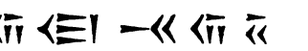
(Bisit. II, 16.)

A. —

Ma - ru -

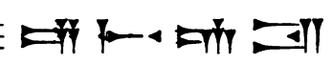
(Bisit. 45.)

84. Kundurus. — Ville de Médie, où l'insurgé Phraortès a été battu par Darius.

P. — 

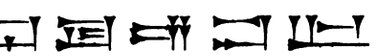
K - uñ - da - r - u - s

(Bisit. II, 65.)

S. — 

Ku - un - tur - ru - us

(Bisit. II, 50.)

A. — 

Ku - un - du - ur

(Bisit. 57.)

85. KUGANAKÂ. — Ville perse, où l'insurgé Martiya avait excité une révolte contre Darius.

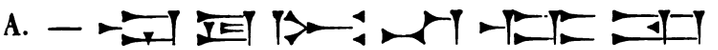
P. —

K - u - ga - na - k - â

(Bisit. II, 9.)

S. —

Ku - uk - kan - na - ḳa - an

A. — 

Ku - gu - na - ak - ka

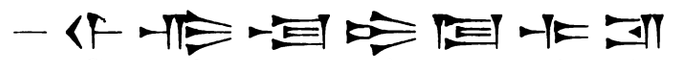
(Bisit. 41.)

86. ÇIKTAUVATIS. — Ville du pays de Nisée en Médie, où Darius a tué le mage Gaumatès.

P. —

Ç - i - k - tha - u - va - t - i - s

(Bisit. 58.)

S. — 

Si - ik - tu - uk - va - ti - is

(Bisit. I, 43.)

A. —

Sik - tu - va - at - ti -

(Bisit. 23.)

87. ARBAIRA. — Les Perses disent *Arbaira*, à cause de l'absence de la liquide *l* dans le dialecte iranien : c'est le grec Ἀρβηλα, le persan اربل. Les inscriptions unilingues donnent souvent la forme idéographique de ce nom, que nous croyons devoir mentionner ici.

P. —

A - r - ba - i - r - â

(Bisit. II, 90.)

S. —

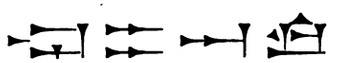
Har - bi - ra

(Bisit. II, 66.)

A. —

Ar - ba - ' - il

(Bisit. 63.)

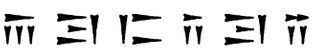


Arba - ilu

(Assarhaddon, W. A. I. pl. 8, col. IV, lig. 49; Inscriptions de Ninive, *passim*.)

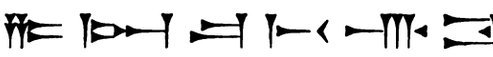
Nom de montagne.

88. ARAKADRIS. — Cette montagne est située auprès de Pasargade.

P. — 

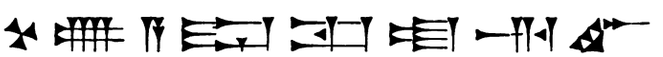
A - ra - ku - d - r - i - s

(Bisit. I, 37.)

S. — 

A - rak - ḳa - tar - ri - is

(Bisit. I, 27.)

A. — 

A - ra - ka - ad - ri - '

(Bisit. 15.)

Noms de fleuves.

89. UFRÂTUS. — L'Εὐφράτης des Grecs, et פְּרָת de la Bible (Gen. XV, 18); le moderne فرات. Ce nom se trouve fréquemment dans les textes de Babylone et de Ninive, nous en indiquerons les formes les plus fréquentes.

P. —

U - f - r - a - t - u - s

(Bisit. 92.)

S. —

U - ip - ra - da

(Bisit. I, 72.)

A. —

Purati

(Bisit. 36. — Ninive. Tigl. Pileser, col. IV, W.A.I. pl. 17, lig. 32. — Babyl. Nabuch. Insc. du Canal, lig. 17.)

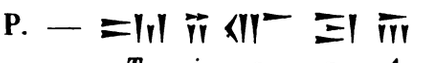
Purat

(Belochus, W. A. I, pl. 35, n° 1, lig. 11.)

Pu - rat - ti

(Botta, pl. 151, n° 11, lig. 8. Inscript. de Ninive, *passim*.)

90. TIGRÀ. — Le grec Τίγρις, l'hébreu חִדֶּקֶל (Gen. II, 14), l'arabe دجلت. Ce nom se trouve, comme le précédent, très-fréquemment dans les textes unilingues.

P. — 

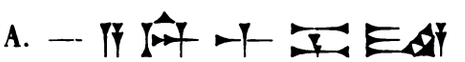
T - i - g - r - á

(Bisit. I, 85, 88; V, 23.)

S. —

Ti - ig - ra

(Bisit. I, 66, 69.)

A. — 

Diglat

(Bisit. 34, 35. — Botta, pl. 145, 1, l. 6. — Layard, pl. 17, l. 5. Inscript. de Ninive, *passim*.)

Di - ig - lat

(Bisit. l. 35.)

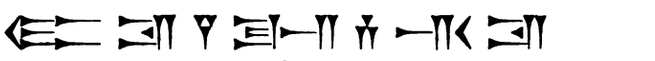
Mots perses transcrits en scythique et en assyrien.

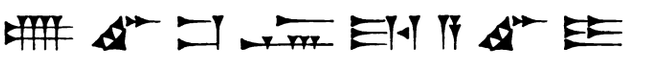
Nous pouvons ajouter à ces noms trois mots perses transcrits et

non traduits dans les textes scythique et assyrien, probablement à cause de leur signification technique.

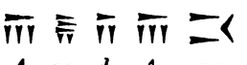
91. VIÇADAHYU. — C'est le nom d'une « porte » bâtie par Xerxès, et mentionnée dans une des inscriptions de Persépolis.

P. —
V - i - ça - da - h - y - u (m)
(D. l. 12.)

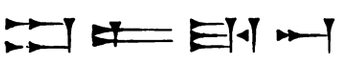
S. — 
Vi - is - sa - da - a - ḫu - is
(D. l. 12.)

A. — 
U - ' - iš - ša - da - a - ' - i
(D. l. 11.)

92. APADÀNA. — C'est le nom d'un « temple » construit par Darius à Suse et restauré par Artaxerxès.

P. — 
A - pa - d - â - na
(S. l. 3, 4.)

S. —
Ḫa - ba - da - na
(Suse, l. 4.)

A. — 
Ap - pa - da - an
(Suse.)

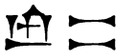
93. DIPI. — « La table, l'inscription. » Il est probable ici que c'est l'expression assyrienne qui a été acceptée par les Perses et les Scythes dans leurs rédactions.

P. —
D - i - p - i - m
(Bisit. IV, 42, 47, 48, 70, 73, 77; — K. 22, 24.)

S. —

Dip - pi

(Bisit. III, 66, 67, 70, 84, 85, 88; — L. 3, 8.)

A. — 

Dip - bi

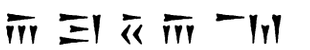
(Bisit. lig. 102.)

B. — NOMS PROPRES CONSERVÉS DANS LE TEXTE SCYTHIQUE.

Nous avons dit que le texte scythique contient encore un certain nombre de noms et de mots transcrits dans cette langue plus ou moins connue, et qui peuvent servir à établir les valeurs des signes de l'écriture anarienne et l'identité du système graphique; aussi nous les reproduisons ici, bien qu'ils n'aient pas été conservés dans le texte assyrien.

Noms propres d'hommes.

94. ARSÀMA. — Grand-père de Darius, l'Ἀρσάμης des Grecs (Hérodote, VII, 68).

P. — 

A - r - s - á - ma

(Bisit. I, lig. 4; A. 6; P. 26.)

S. —

Ir - sa - am - ma

(Bisit. I, lig. 2.)

Ir - sa - ma

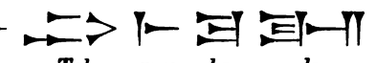
(Bisit. I, lig. 3.)

95. TAKHMAÇPÀDA. — Général de Darius.

P. —

Ta - kh - ma - ç - p - á - da

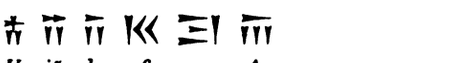
(Bisit. II, 82, 85.)

S. — 

Taḥ - mas - ba - da

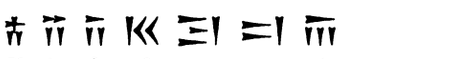
(Bisit. II, 61, 63.)

96. VINDAFRÂ, général mède. — VINDAFRANÂ, conjuré et compagnon de Darius, l'Ἰνταφέρνης d'Hérodote (III, 70). — Les noms de ces deux personnages, différents dans le texte arien, sont rendus par le même nom dans le texte scythique.

P. — 

V - iñ - da - f - r - â

(Bisit. III, 83, 85, 87.)



V - iñ - da - f - ra - n - â

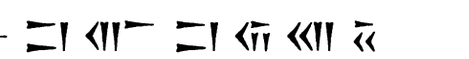
(Bisit. IV, 83.)

S. —

Vi - in - da - bar - na

(Bisit. III, 90.)

97. BAGABUKHSA. — Mégabyse, le Μεγάβυζος d'Hérodote (III, 70). Ce conjuré est dit fils de Zopyre par Hérodote, et fils de Dadyès par les inscriptions.

P. — 

Ba - ga - b - u - kh - sa

(Bisit. IV, 85.)

S. —

Ba - ḳa - bu - uk - sa

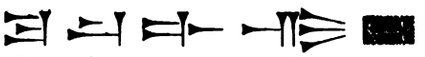
(Bisit. III, 91.)

98. BAGÂBIGNA. — Mégabignes, le père du conjuré Hydarnès.

P. —

Ba - g - â - b - i - g - na

(Bisit. IV, lig. 84.)

S. — 

Ba - ḳa - pi - ik - na

(Bisit. III, fig. 91.)

99. MARDUNIYA. — Mardonius, le Μαρδόνιος des Grecs, le père du conjuré Gobryas.

P. —

Ma - r - d - u - n - i - ya

(Bisit. IV, 84.)

S. —

Mar - du - nu - ya

(Bisit. III, 91.)

100. UPADARMA. — Susien, père d'Atrinès.

P. —

U - pa - da - r - ma

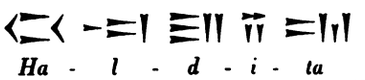
(Bisit. I, 74.)

S. —

Uk - ba - tar - ra - an - ma

(Bisit. I, 56.)

101. HALDITA. — Arménien, père de l'insurgé Arachus.

P. — 

Ha - l - d - i - ta

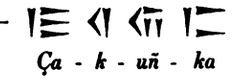
(Bisit. III, 78.)

S. —

Hal - di - da

(Bisit. III, 36.)

102. ÇAKUNKA. — Le Scythe insurgé vaincu par Darius.

P. — 

Ça - k - uñ - ka

(Bisit. V, 28; — dét. K. 1.)

S. —

Is - ku - in - ḳa

(Bisit. dét. K.)

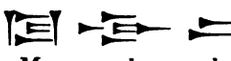
Noms de pays.

103. MAKA. — La Mécie, peuplade des Ichthyophages, les Μαχαί de Ptolémée?

P. —

Ma - ka

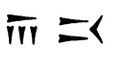
(Bisit. I, 17.)

S. — 

Ma - aḳ - ḳa

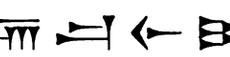
(Bisit. I, 14.)

104. VARKÂNA. — L'Hyrcanie.

P. — 

Va - r - k - â - na

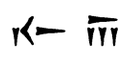
(Bisit. II, 93.)

S. — 

Vi - ir - ḳa - nu - ya

(Bisit. II, 68.)

105. AUTIYÂRA. — Province d'Arménie.

P. — 

A - u - t - i - y - â - ra

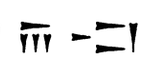
(Bisit. II, 58.)

S. —

Ḥa - u - ti - ya - ra - us

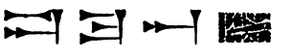
(Bisit. II, 45.)

106. DUBÂLA. — Province de la Babylonie.

P. — 

D - u - b - â - la

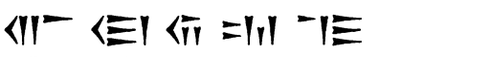
(Bisit. III, 78.)

S. — 

Du - ba - .....

(Bisit. III, 37.)

107. GANDUTAVA. — District de l'Arachosie.

P. — 

Gañ - d - u - ta - va

(Bisit. III, 65.)

S. —

Kan - du - va

(Bisit. III, 28.)

108. ISSITU. — Canton d'Assyrie. Ce nom manque en perse et en assyrien.

P. —

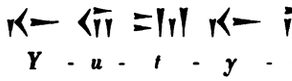
.....

S. —

Iṣ - ṣi - tu

(Bisit. col. II, lig. 41.)

109. YUTIYÀ. — Province perse dépendant de la Karamanie, les Οὔτιοι d'Hérodote (III, 93).

P. — 

Y - u - t - y - d

(Bisit. III, 23.)

S. —

Ya - u - ti - ya - is

(Bisit. III, 1.)

Noms de villes.

110. PATIGRABANÀ. — Ville parthe, le Patigran d'Ammien Marcellin (XVIII, 6, 39).

P. —

Pa - t - i - g - ra - ba - n - d

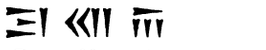
(Bisit. III, 4.)

S. —

Bat - ti - ik - ra - ba - na

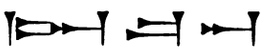
(Bisit. II, 75.)

111. Rakâ. — Ville perse dont le nom s'écrit, dans le texte scythique, comme celui de Raga en Médie (*Supra*, n° 80).

P. — 

Ra - kh - â

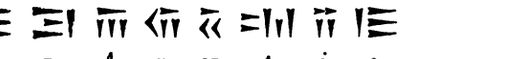
(Bisit. III, 34.)

S. — 

Raḳ - ḳa - an

(Bisit. III, 8.)

112. Viçpâusatis. — Ville parthe.

P. — 

V - i - ç - p - â - u - sa - t - i - s

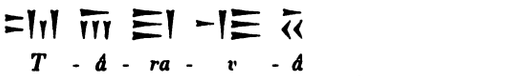
(Bisit. II, 94.)

S. —

Vi - is - ba - u - za - ti - is

(Bisit. II, 70.)

113. Târavâ. — Ville perse du district de Yutia.

P. — 

T - â - ra - v - â

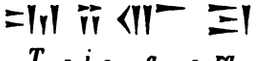
(Bisit. III, 22.)

S. —

Tar - ru - u - va

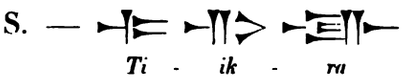
(Bisit. III, 1.)

114. Tigra. — Un fort en Arménie dont le nom s'écrit dans le texte scythique comme celui de l'un des deux grands fleuves de la Mésopotamie (*Supra*, n° 90).

P. — 

T - i - g - ra

(Bisit. II, 39.)

S. — 

Ti - ik - ra

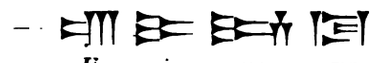
(Bisit. II, 29.)

115. Uhyàma. — Forteresse d'Arménie.

P. —

U - ... - â - ma

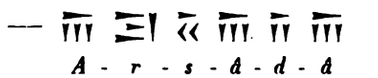
(Bisit. II, 44.)

S. — 

U - i - ya - ma

(Bisit. II, 33.)

116. Arsàdà. — Fort d'Arachosie.

P. — 

A - r - s - â - d - â

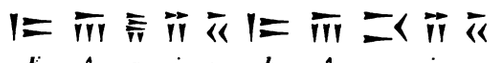
(Bisit. III, 71.)

S. —

Ir - sa - da

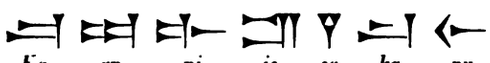
(Bisit. III, 30.)

117. Kàpisakànis. — Fort d'Arachosie.

P. — 

K - â - p - i - sa - k - â - n - i - s

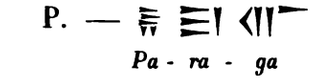
(Bisit. III, 59.)

S. — 

Ka - ap - pi - is - sa - ka - nu - is

(Bisit. III, 24.)

118. Paraga. — Le mont Paraga en Perse.

P. — 

Pa - ra - ga

(Bisit. III, 44.)

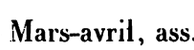
S. —

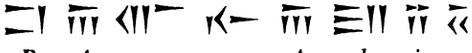
Bar - ra - ḳa

(Bisit. III, 14.)

Noms des mois perses.

Neuf noms de mois perses sont transcrits en médo-scythique; ils étaient traduits par des monogrammes assyriens dont nous avons essayé de donner la signification; cinq seulement sont conservés à Bisitoun, nous les avons marqués d'un *, les autres sont fournis par les inscriptions ninivites.

119. BÀGAYÀDIS. — Mars-avril, ass.  , « le mois du commencement, » le *Nisan* des Juifs.

P. — 

B - â - ga - y - â - d - i - s

(Bisit. I, 55.)

S. —

Ba - gi - ya - ti - is

(Bisit. I, 41.)

120. THURAVÀHARA. — Avril-mai, ass. *, « le mois du taureau. »

P. —

Th - u - ra - v - â - ha - ra

(Bisit. II, 36, 41, 61; III, 39.)

S. —

Ṣu - ir - va - ir

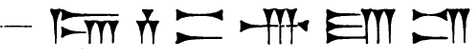
(Bisit. II, 27, 31.)

121. THAIGARTÇHIS. — Mai-juin, ass. *, « le mois de la brique. »

P. —

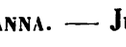
Th - â - i - ga - r - tch - i - s

(Bisit. II, 46.)

S. — 

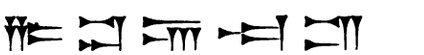
Śa - a - kar - ri - ṣi - is

(Bisit. II, 35.)

122. ADUKANNA. — Juin-juillet (?) ass.  , « le mois de la main. »

P. —

....

S. — 

Ḫa - du - kan - na - is

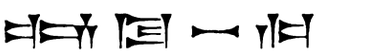
(Bisit. II, 53.)

123. GARMAPADA. — Juillet-août, ass. , « le mois du feu. »

P. —

Ga - r - ma - pa - da

(Bisit. I, 42; III, 7, 46.)

S. — 

Kar - ma - bad - das

(Bisit. I, 31; II, 76; III, 7, 16.)

124. ATHRIYÂDIYA. — Novembre-décembre, ass. *, « le mois des nuages. »

P. —

A - thr- i - y - â - d - i - ya

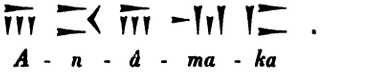
(Bisit. I, 89; III, 18.)

S. —

Ḫa - is - si - ya - ti - ya - is

(Bisit. I, 70; II, 84.)

125. ANÂMAKA. — Décembre-janvier, ass. *, « le mois de la pluie. »

P. — 

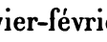
A - n - â - ma - ka

(Bisit. I, 96; II, 26, 56; III, 6.)

S. —

Ḫa - na - ma - ak - kas

(Bisit. I, 75; II, 19, 43; III, 26.)

126. VARKAZANA. — Janvier-février, ass.  , « le mois de la mesure. »

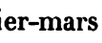
P. —

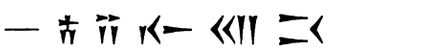
.....

S. —

Var - ḳa - za - na - is

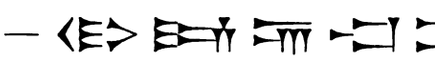
(Bisit. 43.)

127. VIYAKHNA. — Février-mars, ass.  , « le mois de la fin. »

P. — 

V - i - ya - kh - na

(Bisit. I, 37; III, 67.)

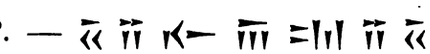
S. — 

Vi - ya - kan - na - is

(Bisit. I, 27; III, 29.)

Mots perses transcrits dans le texte scythique.

128. SIYÂTIS. — « Le Pouvoir. »

P. — 

S - i - y - â - t - i - s

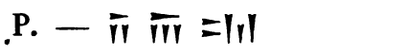
(A 23; — O. 5; — NR a. 4; — NR b. 2; — D. 3; — L. 4; — A. 5; — C. 3; — F. 6; — K, 5; — P. 5.)

S. —

Si - ya - ti - is

(O. 6, — NR. 3.)

129. DÂTA. — « La loi. »

P. — 

D - â - ta

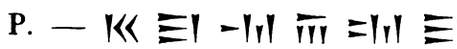
(NR a. 21.)

S. —

Da - ta - am

(NR. 16.)

130. FRAMATAR. — « Empereur. »

P. — 

F - ra - m - â - ta - ra - m

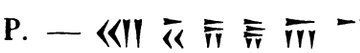
(O. 11; — D. 5; — E. 8; — A. 11; — C. 5; — F. 11; — K. 9; — NR a. 7; — P. 10.)

S. —

Par - ra - ma - da - ra - am

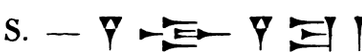
(D. 3; — K. 8.)

131. KHSATHRAPÂVA. — « Satrape, » le grec σατράπης.

P. — 

Kh - sa - thra - p - â - vâ - nâ

(Bisit. III, 14, 55.)

S. — 

Sa - ak - sa - ba - va - na

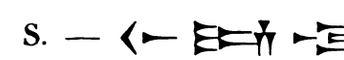
(Bisit. II, 80.)

132. NYÂKA. — « Grand-père. »

P. —

N - y - â - ka

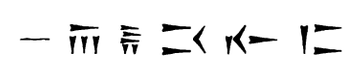
(Suse, 4.)

S. — 

Nu - ya - aḳ - ḳa

(Suse, 3.)

133. APANYÀKA. — « Ancêtre éloigné, » quatrième ascendant.

P. — 

A - pa - n - ya - ka

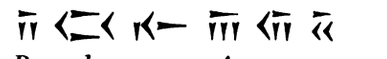
(Suse, 3.)

S. —

Ab - ba - nu - ya - aḳ - ḳa

(Suse, 4.)

134. DAHYÀUS. — « Pays. »

P. — 

Da - h - y - â - u - s

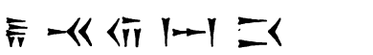
(Bisit. I, 59; II, 28, 53, 59, 72; — B. 2; — K. 3; — NR a. 10.)

S. —

Da - a - ya - u - is

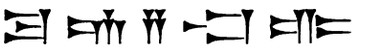
(Bisit. I, 1; II, 20, 77, 78; III, 68; — B. 3; — K. 3; — NR. 8.)

135. PARUZANA. — Littéralement « multilingue. »

P. — 

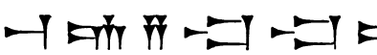
Pa - r - u - za - na

(O. 15; — E. 15; — C. 7; — K. 12; — D. 8; — E. 11; — A. 15.)

S. — 

Ba - ru - za - na - am

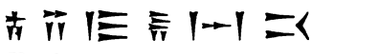
(F. 16.)



Bar - ru - za - na - na - am

(Petites inscriptions détachées.)

136. VIÇPAZANA. — Littéralement « omnilingue. »

P. — 

V - i - ç - pa - za - na

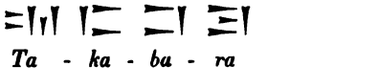
(NR a. 10.)

S. —

Vi - is - ba - za - na

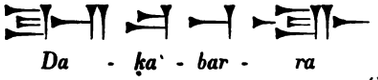
(NR 8.)

137. TAKABARA. — « Aux cheveux tressés (?). » Épithète des Grecs.

P. — 

Ta - ka - ba - ra

(NR a. 29.)

S. — 

Da - ḳa - bar - ra

(NR. 24.)

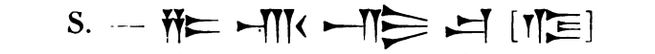
138. TIGRAKHUDA. — Épithète des Scythes. M. Oppert a rapproché ce mot de la forme sanscrite *tigrakôvidah*, qui pourrait signifier « habile à tirer de l'arc » si le mot *tigra* existait avec cette signification dans la langue brahmanique (*Expéd. scientif. en Mésopotamie*, II, p. 174).

P. —
T - i - g - ra - kh - u - da
(NR a. 26.

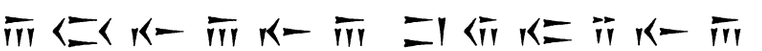
S. —
Ti - ik - ra - ḳa - u - da
(NR. 20.)

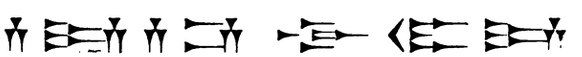
139. ARIKA. — Littéralement « le méchant. » L'assyrien traduit le perse *arika* par *bîsi* « mauvais. »

P. —
A - r - i - ka
(Bisit. I, 22, 23; IV, 63.)

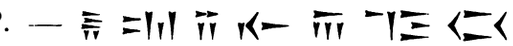
S. — 
Ḥa - ri - ik - ḳa (ku)
(Bisit. II, 13, 53; III, 79.)

140. AHYÂYÀ BUMIYÀ. — Littéralement « de cette terre, » expression perse, transcrite comme un titre dans le texte scythique.

P. — 
A - h - y - â - y - â b - u - m - i - y - â
(Suse.)

S. — 
A - ya - u - e bu - mi - ya
(Suse.)

141. PATIYÂVAHAIY. — Littéralement « j'invoquai, » expression perse transcrite une seule fois dans le texte scythique; l'assyrien correspondant *uṣṣalla* est la 1re pers. aor. iphtaal de la racine צלה « invoquer, prier. »

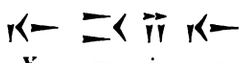
P. — 
Pa - t i - y - â - va ha - i - y
(Bisit. I, 55.)

S. —

Bat - ti - ya - h - ya - a

(Bisit. I, 40.)

142. YANAIYA. — La signification de cette expression n'a pu être indiquée par aucun texte.

P. — 

Ya - na - i - ya

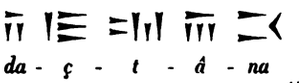
(K. 21.)

S. —

Ya - na - a

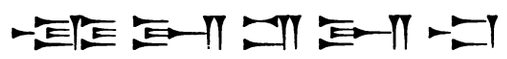
(K. 22.)

143. ARDAÇTÀNA. — Terme d'architecture indéterminé.

P. — 

A - r - da - ç - t - â - na

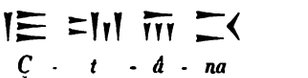
(L.)

S. — 

Ar - da - is - da - na

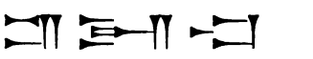
(L.)

144. ÇTÀNA. — Littéralement « lieu distingué. »

P. — 

Ç - t - â - na

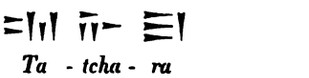
(K. 20.)

S. — 

Is - da - na

(K. 20.)

145. TATCHARAM. — « Palais. » Le texte assyrien a donné la signification de ce mot d'une manière certaine en le traduisant par *bit* (בית), « la demeure. »

P. — 

Ta - tcha - ra

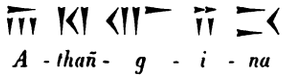
(B. 6.)

S. —

Da - ḳa - a - ra - am

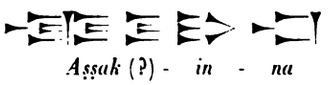
(II, 6.)

146. ATHANGINA. — Terme architectonique, traduit en assyrien par le mot *galala* « marbre (?). »

P. — 

A - thañ - g - i - na

(Persép. Inscription des fenêtres, L.)

S. — 

Aṣṣak (?) - *in* - *na*

(Persép. Inscript. des fenêtres, L.)

C. — NOMS PROPRES DES INSCRIPTIONS DE BABYLONE ET DE NINIVE.

Les inscriptions de Babylone et de Ninive[1] présentent une foule de noms propres qu'on peut distinguer au premier abord, parce qu'ils sont précédés des signes idéographiques dont nous connaissons déjà la signification, et qui désignent, dans ces inscriptions comme dans celles de la Perse, un homme, une ville, un pays. Les rois d'Assyrie, si prodigues de leur écriture, se plaisaient à énumérer les peuples qu'ils avaient soumis, les rois qu'ils avaient vaincus. Cependant nous ne recueillerons pas tous ces noms. Nous ne pouvons, en effet, prendre à l'appui de nos déchiffrements que ceux dont la lecture nous sera

[1] Nous continuerons d'indiquer, d'après des précédents déjà passés dans l'usage, par le nom de *Botta* le recueil d'inscriptions qui accompagne le grand ouvrage de M. Botta, intitulé : *Monument de Ninive, découvert et décrit par P. E. Botta*, Paris, 1849. — Nous indiquerons par le nom de *Layard* le recueil d'inscriptions que M. Layard a publié sous ce titre : *Inscriptions in the cuneiform character from assyrian monuments, discovered by A. H. Layard*, London, 1851. — Enfin nous indiquerons par les lettres W. A. I. (*Western Asia inscriptions*) le recueil publié par MM. Rawlinson et Norris, sous ce titre : *The cuneiform inscriptions of western Asia*. En dehors de ces grands recueils, les inscriptions auxquelles nous pourrions renvoyer n'ont pas besoin d'une désignation générale.

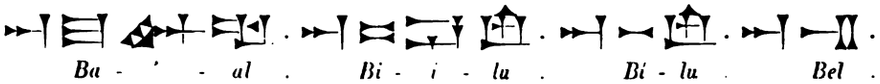
garantie par une transcription étrangère; et encore parmi ces noms nous ne pouvons nous attacher qu'à ceux qui sont écrits phonétiquement.

La lecture des autres noms sera sans doute, comme la lecture des textes, la conséquence de nos déchiffrements; mais pour le moment nous devons nous restreindre aux noms dont la connaissance est nécessaire, soit pour confirmer les valeurs qui nous sont données par les noms des inscriptions trilingues, soit pour achever de faire connaître les articulations que le système phonétique de l'écriture arienne ne pouvait nous révéler.

Noms de divinités.

Les noms des divinités assyriennes sont en général exprimés par des idéogrammes. Cependant nous devons en citer ici quelques-uns sous leur forme phonétique, parce qu'ils se retrouvent dans d'autres noms propres que nous connaissons déjà ou que nous devrons citer par la suite.

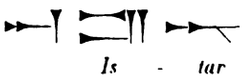
147. BAAL, BEL, BEL-DAGAN. — Le Baal des Philistins, l'hébreu בַּעַל, le Βαάλ des Septante (I, Sam. VI, 25), le Βῆλος des Grecs. En Assyrie, le nom de *Bel* semble s'appliquer à tous les dieux, mais particulièrement à *Bel-Dagan*, le דָּגוֹן de la Bible (I, Sam. V, 4).



(*Passim.*)

148. ISTAR. — L'Ἀστάρτη des Grecs, l'hébreu עַשְׁתֹּרֶת, l'Ἀστάρειῶν des Septante, divinité des Sidoniens (II, Rois, XXIII, 13) et des Phi-

listins (I, Sam. XXXI, 10). En Assyrie, le nom d'Istar semble s'appliquer à toutes les déesses.



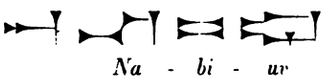
Is - tar

(Sargon, Taureaux. Botta, pl. 43, l. 97.)

Is - ta - ri

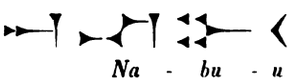
(*Passim.*)

149. NEBO. — La grande divinité des Chaldéens, l'hébreu נְבוֹ, le Ναβώ des Septante (Is. XLVI, 1).



Na - bi - ur

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 65, col. I, l. 1; — Sargon, Botta, pl. 1, l. 5.)



Na - bu - u

(Tablette du Musée Britannique, K. 197, publiée par M. J. Oppert, *E. M.* t. II, p. 258.)

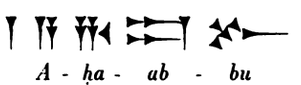
Noms d'hommes.

150. OMRI. — Roi d'Israël, l'hébreu עָמְרִי, l'Ἀμβρί des Septante (I, Rois, XVI, 16, 24), l'Ἀμαρῖνος de Josèphe.

Ḫu - um - ri

(Salmanassar III. Layard, pl. 98, n° 2. — W. A. I. pl. 35, l. 12.)

151. ACHAB[1]. — Roi d'Israël, l'hébreu אַחְאָב, l'Ἀχαάβ des Septante (I, Rois, XVI, 28).



A - ḫa - ab - bu

(Stèle inédite de Salmanassar III, au M. B[2].)

[1] Je dois la connaissance de ce nom, d'une très-grande importance pour fixer la chronologie assyrienne, à une communication de M. Oppert, qui me l'a transmis le 6 octobre 1865, le jour même où il venait de le lire sur la stèle du Musée Britannique.

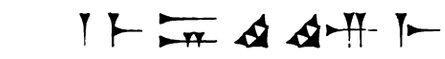
[2] M. B. c'est-à-dire au Musée Britannique.

152. Jéhu. — Roi d'Israël, l'hébreu יֵהוּא, l'Ἰού des Septante (II, Rois, IX, 10), l'Ἰηοῦ Alex.; l'Ἰηοῦς de Josèphe.

Ya - u - a

(Salmanassar III. Layard, pl. 98, n° 2.)

153. Ménahem. — Roi d'Israël, l'hébreu מְנַחֵם, le Μαναήμ des Septante (II, Rois, XV, 17).



Mi - ni - ḫi - im - mi

(Tiglat-Pileser, IV. Layard, pl. 50, l. 10.)

154. Achaz. — Roi de Juda, l'hébreu אָחָז, le Ἀχάζ des Septante (II, Rois, XVI, 1).

Ya - u - ḫa - zi

(Stèle inédite de Tiglat-Pileser, IV, au M. B.)

155. Ézéchias. — Roi de Juda, l'hébreu חִזְקִיָּהוּ, l'Ἐζεκίας des Septante (II, Rois, XVIII, 1).

Ḫa - za - ḳi - a - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 39, col. III, l. 11, 29; col. II, l. 71, pl. 43, l. 15.)

156. Manassé. — Roi de Juda, l'hébreu מְנַשֶּׁה, le Μανασσῆς des Septante (II, Rois, XXI, 1).

Mi - na - śi - e

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 2.)

157. Hazaël. — Roi de Damas, l'hébreu חֲזָאֵל, le Ἀζαήλ des Septante (II, Rois, XIX, 15).

Ḫa - za - ' - ilu

(Salmanassar III, 18e camp. Layard, pl. 92, l. 97, 103.)

158. Lulia. — Roi de Sidon, l'Ἐλυλαῖος de Ménandre (Josèphe, IX, XIV), d'après l'identification de Sir Henri Rawlinson (*Outline of assyr. history*, p. 20).

Lu - li - i

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 35.)

159. Tubal. — Roi de Sidon, l'Ethbaal de la Bible, l'hébreu אֶתְבַּעַל, l'Ἰεθεβαάλ des Septante (I, Rois, XVI, 71), l'Ἰθόβαλος de Josèphe.

Tu - bu - ' - lu

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 48.)

160. Hanon. — Roi de Gaza, le même nom que le Hanon, roi des Ammonites, l'hébreu חָנוּן, le Ἀννών des Septante (II, Sam. X, 1).

Ha - nu - nu

(Sargon, les Fastes, l. 25, 26.)

161. Bélésis. — Homonyme du roi de Chaldée, le Βέλεσις des Grecs.

Ba - la - zu

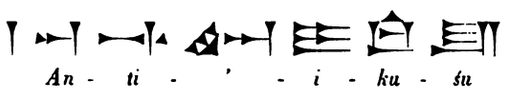
(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 52.)

162. Séleucus. — Roi de Syrie, le Σέλευκος des Grecs.

Śi - lu - ku

(Tablette de Warka. Oppert, *E. M.* t. II, p. 357.)

163. Antiochus. — Roi de Syrie, l'Ἀντίοχος des Grecs.



An - ti - ' - i - ku - śu

(Tablette de Warka. Oppert, *E. M.* t. II, p. 357.)

164. Démétrius. — Roi de Syrie, le Δημήτριος des Grecs.

Di - mit - ri - šu

(Tablette de Warka, Oppert, *E. M.* t. II, p. 357.)

165. Pharaon. — Titre des rois d'Égypte, le *Peraa* des hiéroglyphes, l'hébreu פַּרְעֹה (Gen. XII, 15), le Φαράων des Grecs.

Pi - ir - ' - u

(Sargon, les Fastes, l. 27.)

166. Sébéchus. — Roi d'Égypte, le *Šabaka* des hiéroglyphes, l'hébreu סוא (II, Rois, XVII, 4), le Σαβάκως ou le Σεβήχως des Grecs.

Šab - ' - i

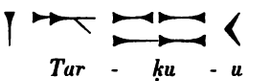
(Sargon, les Fastes, l. 25, 26.)

167. Nichou. — Roi d'Égypte, le *Nekau* des hiéroglyphes, l'hébreu נְכוֹ ou נְכֹה, le Νεχαώ des Septante (II, Rois, XXIII, 29; II, Chr. XXXV, 20).

Ni - ku - u

(Prisme inédit de Sardanapale VI, col. I, au M. B.)

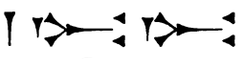
168. Taraka. — Roi d'Éthiopie, l'hébreu תִּרְהָקָה, le Θαράκα des Septante (Is. XXXVII, 9; II, Rois, XIX, 9).



Tar - ḳu - u

(Prisme inédit de Sardanapale VI, au M. B.)

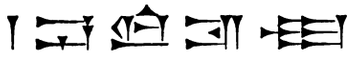
169. Gygès. — Roi de Lydie, le Γύγης des Grecs (Hérodote, I).



Gu - gu

(Tablette inédite du M. B.)

170. ÉGISTHE. — Roi d'Idalium, dans l'île de Chypre, l'Αἴγισθος des Grecs.



E - ki - is - tu

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 8.)

171. PYTHAGORAS. — Roi de Citium, dans l'île de Chypre, le Πυθαγόρας des Grecs.

Pi - ṭa - a - ga - ra

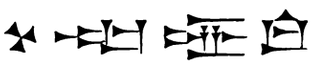
(Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 9.)

Noms de pays.

172. KASKU, LA COLCHIDE? — Probablement les Κόλχοι des Grecs (Hérod. III, 97).

Kaś - ku

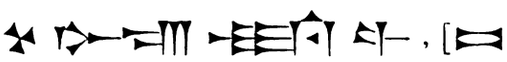
(Sargon. Botta, pl. 6, l. 29.)



Ka - aś - ku

(Sargon. Botta, pl. 6, l. 36.)

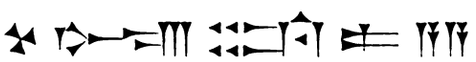
173. ILLIPI. — L'Albanie du Caucase, les Ἀλβανοί des Grecs (Strabon, XI, III).



Il - li - pi , (bi)

(Sargon, les Fastes, l. 18, 121.)

UN HABITANT DE L'ALBANIE.



Il - li - pa - ai

(Sargon, les Fastes, l. 70.)

174. Tubal. — Peuple de l'Asie Mineure, probablement l'hébreu תּוּבַל ou תֻּבַל (Éz. xxvii, 13); le Θοβέλ des Grecs.

Ta - bal , ba - li

(Salmanassar III. Layard, pl. 92, l. 105, 109. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 12.)

175. Mesek. — Peuple de l'Arménie, l'hébreu מֶשֶׁךְ, le Μοσόχ ou les Μόσχοι des Septante (Gen. x, 2).

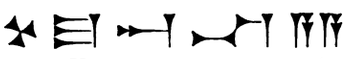
Mu - us - ki

(*Passim.*)

Mus - ku - u - ya

(Tiglat-Pileser I^er^, 1. W. A. I. pl. 9, col. I, l. 63.)

176. Van. — Le pays de Van, en Arménie, le moderne وان.



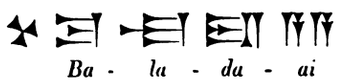
Va - an - na - ai

(*Passim.*)

Van - na - ai

(Sargon, les Fastes, l. 36, 38, 41, 44, 48, 50.)

177. Balad. — Le « Beled » des Arabes, le moderne بلد, le pays où sont situées les carrières dans lesquelles les taureaux du palais de Koyoundjik ont été sculptés. (*Conf.* Oppert, *E. M.* t. I, p. 296.)



Ba - la - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 42, col. VI, l. 52.)

178. Hilaku. — La Cilicie, la Κιλικία des Grecs.

Hi - lak - ku

(Sargon, les Fastes, l. 30.)

179. La Lydie. — Province de l'Asie Mineure, la Λυδία des Grecs.

Lu - ud - di

(Tablette inédite. M. B.)

180. Hamat. — Ville et province de Syrie, l'hébreu חֲמָת « la forteresse, » le Ἀμάτ ou Αἰμάθ des Septante (Nombres, XIII, 22).

A - ma - at - ti

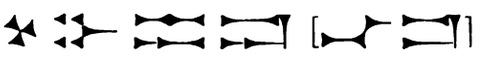
(Sargon, les Fastes, l. 33, 36, 49, 56.)

Un habitant du pays d'Hamat.

A - ma - ta - ai , (mat - ai)

(Salmanassar III. Layard, pl. 90, l. 60, 87, 88. — Sargon, les Fastes, l. 33.)

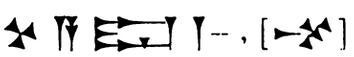
181. Pukud. — Le « Pekod » de la Bible, l'hébreu פְּקוֹד (Éz. XXIII, 23; Jér. L, 21).



Bu - ḳu - du (ḳud - du)

(Sargon, les Fastes, l. 126. — Pavés, Botta, pl. 4, col. I, l. 61.)

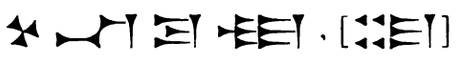
182. Aram. — « Les Araméens, » l'hébreu אֲרָם, le Ἀράμ des Septante (Gen. X, 22).



A - ra - mi , (mu)

(Sargon, les Fastes, l. 150.)

183. Nabata. — Les Nabatéens, l'hébreu נְבָיוֹת, le Ναβαϊώθ des Septante (Gen. XXV, 13), les Ναβαταῖοι des Grecs.



Na - ba - ta , (tu)

(Sennachérib. Layard, pl. 63, l. 16; prisme, W. A. I. pl. 37, col. I, l. 46.)

184. La Chaldée. — Le pays des Chaldéens, l'hébreu כַּשְׂדִּים, les Χαλδαῖοι des Septante (Jér. xxiv, 5).

Kal - du , (di)

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 22. — Sargon, les Fastes. l. 21, 122.)

Un habitant de la Chaldée.

Kal - di - ai

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 43.)

185. La Palestine. — L'hébreu פְּלֶשֶׁת, le Φυλιστιείμ des Septante (Exode, xv, 14).

Pa - la - aś - tav

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 12.)

186. La Judée. — L'hébreu יְהוּדָה, la Ἰούδα des Septante (Gen. xxix, 35).

Ya - u - di

(Sennachérib. W. A. I. pl. 43, l. 15. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 48, n° 1, l. 2.)

Un habitant de la Judée. — Hébreu יְהוּדִי (II, Rois, xvi, 6).

Ya - u - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 37, col. II, 72; col. III, 22.)

187. Israël, Israélite. — L'hébreu יִשְׂרָאֵל, יִשְׂרְאֵלִי, l'Ἰσραήλ des Septante.

Ṣir - ' - la - ai

(Stèle inédite de Salmanassar III, M. B.)

188. La Syrie, le pays des Hittes. — Les descendants de Heth,

fils de Chanaan, l'hébreu חִתִּים, les Χετταῖοι des Septante (II, Rois, VII, 6).

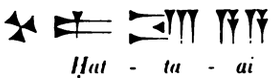
Ḫa - at - ti

(Tiglat-Pileser I^er^. W. A. I. pl. 13, col. V, l. 49. - Sargon, les Fastes, l. 95.)

Ḫat - ti

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 11. - Sargon, les Fastes, l. 17, 117.)

Un habitant de la Syrie.



Ḫat - ta - ai

(Salmanassar III. Layard, pl. 89, l. 40.)

189. Hamranu. — Le Hauran, l'hébreu חוֹרָן (Éz. XLVIII, 18), l'Αυρανῖτις des Grecs, le moderne حوران.

Ḫa - am - ra - a - nu

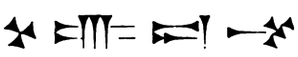
(Sargon, les Fastes, l. 18.)

190. Moab. — Selon la restitution de M. Oppert, l'hébreu מוֹאָב, le Μωάβ des Septante (Gen. XIX, 30 à 38). Un Moabite, מוֹאָבִי (Jér. 48).

Ma - ' - ba - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 53.)

191. Édom. — L'Idumée, l'hébreu אֱדֹם, le Ἐδώμ des Septante (Nomb. XX, 21).



U - du - mu

(Belochus IV. W. A. I. pl. 35, n° 1, l. 12.)

Un habitant du pays d'Édom. — Hébreu אֲדֹמִי (Deut. XXIII, 8).

U - du - um - ma - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 54.)

192. SABA. — L'hébreu סְבָא et שְׁבָא, le Σάβα des Septante. סְבָא était un fils de Chus qui devint la souche d'une peuplade de l'Éthiopie (Gen. x, 7). On sait du reste que שְׁבָא désigne trois individus du même nom qui devinrent la souche de plusieurs peuples arabes (Gen. x, 7; x, 28; xxv, 3), « les Sabéens. »

Śa - ba - ' - ai

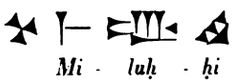
(Sargon, les Fastes, l. 27.)

193. HAGARUNA. — Les Agaréniens, les descendants d'Agar, habitants d'une contrée située sur les bords du golfe Persique; l'hébreu הָגָר et הַהַגְרִאִים, l'Ἀγάρ des Septante (Gen. xvi, 1; I, Chr. v, 10).

Ha - ga - ra - nu

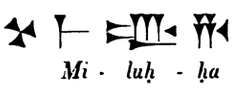
(Sennachérib. Layard, pl. 63, l. 16.)

194. MILUHA, LE PAYS DE MÉROÉ. — L'Éthiopie, selon l'identification probable de M. Oppert, le Μερόη des Grecs.



Mi - luḫ - ḫi

(Sargon, les Fastes, l. 103, 109.)

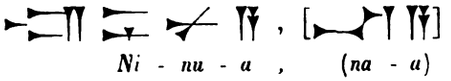


Mi - luḫ - ḫa

(*Passim.*)

Noms de villes.

195. NINIVE. — Capitale de l'Assyrie, l'hébreu נִינְוֵה; la Νινευή des Septante (Gen. x, 11), la Νῖνος des Grecs.



Ni - nu - a , (na - a)

(*Passim.*)

196. Calah. — Ville d'Assyrie, l'hébreu כָּלַח; le Χαλάχ des Septante (Gen. x, 11).

Kal - ḫi

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 21, l. 50. — Shamas Phul. W. A. I. pl. 38.)

Kal - ḫa

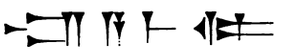
(*Passim.*)

197. Telassar. — L'hébreu תְּלַאשַׁר et תְּלַשַּׂר, le Θαεσθέν des Septante (II, Rois, xix, 12).

Tul - as - su - ri

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. II, l. 23.)

198. Amida. — Ancien nom de Diarbekr, l'arabe آمد. (*Conf.* Abulféda, édit. Reinaud, p. 287; Oppert, *E. M.* t. I, p. 50.)



A - mi - di

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 6, col. III, l. 108, 109. — Shamas Phul. W. A. I. pl. 29, col. I, l. 49.)

199. Karkar. — Le « Korkor » de la Bible, l'hébreu קַרְקֹר (Jug. viii, 10).

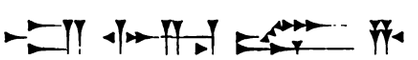
Kar - ḳa - ru

(Sargon, les Fastes, l. 35.)

Kar - ḳa - ri

(Sargon, les Fastes, l. 34.)

200. Arrapha. — Ville du nord de l'Assyrie, l'Ἀρράπαχῖτις de Ptolémée.



Ar - rap - ḫa

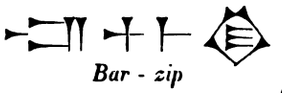
(Sennachérib. W. A. I. pl. 37, col. I, l. 27.)

201. PHETOR. — L'hébreu פְּתוֹר, le Φαθουρά des Septante (Nomb. XXII, 5).

Pi - it - ru

(Salmanassar III. Obél. 3e comp. Layard, pl. 89, l. 40.)

202. BORSIPPA. — Ville de Chaldée, le Borsif du Talmud, τὰ Βόρσιππα des Grecs (Strabon, XVI, p. 739).

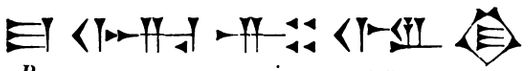


Bar - zip

(*Passim.*)

Bar - zi - pa , (pav)

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 53, col. I, l. 16.)



Ba - ar - zi - pav

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 52, n° 3, l. 9.)

203. KARKAMIS. — Ville de Syrie sur les bords de l'Euphrate, l'hébreu כַּרְכְּמִישׁ (Is. X, 9); la Κιρχήσιον des Grecs.

(Kar) Gar - ga - mis

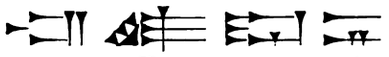
(Tiglat-Pileser I^er^. W. A. I. pl. 13, col. V, l. 49. — Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 69.)

204. NASIBIN. — Ville de la Mésopotamie sur l'Euphrate, la Νίσιβις des Grecs; Antioche de Mygdonie, la moderne نصيبين. (*Conf.* Oppert, *E. M.* t. I, p. 60.)

Na - ṣi - bi - in

(Tablette inédite. M. B.)

205. HARAN. — Ville de la Mésopotamie, l'hébreu חָרָן; la Ἀῤῥάν des Septante (Gen. XI, 31).



Ḫar - ra - ni

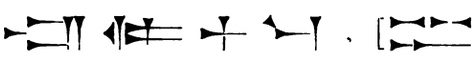
(Sargon, les Fastes, l. 10.)

206. ALEP. — Ville de Phénicie, l'hébreu חֶלְבּוֹן (Éz. XXVII. 18): la Χελβών des Grecs.

Ḥi - il - ba - nuv

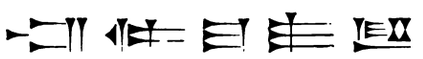
(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 65, l. 23.)

207. DAMAS. — Ville de Syrie, l'hébreu דַּמֶּשֶׂק (Gen. XIV, 16); la Δαμασκός des Grecs.



Di - mas - ḳa . (ḳu)

(Sargon, les Fastes, l. 33, 57.)



Di - ma - as - ḳi

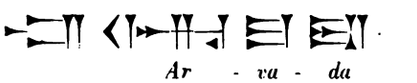
(Belochus. W. A. I. pl. 45, l. 16, 21.)

208. SIMYRA. — Colonie phénicienne au pied du Liban, l'hébreu צְמָרִי (Gen. X, 18, 60); la Σίμυρα des Grecs.

Si - mir - ra

(Sargon, les Fastes, l. 33.)

209. ARVAD. — Aradus, ville phénicienne, l'hébreu אַרְוָד (Gen. X, 18; Éz. XXVII, 28); la Ἄραδος des Grecs.



Ar - va - da

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 86.)

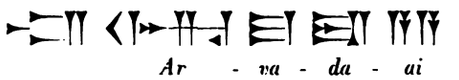
A - ru - a - di

(Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. V, l. 6.)

A - ru - ad - du

(Sardanapale VI, inscript. inédite du M. B. col. II, sub.)

Un habitant d'Arvad. — Hébreu אַרְוָדִי (Gen. x, 18).



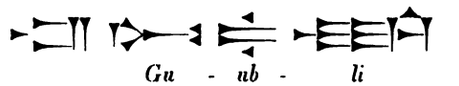
Ar - va - da - ai

(Sardanapale, W.A.I. pl. 28, col. I, l. 2.)

A - ru - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 49.)

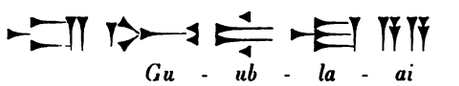
210. Gubal, Byblos. — Ville de Phénicie, l'hébreu גְּבַל (Éz. xxvii, 9); la Βύϑλος ou Βίϑλος des Grecs.



Gu - ub - li

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 84. — Assarhaddon. W.A. I. pl. 45, col. V, l. 5.)

Un habitant de Byblos. — Hébreu הַגִּבְלִי (Jos. xiii, 5).



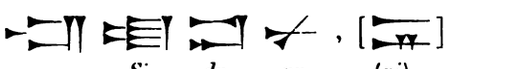
Gu - ub - la - ai

(Sennachérib. W.A.I. pl. 38, col. II, l. 50.)

211. Sidon. — Ville de Phénicie, l'hébreu צִידוֹן (Gen. x, 19); la Σιδών des Grecs.

Ṣi - du - un - nu , (ni)

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 84. — Sennachérib. W.A.I. pl. 38, col. II, l. 25, 38.)



Ṣi - du - nu , (ni)

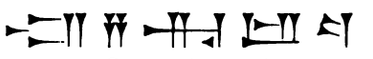
(Sennachérib. W.A.I. pl. 27, col. I, l. 40; II, 35.)

Un habitant de Sidon. — Hébreu צִידֹנִי (Deut. iii, 9).

Ṣi - du - un - na - ai

(Sennachérib. W.A.I. p. 38, col. II, l. 48.)

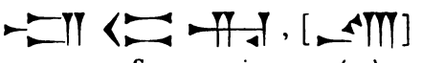
212. Sarepta. — Ville de Syrie, l'hébreu צָרְפַת « la fonderie; » la Σάρεπτα des Septante (I, Rois, xvii, 9, 10).



Ṣa - ri - ip - tav

(Sennachérib. W.A.I. pl. 38, col. II, l. 39.)

213. Tyr. — Ville de Phénicie, l'hébreu צֹר et צוֹר « le rocher » (II, Sam. xxiv, 7); la Τύρος des Grecs.



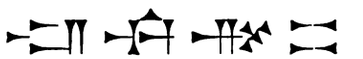
Ṣur - ri , (ra)

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 85.— Belochus. W.A. I. pl. 35, l. 12.)

Ṣur - ra - ai

(*Passim.*)

214. Ecdippa. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu אַכְזִיב; la Κεζίβ des Septante (Jos. xv, 44).



Ak - zi - bi

(Sennachérib. W.A.I. pl. 38, col. II, l. 40.)

215. Acre. — Ville de Syrie, l'hébreu עַכּוֹ (Jug. I, 31); la Ἄκη de Diodore, la Πτολεμαΐς des Grecs, la عكا des Arabes.

Ak - ku - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 40.)

216. Samarie. — Capitale du royaume d'Israël, l'hébreu שֹׁמְרוֹן; la Σαμάρεια des Septante (I, Rois, xvi, 14), la Σεβαστή des Grecs.

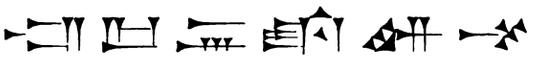
Śa - mi - ri - na

(Tiglat-Pileser IV. Layard, pl. 50, l. 10. — Sargon, les Fastes, l. 23; Taureau g. Botta, pl. 40, l. 26.)

Śa - mir - i - na

(Sargon, Pavé g. Botta, pl. 16, l. 31; Annales, Botta, pl. 160, n° 5, l. 2.)

217. Jérusalem. — Capitale du royaume de Juda, l'hébreu יְרוּשָׁלַם « la maison de la paix; » l'Ἱερουσαλήμ des Septante (Jos. x, 1, 5), la Ἱεροσόλυμα des Grecs.



Ur - śa - li - im - mu

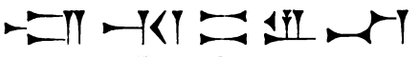
(Sennachérib. W. A. I. pl. 39, col. III, l. 8, 20.)

218. Bet-Dagan. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu בֵּית דָּגוֹן; le Βαγαδιήλ des Septante (Jos. xv, 41).

Bit - Da - gan

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 65.)

219. Hebron (?). — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu חֶבְרוֹן, la Χεβρών des Septante (II, Sam. v, 5).



Ḫu - bi - ru - na

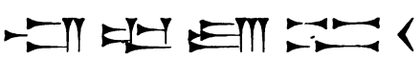
(Tiglat-Pileser IV. Layard, pl. 50, l. 2.)

220. Lakis. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu לָכִישׁ; la Λαχίς des Septante (II, Rois, xix, 8).

La - ki - śu

(Layard, *Niniveh and Babylon*, p. 152.)

221. Altaku. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu אֶלְתְּקֵה; le Ἀλ-καθά des Septante (Jos. xix, 44).



Al - ta - ḳu - u

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 82.)

222. Timnat. — Ville de la tribu de Juda, l'hébreu תִּמְנָתָה; la Θαμναθά des Septante (Jos. xix, 43).

Ta - am - na - a

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 83.)

223. Banaïbarka. — Ville de la tribu de Dan, l'hébreu בְּנֵי־בָרַק; la Βαναίβαρχατ des Septante (Jos. xix, 45).

Ba - na - ai - bar - ḫa - a

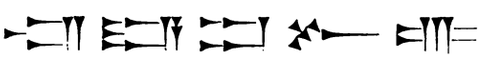
(Sennachérib. W. A. I. pl. 27, col. II, l. 66.)

224. Migron. — Ville de la tribu de Benjamin, l'hébreu מִגְרוֹן; la Μαγδών des Septante (I, Sam. xiv, 2).

Am - gar - ru - na

(Sennachérib. W. A. I. pl. 33, col. III, l. 1, 25. — Assarhaddon, l. 5.)

225. Joppé. — Aujourd'hui Jafa, ville de la tribu de Dan, l'hébreu יָפוֹ « la beauté » (Jos. xix, 46); la Ἰόππη des Grecs.



Ya - ap - pu - u

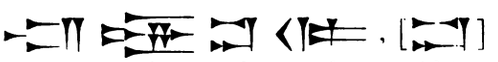
(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 60.)

226. Jamné. — Ville des Philistins, la « Jabneh » de la Bible; l'hébreu יַבְנֶה, la Ἰαμνία des Septante (II, Chr. xxvi, 6).

Ya - am - na - na

(Sargon. Botta, pl. 160, n° 5, l. 2.)

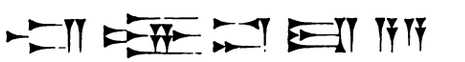
227. Asdod. — Ville de Palestine, l'hébreu אַשְׁדּוֹד; la Ἄζωτος des Septante (Jos. xi, 22).



Aš - du - di , (du)

(Sargon, les Fastes, l. 90, 100, 104. — Assarhaddon, W. A. I. pl. 48, l. 7.)

Un habitant d'Asdod. — Hébreu אַשְׁדּוֹדִי (Néh. xiii, 23).



Aš - du - da - ai

(Sennachérib. W. A. I. pl. 38, col. II, l. 51.)

228. Ascalon. — Ville des Philistins, l'hébreu אַשְׁקְלוֹן; le Ἀσκαλών des Grecs (Jos. xiii, 3).

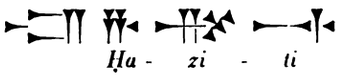
Iś - ḳa - al - lu - . na

(Sennachérib. W.A.I. pl. 38, col. II, l. 58, 63.)

Iś - ḳa - lu - na

(Assarhaddon. W.A.I. pl. 48, n° 1, l. 4.)

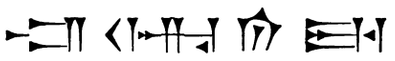
229. Gaza. — Ville frontière de la Palestine, l'hébreu עַזָּה « la forte » (Jos. xi, 22); la Γάζα et Ἄζα des Grecs.



Ḥa - zi - ti

(Sardanapale III. W. A. I, pl. 25, col. III, l. 71. — Sargon, les Fastes, l. 25, 26. — Assarhad. l. 4.)

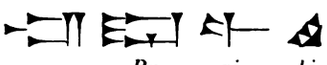
230. Arphad. — Ville de Syrie, l'hébreu אַרְפָּד (II, Rois, xv, 34); l'Ἀρφάδ des Grecs.



Ar - pad - da

(Sargon, les Fastes, l. 33.)

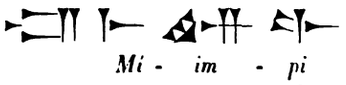
231. Raphia. — Ville frontière de Syrie, champ de bataille de Sargon et de Sébéchus, et plus tard d'Antiochus le Grand et de Ptolémée Philopator, la Ῥαφία des Grecs.



Ra - pi - ḥi

(Sargon, les Fastes, l. 25.)

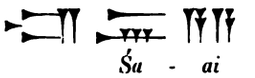
232. Memphis. — Ville d'Égypte, la *Mennouphi* ou *Memphi* des hiéroglyphes, la Μέμφις des Grecs; l'hébreu נֹף (Jér. ii, 16; Isaïe, xix, 13), ou מֹף (Osée, ix, 6).



Mi - im - pi

(Sardanapale VI. Prisme inédit du M. B.)

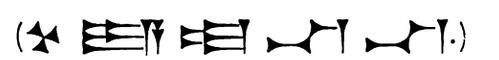
233. Saïs. — Ville d'Égypte, la *Sau* des hiéroglyphes, la Σαΐς des Grecs.



Śa - ai

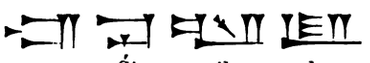
(Sardanapale VI. Prisme inédit du M. B.

Villes de l'île de Chypre.



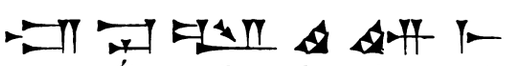
Les inscriptions d'Assarhaddon (W. A. I. pl. 48, n° 1), nous ont fait connaître les noms d'un certain nombre de villes du pays de *Yatnan*. Nous identifions ce pays avec l'île de Chypre ; les noms que nous citons ne laissent, en effet, aucun doute sur cette localité ; c'est bien dans l'île de Chypre que se trouvent les villes dont les noms suivent :

234. Soli. — La Σόλοι, vulg. Σόλους, de Strabon (XIV, vi), la *Soloe* des Romains.



Śi - il - lu

235. Salamis. — La Σαλαμίς des Grecs, la *Constantinia* moderne.



Śi - il - ḫi - im - mi

236. Idalium. — L'Ἰδάλιον des Grecs.

I - di - ' - al

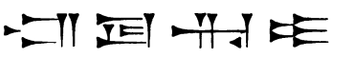
237. Citium. — La Κίτιον de Strabon (XIV, vi).

Ki - it - ti - e

238. Amathonte. — L'Ἀμαθοῦς de Strabon (XIV, vi).

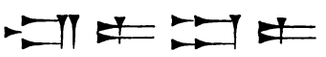
Am - ti - ḫa - ṭa - aś - ti

239. Curium. — La Κούριον de Strabon (XIV, vi).



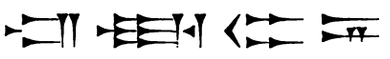
Ku - ri - i

240. Paphos. — La Πάφος des Grecs.



Pa - ap - pa

241. Limenium. — La Λιμενία des Grecs.



Li - mi - ni

242. Tamassus. — La Τάμασος de Strabon (XIV, vi), la *Tamesia* de Polybe.

Ta - mi - ṣi

Noms propres de montagnes.

243. Le Liban. — Montagne située entre la Syrie et la Palestine, l'hébreu לְבָנוֹן et לְבוּנָה « la montagne blanche » (Jér. xviii, 14); le Λίβανος des Grecs.

Lab - na - a - na

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 28, col. I, l. 5.)

Lab - na - na

(Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, col. III, l. 70. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 45, col. V, l. 16.)

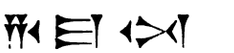
La - ab - na - nur

(Nabuchodonosor. W. A. I. pl. 54, col. III, l. 22.)

244. L'Amanus. — Montagne de la Cappadoce, une des chaînes qui, partant du Taurus, se prolongent jusqu'à l'Euphrate; l'hébreu אַמָּנָה (Cant. IV, VIII); l'Ἀμανός des Grecs.

Ḫa - ma - a - ni , (nu)

(Salmanassar III. Layard, pl. 88, l. 29, 96, 127, 132. — Sardanapale III. W. A. I. pl. 25, l. 88.)



Ḫa - ma - nuv

(Sennachérib. W. A. I. pl. 42, col. VI, l. 47. — Assarhaddon. W. A. I. pl. 47, col. VI, l. 16.)

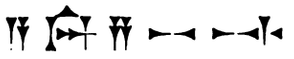
Noms propres de fleuves.

245. Le Khauser. — Affluent du Tigre, le moderne خوزر.

Ḫu - su - ur

(Sennachérib. Layard, pl 64, l. 61.)

246. Le Zab. — Affluent du Tigre, le Ζάβατος de Xénophon, le Λύκος de Ptolémée et de Strabon, le moderne زاب.



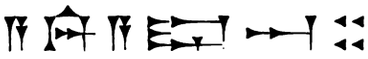
Za - bat - ti

(*Passim.*)

Za - ba - ti

(Tiglat-Pileser I^er^. W. A. I. pl. 9, l. 93; V, l. 39, et toutes les inscriptions suivantes.)

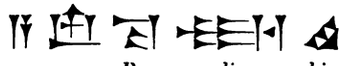
247. L'Oronte. — Affluent de l'Euphrate, l'Ὀρόντης des Grecs (Strabon, XVI).



A - ra - an - tu

(Sardanapale III. W. A. I pl. 25, l. 79.)

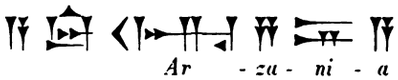
248. Le Balikh. — Affluent de l'Euphrate, le Βίλιχος des Grecs, le moderne بلخ.



Ba - li - ḫi

(Salmanassar III. Ob. de Nimroud, 6e compag. Layard, pl. 83, l. 54.)

249. L'Arzanias. — Affluent de l'Euphrate, l'Ἀρσανιάς des Grecs, le moderne ارسناس.



Ar - za - ni - a

(Salmanassar III. Ob. de Nimroud, 27e compag. Layard, pl. 95, l. 143.)

250. Le Khabour. — Le fleuve de Gozan, l'hébreu חָבוֹר; l'Ἀβώρ des Septante (II, Rois, XVII, 6; XVIII, 11).

Ḫa - bur

(Tiglat-Pileser Ier. W. A. I. pl. 14, l. 70. — Sardanapale. W. A. I. pl. 18, l. 77.)

D. — Noms propres des inscriptions arméniaques et susiennes.

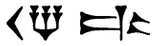
Les inscriptions arméniaques et susiennes contiennent des passages qu'il est déjà facile de comprendre, et dont la lecture confirme l'identité du système graphique anarien : aussi nous croyons devoir relever ici quelques-uns des noms propres qu'elles renferment.

Inscriptions arméniaques.

Schulz a recueilli, sur les bords du lac de Vân, quelques inscriptions arméniaques qui ont été publiées dans le Journal de la Société asiatique de France[1]. Ces inscriptions renferment un grand nombre de groupes idéographiques, qui permettent déjà de comprendre le sens de certains passages, bien qu'on ne puisse encore les articuler dans leur langue originelle; ainsi nous voyons dans quelques-unes

[1] Conf. *Mémoire sur le lac de Vân et ses environs*, par M. Fr. Ed. Schulz, dans le *Journal asiatique*, avril-mai 1840, IIIe série, tome IX.

d'elles qu'il s'agit du dénombrement des offrandes présentées aux dieux de l'Arménie, et nous pouvons lire, par exemple :

« Dix-sept bœufs » 

(Schulz, pl. IV, n° XVII, l. 4.)

« Trente-quatre moutons »

(Schulz, pl. IV, n° XVII, l. 4.)

L'idéogramme qui exprime l'idée de « cheval » se retrouve, en arméniaque comme dans les textes assyriens et médo-scythiques de Bisitoun, et comme dans tous les textes de Babylone et de Ninive, exprimé par le groupe

(Comparez : Bisit. texte méd. col. 1, l. 68 ; — Sargon, les Fastes, *passim*. — Schulz, pl. VI, n° XLII, 20.)

Le monogramme royal 𒈗 figure dans ces textes, accompagné d'un qualificatif qui semble avoir été simplement transcrit de manière à présenter un groupe qui serait alors, pour l'arménien, un allophone d'origine assyrienne introduit dans les textes arméniaques. Nous lisons en effet à Vân, comme dans les titres des rois de Ninive :

(Comparez : Botta, pl. 1, l. 1 et *passim*. — Schulz, pl. VI, n° XLI, B. l. 9.)

Le mot « palais » est également rendu par l'idéogramme commun à tous les textes

(Comparez : Bisit. l. 43. — Botta, pl. 1, l. 1 et suiv. — Schulz, pl. I, n° IV, l. 24 ; pl. VI, n° XLII, l. 27.)

Quelques noms propres assyriens s'y rencontrent sous leur forme idéographique : nous y lisons, en effet, le nom de l'Assyrie, que nous connaissons déjà,

(Comparez *supra*, n° 64, et Schulz, pl. VI, n° XLII, l. 25.)

Les noms de quelques divinités assyriennes sont aussi reproduits sous leur forme idéographique; ce sont :

Le dieu « Ao »

(Comparez : Sargon, les Fastes, l. 155; — Schulz, pl. IV, n° xvii, l. 3 et suiv.)

Le dieu « Samas ».

(Comparez : Sargon, les Fastes, l. 17 et *passim*; — Schulz, pl. IV, n° xvii, l. 3 et suiv.)

Enfin nous trouvons dans ces textes le nom de « Babylone, » que nous connaissons déjà (*Supra*, n° 65), écrit phonétiquement comme dans les textes assyro-chaldéens. Nous lisons, en effet, dans les inscriptions de la grotte de Kazané-Kapoussi :

Ba - bi - lu - u

(Comparez : *supra*, n° 65, — et Schulz, pl. III, n° xii, l. 5.)

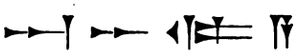
Ba - bi - lu - ni - e

(Schulz, *Ibid.* l. 4.)

Ces observations suffisent pour nous faire comprendre l'identité du système graphique anarien, et nous permettre d'en poursuivre la démonstration, en comparant des noms écrits phonétiquement dans ces textes à ceux qui nous sont fournis par les textes assyriens.

251. Haldia. — Divinité arméniaque.

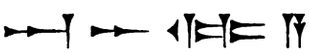
Ass. —



Ḫal - di - a

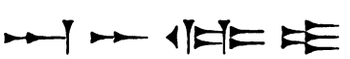
(Sargon, les Fastes, l. 76.)

Arm. —



Ḫal - di - a

(Schulz, pl. II, n° vi, l. 31. Layard, pl. 74.)



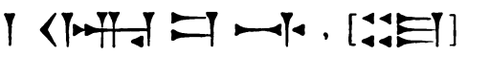
Ḫal - di - i

(Schulz, pl. III, n° xxi, l. 36.)

Ḫal - di - ni - ni

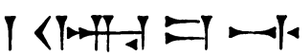
(Schulz, pl. III, n° xxi, l. 33.)

252. ARGISTE. — Roi d'Arménie, contemporain de Sargon.

Ass. — 

Ar - gis - ti , (tu)

(Sargon, les Fastes, l. 113, 142.)

Arm. — 

Ar - gis - ti

(Schulz, pl. II, n° vi, l. 9.)

Ar - gi - is - ti

(*Ibid.* l. 1.)

253. URZANA. — Roi de Muzasir. Le cachet de ce prince, accompagné d'une légende arméniaque, a été publié par Dorow, dès l'année 1820, dans son ouvrage intitulé *Die assyrische Keilschrift*, auquel nous renvoyons.

Ass. —

Ur - za - na

(Sargon, les Fastes, l. 72.)

Arm. —

Ur - za - na

(Dorow, *Die assyrische Keilschrift*, pl. 1.)

254. MUZASIR. — Ville d'Arménie.

Ass. —

Mu - za - ṣi - ra , (ru , ri)

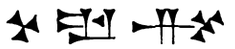
(Salmanassar III. Layard, pl. 94, l. 178. — Sargon, les Fastes, l. 73, 74.)

Arm. —

Mu - za - ṣir , (ṣir)

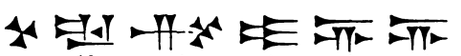
(Comparez Dorow, pl. 1, et Sargon, les Fastes, l. 72.)

255. Alzi. — Contrée de l'Arménie conquise par Salmanassar III.

Ass. — 

Al - zi

(Tiglat-Pileser I^er^. W. A. I. pl. 9, col. I, l. 64, 89. — Salmanassar III. Layard, pl. 89, l. 42.)

Arm. — 

Al - zi - i - ni - ni

(Schulz, pl. V, n° xxxiv, l. 8.)

Inscriptions susiennes.

On connaît un certain nombre d'inscriptions susiennes qui suffisent également pour nous convaincre encore ici de l'unité du système graphique anarien. Ces inscriptions sont d'une *lecture* assez facile, parce que les Susiens semblaient donner la préférence aux signes qui expriment les syllabes simples; mais elles n'en sont pas moins d'une interprétation très-conjecturale, car la langue de Suse nous est encore inconnue, et le peu d'idéogrammes que les textes renferment ne permet pas de saisir la signification des mots dont l'articulation paraît cependant la mieux assurée.

Ces inscriptions ont été recueillies et lithographiées par W. K. Loftus. Nous ignorons pourquoi ces textes n'ont pas reçu jusqu'ici la publicité que leur importance réclame; mais, sans une communication de M. Oppert, qui, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres du reste, a toujours mis à notre disposition les matériaux qui parviennent à sa connaissance, nous n'aurions pu consulter ces planches précieuses auxquelles nous renvoyons. Elles nous fournissent les noms propres suivants :

256. Sutruk-Nahunti. — Roi de Susiane, contemporain de Sargon.

Ass. —

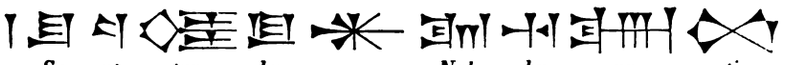
Su - tur - Na - ḫu - un - di

(Sargon, les Fastes, l. 119. — Botta, montant O, pl. 66, l. 15.)

Sus.—

Su - ut - ru - uk — Naḫ - ḫu - un - ti

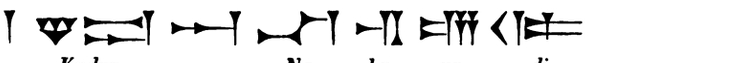
(Loftus, pl. 13, l. 1.)



Su - uṭ - ṭur - ku — Naḫ - ḫu - un - ti

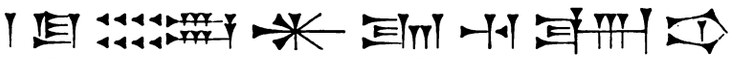
(Loftus, pl. 10, l. 1.)

257. KUDUR-NAHUNTI. — Roi de Susiane, fils du précédent. Le premier élément de ce nom est écrit idéographiquement comme le second du nom de Nabuchodonosor. (Comparez *supra*, n° 17.)

Ass. — 

Kudur — Na - ḫu - un - di

(Sennachérib. W. A. I. col. IV, l. 80.)

Sus. — 

Ku - tir — Naḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, pl. 12, l. 1.)

258. ISTAR-NAHUNTI. — Roi de Susiane.

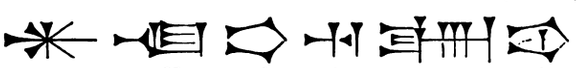
Is - tar Na - ' - ḫu - un - di

(Prisme inéd. de Sardanapale VI, au M. B.)

259. NAHUNTI. — Le nom de cette divinité susienne est écrit sous deux formes phonétiques dans les textes de Suse, et comme il entre dans la composition des deux noms royaux que nous avons cités, nous croyons devoir reproduire ici ces deux formes.

Naḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, *passim*.)



Na - aḫ - ḫu - un - ti

(Loftus, pl. 11, l. 2.)

260. ANZAN. — Province de la confédération Élamite sous Sennachérib.

Ass. —

(Sennachérib. W. A. I. pl. 43, l. 44.)

Sus. —

An - za - an

(Loftus, pl. 13, l. 5.)

261. SUSAN. — Suse, capitale de la Susiane, résidence des rois de Perse, l'hébreu שׁוּשַׁן (Esth. 1, 2 et *passim*); la Σοῦσα des Grecs.

Ass. —

Su - sa - an

(Prisme inédit de Sardanapale VI, au M. B.)

Su - si - na - ak

(Loftus, pl. 8 et *passim*.)

F. INSCRIPTIONS ASSYRO-ARAMÉENNES.

Après avoir ainsi recueilli un certain nombre de noms propres, dont la lecture se contrôle par les rapprochements qu'on peut faire des caractères qui les composent, nous ne pouvions pas négliger les documents les plus importants dans cette matière, et qui viennent donner la preuve la plus convaincante de l'efficacité des moyens d'investigation et de la solidité des résultats auxquels on est parvenu. Ce sont des noms propres inscrits en caractères araméens sur la tranche de certaines briques qui portent des inscriptions assyriennes. Les noms en caractères araméens rappellent ceux de leur contenu où la lecture des textes les y a fait reconnaître. Ces noms, trop peu nombreux sans doute, ont été publiés et interprétés, en 1864, par Sir H. Rawlinson, dans le Journal de la Société asiatique de Londres; M. Oppert les a également interprétés dans une lecture, restée inédite, à la Société asiatique de France; bien que nous n'ayons pas encore pu consulter les monuments originaux, nous croyons pouvoir citer les noms suivants :

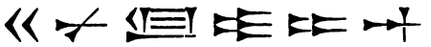
262. ARBAÏL-ASIRAT, d'après M. Oppert; ARBA-IL-KHIRAT, d'après Sir H. Rawlinson. — Nom de femme, qui signifie, littéralement, « Arbèle est propice. » M. Oppert a remarqué le premier qu'il existe en assy-

rien une divinité du nom d'*Arbèle*. Le nom de la déesse se distingue du nom de la ville par l'absence du déterminatif des noms de lieu.

Ass. —
Arba - ilu - Asirat

Aram. — 𐡀𐡓𐡁𐡀𐡋𐡎𐡓 [ארבלסר]

263. MANNUKI ARBAÏL. — Nom d'homme, littéralement : « qui est comme Arbèle. »

Ass. — 
Man - nu - ki - i - Arba - ilu

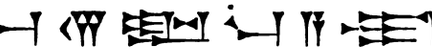
Aram. — 𐡌𐡍𐡂𐡀𐡓𐡁𐡀𐡋 [מנגארבל]

264. PAKA (ANA) ARBAÏL. — Nom propre d'homme, « Aie foi dans Arbèle. »

Ass. —
Pa - ḳa (a - na) Arba - ilu

Aram. — 𐡐𐡒𐡀𐡓𐡁𐡀𐡋 [פק ארביל]

265. [ASSA] DUR KALI. — Nom d'homme, « Dame peuple le château. » Les deux premières lettres de la légende araméenne sont frustes : on pourrait y lire 𐡏𐡉. La légende assyrienne, d'autre part, conduit sûrement à la lecture *Istar;* mais il ne semble pas que ce soit le nom divin qu'on ait voulu rendre ici, ni dans une autre légende où il paraît être également 𐡏𐡀. Les inscriptions désignent deux divinités sous le nom d'*Istar : Istar de Ninive* et *Istar d'Arbèle*. M. Oppert voit dans la dernière la déesse Arbèle, et, se basant sur l'identification, proposée par Sir H. Rawlinson, de la première avec Ἀδά, il y trouve le mot assyrien *Assatu* « dame[1]. »

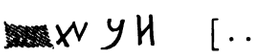
Ass. — 
Assa - Dur - Ḳa - a - li

Aram. — 𐡏𐡔𐡃𐡓𐡒[redacted] [עשדרקל]

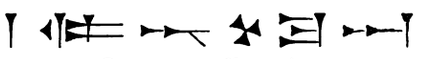
[1] *Grande inscription du palais de Khorsabad*, Commentaire, p. 297, extrait du *Journal asiatique*, novembre 1865.

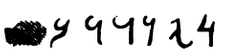
266. KHAMBUSU. — Nom de femme.

Ass. —
Ḥa - am - bu - śu

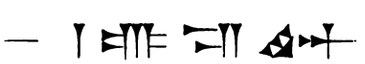
Aram. —  [...חבש]

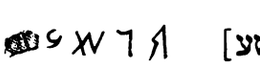
267. DAYAN-KURBAN. — Nom d'homme.

Ass. — 
Dayan - Kur - ba - an

Aram. —  [...דינכרב]

268. HUSIA. — Nom d'homme.

Ass. — 
U - śi -

Aram. —  [חושע]

Tels sont les noms propres que nous avons recueillis dans les inscriptions en caractères cunéiformes de la Haute Asie. Cette liste, si nombreuse qu'elle soit déjà, est loin de renfermer tous les noms que ces inscriptions nous font connaître, et dont la lecture phonétique nous est déjà assurée; mais il fallait s'imposer une limite, et dès lors nous nous sommes borné à ceux qui étaient indispensables pour nos démonstrations.

Nous allons maintenant essayer de dresser un catalogue aussi complet que possible, pour le moment du moins, des articulations de l'idiome assyrien et des signes capables de les exprimer

CHAPITRE II.

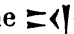
LE SYLLABAIRE.

Les écritures cunéiformes présentent, ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué déjà, deux systèmes graphiques profondément distincts : — d'une part le système *arien*, qui se compose d'un petit nombre de caractères (36) doués de valeurs phonétiques littérales; — d'autre part le système *anarien*, qui se compose d'un grand nombre de caractères (au moins 300) doués de valeurs, soit phonétiques et syllabiques, soit idéographiques.

On peut former avec les caractères de l'écriture arienne un *alphabet* dont les valeurs sont désormais fixées ainsi qu'il suit :

ALPHABET ARIEN.

	a.			*k* devant *u.*			*p* devant *a, i, u.*	
	i.			*kh* —	*a, i, u.*		*f* —	.....
	u.			*tch* —	*a, i, u.*		*n* —	*a, i.*
	h devant	*a, i, u.*		*ź (j)* —	*a, u.*		*n* —	*u.*
	y —	*a, i, u.*		*ź (j)* —	*i.*		*m* —	*a.*
	r —	*a, i.*		*d* —	*a.*		*m* —	*i.*
	r —	*u.*		*d* —	*i.*		*m* —	*u.*
	v —	*a, u.*		*d* —	*u.*		*ç* —	*a, i, u.*
	v —	*i.*		*t* —	*a, i.*		*s* —	*a, i, u.*
	g —	*a, i.*		*t* —	*u.*		*z* —	*a, i, u.*
	g —	*u.*		*th (θ)* —	*a, i, u.*		*thr* —	*a, i.*
	k —	*a, i.*		*b* —	*a, i, u.*		*l (?)* —	.....

Nous devons cependant ajouter à cette liste, pour qu'elle soit à peu près complète, le signe \, qui sépare les mots, et le signe  , imité du monogramme assyrien , pour désigner l'idée de roi.

Nous n'avons plus à discuter ces valeurs, elles sont acquises à la science[1]. Cet alphabet trouve son application et sa justification dans la lecture du texte perse des inscriptions trilingues. Il nous a servi à lire les noms propres du texte arien dont nous avons donné la liste, et il nous servira à contrôler leurs transcriptions dans les textes anariens dont nous voulons établir la lecture.

On peut former avec les caractères anariens un *syllabaire* dont nous avons exposé les bases et dont nous allons poursuivre le développement. La valeur des signes divise naturellement ce syllabaire en deux catégories : la première comprend les signes qui expriment des *syllabes simples*, la seconde les signes qui expriment des *syllabes complexes*. Nous indiquerons, dans un appendice, un certain nombre de signes qui n'expriment que des valeurs idéographiques, et les principaux parmi ceux dont la valeur n'est pas encore déterminée.

Il suffit de comparer l'alphabet arien au syllabaire anarien, dont nous allons présenter l'ensemble, pour se convaincre qu'il n'y a aucun rapport entre ces deux systèmes graphiques; et cette différence devient de plus en plus sensible, à mesure qu'on étudie le système anarien. Cependant on s'aperçoit promptement que, en dehors des inscriptions perses, toutes les inscriptions en caractères cunéiformes de la haute Asie, si variées en apparence, et dont les signes sont si nombreux, si multipliés, appartiennent à un même système d'écriture. La forme des caractères varie suivant les époques, suivant les localités, mais le principe est identique au fond. Il sera facile de constater la

[1] Conf. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 142. — Oppert, *Expédition scient. en Mésopotamie*, t. II, p. 12. — Rawlinson, *The persian cuneiform inscription at Behistun*, dans le *Journ. of the R. A. S.* vol. X, 2ᵉ part. p. 185. — Benfey, *Die persischen Keilinschriften*, Leipzig, 1847. — Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, Paris, 1836. — Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, Bonn, 1836

vérité de ce principe en suivant les différentes transformations des signes, que nous pourrons saisir quelquefois depuis leur forme hiératique la plus ancienne, à travers les formes archaïques plus ou moins récentes de Babylone, de Ninive et de Suse, jusqu'aux formes relativement modernes de ces différentes localités, que nous retrouvons dans les inscriptions de Vân, de même que dans les inscriptions des Achéménides.

Ce système graphique était indépendant des idiomes qu'il était chargé de traduire; il nous est impossible, quant à présent du moins, de déterminer l'ordre suivant lequel les signes devaient ou pouvaient se classer. Les inventeurs de l'écriture anarienne étaient certainement bien étrangers aux principes qui ont guidé les antiques philologues de l'Inde dans la savante classification de l'alphabet sanscrit; aussi nous ne nous sommes pas arrêté à une classification qui eût présenté les signes suivant leur rapport avec les organes de la voix, quelque utile qu'elle eût pu être pour nos démonstrations ultérieures. Mais, comme nous nous proposons surtout de rechercher d'abord les signes qui expriment les valeurs syllabiques simples, nécessaires à la lecture de l'assyrien, afin de les présenter dans une succession aussi facile à saisir que possible, nous nous sommes conformé, dans notre classification, à l'ordre de l'alphabet sémitique.

Les signes qui expriment des syllabes simples se présenteront donc suivant leur articulation consonnante : d'abord les syllabes à consonne initiale, et, sous chaque articulation, la syllabe à consonne terminale correspondante. Toutefois, pour éviter les répétitions, nous avons classé les articulations des syllabes à consonne terminale, procédant des lettres פ, ב, — נ, כ, ק, — ד, ת, ט, — ז, ס, צ, — et représentées par des signes communs, sous la *forte* correspondante à chaque articulation.

Les syllabes complexes se développeront également suivant le même ordre, par rapport à leur consonne initiale pour l'ensemble; et, pour chaque série de syllabes complexes, par rapport à leur consonne terminale pour les détails.

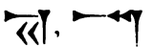
SYLLABAIRE ANAR

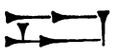
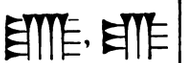
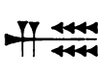
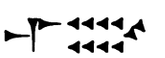
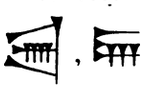
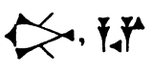
LISTE DES SIGNES REPRÉSENTANT

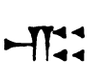
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVIT	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MOI
1	א	*a*					
2		*ai*					
3	ב	*ba*					
4		*bi*					
5		*bí*	〃				
6		*bu*					
7	ג	*ga*					
8		*gi*	〃				
9		*gu*	〃				
10	ד	*da*	〃				
11		*di*	〃				

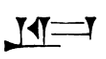
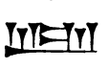
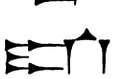
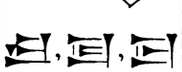
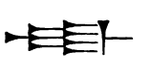
IIÈRE PARTIE.

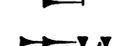
ABES SIMPLES DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

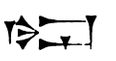
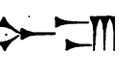
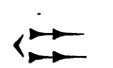
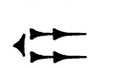
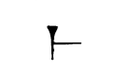
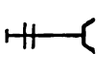
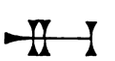
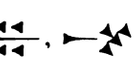
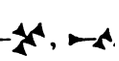
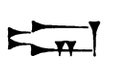
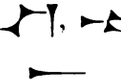
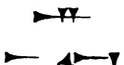
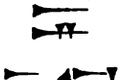
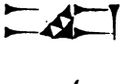
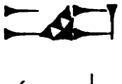
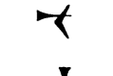
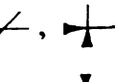
MES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				goutte, eau. — loin, *ruhuk*. — fils, *hablu* (*pal*).
	"	"	"	"
				déchirer, *nasar*.
	"			*kas* (ce signe en médo-scythique n'a que la valeur de *kas*.)
				bat, mil, vit, til, ḫur, miḫ, viḫ. — cadavre, *pagar*.
				śir. — nœud, *sirg*, — lier, *śadad*.
	"			"
				déporter, *naśaḫ*.
			"	"
				ṭa.
	"		"	*ṭi*. — finir, se coucher, *salam*. — juger, *din*.

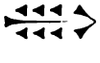
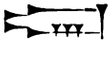
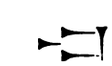
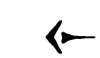
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINI
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.
12	ד	*du*	"			
13	ו	*u*				
14		*ú*	"			
15		*ù*	"			
16	ה	*ha*	"			"
17	ז	*za*	"			
18		*zi*	"			
19		*zu*				
20	ח	*ḥa*	"			
21		*ḥi*				
22		*ḥu*	"			
23		*aḥ*	"			
24		*iḥ*	"	"		"
25		*uḥ*	"			"

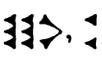
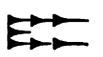
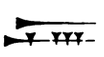
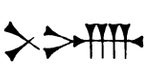
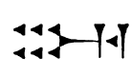
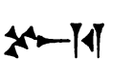
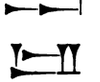
...ES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
...	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				kup. — posséder, être, *kan.* — étant, vrai, *kīn.*
				yu, śam, śav, sam, sav, kus. — mesure, *amar.*
				gi. — dix. — Dieu Ao.
		"	"	*au.* — (et, conjonction.)
	"	"	"	"
				ṣa.
			"	âme, vie, *napsat.*
	"	"	"	signe du zodiaque.
				poisson, *nūn.*
				ṭum, ṭuv. — être bon, *ṭib.*
				pak, pag, paḳ, bak, bag, baḳ. — oiseau, *iṣṣur.*
	"			*iḫ, uḫ.* — lointain, *ruhuk.*
	"	"	"	"
	"	"	"	"

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES.	FORMES BABYLONIENNES MODERNES.	FORMES NINI' ARCHAÏQUES.	
26	ט	*ṭa*	"				
27		*ṭi*	"				
28		*ṭu*	"				
29	י	*i*	"				
30		*i*	"				
31		*ya*	"				
32	כ	*ka*	"				
33		*ki*					
34		*ku*	"				
35		*ak*					
36		*ik*	"				
37		*uk*	"				
38	ל	*la*					
39		*li*	"				
40		*lu*					

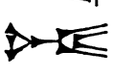
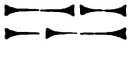
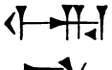
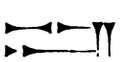
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
...IQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				da.
	"		"	*di.*
	"		(?)	drachme.
				majestueux, *nahid.*
"				*e, kip, kib.* —voûte, *ḳābu.* — parler, *ḳabū.*
"				*ya.*
	"		"	bouche. — *iris.* — *kag.*
				rub, rup (?) — terre, *irṣit.* — ville, *asar.*
				dur, tus, ḫun. — adoration, *tuklat.*
				ag, aḳ. — faire, *abas.* — surveiller, *paḳad.*
		"		*ig, iḳ.* — colonne, *zulul.*
		"		*ug, uḳ.*
				"
	"			*gup.* — élevé, *illu.*
			"	*dip, ṭip.* — brebis, *ṣin.* — prendre, *ṣabat.*

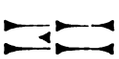
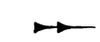
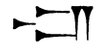
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
41	ל	*al*	"				
42		*il*	"				
43		*il*	"			"	
44		*ul*	"				
45	מ	*ma*					
46		*mi*	"				
47		*mi*	"				
48		*mu*					
49		*am*					
50		*im*					
51		*um*					
52	נ	*na*					
53		*ni*					
54		*ni*					
55		*nu*					
56		*an*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
CHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				"
	"	"	"	"
	"	"	"	"
	"			"
"				*va.* — commémorer, terre.
		"		*vi, gak.*
"			"	*ví.* — cent.
"				*vu.* — nom, *sum.* — année, *sanat.* — donner, *nadan.*
	"	"		*av.* — élevé, *rim.*
	"			*iv.* — région céleste.
		"		*uv, tip, mas, diḫ* (?) — table; registre, *dippu.* — adhérer, *dabak.*
	"	"		*annu.*
"				*ṣal, zal.* — pelle, *yau.*
"	"		"	*kum, bil.* — feu, *isat.*
				image, *salam.*
				Dieu, *ila.* — étoile, *kakkab.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
57	ן	*in*	"				
58		*in*					
59		*un*	"				
60	ס	*śa*					
61		*śi*					
62		*śi*	"				
63		*śu*	"				
64		*aś*	"				
65		*iś*	"				
66		*uś*	"				
67	ע	"	"	"	"	"	"
68	פ	*pa*					
69		*pi*					
70		*pu*	"				
71		*ap*					
72		*ip*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ANIQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
		"		précède les monogrammes verbaux.
	"		"	seigneur, *bel.* — être, *kan.* — et, *adi.*
	"			homme, *nisu.* — monde.
	"	"		donner, *nadan.* — poser.
"			"	corne, *ḳarn.* — coup, *miḫsat.*
	"	"	"	donner, *nadan.*
	"			multiplier, *rabu.* — peau, *masak.*
"	"	"		*az*, *aṣ*,
				iz, *iṣ*, *gis.* — arbre, *iṣ.*
"		"	"	*uz*, *uṣ.*
"	"	"	"	"
				ḫat. — oindre, *naśak.*
"				oreille, *uzun.* — goutte, *giltan.*
"			"	"
	"			*ab.* — vallée.
	"			*ib*, *dar* (?) — génération, race, *dar.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	FORMES SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITE	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODI
73	פ	*up*	"				
74	צ	*ṣa*	"				
75		*ṣi*	"				
76		*ṣu*	"				
77	ק	*ḳa*	"				
78		*ḳi*	"	"		"	
79		*ḳu*	"				
80	ר	*ra*					
81		*ri*					
82		*ru*	"				
83		*rú*	"	"		"	
84		*ar*					
85		*ár*	"				
86		*ir*					
87		*ír*	"				
88		*ur*					
89		*úr*	"				

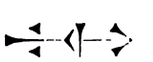
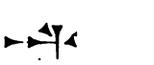
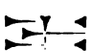
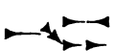
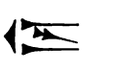
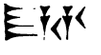
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
IAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
		"		*ub, ar.* — nez (?), *uppu.* — contrée, *kibrat.* — terreur, *puluḫ,*
				voy. *za.*
	"			voir *namar.*
"	"			"
				"
"	"		"	*kin.* — *tirt.*
	"		"	*ḳum, ḳuc.* — fatiguer, *ḫazal.*
"				inonder, *raḫaṣ.*
				tal. — colline, *tall.*
				sup.
"	"	"	"	tente, *alu.*
"				"
		"		*up, ub.* — nez, *uppu.* — contrée, *kibrat.* — terreur, *puluḫ.*
"				"
"	"		"	ville, *ir.* — étendre, *radda.* — multiplier, *raba.*
				tas, lik, lis, saś. — chien, *kalb.*
"	"	"		peser, *uzunu.* — égaler, *idlu.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	FORMES SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
90	ש	*sa*	"				
91		*sá*					
92		*si*					
93		*sí*	"				
94		*su*					
95		*sú*	"				
96		*as*					
97		*ás*	"				
98		*is*	"				
99		*ís*	"				
100		*us*					
101	ת	*ta*				"	
102		*ti*	"				
103		*tí*					
104		*tu*	"				
105		*at*	"				
106		*it*	"				
107		*ut*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"				*gar.* — lumière, *nur.* — faire, *sakan.* — accorder, *sarak.*
	"	"		pensée, *piḷnu.*
				lim, liv, pan. — œil, — face, — mille.
	"			fin, bonheur, blé.
"		"		*gat, kat, ḳat.* — main.
"	"		"	légion, *ḳissat.* — occident.
"				colorer (?) *ḫasaḫ.*
"		"	"	*rum, ruv, dil, til.* — dans, *ina.* — Assyrie, *Assur.*
				mil, vil. — poussière, *epir.*
	"			*śin.* — trente.
"			"	*nit.* — mâle, — mouiller, — étendre, — stade.
"				de, *istu.*
"				serpent, *ṣil.* — lancer, *laka.*
			"	pierre angulaire, *timin.*
"		"		entrer, *arab.*
				ad, aḳ. — père, *abu.*
	"	"	"	*id, iḳ.*
				ud, uḳ, tam, tav, par, buś, bus, puś, pus. — blanc, *piṣū.* — jour, *yum.*

SYLLABAIRE ANARIEN

LISTE DES SIGNES REPRÉSENTANT LES SYLLABE

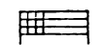
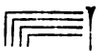
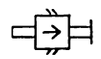
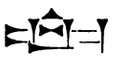
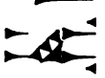
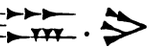
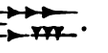
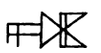
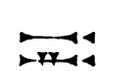
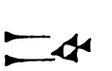
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNE
1	ב	*bak*					
2		*bal*					
3		*bil*					
4		*bul*					
5		*ban*					
6		*buś*					
7		*bap*					
8		*bar*					
9		*bir*					
10		*bur*					
11		*bis*					
12		*bus*					
13		*bat*					

SECONDE PARTIE.

COMPLEXES DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				voy. *ḫu.*
				pal. — expédition, *kirru.* — descendre, *arad.*
				voy. *ni.*
				pil, pul.
				voy. *ut.*
				pap, ḫur. — se révolter, *nakar.*
				mas. — cercle.
				gir, kar, kiṛ, pis.
				voy. *ut.*
				voy. *bi.*

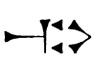
[a] A la valeur de *par* en scythique.

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNE
14	ב	*bit*					
15		*but*					
16	כ	*gak*	〃				
17		*gik*	〃	〃	〃	〃	
18		*guk*	〃	〃	〃	〃	
19		*gal*	〃				
20		*gal*	〃	〃		〃	
21		*gil*	〃				
22		*gul*					
23		*gam*	〃	〃		〃	
24		*gim*	〃	〃			
25		*gum* (?)	〃				
26		*gan*					
27		*gun*	〃				
28		*gaš*	〃	〃			
29		*gap*	〃	〃			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ICHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"			"	*mal, val,* — maison, *bit.*
"				*pit.* — un fort, *dur, asit, karaḫ.*
				voy. *mi.*
"			"	inaccessible, *maraṣ.*
"				"
"	"		[a]	*ḳal.* — grand, *rabu.* [a] A la valeur de *rab* en scythique.
"	"			*ṣim.*
"				*zam, zav, ḫap, kil, kir, ṣam, ṣav, rim, riv.*
"			"	voy. *ni.*
		"	"	*lus.*
		"	"	*kim, kiv.* — comme, *kima.*
"	"	"	"	*ruḫ* (?). — homme, *nisu.*
"	"			*kan.* — nuage, *annu.*
"	"	"	"	*kun.* — queue.
"	"		"	tuer, *dāk.*
"	"	"	"	*duḫ, ḫuṣ.* — écrire, *saṭar.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
30	ג	*gip*					
31		*gup*					
32		*gar*					
33		*gar*					
34		*gir*					
35		*gir*					
36		*gur*					
37		*gis*					
38		*gat*					
39		*git*					
40		*gut*					
41	ד	*diḫ*					
42		*duḫ*					
43		*dak*					
44		*dik*					
45		*duk*					

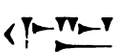
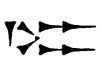
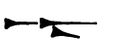
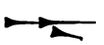
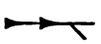
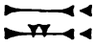
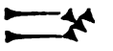
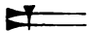
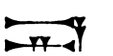
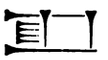
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
CHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				voy. *li.*
				voy. *sa.*
				ḳar.
				ḳil.
				bis, kar, kir.
				fendre, *paṭar.*
				voy. *iš.*
				voy. *su.*
				kit, šaḫ. — abîme.
				kur, šak, ris, suk. - - tête, *ris.*
				voy. *um.*
				gap, ḫus. — écrire, *saṭar.*
				pir.
				voy. *ka.*
				lut.

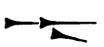
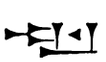
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNE
46	ד	*dal*					
47		*dil*					
48		*dul*	〃	〃		〃	
49		*dam*				〃	
50		*dim*				〃	
51		*dan*					
52		*din*	〃				
53		*dun*	〃				
54		*dap*	〃				
55		*dip*					
56		*dup*	〃	〃		〃	
57		*dar*					
58		*dir*	〃	〃			
59		*dur*	〃				
60		*das*					
61		*dis*					

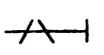
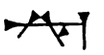
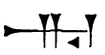
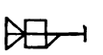
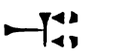
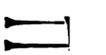
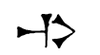
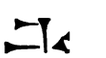
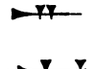
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ÏAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				voy. *ri.*
"		"	"	voy. *as.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*ṭam*, *ṭav.*
"	"	"	"	*ṭim*, *ṭiv*, *tim*, *tiv.*
"	"			*zan*, *ṭan*, *kal*, *lap*, *ṣan*, *ṣin*, *rip*, *tan.*
"	"		"	*ṭin*, *tin.* — vie, *balaṭ.*
"	"	"	"	*sul.*
"	"	"	"	*ṭap*, *tap.* — ajuster, *isib.* — étendre, *ridū.*
"			"	voy. *lu.*
"	"	"	"	"
	"			voy. *ip.*
"	"	"	"	"
"				voy. *ku.*
"		"		voy. *ur.*
"				*sus*, *tis.* — en, — vers, — un.

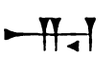
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNE
62	ז	*zak*	"			"	
63		*zik*	"	"		"	
64		*zuk*	"	"			
65		*zal*					
66		*zal*					
67		*zil*	"	"	"	"	
68		*zam*	"				
69		*zan*					
70		*zun*	"	"		"	
71		*zap*	"				
72		*zip*	"	"		"	
73		*zar*	"				
74		*zir*	"	"		"	
75		*zur*	"				
76	ח	*ḥal*	"				
77		*ḥil*	"	"		"	

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ACHÉMÉNIDIQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*ṣak.*
"	"	"	[a]	*ḫas.* — briser, *sabar.* [a] A la valeur de *ṣik* en scythique.
"	"	"	"	*suk.*
"				voy. *ni.*
				voy. *ut.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*gil, ḫap. kil, kir, ṣam, ṣav, rim, riv.*
"	"			*dan, ṭan, kal, lap, rip, ṣan, ṣin, tan.*
"	"	"	"	*ṣun.* — beaucoup, *madu.*
		"	"	*pir, ṣap.* — homme.
"	"	"	"	*ṣip.* — ordre, plan, *ṣippat.*
"	"	"	"	*ṣar.*
"	"	"	"	*kul.* — semence, — race, — mesure, — adorer.
"	"	"	"	*sur.*
	"			flèche, — fendre, *pataḫ.* — tuer, — (le signe redoublé désigne le fleuve du Tigre.)
"	"	"	"	*rik.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS ALPHABÉTIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
78	ח	*ḫil* ?					
79		*ḫul*					
80		*ḫam*					
81		*ḫam*					
82		*ḫan*	〃				
83		*ḫun*					
84		*ḫaš*					
85		*ḫap*	〃				
86		*ḫar*	〃				
87		*ḫir*					
88		*ḫur*	〃				
89		*ḫaš*	〃	〃		〃	
90		*ḫuš*	〃	〃			
91		*ḫat*					
92	ט	*ṭak*	〃				
93		*ṭik* (?)	〃				

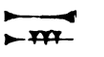
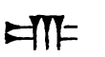
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ICHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"			"
"	"	"	"	ennemi, *limnu.*
"	"	"	"	*kam*, indic. du nombre ordin.
"	"	"	"	*lum*, *luv.*
"	"	"		*nun.* — poisson, — seigneur, *rabu.*
"				voy. *ku.*
"				*kut*, *sil*, *tar.* — poser, couper, *nakaś.*
"	"	"	"	*gil*, *zam*, *zav*, *kil*, *kir*, *rim*, *riv*, *sam*, *sav.*
"	"			*kin*, *mur.* — lancer, *rama.*
	"	"	"	*śar*, *sar.* — crier.
				voy. *bí.*
"	"	"		*zik.* — briser, *sabar.*
"	"	"	"	*gap*, *duḫ.* — écrire, *saṭar.*
				voy. *pa.*
"	"	"	"	pierre, *aban.*
"	"		"	"

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERI
94	ט	*ṭal*					
95		*ṭil*					
96		*ṭam*				"	
97		*ṭim*				"	
98		*ṭum*					
99		*ṭan*					
100		*ṭin*	"				
101		*ṭap*	"				
102		*ṭip*					
103		*ṭup*					
104		*ṭar*	"	"		"	
105		*ṭir*	"				
106		*ṭur*	"	"			
107	כ	*kak*	"				
108		*kal*					
109		*kil*	"				

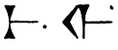
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
CHALDÉENNES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				"
"		"	"	voy. *as*.
"	"	"	"	*dam*, *dav*.
"	"	"	"	*dim*, *div*, *tim*, *tiv*.
				voy. *ḫi*.
"	"			*dan*, *zan*, *kal*, *lap*, *ṣan*, *ṣin*, *rip*, *tan*.
"	"		"	*din*, *tin*. — vie, *balaṭ*.
"	"	"	"	*dap*.
"		"		voy. *um*.
"			"	voy. *lu*.
"	"	"	"	"
"	"		"	voy. *su*.
	"	"	"	"
"	"		"	faire, *apas*, — tout, *nabḫar*.
"	"			*dan*, *zan*, *tan*, *lap*, *rip*, *ṣan*, *tan*.
"	"	"	"	*gil*, *zam*, *zav*, *ḫap*, *kir*, *ṣam*, *ṣav*, *rim*, *riv*.

NUMÉROS D'ORDRE	ARTICULATIONS ASSYRIOLOGIQUES	VALEURS ASSYRIOLOGIQUES	FORMES HIÉRATIQUES	FORMES BABYLONIENNES ARCHAÏQUES	FORMES BABYLONIENNES MODERNES	FORMES NINIVITES ARCHAÏQUES	FORMES NINIVITES MODERNES
110		*kul*					
111		*kam*					
112		*kim*					
113		*kum*					
114		*kúm*	"				
115		*kan*					
116		*kin*	"				
117		*kin*	"				
118		*kun*	"				
119		*kaš*	"				
120		*kis*	"				
121		*kap*	"	"			
122		*kip*	"				
123		*kup*	"				
124		*kar*	"				
125		*kir*	"				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*zir.* — semence, race.
"	"		"	*ḫam, ḫav.* — indic. du nombre ordinal.
"	"	:		*gim, giv.* — comme, *kima.*
"	"		"	voy. *ni.*
"	"	"	"	"
"	"			*gan, ḫan,* — nuage.
"	"		"	voy. *ḫi.*
"	"			*ḫar, mur.* — lancer, *rama.*
"	"	"	"	*gun.* — queue.
"	"	"	"	*ras.* — deux.
"	"	"	"	*kis.* — légion, *kissat.*
"		"	"	*kat.*
"	"	"	"	*kib.*
				voy. *du.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*bis, gir, kar, pis.*

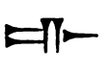
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNE
126	ב	*kir*	"				
127		*kur*	"				
128		*kas*					
129		*kis*	"				
130		*kus*	"	"		"	
131		*kus*					
132		*kat*					
133		*kat*	"	"			
134		*kit*					
135		*kut*	"				
136	ך	*laḥ*	"				
137		*liḥ*					
138		*luḥ*	"				
139		*lak*	"				
140		*lik*					
141		*lal*	"	"		"	

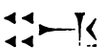
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ASSYRIAQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"		"	*gil, zam, zav, ḫap, kil, sam, sav, rim, riv.*
	"			*lat, mat, nal, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"				voy. *bi.*
"	"	"	"	*kiś.* — légion, *kissat.*
"	"	"	"	*sināṭu.*
				voy. *u.*
"				voy. *su.*
"	"	"	"	*kap.*
"	"	"	"	*git, śaḫ.* — abîme, *gi.*
"				*ḫaś, sil, tar,* — poser.
"	"	"	"	*luḫ, riḫ.* — roi, *śukkallu.*
				voy. *ut.*
"	"	"	"	*laḫ, riḫ.* — roi, *śukkallu.*
"	"	"	"	*miś, viś, rit, śit.* — cachet, écriture.
				voy. *ur.*
"	"	"	"	remplir, *malā.* — peser, *saḫal.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
142	ל	*lil*	"				
143		*lul*	"				
144		*lam*	"				
145		*lim*					
146		*lam*					
147		*liš*					
148		*lap*					
149		*lip*					
150		*lip*	"				
151		*lup*	"				
152		*liš*	"	"			
153		*luš*	"	"			
154		*lat*	"				
155		*lit*	"				
156		*lut*	"	"			

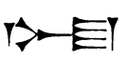
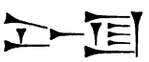
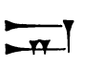
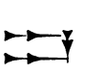
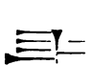
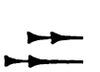
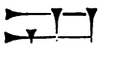
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
...QUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	écrire, *saṭar.*
"	"	"	"	*lib, lup, nar, paḥ.* — esclave, *na'r.*
"	"	"	"	"
				voy. *si.*
"	"	"	"	*ḥum.*
				voy. *ur.*
"	"			*dan, zan, kal, ṣan, rip, tan.*
"	"		"	cœur, — milieu.
"	"	"	"	*lup, lul, nar, paḥ.*
"	"	"	"	*lib, lul, nar, paḥ.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*gam, gav.*
"	"			*kur, mat, nal, nat, ṣat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"		"	lune, mois.
"	"	"	"	*dak.*

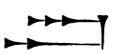
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERN
157	ח	*maḥ*	"				
158		*miḥ*	"				
159		*muḥ*	"			"	
160		*mak*					
161		*mik*	"				
162		*muk*	"			"	
163		*mal*					
164		*mil*	"				
165		*mul*	"			"	
166		*man*	"				
167		*min*	"	"		"	
168		*mun*	"	"			
169		*maś*	"	"			
170		*miś*	"				
171		*muś*					
172		*mar*	"				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ICHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	élevé, *ṣiru.*
"				voy. *i.*
"	"	"	"	sur, — au-dessus, *eli.*
"	"		"	*nin.* — souveraine.
		"		voy. *bí.*
"	"	"	"	*mukku.*
"	"		"	*bit.* — maison, *bit.*
				voy. *is.*
"	"	"	"	étoile, *kakkab.*
				nis. — roi, *sarru.* — vingt.
"	"	"	"	rouille de fer.
"	"	"	"	"
"	"	"		"
"	"	"	"	*lak, rit, sit.*— cachet, écriture.
"		"		voy. *am.*
"	"	"		chemin.

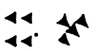
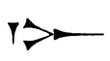
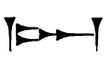
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
173	ם	*mir*	"				
174		*mur*	"	"			
175		*mur*	"				
176		*mas*	"				
177		*mis*	"				
178		*mus*					
179		*mat*	"				
180		*mit*	"				
181		*mut*	"	"			
182	ל	*naḫ*	"	"	"	"	"
183		*nak*	"				
184		*nik*	"				
185		*nal*					
186		*nam*	"				
187		*nim*	"				

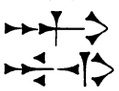
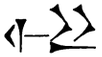
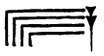
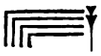
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ICHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	"
"		"		*tik.* — proche.
"				*ḫar, kin.* — lancer, *rama.*
	"			*bar.*
	"			signe du pluriel.
"	"	"		*ṣir.*
"	"			*kur, lat, nal, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
				voy. *bi.*
"	"	"	"	"
		"	"	"
"	"	"	"	"
"	"	"	"	"
"	"			*kur, lat, mat, nat, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"	"	"	destinée, *simat.*
"	"	"	"	*num, nam,* — monde, *elam.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNE
188	ב	*num*	"				
189		*nin*					
190		*nan*	"				
191		*niś*					
192		*nap*	"				
193		*nar*	"				
194		*nir*	"	"		"	
195		*nír*	"	"			
196		*nis*	"				
197		*nat*	"				
198		*nit*	"				
199		*nit*					
200	ס	*śaḥ*					
201		*śuḥ*	"	"		"	
202		*śak*	"				
203		*śik*	"	"		"	

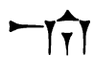
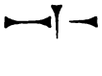
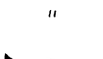
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"			"	*nim, niv.* — monde, *elam.*
"			"	souveraine, femme.
"		"		*ḫan*(?) — poisson.
"			"	*bit, mal, val,* — maison.
"		"		jour.
"			"	*lul, lup, lip, paḫ, rar.*
"		"		
"		"	"	*. . . . . makak.*
				man, van. — roi, *sarru,* — vingt.
"				*kar, lat, mat. nal, śat, sat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"		"	serviteur.
			"	voy. *us.*
"	"		"	*git, kit.* — abîme, *gi.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*gut, kut, ris, sak.* — tête, *ris.*
"		"	"	"

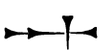
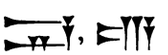
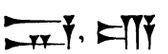
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
204	ס	*śuk*	"				
205		*śal*					
206		*śam*					
207		*śim*	"				
208		*śin*	"				
209		*śun*	"	"		"	
210		*śiś*					
211		*śap*	"				
212		*śip*	"				
213		*śar*					
214		*śir*					
215		*śur*	"	"		"	
216		*śus*	"	"		"	
217		*śat*	"				
218	ע	*paḫ*	"				
219		*piḫ*	"	"		"	

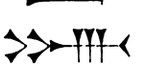
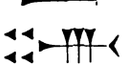
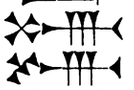
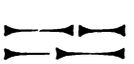
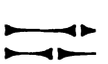
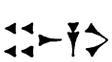
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ACHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				voy. *si*.
				*rak*, *sal*. — femme. (Précède les noms d'êtres animés du sexe féminin.)
	"			voy. *u*.
	"			voy. *śu*.
	"			voy. *is*.
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*siś*, *sis*. — frère, *ahu*. — protéger, *naṣar*.
"	"	"	"	*sap*.
"	"	"	"	roi, *ri'u*.
	"	"	"	*ḫir*, *sar*. — crier, *ṣaraḫ*, *zamar*.
				voy. *bu*.
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*sus*.
"	"			*kur*, *lat*, *mat*, *nal* (?), *nat*, *sat*, — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"	"	"	*lul*, *lip*, *lup*, *nar*, *rar*. — esclave.
"	"	"	"	"

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNI
220	ק	*pak*	"				
221		*pal*	"				
222		*pil*	"	"		"	
223		*pul*	"				
224		*pul*	"	"			
225		*pam*	"			"	
226		*pan* (?)					
227		*pin*	"	"		"	
228		*puś*					
229		*pap*	"	"		"	
230		(*par*)	"				
231		*par*					
232		*par*	"				
233		*pir*	"	"		"	
234		*pir*	"				
235		*pur*	"	"			

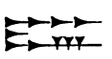
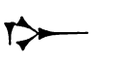
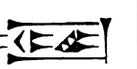
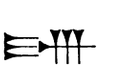
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				voy. *ḫu.*
				bal, — glaive, année. — descendre, *arad.* — campagne, *kirru.* — franchir, *ebir.*
				bul.
				se souvenir, *zakar.*
				voy. *si.*
				fondation, *ussu.*
				voy. *ut.*
				bib, ḳur, créer, se révolter, *nakar,* protéger, *naṣar.*
				(*bar.*)
				voy. *ut.*
				zab, ṣap.
				bir.
				dak.
				expliquer, *pasar.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERN
236	𐤑	*pis*	"				
237		*pus*					
238		*pat*	"				
239		*pit*					
240	𐤑	*ṣak*	"			"	
241		*ṣik*	"			"	
242		*ṣal*					
243		*ṣil*	"				
244		*ṣam*	"				
245		*ṣim*	"	"		"	
246		*ṣum*	"				
247		*ṣan*					
248		*ṣin*					
249		*ṣun*	"	"		"	
250		*ṣap*	"				
251		*ṣip*	"	"		"	

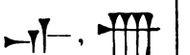
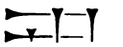
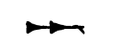
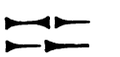
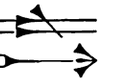
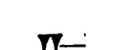
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ÇHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*bis, gir, kar, kir.*
				voy. *ut.*
"	"			"
"	"			*but*, — forteresse, *dur, karaḫ, aśit.*
"	"	"	"	*zak.*
"	"	"	"	"
				voy. *ni.*
"				voy. *ti.*
"	"	"	"	*gil, zam, zav, ḫap, kil, kir, rim, riv.*
"	"	"	"	*gal* (dans les textes antiques).
"	"	"	"	"
"	"			*dan, zan, ṭan, kal, lap, rip, ṣin, tan.*
"	"			*dan, zan, ṭan, kal, lap. rip, ṣan, tan.*
"	"	"	"	*zun.* — beaucoup, *madu.*
	"	"	"	*pir, zap, liḫ.*
"	"	"	"	*zip.* — ordre, plan, *ṣippat.*

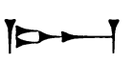
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNI
252	צ	*ṣar*	"				
253		*ṣir*	"				
254		*ṣar*					
255	ק	*ḳal*	"				
256		*ḳun*	"				
257		*ḳan*					
258		*ḳap*	"				
259		*ḳip*	"				
260		*ḳar*	"	"			
261		*ḳir*	"			"	
262		*ḳur*	"				
263		*ḳis*	"				
264		*ḳat*	"	"		"	
265		*ḳut*	"				
266	ר	*raḥ*	"	"			

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ACHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"			*zar.*
"	"	"		*mus, vus.*
"				cycle, *amar.*
"				*gal.* — grand, *rabu.*
			"	voy. *ku.*
"				*gan, kan.* — nuage.
"	"	"		*ḳat.*
				voy. *i.*
"	"	"		*gar.*
"		"	"	*bis, gir, dit, kir, kas.*
"	"	"	"	*bap.* — se révolter, *nakar.*
"	"	"	"	légion, *ḳissat.*
"	"	"	"	*ḳap.*
"	"	"	"	*gut, ris, śak, sak.* — tête.
"	"	"	"	"

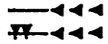
NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES ARMÉNIAQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES
267	ך	*riḫ*	"				
268		*ruḫ* (?)	"				
269		*rak*					
270		*rik*	"	"		"	"
271		*ruk*					
272		*ram*	"			"	
273		*rim*	"				
274		*rum*	"				
275		*raś*	"				
276		*ruś*	"	"		"	
277		*rap*	"	"		"	
278		*rip*					
279		*rup*					
280		*rar*	"				
281		*ras*	"				
282		*ris*	"				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
CHAÎQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				laḫ, luḫ. — roi, *sukkalu.*
				gum, guv. — homme, *nisu.*
				śal, sal. — femme.
				ḫal.
				voy. *a.*
				gil, zam, zav, ḫap, kil, kir, ṣam, ṣav.
				voy. *ás.*
				dan, zan, ṭan, kal, lap, ṣan, ṣin, tan.
				voy. *ki.*
				lip, lup, lul, nar, paḫ.
				kaś. — deux.
				gut, śak, ḳut, sak. — tête, *ris.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
283	ר	*rus* (?)	"	"		"	
284		*rat*	"				
285		*rit*	"				
286		*rut*	"			"	
287	ש	*saḫ*	"	"	"		
288		*sak*	"				
289		*sik*	"	"		"	
290		*suk*	"	"		"	
291		*sal*					
292		*sil*	"			"	
293		*sul*	"				
294		*sam*					
295		*sim*	"			"	
296		*sum*	"			"	
297		*sun*	"	"		"	
298		*saś*					

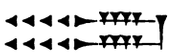
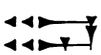
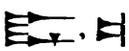
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ICHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*ḫul.*
"	"		"	
"	"	"	"	*lak, miš, viš, šit.* — cachet, — écriture.
"	"	"	"	*ān*, milieu, devant, combat (*ḫabal*).
"	"	"	"	
"	"	"	"	*gut, sak, ris.* — tête, *ris.*
"	"	"	"	étoffe teinte.
"	"	"	"	*zuk.*
				*šal, rak.* — femme.
"				*ḫaš, kut, tar.* — poser.
"	"	"	"	*dun.*
	"			voy. *u.*
	"	"	"	
"	"	"		*tak.*
"	"	"	"	
				voy. *ur.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERN
299	ש	*sis*					
300		*sap*	"				
301		*sip*	"	"		"	
302		*sup*	"				
303		*sar*					
304		*sir*	"			"	
305		*sur*	"	"			
306		*sas*					
307		*sis*					
308		*sus*	"	"		"	
309		*sus*	"	"		"	
310		*sat*	"				
311		*sit*	"				
312		*sut*					
313	ת	*taḥ*	"				

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
CHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"	"	*śiś, sis.* — frère, *aḫu.* — protéger, *naṣar.*
"	"	"	"	*sap.*
"	"	"	"	voy. *mi.*
				voy. *ru.*
	"	"	"	*ḫir, śar.* — crier, *ṣaraḫ, zamar.*
"	"	"	"	lumière, *nār.*
"	"		"	*zur.*
"	"	"	"	"
"	"	"	"	*śiś.* — frère, *aḫu.* — protéger, *naṣar.*
"	"	"	"	*śas.*
				tiš, diš. — en, vers, un.
"	"			*kur, lat, mat, nal, nat, śat.* — main, — prendre, — aller, — venir, — pays.
"	"	"	"	*lak, miś, viś, rit.* — cachet, — écriture.
"	"	"	"	"
	"	"	"	"

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
314	ת	*tak*	"			"	
315		*tik*	"	"			
316		*tuk*	"				
317		*tal*					
318		*til*	"				
319		*tul*	"				
320		*tam*					
321		*tim*					
322		*tum*	"				
323		*tan*					
324		*tin*	"				
325		*tun*	"	"		"	
326		*taś*					
327		*tuś*	"				
328		*tap*	"				
329		*tip*					

FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ACHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
"	"	"		*sum.*
"	"	"		*mur.* — proche, *kisad.*
"	"	"		égaler, *isu.*
				voy. *ri.*
				voy. *bi.*
"	"	"	"	forteresse, *tul.* — colline.
				voy. *ut.*
"	"	"	"	*dim, div, ṭim, ṭiv.*
"	"	"	"	peur, *ḫaratu.*
"	"			*dan, zan, ṭau, kal, lap, rip, ṣan, ṣin.*
"	"		"	*din, tin.* — vie, *balat.*
"	"	"	"	. . . . . *ḫasu.*
		"		voy. *ur.*
"				voy. *ku.*
"	"		"	*dap, ṭap.* — ajuster, *isib.* — étendre, *idu.*
"		"		voy. *um.*

NUMÉROS D'ORDRE.	ARTICULATIONS SÉMITIQUES.	VALEURS SYLLABIQUES.	FORMES HIÉRATIQUES.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES.	
				ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.
330	ת	*tar*	"				
331		*tir*	"				
332		*tur*					
333		*tas*					
334		*tis*					
335		*tus*	"				

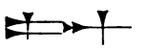
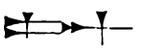
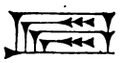
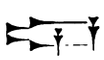
FORMES SUSIENNES		FORMES	FORMES	VALEURS SYLLABIQUES DIVERSES,
ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARMÉNIAQUES.	SCYTHIQUES.	VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
				haś, kut, sil. — poser, *sam.* — couper, *nakaś.*
				langue.
				fils, *hablu.*
				voy. *ur.*
				dis, sus. — en. — vers. — un.
				voy. *ku.*

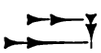
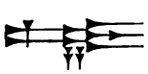
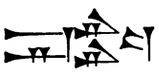
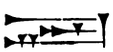
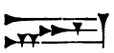
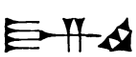
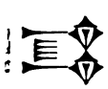
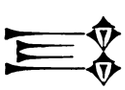
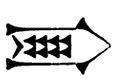
APPENDICE.

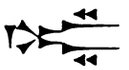
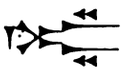
Pour compléter la liste des signes employés dans l'écriture anarienne il nous reste à faire connaître : 1° — quelques caractères d'un assez fréquent usage et qui ne sont employés qu'avec une valeur idéographique; 2° — quelques caractères d'un emploi plus restreint et dont le rôle ou la valeur n'ont pas encore été déterminés. Enfin nous devrions donner les différentes formes de ces signes suivant les temps et les localités; mais il est aisé de comprendre que nous ne pouvons pas aspirer ici au complet, et que nous touchons aux points les plus obscurs de la science, dans lesquels il y aura, pour longtemps encore, des découvertes à faire et des explorations à tenter.

A. — CARACTÈRES EMPLOYÉS AVEC UNE VALEUR IDÉOGRAPHIQUE SEULEMENT.

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
1	"		"		partage, *buluk*.
2	"				bataille, *taḫaz*.
3	"		"		tente, *a-u* (*rū*).
4	"				langue, *lisan*.

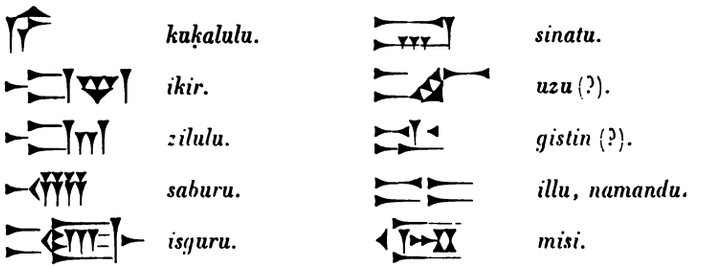
NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
5	"		"		servir, *idis*.
6	"		"		tribu, *lisan*.
7	"				bœuf, *alep*.
8	"		"		sanctuaire, *parṣu*.
9	"		"		insulte, *mastim*.
10	"		"		briser, *sabar*.
11	"		"		bronze, *urud*.
12					porte, *babū* (*kā*).
13	"		"		Ninive, *Ninua*.
14	"		"		sorcellerie.
15	"		"		massue, *usbar*.
16	"		"		fort, *gabru*.
17	"		"		poser, *simu*.
18	"		"		partage, *buluk*.
	"				armée, *umman*.
19					roi, *sarru*.

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
20	"		"		finir, *kalu.*
21	"				ville, *kar.*
22			"		mois, *araḫ.*
23	"				bête de somme.
24	"				partie postérieure, ***arkat.***
25			"		mère, *ummu*, — ample, ***rapas.***
26			"		poutre, ***gusur.***
27					prendre, ***naham.***
28	"		"		mentir, ***parṣu.***
29	"				combat, milieu, ***ḳabal.***
30					autel, ***parakku.***
31	"		"		commencement, ***saar.***
32	"		"		œuvre d'art, ***subaru.***
33					accade, ***akkadi.***
34			"		beaucoup, ***ḳuptuv.***
35			"		sacrifice, ***niku.***

NUMÉROS D'ORDRE.	FORMES BABYLONIENNES		FORMES NINIVITES		VALEURS IDÉOGRAPHIQUES.
	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	ARCHAÏQUES.	MODERNES.	
36	"		"		vêtir, *libis*.
37	"		"		décoration (?), *sibir*.
38					élevé, *illu*, — métal.
39	"		"		inspecter, *paḳad*.
40					brique, *libnat*, — mesurer, *laga*.
41	"		"		lumière, *nur*.
42	"		"		place, *asar*. — brûler, *sarap*. — déshonorer, *sagal*.
43	"		"		feu.
44	"		"		char, *kirrat*.
45			"		couler (?).
46	"		"		répétition.
47					souveraine, *belit*.

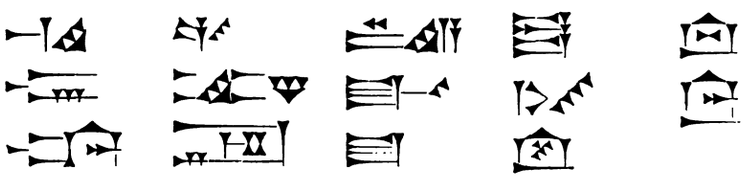
B. — Signes dont l'articulation est constatée mais dont la signification est encore inconnue.

(Nous ne donnons ici que la forme assyrienne.)



C. — Signes dont la valeur est encore inconnue.

Le nombre des signes dont la valeur est encore inconnue s'accroît chaque jour avec la découverte de nouvelles inscriptions, bien qu'elles amènent en même temps les moyens d'en déterminer la valeur. Aujourd'hui (juin 1868) le nombre des signes inconnus s'élève à cent cinquante environ, dont une centaine au moins ne se trouve pas dans les textes historiques; nous nous bornons à rappeler ici ceux dont la valeur n'était pas encore déterminée dans ces textes au moment de la rédaction de notre travail.



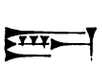
D. — Signes archaïques dont l'assimilation est encore inconnue.

Il existe un grand nombre de signes archaïques dont la valeur est plus ou moins déterminée sur les tablettes philologiques de Ninive. Sur quelques-unes on voit des signes qu'on ne peut observer que

dans ces seuls monuments, et qui échappent ainsi à tout contrôle. En présence de l'impossibilité d'arriver au complet sur ce point et pour longtemps encore, nous avons dû nous borner à donner ici quelques signes archaïques incompris qui figurent dans les grands textes historiques de Ninive et de Babylone, et qui en retardent encore la complète interprétation.

FORMES ARCHAÏQUES DE BABYLONE.

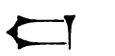
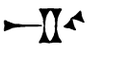
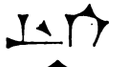
Inscriptions de Nabuchodonosor. (W. A. I. pl. 53 à 64.)

 Col. II, l. 15, 17. Col. IV, l. 30.

Col. V, l. 45, 50.

FORMES ARCHAÏQUES DE NINIVE.

Inscription de Samsi-Hu. (W. A. I. pl. 29 à 34.)

	Col. I, l. 17, 30.		Col. III, l. 61.
	— l. 29.		— l. 63.
	— l. 43.		— l. 69.
	— l. 46.		Col. IV, l. 14.
	— l. 46.		— l. 22.
	Col. II, l. 17.		— l. 24.
	Col. III, l. 3.		— l. 44.
	— l. 50.	.....	
	— l. 60.	.....	

Remarque.

Il suffit maintenant de jeter les yeux sur les tableaux qui précèdent pour comprendre les différences qui caractérisent les écritures cunéiformes de la haute Asie, que nous avons séparées en deux groupes comprenant d'une part l'écriture *arienne*, d'autre part celle à laquelle nous conservons, à défaut d'une dénomination meilleure, le nom d'écriture *anarienne*.

Dans le système arien nous avons vu un petit nombre de caractères dont le rôle est facile à apprécier désormais. On peut les suivre dans les noms propres que nous avons cités, et leurs différentes positions nous confirment qu'ils y jouent un rôle phonétique différent de celui des signes que nous trouvons dans les mêmes noms transcrits dans le texte médo-scythique ou dans le texte assyrien : ce sont des *lettres*.

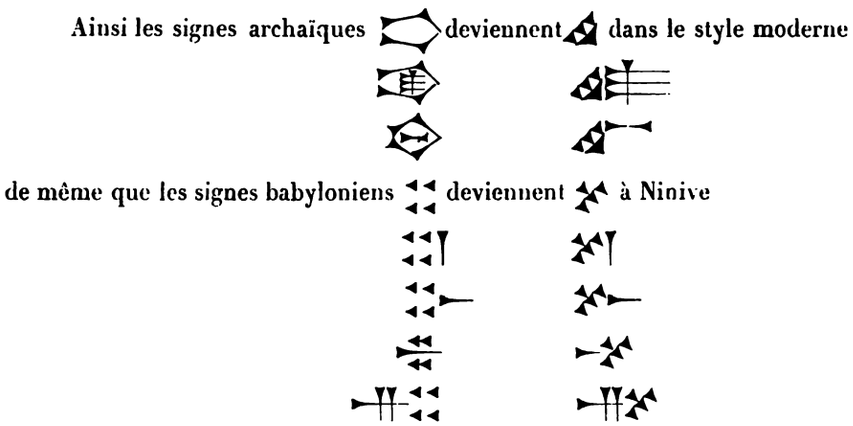
Quelques articulations exprimées par des signes différents suivant leur vocalisation permettent de supposer que le système arien a été originairement syllabique, et nous présenterait les derniers efforts du travail de l'intelligence humaine dans la formation de l'alphabet pour arriver à l'abstraction de la voyelle. Mais si nous pouvons supposer que l'écriture arienne a pu, à une époque quelconque, représenter des syllabes comme le système anarien, nous est-il possible de rechercher l'origine de ce système ? — C'est une question que nous ne sommes pas en mesure d'examiner ici.

Aussi nous nous bornerons à dire que, dans l'état actuel des travaux, on n'a pas encore rattaché l'écriture de la première colonne des inscriptions de Persépolis à l'ensemble du système graphique des peuples de la haute Asie, dans lequel la forme de la flèche ou du clou paraît entrer comme élément radical.

Dans le système anarien, les caractères sont nombreux et leur rôle se dessine d'une manière bien tranchée : ce sont des *syllabes*, et quelquefois des *mots*. On peut suivre à travers les différentes formes qu'ils affectent l'unité du système auquel ces différentes écritures

peuvent se rattacher. Nous avons relevé, dans les inscriptions, des groupes entiers, des mots entiers qui relient entre elles les inscriptions de la seconde et de la troisième colonne de Persépolis aux inscriptions de Ninive et de Babylone, de même que celles-ci aux inscriptions de Suse et de Vân.

Si nous cherchons à pénétrer dans les détails, nous pouvons constater, il est vrai, des différences; mais il est facile de s'assurer que les unes sont accidentelles et tiennent à la nature des matériaux sur lesquels on trace, ou avec lesquels on trace les inscriptions, et que les autres tiennent à un parti pris qui se révèle dans l'altération ou la répétition constante des mêmes formes suivant les temps et les localités. Les tableaux si consciencieusement dressés par M. Botta ne laissent aucun doute à ce sujet :

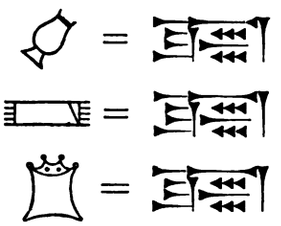


Mais il est inutile de multiplier ces exemples sur lesquels nous aurons à revenir plus spécialement dans notre analyse.

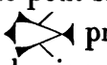
Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de ces différents signes, il nous est facile de voir comment ces différentes formes découlent d'une origine commune et d'en suivre les diverses altérations.

Le monument de l'écriture hiéroglyphique que M. Oppert a cité reste encore comme un exemple unique, mais incontestable, sur lequel

on peut s'appuyer pour expliquer l'origine hiéroglyphique de l'écriture anarienne. Nous avons pu en constater à Londres la parfaite exactitude, et ce monument est assez peu connu pour que nous en reproduisions ici la disposition.



On voit clairement que les signes expliquent des formes qui avaient encore leur signification pour les sujets de Sardanapale; mais elle est peut-être à jamais perdue pour nous. Guidé par ces indices, M. Oppert a signalé l'origine d'un certain nombre de signes en s'appuyant sur des inductions que la publication des tablettes de Koyoundjik rendra un jour plus faciles à suivre, mais qui se présentent encore comme un principe dont on ne peut saisir que de rares applications.

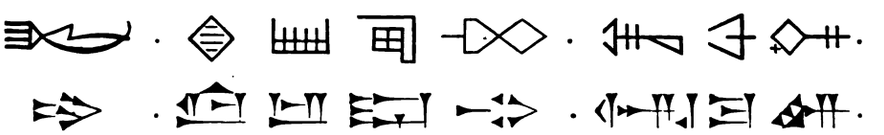
Il paraît certain que le signe  provient d'un hiéroglyphe calqué sur l'image d'un poisson dont le signe a conservé la valeur idéographique.

Il est possible que le signe provienne d'un hiéroglyphe calqué sur l'image d'un petit animal parasite dont les syllabaires nous donnent le nom.

Il serait sans doute bien séduisant de voir, dans le signe , l'altération de l'image d'une harpe dont les bas-reliefs nous ont transmis la forme assyrienne; mais nous n'avons rien pour appuyer cette conjecture, et, dans le plus grand nombre de cas, nous n'avons même pas la possibilité d'émettre un soupçon.

Les monuments de l'écriture hiératique sont déjà assez nombreux pour qu'on ait pu tenter de les interpréter : nous connaissons maintenant toute la légende du vase de Naramsin publiée par Sir H. Rawlinson. M. Oppert a déjà donné la transcription de ce nom royal; mais nous

pouvons compléter aujourd'hui la transcription des titres de ce roi, car ils se retrouvent dans les inscriptions de toutes les époques.



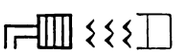
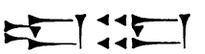
sar *ki* - *ib* - *ra* - *tiv* *ur* - *ba* - *im*

Nous pourrions citer de plus quelques légendes qui se rencontrent sur les briques des premiers rois de la Chaldée, bien qu'elles résistent encore à l'interprétation. Il en est de même des légendes qui se trouvent sur les cylindres en pierre dure. Nous lirons seulement sur un beau cylindre en lapis-lazuli, de la collection de M. Guillaume Rey, un titre royal que nous retrouvons également à toutes les époques avec de légères différences dans la forme des caractères, mais dont nous pouvons donner la transcription rigoureuse.

hiératique : moderne :

pa - *ti* - *śi* *pa* - *ti* - *śi*

Je citerai encore un titre que nous avons rencontré un grand nombre de fois sur les cylindres de deux lignes, soit à Londres, soit à la Bibliothèque impériale, soit dans les collections particulières.

hiératique :  moderne : 

ṭip - *śar* *ṭip* - *śar* (héb. סָפְסָר) « satrape »

L'identification des signes de cette catégorie présente sans doute des lacunes nombreuses; mais le principe est consacré, et c'est tout ce qu'il nous suffit d'établir pour le moment.

Les monuments de l'écriture archaïque abondent, et les grands textes écrits dans ce système *compliqué*, encore incompris au moment où nous avons commencé ces recherches, sont aujourd'hui, pour la plupart, publiés, traduits et commentés. Nous avons nous-même publié, traduit et commenté le seul texte des rois du premier empire

de la Chaldée écrit en caractères phonétiques; si les autres résistent encore à l'interprétation, la lecture des signes n'en est pas moins assurée.

Notre tâche, du reste, a été rendue plus facile par les travaux qui sont survenus pendant qu'on imprimait ces pages; aussi nous pourrons suivre désormais l'identification des caractères dans les différentes transcriptions qui ont été publiées et qui ne laissent plus à identifier qu'un petit nombre de signes dont nous avons relevé la liste pour les signaler à l'attention des explorateurs.

Avant d'aller plus loin, nous insisterons sur une observation générale qui domine cette classification que nous croyons devoir maintenir; il est bien entendu que ces mots de *hiératique*, d'*archaïque* et de *moderne*, que nous appliquons aux différentes formes de l'écriture, ne sauraient en rien préjuger l'époque de la rédaction des inscriptions; l'écriture la plus ancienne a pu se maintenir à côté des formes modernes sur des monuments d'une époque récente sans qu'on puisse, par cela seul, en déterminer la date.

Enfin, si les questions de paléographie sont résolues en principe, il y a là cependant un vaste champ qui reste ouvert aux recherches, et dans lequel nous ne pourrions pénétrer davantage sans nous écarter du but que nous nous sommes proposé et qui nous reste à accomplir, c'est-à-dire la justification de la valeur syllabique des nombreux caractères de l'écriture anarienne.

CHAPITRE III.

JUSTIFICATION DE LA VALEUR SYLLABIQUES DES SIGNES QUI REPRÉSENTENT DES SYLLABES SIMPLES.

Nous voici arrivé à la partie la plus importante de notre travail, mais aussi, je ne crains pas de le dire, à la partie la plus facile. Les syllabes simples sont la base du Syllabaire assyrien, et si la confiance que l'on doit avoir dans le rôle des signes qui les représentent est la chose la plus nécessaire à établir, on est heureux de constater ici que la détermination de la valeur de ces signes a été la première comprise et la première assurée.

Les premiers travaux étaient cependant hérissés de difficultés de toute nature ; mais aujourd'hui que la plupart des obstacles se sont évanouis, il nous paraîtra facile de recueillir ce qui a été si péniblement trouvé naguère. Quoi qu'il en soit, nous ne devons point dissimuler ces difficultés premières : on oublie trop tôt les efforts d'autrui dont on profite. Dans cette science si avancée déjà, et pourtant si près de son berceau, il nous paraît utile de retracer les observations dont chaque signe a été l'objet, de montrer les efforts des savants qui ont examiné chaque groupe, qui ont essayé les premières valeurs qu'on avait cru découvrir, pour les rejeter quelquefois, pour les contrôler toujours, et les reprendre même pour les adopter définitivement quand elles étaient assurées. Ne faut-il pas en effet que l'on sache bien que ces valeurs ne sont pas le fruit d'une convention plus ou moins ingénieuse, et qu'on peut s'appuyer désormais sur les résultats acquis, comme sur une base solide, capable de donner à nos investigations l'autorité que l'on réclame pour les travaux auxquels on consacre ses veilles ?

𒀀 — *A*.

N° 1. *a*. — Hiér. 𒀀 Bab. arch. 𒀀 Bab. m. 𒀀

Nin. arch. 𒀀 Nin. m. 𒀀

Méd.-Scyth. 𒀀

(S. 𒀀. — R. 1. — H. 1. — O. 1.[1])

Le signe 𒀀 est un des plus fréquemment employés dans les textes assyriens. Le rôle idéographique qu'il y remplit appela immédiatement sur lui l'attention. On le voyait, en effet, dans une des plus courtes inscriptions trilingues (Darius, inscript. B. l. 4), au commencement d'une ligne, suivi d'un nom propre d'homme. Il avait donc à lui seul une signification particulière? L'idée qu'il exprimait était traduite dans le texte perse par le mot *puthra*, dès lors il voulait dire « fils. » C'était beaucoup déjà; toutefois ce renseignement ne donnait aucun indice sur la prononciation assyrienne.

On croyait alors que tous les monogrammes renfermaient l'*abrégé* du mot qui, en assyrien, devait exprimer l'idée qu'ils représentent, et on chercha à deviner ce mot pour s'en faire un point d'appui, afin de déterminer, par son articulation initiale, la valeur phonétique du signe. Mais ces tentatives ne devaient avoir aucun résultat; on fut bientôt amené à reconnaître qu'il n'y avait qu'un seul procédé efficace pour déterminer la valeur des caractères, et l'on se mit à étudier *la position* qu'ils occupaient dans les noms propres.

Löwenstern, que nous trouverons toujours au début des recherches, avait à sa disposition une douzaine de noms seulement. Il ren-

[1] Ces indications renvoient aux listes que nous avons mentionnées (supra, p. 64 et 65). — S désigne les listes des mémoires autogr. des 14 sept. et 17 nov. 1849 de M. de Saulcy; — R, la liste qui a été publiée par Sir H. Rawlinson dans le Journal asiatique de Londres en 1851; — H, celle du docteur Hincks publiée en 1852 dans les Transactions de l'Académie royale d'Irlande; — O, celle de M. Oppert publiée dans son Expéd. scient. en Mésopotamie, t. II, p. 107.

contra d'abord le signe qui nous occupe dans le nom d'Ormuzd, et il lui donna la valeur du ה hébraïque (*Exposé*, p. 27). On peut voir aujourd'hui que Lõwenstern s'était trompé en reportant sur le premier signe 𐎠 la voyelle qui devait s'articuler avec cette aspiration; mais alors le nom d'Ormuzd était le seul nom de divinité compris dans les inscriptions trilingues, et on devait nécessairement ignorer que le signe 𐎠 remplissait, à l'égard des noms de divinité, le rôle que le clou perpendiculaire 𐎹 remplit à l'égard des noms propres d'homme.

M. Botta, que nous trouvons ensuite, remarqua que le signe 𐎺 devait avoir, dans les inscriptions de Khorsabad, la valeur idéographique qu'on lui attribuait dans les inscriptions de Persépolis, parce qu'il précède également dans ces inscriptions des noms propres dont il indique la filiation; mais cette remarque ne jeta aucun jour sur son articulation phonétique. Cependant M. Botta considérait déjà que ce signe était un de ceux dont la valeur phonétique lui semblait le mieux déterminée (*Mémoire*, p. 120) : on paraissait d'accord pour en faire soit la voyelle *a*, soit une aspiration semblable au ה des Hébreux.

M. de Saulcy (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 4) rencontre comme Lõwenstern le signe 𐎺 pour la première fois dans le nom d'Ormuzd, et, comme son prédécesseur, il considère le premier signe de ce nom comme un *a* ou un א, et le second comme le représentant du ה. C'est avec cette valeur qu'il lit tous les mots dans lesquels il figure. Toutefois, dans son second mémoire, M. de Saulcy remarque que ce signe a une grande tendance à exprimer l'א, particulièrement dans le pronom de la première personne (*Recherches*, 27 nov. 1849, p. 3).

En dehors des noms propres, le pronom personnel est le premier mot que l'on ait essayé d'analyser. Le groupe qui l'exprime s'offrait d'ailleurs naturellement aux recherches; sa place était parfaitement désignée. Au perse *adam*, « je » ou « moi, » correspondait constamment le groupe 𐎺𐎫𐎹𐏁; or la valeur de l'א paraissait ressortir de la forme de ce mot que le progrès des études permettait déjà d'articuler ANK et qu'on cherchait à rattacher à l'hébreu אנכי.

Nous arrivons aux travaux de M. Luzzatto. Ce savant accepte, pour le signe 𒀀, la valeur que ses prédécesseurs lui attribuent, et il en trouve la confirmation dans les noms « Ormuzd, Achéménès, Darius. » Cependant comme M. Luzzatto pensait également que ce signe devait être l'abrégé du mot qui exprime l'idée de « fils, » il crut en trouver, par un hasard déplorable, la confirmation dans son système, en le lisant comme la première lettre du mot *arbha*, qui en sanscrit signifie *proles, natus, pullus* (*Études*, p. 79). La langue indo-germanique que M. Luzzatto croyait entrevoir dans ces inscriptions avait, du reste, si peu d'influence sur le procédé que l'on convenait d'employer pour dégager la valeur des caractères, que M. Luzzatto conserva aux signes les articulations indiquées par le dépouillement des noms propres dont on disposait alors, et qu'il chercha à lire, avec ces valeurs, les différentes parties du discours dont la signification lui paraissait assurée. Ainsi, nous avons vu que le groupe qui renferme le pronom de la première personne était bien déterminé et qu'on le lisait déjà ANK; or c'est bien avec ces lettres qu'il cherche (*Études*, p. 74), par un démembrement étrange, à donner à ce groupe une apparence que tous les travaux ultérieurs ont repoussée.

Cependant les découvertes faisaient des progrès. Sir H. Rawlinson venait de publier le texte assyrien de l'inscription de Bisitoun : de nouveaux points de comparaison allaient devenir possibles. Dans son mémoire, le savant général établissait que ce signe devait représenter l'א sémitique, tout en constatant la tendance de ce caractère à représenter le ה et même le ח (*Alphabet*, p. 5).

Sur ces entrefaites, le docteur Hincks venait de constater le syllabisme de l'écriture anarienne. Le pronom personnel était définitivement lu *a-na-ku*, et on n'hésitait plus à assimiler le signe 𒀀 à l'א en lui donnant la valeur de la voyelle *a* qui s'articule avec l'א ou celle de אּ quand il est initiale (*On the assyrian verbs*, p. 307). Toutefois le savant Irlandais remarque que le signe 𒀀 représente quelquefois la voyelle longue *a* précédée de l'ע et de l'ה et même du ח au lieu de l'א.

Cette incertitude sur l'articulation de ce caractère n'a rien qui doive nous surprendre. Si nous parcourons en effet les nombreux noms propres qui sont maintenant à notre disposition, nous voyons que la voyelle longue des Perses 𐎠 n'est pas toujours transcrite en assyrien par le même caractère, et que le syllabisme de l'écriture anarienne ne nous permet de la saisir que quand elle forme une syllabe séparée; autrement elle est comprise dans le signe qui représente l'articulation consonnante qu'elle concourt à former,

Voyons d'abord ce qui résulte du dépouillement des noms dans lesquels le signe 𐎠 est initial [1].

(1) *A–ḫu–ru–ma–az–da–'–*	(21) *A–si–na*	(66) *A–ra–bi*
(2) *A–na–'–i–tu*	(29) *A–ra–ḫu*	(88) *A–ra–ka–ad–ri–'–*

Il est évident que la syllabe qui est exprimée par le caractère 𐎠 du texte anarien, de même que celle qui est exprimée par le caractère 𐎠 du texte arien, est nettement séparée des autres signes qui doivent renfermer l'articulation suivante. Le signe 𐎠 forme donc, à lui seul, une syllabe comme la voyelle arienne 𐎠 qu'il essaye de transcrire.

Lorsque le signe 𐎠 se trouve dans l'intérieur des mots, on voit qu'il correspond encore au même signe du texte arien. Cependant, comme il n'est pas toujours exprimé quand la voyelle arienne apparaît, on voit qu'il n'est pas indispensable pour rendre la vocalisation perse parce qu'elle est implicitement exprimée par le syllabisme de l'écriture anarienne. Aussi sa présence dans le corps des mots ne paraît destinée qu'à indiquer la *quantité* de la syllabe. C'est ce qui résulte de l'observation des noms suivants :

(11) *Da–ā–ri–ya–ā–vus* (19) *Gu–ma–ā–tav* (28) *U–vi–iz–da–ā–tar*

La valeur du signe 𐎠 est donc bien déterminée, et si nous éprouvons encore quelque hésitation sur son rôle dans la transcription d'une

[1] Il nous suffit de donner ici la transcription des noms propres que nous citons et qu'on peut facilement retrouver dans la liste que nous avons dressée dans notre chap. I^er^, p. 82 et suiv. en se reportant aux numéros de rappel.

langue sémitique, c'est que la valeur de ce signe, essentiellement destiné à représenter une voyelle, n'a pas en effet de représentant dans l'alphabet phénicien. Si nous examinons son rôle dans les noms bibliques que nous avons recueillis, tels que :

(151) *A–ḫa–ab–bu*	(180) *A–ma–at–ti*	(195) *Ni–nu–a-*
(155) *Ḫa–za–ḳi–a–u*	(182) *A–ra–mi*	(209) *A–ru–a–di*

nous voyons qu'il correspond tour à tour aux lettres א, ו, ה, י et même aux lettres ה et ע suivant leur vocalisation, c'est-à-dire précisément à des lettres pour les articulations desquelles, excepté le ה, nous ne trouverons pas de représentant spécial dans l'écriture anarienne, car elles ne peuvent être saisies que par leur vocalisation dont l'alphabet phénicien ne tenait pas compte.

Enfin c'est avec cette valeur que nous lisons l'ancien nom de Diarbekr qui nous a été ainsi conservé dans les inscriptions :

(198) *A–mi–di*

Mais si le caractère 𒀀 a bien la valeur d'une voyelle, la vocalisation que nous lui accordons est-elle bien celle que lui attribuaient les Assyriens? — Il serait téméraire de l'affirmer. Nous voyons par le nom chaldéen d'Aniris,

(23) *A–ni–ri–'–*

que ce signe était traduit chez les Ariens comme s'il tenait à la fois de l'*a* et de l'*i*. D'un autre côté, nous voyons, par le nom de « Achéménès, » que les Grecs traduisaient la voyelle longue des Ariens par la diphthongue *αι*, tandis que les Assyriens rendaient par le signe 𒀀 la voyelle longue des Grecs, ainsi que nous pouvons le supposer par le nom de « Pythagoras » que nous lisons :

(171) *Pu–ta–ā–ɣu–ra*

Si maintenant nous voulons rechercher quelle était la valeur de ce signe chez les autres peuples qui employaient l'écriture anarienne,

nous devons supposer qu'elle a dû varier suivant le caractère de chaque peuple, mais que sa nature de voyelle est toujours incontestable.

Nous n'avons pas, il est vrai, de point d'appui, même pour supposer ce qui devait se passer dans l'idiome de Suse; mais pour l'Arménie nous avons un nom,

(251) *Hal–di–a*

et ce nom suffit pour nous confirmer l'identité du système graphique, sans toutefois nous permettre de généraliser les inductions que l'on pourrait en tirer sur la vocale arméniaque qu'il représente.

Chez les Médo-Scythes les exemples sont nombreux, et nous pouvons discuter les valeurs qui en découlent. Nous sommes certain qu'ils ne rendaient pas la voyelle longue des Perses par le même caractère que les Assyriens. En effet, cette voyelle est constamment traduite par le signe 𒄿, qui n'a aucun rapport avec celui qui nous occupe pour la forme graphique et qui représente, en assyrien, l'articulation d'une gutturale aspirée avec la première voyelle. Le correspondant graphique du 𒄿 assyrien est, en médo-scythe, 𒅀. Or ce signe paraîtrait plutôt traduire, dans la langue de la deuxième colonne, la voyelle *i* des Perses; par exemple dans les mots des textes scythiques que nous lisons cependant :

(23) *Ha–a–na–a–ra* (91) *Vi–is–sa–da–a–ḫu–is* (121) *Sa–a–kur–ri–ṣi–is*
(134) *Da–a–ya–u–is* (140) *A–ya–a–e bu–mi–ya*

La valeur de ce signe est donc parfaitement assurée; c'est une voyelle, et cette voyelle participe de l'*a* et de l'*i*.

Si nous sortions des noms propres, nous verrions que ce signe apparaît dans les dérivés des racines sémitiques suivant des circonstances que la grammaire a pu déterminer; mais nous n'avons pas à nous en préoccuper ici. Enfin nous devons remarquer qu'il remplace le suffixe de la première personne, qui s'articule cependant *ya*. Aussi c'est avec cette valeur que nous le lirons dans le corps des mots toutes les fois qu'il se trouvera entre deux syllabes dont on voudra éviter la contraction.

Il est évident que nous ne pouvons pas avoir la prétention de res-

susciter la vocalisation exacte des langues dont nous ne saisissons les échos qu'à travers des intermédiaires qui appartiennent eux-mêmes à des langues mortes depuis longtemps. Nous savons trop, par exemple, que la voyelle que nous écrivons *a* aujourd'hui n'exprime pas le même son dans les langues modernes qui emploient le même caractère, pour supposer aux voyelles dont nous lisons les signes dans les écritures antiques une fixité que rien ne fait soupçonner dans des contrées où elles ont toujours été si indécises. Aussi, il nous suffit d'avoir indiqué la persistance de ce signe dans tous les mots où il pouvait représenter notre voyelle *a* pour être fixé sur son rôle. A mesure que nous avancerons, nous verrons que ces premières données seront confirmées par la détermination même des autres valeurs avec lesquelles elles sont liées.

Enfin, pour terminer ce qui a trait à cette valeur, à défaut d'un correspondant direct dans l'écriture phénicienne, nous l'avons rangée sous la rubrique de l'ℵ malgré la différence essentielle qui sépare ces deux caractères et qui nous démontre, dès la première page de notre analyse, que l'écriture anarienne n'est pas d'origine sémitique.

N° 2. *ai, ya.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. a. ah. — R. 6. — H. 50. — O. 8.)

Il est peut-être téméraire de dire que ce caractère a une valeur distincte de celle qui résulte de la réunion des deux signes , dont il est graphiquement formé; aussi il est assez difficile de préciser sa vocalisation. Toutefois cette valeur, après avoir varié entre celle de *aï*, *ai* ou *ya*, sans qu'il en soit résulté un embarras de lecture, est restée fixée à celle de *aï*, en réunissant ainsi les deux valeurs indécises du signe que nous venons d'analyser.

Le signe 𐎢 𐎢 est assez fréquent dans les noms propres, même dans les inscriptions trilingues; mais il y remplit un rôle grammatical, de telle sorte que la comparaison des groupes ne saurait nous guider, dans notre travail de déchiffrement, pour en déterminer la valeur *a priori*.

M. Botta avait remarqué, dès le début, qu'il s'ajoutait à la forme originelle d'un nom de lieu pour en faire l'appellation de la personne native. Ce rôle s'est trouvé vérifié par la suite : les inscriptions trilingues n'ont laissé aucun doute à cet égard. Ainsi, dans la première ligne de l'inscription de Bisitoun, Darius prend le titre de « Perse, roi du pays de Perse. » Pour désigner « la Perse » Darius écrit *Par-śa* ou *Pa-ar-śa;* mais quand il indique son origine, le mot se fléchit et nous avons *Par-śa-ai*.

La même nuance est également observée dans l'inscription sépulcrale de Nakch-i-Roustam (l. 6, 7, 28, 29); les indicatifs qui précèdent ces appellations ne laissent aucun doute sur l'exactitude de la traduction du texte arien. Nous lirons donc ainsi les noms:

(44) *Par-śa-ai* (49) *Ni-iś-śa-ai* (58) *Iś-ka-ar-ta-ai* (77) *Maṣ-ai*
(47) *Ma-da-ai* (54) *Mar-gu-va-ai* (67) *U-ra-ar-ṭa-ai*

La signification de cette terminaison est donc bien évidente; mais comme nous la trouvons après des expressions idéographiques, il nous reste à établir qu'elle y remplit le rôle d'un complément phonétique : c'est ce qui résulte des dérivés dans lesquels le radical change sa vocalisation pour prendre celle de la terminaison phonétique. Ainsi, nous voyons non-seulement *Par-śu* devenir *Par-śa-ai; Mar-gu-u, Mar-gu-va-ai; U-ra-ar-ṭi, U-ra-ar-ṭa-ai;* mais encore

(173) *Il-li-pi, — Il-li-pa-ai*
(180) *A-ma-at-ti, — A-ma-ta-ai*
(184) *Kal-du, — Kal-di-ai*
(188) *Ḥat-ti, — Ḥat-ta-ai*
(186) *Ya-u-di, — Ya-u-da-ai*
(191) *U-du-mu, — U-du-um-ma-ai*
(209) *A-ru-a-di, — A-ru-da-ai*
(210) *Gu-ub-li, — Gu-ub la-ai*
(211) *Ṣi-du-nu, — Ṣi-du-un-na-ai*
(213) *Ṣur-ri, — Ṣur-ra-ai*
(227) *Aś-du-di, — Aś-du-da-ai*

Nous n'avons donc aucun doute sur le phonétisme de cette indication; aussi nous lisons ainsi :

(176) *Van-na-ai* (187) *Ṣir-la-ai* (192) *Śa-ba-'-ai* (233) *Śa-ai*
(177) *Ba-la-da-ai* (190) *Ma-'-ba-ai* (223) *Ba-na-ai-bar-ḳa-a*

𒁹 — *B.*

N° 3. *ba.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𒁹. — R. 63. — H. 7. — O. 43.)

On saisit difficilement, au premier abord, la différence caractéristique du signe qui renferme la labiale *b* s'articulant avec la voyelle *a*, du signe qui renferme la labiale *m* avec la même voyelle.

Dans certains textes, ces deux signes se composent du même nombre de clous, disposés de la même manière, et la différence ne se trouve indiquée que par une nuance inappréciable, si ce n'est qu'elle annonce une origine hiéroglyphique distincte. On en a la preuve en remontant aux formes archaïques de ces deux signes; on trouve en effet que la forme correspond au , tandis que la forme correspond au . Les formes hiératiques de ces deux signes sont assez fréquentes sur les cylindres de la Chaldée pour qu'on en puisse suivre toutes les phases.

La valeur du signe a été une des plus faciles à déterminer. M. de Saulcy, dans son premier mémoire, avait déjà acquis la certitude que ce signe renfermait la labiale *b;* s'il a hésité depuis, dans son second mémoire (*R.* 27 nov. 1849, p. 61), c'est à cause de la confusion graphique à laquelle se prête ce caractère, qui paraît ainsi pouvoir exprimer les articulations de *m* ou de *b*.

M. Luzzatto suivit les indications de M. de Saulcy sans obstacle pour la transcription des noms propres ariens; mais quand le savant

de Padoue voulut appliquer cette valeur aux mots assyriens qu'il essayait de rattacher à une racine sanscrite, les obstacles les plus sérieux sont venus se dresser devant lui: nous n'avons, du reste, aucun renseignement utile à tirer de ses erreurs sur ce point.

Lorsque nous trouvons ce signe dans les textes de Bisitoun, il est parfaitement caractérisé. Sir H. Rawlinson lui donne la valeur de *ba*, qui lui est confirmée par les travaux du docteur Hincks, et c'est également avec cette valeur que M. Oppert l'a admis dans son catalogue.

Le signe figure dans la transcription assyrienne de trois noms propres des inscriptions trilingues :

(48) *Ka-am-ba-du* (53) *Ba-aḥ-tar* (87) *Ar-ba-'-il*

Cependant nous devons remarquer qu'il ne correspond au des Perses que dans le nom de la Bactriane (53) et dans celui d'Arbèle (87); dans le premier il correspond au des Perses. Les inscriptions unilingues nous montrent que si les Achéménides avaient écrit phonétiquement le nom de Babylone, nous aurions eu un exemple de plus pour assurer cette articulation. Nous lisons en effet dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, de même que dans les inscriptions arméniaques, le nom de cette capitale écrit phonétiquement

(65) *Ba-bi-lu*

Ce signe se retrouve avec la même forme dans les inscriptions scythiques, où il répond également aux deux articulations de *ba* et de *pa*. Nous trouvons en effet qu'il correspond au *ba* dans six transcriptions :

(53) *Ba-ik-ta-ri-is* (97) *Ba-ka-bu-uk-sa* (106) *Du-ba...*
(65) *Ba-pi-lu* (98) *Ba-ka-pi-ik-na* (119) *Ba-gi-ya-ti-is*

et qu'il correspond au *pa* dans douze :

(10) *Vi-is-da-as-ba* (68) *Ka-at-ba-du-kas* (131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*
(39) *Ar-ba-za-na* (92) *Ḥa-ba-da-na* (133) *Ab-ba-nu-ya-ak-ka*
(44) *Ba-ir-sa* (95) *Taḥ-mas-ba-da* (135) *Ba-ra-za-na-am*
(46) *Ba-ti-is-var-ri-is* (100) *Uk-ba-tar-ra-an-ma* (136) *Vi-is-ba-za-na*

Ce signe correspond donc à deux articulations très-rapprochées dans l'échelle vocale et qui s'échangent suivant l'affinité que les organes vocaux des différents peuples ont pour l'une ou l'autre de ces articulations. Ce changement de la douce en forte est très-fréquent, et résulte d'une différence organique que nous n'avons pas à apprécier ici. La lecture des textes assyriens nous prouvera par la suite que les articulations du *b* et du *p* permutent au milieu des radicaux assyriens avec une extrême facilité. C'est du reste ce dont nous pourrons nous convaincre même par l'examen des noms propres des inscriptions trilingues, où nous voyons le nom de « Hystaspe » rendu par les groupes

(10) *Us-ta-aś-pa*, *Us-ta-aś-pi* et *Us-ta-aś-bu*

Nous maintiendrons toutefois l'articulation de *ba* comme celle qui est propre à notre caractère dans le syllabaire assyrien, parce qu'elle se trouve confirmée par la lecture des différentes transcriptions qui nous permettent d'apprécier cette valeur; c'est ce qui résulte des noms suivants dans lesquels nous voyons toujours le signe représenter l'articulation *ba* :

(159) *Ta-ba-'-lu*	(183) *Na-ba-tu*	(223) *Ba-na-ai-bar-ḳa-a*
(191) *Ba-la-zu*	(192) *Śa-ba-'-ai*	(246) *Za-ba-ti*
(177) *Ba-la-da-ai*	(202) *Ba-ar-zi-pav*	(248) *Ba-li-ḫi*

La valeur de ce caractère est donc parfaitement fixée; toutefois nous dirons encore que cette valeur est confirmée par la transcription araméenne du nom

(267) *Dayan-kur-ba-an*

Dans ce nom, en effet, nous sommes assez heureux pour retrouver, avec la présence du ב araméen, un document contemporain de l'écriture cunéiforme.

Les transcriptions sémitiques ne peuvent nous donner la certitude de la vocalisation des articulations; ce n'est que par l'indication arienne et la présence des signes dans le corps des mots que nous pouvons la soupçonner, et ce n'est que par l'ensemble du système graphique que

nous pouvons en avoir la certitude; mais pour s'en convaincre il faut avoir étudié la série des signes qui représentent les mêmes articulations avec les trois voyelles, c'est alors seulement que nous pourrons achever notre démonstration.

N° 4. — *bi.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. D. — R. 66. — H. 8. — O. 44.)

L'articulation de *bi* paraît être rendue par deux signes, qui cependant ne se confondent pas dans l'application; toutefois nous ne pouvons guère séparer ce qui les concerne pour apprécier leur valeur.

M. Botta les a confondus, dans ses variantes (*Mémoires*, p. 46), avec les signes et , qui représentent des articulations de même organe. Le signe ne se trouvant pas dans les quelques noms propres qui étaient à la disposition des premiers interprètes, M. de Saulcy lui donnait la valeur de *m* (*R.* 14 sept. 1849, p. 21), qu'il n'avait pas, et c'est M. Luzzatto qui, avec les plus mauvaises raisons possibles (*Études*, p. 83), est parvenu cependant à déterminer, le premier, la consonne qu'il renfermait. Plus tard le docteur Hincks lui donna scientifiquement la valeur qui lui convient, et il produisit à l'appui le nom de Babylone, dont il trouvait la transcription sur les briques de la Chaldée. Cette valeur a été confirmée par les travaux de Sir H. Rawlinson et acceptée par M. Oppert.

Le signe se trouve dans la transcription d'un seul nom propre des inscriptions trilingues,

(66) *A-ri-bi*

mais elle nous est confirmée par les noms des inscriptions unilingues qui renferment la même articulation,

(149) *Na-bi-av*

et les composés :

(16) *Na-bi-uv-ku-dur-ri-u-ṣur* (17) *Na-bi-uv-na-'-id*

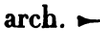
En médo-scythique il correspond aux articulations du *pi* des Perses, comme le *ba* correspond au *pa*. Nous lisons ainsi :

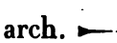
(45) *Bi-ti-ya-van-ya-a*

Ce signe renferme donc un ב sémitique; toutefois nous ferons la même réserve que nous avons déjà indiquée à propos du *ba* et qui est justifiée par les noms propres que nous croyons devoir rappeler ici :

(176) *Il-li-bi*, ou *pi* (204) *Na-ṣi-bi-in* (214) *Ak-zi-bi* (219) *Ḥu-bi-ru-na*

La persistance de ce signe devant les voyelles *e* ou *i*, ou devant les syllabes qui commencent par ces voyelles, n'a laissé aucun doute sur sa vocalisation.

N° 5. *bí.* — Hiér. ... Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

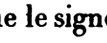
Méd.-Scyth.

(S. m, b ou v. — R. 84. — H. 17. — O. 50.)

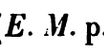
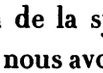
Le signe présente, avons-nous dit, comme équivalent le signe dans les Tables de M. Botta : on était donc porté à lui accorder la même valeur. Ce signe ne se trouve pas dans les noms propres assyriens qui figurent dans les inscriptions trilingues. Il y a plus, je crois qu'il ne figure que dans un seul mot dont on puisse tirer cette valeur; c'est le nom du dieu « Bel, » que nous trouvons écrit

(147) *Bi-i-lu* ou *Bí-lu*

Or, en examinant ce nom, nous voyons que le signe ne remplace pas exactement le signe , mais bien la combinaison ;

tandis que le signe  ne s'altère pas par la combinaison , comme nous pouvons du reste le remarquer dans le nom de Babylone.

(65) *Ba-bi-i-lu* ou *Ba-bi-lu*

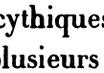
M. Oppert (*E. M.* p. 41, et la note) croit que le signe  représente la fusion de la syllabe *bi* avec une aspiration. Sans discuter ici cette opinion, nous avons, comme lui, différencié les transcriptions en représentant par *bi* et  par *bí* ou *be*.

Nous ne pouvons rien conclure de la présence de ce signe dans les textes médo-scythiques; en effet, ce signe est essentiellement polyphone et il a plusieurs valeurs complexes. Il a, en assyrien, celle de *mit*, ainsi que nous pouvons l'indiquer par le nom de « Démétrius, »

(164) *Di-mit-ri-su*

mais il a aussi celle de *bat*, et les transcriptions scythiques dans lesquelles il figure peuvent se lire avec cette articulation, excepté peut-être celle de (87) *Ar-bi-ra;* mais nous lisons :

(110) *Bat-ti-ik-ra-ba-na* (123) *Kar-ma-bad-das* (141) *Bat-ti-ya-van-ya*

Malgré nos recherches nous n'avons pu jusqu'ici rencontrer le signe  avec la valeur incontestable de *bí* que dans le nom de *bíl*, qui s'applique au dieu Bel et qui signifie aussi « seigneur, » ou dans les dérivés, qui sont fort nombreux. Il se pourrait donc que la valeur de *bí* que nous attribuons à ce signe ne provienne que de son rôle idéographique et soit spéciale à cette expression ou à la série des idées qui en dérivent, mais qu'elle ne s'étende pas au delà.

N° 6. *bu.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

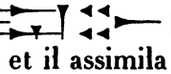
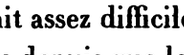
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. D. — R. 67. — H. 80. — O. 45.)

La détermination de ce caractère a soulevé quelques difficultés à

l'origine. Les noms propres qui le renfermaient n'ont été connus que tardivement par la publication de l'inscription de Bisitoun, et la forme du signe resta d'ailleurs quelque temps indécise.

M. Löwenstern le rencontra dans le mot  (*ra-bu-u*), qui traduit le perse *vazarka,* « grand, » et il assimila immédiatement le mot tout entier à l'hébreu רב (*Exposé,* p. 38, 39, 56). Mais ce signe disparaissait dans un groupe de deux caractères qui traduisait la même idée,  , et il était assez difficile d'identifier graphiquement les deux groupes. On a su depuis que le premier caractère de ce second groupe était un idéogramme et le second un complément phonétique; mais alors ces deux formes causaient un grand embarras dans les recherches. M. Löwenstern trouvait encore le même signe dans un verbe (*i-bu-us*) qui, d'après la traduction perse, devait avoir la signification de « faire » ou « construire » (*Exposé,* p. 42). M. Löwenstern, en s'appuyant sur une mauvaise lecture, le compara à l'hébreu בית, substantif dérivé du verbe בנה : d'après cette traduction, la valeur d'une labiale *b* semblait encore inhérente au signe qui nous occupe.

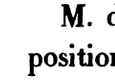
M. Botta, dans son catalogue (*Mémoire,* p. 12), range comme équivalents du signe les formes , , , et , mais il n'en discute pas la valeur. Nous savons déjà que les signes et renferment la même labiale avec des voyelles différentes, *bi* et *ba;* nous verrons plus tard que le signe est *ab* ou *ap;* les autres caractères ne sont que des variétés graphiques de celui qui nous occupe. Au surplus M. Botta n'essaye pas de déterminer la valeur de tous ces signes.

M. de Saulcy (*Recherches,* 14 sept. 1849, p. 5) rencontre ce signe pour la première fois dans les différentes traductions du mot *vazarka*, et la comparaison des deux formes

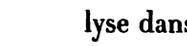
et

lui cause, comme à M. Löwenstern, un embarras sérieux, car elle le

porte à considérer les signes comme formant une syllabe qui remplace le de la seconde forme, et il en conclut que l'élément doit avoir la valeur d'une voyelle.

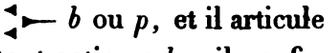
M. de Saulcy est encore conduit à cette hypothèse par la décomposition du dernier signe du nom de « Darius »  , qui renferme également le signe , auquel on est bien tenté de donner la valeur d'une voyelle que la position initiale de l'un et terminale de l'autre semble du reste justifier; les signes et restent donc comme les représentants d'une même articulation. Mais alors le signe renfermait un *r* ainsi qu'on le savait déjà par le nom de « Cyrus, » et le dernier signe commun étant déterminé, il ne restait plus, pour le signe du milieu réduit à ce seul élément, qu'une valeur qu'il fallait chercher dans les articulations de *m* ou de *b*.

Nous pouvons nous rendre compte aujourd'hui de l'erreur de M. de Saulcy, erreur dans laquelle il se trouvait entraîné par la rigueur même de sa méthode; il s'en fallait de beaucoup alors que cette lettre fût caractérisée dans sa transcription et définie dans sa valeur. Mais poursuivons, car M. de Saulcy revient sur ce caractère dans son second mémoire, et son observation nouvelle ne va rien laisser subsister de sa première erreur.

Le même signe se trouve en effet de nouveau soumis à son analyse dans le verbe  (*i-bu-us*), mais alors la forme du signe ne lui permet plus d'équivoque. « Le signe , dit-il, « dans lequel semblent entrer deux éléments, et , ne forme cer- « tainement qu'une seule lettre. Les textes moulés sur les originaux « et rapportés par M. Lottin de Laval prouvent que ces deux éléments « réunis ainsi, , ne peuvent se séparer. . . . . » et M. de Saulcy ajoute : « Cette lettre assyrienne était-elle donc syllabique? je « suis bien tenté de le croire. Il en est, du reste, de ce signe comme « du signe final du nom de Darius, , lequel doit être considéré « comme concret » (*R.* 27 nov. 1849, p. 6).

M. de Saulcy n'a donc pas abandonné ces signes sans leur reconnaître la forme qu'ils doivent avoir, ni sans avoir corrigé ses premières

erreurs. Il y a plus, M. de Saulcy n'avait qu'à généraliser son observation pour poser le principe le plus fécond de la lecture de ces textes, le syllabisme, qu'il était donné à Hincks de formuler quelque temps plus tard.

M. Luzzatto lit le signe *b* ou *p*, et il articule par conséquent le mot  tout entier *rabu;* il confirme ainsi l'hypothèse de Löwenstern et reconnaît que ce mot répond bien à la forme hébraïque et araméenne רב; c'est du reste la seule trace de sémitisme que M. Luzzatto reconnaisse dans ces inscriptions (*Études*, p. 89).

Le docteur Hincks lut d'abord ce signe *pu*, et Sir H. Rawlinson *bu*. Ces deux valeurs lui ont été confirmées par les recherches de M. Oppert, et lui sont définitivement acquises.

Ce caractère ne figure que dans trois mots des inscriptions trilingues, et ces mots suffisent pour expliquer l'indécision qui a existé sur la série des articulations du *b* et du *p*.

Nous lirons en effet dans le texte assyrien, pour correspondre aux articulations du *b* et du *p* des Perses, ou même aux articulations du ב ou פ sémitique :

(8) *Kam-bu-zi-ya* (10) *Us-ta-as-bu* (76) *Bu-u-ṭa*

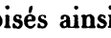
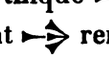
de même que dans le texte scythique :

(8) *Kam-bu-ṣi-ya* (17) *Nab-bu-ni-da* (97) *Ba-ḳa-bu-uk-sa*

Les inscriptions unilingues nous montrent ce signe dans les noms suivants :

(89) *Bu-rat-ti* (181) *Bu-ḳu-du* (266) *Ḥam-bu-su*
(149) *Na-bu* (225) *Ya-ap-bu* (*pu*)

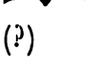
La forme de ce signe a varié suivant le style des différentes localités. Il provient d'un caractère hiératique , dont on reconnaît facilement la forme sur les petits cylindres de pierre dure, et qui a formé le caractère à Babylone; tandis que les crochets ont pris une autre disposition à Ninive, . Nous pouvons faire ici l'appli-

cation d'une remarque qui sera confirmée par la comparaison des différentes formes des signes : toutes les fois que les quatre crochets entrent dans la formation d'un caractère, on trouvera cette différence constante dans le style des deux localités : la forme archaïque a d'abord présenté quatre clous croisés ainsi  , ils se sont altérés en et en , et même , dans les inscriptions arméniaques. En suivant ces différentes transformations, il est facile de reconnaître notre caractère dans le médo-scythique  , et de nous assurer que, dans ces inscriptions, l'élément remplace les crochets de Ninive et de Babylone.

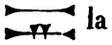
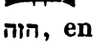
ג — *G*.

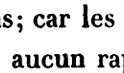
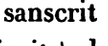
N° 7. *ga*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

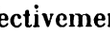
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.  (?)

(S. ך. — R. 20, — H. 13. — O. 23.)

Ce signe est un de ceux qui ne figuraient pas dans les premiers noms propres soumis aux travaux de Grotefend et de Löwenstern, il ne s'est trouvé que dans les inscriptions de Bisitoun et de Nakch-i-Roustam. M. Botta le signale dans un groupe qui doit, à Ninive comme à Persépolis, renfermer le pronom démonstratif. C'est en effet dans le groupe correspondant au perse *imâm* « ce » qu'il a fallu d'abord étudier ce caractère; aussi nous allons rencontrer ici toutes les difficultés qui accompagnent les travaux de déchiffrement toutes les fois que la valeur d'un signe n'est pas déterminée par des noms propres. Quoi qu'il en soit, le mot qui contient ce caractère étant désigné et sa signification étant assurée, il fallait se demander quelle devait être son articulation assyrienne. M. de Saulcy (*R.* 27 nov. 1849, p. 13) donne au caractère  la valeur du ך hébraïque, et il articule le groupe  , הוה, en le rapprochant du pronom démonstratif זה et זו.

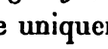
Ce caractère se rencontre en composition dans d'autres caractères, par exemple dans le premier signe du nom d'Hystaspe; mais il n'y a aucun renseignement possible à tirer du rapprochement de ces deux formes, si ce n'est qu'on peut en obtenir la preuve que les caractères assyriens ne sont pas le résultat d'un agencement conventionnel de clous ou de coins; car les deux caractères  et , analogues de formes, n'ont aucun rapport phonétique entre eux. M. Luzzatto a précisément été induit en erreur par ce rapprochement : il voulait voir un pronom sanscrit dans le groupe  , qu'il lisait *ata*, et dès lors il arrivait à donner au signe la valeur d'une dentale (*Études*, p. 80) plus ou moins rapprochée de la valeur du signe , qui renferme effectivement une dentale dans le nom d'Hystaspe, ainsi que nous le verrons plus tard.

Les différentes formes de ce caractère sont assez difficiles à suivre. La forme scythique  que nous avions indiquée, d'après M. Oppert, comme son correspondant graphique (*E. M.* II, p. 72), n'a aucun rapport avec le signe *ga;* nous croyons aujourd'hui que le signe scythique représente uniquement le monogramme royal, et qu'il dérive de la forme archaïque de Babylone.

Sir H. Rawlinson, guidé par les noms propres qu'il avait à sa disposition, donna le premier la valeur de *ga* au signe qui nous occupe.

C'est sous la forme ninivite que le docteur Hincks lui a donné sa véritable valeur (*On the Assyrio-Bab.* p. 316). L'articulation du signe ou ne souffre plus de difficulté. Ce signe correspond, en effet, au des Perses dans les noms suivants :

(73) *U-mu-ur-ga-'* (79) *A-ga-ma-ta-nu* (80) *Ra-ga*

Nous devons ajouter, il est vrai, qu'il correspond également au  dans un nom : (57) *Za-ra-an-ga.* Mais nous en aurons bientôt l'explication; en effet, en scythique le *ga* des Perses est rendu constamment par un signe auquel nous devrons reconnaître la valeur de *ka,* de même que nous devons mentionner un nom qui renferme le *ga* des Perses, rendu par le *ka* assyrien, c'est le nom (58) *Açagarta.* Il

y avait donc suivant les localités un échange plus ou moins régulier entre ces différentes articulations.

Nous devons faire, à propos des articulations qui dépendent de cette consonne, la même remarque que nous avons faite à propos des articulations du *b* et du *p*. Dans la haute Asie on passait facilement, dans la prononciation des consonnes du même organe, de la forte à la douce. M. Oppert a remarqué (*E. A.* p. 55) que le ع des Arabes s'altère dans la bouche des Babyloniens de nos jours; la lecture des textes fournit la preuve que les articulations du ג babylonien correspondent aux articulations du ק ninivite. Nous verrons donc encore un échange entre les signes qui représentent ces articulations suivant les localités.

En dehors des inscriptions trilingues, notre liste ne nous fournit que les noms suivants :

(193) *Ḫa-ga-ru-na* (203) *Gar-ga-mis*

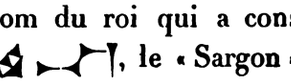
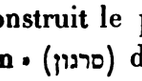
La valeur de la vocale qui s'articule avec le signe qui nous occupe ressortira de plus en plus par l'examen des différents signes qui représentent la même consonne articulée avec les autres voyelles.

N° 8. *gi*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. d. — B. 31. — H. 14. — O. 24.)

Ce signe ne se trouve dans aucun des noms propres que les inscriptions trilingues offraient tout d'abord à l'étude des philologues. M. de Longpérier en a soupçonné le premier la valeur en reconnaissant dans le nom du roi qui a construit le palais de Khorsabad,  , le « Sargon » (סרגון) d'Isaïe (ch. xxi). On a lu en effet pendant longtemps ce nom *Sar-gi-na;* mais on a reconnu depuis que le signe  , tout en représentant l'articulation *gi*, ne

jouait pas un rôle phonétique dans cette circonstance (*Les Fastes, comment.* p. 34), et dès lors que ce nom propre ne pouvait servir de base pour le déchiffrement.

Lorsque Sir H. Rawlinson publia le texte assyrien de Bisitoun, il crut rencontrer le signe dans le nom assyrien des « Scythes, » qu'il lisait *Gi-mi-ri* (*Babyl. trans.* l. 6), en l'identifiant au גמר de la Bible (*Analysis*, p. 21). C'était exact; mais il paraît que le signe était mal copié, et Sir H. Rawlinson crut y reconnaître un signe qui avait un certain rapport avec celui qui nous occupe; aussi le savant général, en rectifiant sa transcription première, avait induit en erreur les explorateurs de ces textes. M. Oppert lisait d'après cette rectification le nom des Scythes *Nam-ri*, et il en donnait les raisons (*E. M.* II, p. 34, 85, 167, 176) que nous avions acceptées, mais qui doivent tomber aujourd'hui.

Il est facile de comprendre maintenant la confusion dans laquelle Sir H. Rawlinson avait été conduit par l'apparence d'un signe de forme analogue , mais de valeur différente (*nam*). On peut avoir la certitude de la distinction réelle des deux signes et en remontant à leurs formes archaïques qui se reproduisent dans des mots identiques, et la confusion est alors impossible. La forme archaïque babylonienne du signe *gi* est , et la forme archaïque du signe *nam* se trouve ainsi dans les inscriptions de Nabuchodonosor. (Comparez *W. A. I.* pl. 54, col. II, l. 21 et 24.)

Quoi qu'il en soit, on persistait à reconnaître que le signe devait renfermer une gutturale, le docteur Hincks hésitait entre l'articulation de *ge* ou *go* (*On the Assyrio-Bab.* p. 316, n° 14); mais il n'avait aucun doute sur la consonne qui entrait dans sa composition.

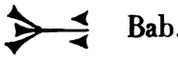
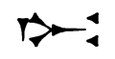
Les transcriptions scythiques nous avaient heureusement donné quelques indices à cet égard. D'après l'altération constante des éléments des signes, nous pouvons facilement retrouver le correspondant du assyrien dans le scythique ; or nous voyons que ce signe figure dans la transcription du nom du mois « Bagayadis, » que nous lisons (119) *Ba-gi ya-ti-is*. Il n'y a donc pas lieu de douter de

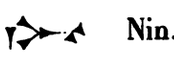
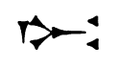
la valeur de la consonne renfermée dans ce caractère; si sa vocalisation pouvait être encore incertaine, elle nous serait confirmée par les lectures arméniaques, qui procèdent du même principe que l'assyrien.

Si nous suivons, en effet, ce signe dans les inscriptions de l'Arménie, nous y trouvons, par une contre-épreuve il est vrai, la certitude de la valeur que nous avons déjà admise. Ce signe figure dans le nom d'un roi arménien que nous lisons :

(252) *Ar-gi-is-tis* et *Ar-gis-tis*

Nous voyons ainsi, par la décomposition de la syllabe *gis*, que notre signe ne peut avoir d'autre vocalisation que celle que nous lui avons reconnue, et cette valeur est corroborée par toutes les décompositions dans lesquelles il se rencontre constamment en présence des caractères syllabiques, à la voyelle initiale, qui commencent par un *i*.

N° 9. *gu*. — Hiérat. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 

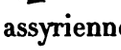
Nin. arch.  Nin. m. 

Méd.-Scyth. . . . .

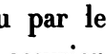
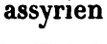
(S. g. — H. 15. — R. 22. — O. 25.)

M. Botta, en signalant ce signe dans la légende du mage Gomatès, qui lui avait été communiquée par Sir Henry Rawlinson (*Mémoire*, p. 18), lui donne l'articulation du *g*, qui lui paraît résulter de la comparaison de deux noms de pays tirés de l'inscription de Nakch-i-Roustam. C'est avec la valeur de cette consonne que ce signe est accepté par M. de Saulcy (*R.* 27 nov. 1849, p. 55) et, plus tard, par M. Luzzatto (*Études*, p. 30). On était donc déjà bien arrêté sur la lecture du nom du Mage lorsque M. Luzzatto cherchait à le rattacher à une racine sanscrite (*gâ*, « terre ») que rien n'est venu justifier (*Études*, p. 31).

D'autres mots, fournis par l'inscription de Bisitoun, ont du reste bientôt fixé la valeur de cette gutturale; aussi, c'est pour la valeur de *gu* que ce signe figure dans les listes du docteur Hincks et de M. Oppert.

Le ou des Perses est rendu par le signe  dans les transcriptions assyriennes, où nous lisons :

(19) *Gu-ma-ā-tav* (54) *Mar-gu-'-* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*
(20) *Ma-gu-su* (60) *Sa-at-ta-gu-u*

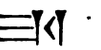
Il est rendu par le signe  que nous ne pouvons pas assimiler au  assyrien, dans la transcription scythique du nom du Mage Gaumatès, que nous avons lu cependant (19) *Gu-ma-ad-da*, de même que dans celle du nom de « Gobrias, » (36) *Gu-bar-va*. Le signe médo-scythique a évidemment un autre correspondant et une autre valeur; en général, les transcriptions scythiques nous donnent dans ces circonstances le *ku* anarien.

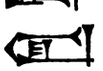
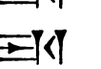
Les inscriptions unilingues nous montrent la valeur de *gu* dans les noms

(169) *Gu-gu* (171) *Pi-ta-ā-gu-ra* (210) *Gu-ub-li*

Cette lecture est donc assurée; aussi nous devons nous borner à signaler encore ici la permutation des douces et des fortes, comme nous avons déjà eu occasion de le faire plusieurs fois, suivant les différentes langues pour lesquelles on se servait de l'écriture anarienne.

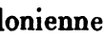
— *D.*

N° 10. *da*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

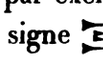
Nin. arch.  Nin. m. 

Méd.-Scyth.

(S. 7. — R. 88. — H. 22. — O. 32.)

La détermination de la valeur de ce signe n'aurait souffert que des difficultés très-restreintes, si la transcription du hiéroglyphe primitif n'avait pas donné lieu à plusieurs types différents. M. Löwenstern le rencontre d'abord, avec sa forme babylonienne  , dans les noms de « Darius » et de « Ormuzd, » et il ne doute pas qu'il n'exprime, dans ces

deux mots, la dentale *d* (*Exposé*, p. 26 et 29); mais d'autres signes, renfermant également cette dentale articulée avec d'autres voyelles, fortifièrent singulièrement dans son esprit l'hypothèse des homophones dont il croyait avoir reconnu l'existence, et ne lui permirent pas de préciser autrement la valeur de ce signe.

M. Botta, dans son catalogue des variantes, reconnaît que quelques signes qui lui semblent devoir renfermer cette dentale ne présentent que des variétés graphiques: il cite par exemple le signe  de Persépolis qui lui paraît identique au signe de Khorsabad (*Mém.* p. 67); mais cette conjecture n'a pas été confirmée. D'un autre côté, parmi les équivalents, il en est, tels que et , qu'il ne pouvait reconnaître comme des variétés graphiques, et qui, dès lors, lui parurent de véritables homophones. Il tomba ainsi dans l'erreur que M. Löwenstern avait commise et que la loi du syllabisme devait dissiper.

Par une bizarrerie dont on a de fréquents exemples dans les déchiffrements de cette nature, le point le plus simple à éclaircir est celui qui cause le plus d'embarras. M. Botta remarque que le signe ne se rencontre jamais à Khorsabad, tandis que le signe ne se trouve jamais à Persépolis (*Mém.* p. 108). Il s'étonne de ce fait; aujourd'hui nous savons qu'il y a, pour ces deux signes, un système d'emploi exclusif; et, dès lors, ils ne pouvaient se trouver ensemble dans les textes de la même localité.

M. de Longpérier, le premier, a établi l'identité du signe babylonien et du signe ninivite en comparant le groupe de Khorsabad au groupe , qui exprime le nom de la « Médie » dans les inscriptions trilingues (*Revue arch.* 1847, p. 505). Plus tard, et malgré les observations de M. Botta, M. de Longpérier maintint cette assimilation (*Journal asiatique*, décembre 1847), et elle s'est trouvée confirmée par la suite des recherches.

Les études de M. de Saulcy ne portaient, à cette époque, que sur les inscriptions trilingues, il n'avait donc à se préoccuper que de la forme babylonienne, à laquelle on avait déjà reconnu la valeur de *d:* il la lui conserva ainsi qu'aux autres signes que M. Botta avait

signalés et qui renfermaient la même articulation avec des voyelles différentes (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 61).

Ces indications ont été suivies par M. Luzzatto sans donner lieu à des observations spéciales de sa part, ou à des difficultés que les formes grammaticales assyriennes qu'il voulait assimiler au sanscrit auraient fait naître.

Sir H. Rawlinson attribue à ce signe la valeur de *d;* et c'est avec la voyelle *a* que le docteur Hincks a constaté qu'il devait s'articuler syllabiquement.

Enfin, M. Oppert accepte cette valeur, qui ne souffre aucune difficulté aujourd'hui.

L'examen des noms propres nous prouve que l'articulation du 𐎭 (*d*) arien, et même de 𐎭𐎭 (*dá*), est rendue en assyrien par le 𒁍 anarien dans les noms suivants :

(11) *Da-ri-ya-vas*	(30) *Pa-ra-da*	(47) *Ma-da-ai*
(17) *U-ra-ma-az-da*	(31) *Da-da-ar-su*	(61) *Gan-da-ri*
(28) *U-vi-iz-da-ā-ti*	(35) *U-vi-da-ar-na*	(70) *Śa-par-da*
(91) *U-'-iś-śa-da-'-ai*	(92) *Ap-pa-da-an*	

La forme scythique de notre caractère est 𐏁; nous la retrouvons dans toutes les transcriptions scythiques des noms que nous avons cités; et, de plus, dans les suivants que le texte assyrien n'a pas conservés, mais dans lesquels il répond encore au 𐎭 des Perses :

(96) *Vi-in-da-bar-na*	(129) *Da-ta-am*	(134) *Da-ā-ya-u-is*
(116) *Ir-sa-da*	(138) *Ti-ik-ra-ku-da*	(143) *Ar-da-is-da-na*

Le dernier nom nous montre que le *da* scythique correspond également aux articulations du *t* perse : c'est ce qui a lieu encore dans d'autres circonstances.

Nous verrons plus tard que le signe 𒁍 correspond également à l'articulation aspirée de *ṭa*, par exemple dans les noms (76) *Pu-ṭa*, (67) *U-ra-as-ṭa*. Nous serions très-porté à en induire un changement accidentel dans ces deux transcriptions, si ce n'est que cette valeur est constante, parce que le ט sémitique, dans les articulations du *ṭa* et du

ti, est rendu en assyrien par les signes du *da* et du *di*; l'articulation *ṭu* comporte seule un signe spécial.

Les inscriptions unilingues nous prouvent que le signe a bien les deux articulations de *da* et de *ṭa*; mais nous ne lirons ici que les noms suivants, dans lesquels il exprime l'articulation *da*:

(177) *Ba-la-da-ai*	(209) *Ar-va-da*	(227) *Aš-du-da-ai*
(196) *Ya-u-da-ai*	(217) *Da-gan*	(230) *Ar-pad-da*

en nous réservant d'achever notre démonstration lorsque nous aurons à examiner les articulations qui sont formées du 𒁍.

La valeur de ce signe est donc parfaitement assurée malgré la diversité des formes qu'il affecte, et qui avaient pu occasionner quelque confusion lors des premières recherches.

Nous pouvons remarquer enfin que la forme scythique vient servir de lien intermédiaire entre les formes archaïques et les formes modernes auxquelles ce signe s'est arrêté dans le dernier état de l'écriture anarienne.

N° 11. *di*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 39. — H. 23. — O. 38.)

Sir H. Rawlinson donne, comme représentant l'articulation *di*, les signes , , et . Ce sont des variétés graphiques ou des variétés de style du même caractère : la forme est plus particulière à l'écriture babylonienne, et la forme à celle de Ninive. Il est assez difficile de voir, au premier abord, comment ces deux signes peuvent provenir du même hiéroglyphe; mais en suivant l'altération qui implique les mêmes formes, dans des composés d'éléments semblables, on arrive assez promptement à se convaincre de leur identité d'origine. Du reste, la fréquence de ce signe dans les inscriptions ninivites, où toutes les formes sont employées, permet de

saisir le passage du signe ninivite au signe babylonien; il suffit de comparer les variantes qui résultent du dépouillement des textes identiques.

Le docteur Hincks n'avait pas encore déterminé la voyelle avec laquelle cette dentale devait s'articuler lorsqu'il rédigea ses dernières listes, car il la transcrit par *de* ou *do* (*On the Assyrio-Bab.* p. 219). Mais nous trouvons sa véritable valeur dans les listes de M. Oppert.

Ce signe ne figure que dans trois noms propres des inscriptions trilingues; il correspond au 𐎭 perse dans le nom suivant :

(40) *Ar-di-ma-nis*

mais il rend le 𒁹 dans ceux-ci :

(46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is* et (90) *Di-ig-lat*

Dans les inscriptions unilingues, il rend partout le ד des noms sémitiques de même que le *d* des noms de toute autre origine :

(136) *Ya-u-di*	(184) *Kal-di*	(209) *A-ru-a-di*
(164) *Di-mit-ri-śu*	(198) *A-mi-di*	(227) *Aś-du-di*
(179) *Lu-ud-di*	(207) *Di-mas-ḳi*	(236) *I-di-al*

En médo-scythique ce signe paraît manquer, ou du moins les articulations du *d* arien avec la voyelle *i* sont rendues par le signe du *ti* anarien.

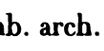
Dans les inscriptions arméniaques, nous avons la certitude qu'il rend le *di* assyrien par le nom suivant :

(251) *Ḫal-di-a*

Enfin, dans les inscriptions susiennes, il alterne avec le signe de *ti* dans le nom que nous lirons

(256) *Na-ḫun-ti* ou *Na-ḫun-di*

Le nom de l'Arménie nous prouve encore que, dans les textes assyriens, ce signe a la valeur de *ṭi* et de *di*; nous verrons du reste qu'on n'a trouvé aucun autre signe pour représenter l'articulation simple de ד avec la voyelle *i*.

N° 12. *du*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 7. — R. 40. — H. 25. — O. 34.)

Ce signe a été un des premiers remarqués et un de ceux qui ont le moins souffert de l'altération du temps ou de l'influence des localités. On rencontre sa forme moderne dans toutes les inscriptions anariennes; malheureusement il ne figurait pas dans les premiers noms propres que les savants avaient à leur disposition, et ce n'est que lorsque sa valeur a été assurée qu'on l'a rencontré à Suse, dans le nom d'Ormuzd.

M. Botta se contente de constater (*Mémoire*, p. 44) qu'il remplace, dans le nom de Sargon, à Khorsabad, le groupe que nous avons déjà indiqué. Ce nom royal est écrit en effet

Lorsque M. de Longpérier eut assimilé la première forme au nom de Sargon, l'embarras ne fut pas moins grand pour comprendre le rôle du dernier caractère de la seconde forme. Comment, en effet, trouver un *g* et un *n* dans un caractère qui, partout ailleurs, paraissait devoir contenir une dentale?

C'était en effet avec la valeur de *d* que M. de Saulcy, et tous ceux qui s'occupaient de ces lectures, l'avaient prononcé dans les inscriptions trilingues.

Sir Henry Rawlinson lui donne la valeur phonétique de *du* et la valeur idéographique de *gina* ou *kina*. Le Dr Hincks (*On the Assyrio-Bab.* p. 319) lui confirma ces valeurs, et il fut bien reconnu qu'il jouait un rôle idéographique dans la seconde forme du nom de Sargon; on en a eu, du reste, la confirmation ultérieurement.

Les noms propres qui assurent la valeur phonétique de ce caractère sont assez nombreux; aussi M. Oppert a adopté sans discussion la valeur de *du*, qui ne souffre plus aucune difficulté.

Nous voyons que ce signe correspond au ou perse dans les noms suivants :

(1) *A-ḫu-ru-mu-uz-du* (63) *Ḫi-in-du* (45) *Pi-si-ḫu-va-da* (69) *Iś-ku-du-ru*
(48) *Ka-am-ba-du* (70) *Śa-par-da* (55) *Śu-ug-du* (84) *Ku-un-du-ur*

Le texte scythique nous prouve qu'il doit avoir encore la même valeur dans les noms suivants :

(43) *Da-ad-du-van-ya* (99) *Mar-du-na-ya* (106) *Du-ba...* (122) *Ḫa-du-kan-na-is*

Enfin les documents assyro-chaldéens nous montrent que sa valeur est encore parfaitement établie dans les textes de Babylone et de Ninive :

(16) *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-ṣur* (191) *U-du-mu* (211) *Ṣi-du-ni*
(134) *Kal-du* (181) *Pu-ḳu-du* (209) *A-ru-ad-da* (227) *Aś-du-du*

C'est donc un des signes dont la valeur est le plus facile à établir, c'est aussi un des caractères qui ont le plus de fixité dans les transcriptions, et dont les formes ont le moins varié. Les altérations assez insignifiantes qui figurent dans les textes antiques n'empêchent pas de le reconnaître à la première observation.

𐤅 — *U*.

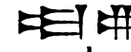
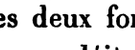
N° 13. *u*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

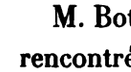
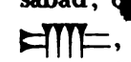
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

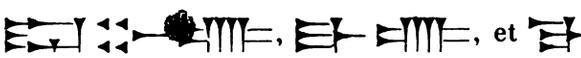
(S. 𐤅. — H. 4. — R. 8. — O. 3.)

M. Löwenstern remarque que le signe , qu'il lit *hou* (*Exposé*, p. 27), est remplacé, dans le nom d'Ormuzd, par les deux signes

 que nous lisons aujourd'hui *a-ḫu*. Il remarque aussi qu'il remplace le groupe (*ya*) dans le nom de « Darius; » mais ces observations ne pouvaient donner aucun résultat, parce qu'elles reposaient sur des faits inexacts. La première permutation seule a pu s'expliquer; mais la seconde provenait d'une erreur dans la copie de l'inscription que M. Löwenstern avait sous les yeux. M. Löwenstern remarque également que ce signe figure, comme dernier élément, dans le nom de la « Parthie, » et il lui donne la valeur de *wa*, en suivant l'analogie indiquée par le nom du texte arien. M. Löwenstern trouve encore le signe qui nous occupe dans le mot qui traduit le perse *pilâ*, et qui s'écrit  ; puis dans le mot qui traduit *vazarka*, et qui se présente sous les deux formes ou  que nous connaissons déjà; puis enfin dans le verbe qui traduit le perse *adâ*, « il a fait, » . Il donne à ce signe, dans toutes ces circonstances, une valeur indécise qui accuse cependant très-nettement la présence d'une voyelle de la nature de *ou*, ou *wa*. M. Löwenstern ignore les autres formes de ce caractère, il ignore surtout qu'il peut avoir d'autres correspondants que nous devons étudier ici.

M. Botta ne connaît pas la forme  , que M. Löwenstern avait rencontrée dans les inscriptions trilingues et qui n'existe pas à Khorsabad, où nous voyons, au contraire, les différentes formes  , , , qui n'en sont que des variétés graphiques (*Mémoire*, p. 87, [illegible]51). Mais il établit déjà très-nettement la substitution des deux signes et , qu'on ne peut rapporter à une origine commune et qui cependant participent de la même valeur.

M. de Saulcy rencontre ces deux signes comme terminaison du mot qui répond au perse *vazarka*, et il examine les trois manières différentes d'écrire ce mot en assyrien dans les inscriptions trilingues :



L'analyse de M. de Saulcy ne pouvait aboutir à une solution satisfaisante; il est facile, en effet, de voir aujourd'hui que l'erreur inévitable dans laquelle ce savant devait tomber porte nécessairement

sur les premiers signes, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, et laisse indécise la valeur des derniers. Mais M. de Saulcy, qui avait déjà savamment exploré les inscriptions scythiques, savait fort bien que le signe 𐎺 avait, dans ces inscriptions, la valeur très-assurée de *ou*. D'un autre côté, il remarqua que dans les textes trilingues la conjonction copulative était souvent remplacée par le signe 𐎹; et, en lui conservant la valeur du signe hébraïque ו qui exprime la copule dans toutes les langues sémitiques, il en concluait que la valeur de *ou* devait être attribuée au signe 𐎹, et par conséquent au signe 𐏁.

M. Luzzatto accepta cette valeur, qui a, du reste, été confirmée par les travaux du Dr Hincks, de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert.

Vingt et un noms propres des inscriptions trilingues nous présentent ce signe pour nous servir à en déterminer la valeur.

(1) *U-ri-mi-iz-du*	(37) *U-vi-it-ta-na*	(67) *U-rd-[illegible]-ta*
(14) *U-va-ki-is-tar*	(41) *U-va-aḥ-ku*	(73) *U-mu-ur-ga*
(24) *Pa-ar-u-var-ti-is*	(42) *U-vi-iś-pa-ru*	(75) *Ku-u-śu*
(28) *U-vi-is-da-ā-ti*	(51) *Par-tu-u*	(76) *Bu-u-ṭa*
(32) *U-mi-iś-śi*	(60) *Sa-at-ta-gu-u*	(77) *Maṣ-ṣu-u*
(33) *U-vi-va-na*	(62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-śa-an-na*	(82) *Za-u-za*
(35) *U-vi-da-ar-na*	(63) *Ḥin-du-u*	(91) *Uv-'-iś-śa-da-a-'-i*

On voit que le 𐏁 assyrien remplace la combinaison 𐎹 𐎺 des Perses, v. g. dans le nom d'Ormuzd, mais que le 𐎺 seul est rendu par le signe 𐏁 dans les noms 14, 37, 73, 75 et 76. Il est facile de remarquer la tendance que ce signe a à représenter le *v* arien; pendant le signe 𐎼 est rendu en scythique par une articulation spéciale. Si le signe 𐏁 se trouve en assyrien dans les noms 33, 35, 42 et 91, il n'a cependant jamais la valeur de *va, vi* ou *vu* dans les textes Le traducteur assyrien a hésité sans doute pour transcrire ces noms essentiellement ariens; mais après avoir assuré la lecture de la voyelle, il y a ajouté une articulation du *v*.

Au milieu et à la fin des mots le signe anarien ne se rencontre que pour indiquer un prolongement de la vocalisation. Sa valeur nous renseignera plus tard sur celle du signe qui le précède; mais il ne

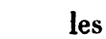
nous apporte pas ici une preuve directe de sa valeur; aussi il nous suffit de mentionner, sans en tirer de conséquence, les noms des textes unilingues où nous le rencontrons :

(167) *Ni-ku-u* (168) *Tar-ku-u* (215) *Ak-ku-u* (221) *Al-ta-ku-u* (225) *Ya-ap-pu-u*

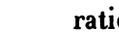
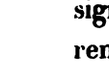
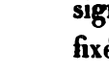
Dans la version scythique le signe est employé dans les mots où le texte assyrien présente le signe . Du reste, la lecture des textes prouve, de la manière la plus complète, la permutation constante des signes et , qui se remplacent quelquefois dans les mêmes mots, v. g. dans le nom de la « Sattagydie » (60). Cette permutation s'observe également dans les textes arméniaques. Il suffit, en effet, de comparer les deux manières d'écrire le mot *is-bu-u,* dans les planches de Schultz, n° XXI, l. 5, et n° XXIII, l. 3. Ces deux signes ne doivent dès lors présenter qu'une nuance dans leur vocalisation.

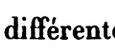
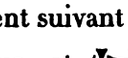
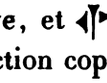
Il est impossible, comme on peut le remarquer du reste par les exemples que nous avons cités, d'assimiler ce caractère à une lettre sémitique : il en est de même pour toutes les voyelles; aussi nous le rangeons sous la rubrique du ו parce que, en définitive, c'est avec ce caractère qu'il a le plus d'affinité. Si nous rencontrons certains mots dans lesquels des articulations qui impliquent le ו hébraïque sont représentées par des caractères qui renferment la voyelle assyrienne, tels que, par exemple, le nom « Arvad, » que nous trouvons écrit *Ar-va-da* et *A-ru-ad-du* (209), nous verrons cependant que les articulations du ו sont représentées en assyrien par une série spéciale de caractères pour ne laisser au signe qui nous occupe que la valeur d'une voyelle.

Originairement le signe devait se prêter à la combinaison *iu* ou *yu*. La preuve s'en trouve dans l'orthographe archaïque de quelques mots qui renferment la combinaison de ces deux voyelles, par exemple dans le nom de « Nebo, » que nous lisons *Na-bi-uv* et *Na-bu-u* (149). Ces combinaisons sont fréquentes dans le corps des mots, et si nous n'avons pas de noms propres pour assurer cette valeur au commencement, on sait que le génie de la langue la rendait quelquefois nécessaire, ainsi que le Dr Hincks l'avait déjà très-judicieusement remarqué (*On assyrian*

verbs, oct. 1855, p. 145), et dès lors l'écriture devait l'exprimer. La troisième personne de l'aoriste exige la présence d'un *i* initial; lorsque la vocalisation de la voix présente un *u* initial à la première personne, les Assyriens l'écrivaient par le signe  ; mais à la troisième personne, où nous arrivons forcément à la combinaison *yu*, les Assyriens écrivaient encore le même caractère. Il est donc évident que cette lettre emportait pour eux la motion de *yu*, sans quoi l'oreille et la grammaire n'auraient pas été satisfaites d'une orthographe qui ne leur aurait pas permis de distinguer la première personne de la troisième, que nous transcrivons alors ꞌ et ꞌ.

Le signe remplace très-rarement le signe , dans ces circonstances; il y a donc entre eux une nuance que leur différence graphique devait justifier. Ces deux signes ont du reste visiblement une origine hiéroglyphique différente, et les valeurs idéographiques qui en découlent ne permettent pas de les confondre.

Le signe n'a pas varié dans sa forme, que l'on trouve dans toutes les écritures anariennes des différentes contrées et des différentes époques. Le signe , au contraire, nous présente les transformations que l'image primitive a dû subir. La forme hiératique , qui nous est conservée sur les plus anciens monuments de la Chaldée, semble indiquer un *terrain mesuré*. Cette forme s'est peu altérée dans l'archaïque babylonien , dont la forme moderne n'est qu'une simplification facile à reconnaître. Le style ninivite présente des altérations analogues; nous trouvons en effet la forme  , qui nous conduit promptement à la dernière simplification dans les textes les plus récents. Ces différences séparent nettement l'origine des deux signes et  , sans qu'il soit besoin de nous occuper des différentes valeurs idéographiques que ces deux signes peuvent avoir. Nous avons vu que l'un d'eux, le signe , répond à la conjonction copulative ו; le signe a rarement cet emploi; mais, à son tour, le signe a un substitut très-fréquent, dans cette circonstance, c'est le signe  , dont la valeur longtemps indécise a été définitivement fixée par M. Oppert.

Les différentes formes du signe  sont faciles à saisir, elles s'altèrent suivant la forme de la dernière partie et se trouvent  à Ninive, et  à Babylone. Ce signe exprime évidemment la conjonction copulative, et il a la valeur de *u* comme le signe , qu'il supplée; mais il ne supplée ce signe que dans cette fonction. Au milieu et à la fin des mots il remplace le signe , et alors il n'a que la valeur de *u*. Nous n'examinerons pas quelles peuvent être les autres valeurs de ce signe; il nous suffit d'en avoir dégagé celles qui doivent nous occuper ici et qui lui sont sûrement acquises. Aussi nous dirons en nous résumant que ces trois signes, différents à beaucoup de points de vue, , et , sont doués d'une valeur syllabique commune, que nous ne pouvons cependant regarder comme identique, bien que répondant à la même articulation, mais ne l'exprimant pas toujours dans des circonstances analogues; aussi, pour distinguer ces signes dans nos transcriptions, nous frapperons d'un accent différent la voyelle qu'ils expriment.

N° 14. *ú*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. 1. — R. 7. — H. 5. — O. 5.)

Nous n'avons rien à ajouter ici, pour justifier la valeur et le rôle de ce caractère, aux observations que nous avons consignées dans le paragraphe précédent.

N° 15. *ù, au*. — Hiér..... Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. .....
(S. o, ou, conj. — R. 91. — H. 6. — O. 9.)

Nous avons donné les différentes valeurs de ce caractère en analysant celles des deux précédents, il nous suffit donc d'y renvoyer ici.

Nous remarquerons toutefois que la forme ⟨ se rencontre, en médo-scythique et en assyrien, avec la valeur de *u*, et que dès lors il est probable que c'est bien ce caractère qui représente syllabiquement, dans l'écriture anarienne, la valeur de la voyelle *u* ou *ou*.

ה — *H.*

N° 16. *ha.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . — R. . . — H. . . — O 7.)

Les articulations du ה sémitique n'ont pas de représentant spécial en assyrien. La légère aspiration que le ה comporte était ou inhérente à la voyelle assyrienne ou absorbée par le caractère qui la précède ou qui la suit. Nous avons vu déjà qu'il n'existait pas dans l'écriture phénicienne de représentant du signe , ce signe pouvant représenter l'א ou le ה, suivant la vocalisation que ces caractères comportent; il en est de même de quelques autres caractères assyriens; aussi les transcriptions en caractères sémitiques sont assez difficiles quand il s'agit de déterminer certaines racines. Quoi qu'il en soit, nous devons signaler ici un caractère qui semble répondre d'une manière plus spéciale, surtout au milieu des mots, à une articulation simple, formée par la voyelle *a* avec le ה sémitique : c'est le caractère ; il ne figure pas dans les noms propres, mais nous trouvons

, « jour, fleuve. » (נהר)

na - ha - ru.

Bien que ce mot puisse s'écrire autrement et bien que le caractère puisse répondre également à la motion d'une autre consonne telle que א ou même ע, nous rangeons ce signe sous cette rubrique en faisant toutefois, et plus particulièrement encore, les réserves que nous faisons toujours quand il s'agit d'assimiler les caractères anariens aux articulations des lettres sémitiques.

ז — *Z*.

N° 17. *za*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ז. — R. 148. — H. 32. — O. 96.)

Le signe qui représente cette articulation se rencontre dans toutes les écritures cunéiformes anariennes, à Ninive, à Van, à Suse, de même qu'à Persépolis et à Babylone. Il ne peut s'élever aucun doute sur sa forme dans les inscriptions où on a pu l'étudier.

M. Löwenstern reconnut promptement qu'il devait correspondre au ז hébraïque (*Exposé*, p. 27). M. Botta inclina à lui donner cette valeur dans les inscriptions de Khorsabad (*Mémoire*, p. 98), parce que c'est cette valeur qui lui était déjà attribuée dans les inscriptions assyriennes de Persépolis et dans les inscriptions médo-scythiques. La valeur de ce signe ne devait donc souffrir aucune difficulté. Toutefois je ferai, au sujet de ce caractère, une remarque que j'ai déjà eu occasion de faire et qu'on peut de plus en plus généraliser.

Les signes assyriens ne sont pas le résultat d'un agencement conventionnel. On chercha cependant, à l'origine des études, à déterminer des valeurs par le rôle que certains éléments semblaient jouer dans la composition des signes. Ainsi M. Botta croyait voir dans le signe un élément du signe (*Mémoire*, p. 122), que nous étudierons plus tard, et nous verrons alors que ces deux signes n'ont aucun rapport de valeur. D'un autre côté il crut voir dans le signe un élément du signe , qui figure dans le nom d'Ormuzd; il remarque que ce signe n'est que la sigle royale accompagnée du signe , auquel les lectures médiques ont reconnu la valeur de la sifflante douce (*Mémoire*, p. 94). Or le signe semble réclamer la valeur d'un ז quiescent par la place qu'il occupe dans le nom d'Ormuzd;

il y avait donc, dans ce fait, une présomption qui permettait de supposer que les signes pouvaient résulter d'un agencement rationnel et systématique de leurs éléments. Mais ces rencontres fortuites ont toujours égaré les recherches, et n'ont jamais conduit à une découverte. Nous signalerons toutefois ces essais à mesure qu'ils se rencontreront, pour qu'il soit bien établi que cette méthode ne pourrait conduire à aucun résultat sérieux, si l'on était tenté de l'appliquer à la détermination de la valeur des signes dont le rôle reste encore à découvrir; mais poursuivons.

Le docteur Hincks note ce caractère comme répondant à l'articulation de *za* (ז), et il y ajoute celle de *sa* (ס); mais cette dernière valeur n'a pas été justifiée. Sir Henry Rawlinson ne lui donne que la valeur de *ṣa*, et M. de Saulcy, dans son examen de l'inscription de Bisitoun, range encore la valeur de ce caractère parmi les valeurs douteuses.

La réserve de M. de Saulcy a son explication maintenant : il eût été facile de soutenir, avec la comparaison de la forme médique, que ce signe renfermait un ז; mais les recherches ultérieures ont établi que ce signe était du petit nombre des articulations simples à la consonne initiale qui ont une double valeur; nous verrons, en effet, qu'il répond aux articulations du ז et du צ avec la voyelle *a*.

Ce signe figure dans la transcription de trois noms propres des inscriptions trilingues; il correspond au 𐏀 perse dans les noms

(57) *Za-ra-an-ga-'* (81) *Za-za-an-nu*

et cette valeur est confirmée par les transcriptions scythiques des mêmes noms.

Il est vrai qu'il correspond au 𐎭 arien dans le nom de ***Dâdahya***, que nous lisons en assyrien *Za-'-tu* (43); mais son articulation ressort plus particulièrement de la lecture scythique du nom ***Za-is-za*** (82), et elle est confirmée par les noms suivants :

(135) *Var-ka-za-na* (136) *Bar-ru-za-na-na-am* (136) *Vi-is-ba-za-na*

La lecture des noms bibliques qui nous sont fournis par les textes

de Ninive et de Babylone nous montre que ce signe correspond aux articulations du ז phénicien. Nous lisons ainsi, en effet, les noms de « Ezéchias » et de « Hazaël : »

(155) *Ḥa-za-ḳi-a-u* (157) *Ḥa-za-'-ilu*

Nous lisons avec la même articulation les noms de fleuve :

(146) *Za-bat-ti* (149) *Ar-za-ni-a*

La lecture des noms que nous trouvons dans les inscriptions de Van :

(253) *Ur-za-na* (254) *Mu-za-ṣir*

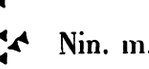
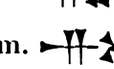
nous apprend que ce signe avait encore la même valeur dans les textes arméniaques.

Et enfin le nom

(260) *An-za-an*

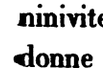
nous montre qu'il en était également ainsi dans les textes susiens.

N° 18. *zi.* — Hiér..... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

Méd.-Scyth.....

(S. D. — R. 21. — H. 14. — O. 24.)

Ce signe ne se rencontre que dans un petit nombre de noms propres qui ont été tardivement étudiés. Le docteur Hincks donne au signe la valeur de *zi* (*On the Assyrio-Bab.* p. 331). C'est la forme ninivite correspondant au babylonien  . Sir H. Rawlinson lui donne également la valeur de *zi*, et cette valeur a été acceptée par M. Oppert.

Elle est établie par la lecture des noms propres suivants :

(8) *Kam-bu-zi-ya* (9) *Bar-zi-ya*

(34) *Ar-ta-var-zi-ya*

M. Oppert remarque (*Exp. en Mésop.* t. II, p. 26) que ce signe rend deux fois le perse *di* et une fois le *zi* (ou *j* français); mais il ne se prononce ni *di* ni *ji*, et la véritable articulation assyrienne de ce signe n'a pu être définitivement constatée que lorsqu'il a été rencontré dans les noms qui renfermaient le ז sémitique. Nous lisons en effet :

(154) *Ya-u-ḫa-zi* (229) *Ḫa-zi-ti* (314) *Ak-zi-bi*

Nous rencontrerons également ce signe avec la même valeur dans les textes arméniaques, où nous lisons (255) en assyrien *Al-zi*, et en arméniaque *Al-zi-ni-ni*.

Il serait quelquefois possible de confondre des signes dont les formes sont plus ou moins rapprochées: ainsi les signes et dans leurs formes modernes ont une certaine similitude; mais en remontant aux formes archaïques de ces deux signes, on voit immédiatement qu'ils procèdent d'une origine différente; nous avons en effet pour la forme archaïque du *zi*, et pour celle du *gi*.

N° 19. — *zu*. Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. s. — R. 164. — H. 34. — O. 100.)

Le signe ne se rencontre en assyrien que dans un seul nom propre des inscriptions trilingues, et malheureusement le nom perse correspondant est effacé, mais il existe dans la version médo-scythique; et en comparant ces deux noms on voit que le signe qui nous occupe permute avec le signe , dont nous avons déjà déterminé la valeur. Nous lisons en effet (82) en médo-scythique *Zu-iz-za*, et en assyrien *Zu-u-zu*. La voyelle motrice est évidemment un *u*, ainsi qu'on le voit par la voyelle médiale que l'assyrien a exprimée; aussi nous lirons avec cette articulation le nom de « Bélésis »

(161) *Ba-la-zu*

La valeur de ce signe, malgré la pauvreté des ressources qui servent à en établir le déchiffrement, n'en est pas moins assurée par la lecture des textes.

Il a été facile de constater sa forme archaïque dans les textes de Babylone, mais il se rencontre plus rarement dans ceux de Ninive; sa forme hiératique nous est donnée sur des cylindres, où il se trouve dans des noms divins d'une identification facile.

𐎄 — *H.*

N° 20. *ha.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Bab. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. — R. 17. — H. 39. — O. 11.)

Dès que Grotefend eut dégagé les noms propres du texte assyrien qui correspondaient aux noms propres du texte arien, la valeur consonnante de ce signe se trouva facilement déterminée. Il se rencontre en effet dans les noms de « Achémènès » et de « Achéménide, » et il correspond constamment à l'articulation aspirée, quelles que soient les différentes manières d'écrire ces noms.

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 32) lui donna la valeur du ה hébraïque, qu'il transcrivit par le *ch* allemand. La comparaison des copies de Rich, de Westergaard, de Schultz et de Flandin, fournit trois variantes de cette lettre dans des inscriptions différentes, , et ; mais ces variantes furent reconnues dès l'origine comme le résultat de trois variantes purement graphiques. Löwenstern assigna également la valeur de ה au signe . L'hypothèse des homophones se poursuivait et semblait de plus en plus probable, car nous verrons bientôt que ce signe renferme la même consonne avec une voyelle différente.

M. Botta, dans ses tables de variantes (*Mémoire*, nos 94 et 95), a confondu le signe avec le signe que nous venons d'analyser, et

ne fournit rien de précis pour hâter la détermination de la valeur qu'il renferme.

M. de Saulcy, dans son premier mémoire, donna au signe la valeur du כ hébraïque et le transcrivit par *k*. Cette valeur fut adoptée sans discussion par M. Luzzatto, qui, indépendamment des noms de « Achéménès » et de « Achéménide, » le rencontra dans un groupe (Inscript. des portes de Persépolis); il traduisit le groupe entier par « pleines » (*Études*, p. 80); mais le signe était précédé et suivi de signes encore inconnus, et ce ne fut qu'en leur attribuant des valeurs arbitraires qu'il essaya de justifier sa traduction (*Études*, p. 82).

Sir H. Rawlinson constate les trois variantes indiquées par Löwenstern, et il donne à ces signes la valeur de *kha*. C'est aussi avec cette valeur que nous le retrouvons dans l'analyse de l'inscription de Bisitoun publiée par M. de Saulcy. Le docteur Hincks lui donne également la valeur de *kha*, mais il le considère comme pouvant représenter les lettres ח et ע aussi bien que ח. Toutefois c'est cette dernière valeur seule qui est acceptée par M. Oppert et qui lui est définitivement acquise.

Ce signe ne répond pas à une articulation constante du texte arien; aussi nous ne pouvons que constater sa présence pour rendre deux articulations différentes dans les textes des Achéménides. On ne le trouve, du reste, que dans trois noms des inscriptions trilingues : dans deux, il correspond au perse (*kh*),

(4) *A-ḫa-man-nis* (15) *Ḫa-sa-at-ri-it-ti*

mais il rend le (*v*) perse dans le nom de « Arachosie, »

(59) *A-ra-ḫa-at-ti*

Dans les inscriptions scythiques, ce signe a la forme de ; il lui correspond graphiquement, mais son articulation ne répond pas à celle que comporte l'idiome assyrien. La langue touranienne de la seconde colonne ne connaissait pas sans doute les articulations du ח

sémitique; aussi, dans la plupart des transcriptions scythiques où nous le rencontrons, il correspond au 𐎗 des Perses et quelquefois à l'articulation du 𐎧 (*ha*).

Nous n'avons aucun renseignement sur son rôle dans les idiomes susien et arméniaque; mais sa valeur se trouve parfaitement fixée par les transcriptions des noms que nous rencontrons dans les textes unilingues. Nous lisons en effet :

(151) *A-ḫa-ab-bu*	(160) *Ḫa-nu-nu*	(250) *Ḫa-bur*
(154) *Ya-u-ḫa-zi*	(188) *Ḫa-at-ti*	(229) *Ḫa-zi-ti*
(155) *Ḫa-za-ḳi-a-u*	(189) *Ḫa-am-ra-nu*	
(157) *Ḫa-za-ilu*	(196) *Kal-ḫa*	

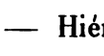
Dans le nom de « Gaza » il correspond à l'articulation de l'ע. Nous lui conserverons cependant la même articulation assyrienne; nous lirons également ainsi le nom (244) *Ḫa-ma-a-nuv*, où il correspond à un א, et celui-ci, (193) *Ḫa-ga-ru-na*, où il correspond à un ה. Les noms (194) *Mi-luḫ-ḫa* et (238) *Am-ti-ḫa-da-as-ti* ne peuvent nous donner de renseignement à cet égard. Mais nous avons une preuve directe de la valeur de ce signe dans les transcriptions bilingues qui nous sont fournies par les Assyriens eux-mêmes, où nous lisons ainsi un nom de femme :

(266) *Ḫa-am-bu-su*

dans ce nom, le signe qui nous occupe répond à l'articulation du ה araméen. La lecture de ce caractère est donc parfaitement assurée.

Le signe 𒀭 est un de ceux dont l'origine hiéroglyphique a été le plus facilement suivie. M. Oppert (*Exp. en Mésopotamie*, II, p. 63) reconnaît qu'il a la valeur idéographique de *nun;* elle résulte du dépouillement des tablettes de Sardapanale et de la comparaison des passages parallèles des inscriptions de Khorsabad. Cette valeur idéographique nous montre que ce signe, qui a la signification de « poisson, » devait avoir originairement la forme de l'objet qu'il représentait; or la forme archaïque 𒀭 de Ninive la rappelle peut-être plus exactement que la forme archaïque babylonienne. Il est facile de suivre sur

ces deux types les différentes formes plus récentes sous lesquelles il se présente dans les textes ninivites et babyloniens de même que la forme plus altérée qu'on trouve dans les textes méd-scythiques.

N° 21. *ḫi.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

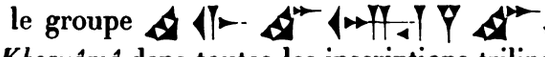
(S. ⊓. — R. 18. — H. 40. — O. 12.)

Ce signe est très-fréquent en assyrien, soit isolé, soit en composition avec d'autres signes; mais nous avons déjà dit, et nous le répétons, que la valeur des caractères ne pouvait être déterminée par un agencement intentionnel des clous. Il ne faut donc pas chercher à déduire de la valeur d'un signe isolé la valeur des groupes dont il fait partie; il faut seulement en conclure que, dans les différents styles, les altérations d'un signe isolé suivent la même loi dans les composés où ce signe paraît entrer comme élément.

M. Löwenstern, dans son premier travail sur l'écriture assyrienne (*Essai*, p. 33), cherche à deviner la valeur de ce signe, en se fondant sur l'analogie que sa forme graphique pouvait présenter avec la forme de certains caractères dans des écritures qui servent à traduire des idiomes plus ou moins rapprochés de l'idiome que l'on présumait devoir rencontrer dans ces textes. Aussi il le rapproche du ח hébraïque, en lui faisant subir toutes les transformations que l'on peut concevoir depuis le égyptien jusqu'au ϩ copte.

Ces transformations n'aboutirent à aucun résultat sérieux. C'est ainsi que Münter était parvenu à déterminer accidentellement l'*a* et le *b* dans l'alphabet perse; mais ce qu'il y avait d'heureux dans cette analogie fortuite n'a pu jamais être élevé en principe et n'a ouvert aucune voie à la science. Ce qui pouvait surtout égarer les recherches sur ce signe, c'est qu'il se présentait comme élément de caractère

dans des signes qui paraissaient jouer le même rôle que le signe simple.

Le nom de Xerxès était déterminé par les recherches de Grotefend; on le voyait dans le groupe  , correspondant au perse *Khsayârsâ* dans toutes les inscriptions trilingues. Le signe se trouve au commencement du nom; mais le signe , qui paraît un de ses composés, se trouve deux fois dans ce même nom. L'assimilation littérale des signes ne permettait pas d'assimiler le caractère à une autre lettre qu'au ה des Hébreux, ni de donner à son composé une autre valeur que celle de *ya*. Cette dernière valeur était erronée, ainsi que nous le verrons plus tard; mais il nous suffit de remarquer ici qu'en abandonnant la méthode des assimilations de formes, Löwenstern (*Mémoire*, p. 33) entra dans une meilleure voie, sans parvenir toutefois à donner à ce signe sa valeur véritable. Il en fait un homophone du signe , parce que ces signes remplacent tous deux le *ch* perse. Il nous est facile de comprendre déjà la portée de cette confusion; l'écriture perse étant littérale, le même caractère se trouvait en effet dans l'articulation *cha*, représentée par , et l'articulation *chi*, représentée par , ainsi que nous allons nous en assurer.

M. Botta (*Mémoire*, 143, n° 98) remarque que le signe est très-souvent remplacé par le signe . C'est la forme archaïque babylonienne, qui se rencontre également en ninivite. Pour être convaincu, du reste, de l'identité de ces deux formes, on peut les suivre dans leurs composés graphiques qui sont employés dans les différents styles à l'exclusion les uns des autres. Ainsi le signe se substitue à , de même que se substitue à dans les textes archaïques.

Le signe était donc déjà regardé comme devant contenir un *k* ou un *kh*, mais la rareté des noms propres dans lesquels il se trouvait en rendait la détermination douteuse. M. de Saulcy n'hésite pas toutefois à lui donner la valeur de *kh*. M. Luzzatto lui attribue celle du simple *k*.

Sir H. Rawlinson, après avoir assigné à ce caractère la valeur de *khi*, et le docteur Hincks celle de *ke* ou *ko*, finissent par lui reconnaître celle de *ḫi*, la seule des articulations syllabiques du ת qui manquait alors dans le tableau de ce dernier. C'est également avec cette valeur que M. Oppert l'a inscrit dans ses listes.

Il se rencontre en assyrien dans un seul nom des inscriptions trilingues, c'est celui de « Xerxès, » que les Perses écrivaient par un 𐎧 (*kh*), et que les juifs transcrivaient par un ת. Nous lisons ainsi ce nom :

(12) *Ḫi-si-'-ar-su*

Ce signe devait se trouver aussi dans le nom de « l'Inde, » dont il nous reste la transcription scythique entière, où son correspondant est conservé. Aussi nous lirons ce nom en assyrien avec une restauration certaine :

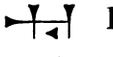
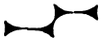
(63) *Ḫi-in-du-u*

Enfin les textes unilingues nous le montrent dans les noms bibliques, où il correspond au ת, tels que :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mi* (196) *Kal-ḫi*

Nous lirons encore, avec cette articulation, les noms suivants :

(194) *Mi-laḫ-ḫi* (231) *Ra-pi-ḫi* (248) *Ba-li-ḫi*

N° 22. *ḫu.* — Hiér..... Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
Méd.-Scyth.
(S. *hou.* — R. 19. — H. 41. — O. 16.)

Ce signe a été observé, pour la première fois, dans une des transcriptions du nom d'Ormuzd, que M. Löwenstern lisait ainsi (*Exposé*, p. 26) :

a h u r m z d a

Le signe se trouvait avoir ainsi la valeur d'un *u*, mais il nous est déjà facile de rectifier cette erreur. Le signe renferme évidemment un *r;* le premier signe est l'indicatif *aphone* d'un nom de divinité; nous savons que le suivant représente la voyelle *a;* il nous suffirait donc de réunir l'aspiration à la voyelle pour avoir la véritable articulation du signe , qui renferme le ה hébraïque avec la voyelle *u;* mais la science n'a pas marché si vite. Écoutons maintenant M. Botta :

« Le signe , dit-il, n'a qu'une variante, , mais elle est « certaine (*Mémoire*, p. 53, n° 33). C'est un signe assez commun, « ajoute-t-il, surtout en composition, et il est pour nous intéressant « parce qu'il fait partie du nom d'Ormuzd dans les inscriptions tri- « lingues; il s'y présente, en effet, à une place où l'on doit s'attendre « à trouver la voyelle *ou* si on lit la première partie de ce nom *aour* « ou *hour*. Voilà donc déjà un motif assez plausible de donner cette « valeur à notre signe . Mais il faut remarquer en outre, continue « M. Botta (et c'est ici qu'il s'égare), que dans le système cunéiforme « persan, une des formes de la lettre *m* () est très-voisine de « celle du caractère dont nous parlons; or il y a une affinité certaine « entre les lettres *m*, *b*, *v*, *w*, *ou*, et elle était telle, dans l'écriture cu- « néiforme médique, que le nom de la Médie était écrit *wada* au lieu « de *mada*.... Il y a donc là une nouvelle probabilité en faveur de l'at- « tribution du son *ou* à notre caractère . » Ce procédé conduit bien près de la vérité. Il révèle tous les efforts de l'intelligence pour arriver à soulever un coin du voile qui nous dérobait l'inconnu; mais son insuccès nous prouve qu'on ne pouvait alors déduire aucune valeur des rapports qui paraissaient exister entre l'écriture de la première et celle de la troisième colonne des inscriptions trilingues.

M. de Saulcy (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 7 et 8) a été plus heureux dans ses comparaisons; il pense que le signe doit être très-probablement une voyelle composée (*hou*) munie de l'aspiration; car, dans l'écriture médique, , bien voisin, on en conviendra, de notre signe assyrien, se lit certainement *hou*.

Nous pouvons voir ici que les assimilations de caractères n'étaient

pas à rejeter sans examen, car cette voie qui n'avait conduit Münter à aucune découverte en comparant les caractères cunéiformes aux caractères des autres écritures, a eu pour résultat de conduire ici à l'identification complète du système graphique des Assyriens et des Médo-Scythes. Poursuivons les observations de M. de Saulcy sur ce signe : « D'ailleurs, ajoute-t-il, le nom du Khouarizm, en persan ancien *Uwa-*
« *rasmiš* et *Uwarazmiya*, en persan moderne خوارزم, et en grec Χω-
« ραρμία, est écrit à la fin de la ligne 12 de l'inscription de Nakch-i-
« Roustam :

« Or si on admettait, pour l'écriture assyrienne, ce qui a certaine-
« ment lieu pour l'écriture médique, que le même signe qui représente
« la syllabe *ma* peut représenter la syllabe *wa*, nous aurions, lettre
« pour lettre, le mot *Houwarazmah* ou *Houvarizmah*, presque identique
« avec les noms persans ancien et moderne. Quelle que soit la lecture
« définitive de ce nom géographique, nous n'en déduisons pas moins la
« valeur aspirée *hou* pour le signe » (*Rech.* 15 sept. 1849, p. 8).

Voilà une des observations les plus fécondes de M. de Saulcy; les recherches ultérieures en ont confirmé la précision. Ainsi : — la valeur du signe n'a plus varié; — l'articulation syllabique est devenue un principe, dont M. de Saulcy signalait déjà les applications éparses, et ces applications devaient bientôt servir de point d'appui pour le formuler; — la double valeur du signe , qui rend les articulations assyriennes du *ma* et du *va*, a été confirmée; — enfin on a reconnu la concordance qui existe entre les signes assyriens et les signes médo-scythiques, ainsi que l'identité du système graphique de deux peuples, qui parlaient cependant deux langues différentes.

M. Luzzatto, qui avait en main les mémoires de M. de Saulcy, n'a pas su faire fructifier ces indices précieux, et ses tâtonnements le font encore hésiter entre la valeur de *h* et de *u* (*Études*, p. 3).

Sir H. Rawlinson, le docteur Hincks et M. Oppert ont accepté au contraire le signe avec la valeur de *ḫu*, que lui avait assignée

M. de Saulcy. Cette valeur, du reste, est confirmée par la lecture d'un grand nombre de noms propres. Voici ceux qui nous sont fournis par les inscriptions trilingues :

(1) *A-ḫu-ra-ma-az-da, A-ḫu-ru-mu-uz-du* (29) *A-ra-ḫu* (41) *U-va-aḫ-ḫu*
(45) *Pi-si-ḫu-va-du* (46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is* (56) *Ḫu-va-ri-iz-mu*

Le texte scythique nous fournit encore le nom

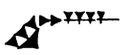
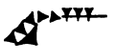
(91) *Vi-is-sa-da-a-ḫu-is*

Les inscriptions unilingues ne nous montrent ce signe que dans le nom du fleuve « Khauser »

(245) *Ḫu-su-ur*

Mais nous le retrouvons dans les inscriptions susiennes de même que dans les inscriptions assyriennes, dans les noms :

(259) *Naḫ-ḫu-un-di*
(256) *Su-tur-Na-ḫu-un-di* (257) *Ku-tir-Na-ḫu-un-di* (258) *Is-tar-Na-ḫu-un-di*

N° 23. *aḫ, iḫ, uḫ.* — Hiér.... Bab. arch. Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m. 
Méd.-Scyth.
(S. ח. — R. 16. — II. 154. — O. 14.)

Les articulations du ח sémitique avec les voyelles initiales sont, en général, rendues en assyrien par un seul signe, . Je dis en général, car nous verrons que si les inscriptions trilingues ne nous font pas connaître d'autre représentant de ces valeurs, et si elles sont suivies dans les lectures des textes ninivites et babyloniens, il existe cependant des signes spéciaux pour chacune de ces articulations, et l'observation a permis de les constater. Voici du reste ce qui résulte du dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues. Nous lisons pour répondre à l'articulation *aḫ* :

(3) *A-na-aḫ-i-tu* (26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is* (41) *U-va-aḫ-ḫu* (53) *Ba-aḫ-tar*

Nous ne trouvons pas d'exemple de l'emploi de ce signe pour représenter l'articulation *iḥ* dans les noms propres, mais nous avons pour répondre à l'articulation *uḥ*

(38) *Su-uḥ-ra*

Ces différentes articulations répondent à celles du ou perse, et il est évident que l'aspirée termine la syllabe dans les transcriptions assyriennes. M. Oppert fait observer que la prononciation des Arabes de Bagdad, qui semblent confondre de nos jours les nuances de l'articulation du ح dans les mêmes circonstances, pourrait peut-être nous renseigner sur ce qui a pu se passer dans l'antiquité; aussi nous croyons que c'est dans ces articulations que les nuances de la vocalisation devaient disparaître les premières lorsque l'écriture assyrienne a cessé d'être syllabique.

Nous n'avons pas trouvé de noms propres d'origine sémitique dans lesquels nous aurions rencontré ce signe. Mais la valeur n'en est pas moins confirmée par la lecture des textes où nous le retrouvons, dans les dérivés des racines verbales qui comportent cette articulation.

N° 23 (*bis*). — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. א. — R. 9. — H. 42. — O. 6.)

Il existe un signe d'une forme analogue au précédent, , et avec lequel on pourrait facilement le confondre, bien qu'il n'ait pas la même valeur. Nous nous en occuperons ici, car il ne trouverait peut-être pas sa place ailleurs dans notre analyse. Ce signe ne correspond à aucune articulation bien déterminée dans la représentation assyrienne des articulations sémitiques.

M. Löwenstern le rencontre d'abord dans le nom d'Ormuzd et de Xerxès, il lui donne la valeur de *ia*, et cette valeur n'est pas repoussée par les autres noms qu'il avait à sa disposition (*Exposé*, p. 32).

M. de Saulcy le rencontre, pour la première fois, dans le nom d'Ormuzd (*Rech.* 14 sept. 1849, p. 3), et il lui donne la valeur de l'ה hébraïque, qui lui paraît confirmée par toutes les positions que ce signe occupe dans les noms propres des inscriptions qu'il étudiait.

M. Botta signale seulement les permutations de signes , , et , mais il n'en relève aucun indice pour la détermination de leurs valeurs respectives.

M. Luzzatto donne à ces signes la valeur de *a*, et cette valeur s'accordait parfaitement avec les terminaisons indo-germaniques qu'il voulait trouver dans ses lectures; mais elle n'en était pas plus exacte.

Sir H. Rawlinson donne aux deux signes et , les seuls qu'il considère, la valeur d'une aspiration indécise, qu'il ne représente ni par une consonne, ni par une voyelle, mais qu'il transcrit par une apostrophe (’); il en fait ainsi une aspiration douce qui répond admirablement à toutes les positions que ce signe peut occuper dans le corps des mots.

Quant aux formes , et , elles répondent également à une aspiration terminale plus forte que la précédente, ainsi que nous l'avons établi, et elles se prêtent, du reste, à toutes les inflexions des voyelles. Aussi Sir H. Rawlinson traduit ce caractère par — *kh*, le trait horizontal remplaçant toutes les voyelles avec lesquelles il peut s'articuler.

Le docteur Hincks donne au signe la valeur de *ha* dans la terminaison des noms propres; quant au caractère , il reconnaît qu'il en est distinct; mais il lui paraît difficile de préciser la différence qui existe entre ces deux caractères.

M. Oppert accepte les différences que ses prédécesseurs ont établies, et il finit par reconnaître que le caractère ne paraît pas devoir représenter une syllabe ou une lettre déterminée dans l'écriture anarienne. Il paraît résulter de ses recherches que ce caractère indécis viendrait au secours de la difficulté que les Assyriens éprouvaient à ployer le syllabaire anarien à l'expression de leur langue. Il intervient toutes les fois que deux syllabes unies phonétiquement

pourraient amener un hiatus. On le rencontre vingt-sept fois dans vingt-cinq noms propres, qu'il est inutile de rappeler ici, et dont nous donnerons la transcription à propos de l'analyse des autres caractères. M. Oppert remarque qu'il implique souvent dans les noms ordinaires la présence de l'ע, qui n'a pas de représentant direct en assyrien. Du reste on peut également remarquer que ce signe représente au même titre les articulations de l'א ou de l'ה. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les transcriptions des noms propres des inscriptions unilingues que nous avons citées et de les comparer aux transcriptions des noms des inscriptions trilingues qui le renferment.

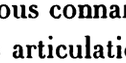
Nous conservons à ce caractère la valeur indécise que lui attribue Sir H. Rawlinson, et nous le représenterons dans nos transcriptions par une apostrophe (-'-).

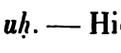
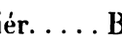
N° 24. *iḥ*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m. (?)

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. ... — H. 46. — O. 15.)

Les noms propres des inscriptions trilingues ne nous ont pas fait connaître ce caractère assez rare dans l'écriture assyrienne. Sans se substituer précisément au signe que nous connaissons déjà,  , et qui représente sûrement toutes les articulations du ח à la voyelle initiale, il ne se rencontre que dans des mots qui semblent réclamer cette articulation. Le docteur Hincks lui avait déjà reconnu cette valeur, en le signalant dans les inscriptions de Khorsabad (*On the Assyrio-Bab.* p. 323, n° 46). Cependant le nom propre qui le renferme ne suffit pas pour affirmer très-sûrement la voyelle qu'il comporte, car elle paraît être un *u*, et dès lors la vocalisation devrait rester aussi indécise que celle du caractère précédent. Quoi qu'il en soit, nous l'inscrivons ici avec la vocalisation de *i*, parce que le caractère suivant nous paraît plus spécialement affecté à la syllabe *uḥ*.

N° 25. *uḫ*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. . . . . Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . .

(S. . . . — R. . . . — H. . . . — O. 16.)

Sir H. Rawlinson a vu, pendant longtemps, deux signes distincts dans le signe qui représente cette articulation, aussi bien dans sa forme moderne que dans sa forme archaïque de Babylone, très-reconnaissable cependant dans la grande inscription de Nabuchodonosor (*W. A. I.* pl. 53 et 59, col. II, l. 7).

C'est M. Oppert qui le premier, en réunissant les deux éléments de ce caractère, lui a assigné la valeur de *uḫ*, qu'il tirait d'après un syllabaire alors inédit. Bien que cette valeur ne résulte pas du dépouillement des noms propres, elle n'en est pas moins parfaitement déterminée; il y a plus, la vocalisation de ce caractère paraît plus fixe que celle des caractères précédents, car la lecture des textes le montre toujours en conjonction avec des syllabes simples terminées par la voyelle *u*.

ט — *T*.

N° 26. *ṭa*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ך. — R. 88. — H. 22. — O. 32.)

Les articulations du ט sémitique sont difficilement rendues par l'écriture anarienne. Nous avons déjà remarqué que l'articulation du *ṭa* devait être rendue en assyrien par le signe , qui exprime déjà

le *da:* nous n'en aurions pas la preuve suffisante par le dépouillement des noms des inscriptions trilingues

(67) *U-ra-as-ṭa* (76) *Pu-u-ṭa*

mais le nom de l'Arménie est écrit dans les textes unilingues sous la forme

(67) *U-ra-ar-ṭa* et *U-ra-ar-ṭa-ai.*

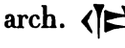
aussi nous lirons avec cette valeur le nom

(171) *Pi-ṭa-a-gu-ra*

Il est donc certain que le signe anarien rendait une dentale pour les peuples de la haute Asie, et que cette dentale correspond, en assyrien, au ד et au ת sémitique s'articulant avec la première voyelle.

La confusion qui résulte du double emploi de cette lettre a sa cause, d'après M. Oppert, dans l'origine non sémitique de l'écriture anarienne (*E. M.* II, p. 28). Si nous suivions, en effet, les valeurs que ce signe a reçues d'après le dépouillement des noms propres, nous verrions qu'il répond assez indifféremment à ces deux articulations distinctes, mais cependant très-rapprochées dans l'échelle phonétique.

N° 27. *ṭi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

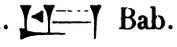
(S. ... — R. 29. — H. 23. — O. 38.)

L'articulation du ת avec la voyelle *i* est encore rendue par un signe que nous connaissons déjà : c'est le signe qui exprime l'articulation du *di.* Il n'existe pas d'autres caractères, dans l'écriture anarienne, pour rendre cette articulation simple.

Sa valeur nous est aussi indiquée par le nom de l'Arménie, que nous trouvons sous la forme

(67) *Ur-ar-ṭi*

Les explications que nous avons données à propos de la valeur du signe qui exprime le *da* et le *ṭa* s'appliquent à celui qui exprime le *di* et le *ṭi;* nous n'y reviendrons pas ici. Cette valeur nous paraît suffisamment établie, d'autant plus qu'elle a été confirmée par toutes les lectures assyriennes.

N° 28. *ṭu.* — Hiér..... Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

Méd.-Scyth. ....

(S. ... — R. 121. — H. 47. — O. 37.)

Nous avons vu que les articulations *da, di* étaient rendues par des signes qui exprimaient également l'articulation de *ṭa* et de *ṭi.* Nous n'avons pu que signaler l'absence d'un caractère spécial pour ces deux articulations; cependant la série des articulations du 𒁹 ne manquait pas dans l'idiome assyrien, car il existe un caractère spécial pour les articulations du 𒁹 avec la voyelle *u* (*ṭu*).

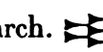
Ce signe a été peu étudié dès l'origine; Sir H. Rawlinson le lisait *sad* dans le nom de l'Arménie (*Bisit.* l. 53); mais le docteur Hincks en a donné la valeur avec certitude avant que le déchiffrement ait été terminé (*On the Assyrio-Bab.* p. 324, n° 47). Il ne se rencontre dans les inscriptions trilingues que dans le nom de l'Arménie, que nous lisons

(67) *U-ra-as-ṭu*

C'est le seul mot dans lequel nous pouvons saisir la présence d'un signe spécial pour représenter le 𒁹 sémitique. Mais cette preuve unique est suffisante, car elle a été confirmée par toutes les lectures ultérieures, où nous voyons apparaître ce signe concurremment avec les signes du *da* et du *di*, pour représenter *ṭa*, *ṭi*, *ṭu*, dans les dérivés des racines qui renferment cette articulation avec des vocalisations différentes.

𐎹 — *I.*

N° 29. *i.* — Hiér..... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

Méd.-Scyth.

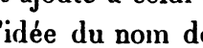
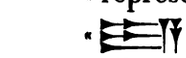
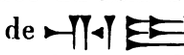
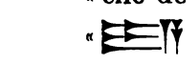
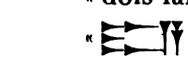
(S. 𐎹. — R. 3. — H. 3. — O. 2.)

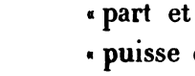
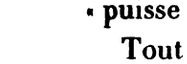
Nous assignons comme représentants de la voyelle *i* les signes et , dont nous allons examiner les différentes valeurs. Voyons d'abord les travaux dont le signe a été l'objet.

M. Löwenstern ne rencontre le signe qu'en composition avec le signe dans le nom de « Darius, » et il lui donne la valeur de *i* ou *y*, qui pouvait déjà être suffisamment justifiée.

M. Botta a signalé d'abord l'identité graphique des formes et , ainsi que l'identité de leurs composés et ; il n'y a, en effet, entre ces deux formes que des variantes faciles à saisir. Mais M. Botta propose dans ses variantes les signes , , et comme équivalents. Il est sans doute bien apparent que les deux signes et offrent encore deux variétés graphiques, mais il ne paraît pas y avoir le même rapport entre les signes et , il faut dès lors en justifier la valeur.

« J'ignore, dit M. Botta, pour quelle raison on a proposé pour le « signe la valeur de R, car je n'ai jamais vu ce signe ni sa variété remplacer aucune forme de l'R. Pour moi, je suis conduit à « lui donner une valeur toute différente : , en effet, remplace « et , signes qui doivent être des voyelles ou des aspirations « semblables... On peut même, par suite d'inductions très-plausibles, « arriver à leur donner la valeur de *i* ou *y*..... Je viens de « dire, continue-t-il, que le signe se substitue fréquemment à « ; il y en a des exemples nombreux dans les inscriptions trilingues. Or, dans l'inscription d'une des fenêtres à Persépolis, le der-

« nier signe est ajouté à celui qui ordinairement se trouve seul pour « représenter l'idée du nom de Darius. On voit en effet  «  au lieu de  (*ri-i-ya* au lieu de *ri-ya*). Il est diffi- « cile de ne pas croire que, dans ce cas, représente l'*i* bref, et «  l'*i* long. En conséquence doit aussi avoir la valeur d'un « *i*, puisqu'il remplace si fréquemment à Persépolis le signe . Je « dois faire remarquer que, selon moi, les caractères ninivites et «  ont les mêmes valeurs que les caractères persépolitains « et ; il n'y a qu'une légère différence de forme, et comme de « part et d'autre ils équivalent au même signe, je ne crois pas qu'on « puisse contester leur équivalence mutuelle. »

Tout ceci est parfaitement déduit, et les observations de M. Botta ont été confirmées depuis. Cependant nous devons remarquer que M. Botta s'est trompé en identifiant le signe au signe : cette identification paraissait résulter de la comparaison des deux mots  et  ; mais il est aujourd'hui démontré que ces deux groupes forment deux particules distinctes.

Le dépouillement des noms propres donne le résultat suivant. Nous trouvons le signe dans les mots :

(3) *A-na-i-tu* (65) *Ba-bi-i-lu*

Nous lui conserverons cette valeur dans les noms des inscriptions unilingues, où nous lisons :

(158) *Lu-li-i* (163) *An-ti-'-i-ku-su* (239) *Ku-ri-i*

Nous le retrouvons dans les inscriptions arméniaques, où nous lisons avec la même valeur :

(255) *Al-zi-i-ni-ni*

Et enfin dans un nom dont la transcription araméenne ne saurait cependant nous éclairer, et que nous lisons :

(263) *Man-nu-ki-i-Arba-ilu*

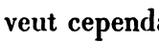
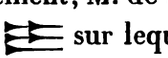
Si la valeur de ce signe ne se trouvait pas suffisamment justifiée par les exemples que nous avons donnés, on sait que ce signe se rencontre en composition avec un autre signe pour former une diphthongue que nous examinerons et qui achèvera d'en démontrer la valeur.

N° 30. *i, e.* — Hiér..... Bab. arch. Bab. m.

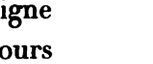
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. i. — R. 2. — H. 2. — O. 4.)

La première fois que M. de Saulcy rencontre le signe , c'est avec sa valeur idéographique (*Recherches,* 3e mémoire, p. 17); il paraissait répondre alors dans la traduction du texte perse au mot *terre* exprimé par le texte arien. Mais on a reconnu depuis que l'idée exprimée par le groupe  ne veut cependant pas dire *terre.* C'est une erreur qui tenait à la différence de rédaction et qu'il nous suffit d'indiquer ici. Au surplus, phonétiquement, M. de Saulcy donne à ce signe la valeur de *i,* ainsi qu'au signe  sur lequel il est également fixé.

Cependant M. Luzzatto lisait encore ces deux signes *a* bien que leur valeur ne fût plus indécise malgré l'apparente distinction que le docteur Hincks voulait établir. En effet, il admettait l'existence de quatre voyelles assyriennes. Les signes et étaient compris comme deux voyelles distinctes, dont l'une, , avait la valeur de *e* ou de *o,* et l'autre la valeur de *i;* mais il ajoutait que ces valeurs de *e* et de *o* ne figuraient dans ses listes que pour indiquer l'incertitude qui régnait encore dans son esprit sur la détermination de ces valeurs.

Sir Henry Rawlinson, qui n'admettait le syllabisme de l'écriture assyrienne que comme une exception, ne croyait pas que le signe  pût avoir une existence propre, parce qu'il *complétait* toujours des syllabes terminées en *i.* C'est précisément la raison qui lui fait

attribuer cette valeur ainsi qu'au signe . Le dépouillement des noms propres en a donné la confirmation.

Le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues nous montre, en effet, que le perse est rendu par le anarien dans les noms suivants :

(15) *Ḫa-sa-at-ri-i-ti* (16) *Im-ma-ni-i-su* (50) *I-lam-ti* (52) *A-ri-i-va*

Nous lirons encore ainsi :

(147) *Bi-i-lu* (166) *Śab-'-i* (286) *I-di-'-al* (237) *Ki-it-ti-i*

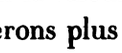
Il résulte donc du dépouillement des noms propres que la valeur de *i* serait représentée par deux caractères. Toutefois ces deux signes ont un rôle différent, que des considérations grammaticales ont rendu sensible. Ainsi, dans certains cas, ils établissent une différence entre la première et la troisième personne de certaines formes verbales. D'un autre côté, ce dernier signe paraît surtout indiquer la présence de l'*y* dans les dérivés des racines qui renferment cette consonne avec la voyelle *i;* mais la preuve de ces nuances nous entraînerait dans des considérations dans lesquelles nous ne croyons pas devoir entrer, puisque nous n'avons d'autre but ici que de constater la valeur absolue des signes.

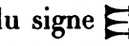
N° 31. *ya.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. N°. — R. 4. — H. 3. — O. 10.)

L'écriture anarienne comportait l'expression de la diphthongue *ya.* Elle est rendue par la réunion des deux caractères qui expriment les voyelles *i* et *a.* L'écriture arienne pouvait exprimer cette diphthongue par le signe , qui emporte avec lui la valeur de l'*a* bref, inhérent à la semi-voyelle; mais nous la trouverons plus caractérisée par l'adjonction de l'*a* long des Perses lorsqu'elle est exprimée ainsi :  .

La lecture des noms propres qui renferment ces signes va du reste, en établissant cette manière de rendre la diphthongue dans l'écriture anarienne, nous confirmer la valeur du signe  , pour lequel nous avons cité peu d'exemples de son emploi isolé.

Nous lisons donc ainsi les noms suivants :

(6) *Ar-ya-ra-am-na* (8) *Kam-bu-zi-ya* (9) *Bar-zi-ya* (11) *Da-ri-ya-a-vu-us*
(25) *Mar-ti-ya* (34) *Ar-ta-var-zi-ya* (71) *Ya-a-va-nu*

Cette combinaison des deux signes anariens pour exprimer la diphthongue est également reproduite dans les textes scythiques, qui nous fournissent, en dehors des noms que le texte assyrien a conservés, les suivants :

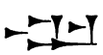
(99) *Mar-du-nu-ya* (104) *Vi-ka-nu-ya* (109) *Ua-u-li-ya-is*
(124) *Ḫa-is-si-ya-ti-ya-is* (127) *Vi-ya-kan-na-is* (128) *Si-ya-li-is*
(132) *Nu-ya-ak-ka* (133) *Ab-ba-nu-ya-aḳ-ḳa* (134) *Da-a-ya-u-is*
(140) *A-ya-a-e bu-mi-ya* (141) *Bat-ti-ya-h-ya-a*

Nous lirons avec la même valeur les noms sémitiques que nous trouvons dans les textes unilingues :

(152) *Ya-u-a* (225) *Ya-ap-pu-u*

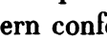
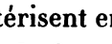
Les inscriptions trilingues nous donnent une variante pour exprimer la diphthongue *ya*, c'est le signe que nous trouvons dans quelques-uns des noms que nous avons cités, mais qui n'est pas d'un fréquent emploi.

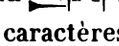
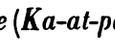
ↄ — *K*.

N° 32. *ka*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m. 
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ↄ. — R. 13. — H. 51. — O. 17.)

Les articulations du *k* sont communes aux langues sémitiques et

aux langues ariennes; leur représentant se dégagera donc facilement par la comparaison des noms qui le renferment. Quoi qu'il en soit, Lõwenstern confondait le signe  , en supprimant les barres qui le caractérisent entre les clous perpendiculaires, avec un signe  , assez voisin de forme, mais qui n'a aucun rapport de valeur avec lui. Il ne lui en attribue pas moins le rôle d'une gutturale; seulement il se trompe sur son représentant hébraïque, qu'il lit ע au lieu de כ, erreur bien légère à cette époque, il est vrai, mais que nous devons relever ici pour faire comprendre que ces deux lettres avaient des représentants parfaitement distincts.

M. Botta a reconnu que la forme ninivite de ce signe correspondant au babylonien était  , et cependant la valeur de ces deux caractères n'était pas encore déterminée. Sir H. Rawlinson ne donna que plus tard à ces deux signes la valeur de *ka*, qui lui est commandée par la présence de l'un d'eux dans le nom de la « Cappadoce ». C'est l'examen de ce signe qui a fait entrevoir au savant général la possibilité du syllabisme de l'écriture assyrienne, et qui en même temps l'a empêché sans doute d'en formuler le principe d'une manière absolue. Son observation repose sur la première articulation de ce nom. Dans l'articulation *kat*, qui commence le nom de la *Cappadoce* (*Ka-at-pa-tu-ka*), et qui est composée de deux caractères,  (*ka*) et (*at*), on peut, dit-il, se demander si l'un ou l'autre de ces signes doit représenter une *simple lettre* ou une *syllabe*, et, comme cette particularité lui paraît de nature à envahir tout l'alphabet assyrien, il se croit justifié d'avoir annoncé le *premier* que les signes phonétiques représentaient quelquefois des syllabes, quelquefois des lettres. Pour rétablir les faits dans leur ordre chronologique, nous devons nous rappeler que M. de Saulcy avait déjà signalé des *faits particuliers* de syllabisme, même avant d'avoir connaissance des documents sur lesquels Sir H. Rawlinson pouvait s'appuyer. Cependant ce n'est que beaucoup plus tard que le syllabisme a été érigé en principe par les recherches du docteur Hincks, et alors c'est avec la valeur de *ka* que le savant irlandais a inscrit ce signe dans ses listes, et cette valeur n'a pas été

contestée depuis. Nous le lisons en effet avec cette valeur dans les mots suivants, où il correspond au (*k*) arien :

(38) *Ka-am-ba-da* (78) *Kar-ka* (88) *A-ra-ka-ad-ri-'*
(68) *Ka-at-pa-tuk-ka* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*

Je dois dire, toutefois, qu'il rend le (*g*) arien dans le nom de la « Sagartie » :

(58) *Is-ka-ar-ta-ai*

Les noms propres des textes unilingues que nous avons cités ne nous donnent pas ce signe; il ne se trouve que dans des articulations complexes, mais les décompositions ultérieures n'ont laissé aucun doute sur sa valeur, ainsi que nous pouvons le voir par les noms

(172) *Ka-as-ka* (175) *Mu-us-ka-a-ya*

L'articulation du *ka* arien est rendue dans les textes scythiques par le signe , qui correspond pour la forme au assyrien. Nous verrons que ce dernier signe représente une autre gutturale (p) et que, dès lors, il y a là une nuance que l'idiome touranien peut justifier, mais qui ne peut nous arrêter.

Nous ferons ici une remarque qui trouvera encore son application plus tard. Bien que l'idiome de Ninive fût identique à l'idiome de Babylone, il y avait cependant, dans la prononciation, une nuance que nous avons déjà remarquée, entre les provinces du Nord et les provinces du Sud. M. Oppert fait observer (*E. M.* t. II, p. 175) que le signe babylonien s'échange quelquefois avec le ninivite, et laisse ainsi une certaine latitude dans la prononciation des gutturales, non-seulement suivant les différents dialectes qui étaient exprimés par la même écriture, mais encore suivant les nuances du même dialecte.

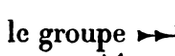
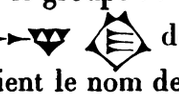
N° 33. *ki.* — Hiér. Bab. arch. Bab. mod.

Nin. arch. Nin. mod.

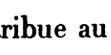
Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 14. — H. 52. — O. 18.)

M. Löwenstern ne rencontre pas le signe dans les noms propres qu'il avait à sa disposition, et M. Botta ne le trouve pas dans les inscriptions de Khorsabad. C'est en effet une forme propre aux inscriptions de Persépolis, qui ne se retrouve que dans le style de Babylone. M. Botta n'en détermine pas moins son identité avec le signe , en se laissant guider par le rôle que ces deux signes jouent à la fin des noms de pays.

M. de Longpérier avait déjà remarqué que le groupe  de Khorsabad devait correspondre au groupe  des inscriptions trilingues, et que ces groupes renfermaient le nom de l'Assyrie.

Je ne saurais me rendre compte de la raison pour laquelle M. Luzzatto voit un *R* dans le signe qui nous occupe (*Études*, p. 194), et je ne relèverais pas ce fait si ce n'est qu'il nous montre de plus en plus combien il est dangereux de se fier à la forme des signes pour en déterminer la valeur. M. Luzzatto me paraît, en effet, préoccupé de l'idée que les signes peuvent être le résultat d'un arrangement conventionnel des éléments : il prétend que quelques signes reçoivent un encadrement (ou) sans changer de valeur, et il en conclut par exemple que le signe , qui représente selon lui un *R*, devient le signe et lui est équivalent (p. 188). Ces observations ne sont pas heureuses; elles ont conduit M. Luzzatto, à l'aide de changements, d'additions ou de suppressions de clous, à des caractères qui n'ont plus ni similitude dans l'emploi, ni analogie dans la forme (p. 118, 126); du reste, dans le cas particulier, la valeur qu'il

attribue au signe  était erronée et ne devait le conduire à aucun résultat sérieux.

Le docteur Hincks (p. 334) a fixé la véritable valeur de ce signe, qu'il a lu *ki*, et cette valeur a été acceptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert sans avoir varié depuis. Il ne se trouve, dans les noms propres des inscriptions trilingues, que dans le nom suivant, où il correspond à l'articulation du 𒆳 (*kh*) arien :

(14) *U-va-ki-is-tar*

Nous lisons avec la même valeur les noms dont la transcription nous est assurée par les Grecs :

(170) *E-ki-is-tu* (237) *Ki-it-ti-e*

Les noms bibliques, peu nombreux, dont la transcription nous est conservée, nous donnent la certitude que ce signe représente bien les articulations du כ phénicien; nous lisons ainsi :

(220) *La-ki-Śu* (175) *Mu-us-ki*

Nous devons remarquer, à propos de ce dernier nom, que ce signe joue bien, dans ce cas, un rôle phonétique, car nous trouvons son dérivé *Mus-ka-a-ya*, qui ne laisse aucun doute à ce sujet.

Le rôle idéographique de ce signe avait causé, en effet, de grands embarras à l'origine des recherches. Mais aujourd'hui son emploi est bien déterminé; c'est ce que M. Oppert a appelé un *post-positif aphone*, il se trouve à la fin d'un grand nombre de noms propres de villes de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, et particulièrement dans les noms suivants que nous avons recueillis :

(50) *Elam* (65) *Babilu* (64) *Assur* (202) *Barzip*

N° 34. *ku.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ɔ. — R. 15. — H. 53. — O. 19.)

La valeur du signe est une de celles qui ont subi le moins de variations. Grotefend, en désignant le groupe assyrien qui devait renfermer le nom de Cyrus, appliquait à ce signe la valeur d'un כ.

Ce signe se représentait dans le pronom personnel qui termine la courte inscription des piliers de Mourgab; aussi, M. Löwenstern n'hésita pas à lui donner la valeur de la consonne כ; elle fut reconnue également par MM. Botta et de Saulcy. La place du pronom personnel était indiquée si clairement dans les inscriptions que le groupe qui le renfermait fut un des premiers soumis à l'analyse des savants, et c'est un des premiers mots dans lesquels le sémitisme de la langue assyrienne s'est fait jour. On lisait en effet ce groupe *ANK* ou *ANKU*, et l'on ne faisait pas des efforts bien considérables pour l'assimiler à l'hébreu אנכי. M. Luzzatto seul résistait à cette lecture et se livrait à des hypothèses impossibles pour rattacher ce pronom au sanscrit; cependant les procédés du déchiffrement étaient déjà tellement puissants qu'il était obligé de conserver au signe la valeur de *k*, qui lui était impérieusement commandée par le nom de Cyrus. Sir H. Rawlinson articula ce signe avec la voyelle *u* et lui donna la valeur de *ku*.

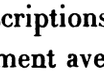
Le docteur Hincks a constaté que ce signe avait en effet la valeur de *ku* et que cette articulation correspondait au כ hébraïque : c'est pour cette valeur qu'il a été accepté dans les listes de M. Oppert. Cette valeur est assurée par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues; il correspond au arien qui représente le *k* devant un *u* dans les noms que nous lisons ainsi :

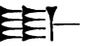
(7) *Ku-ras* (69) *Is-ku-du-ru* (75) *Ku-u-su*

(84) *Ku-un-du-ur* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*

Nous lirons de la même manière les noms suivants, que nous trouvons dans les inscriptions unilingues :

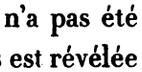
(162) *Śi-lu-ku* (178) *Ili-lak-ku*
(163) *An-ti-'-i-ku-śu* (215) *Ak-ku-u*
(167) *Ni-ku-u* (239) *Ku-ri-i*
(172) *Kas-ku*

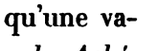
Dans les inscriptions scythiques, ce signe a la forme  et se présente constamment avec la même valeur qui nous est fournie par les inscriptions assyriennes. Le représentant de cette articulation est donc parfaitement déterminé.

N° 35. *ak.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

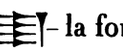
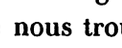
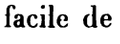
(S. 2. — R. 10. — H. 18. — O, 26.)

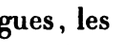
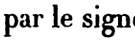
Nous avons vu que les Assyriens ne distinguaient pas les douces des fortes et des aspirées à la fin des syllabes; la série des signes qui répondent à ces gutturales se trouvera ainsi représentée nécessairement par un seul signe.

Le signe babylonien  qui représente ces valeurs n'a pas été reconnu par Löwenstern dans la forme achéménide qui nous est révélée dans le beau fragment de l'inscription d'Artaxerxès moulé par M. Lottin de Laval; et M. Botta, dans ses tables, a confondu les différentes formes de ce signe avec les nombreuses variantes des autres caractères qui impliquent un *k*.

M. de Saulcy, le premier, lui a assigné son véritable rôle, précisément dans le nom d'Artaxerxès du fragment de M. Lottin de Laval, et il fut dès lors bien établi que le signe  n'était qu'une variété graphique du signe (*Recherches*, etc. *Inscriptions des Achéménides*, p. 58).

Le docteur Hincks, par suite du syllabisme qu'il venait d'ériger en principe, donna à ce signe la valeur de *ak* ou *ag*, qui lui a été bientôt confirmée.

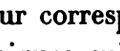
Sir H. Rawlinson reconnaît à ce signe les trois formes qui ont été constatées depuis pour être : la forme babylonienne, la forme ninivite et  la forme babylonienne archaïque. Il attribue à ces trois formes la valeur syllabique de *ak*. Du reste on a pu constater toutes les formes du signe dont nous nous occupons. La forme hiératique  , que nous trouvons notamment dans l'inscription du vase de Naramsin, semble provenir, suivant M. Oppert, de l'image d'une « herse ». Elle se traduit dans la forme archaïque par le signe  dont il est facile de retrouver la trace dans les formes modernes.

Dans les inscriptions trilingues, les articulations de  (*kh*) et de  (*k*) sont rendues par le signe qui nous occupe. C'est ainsi que nous lisons :

(11) *Ar-ta-ak-sat-śu* (85) *Ku-gu-na-ak-ka*

Nous le trouvons dans les inscriptions unilingues avec la même valeur correspondant au כ hébraïque :

(214) *Ak-zi-bi* (215) *Ak-ku-u*

Nous lisons également, pour correspondre à l'articulation du  (*kh*), les transcriptions scythiques suivantes qui nous donnent son représentant graphique dans ces textes :

(14) *Va-ak-is-tar* (125) *Ḫa-na-ma-ak-kas*
(26) *Is-sa-in-sa-ak-ri-is* (131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*
(53) *Ba-ak-si-is*

Nous sommes portés à lui attribuer la valeur de *aḳ* dans les transcriptions scythiques des noms suivants :

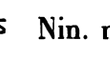
(4) *Ḫa-aḳ-ḳa-ma-nu-si-ya* (132) *Nu-ya-aḳ-ḳa*
(72) *Sa-aḳ-ḳa* (132) *Ab-bu-nu-ya-aḳ-ḳa*
(103) *Ma-aḳ-ḳa*

Enfin nous retrouvons ce signe dans les inscriptions susiennes, où nous lui conservons la même valeur :

(261) *Su-si-na-ak*

La valeur de *ag*, *ak*, *aḳ* se confirme dans les textes assyriens par la comparaison des dérivés des racines qui contiennent l'une ou l'autre de ces consonnes suivant les flexions verbales où elles apparaissent pour former, tantôt des syllabes à voyelle initiale, tantôt des syllabes à voyelle terminale.

N° 36. *ik*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth.

(S. . . . — R. 11. — H. 19. — O. 27.)

Les différentes formes des signes qui représentent l'articulation *ik*, *ig* ou *iḳ*, n'ont été que très-tardivement identifiées; le docteur Hincks donne à quelques-unes d'elles, dans ses listes, la véritable valeur de *ik* ou *ig*, *yek* ou *yeg*, sans justifier autrement sa transcription. Sir H. Rawlinson leur donne également les valeurs de *ik*, *yak*. Le signe babylonien ne se rencontre que dans un seul nom propre des inscriptions trilingues, transcrit en assyrien, c'est celui du « Tigre » que nous trouvons écrit

(90) *Di-ig-lat*

Il correspond à l'articulation du (*g*) arien, et nous le rencontrons avec cette même valeur dans la transcription scythique du même nom et, de plus, dans celles-ci :

(98) *Ba-ḳa-pi-ig-na* (114) *Ti-ig-ra*

(110) *Ba-ti-ig-ra-ba-na* (138) *Ti-ig-ra-ka-u-du*

Il correspond au (*kh*) arien dans les noms suivants :

(12) *Ik-si-ir-sa* (53) *Ba-ik-tar-ri-is*

Enfin il correspond au *k* () arien dans le mot

(139) *Ha-ri-ik-ka*

Il est donc évident que le même signe correspond à trois articulations distinctes dans les textes scythiques; ces nuances se retrouvent également dans les textes assyriens, sans qu'il puisse y avoir cependant une assimilation possible entre les articulations touraniennes et les articulations de Ninive ou de Babylone. Les dérivés des racines assyriennes qui contiennent un ג, un כ ou un ק, n'ont laissé aucun doute à ce sujet.

N° 37. *uk*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. *ak*. — R. 10. — H. 20. — O. 28.)

La valeur du signe aurait été assez facilement déterminée si tous les noms propres des inscriptions trilingues avaient été conservés dans la traduction assyrienne; il devait en effet figurer dans six noms propres du texte arien, mais un seul de ces noms nous est parvenu dans sa forme assyrienne. C'est le nom de la « Sogdiane », que nous trouvons écrit dans l'inscription de Bisitoun. Le médo-scythique reproduit également ce nom et confirme la valeur de ce caractère qui n'a, du reste, été l'objet d'aucune remarque particulière de la part de MM. Hincks, Rawlinson et Oppert; aussi ils l'ont admis dans leurs listes avec les valeurs de *ug*, *uk* et *uḳ*.

Nous le trouvons dans les inscriptions scythiques avec les différentes nuances que la comparaison du texte arien peut nous fournir.

Il correspond au (*g*) arien, en scythique et en assyrien dans le nom

(55) *Su-ug-du*

Il correspond au (*g*) arien dans le nom

(85) *Ku-ug-kan-na-ku*

Il correspond au (*kh*) arien dans ceux-ci :

(38) *Du-uk-kur-ra* (97) *Ba-ḳa-bu-uk-sa*

Nous devons mentionner que dans le nom que nous avons lu

(100) *Uk-ba-tar-ra-an-ma*

ce signe, qui répond à une simple voyelle arienne, nous paraît être une altération du signe , qui représente la syllabe *ub*, *up*, et dès lors le nom ainsi rectifié serait à lire *Ub-ba-tar-ra-an-ma*.

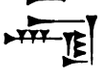
Enfin les transcriptions susiennes nous montrent qu'il permute avec le *ku* assyrien dans le nom

(256) *Su-ut-ru-uk-Naḫ-ḫu-un-ti*

La valeur de ce signe est donc bien établie par le dépouillement des noms propres avec les différences que la lecture des textes a permis de contrôler.

— *L.*

N° 38. *la.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

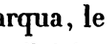
Méd.-Scyth.

(S. . — R. 118. — H. 54. — O. 74.)

La détermination de la valeur des signes qui représentent les articulations qui dépendent de la liquide *l*, avec les voyelles initiales ou terminales, présente une difficulté sérieuse, car cette lettre n'existe pas dans les textes ariens; et, dès lors, la transcription des noms perses des inscriptions trilingues ne pouvait donner, en assyrien, de valeur

correspondante. Cette lettre devait, sans doute, se rencontrer dans les noms assyriens que le texte arien nous avait fait connaître à son tour; mais ces noms devaient être défigurés dans l'idiome des Perses, et, de plus, la manière de rendre idéographiquement ou syllabiquement les mêmes noms assyriens dans leur idiome originel devait jeter les savants dans la plus inextricable confusion, jusqu'à ce que le véritable rôle des caractères de l'écriture assyrienne eût été reconnu.

Ce n'est donc pas d'abord dans les noms propres qu'on a dû chercher la détermination de la valeur de ce caractère.

M. de Saulcy remarqua, le premier, le rôle que le signe  jouait dans la phrase, et il n'hésita pas à y voir la représentation de la particule qui doit exprimer une négation. Si la langue assyrienne est sémitique, disait-il, cette particule doit correspondre au ל hébraïque et se placer, comme dans toutes les langues sémitiques, devant un nom ou un infinitif; c'est ce qui a été reconnu depuis.

M. Luzzatto, qui cherchait une langue indo-germanique sous cette écriture, ne pouvait rien tirer de cette indication; mais le docteur Hincks, qui suivait les errements déjà établis et constatait le sémitisme qui s'articulait de plus en plus dans la langue assyrienne, a reconnu que ce signe avait effectivement la valeur de *la*, et elle lui a été maintenue par les recherches de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert.

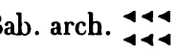
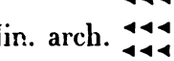
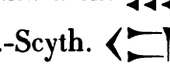
A défaut des inscriptions trilingues, les noms propres des inscriptions assyro-chaldéennes suffisent pour confirmer la valeur des signes qui représentaient cette articulation. La vocalisation qui les caractérise est déterminée par la présence des signes à la voyelle initiale qui le suivent pour en faire une syllabe complexe.

On lit, en effet, dans les inscriptions unilingues les noms sémitiques :

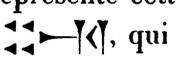
(185) *Pa-la-as-tav* (187) *Ṣir-'-la-ai* (210) *Gu-ub-la-ai*
(220) *La-ki-śu* (243) *La-ab-na-nav*

ce qui nous permet de lire avec la même valeur les noms

(161) *Ba-la-zu* (177) *Ba-la-da-ai*

N° 39. *li.* — Hiér.... Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
Méd.-Scyth. 

(S. *l*, *r*. — R. 119. — H. 55. — O. 75.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 14, n° 13) a déterminé avec beaucoup de soin la forme du signe qui représente cette articulation et qu'on aurait pu confondre avec le signe  , qui se rapproche beaucoup des nombreuses variétés graphiques du signe qui nous occupe.

Nous devons dire que M. Luzzatto (*Études*, p. 146 et 193) a *deviné* la valeur de ce signe, car il lui donne la valeur d'un *l;* mais ses appréciations les plus heureuses sont tellement stériles qu'il frappe cette découverte d'un signe de doute (?). C'était pourtant une liquide que contenait ce caractère, et Sir H. Rawlinson donna la valeur de *l* à toutes les nuances graphiques qu'il comportait.

M. de Saulcy, dans son analyse de l'inscription de Bisitoun, est indécis sur la véritable articulation de ce caractère; il hésite entre *l* et *r* et le confond ainsi avec les autres caractères qui pouvaient contenir l'une ou l'autre de ces liquides.

Le docteur Hincks l'articula d'abord *li* ou *lo,* mais il ne faisait aucun doute sur sa valeur consonnante. M. Oppert donne aux deux formes ninivites et babyloniennes de ce caractère la valeur *li* qui lui est définitivement acquise. Cette valeur, en effet, lui est assurée par la lecture des noms suivants :

(158) *Lu-li-i*	(210) *Gu-ub-li*	(248) *Ba-li-ḳi*
(173) *Il-li-pi*	(217) *Ur-śa-li-im-mu*	
(174) *Tu-ba-li*	(241) *Li-mi-ni*	

Enfin il ne peut y avoir aucun doute sur la valeur de la consonne que renferme ce caractère, car la confirmation nous est fournie par le nom des inscriptions bilingues

(265) *Asa-Dur-Ḳa-a-li*

N° 40. *lu.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ϟ. — R. 120. — H. 56. — O. 76.)

On pouvait espérer que la présence du nom de Babylone dans les textes ariens amènerait, dans le groupe assyrien correspondant, la présence et la détermination d'une des articulations de la liquide proscrite par les Perses. Il n'en fut rien; le nom de Babylone était représenté dans ces textes par un groupe idéographique dans lequel on devait chercher en vain les syllabes de ce nom.

M. Botta (*Mémoire,* p. 138) signale les deux variantes du signe qui fut plus tard reconnu comme devant contenir l'articulation *lu :* ce sont les signes et ; l'un est la forme babylonienne, l'autre est la forme ninivite. Il y a entre ces deux signes la différence graphique de tous les signes qui empruntent un de leurs éléments à la forme , que les Ninivites représentent ainsi : le clou supérieur est remplacé par un crochet.

M. Botta pense que le signe renferme un *r* (p. 138); seulement il propose cette conjecture avec beaucoup de doute; et il constate en même temps que tous les signes qui procèdent du , quoique de forme à peu près semblables, ne se substituent pas les uns aux autres.

M. de Saulcy était conduit d'abord à voir un *ḳ* (ϙ) dans ce signe, difficile à déterminer du reste. M. Luzzatto ne le rencontre qu'en composition avec le signe , ce qui lui donne une forme toute spéciale , et une signification toute différente (c'est la copule ו), ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Sir H. Rawlinson, auquel l'inscription de Bisitoun donnait de nombreux renseignements, reconnaît à ce signe la valeur de *lu,* et M. de

Saulcy, dans son examen du travail du savant anglais, en suivant la rigueur de sa méthode, à une époque où le syllabisme était à peine entrevu, lui reconnaît la valeur de *l* ou *r*.

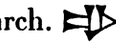
Le docteur Hincks (*On the polyphony*, p. 325) et M. Oppert (*E. M.* II, p. 38) lui attribuèrent, avec la voyelle qui lui est propre, la valeur de *lu*, et cette valeur lui a été définitivement reconnue par le dépouillement des noms propres des inscriptions unilingues.

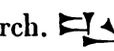
Les permutations des valeurs idéographiques et syllabiques ont amené d'abord à reconnaître ce signe dans la transcription phonétique du nom de Babylone

(65) *Ba-bi-lu*

et nous lisons ainsi, avec les noms des villes phéniciennes qui renferment cette articulation, les autres noms que nous avons réunis :

(147) *Bi-lu–Bi-i-lu*	(159) *Tu-ba-lu*	(179) *Lu-ud-di*
(158) *Lu-li-e*	(162) *Śi-lu-ku*	(228) *Iś-ḳa-lu-na*
	(234) *Śi-il-lu*	

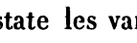
N° 41. *al.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 115. — H. 58. — O. 77.)

La détermination de la série des syllabes à la liquide *l* terminale a soulevé les mêmes difficultés que la série précédente, et c'est toujours de l'ensemble des textes et particulièrement des textes unilingues que les renseignements nous sont venus.

M. Botta (*Mémoire*, p. 99) constate les variantes du signe  , qu'il a cru reconnaître; mais il n'essaye pas d'en déterminer la valeur.

M. de Saulcy, dans son second Mémoire, lui attribue celle de ***akh;*** puis, dans une note de la Revue archéologique du 15 mars 1850, il revient sur son opinion et lui donne la valeur de *r*.

M. Luzzatto, dans l'examen de la planche XXIV de Schultz, l. 4, reconnaît que ce signe renferme une liquide; il avoue que c'est la seule fois qu'il se soit livré à la divination (p. 170), et il semble demander grâce pour cet heureux succès: ce signe renferme, en effet, une liquide. MM. Hincks, Rawlinson et Oppert lui reconnaissent la valeur de *al*, qui lui est assurée par le dépouillement des noms propres suivants.

Nous lisons en effet :

(147) *Ba-'-al* (228) *Iś-ḳa-al-lu-na* (236) *I-di-'-al*

Ce signe se retrouve avec la même valeur dans les inscriptions arméniaques, où nous lisons le nom

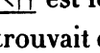
(255) *Al-zi*

N° 42. *il.* — Hiér..... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.....

(S. ... — R. 123. — H. 59. — O. 78.)

L'articulation de *il* est rendue par deux caractères que nous examinerons successivement. Le caractère  est le seul de ceux qui représentent des combinaisons de *l* qui se trouvait dans les noms propres des inscriptions trilingues : c'était dans le nom de « Arbèle » qu'on rencontrait pour la première fois dans l'inscription de Bisitoun, où il correspondait au perse *Arbaira*. Nous savons déjà, par les autres signes qui renferment un *l*, que le texte arien avait dû le remplacer par un *r;* aussi, Sir Henry Rawlinson n'hésita pas à reconnaître, dans ce signe alors inconnu, la syllabe *il* (*Liste,* n° 123).

M. de Saulcy ne crut pas devoir adopter cette valeur sans contrôle, et il fallut, en effet, que toutes les combinaisons de *l* fussent connues pour avoir la certitude que la voyelle motrice de cette consonne était

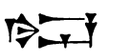
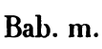
véritablement un *i*. Les travaux du docteur Hincks et de M. Oppert ont rendu cette valeur définitive: aujourd'hui elle n'est plus contestée; aussi, on lit sans difficulté le nom de la ville rendue fameuse par la victoire d'Alexandre :

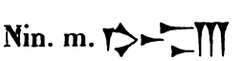
(87) *Ar-ba-'-il*

en perse *Arbaira*, et en médo-scythique *Arbira*.

Nous lisons avec cette valeur :

(206) *Ḥi-il-bu-nuv* (234) *Śi-il-lu* (235) *Śi-il-ḥi-im-mi*

N° 43. *il.* — Hiér..... Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. ..... Nin. m. 

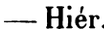
Méd.-Scyth.....

(S. ... — B. ... — H. ... — O. 79.)

La valeur de ce caractère est assurée par les permutations nombreuses où on le trouve dans les mêmes mots remplacé par le signe que nous venons d'analyser; nous lisons ainsi :

(173) *Il-li-pi* *Il-li-pa-ai.*

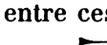
Ce signe, du reste, avait échappé aux premières recherches et à l'analyse de MM. Hincks et Rawlinson. Nous lui attribuons, avec M. Oppert, la valeur de *il*, pour laquelle il figure dans la liste que ce savant a publiée dans le second volume de son Expédition en Mésopotamie (p. 110, n° 79), en frappant d'un accent la voyelle avec laquelle la liquide s'articule, pour distinguer cette valeur de celle qui est propre au caractère précédent.

N° 44. *ul.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

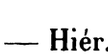
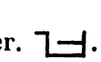
Méd.-Scyth.

(S. . . . — R. 117. — H. 61. — O. 80.)

Ce signe ne se rencontre pas dans les noms propres; la détermination de la valeur qu'il représente est le résultat d'observations philologiques qui ne permettent pas de croire que cette valeur soit erronée. Le docteur Hincks lui donna celles de *ul* ou *wel,* qui sont adoptées par Sir Henry Rawlinson. M. Oppert lui reconnaît celle de *ul,* identique à celle qui a été assignée par les Anglais; il ajoute (*E. M.* II, p. 14) : « Ce signe traduit la particule négative, comme le signe , il cor-« respond au אל des Hébreux, seulement il ne paraît pas que la distinc-« tion entre ces deux particules ait été observée aussi strictement qu'en « hébreu. se voit surtout devant des infinitifs et des adjectifs, « mais  ne se rencontre que devant les verbes, bien que, surtout « dans les anciens écrits, *la* se lise quelquefois à l'exclusion de *ul.* »

Le signe médo-scythique qui lui correspond graphiquement répond, comme d'autres signes qui représentent des syllabes aux consonnes terminales, aux articulations de cette consonne avec les trois voyelles assyriennes.

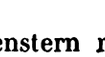
מ — *M.*

N° 45. *ma.* — Hiér. . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. מ. — R. 71. — H. 62. — O. 51.)

M. Löwenstern rencontre le signe  dans le nom d'Ormuzd

(*Exposé*, p. 27), où la détermination de sa valeur est des plus faciles; il y est en effet constamment le même, malgré les variantes de cinq formes différentes du même nom. Aussi il lui attribue la valeur de l'*m* sans hésitation. M. Löwenstern remarque, en même temps, que ce caractère a une tendance à exprimer soit l'*m*, soit le *v* des Perses.

M. Botta donne plusieurs variantes qui ne représentent pas toutes cette articulation; mais il en est deux qui sont certaines, quoique très-dissemblables de forme. « Le signe , dit-il, remplace très-« fréquemment le signe à la fin des lignes, et il lui semble que ce « caractère ait été substitué au premier lorsqu'un mot n'était pas assez « long pour la remplir entièrement. On dirait que le graveur, forcé « d'allonger les caractères pour atteindre la fin de la ligne, ait trouvé la « figure plus propre à subir cet allongement. » Cependant on rencontre cette forme ailleurs qu'à la fin des lignes, et alors cette substitution s'explique par des raisons plus sérieuses, puisque ces deux formes représentent, en effet, la même lettre, mais dans des styles différents.

M. Botta signale un second équivalent : c'est le signe ; mais il lui paraît douteux parce que le clou horizontal a pu facilement être ajouté ou oublié. Enfin il en signale un troisième , qui ne peut être le résultat d'une erreur de gravure. « Cette substitution, dit-il (*Mé-« moire*, p. 102), doit inspirer des doutes sur la valeur communément « attribuée aux deux coins. » Ce signe en effet, dans le nom d'Achéménès, remplace deux ou trois signes parmi lesquels doit se trouver la lettre *n*, on en a conclu que les coins doivent représenter la syllabe *ni*. Mais nous les voyons paraître cinq fois à la place du signe dont la position dans les noms d'Ormuzd et d'Achéménès est telle qu'il est impossible de ne pas le regarder comme un *m;* il y a donc erreur, soit dans cette dernière détermination, soit dans celle du signe . « Pour « moi, continue M. Botta, je suis convaincu que les deux coins ne re-« présentent pas uniquement la syllabe *ni*, mais peuvent avoir également « des valeurs très-différentes, et par conséquent j'admets la valeur de

« *m* pour 𐎠; en même temps, cependant, je crois que, dans beau-
« coup de cas, il peut représenter la voyelle *ou*, sans cela je ne m'ex-
« pliquerais pas l'adjonction si fréquente des trois clous horizontaux à
« beaucoup de signes dans la composition desquels ils n'entrent pas
« ordinairement, tels que 𐎢 et 𐎣; peut-être même peut-on
« voir quelque analogie entre le signe de la voyelle *ou* 𐎤 tel que
« je l'ai déterminé et la variante 𐎥 de notre 𐎠. »

Nous avons reproduit cette dissertation dans son entier pour donner une idée des difficultés qui entouraient les premières recherches, et pour qu'on puisse apprécier combien il a fallu de combinaisons heureuses pour les vaincre. Nous savons aujourd'hui pourquoi les deux crochets 𐏐, à cause de leur valeur polyphone *man* et *nis*, jetaient de l'incertitude dans les recherches.

M. de Saulcy donne au signe 𐎠 le son de *m* dans le nom d'Ormuzd, avec la motion *a*. Cette valeur est confirmée par le nom de la Médie et par le nom d'Achéménès; l'inscription de Schultz, dans laquelle il étudie ce nom, ne lui donne pas du reste l'embarras de la présence du double crochet.

M. Luzzatto (p. 4) accepte, comme une certitude, la valeur de *m* attribuée à ce caractère, et elle lui est confirmée par les noms propres dont il contrôle le dépouillement. Quant au double crochet 𐏐, il lui donne la valeur de *n*, qu'il justifie par le rôle idéographique de ce signe qui veut dire « roi » et qu'il lit à tort *naru*.

Quant au signe 𐎠, il était bien évident qu'il renfermait un *m*, et Sir Henry Rawlinson lui confirma cette valeur avec l'articulation de *ma:* c'est cette valeur qui lui a été également reconnue par les recherches du docteur Hincks et de M. Oppert.

La double valeur de l'*m* et du *v* affecte non-seulement ce signe et ceux qui représentent comme lui des syllabes simples dépendant de cette consonne, mais encore tous ceux qui renferment cette labiale; nous en aurons la preuve par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues.

Il se rencontre dans dix-neuf noms, il correspond aux articulations

de l'*m* dans douze et aux articulations du *v* dans les sept autres. Nous avons donc, avec les articulations de l'*m*, les noms suivants dans lesquels il répond au 𐎶 (*m*) des Perses :

(1) *U-ru-ma-az-da* (19) *Gu-ma-a-tav*
(4) *A-ḫa-ma-an-nis-si* (20) *Ma-gu-su*
(16) *Im-ma-ni-i-su* (47) *Ma-da*
(79) *A-ga-ma-ta-na*

La forme scythique de ce signe est parfaitement constatée, et la lecture de noms transcrits dans le texte scythique nous confirme la valeur assyrienne. Nous lisons de plus ceux qui manquent dans le texte assyrien :

(94) *Ur-sa-am-ma* (115) *U-i-ya-ma*
(100) *Uk-ba-tav-ua-an-ma* (123) *Kar-ma-bad-das*
(103) *Ma-aḳ-ḳa* (125) *Ha-na-ma-ak-kas*
(130) *Pa-ra-ma-da-ra-am*

Les transcriptions unilingues nous montrent que les articulations du ם hébraïque avec la première voyelle sont rendues par ce caractère :

(180) *A-ma-at-ti* (207) *Di-ma-as-ḳi*
(191) *U-du-um-ma-ai* (244) *Ḫa-ma-a-nuv*

Nous ne citerons pas le nom de « Moab » (n° 190) dans lequel le signe est restitué.

Nous avons maintenant, pour répondre à l'articulation du 𐎺 arien (le *v*), les noms suivants :

(33) *U-vi-va-na* (56) *Hu-va-ri-iz-mu*
(41) *Hu-va-aḫ-ku* (86) *Sik-tu-va-at-ti*

La double valeur de ce signe est donc parfaitement constatée; elle est confirmée encore par les transcriptions des mêmes noms et par celles des noms qui nous sont seulement conservés dans ces textes :

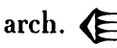
(107) *Kan-du-va* (131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*

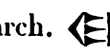
Nous devons remarquer que, dans le nom de « Ionie » (7), la transcription assyrienne se trouve conforme à la transcription hébraïque,

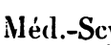
(72) *Ya-va-nu*

de même que dans le nom de « Arvad » :

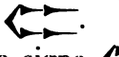
(209) *Ar-va-da*

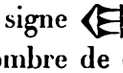
N° 46. *mi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. 

(S. 𐎼 — R. 72. — H. 28. — O. 52.)

Les articulations de *mi* sont rendues par deux signes; nous étudierons d'abord celui qui se présente ainsi :  .

M. Botta ne fait qu'une remarque sur ce signe , auquel il donne pour variante le signe  . « C'est, dit-il (p. 128), que ce « signe prouve que le nombre de clous est à peu près arbitraire. » La variante est bonne, ce sont bien en effet les deux formes d'un même signe; mais la conclusion est mauvaise, car le nombre des clous n'a rien d'arbitraire, et l'on ne pourrait pas remplacer indifféremment ces deux signes l'un par l'autre sans commettre un anachronisme, puisqu'ils appartiennent à des styles d'époques différentes.

M. de Saulcy n'hésite pas à reconnaître la présence d'un *m* (𐎼) dans ce caractère, et M. Luzzatto lui conserve cette valeur.

L'inscription de Bisitoun a fourni de nombreux exemples de l'emploi de cette lettre; Sir Henry Rawlinson a constaté qu'elle répondait aux deux articulations de l'*m* et du *v* avec la voyelle *i*.

Le docteur Hincks a reconnu la double valeur de *m* et de *v* pour le signe qui nous occupe, et il lui a donné l'articulation de *mi* parce qu'il se trouve toujours devant la voyelle *i* ou devant des syllabes commençant par un *i*.

La forme de ce caractère en médo-scythique est facile à reconnaître, et nous lui trouvons la même valeur que dans les textes assyriens.

Nous lirons donc, avec la valeur de *mi*, pour répondre aux articulations du ou du arien :

(1) *U-ri-mi-iz-da* (32) *U-mi-is-si*
(2) *Mi-it-ri* (56) *Va-ras-mi-ya*

Dans les noms des textes scythiques nous lisons :

(67) *Har-mi-nu-ya* (140) *A-ya-ae-bu-mi-ya*

Nous ne le rencontrons qu'une fois dans un nom des textes unilingues que nous avons relevé d'après une correction de M. Oppert :

(241) *Li-mi-ni*

Pour répondre aux articulations du ou du arien, nous lisons :

(28) *U-vi-iz-da-a-ti* (35) *U-vi-da-ar-na*
(33) *U-vi-va-na* (42) *U-vi-is-pa-ru*

Nous ne citerons pas le nom de la

(37) *U-vi-it-ta-na*

parce qu'il ne correspond pas à une articulation précise du texte perse.

Dans les noms du texte scythique nous pouvons suivre encore la même articulation, par exemple dans les suivants :

(91) *Vi-is-sa-da-a-hu-is* (112) *Vi-is-ba-u-za-ti-is*
(96) *Vi-in-da-bar-na* (127) *Vi-ya-kan-na-is*
(104) *Vi-ir-ka-nu-ya* (136) *Vi-is-ba-za-na*

N° 47. *me, mi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . .
(S. *m, b, w.* — R. 85. — H. 64. — O. 53.)

Nous avons à parler ici d'un signe qui représente l'articulation que

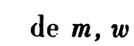
nous venons de reconnaître au signe précédent, et qui la représente avec la même certitude. Aussi sa valeur se confirme par les changements que ces deux signes éprouvent dans les mêmes mots, et qui, cependant, ne peuvent être arbitraires.

Les éléments de ce signe, à cause de leur grande simplicité, se retrouvaient nécessairement dans un grand nombre de caractères; il fut assez difficile d'arriver à constater qu'il avait une valeur propre et qu'il n'entrait point avec cette valeur dans la composition des caractères où il figurait comme élément graphique.

M. Löwenstern le remarque comme élément du dernier signe du nom de Darius, . D'après une copie de M. Flandin, M. Löwenstern croit devoir donner à ce caractère la forme de , et cette copie erronée lui fournit la décomposition également erronée de trois éléments, *w*, *u* et *sch*, avec lesquels il forme la terminaison *wusch*.

M. Löwenstern trouve encore ce caractère dans le mot qui traduit le perse *martiya*, « homme »; mais la comparaison des différentes manières dont ce terme est rendu, tantôt idéographiquement, tantôt phonétiquement, ne peut le conduire à la découverte d'aucune vérité.

M. Botta se contente de signaler ce caractère comme une variante certaine du signe , qui contient une labiale ainsi que nous l'avons vu précédemment.

M. de Saulcy l'avait admis pour la valeur de *r* dans son premier mémoire, en se laissant guider par l'analogie d'un signe médo-scythique qui a cette valeur; mais, dans son second mémoire (p. 8), il revient sur cette première opinion et reconnaît à ce caractère la valeur de *m*, *w* ou *b* dans le mot  , qui traduit le perse *martiya*, « homme ».

M. Luzzatto combat la décomposition du dernier signe du nom de Darius telle que M. Löwenstern l'avait proposée, et il prouve très-judicieusement que ce caractère ne peut être scindé; mais, quant à sa valeur, elle reste tout à fait incertaine. Si les premières lettres du nom de Darius sont bien déterminées dès cette époque, et qu'on puisse

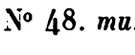
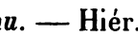
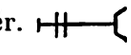
les lire *Darius*, il n'en est pas ainsi du dernier signe auquel M. Löwenstern, avec les plus mauvaises raisons possibles, était arrivé à donner la valeur de *vusch*, qui lui sera réellement attribuée plus tard. Cependant, si les raisons que M. Löwenstern donnait pour établir une bonne valeur étaient mauvaises, les bons raisonnements de M. Luzzatto le conduisirent à une valeur erronée, en cherchant à rattacher la terminaison assyrienne du nom de Darius à quelque terminaison indo-germanique que rien n'a justifiée. Le signe restait donc un signe à part dont il fallait déterminer la valeur.

La forme de ce signe une fois bien établie, on ne tarda pas à se convaincre que sa valeur phonétique comportait une labiale, ainsi que M. de Saulcy l'avait déjà pensé. Le docteur Hincks, qui remarque que ce signe se confond souvent avec le précédent, lui donne la valeur de *mi* et le sépare de ses variantes par ses valeurs idéographiques, qui ne sont pas les mêmes pour ces deux caractères. Le signe a, en effet, la valeur numérique de « cent », et c'est peut-être grâce à cette valeur qu'il a l'articulation de *mi*, pour laquelle il figure dans les textes de Ninive et de Babylone.

Sir Henry Rawlinson et M. Oppert ont adopté cette valeur qui n'a plus été contestée et qui sert à lire, dans les textes unilingues, une foule de mots où ce signe remplace le signe , qui a la valeur syllabique ordinaire de *mi*.

Nous lisons du reste avec cette valeur des noms dont la transcription ne saurait nous donner aucun doute :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mi* (198) *A-mi-di*
(156) *Mi-na-si-e* (216) *Śa-mi-ri-na*
(194) *Mi-luḫ-ḫa* (232) *Mi-im-pi*
(235) *Si-il-ḫi-im-mi*

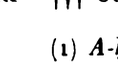
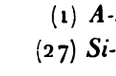
N° 48. *mu*. — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 72. — H. 63. — O. 64.)

M. Botta, sans chercher à déterminer la valeur de ce caractère, en donne plusieurs variantes qui ne présentent entre elles que des variétés graphiques. M. de Saulcy lui attribue la valeur de *u*, qui ne convient qu'à la voyelle avec laquelle il s'articule. C'est Sir Henry Rawlinson qui, le premier, lui assigna la valeur de *mu* ou de *vu*, qui lui a été définitivement reconnue. Nous n'avons pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit pour la double valeur des signes qui renferment les labiales *m* et *v*.

Les noms suivants nous le montrent avec la valeur de *mu* correspondant au  ou  arien :

(1) *A-ḫu-ru-mu-uz-du* (56) *U-va-ri-iz-mu*

(27) *Si-tir-an-taḫ-mu* (73) *U-mu-ur-ga-'*

Nous le trouvons avec la même valeur dans les inscriptions unilingues de Babylone et de Ninive :

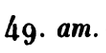
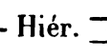
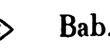
(50) *E-la-mu* (74) *Mu-ṣu-ri*

et même dans les inscriptions arméniaques, où nous lisons, comme à Khorsabad :

(175) *Mu-us-ki* (253) *Mu-za-ṣir*

mais nous lisons, avec les articulations du *v*, pour répondre au arien :

(11) *Da-ri-ya-vu-us* (52) *A-ri-e-vu*

N° 49. *am.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𐎠. — R. 68. — H. 29. — O. 55.)

La forme moderne de ce signe se prêtait à une décomposition trop naturelle pour ne pas égarer les recherches à cause du fréquent emploi de l'un des éléments; aussi M. Botta ne le saisit pas dans son ensemble, et ses observations ne portent que sur deux signes réellement distincts, mais dont celui-ci n'exprime pas la réunion. M. de Saulcy lui donne la valeur de *m*, *w* ou *b*, et M. Hincks a reconnu la voyelle motrice qui précède la labiale avec laquelle il doit s'articuler, *am* ou *av*. C'est la valeur qui lui a été également reconnue par Sir Henry Rawlinson et ensuite par M. Oppert.

Les inscriptions trilingues ne fournissent toutefois que deux noms pour assurer cette lecture :

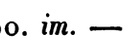
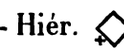
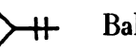
(6) *Ar-ya-ra-am-na* (48) *Ka-am-ba-du*

mais nous en trouvons l'emploi dans les noms conservés dans les textes scythiques qui renferment ce caractère :

(129) *Da-ta-am* (130) *Par-ra-ma-da-ra-am* (145) *Da-ḳa-a-ra-am*

Enfin les inscriptions unilingues nous donnent les noms suivants, où nous pouvons encore constater la même valeur :

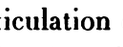
(189) *Ḥa-am-ra-a-nu* (224) *Am-gar-ru-na*
(232) *Ta-am-na-a* (226) *Ya-am-na-na*

N° 50. *im.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 69. — H. 30. — O. 56.)

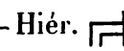
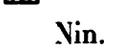
La détermination de la valeur de ce caractère ne se trouve indiquée dans les inscriptions trilingues que par le déchiffrement du nom propre susien

(16) *Im-ma-ni-su*

dans lequel il correspond à l'articulation du  arien.

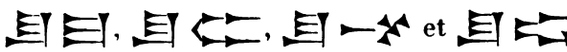
Le docteur Hincks lui donne la valeur de *im, iv, yam, yev*, et ces valeurs sont suivies par Sir H. Rawlinson. M. Oppert ne lui reconnaît que les valeurs de *im, iv*, et c'est pour cette valeur que nous l'acceptons ici, d'autant plus qu'elle est confirmée par la lecture des noms propres des inscriptions unilingues :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mi* (217) *Ur-sa-li-im-mi* (232) *Mi-im-pi*

N° 51. *um.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch. Nin. m. 
Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 70. — H. 31. — O. 57.)

La valeur de ce caractère ne résulte pas du dépouillement des noms propres contenus dans les inscriptions trilingues. On la déduisait de la lecture de différents substantifs dont la signification paraissait certaine et dont la transcription ressortait des nécessités philologiques qui pesaient sur les lectures assyriennes; c'est ainsi que le groupe qui correspond au perse *nâma*, « nom », était écrit, suivant son rôle dans la phrase,

 et .

Or le dernier signe contenait également encore un *m* avec une modification vocale; mais les trois articulations à la voyelle terminale étaient déjà connues, ce signe devait donc représenter une syllabe à la voyelle initiale, et la nature du premier signe indiquait que cette voyelle ne pouvait être qu'un *u*. Les noms des inscriptions unilingues nous ont donné la confirmation de cette valeur :

(150) *Ḫu-um-ri* (191) *U-du-um-ma-ai*

Nous lisons encore ce signe dans le nom du Dieu Nebu,

(147) *Na-bi-uv*,

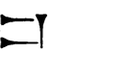
et dans ses composés :

(17) *Na-bi-uv-cu-dur-ri-u-ṣur* (18) *Na-bi-uv-na-'-id*

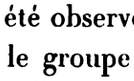
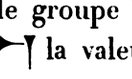
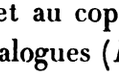
𒉆 — *N*.

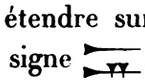
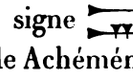
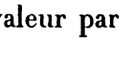
N° 52. *na*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. 

(S. 𒉆. — R. 96. — H. 66. — O. 58.)

C'est dans le pronom personnel que nous avons déjà eu occasion de citer que la valeur du signe  a été observée pour la première fois. M. Löwenstern le désignait dans le groupe  qu'il lisait *hanoukh*, en donnant au signe  la valeur de *n;* il comparait le mot qui en résulte à l'hébreu et au copte qui expriment le même pronom avec des articulations analogues (*Exposé*, p. 39).

M. Botta (*Mém.* p. 37) donne, comme variante, les trois signes  ;  ,  ; nous croyons devoir nous étendre sur la dissertation à laquelle il se livre à leur propos. « Le signe , dit-il, renferme « évidemment un *n* indiqué par le nom de Achéménès. » Quant au signe qui nous occupe, il en détermine la valeur par une double équiva-

lence qui donne d'une part et de l'autre .

« Dans l'écriture babylonienne, dit-il (p. 42), on ne trouve pas le signe « ; quant au signe , je crois l'avoir vu souvent, mais modifié « ainsi : , forme qui a une analogie évidente avec ma variante .

« Je doute d'autant moins de la justesse de ce rapprochement que, « dans l'inscription de la Compagnie des Indes, on voit à chaque ins- « tant ce signe associé aux caractères et comme cela a lieu « dans mes inscriptions. Je retrouve donc encore dans cette inscription « ce que je regarde comme le pronom de la troisième personne, car « les groupes babyloniens et me semblent tout à « fait correspondre aux groupes ninivites et . »

C'est ce qui a lieu en effet; et, quand on se livre au dépouillement des textes, on reconnaît bientôt que tous ces signes renferment une nasale et ne diffèrent que par les exigences du style, ou par l'inhérence d'une voyelle différente. Mais ces confirmations devaient se faire attendre quelque temps encore : il fallait que le texte de Bisitoun fût à la portée de tous les savants, et alors Sir H. Rawlinson l'exploitait à son profit exclusif.

M. de Saulcy trouvait, à tous les signes dont M. Botta donnait des variantes, la valeur de *n*, sans distinguer la voyelle qui convenait à chacun, et ces valeurs étaient acceptées sans contrôle par M. Luzzatto.

Le docteur Hincks et enfin Sir H. Rawlinson ont reconnu que la voyelle qui convenait au caractère et à ses variétés graphiques était la voyelle *a*, et lorsque la loi du syllabisme fut établie, on eut la preuve de l'exactitude de cette valeur par la lecture des noms propres que nous rappellerons ici. C'est du reste un des caractères qui y sont d'un emploi le plus fréquent.

Dans les inscriptions trilingues l'articulation de *na*, qui correspond au arien, est rendue en assyrien par , et en scythique par dans les noms qui suivent :

(3) *A-na-'-i-tu*	(18) *Na-bi-uv-na-'-id*	(35) *U-vi-da-ar-na-'*
(6) *Ar-ya-ra-am-na-'*	(21) *A-si-na*	(37) *U-vi-it-ta-na-'*
(17) *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-şu-ur*	(33) *U-vi-va-na-'*	(39) *Aś-pa-si-na*

ce qui nous permet de lire ainsi le nom suivant : .

(62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-i-śa-an-na*

Nous retrouvons ce signe en médo-scythique correspondant à diverses articulations du arien :

(23) *Ḫa-a-na-a-ra*	(110) *Bat-ti-ig-ra-ba-na*	(135) *Ba-ru-za-na-am*
(71) *Ya-u-na*	(122) *Ḫa-du-kan-na-is*	(136) *Vi-is-ba-za-na*
(79) *Ak-ma-da-na*	(125) *Ḫa-na-ma-ak-kas*	(142) *Ya-na-a*
(92) *Ḫa-ba-da-na*	(126) *Var-ḳa-za-na-is*	(143) *Ar-da-is-da-na*
(96) *Vi-in-da-bar-na*	(127) *Vi-ya-kan-na-is*	(144) *Is-da-na*

Dans les inscriptions unilingues nous avons pareillement :

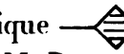
(156) *Mí-na-śi-e*	(211) *Ṣi-du-un-na-ai*	(224) *Am-gar-ru-na*
(176) *Van-na-ai*	(216) *Śa-mi-ri-na*	(226) *Ya-am-na-na*
(183) *Na-ba-tu*	(219) *Ḫu-bi-ru-na*	(228) *Iś-ḳa-al-lu-na*
(195) *Ni-na-a*	(222) *Ta-am-na-a*	(243) *Lab-na-na*
(204) *Na-ṣi-bi-in*	(223) *Ba-na-ai-bar-ḳa-a*	

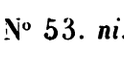
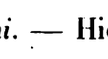
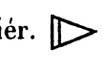
Enfin dans les inscriptions arméniaques nous lisons :

(253) *Ur-za-na*

et dans les inscriptions susiennes :

(257) *Su-tur-Na-ḫu-un-di* (261) *Su-si-na-ak*

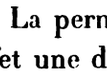
Ce caractère a présenté toutes les variétés graphiques que les différentes localités et les différentes époques pouvaient fournir. La forme hiératique  est très-fréquente sur les cylindres, et les recherches de M. Botta ont bien établi les deux formes archaïques de Ninive et de Babylone qu'il comporte et que nous avons citées.

N° 53. *ni.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m. 

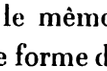
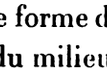
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S 3. — R. 97. — H. 67. — O. 59.)

Malgré les différentes formes que M. Löwenstern rencontre dans le nom d'Achéménès (*Exposé*, p. 32), il est convaincu que ce signe doit renfermer une nasale. Mais ce qui devait obscurcir singulièrement ses recherches, c'est l'étrange phénomène dont le nom d'Achéménès offrait le plus saisissant exemple et qui livrait pour base d'études, à l'origine des recherches, la transcription d'un nom qui ne pouvait être compris que lorsque le travail de déchiffrement serait pour ainsi dire achevé. La permutation du signe  avec le double crochet ⟨⟨ offrait en effet une des plus grandes difficultés que le déchiffrement ait eu à résoudre; aussi nous laisserons de côté ce signe embarrassant (⟨⟨) et, sans nous arrêter aux différentes valeurs qu'il peut avoir, nous suivrons les recherches relatives au signe qui nous occupe, et dans lequel, dès l'origine, on a reconnu une nasale.

Les permutations de signes et les décompositions auxquelles se livre M. Botta pour découvrir une voyelle dans ce signe, ainsi que dans les autres qui contiennent la même nasale, l'avaient évidemment conduit à une conséquence erronée; nous ne reviendrons pas sur ce fait.

M. Luzzatto ne reconnaît à ce signe que la valeur d'un *n* (*Études*, p. 200), et il fait à ce propos une remarque qui mérite d'être relevée : « Il paraît, dit-il, que le nombre de clous ou coins doit toujours rester « le même, et que leur position peut changer sans que le son du « caractère en soit modifié. Par exemple, en élevant un peu le clou « horizontal inférieur et en changeant le coin ▲ en clou ⟝, mais en « conservant le même nombre de clous (4), le signe  devient «  , autre forme de l'*n*. Ce dernier, en plaçant verticalement le clou « horizontal du milieu et en lui faisant traverser, avec l'autre clou ver-

« tical, le clou horizontal inférieur, devient ou , autre forme « de l'*n* qui conserve le même nombre de clous. »

On peut comprendre maintenant ce qu'il y a de vérité et d'erreur dans ce mode de déterminer les caractères. Toutes les fois qu'il n'existera entre deux inscriptions que des différences graphiques, on pourra se guider sur le nombre de clous pour l'identification des caractères; il est certain que les signes et sont bien les mêmes, mais il n'en est pas ainsi quand les inscriptions appartiennent à des styles différents. Le nombre de clous est, en général, plus considérable dans le style archaïque que dans le style moderne; il n'en est pas ainsi non plus pour les caractères d'une même inscription, les signes et appartiennent au même style, à la même localité, ils sont composés du même nombre de clous, et pourtant ce sont deux caractères différents.

C'est par la connaissance de l'inscription de Bisitoun que le caractère a reçu la voyelle qui convenait à son articulation. On le lut alors *ni*, et le nom d'Achéménès n'offrit plus qu'une anomalie inhérente au système général de l'écriture assyrienne; la permutation qu'il éprouvait démontra précisément le phénomène le plus étrange que la lecture des textes ait présenté, celui de la polyphonie. Il nous suffit de remarquer ici que la polyphonie ne porte pas sur le caractère qui nous occupe, mais qu'elle atteint au contraire le signe qui renferme une syllabe complexe.

Voici les noms propres des inscriptions trilingues qui ont assuré la lecture du caractère qui nous occupe, il correspond aux articulations du arien avec la voyelle *i* :

(4) *A-ḫa-ma-ni-is-'*	(23) *A-ni-ri-'*
(16) *Im-ma-ni-i-su*	(40) *Ar-di-ma-ni-is*
(22) *Ni-din-tav-bel*	(49) *Ni-iś-śa-ai*

Nous devons remarquer que, partout où le texte assyrien présente le signe , le texte scythique présente le signe , dont nous aurons bientôt à nous occuper; il y a là sans doute une différence

dans la vocalisation, cependant on rencontre, en médo-scythique, le signe avec la valeur de *ni* dans le nom

(18) *Nab-bu-ni-da*

Les inscriptions unilingues nous présentent ce caractère correspondant aux articulations du ג sémitique dans les noms suivants :

(153) *Mi-ni-ḫi-im-mi*	(211) *Ṣi-du-ni*
(167) *Ni-ku-u*	(241) *Li-mi-ni*
(195) *Ni-nu-a*	(244) *Ḫa-ma-a-ni*

Enfin nous lisons encore ainsi ce signe avec sa forme arméniaque très-voisine de la forme médo-scythique dans les noms suivants des inscriptions de Van :

(251) *Ḫal-di-ni-ni* (255) *Al-zi-ni-ni*

où il exprime évidemment une désinence très-caractéristique (le datif).

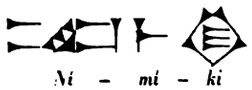
N° 54. *ni*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. 32. — H. 10. — O. 65.)

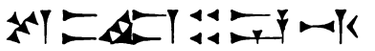
On trouve souvent, à la place du signe , un caractère beaucoup plus compliqué, , qui a certainement la même valeur; il ne figure pas dans les noms des inscriptions trilingues, mais nous trouvons à Babylone et à Ninive des groupes dans lesquels ces deux signes s'échangent; ainsi nous avons :



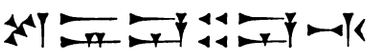
Ni - mi - ki

et

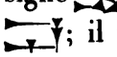
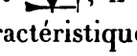
Ni - i - mi - ki « mystérieux, »



Ti – ni – si – i – ti

et 

Ti – ni – i – si – i – ti « humanité. »

On remarque seulement que, quand le signe  est seul, il remplace toujours les deux signes  et ; il paraît donc y avoir entre ces deux signes une différence caractéristique dans l'articulation de la voyelle qui est rendue par le même caractère; faut-il admettre avec M. Oppert que ce signe représente une syllabe composée formée d'une syllabe simple et d'une aspiration? Peut-être. Cependant des permutations constantes ne nous permettent pas de l'affirmer; aussi je crois que ce signe possède une valeur qui lui est propre, et qui se confond avec celle du caractère qui représente ordinairement cette articulation : l'une dérive du pouvoir originel du signe, l'autre dérive de quelque pouvoir idéographique qui n'a pas encore été constaté.

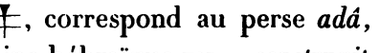
N° 55. *nu.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

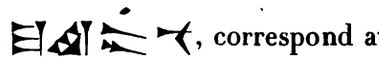
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 3. — R. 98. — H. 68. — O. 60.)

Voici maintenant la troisième forme dans laquelle on avait signalé, dès l'origine, la présence d'un *n*.

M. Löwenstern remarque ce caractère dans deux verbes qui ont une signification bien déterminée dans les inscriptions trilingues; le premier,  , correspond au perse *adâ*, « il a fait, » et il le rapproche de la racine hébraïque בנה, « *construxit*, » en le lisant *benou*. La première lettre n'était encore que l'objet de suppositions vagues, mais les deux autres pouvaient déjà donner lieu à de sérieuses conjectures.

Le second verbe,  , correspond au même mot perse.

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 40) lui attribue une lecture erronée à cause du premier caractère qu'il coupe en deux, et à cause du second, qui présente des difficultés d'une autre nature qu'on ne pouvait soupçonner alors. Mais le dernier caractère renferme bien un *n*, et c'est ce que M. Löwenstern établit du reste par la comparaison des deux formes du même verbe

et

Le signe ne se trouve pas à Khorsabad, mais M. Botta a compris qu'il était remplacé par le signe qui ne se rencontre pas à Babylone; les permutations de ces deux caractères conduisent, ainsi que nous l'avons établi, à considérer que les deux signes que nous connaissons déjà, et , jouent le même rôle, c'est-à-dire qu'ils renferment la même consonne. Nous ne reviendrons pas sur les hypothèses que M. Botta a posées à propos des trois signes qui expriment les différentes articulations de cette consonne; la persistance de l'*n* nous paraît déjà suffisamment démontrée.

M. de Saulcy attribue en effet à ce caractère la valeur de l'*n*, et cette valeur est acceptée par M. Luzzatto pour toutes les formes graphiques qui en découlent; le signe lui paraît identique au signe , qui n'en diffère que par le coin substitué au clou, et cette nuance a été confirmée.

Le docteur Hincks, en attribuant à ces caractères la valeur de *nu*, a confirmé les recherches antérieures, et a déterminé la voyelle avec laquelle ce signe devait s'articuler.

Sir H. Rawlinson a accepté pour ce caractère la valeur de *nu*, et nous a fait connaître les noms propres de l'inscription de Bisitoun qui pouvaient l'assurer. C'est aussi pour la valeur de *nu* que M. Oppert a classé ce signe dans son catalogue en faisant connaître les deux formes et qui caractérisent le style de Babylone et de Ninive.

Voici du reste les noms propres qui nous sont fournis par les inscriptions trilingues :

(71) *Ya-va-nu* (79) *A-ga-ma-ta-nu* (81) *Za-za-an-nu*

Nous avons dit que partout où les inscriptions assyriennes nous présentaient le signe , les médo-scythiques nous offrent le signe . Nous ne reviendrons pas sur les noms propres que nous avons cités, mais nous ajouterons les suivants dont la transcription assyrienne n'a pas été conservée :

(99) *Mar-du-nu-ya* (104) *Vi-ir-ḳa-nu-ya*
(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-nu-is* (132) *Nu-ya-aḳ-ḳa*
(133) *Ab-ba-nu-ya-aḳ-ḳa*

Enfin les inscriptions unilingues nous donnent les noms suivants :

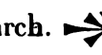
(160) *Ḥa-nu-nu* (195) *Ni-nu-a* (211) *Ṣi-du-un-nu*

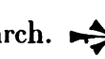
dans lesquels ce caractère correspond évidemment aux articulations du ג sémitique.

Le caractère ou plutôt la série des caractères qui contiennent un *n* initial est peut-être une des séries les plus scrupuleusement étudiées et dont la valeur a été, dès l'origine, le plus solidement établie; cependant M. Renan (*Journal des Savants*, avril 1860) s'étonne que M. Oppert donne la valeur de *nu* au signe « parce que, dit-« il, on possède déjà un signe pour *nu* (voyez p. 32); et que, selon « M. Oppert, il n'y a pas d'homophones dans l'écriture assyrienne ».

Je ne relèverais pas cette remarque si elle ne mettait pas en jeu un principe de lecture dont on ne peut méconnaître la solidité. M. Oppert n'est pour rien dans la détermination de la valeur de ce signe, car elle était fixée longtemps avant les travaux qu'il a entrepris. Seulement M. Oppert a classé les différents caractères qui représentent l'articulation de *nu* suivant leurs différences graphiques; aussi, si, page 32 de son ouvrage, il ne donne qu'une forme du signe *nu* , page 109, il range sous le n° 60 de son catalogue les deux formes de ce caractère, le ninivite et le babylonien , de même que nous pouvons donner, d'après l'inscription de Londres, la forme archaïque babylonienne et, d'après les textes de la seconde colonne, la forme médo-scythique du même caractère, sans qu'on puisse

en conclure que tous les signes que nous avons réunis avec la même valeur soient des homophones. Si donc on doit reconnaître un jour des caractères homophones dans l'écriture assyrienne, ce ne sera point par les raisons qui avaient fait croire d'abord à leur existence, ni par celles qui ont été invoquées pour combattre le principe contraire. Ces distinctions sont, du reste, maintenant élémentaires, et l'objection de M. Renan ne saurait se reproduire aujourd'hui.

N° 56. *an.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

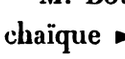
Méd.-Scyth.

(S. 8. — R. 93. — H. 70. — O. 61.)

Le signe est un de ceux qui ont le plus exercé l'attention des orientalistes, des antiquaires et des assyriologues. La forme archaïque a été remarquée pour la première fois, en 1616, par le voyageur Pietro de la Vallé, en traversant le désert de la Mésopotamie; il l'a signalée sur une des innombrables briques qui surgissent du sol de la Babylonie. Depuis cette époque elle ne cessa d'occuper plus ou moins l'attention. La plupart des fragments qui arrivaient de ces ruines portaient la répétition fréquente de ce signe; il figurait sur la plus grande partie des inscriptions gravées sur les cylindres en pierre dure; sa position souvent initiale, quelquefois isolée, sa répétition fréquente dans des légendes qui accompagnaient des sujets religieux, tout faisait supposer qu'il remplissait un rôle important dans les inscriptions : on pressentait qu'il devait avoir une signification sacrée. Je ne parlerai pas des tentatives de ceux qui voulaient assimiler l'écriture assyrienne à celle des Chinois, si ce n'est qu'ils trouvèrent dans ce signe une analogie fortuite avec un des caractères chinois dont la signification a quelque rapport avec celle qui a été découverte plus tard au signe assyrien : il suffit de dire qu'il y a là une ressemblance purement accidentelle qui n'a conduit à la découverte d'aucune vérité.

M. Félix Lajard, dans ses recherches sur le culte de Mithra, crut trouver l'explication de ce signe dans le hiéroglyphe égyptien communément connu sous le nom de *croix ansée*. Si heureuses que soient en apparence les analogies qui guidaient ce savant, la signification de ce signe ne pouvait en sortir. Son rôle véritable n'a été constaté que par les travaux récents des assyriologues, lorsque les noms propres correspondant aux noms perses des inscriptions trilingues ont été soumis à une analyse sérieuse.

M. Löwenstern le remarque pour la première fois dans le nom d'Ormuzd (*Exposé*, p. 27). C'est le signe initial du groupe qui répond au perse *Auramazdâ*. Cette lettre ne subit aucune altération dans les différentes copies où il lui est possible d'observer ce nom (p. 32). L'assimilation des lettres du nom perse à la transcription assyrienne donne rigoureusement, pour la valeur de ce caractère, la lettre *a*, et cette valeur erronée paraissait alors d'autant plus séduisante qu'elle ne troublait en rien l'articulation du nom de « Achéménès », où M. Löwenstern pouvait encore en étudier le rôle.

M. Botta ne donne qu'une variante à ce signe: c'est la forme archaïque  qu'il avait constatée dans les textes babyloniens et qu'il croyait étrangère à Ninive (*Mémoire*, p. 60). Mais en terminant ses recherches il a découvert, dans les inscriptions des revers de plaque, l'existence de ce signe à Khorsabad; quant à la valeur de ce caractère, il partage l'opinion de M. Löwenstern, et il croit, comme lui, qu'il peut avoir la valeur de la lettre *a*.

Nous savons aujourd'hui que ce caractère doit exprimer une articulation qui commence par la voyelle *a;* toutefois ce n'est point par les raisons qui ont guidé MM. Botta et Löwenstern qu'on est arrivé à cette détermination. Le nom d'Ormuzd était alors le seul nom de divinité que l'on pût étudier, et il ne suffisait pas pour faire connaître le rôle indicatif que ce signe joue devant les noms de cette nature. Cependant l'ensemble des inscriptions que M. de Saulcy soumit à son examen, mit sur la voie de cette difficulté sans la résoudre encore. La première fois que M. de Saulcy rencontre ce caractère, c'est comme

représentant unique du perse *Bàga* qui veut dire « Dieu », dans la phrase *Baga vazarka Auramazdâ*. C'est à la fois le représentant idéographique ou, comme on le croyait alors, l'abrégé du mot *Dieu* en assyrien, et la première lettre du nom d'Ormuzd; aussi M. de Saulcy n'hésite pas à lire ce signe dans les deux cas avec la valeur de *a*, ou plutôt de l'א sémitique. Ce qui détermine M. de Saulcy c'est que, dans le nom d'Achéménès, le signe se trouve placé immédiatement après l'*m* et, comme ce nom s'écrit en perse *Hakhâmanis*, et en médo-scythique *Ḥaḳḳamannuis*, il en conclut que notre signe doit être nécessairement une voyelle et il y voit un représentant de l'א hébraïque.

Examinons maintenant ce que M. de Saulcy peut tirer du rôle idéographique de ce signe. « Cette lettre isolée, dit-il (p. 5), représente « *l'idée de Dieu*. Comment cela peut-il avoir lieu? — J'ai pensé long- « temps que ce monosyllabe n'était autre chose que le mot arménien « *է*, *e*, lequel comporte à la fois l'idée de « Être » et l'idée de « Dieu » « par extension comme le Ὤν des Grecs. Aujourd'hui j'abandonne « complétement cette hypothèse qui m'avait d'abord paru si séduisante, et je n'hésite plus à voir dans le caractère 𒀀 l'initiale « du mot chaldéen אלה, de l'arabe الله, et de l'hébreu אלוה. Cette initiale « consacrée était je crois une véritable *sigle*, tellement connue de tous, « que le mot qu'elle représentait par abréviation n'avait aucunement « besoin d'être écrit en entier. En un mot l'initiale 𒀀 jouait dans « l'écriture assyrienne le rôle que jouent, dans l'écriture démotique « des Égyptiens, les initiales des noms divins qui se substituent par- « tout sans exception et comme des sigles véritables à ces noms eux- « mêmes. Dès lors, partout où nous trouvons le caractère isolé 𒀀 « suivi ou non suivi du caractère indice de la pluralité, nous serons « en droit de conclure qu'il s'agit des Dieux ou d'un Dieu en parti- « culier comme ici. »

Les recherches ultérieures ont démontré que notre signe avait en effet quelquefois la valeur d'un monogramme; mais, en attendant, la valeur phonétique de *a* lui paraissait acquise. M. Luzzatto l'accepta ainsi sans en modifier la valeur idéographique ou phonétique.

C'est encore l'inscription de Bisitoûn qui permit de déterminer la véritable valeur de ce caractère; aussi, Sir H. Rawlinson n'hésita pas à lui reconnaître la valeur de *an* et la valeur idéographique de « Dieu », et il donne la valeur de *il* comme le résultat de l'influence de la valeur idéographique de ce caractère. On comprit alors que ce signe ne pouvait pas faire partie intégrante du nom d'Ormuzd, et qu'il remplissait, devant le nom des divinités, le rôle du clou perpendiculaire devant les noms d'hommes. Les recherches du docteur Hincks (*On the Assyrio-Bab.* p. 328) ont confirmé la valeur phonétique de *an*. Quant à la prononciation de ce monogramme, il se dit en assyrien *ilu*.

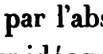
C'est aussi avec ces valeurs que M. Oppert a inscrit ce caractère dans son appendice. Voici au surplus les noms propres qui en justifient la valeur syllabique :

(3) *A-ḫa-ma-an-nis-si-'*	(62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-i-śa-an-na*
(27) *Si-it-ra-an-taḫ-ma*	(81) *Za-za-an-nu*
(57) *Za-ra-an-ga-'*	(92) *Ap-pa-da-an*

Nous la retrouvons également dans les noms scythiques correspondants; et, de plus, dans les noms des inscriptions unilingues :

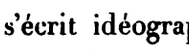
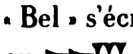
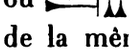
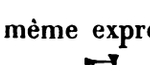
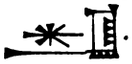
(176) *Va-an-na-ai* (247) *A-ra-an-tu* (261) *Su-sa-an*

Cette valeur ne résulte pas directement de la comparaison de tous les noms propres du texte arien, car, dans quelques-uns, la nasale n'est pas exprimée; mais ici le texte assyrien réagit sur le texte perse, et il confirme l'existence de l'anusvâra dans l'écriture arienne.

On a facilement constaté la forme hiératique de ce signe qui ne diffère du signe archaïque que par l'absence de l'apex  . M. Oppert reconnaît à ce signe la valeur idéographique de *étoile*. Le caractère hiératique rappelle en effet la forme d'une étoile; mais, en l'absence d'un hiéroglyphe aussi caractérisé que le hiéroglyphe égyptien, les conjectures sont permises; aussi j'y verrais plutôt une défiguration de l'image de la Divinité représentée par le buste humain entouré des appendices ornithomorphes et déjà défiguré dans le disque ailé qu'on

rencontre communément sur les monuments de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Perse, pour aboutir à la série des signes qui vont de plus en plus en se simplifiant depuis le hiéroglyphe primitif jusqu'à la forme linéaire la plus simple, que les inscriptions assyriennes de Persépolis nous ont transmise.

Ce signe, comme idéogramme, précède tous les noms de divinités assyriennes que les textes ont fait connaître, mais alors il est *aphone;* les inscriptions trilingues d'Artaxerxès, en faisant connaître les noms de Mithra et d'Anaïtis, ont confirmé ce principe qu'on a étendu aux noms des divinités assyro-babyloniennes.

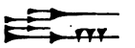
Ce signe présente une particularité graphique que nous devons noter ici; c'est un des rares caractères que nous ayons observés en *contraction écrite* avec d'autres caractères. Ainsi le nom du dieu « Nebo » s'écrit idéographiquement  , ou en un seul groupe (voir le nom de « Nabuchodonosor », n° 17). Le nom du dieu « Bel » s'écrit également idéographiquement de deux manières,  ou  (voir le nom de « Nidintabel », n° 22). C'est toujours le nom de la même divinité, seulement les caractères sont graphiquement liés comme on peut le voir également dans l'écriture archaïque où la même expression se reproduit sous les deux formes  et  . (Comparez *W. A. I.* pl. 55, col. IV, lig. 66 et 67.)

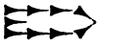
Dans chaque groupe les caractères conservent leur forme respective et ne changent pas de valeur, ce qui n'aurait pas lieu si la contraction était phonétique, car alors les signes qui résulteraient de cette contraction ne représenteraient plus la même image.

En médo-scythique, le caractère a la valeur syllabique de *an* et la valeur idéographique de Dieu, seulement nous ferons remarquer que le mot Dieu se dit en médo-scythique *Annap*.

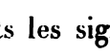
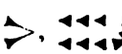
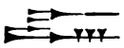
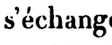
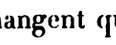
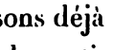
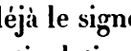
Le rôle et les différentes valeurs de ce signe sont donc parfaitement connus et déterminés. C'est un de ceux sur lesquels il ne peut plus y avoir d'incertitude et dont la détermination ne laisse rien à désirer.

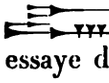
N° 57. *in.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Ass. . .

Nin. arch.  Nin. m.

Méd.-Scyth. 

(S. *in*, *an*. — R. 84. — H. 71. — O. 62.)

M. Botta donne comme équivalents les signes  ,   (*Mémoire*, p. 20, n° 19); il fait remarquer que ces deux derniers s'échangent quelquefois avec les signes  et  . Nous conaissons déjà le signe  ; quant au signe  , il représente encoune des articulations de l'*n* (*un*); nous l'examinerons bientôt. Occpons-nous ici de ceux qui répondent à l'articulation *in*.

M. Botta (*Mémoire*, p. 69, n° 41) croit pouvoir assimiler le sign  au signe , qui représente l'idéogramme royal, eil essaye d'en déduire la valeur phonétique; mais ses conclusions n'ont pas été justifiées.

Les noms propres de l'inscription de Bisitoun ont suffi pour établir la valeur du signe , et la comparaison des textes a permis d'en distinguer les différentes formes, suivant les époques et les localités.

Sir H. Rawlinson reconnaît à ce signe la valeur de *in* ou *yan*. Le docteur Hincks lui attribue celle de *in* ou *yen;* mais c'est pour la valeur de *in* seule qu'il figure dans les listes de M. Oppert, et cette valeur est celle qui lui est propre et qui lui est attribuée par le dépouillement des noms propres.

Il ne figure cependant que dans deux noms des inscriptions trilingues :

(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is* (63) *Ḫi-in-da-u*

Il figure également, en dehors des deux noms que nous venons de citer, dans les transcriptions scythiques des noms suivants:

(27) *Si-is-sa-in-taḫ-ma* (96) *Vi-in-da-bar-na*

(57) *Zir-ra-in-kas* (102) *Is-ku-in-ka*

Cependant ces différentes transcriptions ne suffiraient pas pour assurer la valeur rigoureuse de ce signe, si ce n'est que nous sommes déjà prévenus des effets de l'anusvâra dans l'écriture arienne. Aussi la lecture des textes a confirmé cette valeur, qui est aujourd'hui acceptée sans soulever la moindre difficulté.

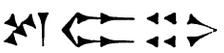
N° 58. *in, en.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

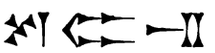
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — B. 86. — H. 126. — O. 64.)

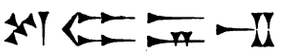
Lorsque la valeur de l'articulation qui précède a été déterminée, la comparaison de certains mots dans lesquels ce signe se rencontrait démontra que la valeur de *in* n'appartenait pas exclusivement au caractère que nous venons d'analyser, et qu'un autre signe, avec lequel il était impossible de le confondre, répondait à la même articulation; on trouvait en effet un mot, dont nous n'avons pas à rechercher la signification, écrit ainsi :


ti - mi - in,

ou


ti - mi - in,

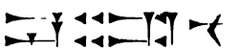
ou


ti - mi - ni - in.

On trouvait encore le mot suivant :

e - li - in,

ou


e - li - na,

ou

e - li - na.

Il était impossible de ne pas reconnaître que le signe remplaçait

bien évidemment des signes qui exprimaient l'articulation de l'*n*, qu'il devait avoir une voyelle initiale, et que cette voyelle était un *i*.

Cependant cette valeur est restée longtemps incomprise: ce signe se présentait plutôt avec la valeur idéographique qui lui est propre pour exprimer le dieu « Bel » dans son nom et dans les composés qui en dérivent; aussi il ne figure dans les listes de Sir H. Rawlinson et du docteur Hincks qu'avec cette valeur idéographique; ce n'est que dans la liste de M. Oppert que nous le voyons figurer avec la valeur phonétique qui lui convient réellement, et qui est établie à propos de la lecture du mot suivant :

mu - ud - ni - in

Ce signe ne se trouve pas dans les noms dont le dépouillement pourrait nous servir à en établir la valeur; quoi qu'il en soit, nous le laisserons, avec le représentant ordinaire de la syllabe *in*, figurer avec cette valeur dont la lecture des textes achèvera de nous démontrer la sincérité.

N° 59. *un*. — Hiér: . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. N. — R. 85. — H. 72. — O. 63.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 70) signale ce caractère comme une des variétés graphiques ou un homophone des signes qui devaient renfermer un *n;* mais alors on était loin de pouvoir en déterminer la valeur par ces simples données. Son rôle idéographique, remarqué dès l'origine, en rendait la démonstration difficile; aussi, ce n'est que par la connaissance du texte de Bisitoun et lorsque les autres articulations de la consonne *n* ont été connues, que sa valeur véritable a pu être déterminée. Il ne se trouve cependant que dans un seul nom propre des inscrip-

tions trilingues, et ce nom nous donne plutôt la certitude d'une nouvelle application de l'anusvâra dans le texte arien que la certitude d'une articulation véritable du caractère qui nous occupe. Nous lisons en effet dans le texte de Bisitoun :

(84) *Ku-un-du-ur*

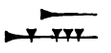
Mais dans les inscriptions unilingues nous voyons que sa valeur est justifiée par les différentes formes du nom de « Sidon » que nous trouvons ainsi :

(211) *Ṣi-du-un-nu*

Aussi nous le lisons avec la même valeur dans les inscriptions susiennes et ninivites, où nous trouvons fréquemment le nom suivant et ses composés :

(256) *Na-ḫu-un-ti*

𐎋 — *Ś.*

N° 60. *śa*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𐎋. — R. 154. — H. 73. — O. 92.)

La valeur du caractère eût été des plus faciles à déterminer si sa forme, mal constatée au début des recherches, ne l'eût pas fait ranger parmi des signes qui n'avaient aucun rapport avec lui.

M. Botta (*Mémoire*, p. 154) le confondait avec les signes et , et trouvait, dès lors, des variantes qui ne permettaient plus de lui assigner une valeur rigoureuse.

Dès que sa forme fut nettement déterminée, le docteur Hincks le lut *śa*, et les nombreux noms propres que les inscriptions de Bisitoun et

de Nakch-i-Roustam présentèrent aux études permirent bientôt d'établir cette valeur. Il correspond à deux articulations du texte arien.

Aux articulations du (*ça*) dans les mots :

(44) *Par-ša* (70) *Ša-par-du*
(49) *Ni-iš-ša-ai* (91) *U-'-iš-ša-da-'-ai*

et à l'articulation du (*th*) dans le mot :

(60) *Ša-at-ta-gu-u*

Le mot suivant ne peut nous donner aucun indice, puisqu'il ne figure pas sous la même forme dans le texte arien; nous le lisons cependant :

(62) *Pa-ar-u-pa-ru-ni-ša-an-na*

Enfin dans les textes unilingues nous lisons ce signe dans les mots suivants qui en confirment la valeur :

(192) *Ša-ba-ai* (217) *Ur-ša-li-im-mu*
(216) *Ša-mi-ri-na* (233) *Ša-ai*

N° 61. *ši.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 155. — H. 74. — O. 93.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 129, n° 87) donne, comme variante, les deux signes et . C'est la forme ninivite des caractères babyloniens et , qui ne présentent entre eux que des variétés graphiques. M. Botta ne tire aucune valeur de ce rapprochement, mais il fait observer que des signes de forme analogue suivent le même ordre de permutation. Ainsi, de même que le signe s'échange avec le signe , nous verrons que le signe peut s'échanger avec le signe . Ces derniers signes figurent dans la composition d'un signe plus compliqué qui présente les mêmes variantes. Nous avons en effet les

deux signes et , qui s'échangent réciproquement. M. Botta n'a point déduit de cette observation la valeur de ces signes, mais il fait remarquer que ces permutations font disparaître la différence qu'on pouvait établir entre l'écriture de Khorsabad et celle de Vân, où le signe est constamment remplacé par le signe .

Au surplus, toutes les formes de ce signe ont été constatées; sa forme hiératique est fréquente sur les cylindres et facile à reconnaître; quant à la valeur phonétique, elle a été assez longtemps indécise, il ne se trouvait pas, en effet, dans les premiers noms propres qui ont été soumis à l'analyse, et, lorsque tous les textes ont été connus, il ne s'est rencontré que dans un seul où il correspond au arien :

(32) *U-mi-iš-ši*

Dans les textes unilingues nous le lisons, avec la valeur qui lui est propre en assyrien, dans les noms suivants :

(75) *Ku-u-ši*	(162) *Ši-lu-ku*	(234) *Ši-il-lu*
(156) *Mi-na-ši-e*	(235) *Ši-il-ḫi-im-mi*	(268) *U-ši-'*

C'est avec cette valeur qu'il figure dans les listes du docteur Hincks, malgré la différence de notation. Nous avons suivi celle qui est adoptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert.

N° 62. *šī.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

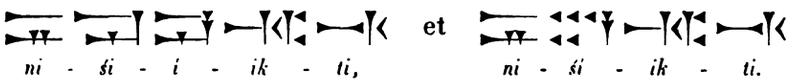
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R, 155. — H. 74. — O. 75.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 11, n° 5) donne comme équivalents les signes qui nous reproduisent les différences graphiques que les différents styles ont fournies pour ce caractère : il nous donne en effet , , , , mais il n'en déduit pas la valeur.

Ces signes ne se trouvaient pas dans les noms propres soumis à

l'examen des savants; le Dr Hincks fait remarquer qu'ils s'échangent avec le caractère 𒄿, qui a la valeur de *śi*, et, dès lors, qu'il doit représenter cette valeur, surtout quand la composition sémitique du mot appelle un *y* dans la transcription. Sir H. Rawlinson admet également cette valeur et, de plus, celle de *dan* ou *adan*, qui paraît se rattacher à ses valeurs idéographiques. M. Oppert, en analysant les permutations de ce signe avec le précédent, remarque qu'il ne remplace ce dernier qu'en absorbant la voyelle 𒄿, et qu'il exprime la contraction de l'articulation *śi* avec la voyelle de prolongation. C'est ainsi qu'il lit le mot qu'on trouve écrit sous ces deux formes :



ni - śi - i - ik - ti, et *ni - śi - ik - ti.*

(E. A. Borsip. p. 183, 202.)

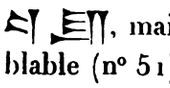
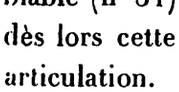
Nous nous sommes déjà expliqué sur la théorie de M. Oppert; nous aurons à y revenir dans notre examen de l'ensemble du syllabaire anarien. Pour le moment il nous suffit de reconnaître que ce signe représente l'articulation *śi;* mais, pour distinguer cette transcription de celle qui précède, nous écrirons *śí*, en frappant d'un accent la voyelle de l'articulation.

N° 63. *śu.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. D. — R. 156. — H. 75. — O. 74.)

M. Löwenstern rencontre ce signe dans le nom de la « Perse » (n° 44)  , mais il confond ce groupe avec un autre qui lui paraît semblable (n° 51)  , et qui renferme le nom de la « Parthie », et dès lors cette confusion l'empêche de donner à ce signe sa véritable articulation.

M. Botta ne pouvait pas rencontrer la forme babylonienne de ce signe dans les inscriptions de Khorsabad; aussi il ne signale que la forme assyrienne avec laquelle on l'a identifié plus tard. Les variantes que M. Botta donne de ce signe ne lui fournissent, au surplus, qu'une observation qui s'applique à la transcription des caractères qui ont des formes analogues, telles que ou , ainsi que nous l'avons remarqué pour ces deux signes; mais cette observation ne peut donner aucun indice sur la valeur des caractères.

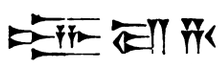
M. de Saulcy attribue au signe la valeur d'un *s* avec un signe de doute (?) (*Rech.* 14 sept. 1849). M. Luzzatto a suivi cette indication.

Quand la publication de l'inscription de Bisitoun permit d'étendre les recherches sur un plus grand nombre de noms propres, on ne tarda pas à fixer la valeur de ce caractère. Toutefois, bien qu'il fût constant que cette lettre renfermait une sifflante, il fallait cependant déterminer quel était son représentant sémitique. Sir H. Rawlinson lui avait déjà assigné la valeur de ס, mais c'était une erreur qu'il devait rectifier un jour.

Le docteur Hincks s'appuie, pour déterminer la valeur de ce caractère, sur des considérations grammaticales qui renfermaient cependant une erreur. Il fait remarquer (*On the Assyr.-Bab.* p. 330) que ce caractère sert souvent à exprimer le suffixe masculin de la troisième personne dont il avait reconnu la présence, par la manière identique de l'exprimer en assyrien et en hébreu, avec cette différence que l'assyrien employait les articulations du ס au lieu du ש. La présence de ce signe dans un dérivé d'une racine verbale נסח, dont on avait déterminé le rôle et la signification, assurait en effet à notre signe la valeur du ס. Le docteur Hincks rapprochait les deux formes dont tous les signes nous sont justifiés :

na - śi - iḫ

et


aś - śu - ḥa

et il en concluait que le signe renfermait évidemment le ס organique.

Cette conclusion était rigoureuse; cependant on a découvert depuis que l'emploi du signe , pour exprimer les suffixes de la troisième personne, tient à la présence des dentales devant les sifflantes, et l'ensemble du système phonétique assyrien a confirmé ce fait; il nous suffit de mettre en relief les différentes formes du nom d'Artaxerxès qui nous conduisent à la lecture

(13) *Ar-tak-sat-šu*

Les autres noms propres nous confirment du reste la lecture de ce signe; nous avons en effet :

(32) *U-mi-iš-šu*	(44) *Par-šu*
(38) *Šu-uḫ-ra-'*	(55) *Šu-ug-du*

Les inscriptions unilingues nous donnent :

(164) *Di-mit-ri-šu*	(255) *Ḫu-šu-ur*
(220) *La-ki-šu*	(266) *Ḫa-am-bu-šu*

N° 64. *aš.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

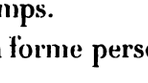
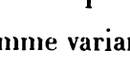
Méd.-Scyth.

(S. 1. — R. 145. — H. 35. — O. 101.)

Nous avons dit que les articulations à la voyelle initiale, formées avec les lettres *z*, *š*, *ṣ*, sont exprimées par les mêmes caractères: nous n'aurons donc ici qu'un signe pour répondre aux syllabes *iz*, *iš* et *iṣ*.

M. Löwenstern détermine la valeur de ce signe par sa présence dans le nom d'Ormuzd (*Exposé*, p. 27), et il lui attribue la valeur de *z;* il estime qu'on peut le considérer comme formé de deux éléments, et , et cette décomposition lui fait supposer que les caractères assyriens sont le résultat d'une combinaison telle que l'un des éléments pourrait représenter une voyelle et le second une consonne; le signe représenterait alors une valeur syllabique formée

graphiquement par la réunion des deux éléments qui représentent les lettres *a* et *z*, bien que le signe tout entier puisse avoir l'une ou l'autre de ces valeurs. M. Löwenstern n'approfondit pas du reste cette hypothèse, qui a été reprise depuis et enfin abandonnée. Il est inutile de nous y appesantir plus longtemps.

M. Botta assimile d'abord la forme persépolitaine  à la forme ninivite , et il donne comme variante le signe  , qui n'est autre que la forme archaïque dans le style de Ninive; du reste il ne fait pas de doute sur la valeur du signe persépolitain auquel il reconnaît la valeur de *as* ou *az*, et il en conclut qu'il doit en être de même pour le signe ninivite (*Mémoire*, p. 94).

M. de Saulcy, en s'appuyant sur les mêmes mots que Löwenstern, pense que ce signe doit se transcrire par un *z* quiescent (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 8).

M. Luzzatto reconnaît, par la présence de ce signe dans les deux noms que nous avons indiqués, qu'il renferme une sifflante; mais il ne détermine pas avec exactitude la sifflante qu'il doit représenter. Nous relevons cette observation avec d'autant plus de plaisir que les découvertes de M. Luzzatto sont toutes négatives et que son embarras dans cette circonstance était aussi une découverte: en effet, lorsqu'il a été bien établi que ce signe renfermait une sifflante terminale qui s'articulait avec la voyelle *a*, on s'aperçut qu'il répondait aux articulations des trois consonnes ז, ס et ש, et c'est pour ces différentes valeurs qu'il a été admis, dans les listes du docteur Hincks pour la valeur de *as* et *az*, et dans celles de Sir H. Rawlinson pour celle de *aṣ* seulement; M. Oppert lui a reconnu celles de *aś*, *aṣ* et *az*. La lecture des noms propres ne nous permet de justifier que deux de ces valeurs; mais l'absence de tout signe pour représenter la troisième, et la lecture des textes, ont achevé de démontrer la triple valeur que les signes de cette série pouvaient représenter.

Nous lisons, en effet, comme représentant le arien :

(1) *A-ḫu-ur-ma-az-da*

et comme représentant le (*ç*) arien :

(10) *Us-ta-aś-pa* (39) *Aś-pa-si-na*

Ce signe figure dans le nom d'Artaxerxès par suite de l'assimilation possible de la dentale devant une sifflante; aussi nous lisons les deux formes :

(13) *Ar-tak-sat-śu* et *Ar-tak-sa-aś-śu*

Dans les inscriptions unilingues nous trouvons :

(172) *Ka-aś-ku* (227) *Aś-du-di*
(185) *Pa-la-aś-tav* (238) *Am-ti-ha-da-aś-ti*

N° 65. *iś*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

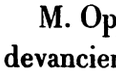
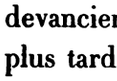
(S. p. — R. 146. — H. 37. — O. 102.)

Ce signe ne présente pas de variétés graphiques; toutefois sa ressemblance avec des signes entièrement différents en retarda quelque temps le déchiffrement. M. Botta (*Mémoire*, p. 72), ne considérant sa forme véritable que comme le résultat d'une erreur graphique, le confond avec le signe et lui suppose la valeur de *p* que ce signe devait avoir; mais il substitue ce signe, soit comme signe isolé, soit comme élément de caractères, à d'autres signes dont il dénature ainsi la forme.

M. de Saulcy (*Recherches*, p. 61) le confond avec un autre caractère qui lui implique la valeur de *t*, et M. Luzzatto avec un troisième qui lui donne la valeur de *b* ou *p*. Ce n'est que par la connaissance des nombreux noms propres que les inscriptions de Bisitoun et de Nakch-i-Roustam ont fournis, que sa véritable valeur a été déterminée. On sut alors que c'était une sifflante à la consonne initiale, et qui pouvait ainsi représenter les différentes consonnes de cette classe qui s'articulent avec la voyelle *i*, de même que le caractère précédent qui s'articule avec la voyelle *a*.

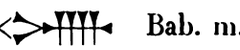
Nous lisons ainsi les mots suivants :

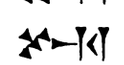
(1) *U-ri-mi-iz-da-'*	(32) *U-mi-iś-śu*	(56) *U-va-ri-iz-mu*
(28) *U-vi-iz-da-a-ti*	(42) *U-vi-iś-pa-ru*	(91) *U-'-iś-śa-da-a-i*
	(228) *Iś-ḳa-la-na*	

M. Oppert a fixé la lecture du signe médo-scythique  que ses devanciers avaient confondu avec le signe  , dont nous verrons plus tard la valeur; le signe ne se trouve, du reste, que dans les noms du texte médo-scythique que nous lisons :

(74) *Mu-iṣ-ṣa-ri-ya* (108) *Iṣ-ṣi-tu*

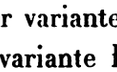
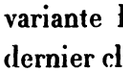
Dans les autres noms l'articulation assyrienne est rendue en médo-scythique par un signe doué d'une autre valeur et que nous analyserons bientôt.

N° 66. *uś.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. s. — R. 147. — H. 38. — O. 103.)

M. Botta donne au signe  , pour variante, la dernière partie du nom de Darius  ; mais cette variante lui paraît douteuse, parce qu'elle peut provenir de l'oubli du dernier clou perpendiculaire: aujourd'hui il est certain que ces deux signes n'ont aucun rapport.

La première lettre du nom d'Hystaspe paraît au contraire cinq fois comme variante, et ces deux signes étant essentiellement différents graphiquement, M. Botta en conclut, à tort, que leurs valeurs sont égales, ou au moins très-rapprochées.

Le docteur Hincks donne à ce signe les valeurs de *uz*, *us*, *uś*, en reconnaissant que son composé vocal était un *u* qui s'articule avec une des trois sifflantes que nous avons indiquées à propos des deux signes précédents.

Sir H. Rawlinson lui reconnaît également cette valeur, et M. Oppert a pu la lui appliquer sûrement. Il ne se trouve que dans un seul nom propre des inscriptions trilingues, c'est dans une des formes du nom de « Ormuzd » à Suse, où on lit :

(1) *A-ḫu-ur-mu-uz-du*

ע — ...

N° 67. ... — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m. .....
Nin. arch. ..... Nin. m. .....
Méd.-Scyth. .....
(S.... — R.... — H.... — O....)

Les Assyriens, qui avaient reçu d'un peuple étranger les moyens graphiques inventés pour un idiome qui ne procédait point de la même origine que le leur, s'en servirent assez difficilement pour exprimer leur pensée. La langue des inventeurs ne comportait point les articulations sémitiques produites par l'ע; ils ne purent donc transmettre à leurs disciples un caractère ou une série de caractères pour les représenter. D'un autre côté, l'ע a toujours été peu accentué sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; aussi les Assyriens, en usant des caractères qui leur étaient transmis, n'en inventèrent pas pour exprimer l'ע; mais, pour arriver à en faire sentir la présence, ils se servirent de différents moyens dont il a été possible quelquefois de se rendre compte.

L'ע peut être considéré sous un double rapport, soit qu'on ait voulu le rendre comme consonne, soit qu'on n'ait voulu exprimer que la voyelle avec laquelle il était articulé.

Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque la consonne domine, l'ע a quelquefois été représenté par les articulations du ח (*ḥ*); c'est du moins ce qui résulte de la transcription des mots suivants :

(229) *Ḥa-zi-ti* (150) *Ḥu-um-ri*

Toutefois on ne peut élever une règle générale sur ces deux exemples, qui tiennent peut-être à des causes toutes particulières.

Dans le second cas, si l'ע ne laisse entendre que la voyelle de son articulation, alors on l'exprime par l'une des voyelles propres à l'écriture anarienne. Parmi les noms propres que nous avons recueillis, ceux que nous citons ici donneraient à penser que l'ע serait souvent représenté par la voyelle . Nous lisons en effet :

(50) *E-lam-ti* (147) *Bi-e-lu*

La lecture des textes nous a sans doute appris qu'il pouvait y avoir là une préférence, mais il ne nous est pas encore permis d'en induire un principe général de transcription.

Il en est de même de la présence, dans le corps des mots, de ce caractère indécis que nous avons signalé (*supra* n° 23 *bis*) et qui représente bien l'ע dans les noms :

(87) *Ar-ba-'-il* (165) *Pi-ir-'-u*

mais ce signe exprime, au même titre, dans d'autres circonstances la présence de l'א et de l'ה.

Enfin nous ne devons pas oublier, puisque cette induction nous est fournie par un des noms propres que nous avons recueillis, que la présence de l'ע est quelquefois indiquée par un redoublement de la consonne. C'est ainsi que nous lisons :

(215) *Ak-ku-u*

De toutes ces observations nous ne pouvons conclure qu'une seule chose : c'est qu'il est bien évident que l'écriture anarienne n'avait pas de caractère spécial pour exprimer l'ע. Cette lettre, essentiellement consonne, a sans doute produit dans la conjugaison des verbes des faits dont la grammaire doit tenir compte ; mais nous ne pouvons pas nous en préoccuper dans cette analyse, consacrée seulement à la recherche élémentaire de la valeur des signes.

𐎐 — *P.*

N° 68. *pa.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𐎐. — R. 62. — H. 77. — O. 40.)

La valeur de ce signe a été assez promptement et assez facilement déterminée. Il se présente avec la même forme dans toutes les inscriptions, et la forme hiératique a subi peu d'altérations. M. Löwenstern le rencontre dans le nom de « Hystaspe » et lui donne la valeur de *p* que le dépouillement de ce nom lui indiquait.

M. de Saulcy a adopté, comme M. Löwenstern, la valeur de *p*, qui lui était imposée par le nom de « Hystaspe », et les lectures subséquentes n'ont fait que la confirmer jusqu'à ce que la loi du syllabisme ait démontré la nature de la voyelle avec laquelle il était possible de l'articuler.

La valeur de ce caractère a été confirmée par la lecture des noms propres suivants :

(10) *Us-ta-aś-pa* (42) *U-vi-iś-pa-ru* (51) *Pa-ar-ta-u*
(39) *Aś-pa-si-na* (44) *Pa-ar-śu* (68) *Ka-at-pa-tuk-ka*
(92) *Ap-pa-da-an*

Dans tous ces noms, le signe correspond aux articulations du 𐎱 (*p*) arien. Dans deux, nous le trouvons pour exprimer les articulations de l'aspirée arienne 𐎶 (*f*) qui n'a pas de représentant dans l'écriture de Ninive et de Babylone :

(24) *Pa-ar-u-var-ti-is* (30) *Pa-ra-da*

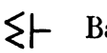
Enfin nous le trouvons avec l'articulation du 𐤐 sémitique dans le nom de la « Palestine » :

(185) *Pa-la-as-tav*

aussi nous lui conservons cette valeur dans le nom d'une des villes de l'île de Chypre que nous lisons :

(240) *Pa-ap-pa*

M. Oppert a identifié le signe médo-scythique au signe assyrien qui nous occupe, et dont il a également la valeur.

N° 69. *pi.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ɔ. — R. 63. — H. 79. — O. 41.)

Ce signe s'est rencontré, dès l'origine, comme une variante certaine du dernier caractère du nom de « Hystaspe », et sa valeur s'est trouvée ainsi associée de bonne heure à celle du signe que l'on considérait comme son homophone, et auquel on attribuait la valeur de *p*.

Le docteur Hincks lui donne la valeur indécise de *pe* ou *po;* mais bientôt un examen sérieux des noms propres n'a pas laissé de doute sur la nature de la voyelle avec laquelle il devait s'articuler, et cette valeur a été acceptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert.

C'est ainsi que nous lisons les noms suivants :

(5) *Si-is-pi-is*
(10) *Us-ta-aś-pi*
(45) *Pi-si-'-ḫu-va-du*
(46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is*

Dans les inscriptions médo-scythiques nous pouvons lire ce signe avec la même valeur :

(93) *Dip-pi* (98) *Ba-ḳa-pi-ig-na* (117) *Ka-ap-pi-is-ḳa-nu-is*

Les inscriptions unilingues nous donnent les mots suivants :

(165) *Pi-ir-'-ru*
(171) *Pi-ṭa-a-gu-ra*
(173) *Il-li-pi*
(201) *Pi-it-ru*
(231) *Ra-pi-ḫi*
(232) *Mi-im-pi*

La valeur de ce signe est donc parfaitement assurée, et, au besoin,

corroborée par la permutation des articulations du *b*, que nous avons déjà signalées.

N° 70. *pu*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. . . . — H. 64. — O. 42.)

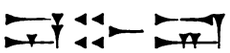
Le signe ne se trouve ni dans les noms propres des inscriptions trilingues, ni dans nos noms propres des inscriptions de Ninive et de Babylone; sa détermination résulte de déductions philologiques que les lectures ont confirmées. Ce signe du reste est assez rare à Ninive, où il est souvent remplacé par l'articulation *bu*, . Dès que les premiers travaux de déchiffrement furent sanctionnés, il fut facile de déterminer des mots dans lesquels il existait un *p* organique et que les inflexions grammaticales forçaient à s'articuler avec la voyelle *u* : ces procédés ne laissèrent aucun doute sur sa valeur. En effet les inscriptions trilingues nous ont fait connaître une forme verbale que nous lisons :

e - pi - is,

et qui nous donne un dérivé qui ne peut être lu autrement que

e - pu - us,

ou, comme nous le trouvons à Ninive,



e - bu - us.

Cette variante fournit une certitude complète sur le rôle phoné-

tique du groupe, et sur la nature de la voyelle et de la consonne qui doivent figurer dans le signe que nous étudions.

C'est par ces considérations que la valeur du signe qui nous occupe se trouva déterminée.

Le docteur Hincks n'a pas reconnu la valeur de ce caractère, mais Sir Henry Rawlinson l'a admis dans ses listes pour la valeur de *pu*, qui a été acceptée par M. Oppert et qui n'est plus contestée aujourd'hui.

N° 71. *ap.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 59. — H. 9. — O. 46.)

Les noms propres des inscriptions trilingues ont encore fait défaut pour déterminer la valeur de ce caractère. Cependant Sir H. Rawlinson l'avait admis pour la valeur de *ap* et le docteur Hincks pour celle de *ab* et *ap*, et c'est pour cette double valeur qu'il figure dans les listes de M. Oppert.

Nous le trouvons dans un mot perse dont le texte anarien nous donne la transcription; nous lisons en effet :

(92) *Ap-pa-da-an*

Ce mot suffirait pour en assurer la valeur; mais il y a plus, elle est corroborée par la lecture des noms propres des inscriptions unilingues :

(151) *A-ḥa-ab-bu* [240] *Pa-ap-pa*

(225) *Ya-ap-pu-u* (243) *La-ab-na-nuv*

Dans les textes médo-scythiques nous trouvons ce signe dans un seul nom, sur lequel M. Norris en appuie la valeur :

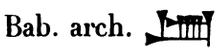
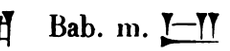
(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ka-na-is*

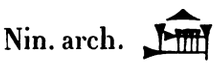
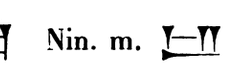
Nous pouvons ajouter que cette lecture est corroborée par la trans-

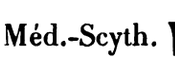
cription du mot arien *apanyaka*, qui ne figure pas dans les textes assyriens et que nous lisons :

(113) *Ab-ba-nu-ya-aḳ-ḳa*

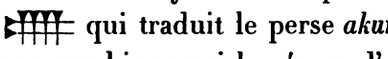
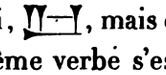
La valeur de ce signe est donc parfaitement justifiée.

N° 72. *ip.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

Méd.-Scyth. 

(S. ... — R. 60. — H. 11. — O. 47.)

Ce signe ne se rencontre pas dans les noms propres des inscriptions trilingues. M. de Saulcy le trouve pour la première fois dans le verbe  qui traduit le perse *akunaus*, « il a fait », et il constate la différence graphique qui le sépare d'un signe, très-voisin de forme il est vrai,  , mais qui représente une articulation différente.

Le même verbe s'est représenté sous différentes formes qu'on lisait sûrement *abna*, *tabna*. Or M. Oppert a reconnu que ces inflexions provenaient d'une racine *bana*, qui déterminait la consonne dont on devait chercher l'articulation dans la forme verbale analysée, pour la première fois, par M. de Saulcy. Quand il fut établi que cette consonne était bien un *b* ou un *p*, et que les exigences orthographiques des groupes indiquaient que cette articulation devait commencer par une voyelle, cette voyelle fut, à son tour, déterminée par la voyelle terminale de la syllabe précédente, avec laquelle ce signe pouvait entrer en composition. On vit ainsi que cette voyelle devait être un *i* et que l'articulation syllabique de ce signe était à lire *ib* ou *ip;* la forme verbale en question fut donc articulée :

ib - nu - u

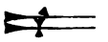
et c'est avec cette valeur que ce caractère se retrouve dans un seul

des noms que nous avons recueillis dans les textes unilingues, mais qui suffit pour en confirmer la lecture; nous lisons en effet :

(212) *Ṣa-ri-ip-tav*

M. Oppert a identifié la forme scythique de ce caractère dont la valeur est très-importante pour la grammaire.

N° 73. *up.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. (?)

(S. . . . — R. 61. — H. 12. — O. 48.)

Le signe qui représente cette articulation est un de ceux qui ne figuraient pas dans les noms propres des inscriptions trilingues; sa valeur n'en est pas moins assurée : en effet, lorsque la série des valeurs qui comportaient un *b* ou un *p* a été déterminée, il s'est trouvé que ce caractère se rencontrait constamment là où les besoins de l'articulation amenaient l'une ou l'autre de ces consonnes avec un *u* initial; aussi on l'a lu longtemps avec cette valeur sans en avoir une preuve directe; mais, aujourd'hui, toute indécision doit cesser, car nous le trouvons dans les différentes formes du nom de « Byblos » que nous lisons :

(210) *Gu-ub-li* et *Gu-ub-la-ai*

𐎱 — *Ṣ*.

N° 74. *ṣa.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𐎱. — R. 148. — H. 32. — O. 96.)

Les articulations de la consonne sémitique 𐎱 ne se trouvent pas

dans les langues ariennes et, par conséquent, la transcription des noms perses en assyrien ne pouvait nous offrir de caractère correspondant à cette articulation. Leur valeur est sortie de l'examen des textes, et a été confirmée par la lecture des noms propres des inscriptions unilingues. Il importe, dans la transcription, de bien déterminer la nature de la sifflante; nous avons vu que le 𒋗 était représenté dans notre convention par le *ś*, nous représenterons le 𒋛 par le *ṣ* souspointé conformément à l'usage généralement adopté, et nous éviterons ainsi les équivoques de transcription qui pourraient résulter de l'emploi de deux lettres, *tz* ou *ts*, pour représenter ces articulations. Il est bien entendu toutefois que nous ne voulons rien préjuger sur leur prononciation assyrienne, parce qu'il y a là une question que nous ne pouvons pas résoudre, quant à présent du moins.

Le signe qui rend l'articulation du 𒋛 avec la voyelle *a* nous est déjà connu : c'est le signe qui répond à l'articulation de *za*. On a la certitude de cette double valeur : 1° par l'absence de tout caractère spécial propre à rendre la même articulation; 2° par le développement des racines qui contiennent les autres articulations de la même lettre; 3° enfin par la présence de ce signe dans la transcription des noms bibliques qui renferment cette valeur; c'est ainsi que nous lisons, par exemple, le nom de « Sarepta » :

(212) *Ṣa-ri-ip-tav*

Ce signe se retrouve encore avec la même valeur dans les inscriptions de la deuxième colonne, où nous lisons ainsi le nom de l'Égypte :

(74) *Mu-iṣ-ṣa-ri-ya*

Les autres considérations sur lesquelles nous pouvons appuyer la double valeur du signe qui nous occupe appartiennent à la lecture des textes et non pas au déchiffrement; nous ne nous en occuperons donc pas ici.

N° 75. *ṣi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. Σ. — R. 149. — H. 82. — O. 97.)

Le docteur Hincks a déterminé d'abord la voyelle qui devait s'articuler avec ce caractère en constatant sa présence devant la voyelle ou devant toute syllabe commençant par la voyelle *i;* puis l'articulation consonnante lui a été indiquée par les transcriptions des noms sémitiques qui renferment cette articulation. Ceux que nous avons recueillis sont assez nombreux pour que nous n'ayons aucun doute sur la valeur de ce caractère. Nous lisons en effet :

(204) *Na-ṣi-bi-in* (208) *Ṣi-mir-ra* (211) *Ṣi-du-un-nu*

Nous devons remarquer ici que le signe a, en assyrien, la valeur idéographique de « voir », et cette idée est exprimée en médo-scythique par le mot *ṣiya* qui s'écrit avec le même caractère : nous avons donc la certitude que cette articulation syllabique appartient bien réellement au syllabaire anarien.

Il rend le signe (*ć*) dans la transcription scythique des noms :

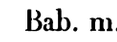
(5) *Ṣi-is-pi-is* (27) *Ṣi-is-sa-in-tak-ma* (121) *Śa-a-kur-ri-ṣi-is*

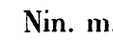
Il rend le (*z* devant *i*) dans le nom

(8) *Kam-bu-ṣi-ya*

Dans les textes unilingues nous lisons avec cette valeur :

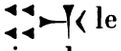
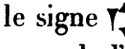
(242) *Ta-mi-ṣi*

N° 76. *ṣu.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth.

(S. ɣ. — R. 150. — H. 83. — O. 98.)

La valeur de l'articulation de ce caractère a été déterminée par les mêmes procédés que celle des deux caractères précédents. M. Botta donnait pour variante du signe  le signe  ; cette variante provenait de la double transcription du nom de l'Égypte, qui subissait quelquefois une modification dans la vocalisation : ainsi nous lisons à Bisitoun *Mi-ṣir*, et dans les inscriptions de Ninive

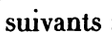
(74) *Mu-ṣu-ri*

Toutefois, cette preuve, si elle eût été isolée, n'aurait pas suffi pour donner la certitude de cette articulation; mais nous retrouvons le même signe avec la même valeur dans les variantes du nom de « Nabuchodonosor » que nous lisons, dans les textes de Babylone :

(17) *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-ṣu-ur*

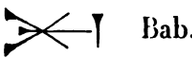
Il est facile de comprendre aujourd'hui que le seul nom des inscriptions trilingues dans lequel cette articulation pouvait se trouver n'ait pu suffire pour la déterminer, puisqu'il était écrit idéographiquement. Mais nous la lisons maintenant dans le nom d'une peuplade de l'Afrique qui figure à Nakch-i-Roustam :

(77) *Maṣ-ṣu-u*

Le caractère médo-scythique qui lui correspond pour la forme, et dont l'identité a été constatée par M. Oppert, rend les articulations du  (*th*) arien dans les noms suivants :

(51) *Par-ṣu-va* (120) *Ṣu-ir-va-ir*

ק — *K.*

N° 77. *ḳa.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 214. — H. 84. — O. 20.)

La détermination de la valeur des signes qui représentent les différentes articulations du ק a souffert les mêmes difficultés que toutes celles des lettres sémitiques étrangères à l'alphabet arien. Il a fallu sortir des inscriptions trilingues et avoir recours à des déductions philologiques d'une autre nature que celles qui donnaient directement, par la transcription des noms ariens, les valeurs correspondantes dans le syllabaire assyrien. D'autres considérations devaient également entraver la lecture de ces caractères : le ק des Hébreux est rendu par les Babyloniens tantôt par un *g*, tantôt par un *k;* tandis que les Ninivites, au contraire, semblent avoir conservé plus scrupuleusement les traditions hébraïques.

Les tables de M. Botta fournissent peu de ressources pour la détermination de ces caractères, et il est aisé de voir, par les nuances des deux dialectes, la confusion qui pouvait résulter dans leur emploi. M. Botta ne donne, comme variante certaine, que les deux formes et , qui n'offrent entre elles, en effet, qu'une différence purement graphique.

Le Dr Hincks (*On the Khorsabad*, p. 334) transcrivait ce caractère par *qa;* mais l'usage du *ḳ* (*k* pointé) a prévalu. La valeur que le docteur Hincks attribuait au caractère n'en est pas moins certaine; elle nous est assurée par les noms suivants :

(199) *Kar-ḳa-ra* (223) *Ba-na-i-bar-ḳa-a*

(207) *Di-mas-ḳa* (228) *Is-ḳa-lu-na*

et surtout par ceux dont les transcriptions araméennes nous ont garanti le contrôle :

(264) *Pa-ḳa-(ana)-Arba-ilu* (265) *Assa-Dur-Ḳa-a-li*

Nous avons vu que le arien était rendu, en scythique, par le anarien : la constance de cette transcription n'est pas douteuse; aussi nous devons citer ici les noms que le texte assyrien ne nous a pas conservés et dans lesquels nous lisons le même signe :

(102) *Is-ku-in-ḳa*	(111) *Sak-ḳa-an*	(133) *Ab-ba-na-ya-aḳ-ḳa*
(103) *Ma-aḳ-ḳa*	(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-na-is*	(137) *Da-ḳa-bar-ra*
(104) *Vi-ir-ḳa-nu-ya*	(132) *Nu-ya-aḳ-ḳa*	(139) *Ḥa-ri-iḳ-ḳa*

N° 78. *ḳi.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

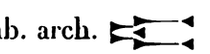
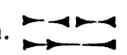
Méd.-Scyth. . . . .

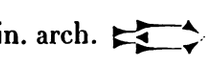
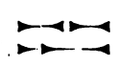
(S. ... — R. 37. — H. 86. — O. 21.)

La détermination de la valeur de ce caractère résulte de deux considérations qui ne peuvent laisser place au doute : d'abord il figure comme dernier caractère du nom de « Damas » à la place de celui que nous venons d'étudier; il emporte donc, comme lui, la valeur consonnante du ק; ensuite, on le rencontre toujours devant un *i* ou devant des syllabes commençant par un *i;* il ne saurait donc y avoir de doute sur sa véritable articulation. Nous lisons en effet :

(207) *Di-ma-as-ḳi* (255) *Ḥa-za-ḳi-a-u*

Nous ne reviendrons pas sur les observations que nous avons signalées à propos de l'articulation précédente, si ce n'est pour faire remarquer que le ק ninivite devient, en général, à Babylone, un ג devant la voyelle *a*, et un כ devant la voyelle *i*.

N° 79. *ḳu*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

Méd.-Scyth. . . . .

(S. ... — R. 23. — H. 67. — O. 22.)

Le nom de « Damas », que nous avons déjà cité, s'est présenté sous une troisième forme qui nous a donné la valeur de ce caractère; nous avons en effet :

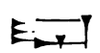
(207) *Di-mas-ḳu*

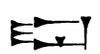
mais ce nom n'est pas isolé, car nous avons pu recueillir encore les suivants :

(181) *Bu-ḳu-du* (221) *Al-ta-ḳu*

Toutes les articulations de la consonne p initiale avec les trois voyelles assyriennes nous sont donc connues; la série est complète, car les articulations à la consonne terminale n'ont d'autres représentants que les gutturales que nous connaissons déjà, et dont on détermine la valeur dans la lecture des textes par les dérivés qui font connaître la consonne organique de la racine.

ר — *R*.

N° 80. *ra*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m. 

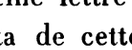
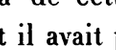
Nin. arch. Nin. m. 

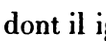
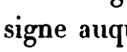
Méd.-Scyth.

(S. ר. — R. 105. — H. 88. — O. 66.)

La série des caractères qui renferment la lettre *r* initiale ou terminale a été sûrement déterminée dès l'origine des recherches.

La présence du signe dans le nom de « Cyrus » fit immédia-

tement comprendre à M. Löwenstern que ce caractère devait représenter un *r;* aussi il l'accepta avec empressement, et la seule remarque qu'il fit à son sujet fut qu'il avait déjà trouvé deux représentants différents pour exprimer la même lettre : c'étaient les signes  et  . M. Löwenstern profita de cette découverte pour étayer sa théorie des homophones dont il avait posé le principe; mais les recherches ultérieures ont établi que ces trois signes étaient bien distincts les uns des autres, qu'ils renfermaient tous trois la lettre *r,* seulement qu'elle s'articulait avec des voyelles différentes. C'est, du reste, ce que nous avons pu constater à propos de toute la liste des caractères que nous analysons.

M. Botta, acceptant la théorie des homophones de M. Löwenstern, a réuni, dans un même paragraphe, tous les caractères qui devaient représenter la lettre *r;* son tableau est si exact qu'il en retranche dans la discussion le signe  , dont il ignorait la valeur et qui s'y était glissé par erreur. En effet, ce signe auquel nous avons reconnu la valeur de *ya* pouvait parfaitement être confondu avec une des formes du caractère  , à cause de la ressemblance graphique de ces deux signes.

M. de Saulcy donne la valeur de *r* à tous les signes que M. Botta avait rangés comme variantes définitives du signe qui nous occupe. Seulement, M. Botta était arrivé à ce résultat sur des textes incompris alors. M. de Saulcy parvint au même but sur les textes trilingues qu'il traduisait déjà. La puissance des procédés de déchiffrement était, du reste, si peu subordonnée à la langue que les caractères assyriens devaient exprimer, que M. Luzzatto ne put leur assigner une autre valeur.

Toutefois ce n'est que lorsque le Dr Hincks eut posé le principe du syllabisme qu'ils reçurent chacun la voyelle qui leur convenait, et que l'articulation de *ra* fut acquise à celui-ci. Les recherches ultérieures de Sir H. Rawlinson et de M. Oppert ne purent que la confirmer; elle est constatée par la lecture de quatorze noms propres des inscriptions trilingues que nous allons rappeler ici.

Le signe arien est rendu en assyrien par le signe dans les noms :

(1) *U-ra-ma-az-du* (29) *A-ra-ḫu* (57) *Za-ra-an-ga-'*
(6) *Ar-ya-ra-am-na* (30) *Pa-ra-du* (62) *Pa-ar-u-pa-ra-ni-i-śa-an-na*
(7) *Ku-ra-as* (36) *Ku-bar-ra* (66) *A-ri-bi*
(27) *Si-it-ra-an-taḫ-ma* (38) *Śu-uḫ-ra* (67) *U-ra-as-ṭu*
(80) *Ra-ga-'* (88) *A-ra-ka-ad-ri-'*

Les inscriptions unilingues nous donnent les noms suivants, dans lesquels le signe correspond à un ר sémitique :

(182) *A-ra-mu* (205) *Ḫar-ra-ni* (231) *Ra-pi-ḫi*
(193) *Ḫa-ga-ra-nu* (208) *Ṣi-mir-ra* (247) *A-ra-an-tu*

Nous ajouterons naturellement le nom de « Pythagoras », bien qu'il ne soit que la conséquence du déchiffrement et non pas la base; nous le lisons :

(171) *Pi-ṭa-a-gu-ra*

Nous connaissons ce signe sous toutes ses formes, depuis la forme hiératique qui nous est donnée dans la légende de Naramsin, jusqu'à la forme des inscriptions médo-scythiques , qui n'est que l'altération de la forme assyrienne facile à reconnaître; nous la trouvons dans les transcriptions des noms assyriens que nous avons cités et, de plus, dans ceux que nous devons rappeler ici :

(14) *Va-ak-is-tar* (64) *'As-su-ra* (118) *Par-ra-ra*
(23) *Ḫa-a-na-a-ra* (89) *U-up-ra-da* (130) *Par-ra-ma-da-ra-am*
(56) *Va-ra-is-mi-is* (90) *Ti-ig-ra* (137) *Da-ḳa-bar-ra*
(59) *Har-ru-va-ti-is* (100) *U-pau-tar-ra-an-ma* (138) *Ti-ig-ra-ḳa-u-da*
(61) *Gan-da-ra* (115) *Tur-ra-u-va* (145) *Da-ḳa-a-ra-am*

N° 81. *ri.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ⅂. — R. 106 — H. 89. — O. 67.)

La détermination de la valeur de ce caractère se lie à celle du précédent et du suivant. M. Botta en a reconnu la forme archaïque dans les variantes des textes de Khorsabad, nous l'avons trouvée également dans les inscriptions de Babylone; il ne peut y avoir de doute sur sa forme ni sur son rôle. Sa présence dans le nom de Darius indiquait clairement qu'il contenait un *r*, et cette valeur a été reconnue et acceptée par les premiers explorateurs; elle n'a été modifiée que pour recevoir la voyelle qui devait la caractériser. Il nous suffit de rappeler ici les nombreux noms propres qui en ont assuré la lecture.

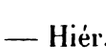
Nous trouvons d'abord, dans les inscriptions trilingues, le signe pour répondre à l'articulation du arien avec la voyelle *i* :

(1) *U-ri-mi-iz-da* (17) *Nabu-ku-dur-ri-u-ṣur* (56) *Ḥu-va-ri-iz-mu*
(2) *Mi-it-ri* (26) *Si-in-sa-aḥ-ri-is* (64) *A-su-ri*
(11) *Da-ri-ya-vus* (46) *Pi-id-di-is-ḥu-ri-is* (66) *A-ri-bi*
(15) *Ḥa-sa-at-ri-it-ti* (52) *A-ri-e-vu* (74) *Mu-ṣu-ri*
(88) *A-ra-ka-ad-ri-*

Dans les inscriptions de Babylone et de Ninive nous trouvons le même signe avec la même valeur dans les noms suivants :

(148) *Is-ta-ri* (197) *Tul-as-su-ri* (213) *Ṣur-ri*
(150) *Ḥu-um-ri* (199) *Kar-ḳa-ri* (216) *Ṣa-mi-ri-na*
(164) *Di-mit-ri-śu* (212) *Ṣa-ri-ip-tav* (239) *Ku-ri-i*
(254) *Mu-za-ṣi-ra*

Ce signe, facile à reconnaître dans les inscriptions médo-scythiques, y conserve la même valeur; c'est, du reste, comme toutes les articulations de l'*r*, une de celles qui ont été le plus faciles à déterminer.

N° 82. *ru.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 7. — R. 107. — H. 91. — O. 68.)

Voici le troisième caractère de la série des signes qui expriment des syllabes à la vocale désinente et qui renferment une des articulations de l'*r;* et, par un singulier hasard, il s'est trouvé, dans le nom d'Ormuzd, comme un homophone des deux signes dont nous venons de parler.

La présence de ces trois signes dans le même mot, à la place où la lecture exigeait un *r,* rendait bien séduisante l'hypothèse de M. Löwenstern acceptée par M. Botta; aussi ce signe fut compris dans les variantes de l'*r.* Nous avons déjà vu que deux de ces variantes nous avaient donné le *ra* et le *ri.* Dès que le Dr Hincks eut reconnu le syllabisme de l'écriture assyrienne, il prononça celui-ci *ru* et il donna les deux formes et qui sont les deux variantes du style ninivite et du style babylonien. Cette valeur a été acceptée par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert comme une des plus solidement établies; elle se trouve dans les noms :

(1) *A-ḫu-ru-ma-az-da-'* (59) *A-ru-ḫa-at-ti*
(42) *U-vi-iš-pa-ru-'* (69) *Iz-ku-du-ru*
(83) *Ma-ru-'*

Les noms propres des inscriptions assyro-chaldéennes nous donnent

(199) *Kar-ḳa-ru* (209) *A-ru-ad-du*
(201) *Pi-it-ru* (224) *Am-gar-ru-na*

Dans les inscriptions médo-scythiques nous trouvons pareillement les noms :

(17) *Nab-ku-tur-ru-ṣir* (59) *Ḫar-ru-u-va-ti-is* (105) *Ḫa-u-ti-ya-ru-is*
(24) *Par-ru-var-ti-is* (84) *Ku-un-tar-ru-is* (135) *Par-ru-za-na-na-am*

enfin à Suse nous lisons :

(256) *Su-ut-ru-uk-Naḫ-ḫu-un-ti*

Le nom d'Ormuzd, que nous avons rencontré avec les trois caractères que nous venons d'analyser et sur lequel les premières recherches appuyaient la théorie de l'homophonie, nous donne, pour la seconde fois (nous l'avons vu en effet pour les caractères qui renferment les différentes articulations de l'*m*), l'explication de cette méprise, séduisante au premier coup d'œil, mais qui devait faire soupçonner un arbitraire dans l'orthographe assyrienne et une incohérence dans les signes, dont on a l'explication aujourd'hui. Les trois articulations de l'*r* coïncident avec les trois articulations de l'*m* que nous avons analysées, et servent à nous expliquer les trois formes sous lesquelles le nom d'Ormuzd s'est perpétué jusqu'à nos jours. Il n'y a donc pas, dans le syllabisme de l'écriture assyrienne, un de ces faits étranges qui renversent toutes les analogies et toutes les inductions, comme M. Renan l'avait pensé (*Journal des Savants*, mars 1859, p. 170) : c'est, du reste, un reproche qu'on ne saurait lui adresser aujourd'hui.

N° 83. *ru*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

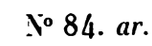
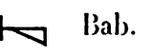
Nin. arch. (?) Nin. m.

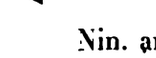
Méd.-Scyth. . . . . .

(S. . . . — R. 339. — H. . . . — O. 260.)

La lecture des textes a révélé l'existence d'un caractère qui partage, avec le précédent, la valeur de *ru;* nous nous contenterons de le signaler ici. Il remplace le signe dans le mot *sarrutiya*. Cet exemple, peut-être unique, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, semble militer en faveur de l'hypothèse des homophones; mais, dans tous les cas, si les faits de cette nature pouvaient être généralisés, nous serions loin de leur donner la signification et la portée qu'ils avaient

dans l'esprit des premiers explorateurs des textes assyriens; nous reviendrons du reste ultérieurement sur ce sujet.

N° 84. *ar.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m. 

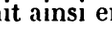
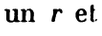
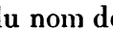
Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ar. — R. 102. — H. 92. — O. 69.)

M. Löwenstern a rencontré la forme babylonienne de ce signe dans le nom de Xerxès, et il n'a pas hésité à voir qu'il renfermait l'articulation de la consonne *r*. Mais cette articulation se présentait, ainsi que nous l'avons vu, avec d'autres formes dans d'autres mots dont l'articulation contenait un *r* aussi évidemment, et fortifiait non-seulement l'hypothèse des homophones, mais encore présentait une difficulté de plus parce qu'il était possible de le diviser en deux parties qui semblaient en faire deux signes différents, et . Chacune de ces parties a, en effet, une valeur distincte, et, par une coïncidence bizarre qui pouvait induire en erreur sur la formation des signes assyriens, l'une de ces parties, , se rencontrait isolément dans des circonstances où l'on avait déjà reconnu à ce fragment la valeur d'un *r*, comme nous venons de l'établir dans un précédent paragraphe.

La première partie du signe paraissait avoir la valeur d'une sifflante, de sorte que M. Löwenstern n'hésita pas à reconnaître au signe , qui se prêtait à cette décomposition dans le nom de Xerxès, la valeur de *resh*. M. de Saulcy, en se fondant sur le même nom, lui donne également la valeur de ש. M. Luzzatto soupçonna peut-être le premier que ce caractère n'était pas composé des deux parties que l'on avait déjà analysées; et, après avoir examiné ces opinions, il se trouve d'accord avec ses devanciers sur la valeur de la partie qui à elle seule renferme un *r*, , mais il ne donne pas la valeur de *sh* à la première moitié. « Le signe , dit-il (p. 38 et 39), qui commence le « caractère , n'est peut-être pas le même que le signe , qui

« a la valeur de *ch*, et il pourrait bien être un signe analogue de son, « mais dissemblable de valeur, qui pourrait recevoir celle de la voyelle « *a* (le caractère qui devait exprimer cette voyelle était alors inconnu) « et entrait ainsi en composition avec le signe  déjà reconnu pour « former un *r* et donnait les variantes  et  pour le « signe du nom de Xerxès; il est certain que la pointe du premier clou « horizontal ne s'arrête qu'en venant se noyer dans la tête du second « et témoigne ainsi de l'unité du signe. » M. Luzzatto arrive par là à donner au signe la valeur de *ar*. C'est celle qui lui a été reconnue par la suite. Mais les raisons qui y avaient conduit M. Luzzatto n'en sont pas moins mauvaises; la seule chose sérieuse qui découle de son raisonnement, c'est la preuve de l'unité des éléments de ce caractère.

Quoi qu'il en soit, à cette époque et en s'appuyant précisément sur le nom d'Artaxerxès dans l'inscription que nous venons de citer, le Dr Hincks donna à ce caractère, pris comme signe unique, la valeur de la syllabe *ar* que M. Luzzatto ne lui avait reconnue que comme caractère composé.

Sir H. Rawlinson, en publiant le texte de l'inscription de Bisitoun, fit connaître de nombreux noms propres où l'on pouvait étudier ce caractère, et, dès lors, sa valeur fut fixée. M. de Saulcy l'adopta dans son examen de la publication du savant anglais, et elle n'a plus été l'objet d'aucune équivoque.

Voici du reste les noms propres qui en donnent la certitude :

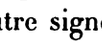
(6) *Ar-ya-ra-am-na-'*	(31) *Da-da-ar-su*	(44) *Pa-ar-śa*
(12) *Ḥi-si-'-ar-su*	(34) *Ar-ta-var-zi-ya*	(51) *Pa-ar-tu-u*
(13) *Ar-tak-sat-śu*	(35) *U-vi-da-ar-na-'*	(58) *Is-ka-ar-ta-ai*
(24) *Pa-ar-u-var-ti-is*	(40) *Ar-di-ma-ni-is*	(67) *A-ra-ar-ṭi*
	(88) *Ar-ba-'-il*	

Nous lisons avec cette valeur dans les textes unilingues :

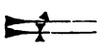
(200) *Ar-rap-ḫa*	(209) *Ar-va-da*
(202) *Ba-ar-zi-pav*	(230) *Ar-pad-da*

Enfin, dans les inscriptions arméniaques, comme dans celles de Khorsabad, nous lisons également :

(252) *Ar-gis-ti*

Ce signe ne se trouve pas dans les inscriptions scythiques [1]. Partout l'articulation *ar* est exprimée par un autre signe  qui correspond au signe assyrien , et qui a l'articulation assyrienne de *ḫar;* il y a là, évidemment, une question d'idiotisme, car, partout où nous trouvons la voyelle longue assyrienne *a* exprimée par *ḫa,* nous trouvons de même l'articulation *ar* exprimée par *ḫar* comme si la prolongation de la voyelle avait amené une aspiration forte dans la langue de la deuxième colonne.

N° 85. *ar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. (?)

(S. ... — R. ... — H. 12. — O. 48.)

Le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues n'a pu servir pendant longtemps à constater la valeur de *ar* inhérente au signe que nous avons déjà reconnu pour représenter la valeur de *up*, et cependant ce signe a bien, concurremment avec celui que nous venons d'analyser, la valeur de *ar*.

Le Dr Hincks l'a reconnue le premier, et elle lui a été confirmée par M. Oppert. Nous lisons, en effet, dans un fragment d'inscription découvert par M. Loftus à Suse, le nom d'Artaxerxès écrit avec ce caractère :

(13) *Ar-tak-sat-šu*

Ces deux signes s'échangent fréquemment dans les inscriptions de Ninive, et la comparaison de nombreuses permutations en avait déjà

[1] C'est par erreur qu'il figure dans notre tableau, p. 191, dans la colonne des formes scythiques, au lieu de figurer dans la colonne des formes susiennes archaïques.

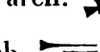
indiqué la valeur avant que le nom que nous venons de citer en eût donné la confirmation.

N° 86. *ir.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 7 — R. 103. — H. 93. — O. 70.)

M. Botta présente d'abord le signe  comme une des variantes du signe , puis il se hâte d'ajouter qu'il n'a rencontré qu'un cas de la substitution de à et, par conséquent, qu'elle peut être accidentelle.

Cette variante n'a pas été justifiée, ainsi que nous l'avons vu précédemment; mais M. Botta ne fait pas de doute sur l'équivalence des deux signes et : « J'ai vu, dit-il (*Mémoire*, p. 71), quelque-« fois ce caractère supprimé entre deux *r.* » On lit en effet :

ri - ri

pour

ri - ir - ri.

Ce fait s'observe dans un mot que nous ferons bientôt connaître, car ce caractère est assez rare dans les noms propres, et, bien que le Dr Hincks, Sir H. Rawlinson et M. Oppert lui eussent reconnu la valeur de *ir*, il était difficile de trouver des exemples concluants pour appuyer cette lecture. Ce sont les observations de M. Oppert qui en ont assuré la valeur. « Les noms propres perses, dit-il, ne nous four-« nissent pas de lettre représentant *ir*, mais nous trouvons souvent un « signe où les substitutions indiquent clairement qu'un *r* est « contenu, et il se trouve toujours après des syllabes se terminant en « *i*. Ces trois raisons lui impliquent donc la valeur de *ir*. » Nous lisons en effet :

nam - ri - ri

ou

nam - ri - ir - ri

C'est précisément le mot qui avait frappé M. Botta et qui assure la valeur de *ir* au signe que nous étudions.

Le caractère médo-scythique vient du reste corroborer ces données; il est assez facile de le reconnaître dans la forme peu déguisée , qui a la même valeur. Nous lisons, en effet, dans les textes scythiques, les noms suivants :

(94) *Ir-sa-am-ma* (104) *Vi-ir-ḳa-nu-ya* (120) *Ṣu-ir-va-ir*

Enfin nous retrouvons ce signe avec la valeur qui nous est indiquée dans un nom des inscriptions unilingues que nous lisons :

(165) *Pi-ir-'-a*

N° 87. *ir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ir. — R. 186. — H. 94. — O. 73.)

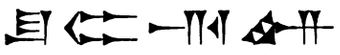
Parmi les signes qui impliquent la valeur de l'*r*, M. Botta signale les variantes de , , . « La substitution de ces signes, « dit-il, serait très-remarquable si l'on pouvait s'y fier, car les deux « premiers signes sont employés indifféremment à la place du signe « ; comme celui-ci, ils précèdent les noms de villes et de pays, et « si ces signes étaient des *r*, on pourrait y voir une abréviation du mot « sémitique עִיר « ville ». Cette indication a été une des plus heureuses; en effet, les signes et , qui n'ont entre eux qu'une différence graphique, sont bien les représentants du mot hébreu עִיר « ville ». A cause de cette signification sans doute, ils emportent la valeur de *ir* et ils entrent souvent, avec cette valeur, dans la composition des mots. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils soient les homophones du signe que nous venons d'analyser; le Dr Hincks croyait que le signe n'était employé syllabiquement que dans le style archaïque de Babylone, tandis qu'à Ninive il n'aurait été employé que comme in-

dicatif des noms de ville. Dans les plus anciennes inscriptions de Babylone on voit, en effet, dans le style archaïque de cette localité :

Su - mi - ir - im

(Inscription de Hammourabi.)

mais dans les inscriptions plus récentes le même mot est écrit plus régulièrement :



su - mi - ri - im

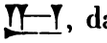
Cependant la valeur syllabique de ce signe est incontestable dans les inscriptions des différentes époques; mais il nous suffit de la fixer ici, nous aurons occasion d'y revenir dans le chapitre suivant.

N° 88. *ur.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ך. — R. 104. — H. 96. — O. 72.)

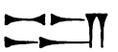
Le nom d'Ormuzd, sur lequel nous sommes obligés de revenir, présentait une dernière variante dans le signe qui nous reste maintenant à étudier. La présence du signe  , dans un mot aussi caractéristique, lui a valu, en effet, la valeur de *r,* et M. Löwenstern l'indique encore dans ses homophones. M. Botta le signale dans ses variantes de la lettre *r,* et il fut ainsi accepté par M. de Saulcy et par M. Luzzatto jusqu'à ce que le syllabisme fût venu déterminer la voyelle avec laquelle il devait s'articuler; c'est alors qu'on lui donna la valeur de *ur,* qui a été enregistrée sans soulever la plus légère objection. Nous lisons, en effet, les noms suivants :

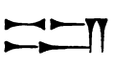
(1) *A-ḫu-ur-ma-az-da-'*	(67) *Ur-ar-ṭa-ai*	(84) *Ku-un-du-ur*
(17) *Na-bu-ku-du-ur-ri-u-ṣur*	(73) *U-mu-ur-ga-'*	(217) *Ur-śa-li-im-mu*

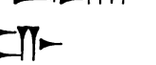
Ce signe se retrouve avec la même valeur dans les inscriptions arméniaques :

(253) *Ur-za-na*

mais il ne figure pas dans les textes méde-scythiques. L'articulation *ur* y est rendue par le caractère suivant.

N° 89. *úr.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. 

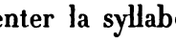
(S. . . . — R. 108. — H. 95. — O. 91.)

Le signe est particulièrement employé dans les inscriptions babyloniennes; aussi M. Botta ne le mentionne pas dans les variantes qui lui sont fournies par les inscriptions ninivites. Sa valeur n'en est pas moins certaine; il figure dans un nom dont la lecture syllabique ne pouvait faire de doute: c'est celui de « Nabuchodonosor, » dans lequel il permute souvent avec le signe que nous venons d'analyser. La valeur de ce signe est donc *úr;* aussi cette valeur lui a été reconnue par le Dr Hincks, et elle a été acceptée par tous ceux qui s'occupent de la lecture de ces textes.

Nous lirons ainsi, sur un cylindre de Babylone dont nous n'avons pas relevé les variantes :

(17) *Na--bi-uv-ku-du-úr-ri-u-ṣu-ur*

(Comparez *W. A. I.* I, pl. 88, col. 1, l. 1.)

Voilà encore deux caractères qui ont la valeur de *ur.* Il est assez difficile de savoir celui des deux qui a la valeur syllabique originaire propre au syllabaire anarien. Si on consulte, en effet, le texte méde-scythique, la forme qui paraît représenter la syllabe *ur,*  , se rapproche beaucoup plus de ce caractère que de celui que nous avons analysé précédemment. Il est certain que ces deux caractères

procèdent d'une origine hiéroglyphique distincte; ils ont la même valeur et cependant un seul devait l'avoir originairement.

Si le style de Babylone a mieux conservé l'un des caractères que le style de Ninive, cela tient à des causes que nous ne pouvons encore apprécier, mais qui ne sauraient ébranler la certitude de la transcription de ce caractère.

𐎱 — *S*.

N° 90. *sa*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𐎱. — R. 136. — H. 98. — O. 81.)

On a reconnu, dès l'origine, que le caractère des inscriptions assyriennes de Persépolis devait renfermer une sifflante. M. Löwenstern (*Exposé*, p. 32, 68) le regarde comme un homophone du signe . M. Botta (*Mémoire*, p. 139) donne, comme équivalent à ce signe, la forme qu'il rencontre dans les inscriptions de Khorsabad et qui ne se trouve pas dans celles de Persépolis; il lui donne également la forme qu'il considère comme une variante certaine des deux formes et . La première est propre aux inscriptions de Persépolis, la seconde, aux inscriptions de Khorsabad; M. Botta nous présente, à propos de ce caractère, des considérations que nous devons noter ici : « Il m'a semblé, dit-il (*Mémoire*, p. 141), que dans les « inscriptions trilingues le qui représente, selon moi, le ninivite « , s'employait comme adjectif conjonctif et comme marque du « génitif; ce fait a été également remarqué par d'autres personnes, et « c'est là certainement une preuve très-forte en faveur de l'origine sé- « mitique de la langue assyrienne. »

M. de Saulcy (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 9) constate que le signe , dans les inscriptions trilingues, correspond d'une manière

certaine et indépendamment de toute analyse grammaticale au pronom relatif *hya* « qui ». M. de Saulcy ajoute : « Ce caractère assy-« rien se trouve dans l'écriture médique, et là il comporte le son syl-« labique de *sha*. Nous avons donc *a priori* une grande présomption « en faveur de l'attribution de cette même valeur, ou du moins de la « valeur *ch*, au caractère qui nous occupe. »

M. Luzzatto accepte la valeur syllabique de ce signe comme une des plus solidement établies (*Études*, p. 10), et il accepte même le rôle de ce caractère comme représentant le pronom relatif et comme indice du génitif (*Études*, p. 81); seulement il rattache cette articulation au sanscrit et au persan *sa*, *sya*. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette assimilation, que nous devons noter ici, n'a jamais été justifiée.

Voici les noms propres qui ont assuré la valeur de ce caractère.

Dans le texte assyrien des inscriptions trilingues il correspond au 𐎱 du texte arien dans les noms suivants :

(12) *Ḫi-si-ar-sa-'* (13) *Ar-tak-sa-at-ṣu* (15) *Ḫa-sa-at-ri-it-ti*

Nous ne pouvons citer, comme une base suffisante, le nom susien de *Tchintchikhris*, qui nous est transmis d'après la transcription perse, et que nous lisons cependant :

(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is*

Dans les textes scythiques les noms sont plus nombreux, mais ce signe ne rend pas toujours la même articulation perse. Il répond aux articulations du 𐎱 (*s*) dans les noms suivants :

(12) *Ḫi-si-ir-sa* (15) *Sa-at-ta-ri-da* (97) *Ba-ḳa-bu-uk-sa*
(13) *Ar-tak-sa-as-sa* (94) *Ir-sa-am-ma* (116) *Ir-sa-da*
(117) *Ka-ap-pi-is-su-ḳa-nu-is*

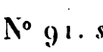
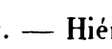
mais il répond au 𐎲 (*ç*) arien dans ceux-ci :

(32) *Va-u-mi-is-sa* (48) *Nu-is-sa-ya* (72) *Sa-aḳ-ḳa*
(44) *Ba-ir-sa* (58 *As-sa-kar-ti-ya* (91) *Vi-is-sa-da-a-ḫu-is*

Enfin ce signe exprime encore le (*thr*) arien :

(27) *Si-is-sa-in-tak-ma* (131) *Sa-ak-sa-ba-va-na*

Les textes unilingues nous montrent que ce signe répond au ס des Hébreux, mais toute la suite des articulations de cette consonne nous prouve que cette valeur doit se ployer aux exigences de la langue assyrienne qui conserve, dans les racines, les sifflantes hébraïques, et ne les altère pas comme le font les idiomes araméens. Toutefois, pour éviter tout parti pris *a priori* sur la prononciation, nous avons rendu dans nos transcriptions en caractères sémitiques la consonne de ces articulations par le simple ס, en supprimant le point qui correspond à la double valeur de cette lettre.

N° 91. *sá*. — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ס. — R. 335. — H. 97. — O. 82.)

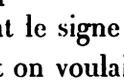
La détermination de la valeur de ce signe se lie intimement à celle du précédent. Ce caractère ne peut être considéré comme une variété graphique, ni comme un homophone, dans le sens absolu du mot; M. Botta l'avait noté comme un équivalent du signe (*Mémoire*, p. 139); il est certain aujourd'hui qu'il remplace, dans toutes les circonstances, le signe que nous venons d'analyser, particulièrement comme indice du génitif, dans l'écriture archaïque de Babylone. C'est peut-être à ce rôle qu'il doit l'articulation de *sa*, qu'il transporte dans le corps des mots. Au surplus il n'a été l'objet d'aucune remarque particulière de la part des savants qui se sont occupés de ces recherches. Toutefois, pour le distinguer dans nos transcriptions du précédent, nous frappons d'un accent la voyelle motrice de ce dernier.

N° 92. *si.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. , Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ☞. — R. 137. — H. 101. — O. 88.)

La présence de ce signe dans le nom de Xerxès, qui fut un des premiers soumis à l'analyse, a permis assez promptement de fixer sa valeur. Il fut aussitôt reconnu qu'il devait renfermer une sifflante; cependant nous avons vu dans quelle confusion sa valeur, bien certaine déjà, nous a jetés en analysant le signe  qui se trouvait dans le même nom propre, et dont on voulait scinder les éléments.

MM. Löwenstern et de Saulcy lui reconnurent la valeur de *s;* cette valeur fut adoptée par M. Luzzatto, et dès que le syllabisme fut établi comme la loi de l'écriture assyrienne, on lui donna la voyelle avec laquelle il devait nécessairement s'articuler.

C'est un des signes qui ont le moins varié suivant les temps ou suivant les localités; sa valeur est assurée par sa présence dans de nombreux noms propres des inscriptions trilingues; nous les rappellerons ici.

Il correspond au (*s*) arien dans les noms :

(4) *A-ḫa-ma-an-ni-si* (12) *Ḫi-si-'-ar-sa* (45) *Pi-si-'-ḫu-va-du*

Il correspond au (*tch*) arien dans ceux-ci :

(5) *Si-is-pi-is* (27) *Si-it-ra-an-taḫ-ma*
(26) *Si-in-sa-aḫ-ri-is* (39) *Aś-pa-si-na*

Dans les textes scythiques, les transcriptions n'ont pas plus de fixité; le caractère est bien identiquement le même pour la forme, mais on n'a pas toujours suivi le même principe de transcription. Il figure dans les noms suivants :

(4) *Ḫa-ḳa-man-ni-si-ya* (75) *Ku-si-ya*
(31) *Da-tar-si-is* (128) *Si-ya-ti-is*

De même que le rend en scythique le (*thr*) arien, nous trouvons le pour rendre la même articulation, avec une voyelle différente, par exemple dans les mots :

(21) *Ila-si-na* (124) *Ila-is-si-ya-ti-ya-is*

Les noms propres des inscriptions unilingues que nous avons recueillis ne nous présentent pas d'exemple de l'emploi de ce caractère; mais nous le retrouvons dans les inscriptions susiennes, où nous lisons, avec cette valeur, le nom de Suse, qui doit être au génitif susien :

(361) *Su-si-na-ak*

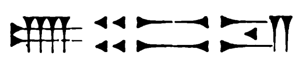
N° 93. *si*. — Hiér. . . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . .

(S. . . . — R. 159. — H. . . . — O. 84.)

M. Botta fait remarquer que les formes , , , sont des équivalents (*Mémoire*, p. 11), et il le prouve en comparant ces signes avec d'autres plus compliqués dans lesquels ils entrent comme éléments de signes nouveaux. M. Botta n'en déduit aucune valeur particulière, mais cette décomposition lui sert pour caractériser les différents styles de l'écriture assyrienne.

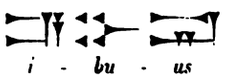
Sir H. Rawlinson donnait à ce caractère le son de -*z*, c'est-à-dire qu'il indiquait par là que ce signe terminait une syllabe et devait être précédé d'une voyelle; plus tard il le transcrivit -*tz* sans compléter la syllabe, et il le considérait ainsi comme représentant du צ.

Il était évident que ce signe renfermait une sifflante. Le D[r] Hincks (*On the Assyrio-Bab.* p. 317) reconnut bientôt que cette sifflante était initiale. Il étudie, pour arriver à ce résultat, deux formes verbales sur lesquelles il ne peut y avoir d'incertitude : la comparaison des textes lui donne en effet le groupe :



u - si - bi - is

comme le shaphel du verbe dont la première personne du singulier à l'aoriste du kal est :



i - bu - us

Ce signe renferme donc la consonne servile et la voyelle. La première forme veut dire « je fis faire », et la seconde, « je fis ».

Cette preuve philologique est complétée par l'observation directe des textes où cette lettre permute avec le signe lorsqu'il est suivi d'un ou d'une syllabe commençant par une voyelle avec laquelle il est susceptible de se contracter.

N° 94. *su.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. , Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 128. — H. 101. — O. 82.)

M. Botta (*Mémoire*, p. 30) donne, comme équivalent du signe , le caractère dont le signe ne serait qu'une variété résultant de la disposition du coin inférieur. M. Botta fait remarquer encore que ce signe implique, par ses équivalents, la présence d'une sifflante et, de plus, qu'il a une position souvent terminale dans les groupes où on peut l'observer; il en concluait que ce signe pourrait bien représenter le pronom suffixe de la troisième personne si la langue assyrienne était vraiment sémitique : c'est précisément ce qui a été confirmé par toutes les recherches ultérieures.

M. de Saulcy lisait *s* ce caractère sans la voyelle qui lui a été reconnue depuis par le Dr Hincks et par Sir H. Rawlinson. Voici, du reste, les noms propres qui en assurent la valeur.

Il correspond aux articulations du (*s*) perse dans les transcriptions assyriennes des noms suivants :

(60) *Śa-at-ta-gu-su* (75) *Ku-u-su*

Il en est de même des transcriptions scythiques :

(55) *Su-ug-da* (64) *As-su-ra*

Le nom de l'Assyrie nous établit le lien qui nous permet d'en suivre la valeur dans les textes ninivites, où nous lisons :

(64) *A-su-ri* (197) *Tul-as-su-ri*

Enfin ce signe se retrouve également dans les textes susiens avec la même valeur :

(256) *Su-tur-Na-ḫu-un-di* (261) *Su-sa-an, Su-si-na-ak*

N° 95. *śu.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . . .

(S. ... — R. 139. — H. 103. — O. 86.)

Nous avons vu que M. Botta avait établi l'équivalence des deux caractères et , et que ce dernier devait avoir, comme le précédent, la valeur de *su;* il le remplace, en effet, dans les mêmes circonstances et souvent dans les mêmes mots. Le signe correspond, dans les noms propres, à la même articulation du texte arien. Nous avons par exemple :

(12) *Ḫi-si-'-ar-su* (20) *Ma-gu-su*

(16) *Im-ma-ni-i-su* (32) *Da-da-ar-su*

Ce signe ne se rencontre pas dans les textes médo-scythiques, mais nous le retrouvons dans les inscriptions arméniaques et susiennes.

Ce n'est pas, comme l'avait supposé M. Botta, une contraction graphique du précédent; il n'est pas possible de remonter à l'origine hiératique de ces deux caractères; mais, à défaut de ce point de comparaison, leur valeur idéographique suffit pour en établir la différence.

Le signe veut dire « main », tandis que le signe veut dire « légion » : il y a donc entre eux une différence originelle qui ne permet pas de les confondre; aussi nous en différencierons la transcription en frappant la voyelle de l'un d'eux d'un accent particulier.

N° 96. *as*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. D. — R. 133. — H. 104. — O. 87.)

Ce caractère se trouve dans la courte légende du pilier de Mourghab et précisément dans le groupe qui traduit le nom de « Cyrus »; aussi, dès que ce groupe fut reconnu, on n'éprouva aucun doute sur la nature de la lettre que ce signe devait renfermer; il correspondait à l'articulation du (*s*) arien.

M. Lõwenstern (*Exposé*, p. 34) n'hésita pas à lui donner la valeur du *v* hébraïque; il ne resta plus qu'à déterminer la vocale qui l'accompagnait.

Bien que le nom de « Cyrus » fût alors le seul qui permît d'asseoir cette valeur, la lecture des textes ne tarda pas à convaincre que la voyelle devait être initiale et que cette voyelle devait être un *a;* aussi c'est pour la valeur de *as* qu'il figure dans les listes de MM. Hincks, Rawlinson et Oppert. Nous lirons donc ainsi le nom de « Cyrus » :

(7) ***Ku-ra-as***

Nous lirons avec la même valeur le nom de « l'Arménie », bien qu'il ne soit pas la transcription du mot perse :

(67) *U-ra-as-ṭu*

Dans les inscriptions ninivites nous lisons toujours avec la même valeur :

(197) *Ṭul-as-su-ri* (207) *Di-ma-as-ḳi*

Ce signe a la forme dans les textes médo-scythiques, où il figure avec la même valeur, par exemple dans les noms suivants :

(10) *Vi-is-da-as-ba* (13) *Ar-tak-sa-as-su* (64) *Ar-su-ra*

La forme hiératique nous est donnée sur les cylindres, où elle est facile à reconnaître.

N° 97. *as*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . .

(S. 2. — R. 153. — H. 3. — O. 88.)

La simplicité de ce caractère en a fait pendant longtemps méconnaître le véritable rôle. Quelquefois on a voulu tronquer un signe dans lequel il figurait comme élément inséparable, et alors on arrivait à une valeur impossible; quelquefois on le réunissait à un groupe dont il devait être séparé, et alors on tombait dans une confusion d'un autre genre. C'est le Dr Hincks qui lui a attribué le premier la valeur de *az*, ou *as*. Sir H. Rawlinson lui reconnaît aussi celle de *as*, et c'est pour cette valeur que M. Oppert l'a admis. Il figure ainsi dans le nom de l'Assyrie :

(64) *As-sur*

et ses nombreuses permutations, dans les textes, avec le signe que nous venons d'analyser, nous prouvent qu'il y conserve la même valeur; toutefois, pour distinguer ces deux signes dans la transcription, nous frappons d'un accent la voyelle de l'articulation de ce dernier.

N° 98. *is.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

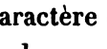
(S. ☞. — R. 134. — H. 105. — O. 89.)

M. Löwenstern remarque d'abord ce caractère dans le nom d'Achéménès (*Exposé*, p. 34); mais, à cause des variantes que ce nom comporte (*Exposé*, p. 70), il ne peut lui donner que la valeur d'une voyelle *i* ou *u* dont, en effet, il paraît tenir la place.

M. Botta (*Mémoire*, p. 73 et 97), en se fondant sur le même mot, en avait induit plus justement la valeur de *ch;* mais, comme les inscriptions ninivites paraissaient donner pour variante, au signe , le signe qu'il croyait alors une altération du , il s'ensuivit que la première observation ne parut plus qu'une hypothèse que ses recherches ultérieures lui firent abandonner.

M. de Saulcy, dans son premier mémoire (*Recherches*, 14 sept. 1849, p. 10), après avoir sérieusement examiné toutes les formes du nom d'Achéménès, donne à ce signe la valeur de *ch*, et il croit d'autant plus à la réalité de cette valeur que précisément le même signe se retrouve en médo-scythique avec la valeur d'une chuintante.

M. Luzzatto accepte cette valeur, sans l'appuyer toutefois sur aucun autre indice que celui qu'on pouvait tirer du nom d'Achéménès.

La véritable valeur de ce signe n'a pu cependant être fixée que lorsque le Dr Hincks eut posé la loi du syllabisme, et que Sir H. Rawlinson eut publié le texte de l'inscription de Bisitoun. Les nombreux noms propres dans lesquels il figure ne laissent plus aucun doute : voici au surplus les noms dans lesquels il se rencontre, et dans lesquels il correspond à l'articulation du  (*s*) arien :

(4) *A-ḫa-ma-an-ni-is-si-'-*
(5) *Si-is-pi-is*
(24) *Pa-ar-u-var-ti-is*
(26) *Si-in-sa-aḫ ri-is*
(40) *Ar-di-ma-ni-is*
(46) *Pi-id-di-is-ḫu ri-is*

Dans les inscriptions unilingues nous ne trouvons ce signe que dans le nom « d'Istar » :

(148) *Is-tar*

Il conserve la même valeur dans les inscriptions arméniaques, ainsi que nous en avons la preuve par le nom de « Argiste » :

(252) *Ar-gi-is-ti*

Ces exemples suffiraient pour en confirmer la valeur; mais ce signe, que nous trouvons fréquemment dans les inscriptions médo-scythiques, mérite ici une observation particulière.

Il figure dans les noms suivants pour exprimer, comme en assyrien, l'articulation du 𐎿 (*s*) arien :

(5) *Si-is-pi-is*
(16) *Im-man-nu-is*
(20) *Ma-ku-is*
(24) *Par-ra-var-ti-is*
(26) *Is-sa-in-ṣa-ak-ri-is*
(31) *Da-tur-si-is*
(46) *Ba-ti-is-var-ri-is*
(53) *Ba-ik-tur-ri-is*
(63) *Ḫi-in-ta-is*
(84) *Ku-un-tar-ru-is*
(86) *Si-ik-tu-uk-va-ti-is*
(88) *Ḫa-rak-ka-tur-ri-is*
(117) *Ka-ap-pi-is-sa-ḳa-nu-is*
(119) *Ba-gi-ya-ti-is*
(121) *Śa-a-kur-ri-ṣi-is*
(128) *Si-ya-ti-is*
(134) *Da-a-ya-u-is*

mais il correspond aux articulations du 𐏂 (*ç*) dans ceux-ci :

(91) *Vi-is sa-da-ḫu-is*
(112) *Vi-is-ba-u-za-ti-is*
(102) *Is-ku-in-ḳa*
(143) *Ar-da-is-da-na*
(144) *Is-da-na*

Il correspond aux articulations de 𐎰 ou 𐏁 𐎹 dans ceux-ci :

(27) *Ṣi-is-sa-in-tak-ma*
(32) *Va-u-mi-is-sa*
(124) *Ḫa-is-si-ya-ti-ya-is*

Enfin, pour citer tous les noms au milieu desquels il figure dans les textes scythiques, nous devons mentionner les suivants que nous lisons ainsi :

(56) *Va-ra-is-mi-is*
(122) *Ḫa-du-kan-na-is*
(109) *Ya-u-ti-ya-is*
(126) *Var-ka-za-na-is*
(127) *Vi-ya-kan-na-is*

Nous ne nous occuperons pas de la différence qui pourrait résulter de la transcription des signes et par notre caractère, car elle n'a aucune influence sur la valeur assyrienne que nous lui conservons; mais il est facile de voir, par ces nombreux noms propres, que les Médo-Scythes ne se ployaient pas comme les Assyriens à la loi que le Dr Hincks a constatée pour la formation des syllabes complexes. Nous voyons, en effet, que ce signe, à la voyelle initiale, se trouve devant des syllabes à la voyelle terminale différente, et que *ya-is*, *na-is*, *nu-is*, *ku-is*, *tu-is*, *ru-is*, *hu-is* peuvent former des syllabes complexes, *yis*, *nis*, *kis*, *tis*, *ris*, *his*, comme *ti-is*, *ri-is* forment *tis* et *ris*. Faut-il en conclure que le syllabisme n'était pas aussi rigoureux dans ces textes, ou plutôt que les signes syllabiques avaient une tendance à se dépouiller de leurs voyelles? S'il en était ainsi, nous aurions constaté un pas de plus pour arriver à la formation de l'alphabet littéral; mais nous ne pouvons que poser la question, qui demanderait, pour être agitée sans être résolue peut-être, des développements dans lesquels nous ne devons pas entrer ici.

N° 99. *is*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 152. — H. 123. — O. 90.)

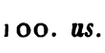
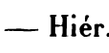
Le rôle phonétique de ce signe est déterminé par sa permutation avec le précédent; il a donc la valeur syllabique de *is* comme lui. Seulement, M. Oppert remarque qu'il ne prend cette valeur qu'en absorbant avec lui la voyelle ; quand il en est autrement, l'échange n'a pas lieu. Il ne représente donc pas exactement la même valeur; aussi, pour la distinguer, nous marquerons d'un accent la voyelle motrice.

Ce signe ne figure pas dans les transcriptions assyriennes des noms

que nous avons cités, mais nous le trouvons dans un nom médo-scythique que nous lisons :

(44) *Bar-sin*

C'est, en effet, avec la valeur de *sin* que nous le rencontrerons dans les syllabes complexes lorsque nous en aurons établi la valeur; mais nous n'avons pas à nous en préoccuper pour le moment.

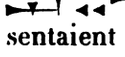
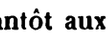
N° 100. *us.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m 

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ... — R. 135. — H. 106. — O. 91.)

M. Löwenstern rencontre ce signe dans le nom d'Hystaspe et, comme il correspond à la première lettre de ce nom, il lui suppose (*Exposé*, p. 28) la valeur d'une sifflante ou de la chuintante *sch*, comprenant en même temps une voyelle aspirée, mais sous-entendue comme en hébreu.

M. Botta remarque que le signe figure dans le verbe  , et les différentes formes de ce verbe lui représentaient le signe  comme se substituant tantôt au signe , tantôt aux signes et ; mais il ne résulta de ces observations aucun indice pour en déterminer la valeur.

C'est encore dans le nom de « Hystaspe » que M. de Saulcy observa ce caractère à son tour, et il lui reconnut, comme M. Löwenstern, la valeur d'une chuintante; mais, à cause de l'incertitude qui régnait sur quelques signes de cette classe, il leur attribua, ainsi que nous l'avons signalé déjà, la faculté de *passer* aux dentales ד ou ת.

Le Dr Hincks (*On the Assyro-Bab.* p. 338) donna à ce signe la valeur de *us;* c'est également celle qui lui est reconnue par Sir H. Rawlinson et par M. Oppert.

Il ne figure que dans deux noms propres des inscriptions trilingues :

(10) *Us-ta-aś-pa* (11) *Da-ri-ya-vu-us*

Dans le premier, il correspond à la syllabe (*vis*) du nom d'Hystaspe; dans le second, il correspond à la syllabe *us* dont il est la transcription exacte.

Parmi les noms que nous avons recueillis dans les textes unilingues, nous ne rencontrons ce caractère que dans un seul :

(125) *Mu-us-ki*

𒋫 — T.

N° 101. *ta.* — Hiér. Bab. arch. [1] Bab. m.

Nin. arch. .... Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𒋫. — R. 35. — H. 108. — O. 29.)

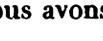
Le signe qui représente cette articulation offre une certaine ressemblance avec celui que nous venons d'analyser; d'un autre côté, la forme babylonienne diffère essentiellement de la forme ninivite, de telle sorte que la détermination de cette valeur a souffert quelques difficultés; cependant ce caractère se trouvait dans les rares noms propres soumis à l'examen des premiers interprètes.

M. Löwenstern trouve ce signe dans le nom d'Hystaspe, et il en déduit la valeur de *t* (*Exposé*, p. 28). M. de Saulcy, dans son premier mémoire, lui donne également la valeur de *t* qui ressort du même nom (*Mémoire*, p. 13), et bientôt, lorsque le syllabisme permit de lui donner sa véritable valeur, il fut accepté pour représenter la syllabe *ta* dans toutes les listes.

[1] Lisez ainsi la forme archaïque p. 192, c. 5, l. 101, au lieu de celle qui y figure par erreur.

Voici les noms propres qui en assurent la valeur et dans lesquels il correspond constamment aux articulations du (*t*) arien :

(10) *Us-ta-as-pa*	(34) *Ar-ta-var-zi-ya*	(58) *Iś-ka-ar-ta-ai*
(13) *Ar-ta-ak-(sat-śu)*	(37) *U-vi-it-ta-na-'*	(60) *Śa-at-ta-gu-u*
	(79) *A-ga-ma-ta-nu*	

Nous avons déjà remarqué que les articulations du  arien sont rendues par le signe du *da* assyrien dans les transcriptions médo-scythiques; nous n'y reviendrons pas.

Dans les noms propres des textes unilingues que nous avons recueillis, le signe assyrien rend constamment les articulations du :

(148) *Is-ta-ri*	(180) *A-ma-ta-ai*	(221) *Al-ta-ḳu-u*
(174) *Ta-bal*	(188) *Ḥat-ta-ai*	(222) *Ta-am-na-a*

Enfin nous lisons avec cette valeur le nom d'une ville de Chypre :

(242) *Ta-mi-ṣi*

N° 102. *ti*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

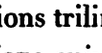
Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. 𒋾. — R. 36. — H. 110. — O. 30.)

M. Botta donne, comme variantes du signe , plusieurs signes qui renferment l'articulation du *t* et qui représentent, pour ainsi dire, toute la série des articulations de cette lettre avec les voyelles assyriennes. Nous connaissons déjà le signe , *ta;* nous avons maintenant à examiner comment la valeur du signe qui donne l'articulation *ti* a été déterminée.

M. de Saulcy ne pouvait lui reconnaître que la valeur de la consonne *t* (*Recherches,* 14 sept. 1847, p. 53), et M. Luzzatto l'accepta sans observation; lorsque le syllabisme eut permis de reconnaître la voyelle avec laquelle cette consonne s'articulait, le Dr Hincks lui a donné sa valeur de *ti*, et elle a été adoptée par MM. Rawlinson et Oppert. Voici,

du reste, les noms propres qui en ont assuré la lecture dans les inscriptions trilingues; ce signe correspond au  arien dans les transcriptions suivantes :

(15) *Ḫa-sa-at-ri-it-ti* (25) *Mar-ti-ya*
(24) *Pa-ar-ra-var-ti-is* (28) *U-vi-is-da-a-ti*

Le caractère scythique répond à la même articulation arienne dans ces noms, et de plus dans les suivants :

(76) *Pu-ti-ya* (109) *Ya-u-ti-ya-is* (114) *Ti-ig-ra*
(105) *Ḫa-u-ti-ya-ru-is* (110) *Bat-ti-ig-ra-ba-na* (119) *Si-ya-ti-is*
(138) *Ti-ig-ra-ka-u-da* (141) *Bat-ti-ya-van-ya-a*

Dans trois noms seulement il correspond au *d* :

(101) *Ḫal(?)-ti-da* (119) *Ba-gi-ya-ti-is* (124) *Ḫa-is-si-ya-ti-ya-is*

L'articulation du *t* avec la voyelle *i* est rendue, en scythique, d'une manière plus constante que la même articulation avec la voyelle *a*.

Dans les inscriptions unilingues nous conservons au signe la valeur de *ti*, ce qui nous permet de lire les noms suivants :

(163) *An-ti-'-i-ku-śu* (229) *Ḫa-zi-ti* (238) *Am-ti-ha-da-aś-ti*
(188) *Ḫat-ti* (237) *Ki-it-ti-e* (246) *Za-bat-ti*
(252) *Ar-gis-ti*

Ce dernier nom nous montre que ce signe a également la même valeur dans les inscriptions arméniaques.

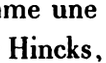
N° 103. *ti*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
Méd.-Scyth. . . . . .
(S. 5. — R. 44. — H. 109. — O. 39.)

M. Botta fait remarquer d'abord que les formes et sont des équivalents, soit comme signes isolés, soit comme éléments de signes

dans la composition d'autres caractères, et il en conclut que les deux signes et sont identiques.

M. de Saulcy, dans son premier mémoire (p. 9), rencontre ce signe dans le mot , qui traduit le perse *framatara*, « empereurs ». La forme des deux premiers signes de ce groupe lui paraît d'abord indécise, et il ne peut arriver à une lecture satisfaisante; mais, dans son second mémoire, la comparaison réitérée de plusieurs copies qui reproduisent le même signe ne lui laisse aucun doute sur la forme et le rôle de ce caractère; aussi il considère que le signe est un homophone du signe , qui est une dentale, c'est-à-dire un *t* ou un *d*, et il lit le groupe מתאיא en donnant au signe la valeur de ת.

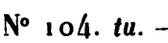
M. Luzzatto s'appuie sur les équivalences de M. Botta pour donner à ce signe la valeur d'une dentale, malgré les difficultés qu'il éprouve pour ramener les groupes qui renferment ce caractère à des formes indo-germaniques.

Sir H. Rawlinson, dans les nombreux passages de l'inscription de Bisitoun où il rencontre ce signe, lui donne la valeur de *ti*, et il le considère comme une variante certaine de la lettre  .

Le docteur Hincks, de son côté, ne fait aucun doute sur la nature de la dentale qui est exprimée par ce caractère et, de plus, il considère que la consonne doit s'articuler avec une voyelle indéterminée (*e* ou *o*), mais essentiellement distincte des signes qui expriment *ta* ou *tu;* aussi, tout en lui donnant la valeur de *ti*, il ne croit pas (p. 340) pour cela qu'il soit un homophone du signe , ainsi que les valeurs reconnues par Sir H. Rawlinson auraient pu le faire supposer. Il remarque, à l'appui de cette opinion, que le signe se trouve toujours devant la voyelle , tandis que le caractère précède toujours un .

Comme on le voit, la théorie des homophones n'était pas complétement abandonnée, et M. Oppert, tout en prenant pour base de ses déchiffrements l'absence de toute homophonie, ne pouvait cependant méconnaître la grande ressemblance qui existait entre la valeur des

deux signes et ; aussi il considère, suivant la théorie que nous avons déjà eu occasion d'exposer, le signe comme représentant la fusion du signe avec une aspiration, et il le traduit par *ti* en accentuant la voyelle de l'articulation pour distinguer la transcription des deux signes.

N° 104. *tu.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. n. — B. 87. — H. 111. — O. 31.)

M. Botta remarque d'abord que le signe de Khorsabad est le même que le signe des inscriptions trilingues. Ces signes alternent les uns et les autres avec deux variantes qui impliquent l'articulation de *t;* ainsi on trouve, dans les inscriptions de Khorsabad, = , de même que = dans les inscriptions trilingues.

M. Botta (*Mémoire*, p. 17) paraît tenté de décomposer ces deux signes en les partageant en deux parties dont l'une () répondrait à une voyelle, tandis que la seconde () serait un *m*. Mais nous avons vu que si M. Botta a quelquefois tenté ce moyen d'investigation, il l'a aussitôt proscrit; aussi il soupçonne que la lumière doit venir sur ce signe d'un autre côté. « Je pourrais, disait-il (*ibid.* « p. 18), donner avec certitude la valeur du signe si je possé- « dais l'inscription de Bisitoun; je sais en effet qu'on y trouve l'équi- « valent . M. Rawlinson m'a envoyé trois courtes lignes, et dans « ces trois lignes se trouve un nom propre indiqué, comme à Persé- « polis, par le clou perpendiculaire. Depuis la publication du mémoire « de M. Rawlinson j'ai cherché, parmi les noms propres, celui qui « pouvait se rapporter à cette inscription; je ne puis faire que des « conjectures, mais il m'a semblé que ces trois lignes devaient être la

« traduction assyrienne de la légende du mage Gaumatès; en voici la « première ligne :

« Les trois premiers signes sont, comme à Persépolis, le pronom « démonstratif; le premier, après le clou 𐎐, serait un *G*, si cette valeur « s'accorde bien avec la lecture probable de deux noms de pays à « Nakch-i-Roustam; le *m* est tel qu'il nous est donné par le nom d'Or- « muzd, il en résulte la valeur de *t* ou *th* pour le signe 𐎚, et par « conséquent pour son équivalent 𐎛. M. Rawlinson seul peut nous « dire si cette lecture est juste, puisque seul il connaît la place de ces « trois lignes dans l'original. »

M. Botta ne s'était pas trompé; il est évident que, s'il n'a pas donné la véritable articulation de ces deux signes, au moins il a déterminé, avec une grande perspicacité, le rôle qu'ils jouent dans la composition du mot. Ces deux signes contiennent, en effet, la dentale *t* et ne diffèrent que par les désinences qu'ils caractérisent. M. de Saulcy donne à ce caractère la valeur de *t* en s'appuyant sur les mêmes raisons que celles qui ont été mises en avant par M. Botta.

Les découvertes ultérieures ont démontré que le *t* de ce caractère s'articulait avec la voyelle *u*, et MM. Hincks, Rawlinson et Oppert lui ont donné l'articulation de *ta*, qui lui est acquise par la lecture des noms propres suivants :

Il correspond au 𐎓𐎐 arien dans le nom

(3) *A-na-'-i-tu*

Mais il correspond au 𐎐𐎠 arien dans les suivants :

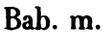
(51) *Par-tu-u* (86) *Sik-tu-va-at-ti*

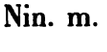
Dans les textes unilingues nous avons :

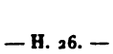
(159) *Tu-ba-'-al* (183) *Na-ba-tu* (247) *A-ra-an-tu*

Quant au signe 𐎚, M. Norris, dans sa récente publication assy-

rienne, persiste encore à lui donner la valeur de *ta* qu'il ne saurait avoir, au lieu de celle de *tav* que nous expliquerons lorsque nous nous occuperons des valeurs syllabiques complexes.

N° 105. *at, ad, aṭ.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

Méd.-Scyth. 

(S. ת. — R. 33. — H. 26. — O. 36.)

M. Löwenstern (*Exposé*, p. 38) lit le signe dans le mot qui correspond au pronom possessif; mais comme le même signe se trouve également comme le correspondant du mot qui signifie « père », il lui est impossible d'en tirer une valeur sérieuse.

M. Botta (*Mémoire*, p. 92) donne, parmi les équivalents, la forme archaïque de Ninive, qui lui paraît un équivalent certain. La lecture de quelques noms de Nakch-i-Roustam l'a conduit à reconnaître à ce caractère la valeur de *t*, mais avec cette valeur il est impossible de trouver, dans les langues sémitiques, un mot ayant le sens de « père » qui convienne à la forme que présente ce mot dans les inscriptions.

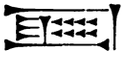
M. de Saulcy, dans son deuxième mémoire (*Recherches*, 27 nov. 1849, p. 17), arrive au même groupe (ligne 14 de l'inscription de Westergaard) qui, dans le texte répété quatre fois sur les murs de Persépolis, présente un sens certain, puisqu'il traduit toujours l'idée de « père ». « Il faut bien, ajoute notre savant commentateur, y voir « la représentation sémitique de l'hébreu אב; mais alors comment se « fera l'assimilation? » Ce n'est, en effet, que lorsque le rôle idéographique de ce signe a été bien fixé qu'on a eu l'explication de cette anomalie.

M. Luzzatto (*Étude*, p. 48 et 146) trouve la valeur de ce signe suffisamment confirmée par le nom de la « *Sattagédie* », dans lequel il figure, pour s'en servir à lire le mot qui veut dire père, *tata*. M. Luz-

zatto expliquait ainsi, sans s'en douter, du *médo-scythique*, car c'est précisément cette valeur qui convient au mot « père » écrit avec le même caractère dans cette langue. Mais ce signe a une autre valeur en assyrien; aussi il a fallu renoncer à voir, dans les idéogrammes, l'abrégé des mots qu'ils devaient exprimer, et on a dû en chercher la transcription dans la comparaison des passages parallèles où la même idée est exprimée phonétiquement.

La lecture de ce caractère est assurée par le dépouillement des noms propres que nous rappellerons ici :

(15) *Ḫa-sa-at-ri-i-ti*	(60) *Śa-at-ta-gu-u*	(86(*Sik-tu-va-at-ti-'*
(59) *A-ru-ḫa-at-ti*	(68) *Ka-at-pa-tuk-ka*	(88) *A-ra-ka-ad-ri*

N° 106. *it.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth. . . . .

(S. . . . — R. 34. — H. 27. — O. 37.)

M. de Saulcy est le premier qui ait essayé d'analyser ce signe. Après avoir d'abord cherché à scinder le caractère en deux parties, il s'aperçut bientôt que ce signe ne pouvait se prêter à cette analyse et que c'était un caractère complet; mais il ne parvint pas à lui donner une valeur satisfaisante.

M. Luzzatto éprouva la même difficulté que M. de Saulcy pour la détermination de ce caractère, et n'a pas été plus heureux.

Le Dr Hincks, le premier, a donné au signe la valeur de *it, id, yet, yed,* et elle a été adoptée par Sir H. Rawlinson. C'est pour les valeurs de *it, id, it* qu'il a été accepté par M. Oppert et par tous ceux qui s'occupent de la lecture des textes assyriens. Voici du reste la liste des noms propres qui en ont assuré la valeur :

(2) *Mi-it-ri*	(37) *U-vi-it-ta-na*	(201) *Pi-it-ru*
(18) *Na-bu-na-id*	(46) *Pi-id-di-is-ḫu-ri-is*	

N° 107. *ut.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

Méd.-Scyth.

(S. ⊓. — R. 41. — H. 112. — O. 38.)

Ce caractère est un de ceux, parmi les caractères simples, dont la détermination a souffert le plus de difficulté, parce que ce signe exprime, outre sa valeur syllabique simple, plusieurs valeurs syllabiques complexes et même des valeurs idéographiques; or le hasard a voulu que ce soit précisément dans un groupe qui comportait l'une de ces dernières valeurs qu'il s'est présenté d'abord aux recherches.

M. Löwenstern le rencontre pour la première fois dans le nom de la « Perse » et de la « Parthie ».

La position de ces groupes était parfaitement déterminée, il n'y avait pas à hésiter; et, en suivant l'analogie indiquée par le déchiffrement des autres noms propres, la valeur de ce signe était réellement *par*. C'est ainsi que le syllabisme, inaperçu dans les valeurs syllabiques simples, se caractérisait dès l'origine, à l'insu des savants eux-mêmes qui se livraient à ces recherches, par le dégagement de quelques valeurs complexes qui résultaient forcément de l'étude des noms propres; mais on ne pouvait pas les reconnaître dans un premier examen.

M. Botta donne, comme variante à ce caractère, le signe (*tu*), et cette variante lui paraît tellement fréquente qu'il ne craint pas d'affirmer qu'il a été indifférent de se servir de l'un ou de l'autre de ces caractères; il n'en est rien cependant, et la suite des recherches démontrera la différence qui existe entre ces deux caractères.

M. Löwenstern n'a pu arriver à aucun résultat sur ce signe parce qu'il avait cru reconnaître le nom de la « Perse » dans le groupe qui renferme le nom de la « Parthie »; c'était une erreur d'assimilation.

M. de Saulcy attribue à ce signe la valeur de *t* à la fin d'un mot qui exprime évidemment un féminin pluriel.

M. Luzzatto lui donne la valeur erronée de *b* ou *p* dans le dépouillement des noms de la « Parthie » et de la « Perse ».

Le Dr Hincks lit ce signe *tu* parce qu'il s'échange avec le signe , ainsi que M. Botta l'a constaté; mais il lui reconnaît aussi la valeur de *par* dans les noms de la « Parthie » et de la « Perse »; enfin, il y ajoute la valeur idéographique de *jour* dont nous n'avons pas à nous occuper. Le Dr Hincks n'abandonne pas toutefois ce signe sans lui avoir donné sa véritable valeur, car il lui attribue également celles de *ut* et *ud* comme résultant d'un grand nombre de lectures.

Sir H. Rawlinson lui donne d'abord la valeur de *tu* en se guidant sur le nom de *Nadintabaira* (Nidintabel), qui s'écrit à Bisitoun avec le signe . Le même échange se remarque du reste dans le nom de « Gaumatès ».

M. Oppert a, le premier, précisé la valeur de ce signe en expliquant toutes les difficultés qui en avaient jusqu'alors entravé le déchiffrement. L'une des valeurs syllabiques de ce signe est certainement *ut*, *ud*, elle paraît même être sa valeur originelle dans l'écriture anarienne. Cette valeur ne s'explique pas par la présence de ce signe dans le nom du Mage, car alors il a une valeur complexe, *tam* ou *tav*, qui reproduit un des cas de l'ancienne déclinaison assyrienne, et explique ainsi la permutation de ce signe avec celui dont nous avons parlé, , qui a la valeur de *tam* ou *tav*, et qui satisfait pleinement aux exigences du déchiffrement.

Telle est la dernière des valeurs syllabiques simples qui résultent du dépouillement des noms propres; nous allons maintenant étudier l'application de ces valeurs à la lecture des textes.

CHAPITRE IV.

APPLICATION DES VALEURS SYLLABIQUES SIMPLES. LOIS PHONÉTIQUES DE L'ASSYRIEN.

Les noms propres que nous avons relevés et la discussion des signes qui les transcrivent nous ont permis de constater déjà la valeur d'un certain nombre de caractères : ces caractères expriment les syllabes simples du syllabaire assyrien.

Arrivés à ce point, le problème du déchiffrement est résolu, puisque la connaissance de ces valeurs doit nous conduire à déterminer celles qui nous restent encore à étudier. Toutefois, avant d'aborder les nouvelles difficultés que l'écriture anarienne comporte, il convient de contrôler les valeurs qui résultent du dépouillement des noms propres par leur application dans les textes, et d'en déduire les lois phonétiques que cette application nous permettra de saisir.

Le syllabisme de l'écriture anarienne nous présente, par sa complication même, les moyens de contrôle les plus nombreux et les plus satisfaisants.

Nous savons d'abord qu'il est facile de distinguer les groupes idéographiques des groupes phonétiques.

En effet, si les groupes sont idéographiques, ils restent immobiles et invariables, quel que soit dans la phrase le rôle des mots qu'ils expriment. Comment toucher à des groupes dont toute la valeur repose sur la *forme* même des signes qui les composent?

Si les groupes sont phonétiques, les mots qu'ils expriment varient suivant les flexions de l'idiome, et dès lors les signes syllabiques va-

rient, même lorsque les articulations consonnantes restent les mêmes. Lorsque l'idiome assyrien était encore indéterminé, ces nuances suffisaient déjà pour indiquer le rôle phonétique des signes dans les groupes; mais ces valeurs sont devenues de plus en plus évidentes à mesure que l'idiome s'est caractérisé lui-même, et que les flexions ont été plus rigoureusement établies.

Aujourd'hui l'idiome assyrien est bien déterminé: c'est une langue sémitique dont la nature avait été indiquée par les premiers explorateurs. Le vocabulaire et la grammaire se sont formulés longtemps avant que la lecture des signes fût achevée. Un petit nombre de mots bien lus et de phrases bien comprises a suffi pour établir les lois générales qui régissent l'idiome : maintenant le caractère de l'idiome pèse à son tour sur les lectures, et offre ainsi des moyens d'investigation que nous ne pouvons plus négliger.

On sait que les langues sémitiques présentent, derrière chacune des expressions de l'idiome, des racines qui se formulent d'une manière abstraite, dans l'écriture phénicienne, par un groupe généralement trilitère. Si l'écriture anarienne ne permet pas de saisir cette particularité dans le groupe assyrien, comme elle doit exister dans la langue, nous la retrouvons dès que nous transcrivons les articulations assyriennes avec le même système graphique.

Les racines des verbes entiers se dégagent facilement des groupes, et il est aisé de reconnaître promptement la présence des consonnes qui les caractérisent; aussi nous pouvons poser en principe quelques indications générales qui pourront nous guider dans nos recherches.

« Toutes les fois que des groupes différents nous présenteront des « signes qui renferment les mêmes consonnes, avec des voyelles diffé- « rentes, nous pourrons les rattacher à des racines d'une même expres- « sion.

« Toutes les fois que des groupes différents nous présenteront des « signes qui renferment les mêmes voyelles avec des consonnes diffé- « rentes, nous pourrons les rattacher aux mêmes formes de racines « différentes.

« Toutes les fois qu'une articulation constante se trouvera dans des « groupes qu'on pourra rattacher à des racines différentes, cette articu- « lation exprimera le jeu d'une servile dont on pourra souvent déter- « miner la nature et la fonction. »

Nous allons essayer maintenant de lire, dans les textes, des groupes composés des signes que nous connaissons déjà, pour en déduire les lois phonétiques propres à l'assyrien. Ces lois sont très-simples : M. Oppert les a formulées dans des termes que nous croyons devoir rappeler ici, parce que nous ne pourrions les présenter d'une manière plus concise.

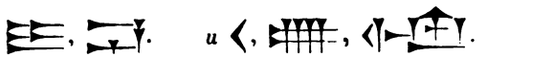
« L'assyrien, dit-il, a les articulations de la langue hébraïque et sy- « riaque; il se rapproche, pour les lois phonétiques, de l'hébreu et de « l'arabe, et s'écarte des langues araméennes. » (*Gramm. assyr.* 2e édit. p. 3, § 6.)

Nous allons maintenant étudier successivement les signes dont nous avons constaté les valeurs, en examinant leur rôle dans les groupes qui expriment les différentes parties du discours.

VOYELLES.

L'écriture assyrienne présente un certain nombre de caractères pour exprimer les voyelles. Nous avons dit que ces caractères n'ont aucun représentant dans l'alphabet hébraïque, où toutes les lettres sont consonnes; aussi c'est conventionnellement que nous les avons rangés sous quelques-unes des lettres phéniciennes, qui restent sans représentant spécial dans l'écriture anarienne.

Ces trois voyelles, qui répondent aux trois voyelles ariennes 𐎠, 𐎡, 𐎢, sont exprimées en assyrien par les signes suivants :



Nous allons maintenant en examiner successivement l'emploi.

Le signe 𒀀 se rencontre avec la valeur de la vocale que nous lui avons reconnue, par exemple dans les mots :

, *a-bu* « père » (Sargon, *les Fastes*, l. 167), subst. masc. sing. héb. אָב. L'idéogramme traduit le perse *pitâ*.

, *a-ḫu* « frère » (Syll. de Sard. *W. A. I.* t. II, pl. 2, l. 276), subst. masc. sing. héb. אָח. L'idéogramme traduit le perse *brâtâ*.

Pour nous convaincre que le signe 𒀀 ne traduit que la voyelle de l'א, il nous suffit de citer quelques exemples dans lesquels cette voyelle est jointe à une lettre différente, tels que :

, *a-lik* « marche » (Darius, *Bisit.* l. 86), R. הלך, héb. הָלַךְ et יֶלֶךְ. L'impératif traduit le perse *paraidiy*.

, *a-si-ib* « habitant » (Sargon, *Taur.* g. l. 146), R. אשב, héb. יָשַׁב, part. kal. La même forme traduit le perse *adaraya* (Darius, *Bisit.* l. 41).

, *a-ra-aḫ* « mois » (Sargon, *Taur.* g. l. 66), héb. יֶרַח. L'idéogramme traduit le perse *máha* (Darius, *Bisit.* l. 15 et *passim*).

Ce signe caractérise, dans les formes verbales, la première personne de l'aoriste kal d'un grand nombre de verbes, tels que :

, *a-duk* « j'ai tué » (Darius, *Bisit.* l. 9, 29), R. דוך, héb. דּוּךְ « broyer ». Cette forme traduit le perse *avâźanam* (*loc. cit.*).

, *a-ku-uṣ* « j'ai écorché » (Sargon, *les Fastes*, l. 35), R. כוץ, héb. נוּז « tondre ».

, *a-na-bu* « j'ai annoncé » (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, l. 40). R. נבא, héb. נָבָא « proclamer ».

, *a-ra-mu* « j'ai exalté » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, col. 1, l. 28). R. רום, héb. רוּם « être haut ».

Dans le corps des mots, après des signes terminés en voyelle, et devant des signes commençant par une consonne, le signe 𒀀 apparaît

pour exprimer l'allongement de la voyelle telle que nous pouvons le constater dans quelques formes féminines, par ex.

, *da-am-ga-a-ti* « glorieux » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 1; *Ibid.* pl. 56, c. VII, l. 3). R. דמק.

Quand ce signe se trouve entre deux syllabes devant une syllabe commençant par une voyelle, il a alors une valeur propre et nous le prononçons *ia* ou *ai*. C'est du reste avec cette valeur qu'il remplace quelquefois le suffixe de la première personne.

La combinaison , à laquelle nous donnons la valeur de *ai*, dont nous avons vu le rôle dans les dérivés des noms de pays pour exprimer la personne native, se rencontre dans les mots suivants :

, *ai* « jusqu'à ce que » (Sargon, *les Fastes*, l. 190), héb. אַי.

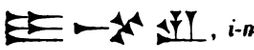
, *ai-bu* « ennemi » (Sargon, *Taar.* g. l. 42; Botta, pl. 41), héb. אֵיב « haïr ».

, *ka-ai-nav* « prêtre » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, c. 1, l. 17), héb. כֹּהֵן.

, *da-ai-nuv* « juge » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 55, c. IV, l. 29), héb. דּוּן « juger ».

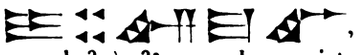
La voyelle *i* est exprimée par deux signes qui ont des valeurs analogues, mais des rôles tellement tranchés, dans certaines circonstances, qu'il est impossible de les confondre.

Le exprime évidemment la voyelle *i* et caractérise, avec cette valeur, toutes les troisièmes personnes de l'aoriste lorsqu'elles forment avec cette voyelle une syllabe distincte :

 , *i-mu-ru* « il vit » (Darius, N. R. l. 20), 3e pers. kal. Cette forme traduit le perse *didiy*, R. אמר.

, *i-na-as-su-nu* « ils portaient » (Darius, N. R.

l. 10), 3e pers. plur. paël. Cette forme traduit le perse *abarantâ*, R. נשא, héb. נָשָׂא « élever ».

 , *i-si-im-ma-'* « ils obéissent » (Darius, *Bisit.* l. 37), 3e pers. plur. aoriste shaphel. Cette forme traduit le perse *patiyâisa*. R. שמע, héb. שָׁמַע « entendre ».

Le paraît s'employer au lieu de l' à la première personne des verbes qui commencent par un א pour répondre alors à la combinaison אִא :

, *e-nu* « je dis » (Sardanapale III, *W. A. I.* pl. 18, l. 40), R. ענה, héb. עָנָה « prendre la parole ».

, *e-mi-du* « j'imposai » (Sargon, *Pavé*, g. l. 54), R. עמד, héb. עָמַד « établir ».

Cependant la présence du signe n'emporte pas nécessairement un א à la racine. Nous lisons en effet :

, *e-is-si-is* « j'ai fait fonder » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 19). 1re pers. aor. paël, R. אשש,

, *e-ri-ni* « pin » (Salman. *Obél.* Layard, pl. 88, l. 30), héb. אֹרֶן.

Dans tous les cas ces deux caractères s'emploient pour exprimer l'allongement de la voyelle dans des circonstances analogues à celles que nous avons indiquées à propos de la voyelle *a* :

, *li-i-ti* « la force » (Assar. *W. A. I.* I, pl. 46, col. IV, l. 40).

, *ma-di-i-tav* « nombreux » (Darius, Pers. *passim*).

Dans certains cas la voyelle est supprimée, et alors, quand elle est représentée par le signe , le signe de l'articulation précédente est souvent remplacé par un autre caractère dont l'emploi ne paraît pas arbitraire. La plupart des syllabes simples à la voyelle *i* désinente

ont ainsi des doubles représentants sur lesquels nous reviendrons en temps et lieu, et ces signes nous indiquent suffisamment une certaine nuance dans ces deux vocales, qu'il serait cependant téméraire de préciser.

Le signe se prête devant le signe à la combinaison *ya*, particulièrement pour exprimer le suffixe de la première personne; jamais le signe ne se prête à cette combinaison: il y a donc, entre ces deux signes, une différence que nous devons maintenir rigoureusement dans nos transcriptions.

La voyelle *u* est exprimée par trois signes qui doivent également avoir des rôles différents.

Le signe paraît être le signe qui a les applications les plus étendues: au commencement des mots, il forme une syllabe distincte; au milieu et à la fin, il ne sert qu'à indiquer la prolongation de la voyelle.

, *u-ru-uḫ* « route » (Sargon, *les Fastes*, l. 114, 118), R. ארח, héb. אָרַח « voyager ».

, *u-zu-un* « oreille » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 52), subst. fém. sing. R. אזן, héb. אֹזֶן.

Il figure à la première personne de l'aoriste des verbes qui forment avec cette vocale une syllabe distincte, et correspond alors à אָ:

, *u-ki-in* « j'ai posé » (Sargon, *Plaques de Khorsabad*), 1re pers. sing. aoriste kal. R. כון, héb. כּוֹן « être debout ».

, *u-ul-la-a* « j'ai fait élever » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. IX, l. 28). R. עלה, héb. עָלָה, ar. علا « monter, s'élever ».

, *u-ḳa-li* « j'ai réuni » (Sargon, *les Fastes*, l. 144). R. קלה, héb. קָלַה « se rassembler ».

Cependant dans les textes antiques nous trouvons quelquefois à la place de :

, *u-ti-ir* « j'ai rétabli » (Hammourabi, M. pl. I, c. I, l. 24), 1re pers. aoriste shaphel. R. תור, héb. תּוּר « explorer ».

Mais dans les textes récents nous trouvons :

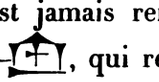
, *u-ti-ra* « j'ai restitué » (Sargon, *Annales*, 7e camp. l. 9).

Si ces deux signes sont dans une relation telle que 𒌋 puisse se substituer à 𒅀, la réciproque n'est peut-être pas vraie ; le signe 𒌋 ne paraît pas se trouver à la troisième personne des verbes qui comportent cette vocalisation ; c'est toujours le signe 𒅀 qui se prononce alors *ya* et correspond à la transcription ʾ :

, *yu-na-as-si-ḳu* « ils embrassèrent » (Sargon, *les Fastes*, l. 149). R. נשׁק, héb. נָשַׁק « embrasser ».

Le signe 𒅀 apparaît devant la voyelle 𒄿 pour exprimer la combinaison *uya* :

, *abu-u-ya at-tu-u-ya* « mon père » (Xerxès, *Inscr.* c, l. 23).

Le signe 𒌋 exprime souvent la conjonction copulative, et alors il n'est jamais remplacé par le signe 𒅀 mais bien par le signe  , qui remplit plus spécialement cette fonction ; c'est du reste la seule circonstance dans laquelle ce signe ait sûrement la valeur de *u*. Les exemples de substitution sur lesquels nous avions cru pouvoir nous appuyer pour annoncer que ce signe peut remplacer le signe 𒌋 dans le corps et à la fin des mots ne nous paraissent pas concluants, et dès lors nous devons retirer notre assertion (Conf. *supra* p. 283).

ARTICULATIONS CONSONNANTES.

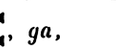
Les articulations des gutturales, des dentales et des labiales correspondent aux articulations des mêmes lettres dans les autres langues sémitiques, et n'offrent en général que peu d'exceptions.

L'alphabet arien ne nous fournit que deux gutturales pour correspondre aux trois gutturales assyriennes.

Nous avons pour correspondre aux articulations du signe 𒀀 qui

exprime le *g* devant *a* et *i*, et du signe qui exprime le *g* devant *u*, les articulations du ג communes à toutes les langues sémitiques.

Les articulations simples à la consonne initiale qui en dépendent sont rendues, en assyrien, par les signes

 ga, *gi*,  *gu*.

Nous lisons avec ces signes :

ga-ri-ya « mes ennemis » (Sargon, *les Fastes*, l. 16), subst. masc. plur. avec le suffixe de la 1re pers. masc. sing. R. גרה, héb. גָּרָה, chald. גְּרָה, syr. ܓܪܐ « provoquer, frapper ».

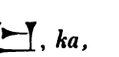
gi-is-li-su « sa prétention » (Sargon, *les Fastes*, l. 118). R. גשל.

gu-su-ri « poutres » (Sargon. *Taur.* g. Botta, pl. XLVI, l. 65; pl. LX, l. 73), subst. masc. plur. R. גשר, chald. גְּשַׁר « pont », ar. جسر.

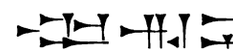
gu-ru-ni « aire à blé » (Samas H. *W. A. I.* t. I, pl. 31, c. IV, l. 30), subst. masc. plur. R. גרן, héb. גֹּרֶן, chald. גּוֹרֶן « aire à blé ».

Nous avons, pour correspondre aux articulations du כ, le signe qui exprime le *k* devant *a*, *i*, et le signe qui exprime le *k* devant *u*.

Les articulations qui en dépendent sont rendues en assyrien par les signes

ka, *ki*,  *ku*.

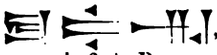
ka-aś-pa « argent » (Nabuchod. *W. A. I.* t. I, pl. 54, c. VIII, l. 58). R. כסף, héb. כֶּסֶף, chald. כַּסְפָּא, syr. ܟܣܦܐ « argent ».

 *ka-ri-e* « fossé » (Hammour. M. pl. 1, c. 1, l. 25; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 49). R. כרח, héb. כָּרָה, chald. כְּרָא « percer ».

ki-na *ki-ni* « nid » (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. 1, l. 49, 51), héb. קֵן.

ki-ni-is « fortement » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 36). R. כון, héb. כּוּן « se tenir droit ».

, *ku-un* « la force » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 2; Sargon, *les Fastes*, l. 12).

 , *ku-ap-ri* « bitume » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 56, c. VI, l. 61). R. כפר, héb. כֹּפֶר.

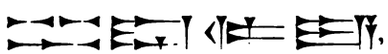
Les articulations du ק (*ḳ*) sont propres aux langues sémitiques et n'existent pas dans la langue perse; nous n'en avons pas moins constaté les différents représentants dans l'écriture assyrienne à l'aide des noms propres des inscriptions unilingues, et nous avons trouvé :

, *ḳa*, , *ḳi*, , *ḳu*.

Nous lisons ces différentes articulations dans les mots suivants :

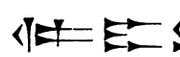
, *u-bat-ti-ḳa* « j'ai traversé » (Sargon, *les Fastes*, l. 128), 1re pers. sing. aor. paël. R. בתק, héb. בָּתַק « percer ».

, *u-daḳ-ḳi-ḳu* « j'ai broyé » (Sargon, *Revers de Plaques*, l. 13), 1re pers. sing. aor. paël. R. דקק, héb. דָּקַק « frapper ».

 , *ḳu-ra-di-ya* « mes soldats » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 6), subst. masc. plur. avec le suffixe de la 1re pers. du sing. R. קרר.

Ces exemples, que nous pourrions multiplier, suffiraient déjà pour donner la preuve de la solidité des valeurs qui ont été constatées; mais il y a plus, nous pouvons quelquefois saisir les nuances de la vocalisation dans des groupes qui se rattachent à la même racine; ainsi les dérivés de la racine דוך « tuer », hébreu et chaldéen דּוּךְ « frapper », arabe دَقَّ, dont quelques-uns, dans les textes trilingues, traduisent le perse *avázanam* « je tuai », ou *zadiy* « frappe », nous donnent :

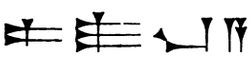
, *du-ka-'* « tue » (Darius, *Bisit.* l. 69, 79).

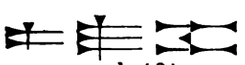
 , *di-i-ki* « morts » (Darius, *Bisit.* l. 63).

, *du-ku* « mort » (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, l. 52).

Les dérivés de la racine פשׂק, que nous traduisons par ces mots « sinueux, tortueux, difficile à traverser », en les rattachant à l'hébreu פָּשַׂק « contourner », donnent :

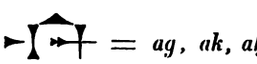
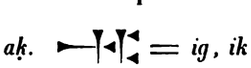
, *pa-as-ḳi* (Tigl. Pil. I, *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 73).

 , *pa-as-ḳa-ā-ti* (Sargon, *les Fastes*, l. 15).

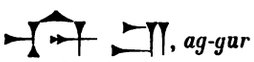
 , *pa-as-ḳu-ti* (Sardanapale III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, c. I, l. 43).

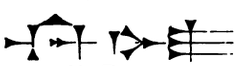
Nous ne pourrons pas sans doute trouver, pour toutes les articulations assyriennes, des racines qui offrent autant de dérivés; mais le principe est posé, et la lecture des textes en donne à chaque instant l'application.

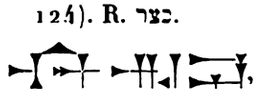
Les articulations des gutturales avec la consonne initiale fournissent neuf signes pour les représenter, mais les articulations des trois mêmes consonnes, avec les trois voyelles initiales, sont exprimées par trois caractères seulement, de sorte que nous avons :

 = *ag, ak, aḳ.*  = *ig, ik, iḳ.* = *ug, uk, uḳ.*

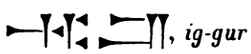
Nous lisons ainsi, avec le même signe, les dérivés des racines qui renferment l'une ou l'autre de ces trois consonnes :

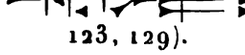
 , *ag-gur* « j'ai ruiné » (Sargon, *les Fastes*, l. 34). R. גגר, chald. יְגַר « renverser », d'où « tas de pierres ».

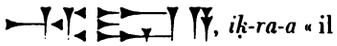
 , *ak-ṣu-ra* « j'ai disposé » (Sargon, *les Fastes*, l. 98, 124). R. כצר.

 , *aḳ-ri-e* « j'ai invoqué » (Sargon, *les Fastes*, l. 167). R. קרא, héb. קָרָא « invoquer ».

De même que nous lisons avec la seconde voyelle :

 , *ig-gur* « il ruina » (Samas H. *W. A. I.* pl. 30, c. II, l. 30).

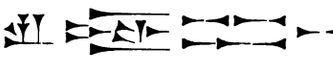
 , *ik-ṣu-ra* « il disposa (Sargon, *les Fastes*, l. 34, 123, 129).

 , *iḳ-ra-a* « il invoqua » (Sargon, *les Fastes*, l. 55).

Enfin avec la troisième voyelle nous lisons :

, *du-ru-ug* « précipice » (Sargon, *les Fastes*, l. 14). R. דרג. (Les dérivés donnent *du-ur-gi*, Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 12, c. IV, l. 56.)

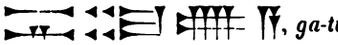
, *a-du-uk* « j'ai tué » 1re pers. aor. kal (Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 13, col. V, l. 51). R. דוך.

 , *ru-uḳ-ḳu-ti* « éloigné » (Xerxès, *Inscr.* D, l. 8).

Si nous ajoutons à ces exemples qu'aucun fait ne nous a révélé, jusqu'ici du moins, l'existence d'un signe spécial pour exprimer autrement ces syllabes simples à la voyelle initiale, il nous semble qu'il est inutile d'insister plus longtemps pour être convaincu de la solidité de la triple valeur de chaque signe.

Nous devons remarquer ici que la prononciation a pu et a dû varier dans les langues sémitiques, soit d'une langue à une autre, soit dans les mêmes dialectes; il est même établi que le ṯ organique s'est altéré en ס à Ninive et en ז à Babylone. Ainsi nous trouvons un monogramme dont la signification n'est pas douteuse : il traduit le perse *daçta* « main », et se transcrit dans une phrase fréquente dans les inscriptions, où il signifie « ma main »;

A Babylone :

 , *ga-tu-ya* (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 15);

A Ninive :

, *ḳa-ti-ya* (Sargon, *Tab. vot.* l. 20; Oppert, *E. M.* t. II, p. 345),

ce qui implique une racine essentiellement assyrienne, נחא à Babylone et קחא à Ninive, avec le sens que la traduction perse lui impose.

Nous trouvons également :

A Ninive :

, *kaḳ-ḳa-ri*.

A Babylone :

, *ga-ga-ri* (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 45),

pour correspondre à la racine כבר « terre, univers », dont une forme traduit le perse *bumi* dans les inscriptions trilingues.

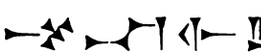
Cette incertitude sur la transcription de quelques signes laisse, dans certains cas, de l'indécision sur la lecture des dérivés qu'on pourrait rattacher à deux racines différentes. Ainsi nous avons :

, *mi-gi-ir* (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, c. I, l. 4),

qu'on peut rattacher soit à la racine מגר, héb. « bénir », soit à la racine יקר, syr. ܝܩܪ « honorer ».

Malgré cela M. Oppert affirme que l'équivalence des gutturales assyriennes avec les mêmes articulations hébraïques, syriaques et arabes, doit être maintenue comme la règle que ces exceptions ne font que confirmer (*Gramm. assyr.* 2e édit. § 10).

La règle peut être prouvée par un exemple bien frappant : l'assyrien, comme l'hébreu et le chaldéen, connaît les deux racines נשך et נשק ; or les inscriptions nous donnent, pour la racine נשך qui veut dire « mordre », dans le nom d'un chien de Sardanapale, le dérivé

 , *mu-na-si-ku* « celui qui mord » (Inscr. inéd. M. B.),

et pour la racine נשק, qui veut dire « embrasser », nous trouvons dans cette formule fréquente qui suit la soumission des vaincus, réduits à embrasser les pieds du vainqueur :

, *yu-na-as-si-ku* « ils embrassèrent » (Sargon, *les Fastes*, l. 149).

Il suit de là que le sens seul de la phrase peut nous guider pour savoir à laquelle des deux racines il faut rapporter cette forme, que nous trouvons dans le Prisme d'Assarhaddon :

, *u-na-as-si-ik* *W. A. I.* pl. 46, col. IV, l. 1),

parce qu'elle est écrite avec un caractère qui se prête aux deux articulations.

L'exception se confirme par les dérivés de la racine פכר ou פקד, héb. פָּקַד « inspecter ». Nous avons en effet :

, *pa-ki-id* « celui qui administre » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 13).

, *pa-ḳi-da-at* « celle qui administre » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 47, c. IV, l. 26).

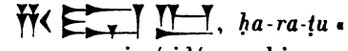
Les articulations du ח que nous avons constatées par la comparaison des articulations du signe arien se rattachent aux gutturales. Dans l'idiome arien ce signe répond tantôt au *k* zend et tantôt au *kh* sanscrit; dans les dialectes iraniens modernes il paraît répondre au ح et au ه. Les exemples sont, du reste, peu nombreux; il a disparu comme caractère initial dans les langues modernes.

Les signes anariens qui en expriment les articulations assyriennes sont :

, *ḫa*, , *ḫi*, , *ḫu*.

La lecture des textes nous donne les exemples suivants :

, *ḫa-am-ma-mi* « éléments » (Sargon, *les Fastes*, l. 14). R. חמם, héb. חָמַם « échauffer ».

 , *ḫa-ra-ṭu* « sceptre » (Sardanapale VI, *Syll.* le plus souvent exprimé idéographiquement dans les textes). R. הרט, héb. הֶרֶט « verge ».

, *ḫi-iṭ-ṭi*, , *ḫi-ṭa-ṭi* « péché » (Sargon, *les Fastes*, l. 35-51). R. חטא, héb. חֵטְא, chald. חֵטָא, syr. « pécher ».

, *ḫi-ri-it* « épouse » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 56, col. VI, l. 60). R. חרה.

, *ḫu-ra-ṣu* « or » (Sardan. VI, *Syll.* le plus souvent exprimé idéographiquement dans les textes, *passim*). R. חרץ, héb. חָרוּץ.

Nous trouvons du reste les dérivés d'une même racine qui nous le montre conservé ou adouci; on lit par exemple :

, *yu-ma-'-ir* « il imposa » (Salm. Lay. *Obél.* l. 160; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 12);

, *yu-ma-ḫa-ru* « ils imposèrent » (Caillou de Michaux, *W. A. I.* t. I, pl. 70, c. II, l. 23),

qui dérivent d'une racine que nous transcrirons מהר ou מחר, avec le sens de « imposer ».

Les dentales assyriennes ont été déterminées par une assimilation, pour ainsi dire constante, des articulations de l'alphabet arien.

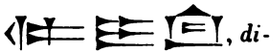
Le *d* est rendu, dans l'écriture des Achéménides, par trois caractères : devant *a*, devant *i*, devant *u*, dont les articulations répondent aux caractères syllabiques

, *da*, , *di*, , *du*.

Nous en trouvons l'emploi dans les mots suivants :

, *da-na-an* « puissance » (Sargon, *les Fastes*, l. 145). R. דנן « dominer ».

, *da-ru-ti* « éternels » (Hammourabi, *M.* pl. 1, l. 16). R. דר, héb. דור « âge, génération ».

 , *di-i-ku* « tué » (Darius, *Bisit.* l. 13). R. דוך « tuer » (*diku* traduit le perse *avazata*).

, *du-ka-'* « tue » (Darius, *Bisit.* l. 69).

Le *t* arien est rendu par deux signes : devant *a* et *i*, devant *u*. Les articulations syllabiques qui répondent à ces deux caractères sont, en assyrien :

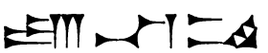
, *ta*, , *ti*, , *tu*.

Le *t* est radical ou servile. Nous lisons, avec l'articulation *ta*, le *t* radical :

, *u-rat-ta-a* « j'ai disposé » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 42, l. 78). R. רתא.

Le *t* servile se rencontre avec cette vocalisation dans un grand nombre de cas, par exemple à la seconde personne de l'aoriste des verbes qui comportent cette vocalisation :

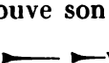
, *ta-ba-na-an-ni* « tu m'as créé » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 63). R. בנה, héb. בָּנָה « construire ».

 , *ta-na-am-ba* « tu proclames » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 57). R. נבא, héb. נָבָא « annoncer ».

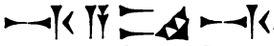
Le *t* servile prosthétique forme des dérivés de la nature de ceux-ci :

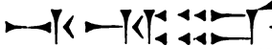
, *ta-lid-ti* « la naissance » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 42, l. 100). R. הלד « engendrer », héb. תולדת.

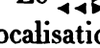
, *ta-al-la-ak-ti* « la conduite » (Nabuch. *Inscript. du canal, W. A. I.* t. I, pl. 52, n° 4, c. II, l. 12). R. הלך.

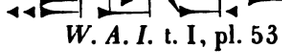
Le  trouve son application dans les mots suivants :

, *ti-la-ni-is* « comme des collines » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 14). R. תל, héb. תֵּל « colline ».

 , *ti-ya-am-ti* « la mer » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 2, l. 15). R. תהם.

 , *ti-ik-li-ya* « ma dépendance » (Sargon, Botta, pl. 159, salle XIV, n° 3, l. 2). R. תכל, chald. תקל « peser ».

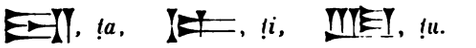
Le  s'emploie dans les dérivés des mêmes racines, avec une vocalisation différente, par exemple :

 , *tu-ku-ul-ti-su* « sa dépendance » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 2, l. 12).

Il caractérise la seconde personne de l'aoriste de certaines voix qui comportent cette vocalisation :

, *tu-us-ti-ib-bi-ru* « tu as soumis » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 67), 2e pers. sing. iphtaal. R. שבר, héb. שָׁבַר « rompre ».

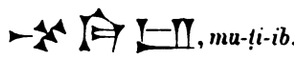
Le ט est une lettre étrangère à l'alphabet arien et les noms propres perses n'ont pu, par conséquent, nous servir pour déterminer directement les signes assyriens qui représentent les articulations de cette consonne. On a cependant constaté, pour les exprimer, les signes :

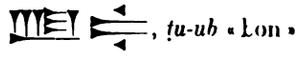
 , *ṭa*, *ṭi*, *ṭu*.

Ces signes nous ont offert une anomalie qui avait pu faire croire à l'absence de caractères spéciaux pour cette série d'articulations; nous avons vu, en effet, que les articulations *ṭa* et *ṭi* sont rendues par les signes qui représentent *da* et *di*. Mais la présence d'un caractère spécial pour représenter la syllabe formée avec la troisième voyelle nous a prouvé que ces deux signes répondaient bien à ces deux articulations. Nous en avons la confirmation par les dérivés des racines qui renferment un ט, et qui s'articulent avec des voyelles différentes.

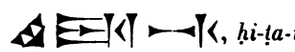
Ainsi la racine טוב, qui se rencontre dans toutes les langues sémitiques, héb. טוֹב, chald. טָאֵב, syr. ܛܒ, ar. طوب, nous donne :

, *ṭa-a-bu* « bon » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 72; Sargon, *les Fastes*, l. 157).

 , *mu-ṭi-ib*. Part. aphel (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. IX, l. 62).

 , *ṭu-ub* « Lon » (Sargon, Botta, p. 9, l. 147, *les Fastes*, l. 193).

Les dérivés de la racine חטא « pécher » nous donnent :

 , *ḫi-ṭa-ṭi* (Sargon, *les Fastes*, l. 51).

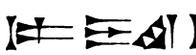
, *ḫi-iṭ-ṭi* (Sargon, *les Fastes*, l. 35).

, *ba-la-aḷ* « vivant » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 8). R. בלט. (La variante donne *ba-la-ṭu.*)

, *at-tar* « je devins » (Darius, *Bisit.* l. 5), 1re pers. aor. R. תור. Perse *âham.*

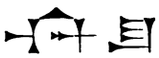
Pour le signe nous trouvons :

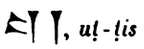
, *id-di-na* « il a donné » (Xerxès, *Inscr. de Van,* l. 4).

 , *ṭi-iḷ-ṭi* « argile » (Sennach. Layard, pl. XLI, l. 29), héb. חֹמֶר « argile ».

, *it-tar* « il devint ».

Enfin pour le signe nous trouvons pareillement :

 , *ak-su-ud* « j'ai pris » (Tigl. Pil. I, *W. A. I.* t. I, pl. 11, c. III, l. 101). R. נשׂר.

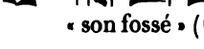
 , *uṭ-ṭis* « j'ai laissé » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 46, c. III, l. 9). R. נטשׁ, héb. נָטַשׁ « abandonner ».

, *su-ut-bi* « fait suivre » (Sargon, *Inscript. du harem.* O. *E. M.* t. II, p. 354), impér. saph. R. תבע, ar. تَبِيعَة « sujet ».

Les exemples dans lesquels le signe a la valeur de *ut* à la fin des mots sont assez nombreux; cependant il ne faut pas oublier que les mots terminés par ce caractère peuvent souvent se prononcer *ut* ou *tav*, à cause de la double valeur qu'il comporte.

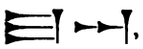
Lorsque le ת radical ou servile précède immédiatement une articulation qui commence par un שׁ, le ת influe sur cette sifflante et elle se change en ס; mais alors le ת s'assimile quelquefois à la sifflante. Ainsi on trouve :

, *ḳa-aś-śu* pour , *ḳa-at-śu* « sa main » (Comp. Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 44, et les passages identiques).

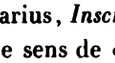
, *ḥi-ri-iś-śu* pour  , *ḥi-ri-it-śu* « son fossé » (Comp. Nabuch. *W. A. I.* pl. 56, c. VI, l. 30, et *ibid.* l. 60).

Nous lisons avec ces caractères :

, *ba-a-bu* « porte » (Sard. IV, *Syll. W. A. I.* t. II, pl. 2, l. 365). Le monogramme traduit le perse *duvarti* (Xerxès, *Inscr. D*, l. 10); chald. בְּבָ « porte, tribunal ».

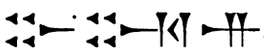
 , *ba-an* « fils » (Sargon, *Revers de plaques*, l. 10), héb. בֵּן « fils ».

, *ba-tu-la-ti* « filles » (Sard. III, *W. A. I.* t. I, pl. 22, c. II, l. 110), héb. בְּתוּלָה, chald. בְּתוּלָא « vierge ».

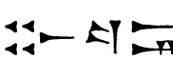
, *bi-it* « maison » (Darius, *Inscr. L*). Le monogramme  traduit le perse *tacaram* dans le sens de « demeure », et l'expression phonétique le perse *vithiya* dans le sens de « famille », héb. בַּיִת, chald. בֵּיתָא « maison, famille ».

, *bi in-ti* « fille » (Sargon, *les Fastes*, l. 30).

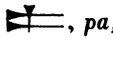
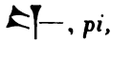
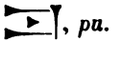
, *bi-nu-ut* « créature » (Samas H, *W. A. I.* t. I, pl. 29, c. 1, l. 16). R. בנה, héb. בָּנָה « créer ».

 , *bu-uṣ-rat* « lieux inaccessibles » (Sargon, *les Fastes*, l. 41). R. בצר.

, *bu-tu-uḳ-ti* « perforation » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 56, c. VI, l. 47). R. בתק.

 , *bu-uṭ-ni*, nom d'arbre « le pistachier » (Sargon, *les Fastes*, l. 159), héb. בָּטְנִים « pistaches ».

Le signe , qui exprime le *p* devant les trois voyelles, correspond également au *p* persan et zend, ainsi qu'au פ des Sémites, pour les articulations duquel l'assyrien présente les trois caractères syllabiques

 , *pa*,  , *pi*,  , *pu*.

Nous lisons avec ces caractères :

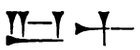
, *pa-li-ḫu* « adorant » (Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 45). R. פלח, héb. פָּלַח « adorer ».

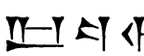
, *pa-ri-e* « âne » (Sargon, Botta, pl. 72, l. 6), héb. פֶּרֶא.

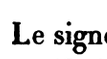
, *pi-ḫa-at* « gouvernement » (Sargon, Botta, pl. 74, l. 2), chald. פַּחַת « gouverneur ».

, *pi-i* « bouche » (Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 24), héb. פֶּה « bouche ».

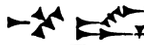
On sait la tendance que les articulations qui dépendent du *b* ou du *p* ont à se transformer en *v* dans les langues ariennes. Le se transforme facilement au commencement des mots en , et le se transforme également au milieu des mots en et bientôt en . Ces transformations sont inconnues en assyrien : les articulations du *v* dépendent d'un autre caractère que nous aurons à examiner plus tard. Mais les deux séries d'articulations du *b* et du *p* se confondent souvent, même au commencement des mots, et se substituent quelquefois dans les mêmes racines. Aussi on trouve à chaque instant, en assyrien, la permutation du ב et du פ comme en chaldaïque ; nous lisons par exemple :

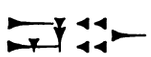
 , *ib-bar-si-du* (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 9, c. I, l. 86).

 , *ip-par-si-du* (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 46, c. III, l. 41).

Le signe  se décompose ainsi , et le signe égale . R. פרשׁד « se soustraire. »

, *u-rab-bi-su* « favorise » (Bélochus, Lay. pl. 70, l. 19).

 , *mu-rap-pi-saṭ* « celle qui fait prospérer » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 43, l. 100).

 , *e-bu-su* « je fis » (Sargon, *les Fastes*, l. 92 et *passim*).

, *e-pu-su* « je fis » (Sennach. *passim*).

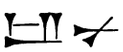
La série des signes qui expriment les articulations à la voyelle initiale est la même pour les deux consonnes ; nous avons donc :

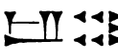
ab, ap; *ib, ip;* *ub, up;*

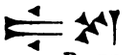
et nous lisons ainsi :

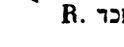
, *ai-ab* « ennemi » (Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 43), héb. אֹיֵב.

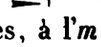
, *ap-ti-iḳ* « j'ai ouvert » (Sargon, *Revers de plaques*, B. pl. 172, l. 22). R. פתח.

 , *ib-nu-u* « il a créé » (Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 2). R. בנה.

 , *ip-tu-ḳa* « il a ouvert » (Sargon, *les Fastes*, l. 128). R. פתק.

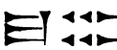
 , *up-ti-ki-id* « j'ai fait ordonner ». (Darius, *Bisit.* l. 27). R. פכד.

 , *su-zu-ub* « sauver » (Sargon, *les Fastes*, l. 74). R. שזב.

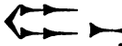
La détermination des nasales n'a souffert, en assyrien, aucune difficulté, et les nombreux noms propres dans lesquels elles se rencontrent ont permis d'en fixer toutes les articulations. La consonne *m* est rendue, dans le texte perse, par les signes devant *a*, devant *i*, et  devant *u*. Ces signes correspondent au מ des langues sémitiques, à l'*m* de toutes les langues; les articulations syllabiques assyriennes qui en dépendent sont rendues, dans l'écriture anarienne, par les signes :

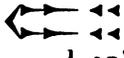
, *ma*, , *mi*, , *mu*;

et nous lisons ainsi :

 , *ma-li-ki* « les rois » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 40, l. 20), héb. מָלַךְ « régner », d'où מֶלֶךְ « roi ».

, *ma-du-ta* « nombreux » (Xerxès, *Inscript. de Van*, l. 7), héb. מְאֹד « très, fort, excessivement ».

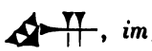
 , *mi-na* « nombre » (Sargon, *les Fastes*, l. 51), chald. héb. מָנָה, syr. ܡܢܐ « compter ».

 , *mi-tu*, , *mi-i-ti* « morts » (Darius, *Bisit.* l. 17). R. מות, héb. מוּת, syr. ܡܬ, éth. ሞተ, ar. مَاتَ « être mort ».

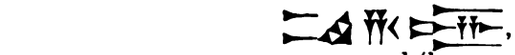
, *mu-u-ti* « mort » (Sargon, *les Fastes*, l. 131).

, *mu-sa-ab* « le siége » (Nabuch. *Briques de 8 lignes;* Oppert, *E. M.* p. 277). R. אשב, héb. מוֹשָׁב « demeure ».

Les syllabes à la voyelle initiale sont exprimées par les signes :

, *am*,  , *im*, , *um;*

et nous lisons ainsi :

 , *am-ḫa-aṣ* « j'ai conquis » (Sargon, *les Fastes*, l. 26). R. מחץ, héb. מָחַץ « fendre, briser ».

, *am-ḫur* « j'ai imposé » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 53). R. מחר.

, *im-gu-ru* « il a favorisé » (Sargon, *les Fastes*, l. 71). R. מבר.

, *im-ḫur* « il a imposé » (Sam. H. *W. A. I.* t. I, pl. 30, c. II, l. 34).

, *um-mu* « mère » (Hammour. M. pl. 3, c. II, l. 26), héb. אם « mère ».

, *um-ma-an* « armée » (Sargon, *les Fastes*, l. 73).

Nous avons vu que les Assyriens n'avaient qu'un signe pour exprimer les articulations de l'*m* et du *v*. Il en résulte une difficulté sérieuse pour la transcription des formes assyriennes en caractères hébraïques, car alors nous ne sommes guidés que par les analogies qui nous viennent des autres langues sémitiques. Il est certain que nous ne pouvons affirmer que la voyelle médiale s'articule avec un ו et non pas avec un מ que lorsque nous avons des formes dérivées dans lesquelles la voyelle *u* seule apparaît. Dans toute autre circonstance nous n'avons pas de preuve rigoureuse qui nous force à admettre un ו plutôt qu'un מ à la racine. Ainsi nous lirons :

, *a-vi* « iniquité » (Sargon, *les Fastes*, l. 51 et 32), comparez héb. אַוָּה « désir, fougue ».

, *a-vi-la-tav* « humanité » (Xerxès, *Inscr. D*, l. 3), comp. héb. אוּל « être fort ».

, *ak-vu* « j'ai brûlé » (Sargon, *les Fastes*, l. 25), comp. héb. כָּוָה « être brûlé ».

On voit que ce sont les articulations de l'*m*, en assyrien, qui correspondent aux articulations du *v* hébraïque, et non pas les articulations de la voyelle assyrienne qui, dans certains cas, correspond au ו; aussi nous devons lire *uś*, *uz*, *uṣ*, ainsi que toutes les articulations semblables formées par la voyelle *u*, par exemple dans les formes verbales telles que *uṣṣabit*, *uṣṣabitu;* et dès lors nous considérons comme des barbarismes les transcriptions *vaṣṣabit*, *vaṣṣabitu*, etc. en usage chez nos collaborateurs d'outre-Manche.

La consonne *n* est exprimée, dans l'écriture arienne, par deux signes: le devant *a* et *i* et le devant *u;* ils répondent en zend et en persan à la lettre *n*, le ن arabe et le נ phénicien. Les articulations syllabiques assyriennes qui en dépendent nous donnent pour les trois premières syllabes :

, *na*, , *ni*, , *nu;*

et nous lisons ainsi :

, *na-a-du* « majestueux » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 49, c. 1, l. 5). R. נהד, ar. نهد « être beau ».

, *na-ki-ri* « rebelles » (Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 8, c. II, l. 2; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 50). R. נכר « se révolter ».

, *ni-ik-ru-tu* « révoltés » (Darius, *Bisit.* l. 46).

, *ni-si* « les hommes » (Hammour. M. 1, 18; — Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 9), héb. אֱנוֹשׁ, chald. אֱנָשׁ. L'idéogramme traduit le perse *martiya*.

, *nu-u-ni* « poissons » (Sargon, Botta, *Pav.* g. l. 35, *Taur.* g. l. 49), chald. נוּנָא, syr. ܢܘܢܐ, ar. نون « poiss n ».

, *nu-ur* « lumière » (Samas H. *W. A. I.* t. I, pl. 29, c. 1, l. 11), héb. נוּר « lumière », chald. נוּר « feu », syr. ܢܘܪ, ar. نار « luire ».

Les articulations à la consonne finale sont représentées par les signes :

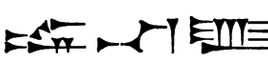
, *an*, , *in*, , *un*;

et nous lisons ainsi :

, *an-na-ṭir* « je me suis mis en garde » (Sargon, *les Fastes*, l. 40). R. נטר, héb. נָטַר « veiller ».

, *al-ta-ka-an* « j'ai institué » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 9, c. 1, l. 57). R. שכן. Perse *akunaus*.

, *in-na-bi-du* « il s'enfuit » (Botta, Salle II, pl. 76, l. 3). R. נבר.

 , *in-na-mir* « il fut visible » (Sargon, *les Fastes*, l. 26). R. נמר.

, *u-zu-un* « oreille » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 40, l. 52), héb. אֹזֶן « oreille ».

Les articulations de l'*m* peuvent éprouver, en assyrien, une certaine altération devant les dentales et les gutturales, et elles participent alors de l'*n*. Ainsi on trouve :

, *mu-un-taḥ-ṣi* pour *mu-um-taḥ-ṣi*.

, *su-un-di-li* pour *su-um-di-li*.

, *du-un-ḳu* pour *du-um-ḳu*.

D'un autre côté, les articulations de l'*n* paraissent s'altérer à leur tour devant les labiales, car nous trouvons :

, *zu-um-bi* « la queue », pour *zu-un-bi*, héb. זָנָב « queue ».

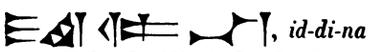
Le *n* radical ou servile s'assimile à la dentale suivante quand il la précède immédiatement, même au milieu et à la fin des mots; ainsi nous lisons :

, *ma-da-at-tu* pour *man-dan-tu* « tribut » (Sargon, *les Fastes*, l. 32).

, *li-bi-it-tu* pour *li-bi-in-tu* « brique » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 2).

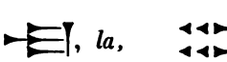
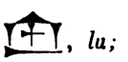
Dans les verbes פ״נ l'assimilation de la nasale est constante :

, *ib-bu-lu* « il a détruit » (Darius, *Bisit.* l. 25). R. נבל. Cette forme traduit le perse *viyaka*.

 , *id-di-na* « il a donné » (Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 4; Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 10). R. נדן, héb. נָתַן « donner ». Cette forme traduit le perse *ada*.

, *it-te-ki-ir* « il se révolta » (Darius, *Bisit.* l. 32). R. נכר « méconnaître ». Cette forme traduit le perse *hamitria abava*.

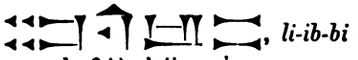
La série des articulations qui dépendent de la liquide *l* a été déterminée, indépendamment des noms propres des inscriptions trilingues; elle n'a souffert, du reste, aucune difficulté; les articulations à la consonne initiale sont représentées par les signes :

 , *la*, , *li*,  , *lu*;

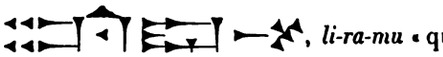
et nous lisons ainsi :

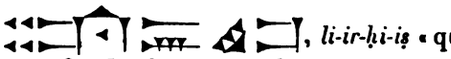
, *la-ba-ar* « âge » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 52, n° 4, c. II, l. 19). R. לבר.

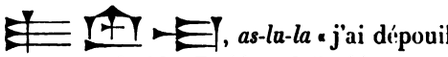
, *li-sa-an* « langue » (Sargon, *les Fastes*, l. 161), chald. לִשָׁן, héb. לָשׁוֹן, ar. لسان « langue ».

 , *li-ib-bi* « cœur » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 58, c. IX, l. 64), héb. לֵבָב « cœur ».

et un grand nombre de précatifs avec cette vocalisation :

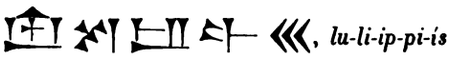
 , *li-ra-mu* « qu'il fasse grandir » (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 16, c. VIII, l. 25). R. ראם, héb. רום « être élevé ».

 , *li-ir-ḫi-iṣ* « qu'il inonde » (*Caillou de Mich. W. A. I.* t. I, pl. 70, c. IV, l. 9, 10, 11). R. רחץ, héb. רָחַץ « se laver ».

 , *as-lu-la* « j'ai dépouillé » (Sardan. III, *W. A. I.* t. I, pl. 18, c. I, l. 48). R. שלל, héb. שָׁלַל « spolier ».

et les précatifs :

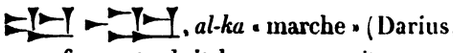
, *lu-na-ki-ir* « qu'il se révolte » (Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 9, c. I, l. 82). R. נכר.

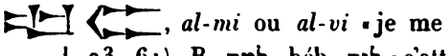
 , *lu-li-ip-pi-iṣ* « qu'il fasse » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 1). R. עפש.

Les syllabes à la consonne finale représentées par les signes

, *al*, , *il*, , *ul*,

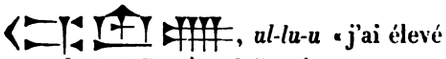
nous donnent :

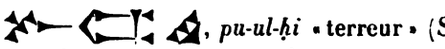
 , *al-ka* « marche » (Darius, *Bisit.* l. 39). R. הלך, héb. יָלַךְ. Cette forme traduit le perse *paraita*.

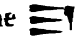
 , *al-mi* ou *al-vi* « je me suis approché » (Sargon, *les Fastes*, l. 23, 61). R. למה, héb. לָוָה « s'attacher ».

, *il-li-ku-u* « ils vinrent » (Assarh. *W. A. I.* pl. 46, c. III, l. 34). R. הלך.

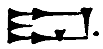
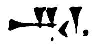
. *il-ḳu-u* « ils commirent » (Sargon, *les Fastes*, l. 55). R. לקה, héb. לָקַח « apprendre ».

 , *ul-lu-u* « j'ai élevé » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 41). R. עלה, héb. עָלָה « monter ».

 , *pu-ul-ḫi* « terreur » (Samas H. *W. A. I.* t. I, pl. 34, c. IV, l. 5). R. פלח, héb. פָּלַח « adorer, craindre ».

La liquide *r* est représentée dans les textes ariens par le signe  devant *a* et *i*, et devant *u*; ces deux signes répondent à l'*r* de toutes les langues. La valeur des signes assyriens qui expriment les articulations qui en dépendent a été constatée avec la plus grande facilité, et on en trouve une constante application dans les textes.

Les articulations à la consonne initiale sont représentées en assyrien par les signes :

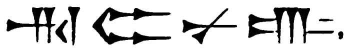
 , *ra*,  , *ri*, , *ru*.

Ainsi nous lisons :

, *ra-ba-u* « grand » (*Passim*), chald. רב « grand ».

, *ra-ap-sa-a-ti* « étendue » (Darius, *Inscript. de Persép.* l. 15). R. רפש.

, *ri-'-u-ti* « royauté » (Nabuch. *Prisme de Senkereh. W. A. I.* t. I, pl. 51, c. I, l. 10). R. רעה, héb. רָעָה « faire paître ».

 , *ri-mi-nu-u* « sublime » (Essarh. *W. A. I.* t. I, pl. 49, c. I, l. 14). R. רום, héb. רום « être élevé ».

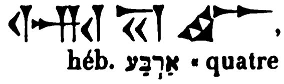
, *ru-ba-a-ti* « grande, puissante » (Nabuch. *Inscript. de Mylitta*, l. 9; Oppert, *E. M.* t. II, p. 295), ar. رب.

, *ru-ga-a-ti* « amples, étendues » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 13). R. רחק, héb. רָחַק « lointain ».

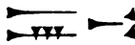
La série des articulations à la voyelle initiale est représentée par les signes :

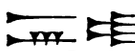
, *ar*, , *ir*, , *ur*,

que nous lisons dans les mots :

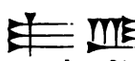
 , *ar-ba-'* « quatre » (Sargon, *Revers de plaques*, l. 14), héb. אַרְבַּע « quatre ».

, *ar-du-ti* « soumission » (Sargon, *les Fastes*, l. 133). R. ארד, héb. יָרַד « déchoir ».

 , *ir-mu-u* « ils grandirent » (Sargon, *les Fastes*, l. 157). R. רום.

 , *ir-ṣi-it* « terre » (Nabuch. *Inscript. de Borsippa, W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 24), héb. אֶרֶץ « terre ».

, *a-gu-ur-ri* « brique cuite » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 12). R. אגר, ar. اجر « brique ».

 , *as-ṭu-ur* « j'écrivis » (Sardanapale III, *W. A. I.* pl. 19, l. 98). R. שטר « écrire ».

Cette série d'articulations ne présente aucune difficulté : l'assyrien conserve dans ses racines le ר de toutes les langues sémitiques, sans autre modification que de faire subir à celles qui le renferment à l'y le redoublement que certaines formes verbales comportent; il se distingue, sous ce rapport, de l'hébreu. C'est ainsi que nous lisons :

, *u-par-ra-ṣu* « il a menti avec audace » (Darius, *Bisit.* l. 97). R. פרץ. Cette forme traduit le perse *drauzana*.

, *u-par-ri-ir* « il a complétement détruit » (Sargon, Botta, pl. 71, l. 12). R. פרר, héb. פָּרַר « briser ».

Les sifflantes présentent, en assyrien, les mêmes articulations que dans la langue hébraïque, et les altérations qu'elles éprouvent dans certaines circonstances n'ont eu aucune influence sur le déchiffrement des caractères qui les représentent.

Le signe arien qui exprime le *z*, le ز persan, le ז des langues sémitiques, est rendu en assyrien par les trois signes qui expriment ces articulations à la consonne initiale :

, *za*, , *zi*, , *zu*.

Nous lisons ainsi :

et , *za-ki-pi* et *za-ḳi-pi* « croix » (Darius, *Bisit.* l. 60; — Tigl. Pil. IV, Layard, pl. 17, l. 9), chald. זְקַף « bois dressé ». Perse *uzmâ*.

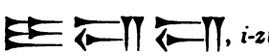
, *za-ku-tu* « lois » (*Inscript. de Zaaleh, W. A. I.* t. I, pl. 66, l. 1). R. זכה, héb. זָכָה « être pur », chald. זְכָה, syr. ܙܟܐ « être juste ».

, *zi-ri-im* « race » (Nabuch. *Inscript. de Mylitta*, l. 27; Oppert, *E. M.* t. II, p. 206).

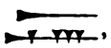
, *zi-ku-ra-at* « mémoire » (Nabuch. *Inscr. de Bors. W. A. I.* t. I, pl. 51, c. 1, l. 23). R. זכר.

, *zu-un-nu* « pluie » (Sardan. VI, M. B. *Tablette météorol.*). R. זנן.

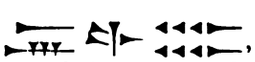
, *zu-lu-li* « colonne » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 3). R. זלל.

 , *i-zu-zu* « ils revendiquèrent » (Sargon, *les Fastes*, l. 118). R. זז, héb. זוּז « s'agiter ».

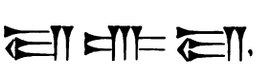
Les articulations qui dépendent de la consonne ס correspondent au du texte arien, et sont représentées par les signes :

 , *śa*, , *śi*, , *śu*,

que nous trouvons dans les mots :

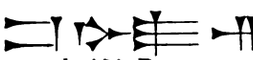
 , *śa-pi-in* « foudroyant » (Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 35). R. סמן, héb. שָׁפַן « serrer ».

, *śi-ma-a-ti* « trésor » (Sargon, *les Fastes*, l. 166). R. סים, syr. ܣܝܡ.

 , *śa-u-śa* « cheval » (Salmanassar, *Obél.* Layard, pl. 98, n° III), héb. סוּס « cheval ».

, *aṣ-ṣa-bat* « j'ai enlevé » (Darius, *Bisit.* l. 39). R. צבת, héb. צָבַת « prendre ». Cette forme traduit le perse *agarbâyam.*

, *iz-ku-ru* « il se souvint » (Sargon, *Pavé* g. Botta, pl. 16 *ter*, *l.* 97).

 , *iṣ-ṣu-ri* « oiseau » (Assarh. *W. A. I.* t. I, pl. 44, c. 1, l. 45). R. עצר.

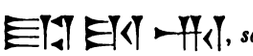
, *uz-na-a-su* « ses oreilles » (Samsi H. *W. A. I.* t. I, pl. 29, c. 1, l. 33), héb. אֹזֶן « oreille ».

, *uṣ-ṣi-ba* « j'ai exposé » (Sargon, *les Fastes*, l. 171). R. אצב, héb. יָצַב « exposer ».

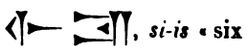
Les articulations assyriennes qui dépendent du ש forment une série d'articulations distinctes des autres sifflantes, puisqu'elles ont des caractères spéciaux pour les représenter lorsque la voyelle est initiale. Toutefois, pour ne rien préjuger sur la double prononciation de la lettre sémitique, nous supprimons le point qui les distingue en hébreu. Ces articulations répondent, du reste, aux articulations du arien et nous donnent, pour la première série, les signes :

, *sa*, , *si*, , *su*,

que nous lisons ainsi :

 , *sa-ṭa-ri* « écrire » (Darius, *Bisit.* l. 98). R. שטר « écrire ».

, *sa-al-ṭa* « domination » (Darius, *Inscript. de N. R.* l. 9). R. שלט, héb. שָׁלַט « dominer ».

 , *si-is* « six » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VIII, l. 40), héb. שֵׁשׁ « six ».

, *su-ba-at* « demeure » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 57, c. VII, l. 19), héb. שֶׁבֶת « siège ».

Il résulte de ces formes que la voix de l'*istaphal* devient quelquefois un *iltaphal* par l'altération régulière de la sifflante.

Le ש assyrien s'altère également après une dentale et devient alors un ת, de sorte que nous avons :

, *bi-lu-ut-šu* au lieu de *bi-lu-ut-su* « son pouvoir » au masc.

, *bi-lu-ut-ša* au lieu de *bi-lu-ut-sa* « son pouvoir » au fém. (*W. A. I.* t. I, pl. 53, c. I, l. 39; pl. 55, c. IV, l. 40).

Cette altération est constante; mais il faut que la dentale suive immédiatement la sifflante, sans quoi l'altération n'aurait pas lieu. En effet nous lisons *passim :*

, *be-lu-ti-su.* , *be-lu-ti-sa.*

Aussi, quand nous rencontrons dans les textes des expressions de la nature de celle-ci :

nous devons lire *biti-sa* avec la flexion du pluriel, car nous aurions un si le mot était au singulier (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 46).

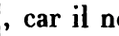
REMARQUE

SUR CERTAINS SIGNES QUI EXPRIMENT DES SYLLABES SIMPLES.

Il nous reste à nous expliquer sur la présence de certains caractères auxquels nous avons reconnu des valeurs syllabiques simples, bien que ces valeurs aient déjà des représentants.

Il est facile de voir, en embrassant du même coup d'œil ces différentes valeurs, qu'on ne saurait les rattacher à un principe général du syllabaire assyrien. Le système graphique anarien n'est pas arrivé au temps des Achéménides sans avoir subi bien des influences. Il est certain que ce système s'est ployé difficilement à l'expression d'une langue qui réclamait un autre instrument. Aussi il n'est pas téméraire de dire

que le syllabaire dont les rois du premier empire de Chaldée se sont servis n'était pas le syllabaire de leurs derniers successeurs, bien qu'il soit encore impossible de saisir toutes les nuances qui les distinguent; nous nous contenterons donc de signaler ici les faits les plus saillants qui résultent de l'observation des textes.

Le caractère ne peut être considéré comme un équivalent de , car il ne paraît avoir la valeur de *bí* que dans le mot  , *bí-lu* et ses dérivés qui se rattachent à la racine בעל. Il semble indiquer d'une manière très-précise la présence de l'ע dans cette racine; partout ailleurs il peut s'expliquer par une des valeurs complexes qu'il possède, *mit* ou *bat*, et dès lors l'équivalence ne saurait être rigoureusement admise.

Le caractère (*il*) ne paraît remplacer le signe ordinaire (*il*) que dans les mots qui comportent une des consonnes sémitiques que l'écriture anarienne n'a pas rendues, et particulièrement un ע; ainsi on trouve :

et non pas (Sargon, Botta, pl. 15, l. 8).

et non pas (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 55, c. IV, l. 52).

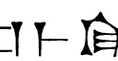
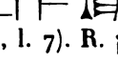
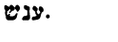
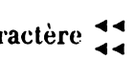
Le signe remplace le signe à peu près indifféremment dans le corps des mots. Ainsi on trouve :

et , *u-mi-ṣi* et *u-me-ṣi* (Tigl. Pil. *W. A. I.* t. I, pl. 10, c. II, l. 14).

A la fin des mots l'échange peut provenir d'une nuance grammaticale qui ne nous renseigne pas sur le rôle absolu du caractère; ainsi on lit :

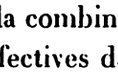
, *yu-mi* et , *yume* (*passim*).

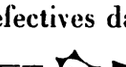
Les changements que l'on peut constater par rapport aux signes , *ni*, et , *in*, qui remplacent souvent le *ni* et le *in* ordi-

naires, paraissent s'expliquer par la présence, dans les mots, d'une articulation qui n'est pas rendue par un caractère spécial, de sorte que l'on trouve  pour  , mais jamais pour dans les mots qui ne comportent que les articulations ordinaires du ג hébraïque; il en est de même du signe  et  .

. Nous lisons ainsi :

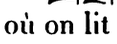
, *ne-mi-ki* « mystérieux » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. 1, l. 7). R. עמק.

 , *en-si* « faible » (Sargon, *Cyl. de K. W. A. I.* t. I, pl. 36, l. 40). R. ענש.

Le caractère  semble remplacer le caractère lorsqu'il répond à la combinaison , et impliquer la présence des consonnes défectives dans les racines assyriennes. Lisez cependant :

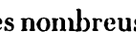
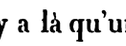
, *śi-ir-di-e* « décret » (Nabuch. *W. A. I.* pl. 53, c. II, l. 9).

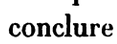
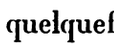
, *śi-ma-at* (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 66, c. III, l. 14).

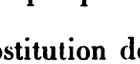
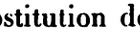
Le signe n'est employé pour  que dans une seule circonstance où on lit :

, *sar-ru-ti-ya* (Nabuch. *Inscript. des briques de 8 lignes;* Oppert, *E. M.* t. II, p. 277),

au lieu des nombreuses formes sous lesquelles se présente cette expression. Il n'y a là qu'un fait isolé, quant à présent du moins, dont on ne peut rien conclure, sinon que, du temps de Nabuchodonosor, on employait quelquefois ce signe avec la valeur de *ru*.

La substitution des signes  et  paraît constante; on lit :

 et  , *ar-ti-di* (Sardanapale III, *W. A. I.* pl. 22, c. II, l. 104).

 et  , *ar-ḫu* (Comp. Sardanapale VI, *W. A. I.* t. II, pl. 1, l. 85, et la tablette des mois publiée par M. Norris, *Dict.* p. 50).

dans laquelle le signe paraît plus particulièrement représenter la servile et le signe la radicale.

Comme suffixe de la 3e personne, le signe remplace constamment le signe , mais il n'apparaît pas dans le corps des mots.

Le signe remplace constamment le signe , sans qu'il soit possible d'en saisir la différence; ainsi on trouve indifféremment :

et , *as-lu-la* « j'ai renversé » (Sardan. III, *W. A. I.* pl. 18, c. 1, l. 52, 61, 89, etc.). R. שלל.

 et , *as-ra-ā-ti* « les sanctuaires » (Comp. Nabuch. *W. A. I.* pl. 52, n° 3, l. 4, et pl. 59, c. 1, l. 28), héb. אֲשֵׁרָה.

Le signe paraît employé de préférence au signe au commencement des mots quand le mot commence par une lettre radicale, tandis que le signe désigne plus particulièrement la servile :

, *is-ri-ti* « les sanctuaires » (Sam. H. *W. A. I.* c. 1, l. 28).

, *e-is-si-is* « j'ai fondé » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 19).

Le signe remplace souvent le signe à la fin des mots, et il est alors possible qu'il indique une nuance de la flexion : au milieu des mots, il pourrait indiquer la présence de l'ע ou des autres lettres défectives; mais si quelquefois il peut remplacer le , jamais celui-ci ne le remplace dans les mots qui comportent l'articulation simple du ת. Ainsi on lit :

, *e-ti-ri-is* « je prie » (Darius, *N. R.*). R. ארש. Cette forme traduit le perse *zadiyâmiy*.

, *lu-ti-ip-pi-is* « qu'il fasse » (Nabuch. *W. A. I.* t. I, pl. 53, c. II, l. 1). R. עפש.

, *ni-ti-bi-ir* « nous franchîmes (Darius, *Bisit.* l. 35). R. עבר, perse *viatarâma*, héb. עָבַר « passer au delà ».

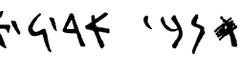
Tel est le résultat de notre examen des signes qui représentent les syllabes simples du système phonétique assyrien. Toutes les valeurs que ces signes essentiellement polyphones comportent ne sont peut-être pas encore déterminées; mais celles que nous avons indiquées n'en sont pas moins acquises à la science.

Nous croyons n'avoir négligé aucun des moyens d'investigation que les textes mettaient à notre disposition pour assurer le *déchiffrement* des caractères, et les *lectures* que nous avons données à l'appui nous ont suffisamment garanti la solidité de ces valeurs. Il est certain que de nouveaux moyens de contrôle sortiront des découvertes futures, mais nous ne craignons pas d'affirmer qu'elles ne feront que confirmer ces premières données. Nous pouvons du reste en apporter immédiatement la preuve.

Lorsque Sir H. Rawlinson a fait connaître les inscriptions en caractères araméens qui accompagnaient certains textes en caractères cunéiformes, on a compris immédiatement le puissant moyen de contrôle qui pouvait résulter de l'étude de ces textes. En voici un nouvel exemple. En effet on voit, dans quelques contrats d'intérêt privé, un signe qui représente un certain « poids » d'or ou d'argent. Un fragment inédit d'un syllabaire (K. 110) signalé par Sir H. Rawlinson (*Bilingual reading*, dans le *Journal of R. A. S.* 1864, vol. I, part. 1, p. 207, note 39), et se rapportant, suivant M. Oppert, à la première colonne de la planche II, ligne 30, du second volume des inscriptions assyriennes publiées par le Musée britannique, présente pour ce caractère la lecture suivante :

D'un autre côté le signe se trouve auprès d'une légende araméenne qui figure sur un lion de bronze du Musée britannique, et

dont M. Layard a ainsi publié le fac-simile (*Nin. and Bab.* p. 601, n° 9) :



Le signe assyrien avait été déclaré illisible, mais la légende araméenne avait été lue par M. Lévy (*Phönizisches Wörterbuch*, p. 34) :

סנב ארקא « *sanab* de la ville ».

Il était facile de voir que la légende araméenne סנב, qui correspond à l'assyrien שנב, expliquait le signe assyrien qui était resté illisible sur la planche de M. Layard. Or M. Lenormant (*Études sur un document mathématique chaldéen*, p. 95 et 177) a constaté sur le monument même que cette inscription assyrienne présentait les caractères suivants :

« *sanab* du roi ».

Dès lors on avait d'une part une équivalence araméenne, et d'autre part une transcription assyrienne positive pour l'idéogramme , et par conséquent le contrôle d'une transcription en caractères sémitiques pour les signes , , , , et qui expliquent cet idéogramme.

C'est ainsi que chaque découverte nouvelle vient confirmer la solidité des premiers travaux, et nous porte à suivre avec confiance la méthode que nous nous sommes imposée pour surmonter les nouvelles difficultés que l'étude des syllabes complexes va nous offrir.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... 1

INTRODUCTION. 1

§ I. — Les écritures cunéiformes. — Inscriptions trilingues. — Inscriptions assyriennes de Babylone et de Ninive. — Inscriptions de Vân et de Suse..... 4

§ II. — Écriture arienne. — Écritures anariennes. — Origine hiéroglyphique de l'écriture anarienne..... 8

§ III. — Distinction du principe phonétique et du principe idéographique de l'écriture assyrienne..... 13

§ IV. — Système phonétique. — Hypothèse des homophones. — Syllabisme de l'écriture assyrienne..... 19

§ V. — Découverte de la polyphonie. — Moyen de résoudre cette difficulté..... 25

§ VI. — Système idéographique de l'écriture assyrienne. — Monogrammes. — Idéogrammes simples. — Idéogrammes complexes. — Allophones..... 31

§ VII. — Observations sur les homophones et les polyphones..... 43

§ VIII. — Lecture des textes. — Caractère général de l'idiome assyrien. 44

§ IX. — Développement du principe idéographique et du principe phonétique. — Caractère de ces deux modes d'expression..... 49

§ X. — Contrôle des procédés de déchiffrement et de lecture des écritures cunéiformes..... 59

CHAPITRE PREMIER. — Éléments du syllabaire.

§ I. — Base du syllabaire..... 61

Tableau des valeurs syllabiques simples..... 72

§ II. — Base du déchiffrement..... 78

A. Noms propres des inscriptions trilingues..... 80

Pages.
B. Noms propres conservés dans le texte scythique........... 131
C. Noms propres des inscriptions de Babylone et de Ninive..... 146
D. Noms propres des inscriptions arméniaques et susiennes..... 168
E. Inscriptions assyro-araméennes........................ 174

CHAPITRE II. — Le syllabaire.
ALPHABET ARIEN... 177
SYLLABAIRE ANARIEN. — Première partie.
Liste des signes représentant les syllabes simples................ 180
SYLLABAIRE ANARIEN. — Seconde partie.
Liste des signes représentant les syllabes complexes.............. 194
APPENDICE.
A. Caractères employés avec une valeur idéographique seulement..... 238
B. Signes dont l'articulation est constatée, mais dont la signification est encore inconnue................................. 242
C. Signes dont la valeur est encore inconnue.................... 242
D. Signes archaïques dont l'assimilation est encore inconnue......... 242
REMARQUE.. 244

CHAPITRE III. — Justification de la valeur syllabique des signes qui représentent des syllabes simples............................ 249
Justification de la valeur des signes qui représentent :
La voyelle *a*, *ai* (א)...................................... 250
Les syllabes *ba*, *bi*, *bu* (ב)................................ 258
Les syllabes *ga*, *gi*, *gu* (ג)................................ 267
Les syllabes *da*, *di*, *du* (ד)................................ 272
La voyelle *u*, *ú*, *ù*, *ou* (ו)................................ 278
La syllabe *ha*.. 284
Les syllabes *za*, *zi*, *zu* (ז)................................ 285
Les syllabes *ḥa*, *ḥi*, *ḥu*, *aḥ*, *iḥ*, *uḥ* (ח).................... 289
Les syllabes *ṭa*, *ṭi*, *ṭu* (ט)................................ 301
La voyelle *i*, *e*, *ya* (י)................................... 304
Les syllabes *ka*, *ki*, *ku*, *ak*, *ag*, *aḳ*, *ik*, *ig*, *iḳ*, *uk*, *ug*, *uḳ* (כ)....... 308
Les syllabes *la*, *li*, *lu*, *al*, *il*, *ul* (ל)........................ 318
Les syllabes *ma*, *mi*, *mu*, *am*, *im*, *um* (מ).................... 325
Les syllabes *na*, *ni*, *nu*, *an*, *in*, *un* (נ)....................... 336
Les syllabes *śa*, *śi*, *śu*, *az*, *iz*, *uz*, *aś*, *iś*, *uś*, *aṣ*, *iṣ*, *uṣ* (ס, ז, צ)..... 355
Les syllabes *pa*, *pi*, *pu*, *ab*, *ap*, *ib*, *ip*, *ub*, *up* (פ, ב)............ 364

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PREMIÈRE SÉRIE

VII

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

DE

L'INSTITUT DE FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE

SUJETS DIVERS D'ÉRUDITION

TOME VII

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXIII

SECONDE PARTIE.

PRÉFACE.

En terminant aujourd'hui la seconde partie de mon Syllabaire assyrien, je dois exprimer une fois encore ma profonde gratitude pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a bien voulu me permettre de publier sous ses auspices ce long et laborieux travail.

L'impression de la première partie a marché et devait marcher lentement. J'ai dit comment le travail matériel, entravé par la fonte nécessaire d'une grande quantité de nouveaux caractères, avait entraîné des lenteurs inévitables; cette première partie n'a été terminée que le 1er juillet 1869.

Cependant mes travaux de chaque jour n'étaient pas stériles; d'un autre côté, les études assyriennes faisaient des progrès dont je pouvais apprécier la marche, et dont il fallait tenir compte.

Je devais, en suivant le programme qui m'était tracé par l'Académie, me borner à la simple explication des signes; mais le déchiffrement de certains caractères avait révélé dans les inscriptions des expressions empruntées à un idiome dont on ne soupçonnait pas l'existence au début, alors qu'on pouvait croire que la langue de Ninive et de Babylone était à jamais perdue, et que l'interprétation des textes exhumés des ruines

de l'Assyrie était à jamais fermée pour la science. Et pourtant l'assyrien se faisait comprendre, et cette langue nous conduisait à la connaissance d'un idiome inconnu, parlé jadis par le peuple qui a légué à la haute Asie le système graphique que nous étudions aujourd'hui.

Ces progrès me commandaient d'introduire quelques modifications dans mon premier travail. Je ne pouvais écarter complétement le déchiffrement de ces signes, de ces groupes, idéogrammes ou allophones qui font partie essentielle du système graphique assyrien. Je ne crus pas, toutefois, devoir faire ces modifications sans les soumettre à l'Académie, qui a bien voulu les accueillir. Ces différentes communications ne permirent pas de commencer l'impression de la seconde partie avant le 9 juillet 1870.

Depuis cette époque, de douloureux événements ont pesé sur la France et ont arrêté nécessairement, je ne dirai pas les progrès de la science, mais l'impression de mon Syllabaire; elle s'est trouvée forcément suspendue et n'a pu être reprise que le 2 juin 1871.

Grâce à la savante impulsion du Directeur de l'Imprimerie nationale et au concours intelligent et dévoué que j'ai toujours trouvé auprès du Chef des travaux, l'impression a marché avec une rapidité que les plus heureuses prévisions ne permettaient pas d'entrevoir, puisque je suis, aujourd'hui, en état de livrer au public l'ensemble de mes recherches.

Les études assyriennes sont arrivées du reste à une époque où elles doivent sortir de leur berceau. Les grandes publications du Musée Britannique rendent les textes accessibles aux savants de tous les pays. Si l'ordre chronologique ne permet pas d'assigner aux savants de l'Angleterre le périlleux honneur des premières tentatives auxquelles les noms de M. Botta

pas cette prétérition qui se pose au début d'une œuvre pour laquelle, si sagace qu'on soit, on a toujours besoin de l'appui de ses devanciers et de l'indulgence de ses successeurs.

Ce n'est pas ainsi qu'une science naissante se répand et se fortifie, et les récentes publications de M. Schrader en Allemagne, de M. Finzi en Italie, et de M. Waldemar Schmidt en Danemark, attestent avec quelle impartialité et avec quel empressement les savants de tous les pays, trop indifférents peut-être aux premiers essais, s'associent maintenant aux efforts de ceux qui ont abordé ces difficultés à l'origine et qui leur en ont pour ainsi dire livré la clef.

Aujourd'hui mon Syllabaire est terminé. Je veux être le premier à reconnaître ce qu'il doit avoir d'incomplet et d'incorrect malgré la longueur des développements qu'une première démonstration exige, malgré le soin minutieux que j'ai apporté dans mes observations. Lorsque tous les mystères de l'écriture assyrienne seront dissipés, il ne restera de nos Syllabaires qu'une liste de signes auxquels on aura restitué les valeurs que la tradition leur avait consacrées jadis; mais on ne songera plus aux travaux de ceux qui les auront fait revivre. Ne doit-il pas en être ainsi? Chaque jour de nouvelles découvertes ajouteront aux découvertes acquises. En attendant, je serai heureux si mon travail peut être utile à quelques-uns, et j'applaudirai toujours aux succès de ceux qui auront suivi les hommes éminents que je regarderai toujours comme mes guides et mes maîtres.

J. MENANT.

Rouen, 30 octobre 1872.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS

A L'ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

ÉLÉMENTS D'ÉPIGRAPHIE ASSYRIENNE.

LE SYLLABAIRE ASSYRIEN.

EXPOSÉ

DES ÉLÉMENTS DU SYSTÈME PHONÉTIQUE DE L'ÉCRITURE ANARIENNE

PAR M. JOACHIM MÉNANT.

CHAPITRE V.

JUSTIFICATION DE LA VALEUR DES SIGNES QUI REPRÉSENTENT LES SYLLABES COMPLEXES.

L'analyse à laquelle nous nous sommes livré dans la première partie de ce travail nous a donné la certitude de la valeur des signes qui expriment les articulations simples de la langue assyrienne. Ces valeurs sont désormais solidement établies.

Si l'écriture anarienne ne comportait que ces signes, et si chacun de ces signes n'eût rempli qu'un rôle, la lecture des textes ne ren-

contrerait plus d'autres difficultés que celles qui résultent d'un système graphique plus étendu que celui des alphabets ordinaires, mais aussi rigoureusement exact.

Il n'en est pas ainsi du système graphique anarien. D'abord les signes que nous connaissons déjà peuvent avoir d'autres valeurs que celles que nous avons constatées, les signes de cette écriture étant à la fois idéographiques et polyphones. Enfin, il existe encore un grand nombre de signes plus ou moins polyphones qui expriment également des valeurs phonétiques ou idéographiques que nous aurons à examiner.

§ I. — PRINCIPES GÉNÉRAUX DU DÉCHIFFREMENT DES SIGNES QUI EXPRIMENT LES SYLLABES COMPLEXES.

Les valeurs phonétiques que nous devons étudier maintenant répondent à des articulations syllabiques complexes. On sait que nous nommons ainsi les syllabes formées d'une voyelle entre deux consonnes, telles que *par, tas, man, liḫ,* etc.

Pour déterminer les signes qui représentent ces valeurs, nous devons rappeler quelques principes que nous formulerons ainsi :

« Il n'y a pas, en assyrien, un signe dont la valeur idéographique « ne puisse être exprimée par des signes qui représentent des valeurs « phonétiques.

« Il n'y a pas un signe phonétique, représentant une valeur syllabique complexe, dont la valeur ne puisse être exprimée par des « signes qui expriment des valeurs syllabiques simples;

Et par conséquent :

« Il n'y a pas un seul signe dont les valeurs idéographiques ou « phonétiques ne puissent être expliquées par les signes syllabiques « qui expriment les syllabes simples. »

Les signes qui représentent les syllabes simples sont connus; il

s'agit donc de déterminer maintenant, à l'aide de ces signes, ceux qui expriment les valeurs complexes. Nous n'avons pas à nous occuper, pour le moment du moins, des valeurs idéographiques.

Après avoir posé ces principes, nous devons indiquer les procédés qui nous conduiront le plus sûrement à ce résultat. Ces procédés sont très-simples, nous les réduisons à deux : — Le dépouillement des noms propres dont la forme assyrienne est constatée; — La comparaison des mêmes expressions dans des textes identiques ou parallèles.

A. LE DÉPOUILLEMENT DES NOMS PROPRES.

Le dépouillement des noms propres dont les textes trilingues donnent la transcription fournit directement un certain nombre de valeurs syllabiques complexes; ces valeurs sont peu nombreuses, mais elles suffisent pour donner toute confiance dans l'efficacité des procédés qui servent à dégager celles que nous aurons à établir.

En effet, parmi les noms propres, quelques transcriptions nous montrent, au milieu d'un groupe composé de signes qui expriment des valeurs syllabiques simples déjà connues, un signe unique qui correspond à une syllabe complexe; cette articulation, représentée par un signe dont il s'agit de dégager la valeur, ne peut être douteuse.

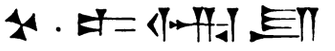
Nous voyons, par exemple, que le nom de la « Perse » (*Parça*), qui figure quatorze fois dans le texte arien de l'inscription de Bisitoun, est transcrit treize fois en assyrien par le groupe

Par - ša

Dans ce groupe, la valeur du signe , qui exprime la syllabe *ša* est déjà rigoureusement établie; il reste donc, pour le signe , une valeur syllabique qui doit renfermer les consonnes *p* et *r*, et que

nous articulons *par,* sauf à en justifier la vocalisation. Il y a plus, nous voyons par là que les Assyriens avaient deux moyens de rendre cette articulation.

En effet, ce même nom est écrit *une fois* avec trois signes qui expriment des syllabes simples dont la valeur est déterminée, et que nous lisons



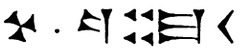
Pa - ar - šu

Il est ainsi évident que le signe est remplacé par les signes : le concours des voyelles renfermées dans ces deux signes nous donne la vocalisation du signe qui exprime la syllabe complexe.

Les Assyriens avaient donc deux manières d'écrire les syllabes complexes : 1° un signe unique; 2° deux signes qui expriment les syllabes simples formées par les consonnes qui entrent dans la syllabe complexe.

Ce fait n'est pas isolé. Dans nos transcriptions fondamentales nous voyons encore que le nom de la « Parthie » (*Parthava*) est également écrit de deux manières différentes.

A Nach-i-Roustam, avec trois caractères :



Par - tu - u

A Bisitoun, avec quatre caractères :

Pa - ar - tu - u

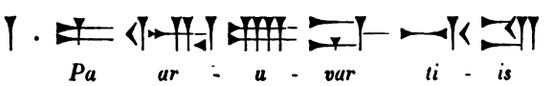
Ici encore le signe de la syllabe complexe est remplacé par deux signes qui expriment les syllabes simples.

Des décompositions analogues, qu'on a constatées dans d'autres transcriptions, ont permis d'élever ces faits à la hauteur d'un principe.

Dans les deux exemples que nous avons cités, on doit remarquer que les syllabes simples sont réunies par une voyelle commune : c'est une règle invariable de l'écriture assyrienne.

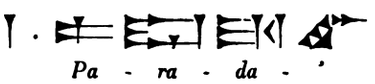
Les transcriptions médo-scythiques nous montrent que le concours des mêmes voyelles n'était pas toujours observé, du moins pour quelques articulations. Ainsi le signe , qui représente la syllabe *is* en assyrien, se trouve, en médo-scythique, après des syllabes terminées par *a*, *i* et *u*, pour former des complexes telles que *nas*, *mis* ou *vis*, *mus* ou *vus*, *rus*, etc. (Voyez les transcriptions des noms que nous avons consignées sous les nos 10, 20, 60, 117.) On dirait que, dans ces textes, les signes de l'écriture anarienne ont déjà perdu de leur rigueur syllabique, et font un pas pour arriver à représenter la consonne abstraite. Quoi qu'il en soit, et malgré ces exceptions, la règle générale de l'orthographe assyrienne est souvent applicable aux Médo-Scythes. Il en est de même dans les inscriptions arméniaques et susiennes que nous avons observées : c'est partout, non-seulement la même écriture, mais encore le même système graphique.

Cependant la décomposition de la syllabe complexe est encore indiquée d'une autre manière, c'est-à-dire que les deux consonnes peuvent être rendues par les deux signes des syllabes simples aux consonnes initiales qui entrent dans sa composition, et alors la vocalisation de la syllabe complexe suit naturellement la vocalisation de la première syllabe simple. C'est ainsi, par exemple, que la syllabe *par* peut encore être formée par les combinaisons *pa-ra*, *pa-ri*, *pa-ru;* nous trouvons, en effet, que le nom de *fravartis* (n° 24) est écrit en assyrien



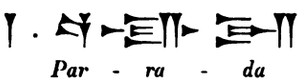
et en médo-scythique

Le signe 𒁀 répond à la décomposition *pa-ar;* mais dans le nom de «*frada*» (n° 30) écrit en assyrien



Pa - ra - da - '

et en méde-scythique



Par - ra - da

le signe 𒁀 répond alors à la décomposition *pa-ra*.

Ce que la comparaison des noms écrits dans deux idiomes différents nous révèle est rigoureusement applicable à l'assyrien. La comparaison des mêmes mots, écrits avec les flexions que les exigences grammaticales imposent, nous en fournira particulièrement de nombreux exemples.

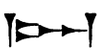
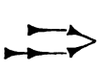
Le texte perse nous a guidé pour retrouver dans les textes assyriens et dans les textes méde-scythiques les transcriptions des noms propres et des mots transcrits dans ces deux langues. Ces transcriptions renferment l'une et l'autre un certain nombre de valeurs syllabiques complexes qui peuvent être directement dégagées par le dépouillement de ces noms; il y a plus, la comparaison des deux textes fournit, dans certaines circonstances, un contrôle que nous ne devons pas négliger, malgré la différence qui existe entre les lois phonétiques des deux idiomes. Voici, du reste, le résultat du dépouillement des valeurs syllabiques complexes comprises dans les deux versions.

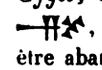
	Assyrien.	Scythique.
bar	*Bar-zi-ya* (9)	(voy. *par*)
	Gu-bar-ra (36)	*Gu-bar-va* (36)
	U-vi-iš-pa-ru-' (42)	*Vi-iš-bar-ra* (42)
	(voy. *par*)	*Bar-su-va* (51)
	(voy. *var*)	*Bar-sin*, *Ba-ar-sa* (44)

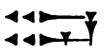
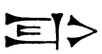
	Assyrien.	Scythique.
	(voy. *par*)	*Is-bar-da* (70)
gan	*Gan-da-ri* (61)	*Gan-da-ra* (61)
	Ku-gu-na-ak-ka (85)	*Ku-uk-gan-na-ḳa-an* (85)
din	*Ni-din-tav-bel* (22)	*Nu-ti-tav-bi-il* (22)
dip	*Dip-bi* (93)	*Dip-pi* (93)
ḫar	*Ar-ya-ra-am-na-'* (6)	*Ḫar-ri-ya-ra-am-na* (6) [1]
kam	*Kam-bu-ziya* (8)	*Kam-bu-ṣi-ya* (8)
kar	*Iś-ka-ar-ta-ai* (58)	*Is-sa-kar-ti-ya* (58)
kir	*Kir-ka* (78)	(voy. *kur*)
kur	*Śu-uḳ-ra* (38)	*Du-uk-kur-ra* (38)
	(voy. *kir*)	*Kur-ka* (78)
kas	*Ka-at-pa-tak-ka* (68)	*Ka-at-pa-du-kas* (68)
lam	*E-lam, E-la-mu* (50)	.....
lat	*Di-ig-lat* (90)	.....
man	*A-ḫa-man-ni-si* (4)	*Ḫa-aḳ-ḳa-man-nu-is* (4)
	A-ḫa-ma-an-ni-si (4)	
	Im-ma-ni-i-su (16)	*Im-man-nu-is* (16)
maṣ	*Maṣ-su-u* (77)	*Maṣ-si-ya* (77)
mar	*Pa-ar-u-var-ti-is* (24)	*Par-ru-var-ti-is* (24)
	Mar-gu-' (54)	*Mar-ku-is* (54)
	Mti-ya (25)	*Mar-ti-ya* (25)
	Ar-ta-var-zi-ya (34)	.....
	U-mu-ur-ga (73)	*U-mar-ḳa* (73)
	Pi-id-di-is-ḫu-ri-is (46)	*Ba-ti-is-var-ri-is* (46)
mir	*Gi-mir-ri, Gi-mi-ri* [2] (72)	.....

[1] Le signe répond à l'articulation assyrienne *ḫar*, mais l'identité de ce signe avec le signe assyrien ne me paraît pas suffisamment démontrée.

[2] Le signe existe bien réellement sur la version scythique de Nach-i-Roustam, il a été vérifié par M. Norris et il se retrouve du reste sur la tablette dite de

		Assyrien.		Scythique.
mas		*A-ḫu-ru-ma-az-da* (1)		*U-ra-mas-da* (1)
mus		*Da-ri-ya-vus, Da-ri-ya-vu-us* (11)		*Da-ri-ya-va-u-is* (11)
nis		*A-ḫa-ma-nis-si, A-ḫa-ma-ni-is-si* (4)		*Ha-aḳ-ḳa-man-nu-is* (4)
nab		.....		*Nab-ku-tar-u-ṣir* (17)
		.....		*Nab-bu-ni-da* (18)
śik		*Sik-tu-va-at-ti-'* (86)		*Si-ik-tu-uk-va-ti-is* (86)
par		*Par-su, Pa-ar-su* (44)		(voy. *bar*)
		Par-tu-u, Pa-ar-ta (9)		*Par-ti-ya* (9)
		Pa-ar-u-var-ti-is (24)		*Par-ru-var-ti-is* (24)
		Pa-ra-da (30)		*Par-ra-da* (30)
		Śa-par-da (70)		(voy. *bar*)
ṣir		.....		*Nab-ku-tar-ru-ṣir* (17)
		Za-ra-an-ga-' (57)		*Zir-ra-an-ḳa* (57)
		Mi-ṣir (74)		*Mu-ṣir-ra-ya* (74)
rak		*Ra-ga-'* (80)		*Rak-ka-an* (80)
		A-ra-ka-ad-ri-' (88)		*A-rak-ka-tar-ri-is* (88)
ras		*Ku-ras, Ku-ra-as* (7)		*Ku-ras* (7)
		Ḫu-va-ri-iś-mu (56)		*Va-ras-mi-ya, Va-ra-is-mi-is* (56)
rat		*Pu-rat-ti* (89)		.....
sur		*As-sur* (64)		*As-su-ra* (64)
sat		*Ar-tak-sat-śu* (*saś-śu*) (13)		.....
taḫ		*Si-tir-an-taḫ-mu* (27)		(voy. *tak*)
tak		*Ar-tak-sat-su, Ar-ta-ak....* (13)		*Ar-tak-sa-as-su* (13)
		.....		*Si-is-sa-in-tak-ma* (27)
tuk		*Ka-at-pa-tuk-ka* (68)		*Ka-at-pa-du-kas* (68)

Gygès, où on lit *Gi-mir-ra-ai*. Le signe  , avec la lecture *nam*, doit donc être abandonné dans ce cas particulier. (Comparez Oppert, *E. M.* t. II, p. 85, 166 et 176, et Norris, *Dictionnaire*, première partie, p. 182.)

		Assyrien.	Scythique.
tav		*Gu-ma-a-tav* (19)	*Gu-ma-ad-da* (19)
		Ni-din-tav-bel (22)	*Nu-ti-tav-bi-il* (24)
		U-vi-is-da-a-tav (28)	*Vi-is-da-a-da* (28)
tuv		*Gu-ma-a-tuv* (19)	*Gu-ma-ad-da* (19)
		Ni-din-tuv-bel (22)	*Na-di-tuv-bil* (12)
		U-vi-is-da-a-tuv (28)	*Vi-is-da-at-da* (28)
tar		*U-va-ki-is-tar* (14)	*U-va-ki-is-tar-ra* (14)
		U-vi-da-ar-na-' (35)	*Vi-tar-na* (35)
		Ba-aḥ-tar (53)	(voy. *tur*)
		Ku-un-du-ur (84)	*Ku-un-tar-ru-is* (84)
tir		*Si-tir-an-taḥ-mu* (27)	. . . . . *Si-is-sa-in-tak-ma* (27)
tur		*Da-da-ar-su* (31)	 *Da-tar-si-is* (31)
		(voy. *tar*)	*Ba-ik-tur-ri-is* (53)
		. . . . .	*Nab-ku-tar-ru-ṣir* (17)

Le dépouillement des noms propres scythiques qui n'ont pas été conservés dans le texte assyrien, ainsi que le dépouillement des mots perses transcrits dans ce texte, ne nous permet pas d'ajouter à cette liste, parce que ces noms ne contiennent que des valeurs déjà fournies par les autres noms. La valeur de *bat*, pour le signe , est la seule que nous aurions à signaler; mais comme elle ne résulte pas du déchiffrement direct de ces noms, nous devons en attendre la justification qui s'appuiera d'ailleurs sur d'autres éléments.

Les noms propres des textes unilingues que nous avons relevés nous donnent la certitude des valeurs syllabiques complexes par la décomposition des éléments simples, lorsque leur identité est constatée. Nous verrons bientôt dans quelle circonstance cette identité n'est pas douteuse. Voici d'abord les valeurs qui résultent de la com-

paraison des deux modes d'expression sous lesquels ces noms peuvent se présenter :

bal		*Ta-bal, Ta-ba-li* (174)
ḫat		*Ḫat-ti, Ḫat-ta-ai, Ḫa-at-ti* (188)
kaś		*Kaś-ku, Ka-aś-ku* (172)
lab		*Lab-na-a-na, La-ab-na-nuv* (243)
van		*Van-na-ai, Va-an-na-ai* (173)
mir		*Śa-mir-i-na, Śa-mi-ri-na* (216)
mas		*Di-mas-ḳa, Di-ma-as-ḳu* (207)
mus		*Mu-us-ki, Mus-ka-u-ya* (175)
mat		*A-mat-ti, A-ma-ta-ai, A-ma-at-ti* (180)
tar		*Is-tar, Is-ta-ri* (148)

Les textes arméniaques nous donnent des résultats analogues, et nous permettent de constater les valeurs suivantes :

gis		*Ar-gis-ti, Ar-gi-is-ti* (252)
ṣir		*Mu-za-ṣir, Mu-za-ṣi-ru* (254)

Enfin les textes susiens nous donnent aussi :

naḫ		*Naḫ-ḫu-un-ti, Na-aḫ-ḫu-un-ti* (259)

Nous ne citons pas ici les valeurs qui pourraient résulter des textes bilingues araméo-assyriens, parce qu'elles sont acquises par les procédés ordinaires que nous allons exposer, et se présentent ainsi comme la confirmation de nos résultats, et non comme le point de départ de nos recherches.

B. COMPARAISON DES TEXTES.

La comparaison des textes a permis d'étendre le nombre des signes des valeurs complexes au delà de celui qui résulte du dépouillement des

noms propres, en permettant de saisir les différentes manières d'écrire un mot dont la signification même pouvait être ignorée. En effet, les découvertes archéologiques ont fait connaître un grand nombre de *textes identiques*, écrits en plusieurs exemplaires. Ces exemplaires, rédigés par des scribes indépendants les uns des autres, témoignent de l'emploi des moyens multiples que le système graphique anarien mettait à leur disposition pour exprimer la même pensée; il s'en est suivi que celui-ci a employé les syllabes simples où l'autre a employé les syllabes complexes, ou le signe idéographique; et dès lors, en comparant ces différentes rédactions, comme nous lisons désormais les signes qui expriment les syllabes simples, nous aurons la lecture assyrienne du mot, quels que soient les signes avec lesquels il ait été exprimé, lorsque nous pourrons le saisir sous toutes ces formes.

Les tables des variantes dressées par M. Botta, sur les inscriptions du palais de Khorsabad, à une époque où l'on était encore dans l'ignorance la plus complète de leur contenu, fournissent à ce sujet des renseignements précieux, et nous présentent des rapprochements auxquels il suffit souvent d'ajouter la transcription.

Voici, du reste, l'indication des principaux textes identiques que l'on peut prendre pour point de comparaison.

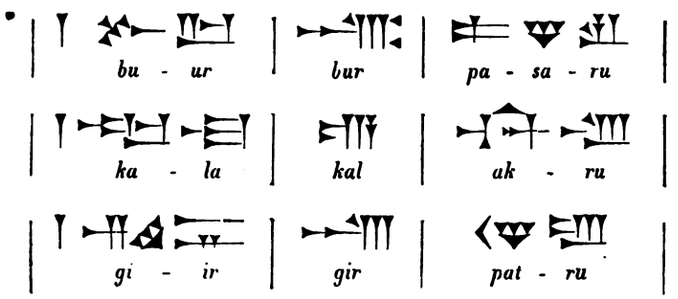
Ce sont d'abord les *Inscriptions des Briques de Babylone :* ces inscriptions se présentent sur les innombrables briques qui forment les collines de ruines éparses dans la plaine de Hillah. Elles ont un aspect différent: les unes ont sept lignes d'écriture, d'autres en ont cinq, quatre ou trois, et elles sont écrites en caractères archaïques; mais si l'on copie ces différents textes de manière à faire coïncider les signes à partir du premier signe de chacune d'elles, on arrive promptement à se convaincre de l'identité de toutes ces inscriptions, les variantes qui en résultent proviennent des différentes manières dont les mêmes termes sont écrits, et celles qui présentent les caractères phonétiques simples en donnent la prononciation assyrienne.

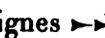
Parmi les autres textes identiques les plus importants, nous devons citer les inscriptions des *Revers de plaques de Khorsabad;* elles fournissent

seize exemplaires du même texte. Les longues inscriptions historiques des rois de Ninive et de Babylone étaient écrites sur des *Barils d'argile,* dont un grand nombre d'exemplaires identiques nous ont été conservés. Les plus remarquables sont ceux de Tiglat-Piléser, de Sennachérib et d'Assarhaddon. La comparaison de ces textes a fait constater des variantes qui ont permis de déterminer ainsi un certain nombre de valeurs complexes.

Les inscriptions *murales* des palais assyriens présentent aussi des textes identiques, dont la comparaison a fourni également de précieuses variantes, et que nous ne devrons pas négliger.

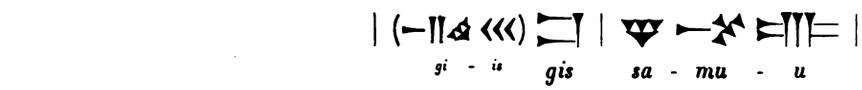
Parmi ces différentes sources d'investigation, nous aurions dû mentionner en première ligne les documents désignés sous le nom de *Syllabaires de Sardanapale.* Ces inscriptions, sur lesquelles nous nous expliquerons plus tard, étaient évidemment destinées à constater la valeur des signes, et nous donnent ainsi des renseignements que nous pouvons faire remonter aux Assyriens eux-mêmes. La disposition de ces documents en indique la signification aux observateurs les plus superficiels : ils présentent, en général, une tablette partagée en plusieurs colonnes, dans l'une desquelles figure un caractère dont l'explication se trouve dans deux autres colonnes; celle de gauche indique la valeur phonétique, celle de droite la valeur idéographique. Nous lisons par exemple :



Les signes  , , ont, en effet, les valeurs de *bur, kal, gir.*

Il existe encore, dans la nombreuse collection de textes qui pro-

viennent de la bibliothèque de Sardanapale, d'autres documents non moins utiles, que nous désignerons sous le nom générique de *Tablettes philologiques*. Ils présentent, à côté d'un signe polyphone dont la lecture pouvait être indécise, sa transcription assyrienne en caractères syllabiques simples. Pour qu'il ne puisse y avoir de doute sur la valeur interprétative de ces caractères, ils sont toujours écrits sur les tablettes assyriennes en caractères plus petits; nous lisons par exemple, en conservant au document son aspect original :



le signe a effectivement la valeur de *gis*.

Ces renseignements, si précieux qu'ils soient, ne peuvent être cependant consultés qu'avec une certaine discrétion, puisque, pour en apprécier toute la portée, il faut d'abord lire et comprendre les textes; or n'oublions pas que nous en sommes encore à établir, d'une manière qui sera d'autant plus solide qu'elle sera plus élémentaire, la valeur syllabique des signes.

Quelle que soit, du reste, la nature des documents soumis à l'investigation, le seul procédé efficace que l'on puisse employer consiste à partir d'un élément connu pour l'identifier à un élément inconnu dont on veut déterminer la valeur. La certitude repose sur l'identité des termes de comparaison.

Cependant, à mesure que l'étude des textes amène des résultats nouveaux, de nouveaux éléments d'investigation sortent de ces mêmes recherches. Ainsi la lecture des textes, réduite aux éléments de lecture qui résultent de la détermination des valeurs syllabiques simples, a suffi pour nous apprendre que les Assyriens employaient souvent certaines formules qu'on retrouve non-seulement dans les textes identiques, mais encore dans des textes d'époques et de localités différentes. Ces passages, qui se développent ainsi *parallèlement* dans les textes, fournissent également des expressions que l'on peut comparer,

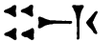
et qui permettent de dégager un grand nombre de valeurs avec une grande certitude.

Enfin, à mesure que l'on avance, la comparaison des textes fait découvrir, dans des passages *identiques* ou *parallèles*, des dérivés d'une même racine qui méritent aussi d'être comparés. En effet, non-seulement le scribe a pu se servir d'un des modes de transcription que nous avons indiqués, mais encore il a pu varier la formule; ici il s'est exprimé à la première personne, ailleurs à la troisième; ici il a pris une forme verbale, là une autre; il en est résulté des dérivés différents dans lesquels il a été possible de constater la confirmation ou le déchiffrement de nouvelles valeurs.

OBSERVATIONS SUR LES POLYPHONES.

Lorsque le même signe répond à deux ou plusieurs décompositions différentes, le caractère est *polyphone*.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les différentes formes du nom d'Achéménès : elles nous ont donné à la fois la certitude du fait de la polyphonie et les moyens de résoudre les difficultés qui en résultent pour le déchiffrement. Il nous suffit de mettre en relief les signes doués de valeurs polyphones que nous rencontrons dans les noms propres dont nous avons relevé les transcriptions assyriennes. Parmi ces noms, trente-neuf renferment trente valeurs syllabiques complexes, représentées par vingt-six caractères; quatre caractères ont donc des valeurs polyphones, ce sont les suivants :

Le signe		se lit	*lat*	dans le nom *Di-ig-lat* (90)
			sat	*Ar-tak-sat-šu* (13)
			man	*A-ḫa-man-ni-is-si* (4)
			nis	*A-ḫa-ma-an-nis-si* (4)
			*vus*	*Da-ri-ya-vus* (11)
			ṣir	*Mi-ṣir* (74)

Le signe se lit *par* dans le nom *Par-ša* (44)

tav *Gu-ma-tav* (19)

Tels sont les quelques signes dont les valeurs polyphones sont indiquées par le dépouillement des transcriptions assyriennes, et dont nous retrouverons l'application dans la lecture des textes.

Avant d'aller plus loin, il importe de préciser ce que nous devons entendre par *polyphonie*. Il ne faut pas confondre les signes polyphones avec les signes qui expriment plusieurs valeurs plus ou moins rapprochées les unes des autres. L'examen des valeurs simples nous en donne immédiatement l'explication; ainsi les trois articulations simples du *ḫ* à la voyelle initiale sont représentées en général par le même caractère; nous ne considérons pas cependant ce caractère comme polyphone. Il en sera de même par conséquent de ceux qui pourront représenter deux ou plusieurs de ses combinaisons pour former une syllabe complexe dépendant de la même consonne initiale.

Les articulations de l'*m* et du *v* sont représentées, dans les syllabes simples, par les mêmes caractères; nous ne disons pas non plus qu'ils sont polyphones; il en sera de même des caractères qui exprimeront des syllabes complexes dans lesquelles ces articulations simples pourront entrer.

Nous devons étendre ces considérations à la double valeur des signes qui rendent les articulations *da, ṭa; di, ṭi; za, ṣa*. Ces signes ne sont pas considérés comme polyphones; ceux qui exprimeront les articulations complexes dans lesquelles figurent ces articulations simples ne le seront pas non plus.

Nous avons vu que les articulations à la voyelle initiale qui dépendent d'un même ordre de consonnes sont rendues par un signe unique; il y aura également un seul signe pour représenter la série des syllabes complexes dans lesquelles on trouve ces articulations, et naturellement ces signes ne seront pas considérés comme polyphones.

Enfin il ne faut pas confondre les valeurs syllabiques avec les valeurs idéographiques. Ces deux valeurs, qui sont en désaccord cons-

tant, ne constituent pas une polyphonie véritable, puisque l'une de ces valeurs provient du pouvoir phonétique des signes, et l'autre de leur pouvoir idéographique. C'est cependant un des faits qui ont le plus égaré les premières recherches, et compliqué les difficultés que l'emploi des valeurs polyphones faisait surgir. Il est arrivé, en effet, que souvent la valeur idéographique répondait à une articulation syllabique complexe, qu'on était fondé dans une certaine mesure à reconnaître au signe assyrien; mais on s'aperçut bientôt que cette valeur était spéciale à un groupe déterminé avec une signification déterminée, et ne passait pas à un autre groupe qui renfermait le même caractère. Elle provenait donc du pouvoir idéographique des signes. Un grand nombre de valeurs de cette nature, attribuées à différents signes, ont été rejetées du syllabaire assyrien. C'est ainsi que la valeur de *sam* avait été primitivement accordée au signe , parce qu'il figurait dans un groupe

dont la lecture *samsi* paraissait solidement établie. Elle l'était en réalité, mais un examen attentif des textes démontra plus tard que, dans ce groupe, le signe remplissait un rôle idéographique, et que la valeur phonétique de *sam* appartenait à un autre caractère.

Il résulte de ce qui précède que l'on doit entendre par *polyphonie* le pouvoir qu'un signe a de représenter *phonétiquement* deux ou plusieurs valeurs *phonétiques différentes,* qui ne peuvent s'expliquer par les lois qui altèrent, dans certaines circonstances, les articulations qui dépendent des consonnes du même organe, ou par une loi spéciale du phonétisme assyrien.

Ainsi le signe qui a la valeur de *sat* et de *kur,*

 bis et *gir,*

 kal, lab, rib,

sont des signes essentiellement polyphones.

Dans ces termes, la polyphonie est un fait dont nous constaterons la réalité par le déchiffrement des valeurs complexes, et qui ressortira

de la rigoureuse application des principes les plus élémentaires de nos déchiffrements. C'est un fait qu'il faut accepter avec sa brutale évidence, sauf à rechercher ultérieurement les moyens d'aplanir les difficultés qui en résultent dans la lecture des textes.

Lorsque Sir H. Rawlinson reconnut le premier le principe de la polyphonie et en signala les conséquences dans son analyse de l'inscription de Bisitoun, on nia d'abord la découverte du savant anglais, et on essaya bientôt d'en démontrer *a priori* l'impossibilité. Cette démonstration reposait sur des théories qui émanaient surtout des personnes les plus étrangères à l'étude des textes assyriens, et ne pouvait prévaloir contre un examen sérieux. Aussi on constata bientôt la rigoureuse exactitude du principe que Sir H. Rawlinson avait entrevu le premier.

Tandis qu'on attaquait la polyphonie par des théories préconçues, on essayait également de la justifier par des théories plus ou moins spécieuses. Ces théories reposaient, en général, sur l'origine de l'écriture anarienne. C'était vouloir justifier un fait incontestable par des hypothèses plus ou moins fragiles, et par conséquent toujours discutables; aussi ces théories ne donnèrent aucune force à la réalité des découvertes; nous devons cependant les mentionner ici.

Il est certain que l'écriture assyrienne n'a pas été inventée par les Assyriens. Ils l'ont acceptée d'un peuple antérieur qui parlait une langue différente de la leur, et dont nous possédons de nombreux témoignages. Ce peuple, que l'on peut appeler *proto-chaldéen*, ou *casdo-scythique*, est d'origine touranienne; il nous a laissé des inscriptions que nous comprendrons un jour à l'aide de l'assyrien, mais elles sont encore aujourd'hui entourées de difficultés de lecture et d'interprétation qui n'ont pas été franchies. On n'a pu constater que l'identité du système graphique et la différence radicale qui sépare cet antique idiome de l'assyrien.

C'est en remontant à cette origine incontestable qu'on a essayé de justifier les phénomènes de la polyphonie. Voici, en résumé, le système proposé par M. Oppert :

1° Une image scythique est dénommée par le terme touranien dont elle représente la notion.

2° Cette même image est interprétée par un ou plusieurs sons de la première langue, terme pour les significations métaphoriques.

3° De ces acceptions découlent une ou quelquefois plusieurs significations syllabiques.

4° La similitude entre le son appliqué à un monogramme et ayant une différente acception peut faire transporter l'acception de ce dernier mot au monogramme lui-même.

5° Les Assyriens acceptaient et les valeurs idéographiques et les articulations originaires que les signes avaient en touranien.

6° Ils y ajoutaient une dénomination phonétique nouvelle, afin d'énoncer ces signes dans leur propre idiome.

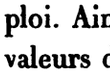
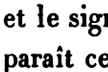
7° Quand un même son représentait deux acceptions en touranien et en assyrien, ils attribuaient à ce signe le sens qu'avait ce son en assyrien [1].

Telle est, selon M. Oppert, la série des phénomènes à l'aide desquels il explique la polyphonie assyrienne. Le Dr Hincks est moins explicite. Il prétend que lorsque les Assyro-Babyloniens, dont le langage est sémitique, adoptèrent l'écriture des anciens Chaldéens (*old Chaldeans*, il nomme ainsi le peuple qui a inventé l'écriture anarienne), dont le langage est *touranien* ou *agglutiné*, ils y introduisirent la polyphonie, qui y était alors ignorée; et quand plus tard les Arméniens de Van et les Élyméens, ainsi que les Scythes rédacteurs des inscriptions de la seconde espèce des trilingues, adoptèrent l'écriture assyrienne, ils la modifièrent et rejetèrent la polyphonie [2].

Comme on le voit, le Dr Hincks ne s'explique pas sur les procédés qui ont conduit les Assyro-Chaldéens à introduire les valeurs multiples qui constituent la polyphonie, et son explication se réduit à constater un fait dont nous ne pouvons pénétrer l'origine. Nous ne suivrons pas non plus le Dr Hincks dans ses affirmations à l'égard du

[1] Oppert, *E. M.* t. II, p. 85. — [2] Hincks, *Assyrio-Babylon. polyphony*, p. 11. — *From the Atlantis*, vol. IV.

rôle monophone que les caractères anariens peuvent jouer dans les textes proto-chaldéens, susiens, arméniaques ou médo-scythiques.

Jusqu'ici le fait de la polyphonie paraît particulier à l'assyrien; il ne ressort pas en effet du dépouillement des noms propres scythiques. Il semble, au contraire, que les Médo-Scythes aient eu recours, dans certaines circonstances, à un procédé spécial pour en exclure l'emploi. Ainsi, par exemple, le signe  , qui a en assyrien les deux valeurs de *mas* et de *bar,* paraît avoir donné naissance à deux signes, et avoir produit le signe pour la valeur de *mas* (voir les nos 1, 77) et le signe  pour la valeur de *bar* (voir les nos 96, 42, 51). Il nous paraît cependant au moins prématuré d'affirmer qu'un même système graphique ne puisse se produire avec toutes ses conséquences chez les différents peuples qui en ont adopté l'usage. Mais pour résoudre ces questions il faut que le travail du déchiffrement soit complet, et nous n'en sommes encore qu'à l'exposé des procédés qui doivent assurer la valeur des caractères.

REMARQUE.

La comparaison des textes a amené à reconnaître un fait qui pourrait faire tomber dans des erreurs contre lesquelles il est bon de se prémunir. Quelquefois, en effet, en s'en tenant à la comparaison rigoureuse de deux passages identiques, on est amené à constater que la même décomposition syllabique répond à deux ou plusieurs signes différents. Ces deux signes pourraient donc être considérés comme des *homophones,* si ce n'est que partout ailleurs ces mêmes signes répondent à deux décompositions différentes, mais rapprochées. M. Oppert, qui s'est prononcé en principe contre l'existence des *homophones* dans l'écriture anarienne, les nomme *homœophones*[1]. Ils sont *homosymphones* lorsqu'ils renferment des consonnes identiques avec une vocalisation différente, telles que *taś, tiś, tuś,* etc. ou *homœosymphones*

[1] Oppert, *E. M.* t. II, p. 107.

lorsqu'ils renferment des consonnes d'une même classe avec la même vocalisation, telles que *taṣ* et *taz*, *pal* et *bal*, *ṣir zir*, etc. Nous ne pensons pas, toutefois, que ces syllabes aient été employées *abusivement* l'une pour l'autre. Le scribe a nécessairement été guidé par quelque loi phonétique dont nous ignorons encore la portée. Nous maintenons notre affirmation en présence des nombreuses circonstances dans lesquelles l'emploi des homœophones ne peut être expliqué de cette manière.

Quoi qu'il en soit, la comparaison des textes reste comme le procédé le plus efficace, et dont l'application donne les résultats les plus étendus et les plus satisfaisants, soit qu'on arrive ainsi directement ou indirectement à la décomposition de la syllabe complexe. Tout autre procédé qui conduit à attribuer une valeur quelconque à un signe assyrien ne donne à cette valeur qu'une probabilité plus ou moins grande, qui a besoin du contrôle direct, résultant d'un des procédés élémentaires que nous avons exposés, pour être définitivement acquise.

C'est ici surtout que je dois insister sur la différence qui existe entre les procédés de lecture et les procédés de déchiffrement.

La *nécessité philologique* que M. Oppert a indiquée comme un procédé de déchiffrement[1] me paraît impuissante pour établir d'une manière rigoureuse la valeur syllabique complexe d'un signe; l'exemple même choisi par M. Oppert peut nous en donner immédiatement la preuve[2]. Il veut établir une des valeurs du signe , qui figure dans le groupe

(*Bisit.* l. 14.)

La première lettre, dit-il, est *it*, la dernière est *zal*, alors celle du milieu ne peut être autre chose que *taz*, iphtaal régulier de *nazal*, « descendre ».

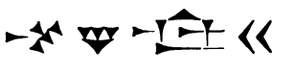
[1] Oppert, *E. M.* t. II, p. 40. — [2] *Id. ibid.* p. 42, 206.

Si la valeur de *taz* peut être appliquée au signe compris dans ce groupe, elle ressortira d'une autre source d'investigation; mais l'exemple proposé par M. Oppert, et qui devait, selon lui, établir l'efficacité du procédé avec une *sûreté mathématique*, est d'autant plus mal choisi que la valeur de *zal*, qu'il attribue au dernier signe et sur laquelle il s'appuie, n'a jamais été justifiée.

Il en est autrement de la *lecture* d'un groupe lorsque les différentes valeurs d'un signe sont établies, et qu'il ne s'agit plus que de lui appliquer celle qui lui convient dans le groupe donné. Ainsi, par exemple, nous savons que le signe 𒌋 a la double valeur de *man* et de *nis;* elle est établie par des déchiffrements qui résultent de décompositions syllabiques multiples. La nécessité philologique suffira, à défaut d'autres indices, pour lire ce signe avec la valeur de *man* dans le groupe

ar - ga - man - nu « pourpre », héb. אַרְגָּמָן

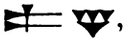
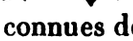
et pour le lire avec celle de *nis* dans le groupe



mu - su - ak - nis « celui qui réunit », part. *kal*, chald. כְּנַשׁ « réunir »

La multiplicité des procédés graphiques qui étaient au service des scribes de l'Assyrie nous donne, il est vrai, dans certaines circonstances, des moyens d'investigation assez sérieux; mais il ne faut pas les confondre avec les procédés qui ne s'appuieraient sur la nécessité philologique que pour arriver, lorsque le sens paraît compris, à imposer une articulation nouvelle à un signe dont la valeur serait inconnue.

Ainsi, par exemple, le signe 𒀭 a une valeur idéographique bien caractérisée. Il se présente, soit isolément, soit avec le signe du pluriel, pour répondre à une idée dont il s'agit de trouver la transcription assyrienne. Or ce signe est remplacé, tantôt par le groupe

 , tantôt par le groupe  . Les valeurs syllabiques connues de ces différents signes nous donnent :

 = *ḫat-sa*, *ḫat-gar*, *pa-sa*, *pa-gar*

 = *ḫu-tal*, *ḫu-ri*, *pag-tal*, *pag-ri*

Il est évident que les articulations *pa-gar* et *pa-gri* peuvent seules répondre à la transcription d'une même pensée, indiquée par la présence du même signe idéographique, avec des articulations communes et des flexions différentes. Nous n'avons pas à nous préoccuper du sens que ces articulations entraînent.

Nous devons remarquer toutefois que nous ne serions pas arrivés à ce résultat si la valeur des signes qui transcrivent l'idéogramme n'avait pas été préalablement établie.

Nous réserverons donc les procédés qui découlent de la nécessité philologique pour les appliquer à la lecture des textes lorsque nous aurons établi le déchiffrement des signes qui doivent entrer dans la composition du syllabaire assyrien.

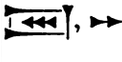
§ II. — EXAMEN DES SIGNES QUI REPRÉSENTENT LES SYLLABES COMPLEXES.

Nous avons vu que l'écriture anarienne ne présentait pas de caractères pour répondre à certaines articulations simples que comporte l'alphabet sémitique. Cette insuffisance de caractères pèsera également sur les signes qui représentent les syllabes complexes; aussi les syllabes de cette nature, dans lesquelles figurent à titre de consonnes l'א, le ה et même l'ע, restent sans représentant direct dans cette partie du syllabaire assyrien.

C'est dans cet état que nous devons étudier le système graphique assyrien et justifier les différentes valeurs syllabiques qui ont été reconnues aux signes que nous allons maintenant examiner.

ב

Le nombre des articulations complexes qui dépendent de la consonne ב initiale est de cinquante et une; sur ce nombre, l'emploi de vingt-trois valeurs seulement a été constaté, et ces valeurs sont représentées par quatorze caractères.

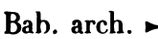
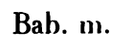
ב	*bab*		*bib*	"	*bub*	"
ג	*bag*		*big*	"	*bug*	"
ד	*bad*		*bid*		*bud*	
ו	*baz*	"	*biz*	"	*buz*	(?)
ח	*baḥ*	"	*biḥ*	"	*buḥ*	"
ט	*baṭ*		*biṭ*		*buṭ*	
כ	*bak*		*bik*	"	*buk*	"
ל	*bal*		*bil*		*bul*	
מ	*bam*	"	*bim*	"	*bum*	"
נ	*ban*		*bin*	"	*bun*	"
ס	*baś*	"	*biś*	"	*buś*	(?)
פ	*bap*		*bip*	"	*bup*	"
צ	*baṣ*	"	*biṣ*	"	*buṣ*	(?)
ק	*bak*		*bik*	"	*buk*	"
ר	*bar*		*bir*		*bur*	
ש	*bas*	"	*bis*		*bus*	
ת	*bat*		*bit*		*but*	

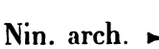
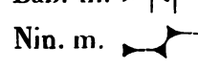
Le ב et le פ se substituent l'un à l'autre très-fréquemment dans les

mêmes racines; il s'ensuit que, dans un grand nombre de cas, les articulations complexes qui dépendent de ces deux caractères sont exprimées par des représentants communs, bien qu'il y ait une différence dans la décomposition des signes.

Les valeurs constatées se prouvent par les exemples que nous avons recueillis dans les textes.

N° 1. *bak* (*bag*, *bak*, *baḳ* et *pag*, *pak et paḳ*).

Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. ... — H. ... — O. 13. — N. ... [1])

La valeur du signe qui représente l'articulation *bak* n'est pas prouvée directement, mais la valeur de *pak* résulte du dépouillement des syllabaires (v. *pak*).

Comparez toutefois, dans des passages parallèles :

, *na-ad-bak* « muraille » (ch. נְדֶבֶךְ « rangée de pierres »)

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 40, c. IV, l. 77.)

et les variantes

, *na-ad-ba-ku*

, *na-da-ba-ku*

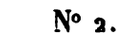
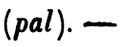
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 22, l. 115.)

Lisez ainsi :

, *Bag-da-da* « la ville de Bagdad (?) »

(*C. de Michaux*, *W. A. I.* I, pl. 70, c. I, l. 6.)

[1] Ces annotations se rapportent aux listes que nous avons précédemment indiquées, 1re partie, p. 250; nous y avons joint, sous l'indication N, la liste publiée par M. Norris dans son dictionnaire assyrien, 1re partie, p. 11.

N° 2. *bal* (*pal*). — Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m.

(R. 87. — H. 193. — O. 170. — N. 2.)

Comparez les différentes formes du nom de « Tabal » et ses dérivés: *Ta-bal, Ta-ba-li,* dans la liste des noms propres (n° 174, 1re partie, page 152).

Voyez encore dans les inscriptions de Sargon la forme

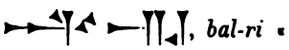
Ta-bal-li « Tabal »

et la variante

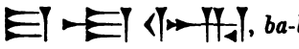
Ta-ba-a-li

(Sargon, *Pavés des Portes*, *g*. Botta, pl. 16, l. 36.)

Comparez également les différentes formes de la même expression:

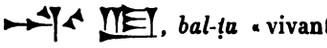
 *bal-ri* « passage d'une rivière [1] »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. VI, l. 28; c. V, l. 65.)

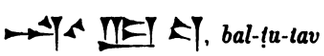
 *ba-la-ar*

(*Id. W. A. I.* I, pl. 65, c. II, l. 6.)

Lisez ainsi les différents dérivés:

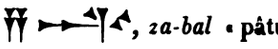
 *bal-ṭu* « vivant » (le corresp. perse manque) (בלט)

(Darius, *A. Persép.* l. 3.)

 *bal-ṭu-tav*

(Darius, *Bisit.* l. 51 et 67, et à Ninive, *passim.*)

Lisez encore:

 *za-bal* « pâturage »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 40.)

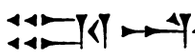
[1] La signification de ce terme essentiellement assyrien nous est fournie par les Assyriens eux-mêmes. Nous voyons en effet, sur les tablettes de Sardanapale, que le mot *balar* est défini: *eberti nahar* (*W. A. I.* II, pl. 62, n° 3, *Rev.* l. 77).

, *ḳa-bal* « milieu » (קבל)

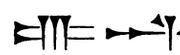
(Sargon, Botta, *Pavés*, porte o, pl. 8, l. 9 et *passim.*)

, *at-ta-bal-ḳa* « j'ai détruit » (בלק)

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 25, c. III, l. 97.)

 , *li-bal-liṭ* « qu'il fasse vivre »

(*W. A. I.* II, pl. 18, l. 56.)

 , *yu-bal-liṭ*

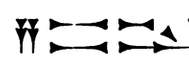
(*Passim.*)

N° 3. *bil* (*pil*). — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 32. — H. 10. — O. 123. — N. 6.)

Comparez, dans des passages identiques, les variantes :

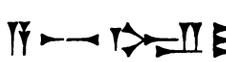
, *za-bil*  , *za-bi-il*

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 18, l. 56 et 67.)

Comparez les différentes formes dérivées de la racine אבל « porter » :

, *a-bil-va* « j'ai imposé » (*kal*)

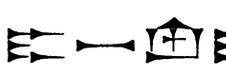
(Sargon, Botta, pl. 8, l. 32, 21, 17.)

 , *a-bi-il-va*

(Sargon, *ibid.* pl. 9, l. 20, 21, 17.)

, *i-bil-la* « il a apporté » (*paël*)

(Sargon, *ibid.* pl. 2, l. 16; pl. 1, l. 27; pl. 5, l. 15.)

 , *i-be-lu-va* « il a apporté »

(Sargon, *ibid.* pl. 13, l. 20; *les Fastes*, l. 36, 149.)

, *yu-sa-bil* « il a fait apporter » (*shaph.*)

(Sardan. III, Layard, pl. 9, l. 45.)

Lisez ainsi :

, *bil-tu* « tribut » (בלה « apporter en tribut »)

(Sargon, *Revers de pl.* Botta. pl. 167, l. 16 et *passim.*

, *bil-tav* « tribut »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 58.)

, *ḫi-bil-ta-sa-an* « leurs transgressions »

(Sargon, *les Fastes*, l. 7.)

, *bi-bil* « dans, dedans »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. I, l. 19, 53 et *passim.*)

A Bisitoun on trouve ce dernier mot écrit avec un autre signe qui ne peut être assimilé à celui qui nous occupe, et qui cependant doit avoir la même valeur.

On lit en effet :

, *bi-bil* « dans, dedans, dans le milieu » (בבל)

(Darius, *Bisit.* l. 8 et 9.)

N° 4. *bul* (*pul*). — Bab. arch. Bab. m.

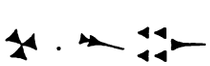
Nin. arch. Nin. m.

(R. 87. — H. 105. — O. 172. — N. 119.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon, les différentes formes du nom du pays de « Gambul » :

, *Gam-bul*

(Sargon, Botta, *passim.*)

 , *Gam-bu-lu*

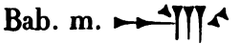
(*Id. ibid.* pl. 65 *bis*, l. 1; *les Fastes*, l. 19, 126, 140.)

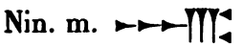
Lisez ainsi :

, *ab-bul* « j'ai détruit » (נבל)

(Assarh. *Prism. W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 18.)

Les différentes formes de ce verbe nous conduisent à reconnaître un autre signe qui a également la valeur de *bul*.

N° 4 (*bis*). *bul* (*pul*). — Bab. arch. . . . . Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

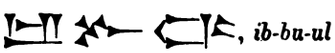
(R. 87. — H. 194. — O. 169. — N. 8.)

Les tablettes philologiques donnent :

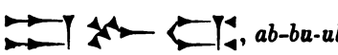
bu - lu *bul* *paḫaru sa - am* . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 34, l. 65, n° 5.)

Comparez, dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser :

, *ib-bal* et  , *ib-bu-ul*

(*W. A. I.* pl. 15, c. VII, l. 68.)

, *ab-bal*  , *ab-bu-ul*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 10, c. II, l. 35.) (*Id. ibid.* c. III, l. 65.)

L'expression , *ib-bu-lu*, traduit à Bisitoun le perse *viaka* « il a détruit ». (Darius, *Bisit.* l. 25.)

Lisez ainsi :

, *lu-bul-ti* « vêtement » (pour *lubusti*)

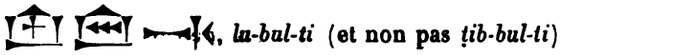
(Sardan. III, *W. A. I.* pl. 17, c. I, l. 79.)

On trouve en effet :

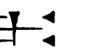
, *lu-bu-us-tav*, héb. לבש

(*W. A. I.* II, pl. 9, l. 49.)

Le même mot est écrit à Khorsabad, comme dans les inscriptions de Sardanapale III :

 , *lu-bul-ti* (et non pas *ṭib-bul-ti*)

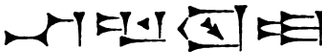
(Sargon, *les Fastes*, l. 142 et 181.— Sard. *W. A. I.* II, pl. 25, c. III, l. 87.)

N° 5. *ban.* — Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 245. — H. ... — O. 176. — N. 135.)

Comparez dans les inscriptions de Sennachérib :

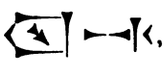
 , *na-al-ban-ya* « mes palais de brique »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 44, l. 62.)

, *na-al-ba-an-ya*

(*Id. ibid. passim.*)

Lisez ainsi :

 , *ban-ti* « fille » (בנה)

, *ban-na-ti* , *ban-nu-ti*

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 89, c. III, l. 16; Tigl. Pil. *ibid.* pl. 10, c. III, l. 47.)

, *a-ban* « pierre » (אבן)

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 54, c. II, l. 48.)

, *i-ban-nu* « il a construit » (בנה)

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 7, l. 25.)

, *ša-ban* « profondeur »

(Sargon, *Taur.* g. Botta, pl. 41, l. 46.)

, *Ḫa-am-ban* « le pays de Hamban »

(Sargon, 15; — Tigl. Pil. 27, 34.)

, *naḫar Za-ban* « le fleuve Zab »

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 30, c. II, l. 34.)

N° 6. *buś* (*puś*). — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 30*. — N. ...)

Cette valeur a été déduite philologiquement par M. Oppert; mais elle ne résulte pas de la comparaison des textes.

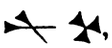
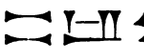
N° 7. *bap* (*pap*). — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 209. — H. 45. — O. 139. — N. ...)

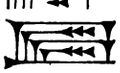
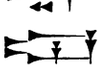
Les syllabaires de Sardanapale donnent à ce signe la valeur de *pap* (voy. *pap*); les inscriptions donnent *bap* et *bip*.

Lisez ainsi, avec la valeur de *bap* :

, *da-bap*, , *da-bap-ti* « embûches »
(Sardan. VI, *Fragm.* — O. *Mém.* p. 59.)

Comparez pour la valeur de *bip* :

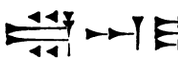
 , *bib-lat* et  , *bi-ib-lat*
(Sargon, *les Fastes*, l. 143 et 170.)

N° 7 (*bis*). *bab*. — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m. 
(R. 90. — H. 128. — O. 243. — N. 126.)

Ce caractère a la valeur idéographique de « porte » : il traduit, dans les inscriptions trilingues, le perse *duvarti*. Cette signification indique, en assyrien, l'articulation *babu*, qui lui est confirmée par les syllabaires de Sardanapale. Nous lisons en effet :

ka - *a* *bab* *ba* - *a* - *bu*
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 365.)

mais cette articulation, qui résulte du pouvoir idéographique du signe, ne saurait lui être attribuée phonétiquement; aussi c'est comme idéogramme que nous le lisons dans le nom de Babylone :

 , *Bab-ilu*
(Voy. *supra*, 1re part. n° 65, p. 118.)

N° 8. *bar.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 74. — H. 130. — O. 176. — N. 10.)

Cette valeur résulte directement du dépouillement des noms propres que nous avons cités dans la première partie :

Bar-zi-ya (9) *Bar-sip*
Bar-zi-pav, *Ba-ar-zi-pav* (202)
Ba-na-i-bar-ḳa (223)

Elle est corroborée par le dépouillement des noms propres du texte scythique, dans lequel nous lisons :

Ku-bar-ra (36) *Ka-ut-bar-ka* (68)
Vi-is-bar-ra (42) *Is-bar-da* (70)
Vi-in-da-bar-na (96) *Bar-ra-ḳa* (118)

Comparez surtout les deux formes :

Bar-sin et *Ba-ar-sin* (42)
Bar-ru-za-na-na-am et *Ba-ru-za-na-am* (135)

Les syllabaires de Sardanapale donnent :

ba - ar *bar* *ba - a - ru*
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 587.)

et les tablettes philologiques :

bar *ba - ar* ....
(*W. A. I.* II, pl. 48. *Rev.* l. 15.)

Comparez les deux formes d'un nom de pays cité dans les inscriptions de Tiglat-Piléser :

, *Bit Bar-ru-ya*

, *Bit-Ba-ar-ru-ya*

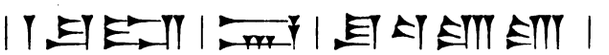
(Tigl. Pil. Layard, pl. 17, l. 17.)

Ce signe alterne avec son homœophone dans le nom royal de « Lubarna », roi de Syrie. Comparez dans les variantes de l'inscription *Standard* de Nimroud :

, *Lu-bar-na* et , *Li-bur-na*

(Sardan. III, Layard, pl. 9, l. 44.)

Les syllabaires donnent encore la valeur de *bar* à un signe qui ne paraît pas employé dans les textes avec cette valeur :



ba - ra *bar* *su - par - ru - ru*

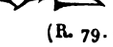
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 369.)

et à cet autre :

ba - ra *bar* *pa - rak - ku*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 255.)

N° 9. *bir* (*pir*). — Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 79. — H. 131. — O. 177. — N. 109.)

Comparez, dans les passages identiques des inscriptions de Sargon, les deux formes assurément phonétiques :

, *si-bir* et , *si-ib-ri*

(Sargon, Botta, *Taur.* porte *k.* I, pl. 51, l. 98. *Ibid. Taur. g.* pl. 43, l. 108.

Comparez les différents dérivés de la racine עבר « franchir » :

, *e-bir* , *e-be-ru* « il a franchi » (*kal*)

Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 5; c. V, l. 56. — *Ibid.* c. II, l. 11; pl. 13, c. V, l. 58.)

, *e-te-bir* « il a fait franchir » (*iphtaal*)

(Sardan. III, *W. A. I.* pl. 25, c. III, l. 93, 102.)

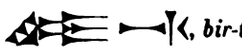
, *ni-bir-ti* « les rives »

(Sardan. III, Layard, pl. 8, l. 42.)

, *e-bir-tan* « le passage »

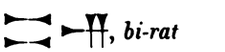
(*Id. ibid.* l. 21.)

Comparez surtout les deux variantes :

 , *bir-ti* et , *bi-rit* « forteresse »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 41. — Sardan. III, *W. A. I.* II, pl. 21, c. 1, l. 66.)

et les autres formes

 , *bi-rat* , *bi-ra-ti*

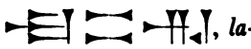
(Sargon, *Annales*, Botta, pl. 77, n° 13, l. 3 et *passim.*)

Lisez ainsi :

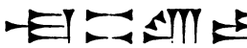
, *la-bir* « ancien »

(*Passim.*)

à cause des dérivés

 , *la-bi-ri*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, c. 1, l. 16.)

 , *la-bi-ru-ti* (alias *la-bi-ra-ti*)

(Sargon, *Taur. g.* Botta, pl. 41, l. 57 et *passim.*)

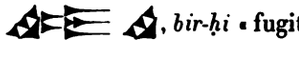
Lisez encore :

, *mu-sal-bir* « celui qui perpétue »

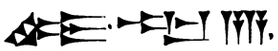
(Sargon, *Taur. g.* Botta, pl. 43, l. 101.)

, *mu-lab-bir* (*paël*)

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36 l. 71 et *passim.*

 , *bir-ḫi* « fugitifs », *ki-in-na-a-ti bir-ḫi* « des esclaves fugitifs »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 14, c. VI, l. 31.)

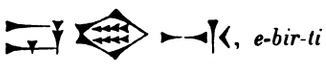
 , *bir-ka-ya* « mes genoux »

(Rawlinson, *Biling.* p. 233.)

, *bir-mi* « le bérom? la laine? »

(Sargon, *les Fastes*, l. 142 et *passim.*)

L'inscription en caractères archaïques de Nabuchodonosor donne une forme que nous lirons encore ainsi, sans cependant pouvoir rattacher le signe qui y figure à celui qui nous occupe :

 , *e-bir-ti*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l. 45.)

La forme archaïque babylonienne, que nous n'avons pas indiquée, paraîtrait plutôt s'écrire :

(*W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l. 5.)

Le Dr Hincks donne au signe la valeur de *bir,* comme remplaçant le précédent dans la forme *e-ti-bir* (*W. A. I.* I, pl. 21, c. II, l. 52. — Voyez Hincks, n° 106 et p. 348, n° 149).

Enfin les syllabaires de Sardanapale nous donnent la valeur suivante pour un autre signe :

bi - ir *bir* .....

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 37.)

mais cette valeur n'a pas encore trouvé son application dans les textes.

N° 10. *bur* (*pur*). — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 78. — H. 133. — O. 182. — N. 81.)

Ce signe est compris, avec cette valeur, dans la lecture du nom du fleuve « Khabour », que nous lisons (*supra*, n° 250) dans la liste des noms propres *Ḫa-bur.* Mais cette lecture est le résultat et non pas le point de départ du déchiffrement.

Cette valeur nous est donnée par les syllabaires de Sardanapale; nous lisons en effet :

bu - ur *bur* *bu - u - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 586.)

et ailleurs dans les tablettes philologiques :

bur *bu - ur* *ra* - .....

(*W. A. I.* II pl. 29, c. II, n° 4, l. 64.)

Nous avons vu que ce signe alterne avec le signe dans les inscriptions de Nimroud dans le nom royal de « Liburna » :

Li - bur - na et *Lu - bar - na*

(Layard, pl. 9, l. 44.)

Comparez les différentes formes d'une expression fréquente dans les inscriptions de Nabuchodonosor :

mie bur-sa-bu-uv

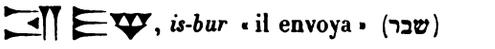
(*W. A. I.* I, pl. 51 et 52, *passim.*)

et les variantes :

bu-ur-sa-bu-u

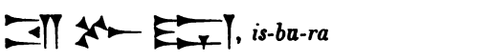
bu-ur-sa-bu-uv

Comparez les deux formes :



is-bur « il envoya » (שבר)

(Sargon, *les Fastes*, l. 92.)



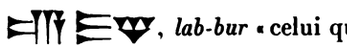
is-bu-ra

(*Id. ibid.* l. 153.)

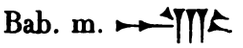
Lisez ainsi les dérivés dont nous avons déjà cité la racine :

, *sul-bur* « la continuation » (inf. *shaph.*)

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 65.)

 , *lab-bur* « celui qui fait continuer » (inf. *paë.*)

(Sargon, *Inscript. de Sin*, *E. M.* II, p. 33o.)

N° 10 (*bis*). *bur.* — Bab. arch. . . . . Bab. m. 

Nin. arch. . . . . Nin. m. . . . . .

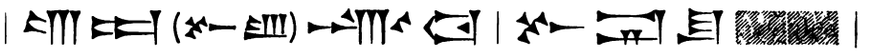
(R. ... — H. ... — O. 169. — N. ...)

Les syllabaires de Sardanapale donnent la valeur suivante :

bu - ur *bur* *pa - sa - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 171.)

et ailleurs, dans les tablettes philologiques, on lit :



bu - ru *bu - us - su* . . . . .

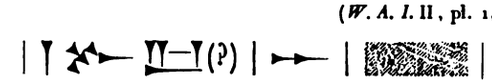
(*W. A. I.* II, pl. 34, l. 71.)

mais ce signe, avec cette valeur, n'a pas encore trouvé son application dans les textes.

Je n'oserais pas affirmer les valeurs qui résultent de ces passages :

a - mar *bur* *bu - u - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 156.)



bu - ur *bur* . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 757.)

Les tablettes philologiques semblent encore donner la valeur de *bur* au signe ❮; on lit en effet dans deux endroits :

bu - ur

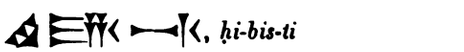
(*W. A. I.* II, pl. 29, l. 68 et *W. A. I.* II l. 45 l. 15.)

N° 11. *bis*. — Bab. arch. Bab. m.

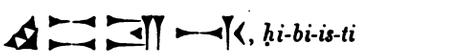
Nin. arch. Nin. m.

(R. 89. — H. 136. — O. 133. — N. 80.)

Comparez, dans les passages parallèles des inscriptions de Khorsabad, les deux formes :

 , *ḫi-bis-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 160.)

 , *ḫi-bi-is-ti*

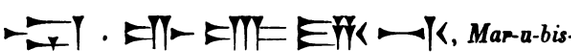
(*Id.* Salle V, Botta, pl. 106, l. 15.)

Comparez, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, à Synkereh, les deux formes :

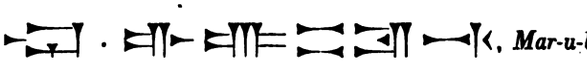
, *e-bis* et , *e-bi-su*

(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. 1, l. 25.)

Comparez les deux formes du nom de la ville de « Marubisti » :

 , *Mar-u-bis-ti*

(Sennach. Layard, pl. 63, l. 29.)

 , *Mar-u-bi-is-ti*

(Sargon, Botta, pl. 151, l. 1.)

Lisez ainsi :

, *u-ri-bis* « j'ai agrandi » (רבש)

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 61.

Lisez également les terminaisons adverbiales :

, *ṭa-bis* « heureusement » (טוב)

(Sargon, *les Fastes*, l. 157,)

, *ra-bis* « grandement » (רב)

(*Id. ibid.* l. 15.)

a-ri-bis « comme des sauterelles »
(Sargon, *les Fastes*, l. 73.)

N° 12. *bus.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. ... — H. ... — O. 38 *cr.* — N. ...)

M. Oppert paraît avoir déduit cette valeur philologiquement, mais elle a peu d'application dans les textes; on paraît lire cependant :

iš-ḫu-bus-su
(*Passim.*)

Les tablettes philologiques donnent encore cette valeur à un autre signe :

bu - su
(*W. A. I.* II, pl. 47, l. 8.)

N° 13. *bat.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 84. — H. 17. — O. 50. — N. 27.)

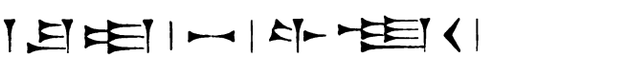
Cette valeur paraît résulter du dépouillement des transcriptions scythiques des noms propres des inscriptions trilingues :

Bat-ti-ik-ra-ba-na (110) *Kar-ma-bad-das* (123)
Bat-ti-ya-van-ya-a (141)

Elle se confirme, dans les textes assyriens, par la comparaison des différentes formes du nom du fleuve « le Zab » :

Za-bat-ti *Za-ba-ti* (246)

Enfin elle se prouve par la comparaison des passages identiques et par les syllabaires de Sardanapale :

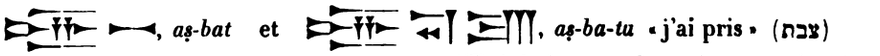

ba - at *bat* *pi - tu - u*
(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 354.)

Comparez dans les passages identiques des inscriptions de Nabuchodonosor à Sinkereh :

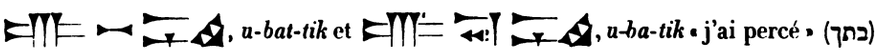
su-bat *su-ba-at* « la demeure »

(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 8.)

Comparez encore les variantes de Sardanapale III :


aṣ-bat et *aṣ-ba-tu* « j'ai pris » (צבת)

(*W. A. I.* pl. 19, c. I, l. 99; pl. 20, c. II, l. 20.)


u-bat-tik et *u-ba-tik* « j'ai percé » (בתך)

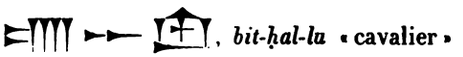
(*W. A. I.* pl. 19, c. I, l. 117; pl. 22, c. II, l. 115.)

Comparez également, dans les variantes des revers de plaques de Khorsabad :

ḫaz-bat-ti *ḫa-za-ba-ti*

(Sargon, *Revers de pl.* l. 13.)

Enfin dans les variantes de la grande inscription de Salmanassar III :


bit-ḫal-la « cavalier »

(Layard, pl. 90, l. 65, 98.)

au lieu de la forme ordinaire

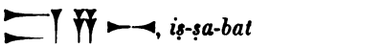
bat-ḫal-li

(Sargon, *les Fastes*, l. 35, 85, 116, 114 et *passim.*)

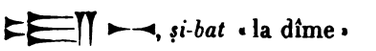
Lisez ainsi les différents dérivés de la racine צבת « prendre », dont une des formes traduit le perse *agarbaya*.

iṣ-bat

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 46.)


iṣ-ṣa-bat

(Darius, *Bisit.* l. 33.)


ṣi-bat « la dîme »

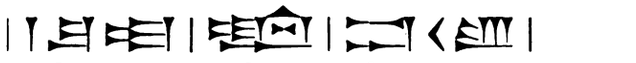
(*W. A. I.* II, pl. 12, c. II, l. 14 et 18.)

N° 13 (*bis*). *bat.* — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 174. — N. ...)

Cette valeur paraît résulter du dépouillement des syllabaires, où nous trouvons :



ba - at *bat* *du - u - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 252.)

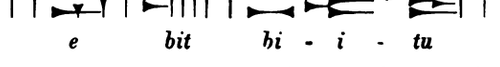
On n'a pas encore rencontré ce signe avec cette valeur dans les textes.

N° 14. *bit.* — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 83. — H. 129. — O. 173. — N. 1, 34.)

Ce signe traduit les expressions perses *tacarum* et *vith* dans les inscriptions trilingues; il est expliqué à Ninive par le groupe *bi-i-tu* « maison », et nous le trouvons ainsi dans les syllabaires :



e *bit* *bi - i - tu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 364.)

Toutefois, s'il traduit le perse en vertu d'un pouvoir idéographique, il exprime phonétiquement la même idée, car on le trouve avec la valeur phonétique de *bit* dans la composition des mots.

Comparez dans les passages parallèles des inscriptions de Sargon :

, *in-na-bid* « il s'enfuit »

(Sargon, *les Fastes*, l. 26, 46, 103.)

, *in-na-bi-du*

(Sargon, *Annales*, Botta, pl. 76, l. 3.)

Lisez ainsi les différentes formes des dérivés de la racine נצב :

, *ṣi-bit-ti* « la prise »

(Sargon, *Taur.* G, Botta, pl. 43, l. 107.)

, *uṣ-ṣab-bit* « il a pris » (iphtaal)

(Darius, *Bisit.* l. 67.)

, *u-sa-aṣ-bit* (shaph.)

(Sardan. Layard, pl. 9, l. 44.)

Lisez encore :

, *bit-ru-ti* « séparé »

(Sargon, *les Fastes*, l. 168.)

, *bit-ḫar-ris* « par des tributs »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 26.)

, *ni-bit* « le nom »

(Sardan. *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 33; pl. 26, c. III, l. 130.)

, *ka-bit-ti* « nombreux »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 4.)

, *li-bit-tav* (pour *libintav*) « des briques »

(Sargon, *Taur.* G, Botta, pl. 43, l. 65.)

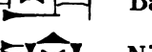
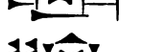
, *ir-bit-ti* « quatre »

(*W. A. I.* II, pl. 35, n° 2, l. 39.)

, *mu-ab-bid* « soumettant »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 8.)

N° 15. *but.* — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 236. — H. 166. — O. 174. — N. 74.)

Cette valeur avait été attribuée par erreur à ce signe dans le catalogue de M. Oppert, elle n'a pas été justifiée.

Un passage de l'inscription de Sardanapale III nous donnerait à penser que le signe pourrait avoir la valeur de *but;* nous lisons en effet au lieu de :

, *iṣ-bat*,

la forme

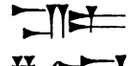
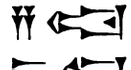
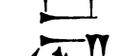
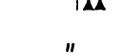
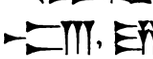
, *is-bu-ut*

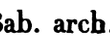
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 25, c. III, l. 88.)

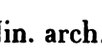
mais comme le signe a la valeur de *bat* bien sérieusement établie, la variante que nous venons de citer n'est due qu'à l'emploi d'une vocalisation différente.

ג

Les articulations constatées qui dépendent du ג sont au nombre de trente-neuf, représentées par vingt-cinq caractères; mais, pour la décomposition de ces valeurs, il faut tenir compte de la différence que nous avons signalée entre l'emploi du ג et du p à Ninive et à Babylone, de sorte que la plupart des signes de cette catégorie répondent à ces deux articulations.

ב	*gab*		*gib*		*gub*	"
ג	*gag*		*gig*		*gug*	
ד	*gad*		*gid*		*gud*	
ז	*gaz*		*giz*	"	*guz*	"
ה	*gaḥ*	"	*giḥ*	"	*guḥ*	"
ט	*gaṭ*		*giṭ*		*guṭ*	
כ	*gak*		*gik*		*guk*	
ל	*gal*		*gil*		*gul*	
מ	*gam*		*gim*		*gum*	
נ	*gan*		*gin*	"	*gun*	
ס	*gaś*		*giś*	"	*guś*	"
פ	*gap*		*gip*		*gup*	
צ	*gaṣ*		*giṣ*	"	*guṣ*	"
ק	*gaḳ*		*giḳ*		*guk*	
ר	*gar*		*gir*		*gur*	
ש	*gas*	"	*gis*		*gus*	"
ת	*gat*		*git*		*gut*	

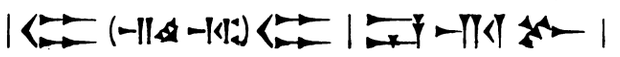
N° 16. *gak.* — Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 72. — H. 28. — O. 52. — N. 56.)

Cette valeur paraît indiquée dans une tablette du British Museum, mais je n'en ai pas rencontré l'application dans les textes.

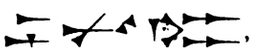
Les tablettes philologiques donnent d'un autre côté la valeur suivante :



gik *gi* - *ik* *gik* *e* - *ri* - *bu*

(*W. A. I.* II, pl. 59. Obv. l. 15.)

Nous pouvons mentionner ici que le signe , qui a la valeur de *kak*, se trouve quelquefois avec la valeur de *gag*, par exemple dans un syllabaire où nous lisons :

 , *gag-gul-luv* « crâne » héb. גֻּלְגֹּלֶת

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 166.)

N° 17. *gik.* — Bab. arch. Bab. m. . . . . .

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 140 — N. ...)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale; on lit :

gi - *ik* *gik* *mar* - *ṣu*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 151.)

N° 18. *guk.* — Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 141. — N. 95.)

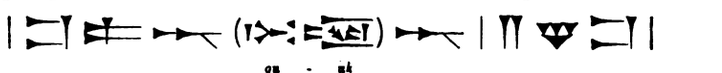
Cette valeur est indiquée dans un fragment de syllabaire cité par

M. Oppert, mais ne trouve pas son application dans les textes historiques.

gu - uk *guk* .....

(*W. A. I.* II, pl. 4, c. 3, l. 799-804.)

On trouve encore dans les tablettes philologiques les valeurs suivantes, qui peuvent être attribuées à différents signes :



gu - uk

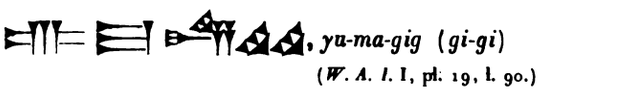
(*W. A. I.* II, pl. 30, l. 21.)

et ailleurs :

gu - uk

(*W. A. I.* II, pl. 43, l. 52.)

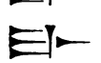
Lisez cependant dans les variantes des inscriptions de Sardanapale III :



yu-ma-gig (*gi-gi*)

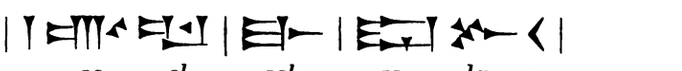
(*W. A. I.* I, pl. 19, l. 90.)

N° 19. *gal.* — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 109. — H. 194. — O. 146. — N. 78.)

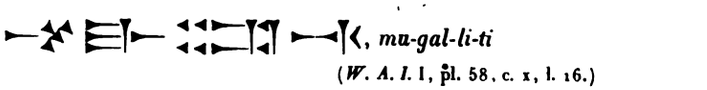
Les syllabaires de Sardanapale établissent ainsi cette valeur :



ga - al *gal* *ra - bu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 123.)

Comparez également les variantes fournies par les différentes inscriptions de Ninive et de Babylone dans des passages identiques ou parallèles.



mu-gal-li-ti

(*W. A. I.* I, pl. 58, c. x, l. 16.)

, *mu-ga-al-li-tu*

(*W. A. I.* I, pl. 52, n° 3, c. II, l. 31.)

Lisez ainsi :

, *u-dag-gal-lu*

(Sardan. III, Layard, *Stand.* l. 32.)

, *gal-la-ti*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l. 46.)

, *ki-gal-luv* « solidité »

(Sargon, *Baril*, l. 36.)

N° 20. *gal.* — Bab. arch. (?) Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 119. — N. 51.)

Ce caractère paraît avoir la valeur de *gal* ou de *gil* dans les textes antiques, car il comporte certainement les deux consonnes ɔ et ɣ sans pouvoir en préciser la vocalisation. Lisez en effet :

, *da-gal* ou *da-gil*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 1; pl. 12, c. IV, l. 30.)

à cause des formes

, *da-gil* « confiant »

(Sargon, *les Fastes*, l. 26.)

, *da-ga-lu* « confiance »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 58, c. IX, l. 31.)

Lisez encore :

, *u-sad-gil* « j'ai embelli »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 87 et 91.)

N° 21. *gil.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 241. — H. 204. — O. 114. — N. 115.)

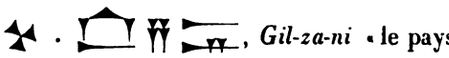
Cette valeur ne figure pas parmi celles que les syllabaires attribuent au signe polyphone (*W. A. I.* II, pl. 1, l. 153 et suiv.); cependant elle n'en est pas moins assurée par la comparaison des textes.

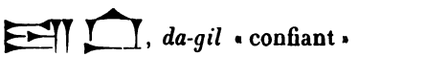
Comparez en effet :

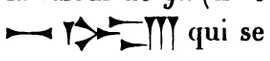
, *u-sat-gil* « j'ai embelli » (רגל)
(Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 41, 51.)

, *u-sat-gi-la*
(Sargon, *les Fastes*, l. 117, 121, 136.)

Lisez ainsi :

 , *Gil-za-ni* « le pays de Gilzan »
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 23, c. II, l. 129.)

 , *da-gil* « confiant »
(Sardan. VI, O, fr. p. 55.)

C'est par erreur que le Dr Hincks avait attribué au signe la valeur de *gil* (n° 10, p. 316), en s'appuyant sur la décomposition  qui se lit *bel* ainsi que nous l'avons établi *supra*, n° 3.

N° 22. *gul.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 32. — H. 10. — O. 65. — N. 56.)

Cette valeur n'est pas sûre; elle repose sur la lecture erronée d'un groupe qu'on lisait :

, *tu-gul-ti-ya*

et sur celle du nom d'un fleuve,

, *Nahar Ti-gul-ti*

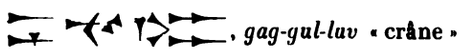
qu'on prétendait assimiler au « Tigre »; mais ces lectures ont encore besoin de confirmation.

Plusieurs autres signes paraissent avoir plus sûrement la valeur de *gul* :

1° Le signe dans les mots :

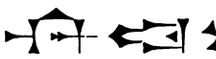
, *gul-lat* « district »

(Sardan. III, Layard, *Stand.* pl. 1, l. 10.)

 , *gag-gul-luv* « crâne »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 166.)

2° Le signe , par exemple, dans le mot :

 , *ag-gul-lat* « roue » héb. עגל

(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 10, c. II, l. 8.)

N° 23. *gam.* — Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 218. — H. 139. — O. 211. — N. 96.)

Comparez, dans les passages identiques des inscriptions de Sargon, le nom du pays de « Gambul », qui revient assez fréquemment sous l'une ou l'autre de ces deux formes :

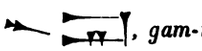
, *Gam-bu-lu*

(Sargon, Salle V, Botta, pl. 10, l. 1.)

, *Ga-am-bu-lu*

(*Id. Montant des portes*, Botta, pl. 65 *bis*, l. 1.)

Lisez ainsi :

 , *gam-mal* « chameau » (גמל)

(Sargon, *les Fastes*, l. 27. — Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 23.)

N° 26. *gan.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 28. — H. 162. — O. 131. — N. 37.)

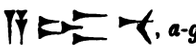
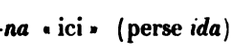
Cette valeur résulte implicitement de la lecture des noms propres des inscriptions trilingues *v. g.* du nom de la « Gandarie » :

Gan-da-ru (61)

C'est avec cette valeur que nous avons lu, dans les textes unilingues, le nom du dieu « Dagon » :

Da-gan (147 et 218)

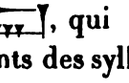
Lisez encore les différentes formes

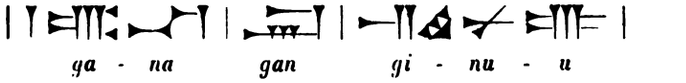
 *a-gan-nu*  *a-gan-na* « ici » (perse *ida*)
(Xerxès, L. l. 8 et *passim.*)

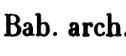
a-gan-ni-tu « ces »

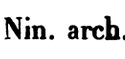
La version scythique donne, comme correspondant à l'articulation *gan*, le signe , qui a également la valeur de *kam*, et que nous lisons dans les noms suivants :

Kam-bu-si-ya (8) *Gan-da-ra* (61)
Ku-ug-gan-na-ka-an (85) *Gan-du-va* (107)
Ha-du-gan-na-is (122)

Le signe scythique est évidemment le correspondant du signe assyrien  , qui a lui-même la valeur de *gan* d'après les nouveaux fragments des syllabaires

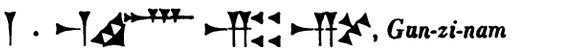

ga - na *gan* *gi - nu - u*
(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 96.)

N° 27. *gun.* — Bab. arch.  Bab. m.

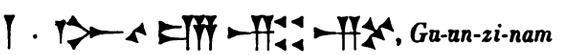
Nin. arch.  Nin. m.

(R. 27. — H$_t$ 163. — O. 132. — N. 16.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon, les différentes formes du nom royal de « Gunzinam » :

 , *Gun-zi-nam*

(Sargon, *les Fastes*, l. 183.)

 , *Gu-un-zi-nam*

(*Id. Taur.* G. Botta, pl. 43, l. 35.)

N° 28. *gaś.* — Bab. arch. ..... Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

(R. 199. — H. 11. — O. 147. — N. ...)

Cette valeur est indiquée dáns les syllabaires, mais elle ne paraît pas employée dans les textes.

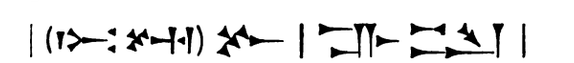
ga - śa *gaś* *da - a - ku*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 339.)

ga - śa *gaś*

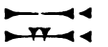
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 582.)

Voyez aussi, dans les tablettes philologiques, mais avec la valeur de *guś* qui n'a pas encore été rencontrée dans les textes :



gu - uś *guś* *mar* .....

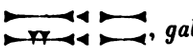
W. A. I. II, pl. 47. *Obv.* l. 21.)

N° 29. *gap.* — Bab. arch. . . . . Bab. m. 

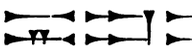
Nin. arch. Nin. m.

(R. 19. — H. 138. — O. 128. — N. 52.)

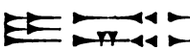
Comparez dans les passages identiques ou parallèles des inscriptions des différentes époques :

 , *gab-bi* « tout » perse *viçam*

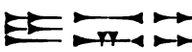
(Darius, *Inscr. B* de Westergaard.)

 , *ga-ab-bi*, perse *viçam*

(Xerxès, *Inscr. C* de Westergaard.)

 , *i-gab-bi* « j'ai dit » perse *thâtiy*

(Xerxès, *Inscr. D*, l. 17.)

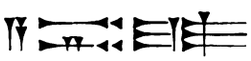
 , *i-ga-ab-bi*, perse *thâtiy*

(Xerxès, *Inscr. C*, l. 15.)

Lisez ainsi :

, *ta-gab-bu-u* « tu disais » perse *maniya hya*

(Darius, N. I. R. l. 25.)

 , *a-gab-ba-as-si-na-tav* « je leur disais » (perse *athaham*)

(Darius, N. I. R. l. 24.)

, *gab-su* , *gab-sa* « tout »

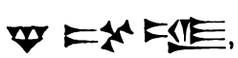
(Sardan. *W. A. I*, I, pl. 17, c. 1, l. 13. Tigl. Pil. *ibid.* pl. 13, c. v, l. 90.)

, *gab-ri* , *gab-ra-ai* « fort »

(Sargon, *les Fastes*, l. 13, 159.)

, *na-gap* « la défaite »

(Sargon, *les Fastes*, l. 16, 159.)

 , *sa-gap-tuv* « la tempête »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 43, l. 43.)

N° 30. *gip.* — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 119. — H. 55. — O. 75. — N. 46.)

Ce signe se trouve dans les tablettes de Sardanapale avec la valeur de *gup* :

gu - *up* *gup* *il* - *lu*

(*W. A. I.* II, pl. 24. *Obv.* l. 46.)

N° 31. *gup.* — Bab. arch. ..... Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 27. — N. ...)

Cette valeur est indiquée par les syllabaires de Sardanapale :

gu - *bu* *gup* *su* - *mi* - *lu*

W. A. I. II, pl. 2, c. II, l. 271.)

mais cette valeur, ainsi que la précédente, n'est pas employée dans les textes.

Le signe paraît plus spécialement représenter la valeur de *gub*, nous lisons en effet dans un passage des syllabaires la mention suivante :

gu - *ub* - *ba* *gub* *a* - *ra* - *du* - *bu* - *u*

(*W. A. I.* pl. 3, c. II, l. 487.)

Comparez aussi, dans les textes identiques, les variantes :

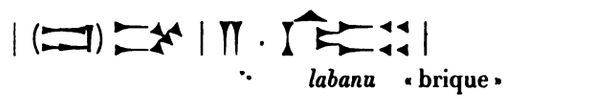
gup - *ni* et *gu* - *up* - *ni* « vigne »

(Sardanapale III, *W. A. I.* I, pl. 21, c. II, l. 43.

Les tablettes philologiques semblent au contraire indiquer pour le signe la valeur de *gap*, on trouve en effet :

gap *da - ku - u*

(*W. A. I.* II, pl. 27, c. 1, l. 17. *Obv.*)



labanu « brique »

(*W. A. I.* II, pl. 27, c. 1, l. 10, *Rev.*)

kunuku sa *sa - bi - e* « cachet d'agate »

(*W. A. I.* II, pl. 28, n° 5, l. 57.)

N° 32. *gar.* — Bab. arch. Bab. m. ,

Nin. arch. Nin. m.

(R. 136. — H. 98. — O. 81. — N. 90.)

Ce signe se trouve avec cette valeur dans les noms propres que nous avons cités :

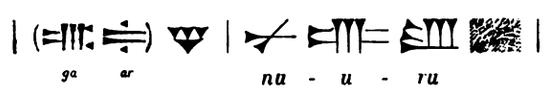
Gar-ga-nis (203)

Il permute avec le signe , qui a ainsi les valeurs de *kar* et *gar*. La valeur de *gar* résulte du reste des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

ga - ar *gar* *ni - tu - u*

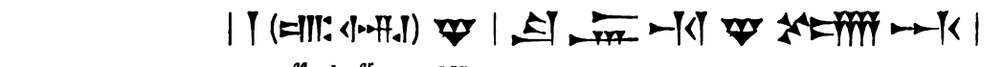
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 595.)

Voyez encore dans les tablettes philologiques :



ga *ar* *nu - u - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 8.)

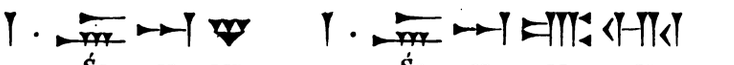


(*W. A. I.* II, pl. 62, l. 25.)

Comparez les différentes formes du mot *pagar* dans les textes où nous trouvons :

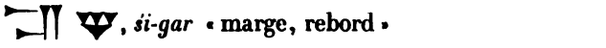
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. I, l. 29.)

et celle du nom propre « Sangar », roi de Karkamis :



(Sard. Layard, pl. 15, l. 30, 35.)

Lisez ainsi :



(Sargon, *les Fastes*, l. 164.)

N° 33. *gar*. — Bab. arch. . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 77. — H. 141. — O. 143. — N. 82.)

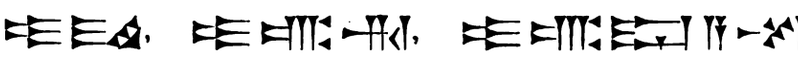
Ce signe figure, avec cette valeur, dans les noms propres que nous avons cités; mais cela ne suffit pas pour l'établir; nous lisons cependant :

Am-gar-ra-na (224)

Les syllabaires de Sardanapale nous donnent :

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 574.)

La comparaison des textes nous fournit les formes suivantes :



(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. IV, l. 64; pl. 57, c. VII, l. 57.)

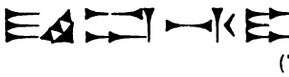
Lisez ainsi, avec le nom de « Garparunda », roi de Patin :

, *Gar-pa-ru-un-da*

(Layard, *Obél. de N.* pl 98, n° 5.)

, *gar-du* « vigoureux »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 11 et *passim.*)

 , *gar-du-ti-ya* « ma force »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 96 et *passim.*)

, *a-gar* « lieu, place »

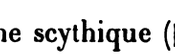
(*Caill. de M. W. A. I.* I, pl. 70, c. IV, l. 9.)

, *lil-gar* « qu'il réunisse »

(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 16, *quat.* l. 135.)

, *lit-tas-gar* « qu'il serve »

(Sargon, *les Fastes*, l. 188.)

La forme scythique () qui répond à cette valeur ne me paraît pas correspondre exactement au signe assyrien; nous lisons toutefois dans le texte scythique les noms

As-sa-gar-ti-ya (58) *Gar-ma-bat-tas* (123)

N° 34. *gir.* — Bab. arch. . . . . Bab. m. . . . . .

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R.81. — H. 229. — O. 144. — N. 4.)

Lisez ainsi une variante du nom du roi de Patin :

Gir - pa - ru - un - di

(Salm. Layard, pl. 15, l. 40.)

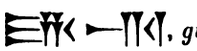
Nous trouvons encore, dans les syllabaires de Sardanapale :

gi - ir *gir* *pat - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 164.)

N° 35. *gir.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 86. — H. 136, — O. 133. — N. 80.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale, les deux formes

 *gir-ri* *gi-ri*
(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 45.)

et encore les deux formes qui donnent *kir* et *gir :*

mi-gir et *mi-gi-ir*
(Sargon, *Revers de pl.* l. 2. Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 4.)

N° 36. *gur.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 220. — H. 142. — O. 144. — N. 40.)

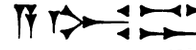
Les syllabaires de Sardanapale donnent à deux reprises cette valeur; nous lisons en effet :

gu - ur *gur* *ta - a - ru*
(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 341.)

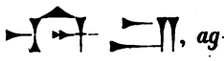
gu - ur *gur* *gur - ru*
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 573.)

Comparez, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, les différentes formes d'une expression fréquente :

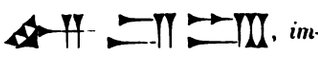
a-gar-ri « brique cuite »
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. v, l. 7.)

 *a-gu-ur-ri*
(*Id. W. A. I.* I, pl. 55, c. iv, l. 12 et *passim.*)

Lisez ainsi :

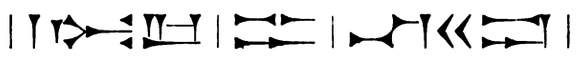
 , *ag-gur* « j'ai détruit »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 25 et *passim.*)

 , *im-gur-Bel* « nom d'une muraille de Babylone »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 57, c. VIII, l. 43.)

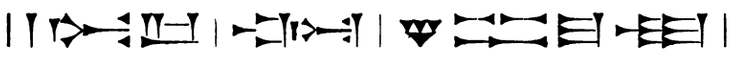
Les syllabaires donnent aussi la valeur de *gur* à un signe qui n'a pas trouvé son application dans les textes; nous lisons en effet :



gu - ur *gur* *na - man - du*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 195.)

il en est de même de la valeur suivante :

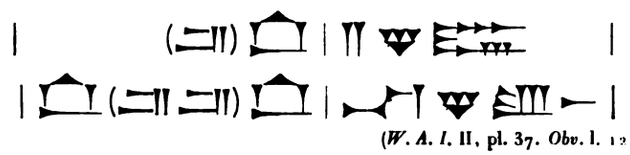


gu - ur *gur* *sa - kum - ma - tu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 397.)

Les tablettes philologiques semblent indiquer la valeur de *gur* pour le signe .

Nous lisons en effet :



(*W. A. I.* II, pl. 37. *Obv.* l. 12 et 13.)

N° 37. *gis.* — Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 146. — H. 37. — O. 102. — N. 31.)

Cette valeur a été donnée par le dépouillement des noms propres des textes arméniaques, longtemps avant qu'on en ait trouvé la confirmation dans les textes assyriens. Nous avons, en effet, cité

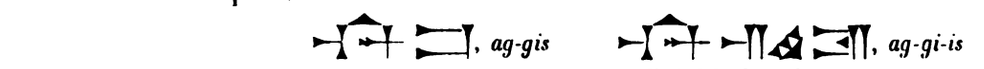
Ar-gis-ti-is et *Ar-gi-is-ti-is* (252)

Les tablettes philologiques nous donnent

gi - u *gis* *sa - mu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 23.)

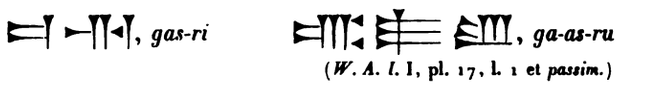
Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale, les deux formes



ag-gis *ag-gi-is*

(*W. A. I.* I, pl. 18, l. 42.)

On peut supposer également la valeur de *gas;* comparez par exemple :



gas-ri *ga-as-ru*

(*W. A. I.* I, pl. 17, l. 1 et *passim.*)

N° 38. *gat.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

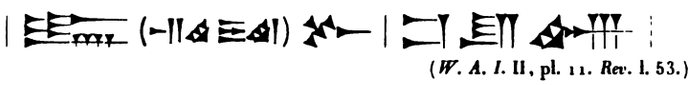
(R. 138. — H. 102. — O. 85. — N. 95.)

Cette valeur résulte de la transcription de la valeur idéographique de ce signe, qui correspond à la double forme *gat* à Babylone, et *ḳat* à Ninive; mais ce signe, avec la valeur de *gat,* ne se trouve que dans cette circonstance.

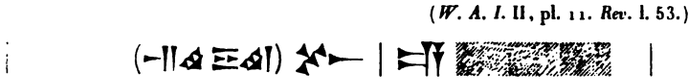
N° 39. *git.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

(R. 169. — H. 225. — O. 222. — N. 42.)

La véritable valeur de ce caractère est *kit* (voy. *kit*). Les tablettes philologiques donnent un autre signe avec cette valeur.



(*W. A. I.* II, pl. 11. *Rev.* l. 53.)



(*W. A. I.* II, 34. *Rev.* l. 7 et 8.)

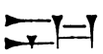
Lisez ainsi dans les textes :

, *git-ma-la* (גמל)

(Sard. *W. A. I.* I, pl. 17, l. 1 et 6.)

, *git-lu* « orgueil »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 24.)

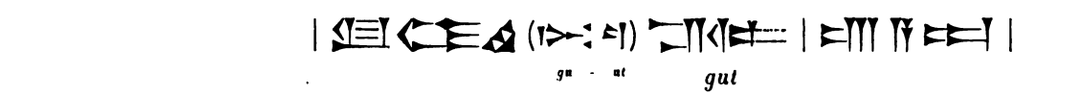
N° 40. *gut*. — Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

(R. 143. — H. 205. — O. 142. — N. 14.)

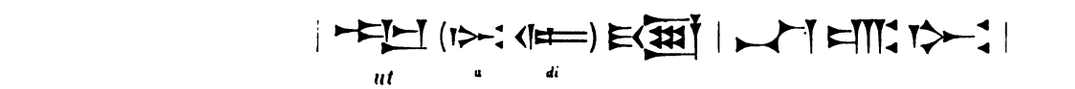
Valeur douteuse donnée par M. Oppert d'après une tablette alors inédite, mais sans application dans les textes.

On trouve en effet dans les tablettes philologiques l'indication suivante :



(*W. A. I.* II, pl. 36, *Obv.* l. 2.)

et ailleurs pour un autre signe

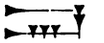
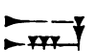
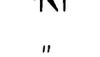
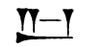


(*W. A. I.* II, pl. 20. *Obv.* l. 24.)

ד

Les articulations qui dépendent du ד sont au nombre de trente, représentées par vingt et un caractères.

Celles qui dépendent de la voyelle *a* et *i* ont naturellement les mêmes représentants que celles qui dépendent du ט avec les mêmes voyelles *ṭa*, *ṭi*.

ב	*dab*		*dib*		*dub*	
ג	*dag*		*dig*		*dug*	
ד	*dad*	〃	*did*	〃	*dud*	〃
ז	*daz*	〃	*diz*	〃	*duz*	〃
ח	*daḥ*	〃	*diḥ*		*duḥ*	
ט	*daṭ*	〃	*diṭ*	〃	*duṭ*	〃
כ	*dak*		*dik*		*duk*	
ל	*dal*		*dil*		*dul*	
מ	*dam*		*dim*		*dum*	〃
נ	*dan*		*din*		*dun*	
ס	*daś*	〃	*diś*	〃	*duś*	〃
פ	*dap*		*dip*		*dup*	
צ	*daṣ*	〃	*diṣ*	〃	*duṣ*	〃
ק	*daḳ*		*diḳ*		*duḳ*	
ר	*dar*		*dir*		*dur*	
ש	*das*		*dis*		*dus*	〃
ת	*dat*	〃	*dit*	〃	*dut*	〃

N° 41. *diḫ.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. ... — H. ... — O. 57. — N. ...)

Cette valeur donnée par M. Oppert n'est pas appuyée par la lecture des textes.

N° 42. *duḫ.* — Bab. arch. ..... Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. ... — H. ... — O. 128. — N. ...)

Cette valeur est donnée par M. Oppert d'après une tablette du British Museum.

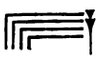
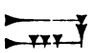
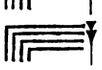
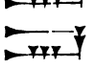
Nous lisons, en effet, dans les tablettes philologiques les mentions suivantes :

du - u *duḫ* *da - ḫa - du*

duḫ - ḫu - du

(*W. A. I.* II, pl. 25, n° 2, l. 17, 36.)

mais cette valeur ne trouve pas son application dans les textes.

N° 43. *dak.* — Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch.  Nin. m. 
(R. 53. — H. 144. — O. 162. — N. 71.)

Comparez les deux formes du nom propre « Bet-Dakuri » :

Bet Dak-ku-ri

(Sargon, *les Fastes*, l. 21.)

, *Bet Da-ku-ri*

(Sargon, Salle VII, Botta, pl. 122, l. 10. *Pavés* G, l. 83.)

Voyez dans les tablettes philologiques le passage

da *ak* *dak* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 27, n° 2. *Obv.* l. 47.)

Lisez ainsi :

, *u-dak-ki-ku* « j'ai trituré »

(Sargon, Botta, pl. 166, l. 8.)

et la variante

, *u-da-ḳi-ḳu*

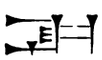
(Salm. Layard, pl. 76, l. 6.)

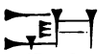
, *ma-dak-tu* « le meurtre »

(Tablettes d'Assurb. *W. A. I.* II, pl. 69, *Frag.* l. 10.)

, *i-dag-ga-lu-'* « ils attendirent »

(Darius, *Bisit.* l. 47.)

N° 44. *dik.* — Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

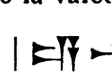
(R. 13. — H. 51. — O. 17. — N. 42.)

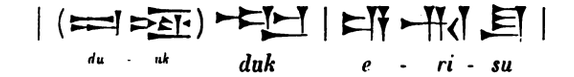
Valeur peu sûre, inscrite dans le catalogue de M. Oppert d'après une indication qui ne s'est pas justifiée par la lecture des textes.

Les tablettes philologiques donnent la valeur suivante :

di - *ik* *dik* *na* - *ra* - *bu*

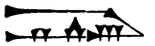
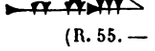
(*W. A. I.* II, pl. 48, *Rev.* l. 32.)

et ailleurs pour le signe  avec la valeur de *duk* :


du - *uk* *duk* *e* - *ri* - *su*

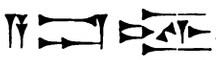
(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 33.)

N° 45. *duk.* — Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 55. — H. 120. — O. 163. — N. 50.)

Comparez dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser les dérivés de la racine דוך « tuer » :

a-duk  *a-du-uk*

(*W. A. I.* I, pl. 13, c. v, l. 51.)

Lisez ainsi les autres formes dérivées de la même racine :

id-duk *id-du-ku*

(Darius, *Bisit.* l. 65, 83, et à Ninive, *passim.*)

Ce signe permute avec le signe , qui a la valeur de *tuk* dans les variantes de Sardanapale III :

a-duk *a-tuk*

(*W. A. I.* I, pl. 21, c. II, l. 74.)

N° 46. *dal.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 106. — H. 89. — O. 67. — N. 82.)

Comparez les deux formes d u nomde « Dalta », roi d'Illipi, dans les inscriptions de Sargon :

Dal-ta-a (et non *Ri-ta*)

(Sargon, *les Fastes*, l. 70, 117 et *passim.*)

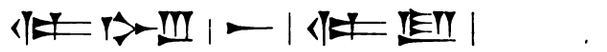
Da-al-ta-a

(Sargon, Salle II, n° 9, Botta, pl. 74, l. 9.)

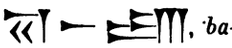
C'est un des exemples peu nombreux de l'emploi de cette valeur que nous ayons pu constater jusqu'ici.

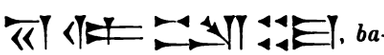
N° 47. *dil.* — Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 153. — H. 3. — O. 88. — N. 98.)

Cette valeur est assurée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :


di - il *dil* *di - lu*
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 429.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon, les passages identiques qui donnent :

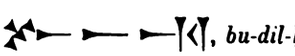
 , *ba-dil-ta* « altérée »
(Sargon, *les Fastes*, l. 11.)

 , *ba-di-il-tu*
(*Id. Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 5. — *Revers de pl.* l. 6.

, *u-sa-an-dil*
(*Passim.*)

, *u-sa-an-di-il*
(Nabuch. *Inscr. du Canal*. *W. A. I.* I, pl. 52, n° 4, c. II, l. 11.)

Lisez ainsi :

 , *bu-dil-ḫu* « le bdellium » héb. בְּדֹלַח
(Salman. *Obél.* Layard, pl. 98, n° 4.)

, *Dil-mun* (et non pas *Asmun* ou *Nituk*)
(Sargon, *les Fastes*, l. 44 et *passim.*)

La lecture de ce nom est définitivement assurée par la variante qui a été signalée pour la première fois par M. F. Lenormant (*Essai*, p. 113). On lit en effet dans une liste de noms propres la variante

, *Til-mu-ni-tav*
(*W. A. I.* II, pl. 46, l. 3.)

Les syllabaires donnent encore à deux autres signes la valeur de *dil*, mais sans application dans les textes :

dil - il *dil* *id - du* ....

(*W. A. I.* II, pl. 2, l 292.)

di - il - lu *dil* *a - ku - u*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 282.)

N° 48. *dul.* — Bab. arch. ..... Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. ... — N. ...)

Cette valeur n'est pas justifiée.

N° 49. *dam.* — Hiér. B. arch. B. m.

N. arch. N. m.

(R. 52 et 236. — H. 145. — O. 108. — N. 122.)

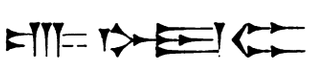
Cette valeur est assurée par la comparaison des textes. Comparez en effet, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les deux formes du nom de la ville de « Damdamu » :

Dam-da-mu

Da-am-da-mu

(*W. A. I.* I, pl. 19, l. 110.)

Comparez encore, dans la grande inscription de Nabuchodonosor, les deux formes verbales dérivées de la racine דמך, « fortifier » :



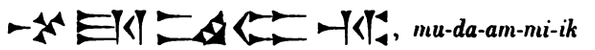
u-dam-mi-ik

(*W. A. I.* I, pl. 54, c. III, l. 62.)

, *u-da-am-mi-ik*

(*W. A. I.* I, pl. 56, c. v, l. 50.)

et ailleurs le participe du même verbe :

 , *mu-da-am-mi-ik*

(*Ibid.* pl. 54, c. iv, l. 25.)

Comparez encore :

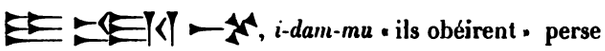
, *dam-ga-a-ti*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. vii, l. 8.)

, *da-am-ga-a-ti*

(*Id. ibid.* pl. 55, c. vii, l. 3.)

Lisez ainsi :

 , *i-dam-mu* « ils obéirent » perse *gubataiy*

(Darius, *Bisit.* l. 48.)

, *ik-su-dam-ma* « il franchit »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 43, l. 42.)

, *u-ri-dam-ma* « il descendit »

(Sargon, *Montant H*, Botta, pl. 65, l. 6.)

N° 50. *dim.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

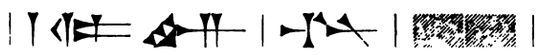
(R. 45. — H. 114. — O. 106. — N. 106.)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale, qui nous montrent :

di - im *dim* *sim - šu*

(*W. A. I.* II, pl. 5, l. 163.)

et ailleurs :



di - *im* *dim* *dim*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 54o.)

Lisez ainsi, sur les bas-reliefs qui représentent le transport des figures colossales, l'expression qui les désigne :

, *dim-mi* « effigie » héb. דְּמוּת

(Conf. Hincks, p. 342, n° 14.)

N° 51. *dan.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

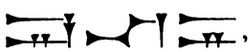
(R. 56. — H. 146. — O. 135. — N. 46.)

Les syllabaires donnent :

da - *an* *dan* *gu* - *ru* - *su*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 55 1.)

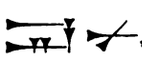
Comparez, dans les variantes de Sardanapale III :

 , *dan-na-ni* « puissance »

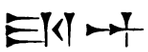
, *da-na-ni*

(*W. A. I.* I, pl. 21, c. III, l. 25.)

Comparez encore :

 , *dan-nu* « puissant »

(*Passim*, dans tous les titres royaux à Nin. et à Bab.)

 , *da-an-nuv*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 58, c. IX, l. 19.)

Lisez ainsi :

, *u-dan ni-na* « j'ai fortifié »

(Sargon, *les Fastes*, l. 66.)

, *id-dan-na* « il a donné » perse *frabara*

(Darius, *N. R.* l. 21.)

, *iṣ-ṣam-dan-nu* « il a porté secours » perse *upastam abara*

(Darius, *Bisit.* l. 10 et *passim*.)

N° 52. *din*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 133. — H. 24. — O. 152. — N. 132.)

Les syllabaires donnent à ce signe la valeur de *tin* (voy. *tin*), mais il se trouve, avec sa valeur de *din*, dans les noms propres des inscriptions trilingues que nous avons cités :

Ni-din-tav-bel (22)

Cet exemple toutefois ne peut servir de base à l'établissement de cette valeur, elle est constatée par la comparaison des textes.

Comparez en effet les différentes formes dérivées de la racine נתן :

, *ad-din* « j'ai donné »

(Sargon, *les Fastes*, l. 30.)

, *ad-di-in*

(*Id.* Botta, pl. 81, l. 3.)

Comparez, dans les inscriptions trilingues, les deux formes :

, *id-din-nu*

(Xerxès, *Inscript. de Persépolis.*)

, *id-di-na*

(*Id. Inscript. de Van.*)

Lisez ainsi :

, *na-din* « le don »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 71, c. 1, l. 2.)

, *ki-din-ni* « les lois »

(Sargon, *les Fastes*, l. 7. *Pavés*, l. 9.)

, *su-din-ni* « les petits des oiseaux »

(Sargon, *les Fastes*, l. 125.)

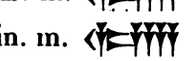
Ce signe a également la valeur de *din* dans les textes arméniaques, elle est constatée par la comparaison des deux formes du nom divin « Haldia » :

, *Ḫal-din-ni*

, *Ḫal-di-ni*

(Schuls, *Inscr. de Van*, *passim.*)

N° 53. *dun*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 246. — H. 147. — O. 165. — N. 124, 132.)

Cette valeur est établie par plusieurs passages des tablettes philologiques de Sardanapale; nous lisons en effet :

du - un *dun* *sa - ki* . . .

dun *dun* *dun* *ḫa - ra* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 36, 1. *Rev.* l. 8, 9.)

et plus loin :

dun *du - un* *dun* *sa* *in* . . . . . .

(*Id. ibid. Rev.* l. 63.)

Comparez les différentes formes du nom du pays « de Kar-Dunias » en Chaldée :

, *Kar-dun-ya-as*

(Sargon, Botta, pl. 145, l. 9. Sennach. *Gd.* 6.)

, *Kar-du-ni-as*

(Salm. *Obél.* l. 73. Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 23, c. II, l. 84, 131.)

, *Kar-du-ni-as*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* II, pl. 67, l. 32.)

Lisez également un nom de ville cité par Sargon :

, *Dun-ni-sa-mas*

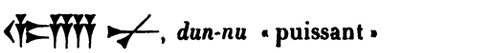
(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 3, l. 18.)

et surtout le nom de la ville de Sidon, dont nous n'avons cité que les formes simples (n° 211) :

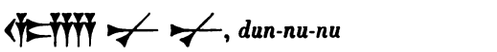
, *Ṣi-dun-ni*

(*Passim.*)

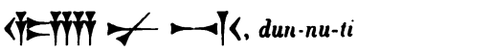
Lisez encore :

 , *dun-nu* « puissant »

(Sargon, *les Fastes*, l. 13.)

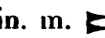
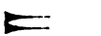
 , *dun-nu-nu*

(Sargon, *à Nimroud*, Layard, pl. 33, l. 53.)

 , *dun-nu-ti*

(Sargon, *Annales*. Botta, pl. 71, l. 11.)

N° 54. *dap*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 58. — H. 216. — O. 151. — N. 30.)

Cette valeur ne résulte pas directement de la lecture des syllabaires, car ils donnent pour ce signe son homœophone *tap*.

Lisez cependant dans les inscriptions :

, *dap-ra-ni* « le cyprès »

(Sargon, *Revers de Plaques*, l. 26; *les Fastes*, l. 159.)

, *dab-ra-a-ti* « raison, cause » (h. דִּבְרָה)

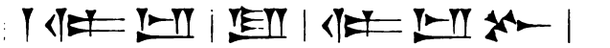
(Sargon, *Taur. G. Botta*, pl. 43, l. 89.)

N° 55. *dip.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 120. — H. 56. — O. 76. — N. 48.)

Les syllabaires de Sardanapale nous donnent ainsi cette valeur :



di - ip *dip* *di - ib - bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 54a.)

Elle résulte encore de la transcription perse du mot assyrien que nous avons cité :

Dip-pi (93)

La forme scythique , qui a la même valeur, n'est pas le correspondant graphique du caractère assyrien.

N° 56. *dup.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H. . . . — O. 164. — N. 9.)

Cette valeur est fournie par les syllabaires, mais elle trouve rarement son application dans les textes. Nous lisons en effet :

du - up *dup* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 154.)

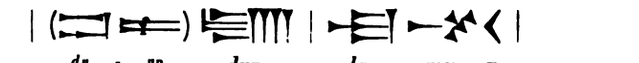
et ailleurs dans les tablettes philologiques :

(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 10. *Rev.*)

Les syllabaires fournissent un autre signe pour la même valeur; on voit d'abord :

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. II, l. 114.)

et ailleurs dans les tablettes :



(*W. A. I.* II, pl. 24, n° 3. *Ob.* l. 43.)

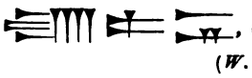
aussi, on lit dans les textes un nom d'arbre :

dap-ra-ni « le cyprès »

(Sargon, *Inscr. de Nimroud*, Lay. pl. 33, l. 13.)

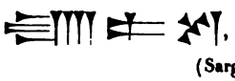
à cause de la forme *dap-ra-ni*, que nous avons déjà citée (*supra* n° 54).

Lisez également :


dup-pa-ni « les tables »

(*W. A. I.* II, pl. 42, 2, l. 57 et *passim.*)

ou encore :


dup-pa-ti

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 41.)

N° 57. *dar.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

(R. 104. — H. 96. — O. 47. — N. 17.)

Cette valeur est assez douteuse comme valeur syllabique; elle pa-

rait empruntée au pouvoir idéographique du signe, et n'est peut-être pas employée dans les textes; quoi qu'il en soit, voici les indications qui nous sont données par les syllabaires :

da - ra dar ni - bit - tav

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 352.)

Nous lisons aussi dans les tablettes philologiques les mentions suivantes qui confirment les indications des syllabaires :

... *da - ra dar ni - bit - tav*

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 42.)

da - rav dar .....

(*W. A. I.* II, pl. 48. *Rev.* l. 38.)

da - rav dar .....

(*W. A. I.* II, pl. 27. *Obv.* l. 48.)

Les syllabaires donnent également la forme suivante à un caractère qui aurait la valeur de *dar :*

da - ar dar ta - ar - ru

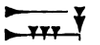
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 575.)

et ailleurs :

da ar dar .....

(*W. A. I.* II, pl. 29, n° 4, l. 73.)

mais cette valeur ne paraît pas employée dans les textes.

N° 58. *dir.* — Hiér. ..... Bab. arch. ... . Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

(R. 15. — H. 144. — O. 166. — N. 45.)

Cette valeur se trouve dans les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

di . ri *dir* *at - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. 3, l. 177.)

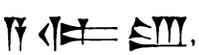
Comparez, dans les inscriptions, les différents passages identiques ou parallèles dans lesquels on trouve :

Dir-ri-a *Di-ra-a*

(Sard. *W. A. I.* I, pl. 22, c. II, l. 184; pl. 25, c. III, l. 100.)

a-dir « adorer » (ch. הָדַר)

(Sargon, *Taur. G.* Botta, pl. 17, l. 22.)

 *a-di-ru* *e-di-ir*

(Sardan. III, Layard, *Stand.* pl. 1, l. 1, 7.) (Sargon, *les Fastes*, l. 119.)

Il est peut-être difficile de rattacher ces différentes formes à la même racine; mais ce signe paraît avoir, avec la valeur de *ṭir*, une application plus certaine dans les textes.

N° 59. *dur.* — Hiér. ..... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 15. — H. 53. — O. 19. — N. 44.)

Cette valeur est donnée par la comparaison des différentes formes du nom de Nabuchodonosor, que nous avons citées :

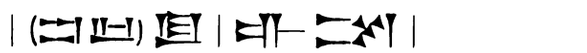
Na-bu-ku-dur-ri-u-ṣur *Na-bu-ku-du-ur-ri-u-ṣur* (17)

elle résulte également des syllabaires, dans lesquels nous lisons :

du - ru . tav dûr ḫar - ru

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 183.)

Nous lisons encore dans les tablettes :



du - ur dur .....

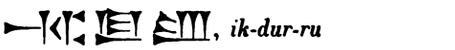
(*W. A. I.* II, pl. 47. *Obv.* l. 18.)

et ailleurs :

du - ur sa za - la - li

(*W. A. I.* II, pl. 26. *Obv.* l. 13.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les deux formes :

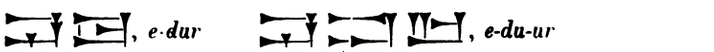


ik-dur-ru

ik-du-ru

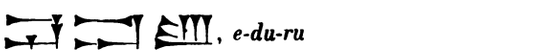
(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 48.)

Comparez encore les dérivés de la racine עדר dans la formule fréquente des textes historiques *iduru taḫazi* « se préparer au combat » :



e-dur *e-du-ur*

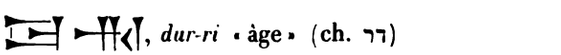
(Sargon, Botta, pl. 146, l. 10; pl. 94, l. 6.)



e-du-ru

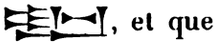
(Sennach. *W. A. I.* pl. 37, c. 1, l. 16.)

Lisez ainsi :



dur-ri « âge » (ch. דר)

(Artaxerx. *Inscr. de Suse.*)

La valeur de *dur*, assignée au signe  , et que nous lisons

par exemple dans le nom de *Assa-Dur-ḳa-li*(265), n'est pas phonétique; elle résulte du pouvoir idéographique du signe.

On trouve en effet dans les syllabaires

ba - at *duru* *du - u - ra*

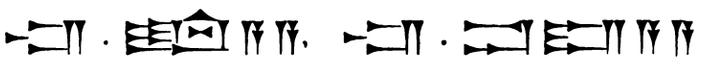
(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 255.)

et dans les tablettes

duru *du - u - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 24.)

C'est ainsi que nous lisons les deux formes d'un nom de ville :



Dur - ai *Du - ra - ai*

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 21, l. 59.)

Les tablettes philologiques semblent encore attribuer la valeur de *dur* au signe ; nous lisons en effet :

du - ur *dur* *la - ba - ku*

(*W. A. I.* II, pl. 48. *Rev.* l. 39.)

N° 60. *das.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 104. — H. 96. — O. 72. — S. 88.)

Cette valeur paraît spéciale aux inscriptions médo-scythiques, où le signe correspond, pour la forme, au signe assyrien. Nous y lisons en effet :

Su-uk-das (55) *Gar-ma-bad-das* (123)

On ne trouve pas l'application de cette valeur dans les textes assyriens.

N° 61. *dis.* — Hiér. | Bab. arch. 𒁹 Bab. m. 𒁹
Nin. arch. 𒁹 Nin. m. 𒁹
(R. 1. — H. 127. — O. 157. — N. 90.)

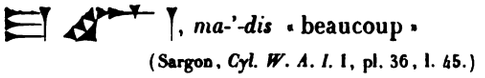
Comparez, dans les passages identiques ou parallèles des inscriptions, les différentes formes :

mu-dis-sa-at *mu-di-sa-at*
(Sargon, *Taur.* Botta, pl. 43, l. 96; *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 58.)

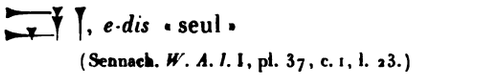
mu-ud-dis *mu-ud-di-is*
(Nériglissor, *W. A. I.* I, pl. 67, c. 1, l. 2.) (*Passim.*)

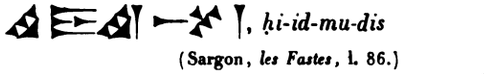
ḫa-dis *ḫa-di-is*
(Sargon, *les Fastes*, l. 141 et *passim.*)

Lisez ainsi les terminaisons adverbiales :


ma-'-dis « beaucoup »
(Sargon, *Cyl. W. A. I.* I, pl. 36, l. 45.)

lu-ud-dis
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 55.)

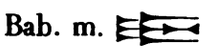

e-dis « seul »
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 37, c. 1, l. 23.)

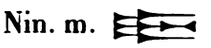

ḫi-id-mu-dis
(Sargon, *les Fastes*, l. 86.)

ז

Ces articulations sont au nombre de quatorze, représentées par vingt et un caractères. La double valeur du signe qui comporte les articulations simples *ṣa* et *za* emporte nécessairement les mêmes représentants pour les syllabes complexes qui en dépendent.

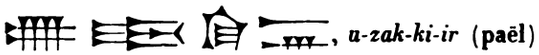
ב	*zab*		*zib*		*zub*	〃
ג	*zag*		*zig*		*zug*	
ד	*zad*	〃	*zid*	〃	*zud*	〃
ז	*zaz*	〃	*ziz*	〃	*zuz*	〃
ח	*zaḥ*	〃	*ziḥ*	〃	*zuḥ*	〃
ט	*zaṭ*	〃	*ziṭ*	〃	*zuṭ*	〃
כ	*zak*		*zik*		*zuk*	
ל	*zal*		*zil*		*zul*	〃
מ	*zam*		*zim*	〃	*zum*	〃
נ	*zan*		*zin*	〃	*zun*	
ס	*zaś*	〃	*ziś*	〃	*zuś*	〃
פ	*zap*		*zip*		*zup*	〃
צ	*zaṣ*	〃	*ziṣ*	〃	*zuṣ*	〃
ק	*zaḳ*		*ziḳ*		*zuḳ*	
ר	*zar*		*zir*		*zur*	
ש	*zas*	〃	*zis*	〃	*zus*	〃
ת	*zat*	〃	*zit*	〃	*zut*	〃

N° 62. *zak.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. . . . . Nin. m. 

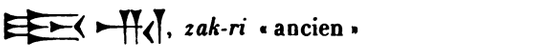
(R. ... — H. .. — O. 233. — N. 76.)

Comparez les différents dérivés de la racine זכר « commémorer »

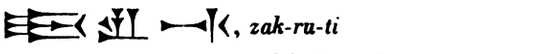
 , *u-zak-ki-ir* (paël)

, *u-za-ak-ki-ir*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 17, c. VIII, l. 71.)

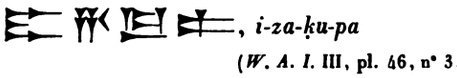
 , *zak-ri* « ancien »

(Sargon, Botta, *Taur. g.* l. 91.)

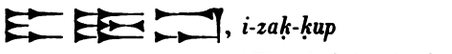
 , *zak-ru-ti*

(*Id. les Fastes*, l. 134.)

Comparez encore les deux formes

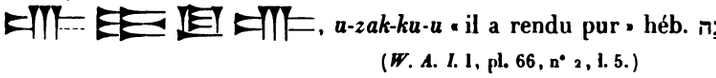
 , *i-za-ḳu-pa*

(*W. A. I.* III, pl. 46, n° 3, l. 15.)

 , *i-zaḳ-ḳup*

(*W. A. I.* pl. 49, n° 1, l. 15.)

Lisez ainsi :

 , *u-zak-ku-u* « il a rendu pur » héb. זִכָּה

(*W. A. I.* I, pl. 66, n° 2, l. 5.)

, *Bit-Ur-zak-ki* « Bit-Urzaki »

(Tigl. Pil. IV, Layard, pl. 17, l. 18.)

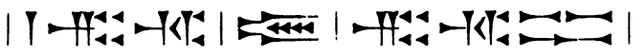
N° 63. *zik.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. ... — H. 231. — O. 126. — N. 38, 60.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale.

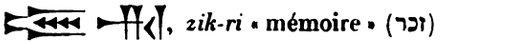
Nous y lisons en effet :



zi - ik *zik* *zi - ik - ku*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 198.)

Comparez les différentes formes dérivées de la racine זכר, et les variantes des passages identiques de l'inscription des Taureaux de Khorsabad :

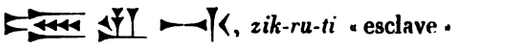


zik-ri « mémoire » (זכר)

zi-kir

(Sargon, *Taur. g*, l. 105. *Id. les Fastes*, l. 112.)

Lisez ainsi :



zik-ru-ti « esclave »

(Sargon, *les Fastes*, l. 13.)

Comparez, dans les pavés des portes de Khorsabad, les deux formes du nom de pays « Zikartu » :

Zik-kir-tav

Zi-kir-ta

(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 16, l. 20.)

N° 64. *zuk*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

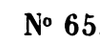
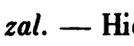
(R. 172. — H. 208. — O. 214. — N. 117.)

Cette valeur, qui est indiquée par la décomposition de son homœophone *śuk* (voyez *śuk*, n° 204 *infra*), est justifiée par la lecture des textes.

Lisez ainsi :

zuk-ku-ur « construction »

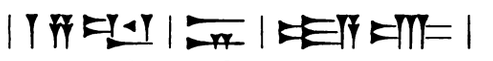
(Sargon, *Taur. g*, Botta, pl. 41, l. 61.)

N° 65. *zal.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 97. — H. 67. — O. 59. — N. 61.)

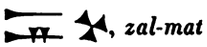
Cette valeur est indiquée par les syllabaires, sans qu'on puisse cependant préciser la nature de la première consonne, à cause de la double valeur du signe (*za* et *ṣa*) :



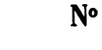
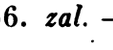
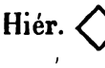
za - *al* *zal* *ya* - *u*

(*W. A. I.* II, pl. 4, c. 11, l. 686.)

Lisez cependant avec cette valeur :

 , *zal-mat* « peuple »

(Sargon, *Taur. g*, Botta, pl. 42, l. 67.)

N° 66. *zal.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

Les syllabaires donnent encore la valeur de *zal* à un autre signe; mais il ne paraît pas avoir, avec cette valeur, son application dans les textes :

za - *al* *zal* .....

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 437.)

N° 67. *zil.* — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m. ....

(R. 165. — H. 201. — O. 196. — N. 12.)

Cette valeur indiquée pour *ṣil* est justifiée par les textes.

Lisez en effet dans les inscriptions de Sargon :

, *par-zil-la* « le fer » chald. פרזל

(Sargon, *les Fastes*, l. 142.)

, *kar-zil-li* « ornement »

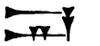
(Sargon, *les Fastes*, l. 132.)

N° 68. *zam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 241. — H. 204. — O. 114. — N. 115.)

Valeur abandonnée.

N° 69. *zan.* — Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

(R. 56. — H. 146. — O. 135. — N. 46.)

Valeur abandonnée.

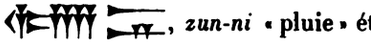
N° 70. *zun.* — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H. 176. — O. 226. — N. . . .)

Cette valeur ne se justifierait que par le nom de « Rezin », roi de Damas, mais ce signe doit se lire *ṣin* ou *ṣun* (voy. n° 249 *infra*).

Un autre caractère paraît avoir plus spécialement la valeur de *zun*, par exemple dans le groupe :

 , *zun-ni* « pluie » éthiop. ዝንም

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 41, c. v, l. 46.)

On trouve en effet :

, *zu-un-ni*

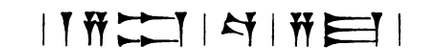
(*Passim.*)

N° 71. *zap.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. . . . — H. 149. — O. 168. — N. 106.)

Cette valeur est indiquée dans les syllabaires, où nous lisons, avec l'incertitude produite par la double valeur du signe qui renferme la première consonne :



za - ab *zab* *za - ba*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 431.)

Les inscriptions ne paraissent employer que la valeur de *ṣap*.

N° 72. *zip.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . Nin. m.

(R. . . . — H. . . . O. 129. — N. 107.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

zi - ip *zip* *zi - ib - bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. II, l. 517.)

Comparez les deux formes de la même racine אזב :

, *e-zib* , *e-zi-ba* « il laissa »

(Sargon, *les Fastes*, l. 132, 115.)

Lisez ainsi :

, *zip-pa-a-ti* « des pieux »

(Sargon, *Taur. g*, Botta, pl. 41, l. 51, 61.)

, *ar-zip* « je disposai »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. VI, l. 24.)

, *su-zib-an-ni* « sauve-moi »

(Nabonide, *W. A. I.* I, pl. 68, c. II, l. 21.)

Le signe paraît avoir la valeur de *zip* par sa présence dans le nom de Borsippa

Bar-zip et *Bar-zi-pa* (202)

mais cette valeur n'est pas autrement justifiée.

N° 73. *zar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

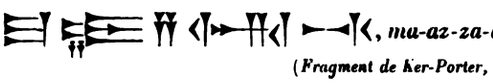
Nin. arch. Nin. m.

(R. . . . — H. 150. — O. 231. — N. 116.)

Comparez les deux expressions des passages identiques de la grande inscription de Nabuchodonosor :

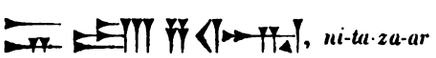
, *ma-az-zar-ti*

(*W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l. 53.)

 , *ma-az-za-ar-ti*

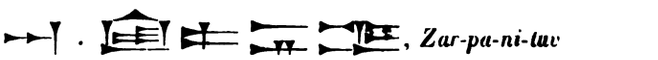
(*Fragment de Ker-Porter*, c. II, l. 4.)

et dans les tablettes astronomiques

, *ni-ta-zar*  , *ni-tu-za-ar*

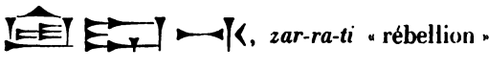
(*W. A. I.* III, pl. 51, *passim.*)

Lisez ainsi le nom de la déesse « Zarpanit » :

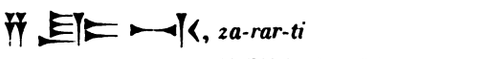
 , *Zar-pa-ni-tuv*

(*Tablette myt. du M. B.* et *passim.*)

Lisez encore, en rapprochant les deux formes :

 , *zar-ra-ti* « rébellion »

(Sargon, *les Fastes*, l. 38.)

 , *za-rar-ti*

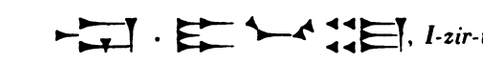
(*Id. ibid.* l. 95, 113.)

N° 74. *zir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

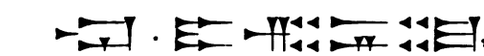
Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 212. — H. 151. — O. 136. — N. 25.)

Comparez les deux formes du nom de la ville de « Izirtu », dans les inscriptions de Khorsabad :

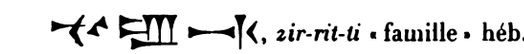
 , *I-zir-tu*

(Sargon, *les Fastes*, l. 41.)

 , *I-zi-ir-tu*

(*Id.* Botta, pl. 73, l. 9.)

lisez ainsi :

 , *zir-rit-ti* « famille » héb. זֶרַע

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 25; c. VIII, l. 34.)

N° 75. *zur.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 141. — H. 215. — O. 219. — N. 22.)

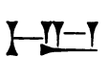
Ce signe n'est employé avec la valeur de *zur* que très-accidentellement, et s'explique par celle de *sur* et *śur* (voyez ces syllabes). Lisez cependant comme variante du mot *zarrati* :

, *zur-ra-ā-ti* « rébellion »

(Sardan. VI, O. *Fragm. mém.* p. 59.)

ח

Les articulations qui dépendent de cette consonne sont au nombre de vingt, représentées par seize caractères.

ב	*ḫab*		*ḫib*	〃	*ḫub*	〃
ג	*ḫag*	〃	*ḫig*	〃	*ḫug*	〃
ד	*ḫad*		*ḫid*	〃	*ḫud*	〃
ז	*ḫaz*		*ḫiz*	〃	*ḫuz*	〃
ח	*ḫaḫ*	〃	*ḫiḫ*	〃	*ḫuḫ*	〃
ט	*ḫaṭ*		*ḫiṭ*	〃	*ḫuṭ*	〃
כ	*ḫak*	〃	*ḫik*	〃	*ḫuk*	〃
ל	*ḫal*		*ḫil*		*ḫul*	
מ	*ḫam*		*ḫim*	〃	*ḫum*	
נ	*ḫan*		*ḫin*	〃	*ḫun*	
ס	*ḫaś*		*ḫiś*	〃	*ḫuś*	〃
פ	*ḫap*		*ḫip*	〃	*ḫup*	〃
צ	*ḫaṣ*		*ḫiṣ*	〃	*ḫuṣ*	〃
ק	*ḫaḳ*	〃	*ḫiḳ*	〃	*ḫuḳ*	〃
ר	*ḫar*		*ḫir*		*ḫur*	
ש	*ḫas*		*ḫis*	〃	*ḫus*	
ת	*ḫat*		*ḫit*	〃	*ḫut*	〃

N° 76. *ḫal.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

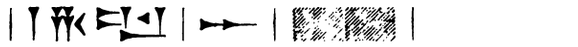
Nin. arch. Nin. m.

(R. 564. — H. 153. — O. 124. — N. 1.)

Ce signe figure avec cette articulation dans le nom arménien de *Ḫaldita*, dont la forme nous est conservée dans le texte scythique seulement. Le texte perse *Haldita* donne bien la première consonne de l'articulation, mais la présence de la lettre arienne , qui figure dans ce mot, en l'absence de tout autre caractère pour exprimer la liquide *l* dans les articulations perses, rendait la seconde consonne de l'articulation complexe au moins douteuse; aussi M. Norris lisait le nom *Handita* (*Mémoire*, p. 176). Le signe médo-scythique paraît du reste assez indécis. Quoi qu'il en soit, le signe n'en conserve pas moins sa valeur de *ḫal* dans les textes arméniaques, où nous lisons :

Ḫal-di-a *Ḫal-di-i* *Ḫal-di-ni-ni* (251)

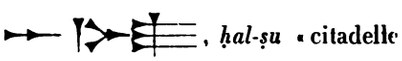
La valeur de ce signe est établie en assyrien par les syllabaires de Sardanapale :



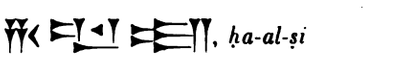
ḫa - al *ḫal* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 758.)

Cette valeur résulte également de la comparaison des nombreux passages parallèles ou identiques dans lesquels nous lisons :

 , *ḫal-ṣu* « citadelle » héb. חֵלוּץ

(Sargon, *les Fastes*, l. 42.)

 , *ḫa-al-ṣi*

(*W. A. I.* pl. 52, 1, n° 3, 2, 16.)

Comparez les variantes de la grande inscription de Sardanapale III :

, *u-ḫal-lib* « j'ai recouvert »

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 68.)

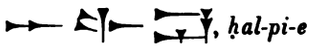
Comparez, dans l'inscription de Tiglat-Piléser, les deux formes

, *bu-ḫal* « adulte » (rabb. בּוּחַל)

, *bu-ḫa-li* (au pluriel)

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. VI, l. 62 et 70.)

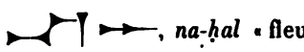
Lisez ainsi :

 , *ḫal-pi-e* « changeant » (héb. חלף)

(*W. A. I.* I, pl. 28, c. I, l. 14.)

, *ḫal-lu-up-pi* « couverture »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 86, c. I, l. 68.)

 , *na-ḫal* « fleuve »

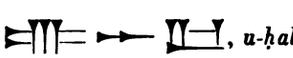
(Sargon, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 13.)

, *na-ḫal-lav* « vallée »

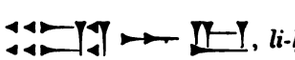
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 43, l. 43.)

, *bat-ḫal-li-ya* « mes cavaliers »

(Sargon, *les Fastes*, l. 114 et *passim*.)

 , *u-ḫal-lik* « j'ai détruit »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. I, l. 13.)

 , *li-ḫal-lik* « qu'il détruise »

(Sargon, *Revers de plaques*, l. 22.)

N° 77. *ḫil.* — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

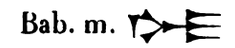
(R. ... — H. ... — O. 125. — N. ...)

Valeur douteuse qui paraît résulter de la lecture incertaine du mot

, *ni-ḫil*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 66, c. III, l. 28.)

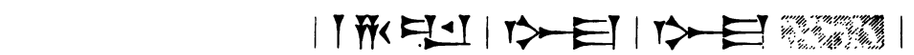
mais qui n'est pas confirmée par d'autres exemples.

N° 78. *ḫil.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

(R. 150. — H. 83. — O. 98. — N. 77.)

Les syllabaires donnent ce signe avec la valeur de *ḫal*, mais il ne paraît pas avoir l'une ou l'autre de ces valeurs dans les textes :



ḫa - al *ḫal* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 576.)

N° 79. *ḫul.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. . . . — H. . . . — O. 204. — N. 129.)

Comparez les deux formes du nom propre « Hulli », roi de Tabal :

Ḫul-li-i

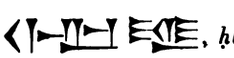
Ḫu-ul-li

(Sargon, Botta, pl. 81, l. 1, 2 ; *les Fastes*, l. 30.)

Lisez ainsi :

ḫul-ta « le terrible »

(*C. de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. IV, l. 24 *fine.*)

 *ḫul-tuv* « la vengeance »

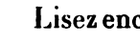
(Sargon, *les Fastes*, l. 92 et *passim.*)

ḫul-lu-uk « enlever » (?)

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 27, l. 73, 78.)

aṣ-ḫul « j'ai percé » (et non pas *as-rus*)

(Sardan. VI, cité par O. *E. M.* II, p. 358 et l'*errata*.)

Lisez encore phonétiquement le signe  , pour traduire l'idée de « troupe, armée, etc. » avec le signe du pluriel :

, *ḫul-li* « les troupes » (chald. חֵיל)

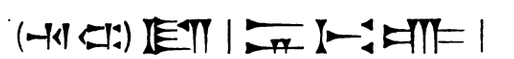
[Assarh. *W. A. I.* I, pl. 49, c. 1, l. 10.)

Les syllabaires donnent à un autre signe la valeur de *ḫul*, mais cette valeur n'est point corroborée par la lecture des textes :

ḫu - ul *ḫul* *ḫi - du - tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 4, c. 1, l. 66o.

et ailleurs, dans les tablettes philologiques, on lit :



ḫu - ul *ḫul* *ni - gu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 20, l. 27.)

N° 80. *ḫam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 25. — H. 165. — O. 104. — N. 108.

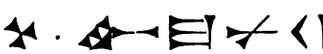
Comparez, dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser, les deux formes :

, *Bit-Ḫam-ri*

, *Bit-Ḫa-am-ri*

(*W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 1 et 15.)

Comparez encore, dans les inscriptions de Sargon :

 , *Ḫam-ma-nu-ya*

(Sargon, *passim.*)

, *Ḫa-am-ma-nu-ya*

(*Id. Stèle de Larnaka*, 1re col. l. 62.)

N° 81. *ḫum.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 127. — H. 57. — O. 116. — N. ...)

Cette valeur est assurée par les tablettes et par la comparaison des textes. Les tablettes de Sardanapale donnent :

ḫu - *um* *ḫum*

(*W. A. I.* II, pl. 48. *Ob.* l. 1.)

Comparez, dans les textes de Sargon, les deux formes du nom du roi « Humbanigas », qui figure aussi dans les textes susiens :

, *Ḫum-ba-ni-ga-as*

(Sargon, Botta, *Pavés g*, pl. 40, l. 14.)

, *Ḫu-um-ba-ni-ga-as*

(*Id. ibid.* pl. 65, l, 3.)

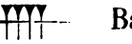
, *Ḫu-um-bu-ḫu-na-gi*

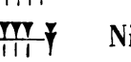
(Loftus, *Inscript. de Suse*, pl. 11, l. 2.)

Comparez également, dans les petites inscriptions des Sargonides :

, *u-ḫum-mi* « rocher »

, *u-ḫu-um-mi*

N° 82. *ḫan.* — Hiér. ..... Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 196. — N. ...)

Cette valeur est très-douteuse et ne repose que sur des lectures qui n'ont pas été suffisamment vérifiées.

N° 83. *ḫun.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 15. — H. 53. — O. 19. — N. 44.)

Cette valeur, indiquée dans les tablettes philologiques, ne trouve pas encore son application dans les textes.

ḫun nasu sa e - ni

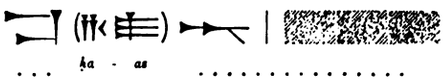
(*W. A. I.* II, pl. 26. *Obv.* 3, l. 52.)

N° 84. *ḫaś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 152 — H. 47, 152. — O. 127. — N. 5.)

Les tablettes philologiques donnent à ce signe la valeur de *ḫas*, voyez en effet :



. . . *ḫa - aṣ* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 46, l. 65.)

mais les textes semblent ne l'employer que pour *ḫaś;* comparez surtout, dans les inscriptions de Sargon, les passages identiques ou parallèles dans lesquels on trouve :

, *ḫaz-bat-ti* « le hesbet »

, *ḫa-za-ba-ti* , *ḫa-az-ba-ti*

(Sargon, *Revers de plaques*, l. 13. — Layard, pl. 76, l. 5.)

, *am-ḫaṣ* « j'ai mis en fuite » (מחץ)

(Sargon, *Salle II*, Botta, pl. 71, l. 2.)

, *am-ḫa-aṣ* , *im-ḫa-ṣu*

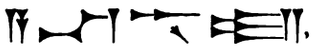
(*Id. les Fastes*, l. 26. Montant o, Botta, pl. 66, 1, l. 10.)

et même :

ta - ḫa - za (*zi, zu*) « combat » perse *hamaranam*

(Darius, *Bisit.* l. 50 et *passim.*)

Lisez ainsi :



a-na ḫaṣ-ṣi « contre, vers » perse *patis*

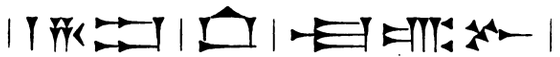
(Darius, *Bisit.* l. 50.)

N° 85. *ḫap.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 241. — H. 204. — O. 114. — N. 115.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale :



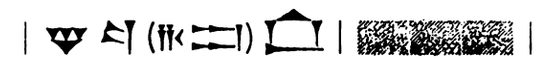
ḫa - ap *ḫap* *la* *ga* *bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 543.)

et ailleurs dans les tablettes philologiques :

ḫa - ap *ḫap* *bi - ' - su*

(*W. A. I.* II, pl. 27, c. 1, n° 2. *Obv.* l. 54.)



ḫa - ap *ḫap*

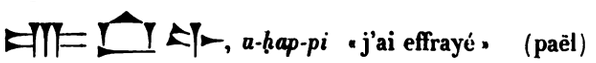
(*W. A. I.* II, pl. 36, l. 44. *Obv.* 3.)

Voyez, dans les textes identiques, la variante :

ḫab - a - ti *ḫa - ba - a - ti*

(Assur-Bani-P. *W. A. I.* III, pl. 17, c. 1, l. 58.)

Comparez les deux formes de la même racine חפה :



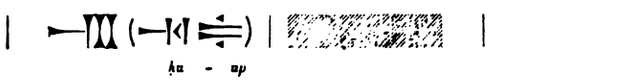
a-ḫap-pi « j'ai effrayé » (paël)

Sargon, *les Fastes*, l. 14.)

aḫ-pi (au kal) *ḫi-pi-e*

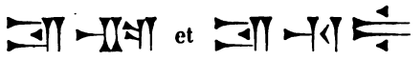
(Sargon, *les Fastes*, l. 77 et 80.)

Les tablettes philologiques semblent donner la valeur de *ḫup* au signe , mais elle ne nous paraît pas appliquée dans les textes :


ḫu - up

(*W. A. I.* II, pl. 27, c. II. *Ob.* l. 19.)

Nous trouvons encore dans les variantes d'Assur-Bani-Pal avec un autre caractère :


is - ḫup et *is - ḫu - up* « il a balayé »

(*W. A. I.* III, pl. 18, c. II, l. 50; c. V, l. 53.)

N° 86. *ḫar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 26. — H. 349. — O. 123. — N. 111.)

Ce signe se trouve avec cette valeur dans un des noms propres que nous avons recueillis :

Ḫar-ra-ni (205)

Les inscriptions scythiques semblent donner la forme correspondante au signe dans le signe , qui ne paraît avoir que la valeur *ar*, bien que toutes les valeurs qui comportent la voyelle *a* en assyrien comme voyelle initiale semblent impliquer la présence de la faucale *ḫ* dans les transcriptions médo-scythiques; aussi nous avons lu ainsi les noms suivants :

Ḫar-ri-ya (52) *Ḫar-ru-u-va-ti-is* (59)

Ḫar-ba-ya (66) *Ḫar-mi-nu-ya* (67)

Ḫar-bi-ra (87)

La valeur de ce signe est indiquée par les tablettes philologiques, où nous lisons :

(*W. A. I.* II, pl. 26, l. 8. *Obv.*)

Elle est assurée par la comparaison des passages identiques ou parallèles qui en présentent la décomposition.

Comparez, dans les inscriptions trilingues, les différentes formes :

(Xerxès, *Elvend*, l. 15. *Van*, l. 8 et *passim*.)

Les inscriptions assyriennes donnent également la même décomposition. Comparez :

(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 21, l. 8. *Ibid.* pl. 8, l. 15.)

Comparez encore les différentes formes du nom de la ville de « Kharkhar » en Arménie :

(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 10, l. 17. *Ibid.* l. 14.)

et à Nimroud

(Salman. *Obél.* Layard, pl. 17, l. 125.)

Lisez ainsi :

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 16.)

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 79.)

, *bu-ḫar* « place »

(Sennach. Layard, pl. 17, l. 11 et *passim*.)

, *am-ḫar* « j'ai emporté »

(Sargon, *les Fastes*, l. 33.)

, *bit-ḫar-ris* « avec des tributs »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 27.)

, *A-ḫar-ri-e* « la Phénicie »

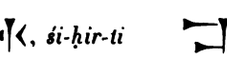
(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 3, l. 9 et *passim*.)

N° 87. *ḫir.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

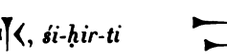
(R. 140. — H. 155. — O. 133. — N. 86.)

Comparez, dans les passages identiques du prisme d'Assarhaddon, les variantes :

, *śi-ḫir-ti*  , *si-ḫi-ir-ti*

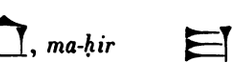
(*W. A. I.* I, pl. 47, c. VI, l. 3.)

Dans ce même mot ce signe change avec le précédent, par exemple dans les inscriptions de Tiglat-Piléser, comparez les variantes

, *śi-ḫir-ti*  , *śi-ḫar-ti*

(*W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 22, et pl. 15, c. VII, l. 79.)

Comparez les différentes formes de la racine מחר « imposer » :

, *ma-ḫir*  , *ma-ḫi-ra*

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 37. — Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 8.)

, *u-sam-ḫir* , *u-sam-ḫi-ir*

(Sargon, *les Fastes*, l. 186. — *Id.* Botta, *Pavés*, pl. 16, l. 12.)

et ailleurs :

, *u-sam-ḫi-ra*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 17, c. VI, l. 31.)

Lisez ainsi :

u-pa-ḫir-va « j'ai distribué »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 27.)

et dans l'inscription phonétique de Hammourabi :

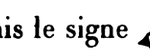
u-pa-aḫ-ḫi-ir

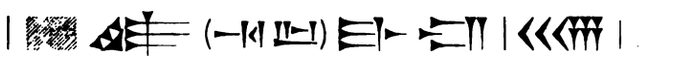
(Hammour. M, pl. 1, c. II, l. 4.)

N° 88. *ḫur.* — Hiér. —— Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 66. — H. 8. — O. 50. — N. 27.)

Cette valeur n'est pas justifiée, mais le signe  , auquel nous avons reconnu la valeur de *ḫar*, est quelquefois employé dans les textes avec la valeur de *ḫur*, v. g. *im-ḫur*, *im-ḫu-ru* (Layard, *Stand.* pl. 4, l. 14). Cette valeur est indiquée du reste dans les tablettes de Sardanapale :


ḫur *ḫu - ur* *gal - zu* XXXVI

(*W. A. I.* II, pl. 55, l. 36.)

et ailleurs :

..... *ḫu - ur* *ḫur* *Paraṣu sa* *iś - pal*

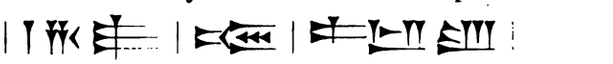
(*W. A. I.* II, pl. 24, l. 39.)

N° 89. *ḫas.* — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m.

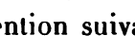
Nin. arch. ..... Nin. m.

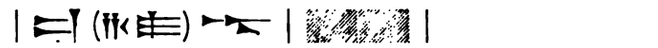
(R. 229. — H. 231. — O. 126. — N. 60.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale, où on lit :


ḫa - as *ḫas* *sab - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 197.)

D'un autre côté, nous avons vu que les tablettes philologiques donnent la mention suivante pour le signe  auquel nous avons reconnu la valeur de *ḫaś* (*supra*, n° 84) :



ḫa - aś *ḫas*

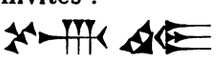
(*W. A. I.* II, pl. 46, l. 65.)

N° 90. *ḫus*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

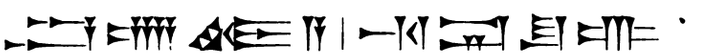
(R. 29. — H. 137. — O. 128. — N. 52.)

Valeur douteuse qui paraît reposer sur la lecture du nom de *U-li-ḫus* « Bélochus », mais qui n'est pas justifiée par les textes. Les inscriptions donnent un autre signe qui pourrait avoir plus sûrement la valeur de *ḫus*, par exemple dans les inscriptions de Nabuchodonosor et dans les textes ninivites :

 *ṣir-ḫus*

(*W. A. I.* II. pl. 19, l. 15, 17.)

Nous lisons également dans les tablettes du Musée Britannique :



ḫu - us - su - u

(*W. A. I.* II, pl. 6, c. II, l. 30.)

N° 91. *ḫat*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 62. — H. 77. — O. 40. — N. 73.)

Comparez les différentes formes du nom de la Syrie, les « Hittes », dans les noms propres que nous avons cités :

Ḫat-ti et *Ḫa-at-ti* (108)

Comparez encore les différentes formes :

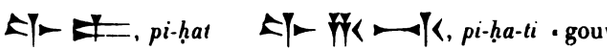
ḫat - tuv *ḫa - at - tuv* « la peur » חתת

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 43, l. 39.)

, *mu-sam-mi-ḫat* « qui excite »

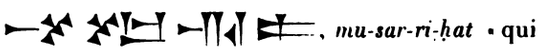
, *mu-sam-mi-ḫa-at*

(Sargon, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 59 et *passim.*)

 , *pi-ḫat* *pi-ḫa-ti* « gouverneur »

(Sargon, *les Fastes*, l. 22, 178 et *passim.*)

Lisez ainsi :

 , *mu-sar-ri-ḫat* « qui préside »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl: 9, c. 1, l. 14.)

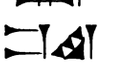
Les tablettes de Sardanapale semblent donner à ce signe la valeur de *ḫut*, mais elle ne trouve pas son application dans les textes. Nous lisons en effet :

ḫu - ut *ḫut* *na - ha - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 8, c. 1, l. 1.)

ט

Les articulations qui dépendent de cette consonne sont au nombre de vingt-cinq, représentées par quinze caractères. Nous avons déjà fait remarquer que les articulations qui comportent la voyelle *a* et *i* sont représentées par des signes qui répondent également aux articulations qui dépendent du ד avec les mêmes voyelles.

ב	*ṭab*		*ṭib*		*ṭub*	
ג	*ṭag*		*ṭig*		*ṭug*	"
ד	*ṭad*	"	*ṭid*	"	*ṭud*	"
ז	*ṭaz*	"	*ṭiz*	"	*ṭuz*	"
ח	*ṭaḥ*	"	*ṭiḥ*	"	*ṭuḥ*	"
ט	*ṭaṭ*	"	*ṭiṭ*	"	*ṭuṭ*	"
כ	*ṭak*		*ṭik*		*ṭuk*	"
ל	*ṭal*		*ṭil*		*ṭul*	"
מ	*ṭam*		*ṭim*		*ṭum*	
נ	*ṭan*		*ṭin*		*ṭun*	"
ס	*ṭaś*	"	*ṭiś*	"	*ṭuś*	"
פ	*ṭap*		*ṭip*		*ṭup*	
צ	*ṭaṣ*	"	*ṭiṣ*	"	*ṭuṣ*	"
ק	*ṭaḳ*		*ṭiḳ*		*ṭuḳ*	"
ר	*ṭar*		*ṭir*		*ṭur*	
ש	*ṭaš*	"	*ṭiš*	"	*ṭuš*	"
ת	*ṭat*	"	*ṭit*	"	*ṭut*	"

N° 92. *ṭak.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 198. — H. 125. — O. 158. — N. 70.)

Cette valeur est implicitement comprise dans les décompositions qui donnent celle de *dak* (voy. *dak*).

Ce signe permute du reste avec *tak*. Comparez :

it-ṭak-la

(Salman. *Obél.* Lay. pl. 90, l. 62.)

it-tak-lu

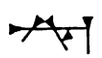
(Assarh. *Prism. W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 13.)

N° 93. *ṭik.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 13. — H. 51. — O. 17. — N. 42.)

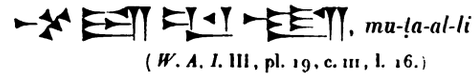
Cette indication ne s'est pas justifiée.

N° 94. *ṭal.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 106. — H. 89. — O. 68. — N. 82.)

Nous indiquons cette valeur possible à cause de la décomposition *da-al*, qui se prête aux deux articulations; nous pouvons du reste ajouter ici la variante qui nous est fournie par les textes d'Assur-Bani-Pal :

mu-ṭal-li  *mu-ṭa-al-li*

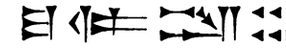
(*W. A. I.* III, pl. 19, c. III, l. 16.)

N° 95. *ṭil.* — Hiér. —— Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 84. — H. 17. — O. 50. — N. 27.)

Cette valeur trouve son application dans la lecture indécise des deux formes :

ba-ṭil-ta  *ba-ṭi-il-tu*

, *ba-aṭ-ṭu-u-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 15 et 137. *Id. Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 5.)

N° 96. *ṭam.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 136. — H. 145. — O. 108. — N. 122.)

Comparez les deux formes :

, *ba-la-ṭav*

(Nabuch. *W. A. I.* pl. 52, n° 4, c. II, l. 16; pl. 51, c. II, l. 20.)

, *ba-la-ṭu* (בלט)

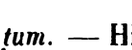
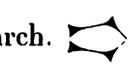
(Nabuch. *W. A. I.* pl. 51, c. II, l. 18 et *passim*.)

N° 97. *ṭim.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 45. — H. 114. — O. 106. — N. 106.)

(Voy. *dim*, supra n° 50.)

N° 98. *ṭum.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 18. — H. 40. — O. 12. — N. 34.)

Comparez les différentes formes du nom de « l'Arménie » que nous avons citées, 1re part. n° 67, avec celle-ci :

, *U-ra-ar-ṭuv*

(Sardan. III, Layard, pl. 6. *Stand.* l. 24. — *Obél.* pl. 95, l. 142.)

Le signe renferme évidemment un ט dans cette circonstance. Lisez ainsi :

, *li-i-ṭuv* , *li-ṭa-ti* « otage »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 33. — Sard. *ibid.* pl. 19, c. I, l. 108.)

, *Bil ḫi-ṭuv* « Le chef de la révolte »

(Salm. Layard, pl. 15, l. 26, et pl. 91, l. 81.)

N° 99. *ṭan.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 56. — H. 146. — O. 125. — N. 46.)

La décomposition syllabique ne permet pas de saisir la différence entre l'articulation du ד et du ט autrement que par la lecture; c'est pourquoi nous lisons :

, *sil-ṭan-nu* « sultan » chald. שִׁלְטָן (et non pas *tar-tan-nu*)

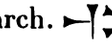
(Sargon, *les Fastes*, l. 71. Botta, pl. 145, c. II, l. 1.)

à cause de la décomposition qui résulte des dérivés de la même racine

, *sa-al-ṭa* , *sal-ṭa-nis*

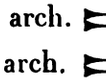
(Darius, *N. I. R.* l. 9 et *passim.*)

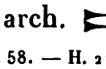
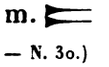
N° 100. *ṭin.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 133. — H. 24. — O. 152. — N. 132.)

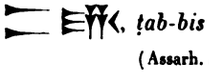
Cette valeur est indiquée à cause de la double valeur du signe qui entre dans sa décomposition. Voyez *din*, n° 52 *supra*.

N° 101. *ṭap.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 58. — H. 216. — O. 151. — N. 30.)

Cette valeur est indiquée à cause de la double valeur du signe , et des lectures qui en résultent :

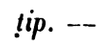
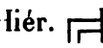
 , *ṭab-bis* « heureusement, bien » héb. טוֹב

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. VI, l. 21.)

et les formes :

ṭu-ub *ṭa-bis*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 61 et 62.)

N° 102. *ṭip.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m.

(R. 70. — H. 56. — O. 76. — N. 48.)

Les syllabaires donnent *dup*, mais alors ce signe s'échange avec le suivant, qui a la valeur de *ṭip*.

Lisez toutefois dans la formule fréquente sur les cachets en caractères archaïques :

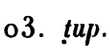
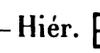
ṭip-śar « satrape » héb. סַפְסָר

ṭip-sar-ru

(Sardan. O. *Mém.* p. 360.)

ṭip-sar-ru-ti

(Sardan. VI, *W. A. I.* II, pl. 17, l. 378.)

N° 103. *ṭup.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m.

(R. 170. — H. 56. — O. 76. — N. 48.)

Les syllabaires donnent la décomposition *ṭi-ip*, et c'est avec cette valeur que ce signe figure dans les textes. Voyez dans les inscriptions des derniers rois :

mu-ṭib « le chéri »

(Sargon, *Nim.* Layard, pl. 33, l. 9.)

et dans la formule qui remonte aux textes les plus antiques :

mu-ṭi-ib

(Hammour. M. pl. 1, c. 1, l. 8. — Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 58, c. IX, l. 63.)

lisez ainsi :

, *us-ṭib-bu* « ils aimèrent »

(Sargon, *Nim.* Layard, pl. 33, l. 6.)

N° 104. *ṭar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 159. — N. ...)

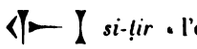
Les syllabaires font supposer *dar* et *ṭar* (voy. *dar*, sup. n° 57). Cette valeur ne se rencontre pas dans les textes.

N° 105. *ṭir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

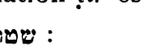
Nin. arch. Nin. m.

(R. 138. — H. 103. — O. 86. — N. 96.)

Cette valeur est au moins douteuse, elle se présume d'après un passage des inscriptions trilingues, dans le groupe qui traduit le perse *kañtanaiy dipim*, et dès lors on peut lire

 *si-ṭir* « l'écriture »

en se rattachant à la racine שטר, qui donne dans les inscriptions de nombreux dérivés; mais dans cette inscription le groupe peut encore se lire *lim-su*, à cause de la valeur du premier signe (Xerxès, *Inscr. de Vân*, et O. *E. M.* II, p. 148).

Le signe ordinaire pour exprimer l'articulation *ṭir* est  , que nous lisons précisément dans les dérivés de שטר :

, *si-ṭir*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 17, c. VI, l. 63.)

, *u-sa-as-ṭir*

(Sennach. Layard, pl. 63, l. 27.)

On trouve en effet la décomposition résultant des syllabes simples

, *si-ṭi-ir*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. II, l. 12.)

Comparez encore les deux formes de la racine פטר :

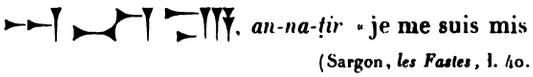
, *ip-pa-ṭir*

(Sargon, Layard, pl. 33, l. 13, 15.)

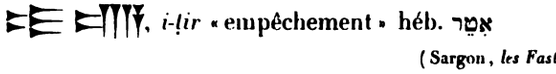
, *up-ta-at-ṭi-ir*

(Nabuch. *Borsip. W. A. I.* I, pl. 51, c. II, l. 3.)

Lisez ainsi :

 , *an-na-ṭir* « je me suis mis en garde » héb. נָטַר

(Sargon, *les Fastes*, l. 40.)

 , *i-ṭir* « empêchement » héb. אֵטֶר

(Sargon, *les Fastes*, l. 130.)

N° 106. *ṭur*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 181. — H. 118. — O. 160. — N. 67.)

Comparez les différentes formes dérivées de la racine שטר « écrire » :

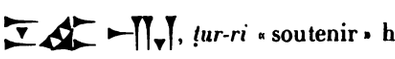
, *aṣ-ṭur* « j'ai écrit »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 48.)

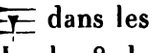
, *aṣ-ṭu-ur*

(Sard. *W. A. I.* I, pl. 18, l. 95.)

Lisez ainsi :

 , *ṭur-ri* « soutenir » héb. טוּר

(Sargon, *les Fastes*, l. 119.)

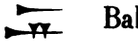
Ce signe alterne avec le signe  dans les dérivés de la racine שטר que nous avons cités (*W. A. I.* I, pl. 18, l. 98).

כ

Les articulations qui dépendent de cette gutturale sont au nombre de trente-trois, représentées par vingt-quatre caractères.

Un grand nombre des signes qui expriment les articulations de cette gutturale alternent, comme homœophones, avec les signes des articulations du ף et du ג; il en résulte pour ces signes une valeur accidentelle.

ב	*kab*		*kib*		*kub*	
ג	*kag*		*kig*	〃	*kag*	〃
ד	*kad*		*kid*		*kud*	
ז	*kaz*		*kiz*		*kaz*	〃
ח	*kaḥ*	〃	*kiḥ*	〃	*kuḥ*	〃
ט	*kaṭ*		*kiṭ*		*kuṭ*	
כ	*kak*		*kik*	〃	*kuk*	〃
ל	*kal*		*kil*		*kul*	
מ	*kam*		*kim*		*kum*	
נ	*kan*		*kin*		*kun*	
ס	*kaś*		*kiś*		*kuś*	〃
פ	*kap*		*kip*		*kup*	
צ	*kaṣ*		*kiṣ*		*kuṣ*	〃
ק	*kaḳ*		*kiḳ*	〃	*kuḳ*	〃
ר	*kar*		*kir*		*kur*	
ש	*kas*		*kis*		*kus*	
ת	*kat*		*kit*		*kut*	

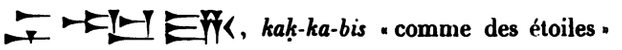
N° 107. *kak.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

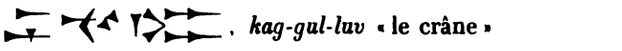
(R. 92. — H. 160. — O. 49. — N. 65.)

Cette valeur a été établie par M. Oppert d'après des déductions philologiques qui ont été vérifiées. (Conf. *E. M.* I, p. 137 et l'*errata*.)

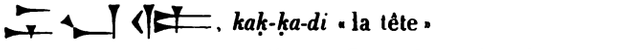
Lisez ainsi :

 , *kaḳ-ka-bis* « comme des étoiles »

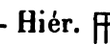
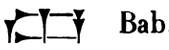
(*Passim.*)

 , *kag-gul-luv* « le crâne »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 166.)

 , *kaḳ-ḳa-di* « la tête »

(Sargon, *Taar.* a, Botta, pl. 41, l. 67.)

N° 108. *kal.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 56. — H. 146. — O. 135. — N. 46.)

Ce signe se trouve, avec cette articulation, dans plusieurs des noms propres que nous avons cités :

Kal-du, Kal-di (184) *Kal-ḫa, Kal-ḫi* (196)

mais ces exemples ne suffisent pas pour en établir la valeur; elle est le résultat des décompositions qui en ont assuré la lecture.

Il figure plusieurs fois dans les syllabaires de Sardanapale avec les indications suivantes :

ka - la kal ak - ru

(*W. A. I.* II, pl. 5, l. 172.)

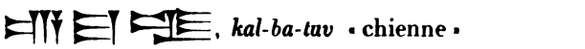
ka - la kal gu - ru - su

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 54*b* et 55*a*.)

ka - al kal gu - ru - su

Lisez ainsi, et comparez les différentes formes :

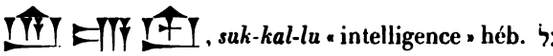
ka-lab, *kal-bu* « chien » héb. כֶּלֶב



kal-ba-tav « chienne »

(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 30 et *passim*.)

Comparez les deux formes :



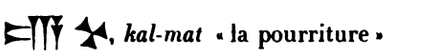
suk-kal-lu « intelligence » héb. שֶׂכֶל

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 55*o*).

su-uk-ka-al-lam

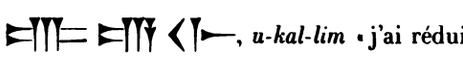
(Nabuch. *Borsip. W. A. I.* I, pl. 51, c. II, l. 16.)

Lisez ainsi :



kal-mat « la pourriture »

(*W. A. I.* II, pl. 5, l. 29.)



u-kal-lim « j'ai réduit »

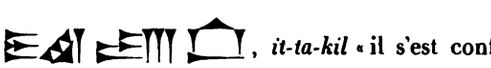
(Sargon, *les Fastes*, l. 135.)

N° 109. *kil*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 241. — H. 204. — O. 114. — N. 115.)

Comparez les différentes formes de la même racine :



it-ta-kil « il s'est confié »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 59.)

, *u-tak-kil-lu*

(Sardan. VI, *W. A. I.* II, pl. 1, l. 124.)

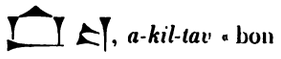
, *it-tak-la*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 43.)

Lisez ainsi :

, *ta-kil-tav* « la pourpre bleue » héb. תְּכֵלֶת

(Sargon, *les Fastes*, l. 142.)

 , *a-kil-tav* « bon à manger » héb. אָכֵל

(*W. A. I.* II, pl. 53, n° 2, *ob.* l. 1, *Rev.* l. 98.)

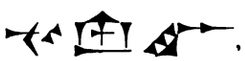
On a d'ailleurs *a-ki-luv* (*W. A. I.* II, pl. 6, l. 3).

N° 110. *kul.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 312. — H. 151. — O. 136. — N. 95.)

Comparez, dans les inscriptions trilingues, les deux formes du mot qui traduit le perse *âdari*, *adâraya* :

 , *kul-lu* « il porte »

(Darius, *N. I. R.* l. 11.)

, *ku-ul-lu-'*

(Darius, *Bisit.* l. 34.)

Comparez les différentes formes qui traduisent phonétiquement une des significations de l'idéogramme « soumission » :

, *tu-kul-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 133 et *passim.*)

, *tu-ku-ul-ti*

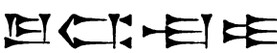
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 12.)

Le signe *kal* permute avec le signe , *gul*, par exemple dans le mot :

, *kul-lat* (Layard, pl. 12, 3, l. 13.)

, *gul-lat* (*Ibid.* pl. 70, l. 12.)

dont nous avons la transcription :

 , *ku-ul-la-at* « district »
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 66, c. III, l. 24.)

N° 111. *kam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

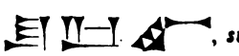
(R. 25. — H. 161. — O. 104. — N. 108.)

La valeur de ce sigue est implicitement comprise dans la lecture du nom de « Cambyse » :

Kam-bu-zi-ya (8)

Cependant la comparaison de la forme perse n'a pu donner cette valeur que lorsque l'on a été fixé sur une particularité de ce système graphique, que précisément les lectures assyriennes sont venues confirmer. On sait que les Perses se dispensaient d'écrire l'*m* et l'*n* devant les muettes qui leur correspondent, et dès lors l'écriture perse ne laissait pas découvrir la seconde consonne de la syllabe complexe.

Comparez, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, les deux formes fréquentes dans les invocations qui terminent les textes :

 , *su-ur-kav* « accorde »
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. I, l. 72.)

, *su-ur-ka-av*
(*Id. ibid.* pl. 51, c. II, l. 22.)

Lisez ainsi le nom des habitants de la Comagène :

, *Kam-mu-ḫa-ai*

(Sargon, *les Fastes*, l. 112.)

N° 112. *kim*. — Hiér. .... Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 217. — H. 140. — O. 105. — N. 136.)

Comparez, dans les variantes des différents textes, les deux formes :

, *kim* , *ki-ma* « ainsi »

(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 49, 63, 68. — *Ibid.* pl. 20, c. II, l. 17, 36. — Lay. pl. 5, l. 20 et *passim*.)

, *e-kim* « j'ai pris »

(Sargon, Botta, pl. 74, l. 10.)

, *e-ki-ma*

(*Id. les Fastes*, l. 44.)

Lisez ainsi :

, *kim-ti* « famille »

(Sargon, *les Fastes*, l. 31, 86.)

, *ri-kim* « la force »

(Sargon, *les Fastes*, l. 26.)

N° 113. *kum*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 22. — H. 10. — O. 65. — N. 6.)

Comparez les différentes formes du nom de la « Comagène » :

, *Kum-mu-ḫi*

(Sargon, Botta, pl. 40, l. 21.)

, *Ku-um-mu-ḫi*

(*Ibid.* pl. 36, l. 15.)

N° 114. *kum.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R... — H... — O. 236. — N. 19.)

Cette valeur résulte d'une des variantes fréquentes du nom de la « Comagène »

, *Kum-mu-ḫi*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 75 et *passim.*)

Cependant je n'oserais lire avec cette valeur :

, *ku-kum* « le safran (?) »

(Sargon, *les Fastes*, l. 142.)

N° 115. *kan.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

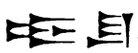
(R. 8. — H. 152. — O. 131. — N. 37.)

Comparez, dans les variantes des textes identiques de Tiglat-Piléser et de Sardanapale III, les variantes :

, *al-ta-kan* « j'ai fait »

, *al-ta-ka-an*

(*W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 57; pl. 20, c. 11, l. 15.)

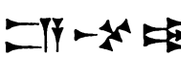
 , *kan-su* , *ka-an-su* « soumission »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 13, c. v, l. 13. — Sargon, Botta, pl. 123, l. 16.)

Lisez ainsi :

, *mus-kan-na* « le lentisque »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 21 et *passim.*)

 , *e-mu-kan* « obéissance »

(Sargon, *Inscr. du Harem*, O. *E. M.* II, p. 334.)

N° 116. *kin*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

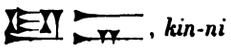
(R. 31. — H. 86. — O. 21. — N. 79.)

Les syllabaires de Sardanapale nous donnent :

ki - in *kin* *sib - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 270.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les deux formes

 , *kin-ni* « nid d'oiseau »

, *ki-in-ni*

(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 49.)

Comparez également, dans les variantes des inscriptions des Revers de plaques de Khorsabad :

, *sa-kin*

, *sa-ki-in*

(Sargon, *Revers de plaques*, l. 8.)

Lisez ainsi :

, *kin-na-su-nu* « leurs nids »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 78, c. 1, l. 51.)

, *u-kin* « j'ai posé »

(Sargon, *Revers de plaques*, l. 30.)

, *u-sa-as-kin* « il a excité »

(Sargon, *les Fastes*, l. 34.)

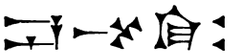
, *u-tak-kin* « j'ai rétabli »

(Sargon, *les Fastes*, l. 121.)

, *e-mu-kin* « profond »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 43.)

On trouve du reste dans les textes antiques :

 , *e-mu-ki-in*

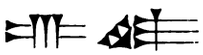
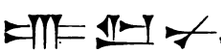
(Hammour. M. pl. 1, c. II, l. 15.)

N° 117. *kin.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

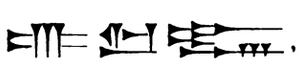
Nin. arch. Nin. m.

(R. 26. — H. 154. — O. 122. — N. 111.)

Il existe un autre signe qui a également la valeur de *kin*, particulièrement dans les textes d'une certaine époque. Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III :

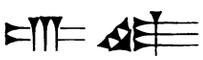
 , *u-kin-nu*  , *u-ki-nu*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 25; pl. 18, c. 1, l. 37.)

 , *u-ki-in*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 28, 56.)

et dans les inscriptions de Tiglat-Piléser :

 , *u-kin* « j'ai placé »

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. II, l. 55.)

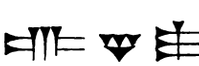
, *mu-kin* « celui qui soutient »

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 2.)

Lisez ainsi :

, *sa-kin* « établissant »

(Sardan. III, Lay. *Stand.* pl. 3, l. 14.)

 , *u-sa-as-kin* (shaph.)

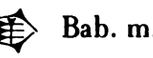
(*Id. ibid.* pl. 4, l. 38.)

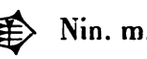
Ce signe paraît également avoir la valeur de *kun*, d'après les variantes du prisme de Tiglat-Piléser, où on lit :

as-kun et *as-ku-un*

(*W. A. I.* I, pl. 13, c. v, l. 81; c. viii, l. 46.)

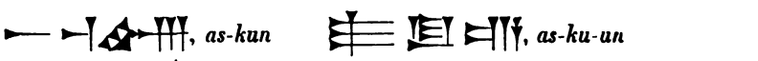
Cependant la valeur de *kun* est plus spécialement représentée par le signe suivant.

N° 118. *kun*. — Hiér. .... Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 27. — H. 163. — O. 132. — N. 16.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les formes :


as-kun *as-ku-un*

(*W. A. I.* I, pl. 19, l. 99; pl. 20, l. 7; pl. 21, l. 48.)

Lisez ainsi, en les rapprochant, les deux formes

kun-nu et *ku-un*

(Sargon, *les Fastes*, l. 174 et 12.)

lis-kun *lis-ku-na*

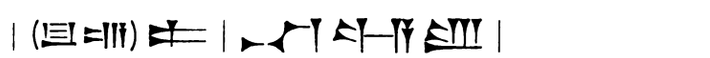
(*Passim.*)

Lisez encore :

kun-zi « manteau »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. iii, l. 23.)

Un passage des tablettes de Sardanapale semble impliquer au signe la valeur de *kun*, mais ce passage est isolé et cette valeur ne trouve pas son application dans les textes. Nous lisons en effet :


ku an *kun* *na* - *ha* - *ru*

(*W. A. I.* II, pl. 8, c. i, l. 2.)

N° 119. *kaś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 112. — H. 165. — O. 138. — N. 113.)

Cette valeur est établie par la comparaison des noms propres que nous avons cités :

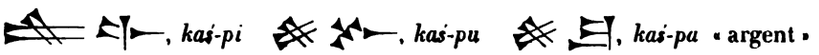
Kaś-ku et *Ka-aś-ku* (172)

elle résulte également des syllabaires de Sardanapale, où nous voyons :

ka - aś *kaś* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 548.)

Lisez ainsi, dans une tablette citée par M. F. Lenormant :



kaś-pi, *kaś-pu*, *kaś-pa* « argent »

(*W. A. I.* II, pl. 13, l. 28. F. Lenormant, *Essai*, p. 19, n° 46.)

N° 120. *kiś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 108. — H. 174. — O. 137. — N. 139.)

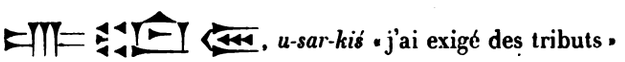
Comparez les différentes formes dérivées de la racine רכס :

u-rak-kiś « j'ai entouré »

(Sargon, *les Fastes*, l. 161.)

u-ra-ak-ki-śu

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 19, c. v, l. 9.)



u-sar-kiś « j'ai exigé des tributs »

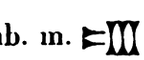
(Sargon, *les Fastes*, l. 139.)

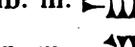
, *u-sar-ki-iś*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 30.)

, *a-kiś* , *a-ki-iś* , *a-ki-śi*

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 71, c. III. l. 91 et *passim.*)

N° 121. *kap.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. . . . Nin. m. 

(R. 166. — H. 282. — O. 129. — N. 15, 94.)

Comparez les différentes formes du mot

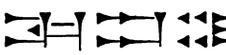
, *kap-ri* , *ka-ap-ri*

(Sargon, *les Fastes*, l. 168 et *passim.*)

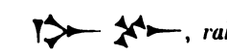
Comparez encore :

, *kap-tuv* « beaucoup »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 150.)

 , *ka-ap-tu*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 71, c. II, l. 6.)

, *rak-kab*  , *rak-bu*

(*W. A. I* III, pl. 41, c. 1, l. 16. — Sargon, *les Fastes*, l. 111.)

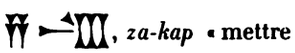
Lisez ainsi :

, *ir-kab* « il monta à cheval »

(Salman. Layard, pl. 14, l. 19.)

, *ir-kab-ba*

(Sargon, Botta, pl. 76, l. 5.)

 , *za-kap* « mettre en croix »

(Sargon, *Taur. g*, pl. 42, l. 51.)

, *mu-kab-bi-is* « faisant la guerre »

(Sard. III, Layard, *Stand.* pl. 1, l. 9.)

N° 122. *kip.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

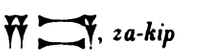
(R. 30. — H. 158. — O. 130. — N. 63, 114.)

Comparez, dans les revers de plaques des inscriptions de Khorsabad et sur les tables votives, les deux formes

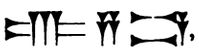
kip-rat *ki-ip-rat*

(Sargon, *Revers de pl.* l. 2. — *Tab. vot.* l. 8.)

Comparez encore, dans les variantes des annales de Sardanapale III :

 *za-kip* *za-ki-pi* « mettre en croix »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 26, c. II, l. 109.)

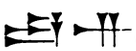
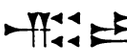
 *u-za-kip* « j'ai fait mettre en croix »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. I, l. 91.)

ra-kib « qui monte à cheval »

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. I, l. 10.)

Les inscriptions donnent également la valeur de *kip* à un autre signe , mais ce signe, avec cette valeur, ne trouve son application que dans les textes d'une certaine époque ; lisez ainsi :

 *kip-rat*  *zi-kip*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* II, pl. 12, c. IV, l. 41. — *Ibid.* pl. 11, c. III, l. 43.)

N° 123. *kup.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 40. — H. 25. — O. 34. — N. 17.)

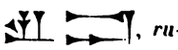
Comparez, dans les inscriptions de Khorsabad, les variantes de l'expression

as-kup-pi « les linteaux des portes »

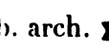
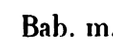
, *aś-ku-up-pi*

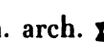
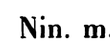
(Sargon, *les Fastes*, l. 165 et *passim.*)

Lisez ainsi :

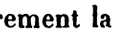
 , *ru-kub* « messager »

(Sard. VI, *W. A. I.* I, pl. 8, E. l. 4.)

N° 124. *kar.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 191. — H. 99. — O. 234. — N. 104.)

Ce signe se trouve avec cette valeur dans un des noms propres que nous avons cités, où il alterne avec le signe , et avec le signe  , qui paraît avoir plus particulièrement la valeur de *gar :*

Kar-ka-mis (203)

Ce signe précède le nom d'un grand nombre de localités avec la signification de « forteresse », qu'il possède idéographiquement et phonétiquement.

Les tablettes philologiques donnent en effet :

kar . *ka* - *ru*

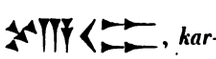
(*W. A. I.* II, pl. 13, l. 20.)

Comparez du reste, dans les inscriptions, les différentes formes

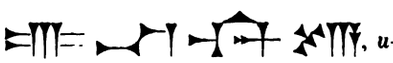
, *kar-ri* , *ka-ri-e* « fortification »

(Sardan. III, Lay. pl. 3; *Stand.* l. 52. — Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. VIII, l. 49.)

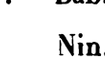
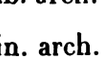
Lisez ainsi :

 , *kar-mi* « terre labourable »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 84.)

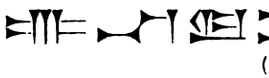
 , *u-na-ak-kar* « il se révolta »

(*Tabl. gramm. W. A. I.* II, pl. 11, *Rev.* l. 62.)

N° 125. *kir.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m.
(R. 89. — H. 136. — O. 133. — N. 80.)

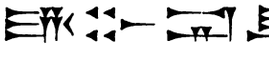
Comparez les différentes formes dans les passages identiques ou parallèles :

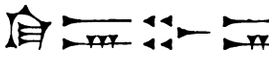
, *yu-nak-kir* « il a méconnu »
(Sargon, *les Fastes*, l. 93.)

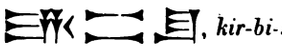
 , *yu-na-ki-ir*
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 81.)

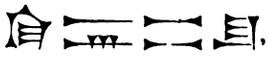
, *u-sam-kir* « il a excité »
(Sargon, Botta, *Porte H, mont.* I, pl. 65, l. 6.)

, *u-sam-ki-ir*
(*Id. ibid.* Salle XIV, pl. 73, l. 2.)

 , *kir-bu-us-su* « au milieu d'eux »

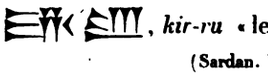
 , *ki-ir-bu-us-su*
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. 1, l. 15.)

 , *kir-bi-su*

 , *ki-ir-bi-su*
(*Id. ibid.* pl. 51, n° 2, c. 1, l. 21.)

Lisez ainsi :

, *zi-kir* « le souvenir »
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 26.)

 , *kir-ru* « le bélier »
(Sardan. VI, *W. A. I.* II, pl. 6, l. 1.)

, *kir-ri-ti* « le fossé »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 17, c. II, l. 7.)

N° 126. *kir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 241. — H. 204. — O. 114. — N. 115.)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale et trouve son emploi dans les textes :

ki - ir *kir* . . . . . *bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 544.)

Les tablettes philologiques présentent d'un autre côté :

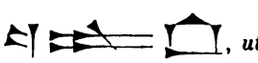
kur *kir* *ra - ka - šu*

(*W. A. I.* II, pl. 48, *Rev.* l. 20.)

Lisez ainsi les dérivés des racines זכר, נכר, etc. :

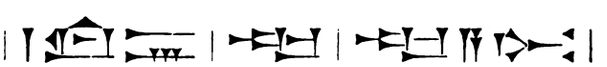
, *az-kir* « j'ai commémoré »

(Sargon, *Prisme*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 39.)

 , *ut-tak-kir* « il se révolta » (Perse *hamitriam akunaus*)

(Darius, *Bisit.* l. 91.)

Les syllabaires donnent encore cette valeur à un autre caractère :



ki - ir *kir* *ka - a - gu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 481.)

on trouve également dans les tablettes philologiques :

kir *ki - ir* *ak - a* *pa - ra - ṣu*

(*W. A. I.* II, pl 21, l. 38.)

ce signe, avec cette valeur, n'a pas son application dans les textes.

Il en est de même de la forme suivante, indiquée également dans les syllabaires :

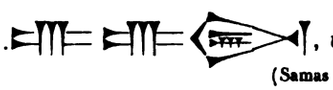
ki - ir *kir* *ki - i - ra*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 389.)

à moins que ce ne soit une des formes d'un signe qu'on trouve dans les textes, et qui paraît également s'expliquer par la valeur de *kir :*

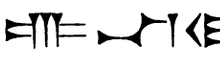
ak-kir-va « j'ai soumis »

(Sargon, *les Fastes*, l. 73.)



u-sam-kir

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 43.)



u-na-kir

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 23, c. II, l. 132.)

Voyez encore, sur ce mot, les variantes de l'inscription de Sardanapale III (Layard, pl. 9, *Standard,* l. 45).

N° 127. *kur.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

Cette valeur se trouve dans la liste des noms que nous avons cités, et, de plus, elle est corroborée par une transcription araméenne :

Dayan-kur-ba-an (267)

Elle se trouve également, implicitement du moins, dans les transcriptions médo-scythiques que nous avons citées :

Du-uk-kur-ra (28) *Kur-ka* (78)

Sa-a-kur-ri-si-is (121)

Elle est indiquée, du reste, par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

ku - ur kur ku - u - rav

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. II, l. 518.)

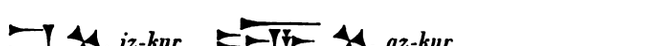
et dans les nouveaux fragments :

ku - ur kur ma - a - tuv

ku - ur kur sa - du - u

(*W. A. I.* III, pl. 78, c. II, l. 117, 118.)

Lisez ainsi les dérivés de la racine זכר, « se souvenir » :



iz-kur, *az-kur*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 42. Sargon, *les Fastes*, l. 63.)

Voyez au surplus la forme

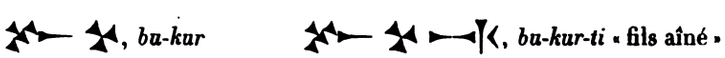
az-ku-ra

(Sargon, *les Fastes*, l. 155 et *passim*.)

Lisez également ainsi :

nam-kur, *nam kur-ri* « trésor »

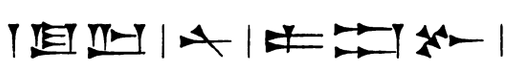
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 83; pl. 10, c. II, l. 32.)



bu-kur, *bu-kur-ti* « fils aîné »

(*W. A. I.* I, pl. 31, l. 16. — *Ibid.* II, pl. 66, l. 4.)

Les syllabaires donnent encore la même valeur au signe ; en effet nous lisons :



ku - ur kur pa - ab - bu

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 534.)

Lisez ainsi :

, *nu-kur-ti* « les rebelles »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 43.)

N° 128. *kas.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 66. — H. 8. — O. 44. — N. 3.)

Cette valeur est indiquée comme valeur idéographique et phonétique dans les syllabaires de Sardanapale, qui nous présentent :

bi - i *bi* *ka - a - su*

ka - as *kas* *ka - a - su*

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 68b, 68c.)

Comparez les deux formes du nom de pays « Kasyari » :

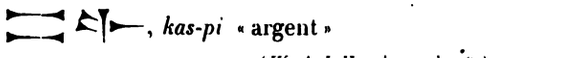
, *Kas-ya-ri*

(Sard. *W. A. I.* I, pl. 20, c. II, l. 16; c. III, l. 109. — *Obél.* l. 52.)

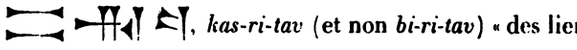
, *Ka-si-ya-ri*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 72.)

Lisez ainsi :

 , *kas-pi* « argent »

(*W. A. I.* II, pl. 12, l. 18.)

 , *kas-ri-tav* (et non *bi-ri-tav*) « des liens » כשר.

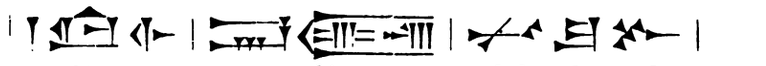
(Sargon, *les Fastes*, l. 112.)

Cette valeur est celle que le signe conserve dans les inscriptions médo-scythiques, où nous lisons :

Sir-ra-an-kas (57) *Ku-at-ba-du-kas* (68)

Ka-na-ma-kas (125)

Les syllabaires donnent encore la valeur suivante pour un complexe, mais elle n'est pas employée dans les textes :



ki - si *kis* *kul - ba - bu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 383.)

N° 130. *kus.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. ...— H. ...— O. 274. — N. ...)

Cette valeur, indiquée dans des fragments de tablettes philologiques, ne trouve pas son application dans les textes.

On trouve également, mais sans plus d'application, la valeur suivante :

ku - si *kus* . . . . . .

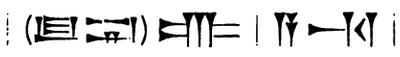
(*W. A. I.* II, pl. 27, c. II, l. 4. *Obv.*)

N° 131. *kus.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 8. — H. 4. — O. 3. — N. 23.)

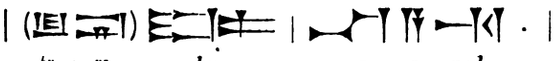
Cette valeur résulte d'un passage des tablettes philologiques, mais elle n'a pas son application dans les textes.



ku - us *kus* *a - ḫu*

(*W. A. I.* II, pl. 48. *Obv.* l. 41.)

Deux autres signes sont également indiqués dans les tablettes avec cette valeur, mais sans plus d'application dans les textes :



ku - us *kus* *na - a - pak*

(*W. A. I.* II, pl. 48. *Ob.* l. 5.)

(*W. A. I.* II, pl. 27, R. l. 16.)

N° 132. *kat.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

(R. 128. — H. 102. — O. 82. — N. 95 et 75.)

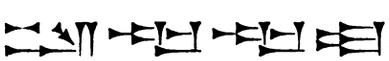
Cette valeur dérive de la lecture de l'idéogramme qui se traduit par les articulations *ḳat* et *gat* (voy. *ḳat*, n° 264). Ces articulations peuvent se substituer dans la lecture; mais le signe qui exprime particulièrement l'articulation *kat* est le suivant.

N° 133. *kat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 166. — H. 232. — O. 129. — N. 24.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III :

il-ka-kat

 *il-ka-ka-at*

(*W. A. I.* I, pl. 20, c. II, l. 6.)

Comparez encore les différentes formes :

ar-kat « la suite »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 13, c. V, l. 15; pl. 16, c. VIII, l. 50.)

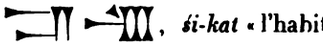
ar-ka-tav

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 160.)

Lisez ainsi :

a-li-kat « marchant » (au fém.)

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 65.)

 , *śi-kat* « l'habitation » héb. סְכוֹת

(Sard. III, Lay. *Stand.* pl. 10, l. 52.)

, *ma-li-kat* « la reine du ciel » héb. מְלֶכֶת

(*W. A. I.* II, pl. 66, l. 4.)

N° 134. *kit.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 169. — H. 225. — O. 212. — N. 42.)

La valeur phonétique de ce signe paraît provenir de sa valeur idéographique. On trouve en effet dans les syllabaires :

ki - *it* *kit* *ki* - *i* - *tu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 366.)

Comparez les deux formes de la même racine dans deux passages parallèles des inscriptions de Nabuchodonosor :

, *pa-kid* « celui qui surveille » (פָּכַד)

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 60.)

, *pa-ki-id*

(*Id. ibid.* pl. 53, c. 1, l. 43.)

Lisez ainsi :

, *kit-ti* (pour *kin-ti*) « alliance »

(Sargon, *les Fastes*, l. 29, 39.)

, *pi-kid-ta* « obéissance »

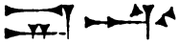
(Sard. VI, O. *Mém.* p. 58.)

, *ip-ti-kid* « il a administré »

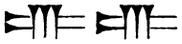
(Darius, N. *I. R.* l. 22.)

, *ta-pa-kid* « tu m'as livré »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 60.)

 , *us-pal-kit* « il a usé de ruse »

(Sargon, *les Fastes*, l. 34.)

 , *u-sam-kit* « il a soumis »

(Sargon, *les Fastes*, l. 126.)

, *si-kit-ti* « silence »

(Sargon, *les Fastes*, l. 13.)

Les tablettes philologiques donnent la valeur de *kit* au signe , qui ne paraît pas employé dans les textes avec cette valeur. Nous lisons toutefois :

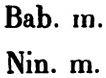
ki - it *kit* .....

(*W. A. I.* II, pl. 48, R. l. 15.)

et dans un autre passage :

ki - it *kit* .....

(*W. A. I.* II, pl. 48, R. 54.)

N° 135. *kut.* — Hiér. ..... Bab. arch. Bab. m. 

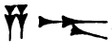
Nin. arch. Nin. m.

(R. 46. — H. 152. — O. 127. — N. 5.)

Cette valeur pourrait s'induire de la comparaison des différentes formes d'un des noms propres que nous avons cités :

Bu-ḳud-du et *Bu-ḳu-du* (181)

Mais elle résulte sûrement de la comparaison des passages identiques; on lit par exemple dans les inscriptions de Khorsabad :

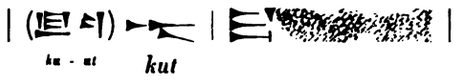
 , *za-kut* « lois »

(Sargon, *les Fastes*, l. 10.)

, *za-ku-ut*, ou *za-ku-tav*

(*Id. Salle XIV*, n° 3, l. 5, et *Stèle de Larnaka*, c. 1, l. 18.)

Elle est, du reste, indiquée par les tablettes de Sardanapale, où nous trouvons :

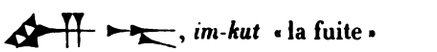


(*W. A. I.* II, pl. 33, l. 54, *I. R.*)

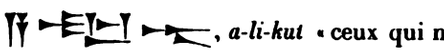
Lisez ainsi :

, *mal-kut* « le royaume »

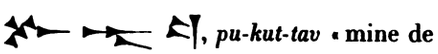
(Béloch. Layard, pl. 70, l. 3.)


, *im-kut* « la fuite »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 56.)


, *a-li-kut* « ceux qui marchent »

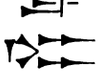
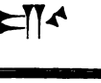
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 42, c. VI, l. 16, 30.)


, *pu-kut-tav* « mine de métal »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 28.)

ל

Les articulations qui dépendent de la consonne ל sont au nombre de trente-cinq, représentées par vingt et un caractères.

ב	*lab*		*lib*		*lub*	
ג	*lag*		*lig*		*lug*	〃
ד	*lad*		*lid*		*lud*	
ז	*laz*	〃	*liz*		*luz*	〃
ח	*laḥ*		*liḥ*		*luḥ*	
ט	*luṭ*		*liṭ*		*luṭ*	
כ	*lak*		*lik*		*luk*	〃
ל	*lal*		*lil*		*lul*	
מ	*lam*		*lim*		*lam*	
נ	*lan*	〃	*lin*	〃	*lun*	〃
ס	*laś*	〃	*liś*		*luś*	〃
פ	*lap*		*lip*		*lup*	
צ	*laṣ*	〃	*liṣ*		*luṣ*	〃
ק	*laḳ*		*liḳ*		*luḳ*	〃
ר	*lar*	〃	*lir*	〃	*lur*	〃
ש	*las*	〃	*lis*		*lus*	
ת	*lat*		*lit*		*lut*	

N° 136. *laḫ.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

(R. 170. — H. 171. — O. 198. — N. 48.)

Les articulations simples du n final ne sont rendues que par un seul signe; la voyelle médiale de la syllabe complexe sera donc indiquée par celle de la syllabe initiale. Généralement un seul caractère répond aux articulations complexes de cette nature; ici les syllabaires nous en donnent deux bien distincts, dont la valeur nous est confirmée par les inscriptions. Nous avons en effet, pour ce premier caractère, dans les syllabaires de Sardanapale :

la - aḫ *laḫ* *suk - kal - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 549.)

Et dès lors on devrait lire ainsi :

, *pa-laḫ* « adorant »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 37.)

mais nous avons encore le caractère suivant.

N° 137. *liḫ.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

(R. 41. — H. 112. — O. 38. — N. . . .

Les syllabaires de Sardanapale donnent en effet pour ce signe :

la - aḫ *laḫ* . . . . . .

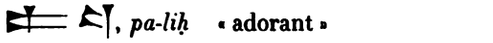
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 435.)

et ailleurs dans les tablettes philologiques on lit :

la - aḫ *sa* . . . . . .

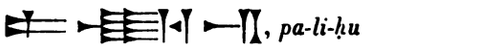
(*W. A. I.* II, pl. 34, *Obv.* l. 13.)

Cependant les inscriptions nous obligent à lire :

 , *pa-liḥ* « adorant »

(Sargon, *Taur.* G. Botta, pl. 43, l. 107.)

qu'il faut rapprocher des formes :

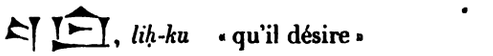
 , *pa-li-ḫu*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 45.)

, *pa-li-iḥ*

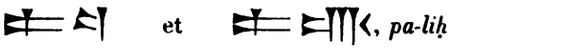
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. I, l. 3.)

Lisez ainsi :

 , *liḥ-ku* « qu'il désire »

(Sargon, *Taur.* G. pl. 44, l. 140.)

Les variantes des inscriptions de Assur-Bani-Pal donnent les deux formes

 , *pa-liḥ*

(*W. A. I.* III, pl. 19, c. III, l. 61.)

Lisez donc, mais très-dubitativement à cause de la forme indécise du signe que nous examinerons plus tard (*infra*, n° 191) :

, *ip-ta-liḥ* (au lieu de *ip-ta-nis*)

(Darius, *Bisit.* l. 28.)

N° 138. *luḥ*. — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.

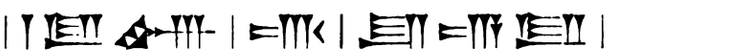
Nin. arch. Nin. m.

(R. 170. — H. 171. — O. 198. — N. 48.)

Nous avons déjà noté ce signe, avec cette valeur, dans un des noms propres que nous avons cités; mais cet exemple ne l'établit pas.

Mi-luḥ-ḫa (194)

Nous avons vu que les syllabaires donnent à ce signe la valeur de *laḥ*, et les inscriptions celle de *liḥ*. Il a également celle de *luḥ*, d'abord dans les syllabaires :



lu - uḥ *luḥ* *šu - kal - lu*

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 35.)

Comparez ensuite, dans les variantes des inscriptions de Nabuchodonosor, ces deux expressions :

bu-luḥ-ti « adoration »

bu-lu-uḥ-ti

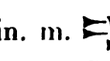
(*W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 38, 70.)

La voyelle de l'articulation est encore assurée par la forme

bu-lu-uḥ-ti

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 7.)

N° 139. *lak.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 132. — H. 65. — O. 192. — N. 47.)

Ce signe se trouve avec cette articulation dans un des noms propres que nous avons cités :

Ḥi-lak-ku (178)

Nous aurions pu en établir la décomposition, car on trouve également la forme

Ḥi-lak-ki

Ḥi-la-ak-ki

(Sargon, Botta, pl. 145, l. 18, et pl. 119, l. 9.)

D'un autre côté les syllabaires donnent ainsi la valeur de ce caractère :

la - ak *lak* *kir - ba - an - nu*

(*W. A. I.*, II, pl. 2, l. 373.)

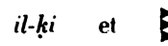
Comparez encore les deux passages parallèles de la grande inscription de Nabuchodonosor :

, *a-lak-ti* « le rite » (הלך)

, *a-la-ak-ti*

(*W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 8, 29, 35, etc.)

Comparez encore, dans les textes commerciaux, les deux formes

, *il-ḳi* et  , *laḳ-ḳi*

(*W. A. I.* III, pl. 46, n° 5, l. 11 et 13 ; n° 5, l. 10 et 12.)

Lisez ainsi les dérivés de la racine הלך « aller » héb. הָלַךְ

, *a-lak*

(Sargon, *les Fastes*, l. 12 et 101.)

, *ma-ak*

(Sargon, *les Fastes*, l. 146.)

, *it-ta-lak*

(Darius, *Bisit.* l. 36, 30.)

, *at-ta-lak*

(Darius, *Bisit.* l. 36.)

, *it-tal-lak*

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 8.)

, *it-tal-la-ku*

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 22.)

N° 140. *lik*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

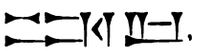
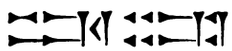
(R. 104. — H. 96. — O. 72. — N. 88.)

Cette valeur est assurée par les syllabaires de Sardanapale :

li - *ik* *lik* .....

(*W. A. I.* II, pl. 4, c. III, l. 760.)

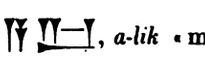
Et par la lecture des textes; comparez en effet les variantes du prisme de Nabonid :

 , *il-lik*  , *il-li-ik*

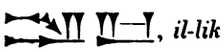
(*W. A. I.* I, pl. 68, c. 1, l. 20.)

, *al-lik* , *al-li-ik*

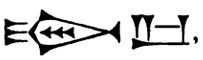
(Sargon, *les Fastes*, l. 71, 86, 101. Layard, *Obél.* pl. 88, l. 28.)

 , *a-lik* « marchant »

(Darius, *Bisit.* l. 86. — Sardan. III, Layard, pl. 76, 22, 23, 13.)

 , *il-lik* « il va » perse *ashiava*

(Darius, *Bisit.* l. 59. — Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 39.)

 , *lil-lik* « qu'il vienne »

(Sargon, *les Fastes*, l. 191.)

Le Dr Hincks prétendait que le signe ne se trouvait, avec la valeur de *lik*, que dans les formes dérivées de la racine הלך, « aller ». C'était une erreur qui doit nous mettre en garde contre toutes les assertions qui reposent sur un fait négatif. Nous lisons en effet :

, *ma-lik* et au pluriel , *ma-li-ki*

(*Passim.*)

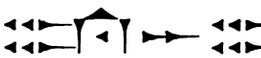
, *li-ḫal-lik* « qu'il efface »

(Sargon, *Tables votives*, *Table d'or*, l. 22.)

et avec les syllabes simples :

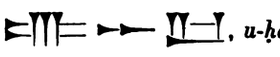
, *li-ḫal-li-ik*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 16, c. VIII, l. 88.)

 , *li-ḫal-li-ka*

(*Caillou de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. IV, l. 12.)

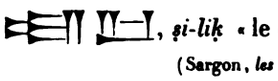
Lisez encore :

 , *u-ḫal-lik*

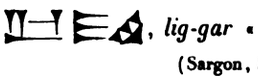
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 13.)

, *mu-ḫal-lik*

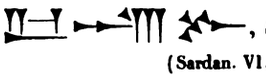
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 8.)

 , *ṣi-liḳ* « le commencement »

(Sargon, *les Fastes*, l. 166.)

 , *lig-gar* « qu'il unisse » אגר

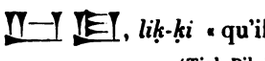
(Sargon, *Pavés* c. Botta, pl. 16, l. 135.)

 , *lik-ru-bu* « qu'il soit propice » קרב

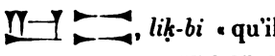
(Sardan. VI, *Tablette des équinoxes. W. A. I.* III, pl. 56, n°s 1 et 2.)

, *lik-su-ud* « qu'il approche » (כשר)

(Sargon, *les Fastes*, l. 191.)

 , *liḳ-ḳi* « qu'il immole »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 57.)

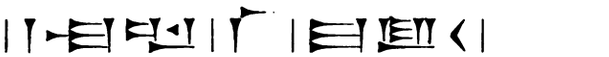
 , *liḳ-bi* « qu'il parle »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 26, c. VIII, l. 87.)

N° 141. *lal.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.

[R. 234. — H. . . . — O. 208. — N. 91.)

Cette valeur est indiquée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :


la - al lal ma - lu - u

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 140.)

la - al lal sa - ḳa - lu

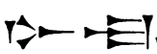
(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 143.)

Lisez ainsi :

, *sa-lal* « le pillage »

(Sargon, *les Fastes*, l. 77.)

en le rapprochant de la forme

 , *sal-la*

(*Id. ibid.* l. 47, 68.)

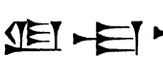
Lisez encore :

, *ki-lal* « tout, la totalité »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 25, l. 66, 75.)

, *ki-lal-la-an*

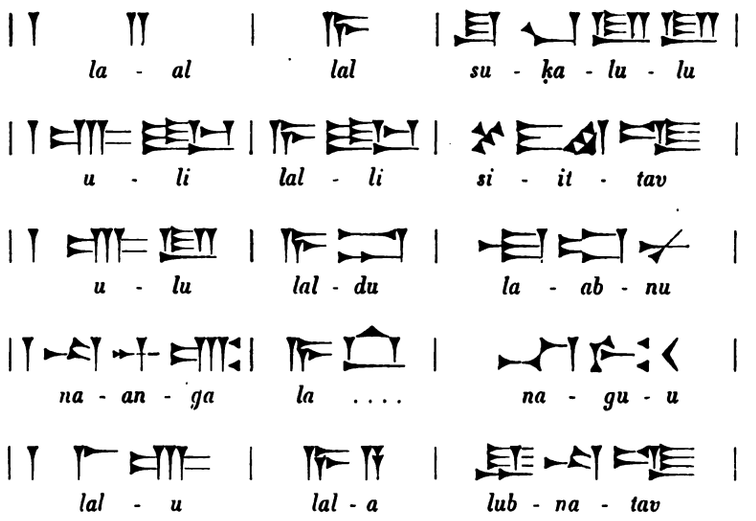
(Sargon, *Bari!*, *W. A. I.* I, pl. 31.)

 , *ki-la-li-in*

(Hamm. u. p. 231.)

La valeur de *lal* est encore indiquée pour un caractère qui a, avec

celui qui nous occupe, une très-grande analogie; mais il ne paraît pas remplir un rôle identique, dans toutes les circonstances du moins. Voici toutefois les indications qui nous sont fournies dans les syllabaires à la suite de la valeur que nous avons déjà rapportée :



(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 144-148.)

N° 142. *lil.* — Hiér. .... Bab. arch. ..... [1] Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

[R. ... — H. ... — O. 209. — N. 84.)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 262.)

[1] La forme que nous avons rapportée dans notre tableau, 1re partie, p. 212, répond à l'articulation *zak* et doit être reportée à sa véritable place, c'est-à-dire aux numéros 62 et 240, dans les formes archaïques de *zak* et *ṣak*. Corrigez également 2e partie *supra*, p. 82, n° 62.

Comparez, dans des passages identiques des inscriptions de Nabuchodonosor et de Nabonid, les deux formes :

, *u-sak-lil* « j'ai achevé »

(Nabonid, *W. A. I.* I, pl. 69, c. I, l. 13.)

, *u-sa-ak-li-il*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, c. I, l. 22.)

Comparez également, dans les inscriptions de Tiglat-Piléser, les deux formes du même verbe :

, *u-sik-lil*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 97.)

, *u-sik-li-lu*

(*Id. ibid.* pl. 16, c. VIII, l. 21.)

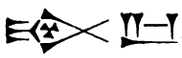
Lisez ainsi :

, *sa-lil* « dépouillant »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. I, l. 54.)

, *lil-ṭu-ur* « qu'il écrive »

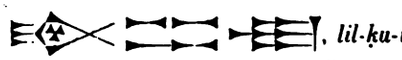
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 59.)

 , *lil-lik* « qu'il vienne »

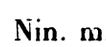
(Sargon, *les Fastes*, l. 191.)

, *lib-bur* « qu'il dure »

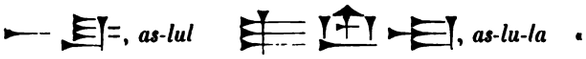
(Sargon, *Pavés* G. Botta, pl. 16, l. 144.)

 , *lil-ḳu-tu* « qu'il accomplisse »

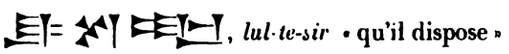
(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 77.)

N° 143. *lul.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m. 
(R. 222. — H. 178. — O. 172. — N. 88.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les deux formes

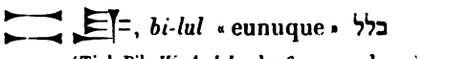

as-lul *as-lu-la* « j'ai pillé »
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 48.)

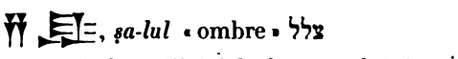
Comparez encore, dans les inscriptions de Tiglat-Piléser :


lul-te-sir « qu'il dispose »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9 et 11, c. I, l. 71; c. III, l. 41.)

lu-ul-te-si-ru
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 48.)

Lisez ainsi :


bi-lul « eunuque » בלל
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 90.)


ṣa-lul « ombre » צלל
(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 44.)

N° 144. *lam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 122. — H. 170. — O. 115. — N. 49.)

Ce signe se rencontre, avec cette valeur, dans un nom des inscriptions trilingues que nous avons cité,

E-lam, E-lam-te (50)

mais sa présence dans ce nom ne pourrait suffire pour en constater la valeur; elle a été établie ultérieurement, d'abord par les syllabaires, où nous lisons :

la - am lam lam - mu

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 559.)

Comparez ensuite les deux formes

sa-lam « vers » *sa-la-am*

(Sargon, *les Fastes*, l. 17; *Pavés* G. Botta, pl. 16, l. 10.)

Comparez encore les deux formes des mêmes expressions :

as-lu-lam « j'ai dépouillé »

as-lu-la

(Sargon, *les Fastes*, l. 45 et 115.)

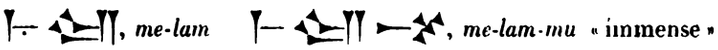
ṣa-lam « image »

(Salmanasar. Layard, pl. 88, l. 31 et *passim.*)

ṣal-ma-a-nu (perse *paticara*)

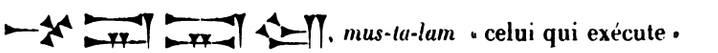
(Darius, *Bist.* l. 106.)

Lisez ainsi :



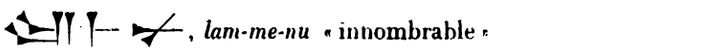
me-lam *me-lam-mu* « immense »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9 et 11, c. III, l. 26; c. I, l. 42.)



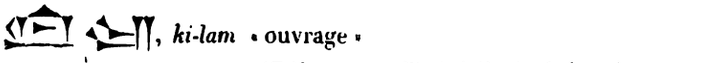
mus-ta-lam « celui qui exécute »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. I. l. 7.)



lam-me-nu « innombrable »

(Sennach. Layard, pl. 38, l. 12.)



ki-lam « ouvrage »

(*Tablette gramm. W. A. I.* II, pl. 13, l. 27.)

N° 145. *lim.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 137. — H. 101. — O. 88. — N. 93.)

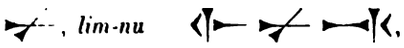
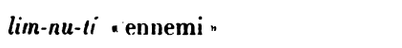
Comparez, dans un passage identique des *Taureaux* de Khorsabad, les deux expressions :

lim-ma-ḥî-ir

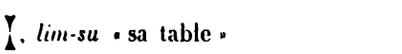
li-im-ma-ḥi-ir

(Sargon, Botta, pl. 43, l. 113, et pl. 27, l. 75.)

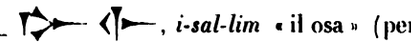
Lisez ainsi :

 *lim-nu*  *lim-nu-ti* « ennemi »

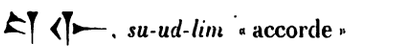
(Sargon, *les Fastes*, l. 112, 113.)

 *lim-su* « sa table »

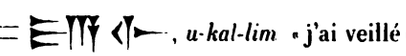
(Xerxès, *Inscr. de Van*, l. 17.)

 *i-sal-lim* « il osa » (perse *adrasnaus*)

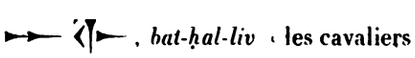
(Darius, *Bisit.* l. 21.)

 *su-ud-lim* « accorde »

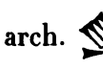
(Sargon, *Inscr. du Harem*, O. *E. M.* t. II, p. 834.)

 *u-kal-lim* « j'ai veillé »

(Sargon, *les Fastes*, l. 135.)

 *bat-ḥal-liv* « les cavaliers »

(Sargon, Botta, *Salle II*, pl. 71, l. 9 et *passim*.)

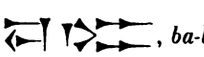
N° 146. *lum.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 127. — H. 57. — O. 116. — N. 47.)

M. Botta a remarqué, dès l'origine des recherches, l'équivalence de

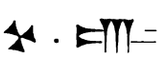
ce signe avec le signe ; il diffère cependant de l'articulation *lu*, en ce sens qu'il caractérise la *mimmation* et que, dès lors, il se trouve particulièrement à la fin des mots; comparez :

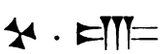
it-luv *it-lu*

(Sargon, Botta, pl. 4, l. 11; pl. 8, l. 13.)

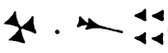
 *ba-lum* *ba-lu* « contrairement »

(Sargon, *les Fastes*, l. 84, et *W. A. I.* I, pl. 25, l. 6.)

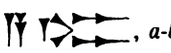
 *Ú-bu-luv* « le pays d'Ubul »

 *U-bu-lu*

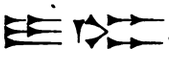
(Sargon, Botta, pl. 145, l. 7 et 12, l. 49.)

 *Gam-bu-luv* « le pays de Gambul »

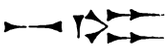
(Sargon, Botta, pl. 12, l. 51.)

 *a-lum* « la ville »

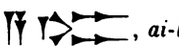
(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 383.)

 *i-lum* « le dieu »

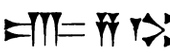
(*W. A. I.* II, pl. 31, l. 11, n° 2.)

 *be-lum* « le maître »

(*Ibid.* 32.)

 *ai-luv* « le cerf »

(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 9, 11.

 *u-za-luv* « la gazelle »

(*Ibid.* l. 17.)

Lisez également dans le corps des mots :

lum-mu « désolation »

(Sargon, *les Fastes*, l. 35.)

N° 147. *liš.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

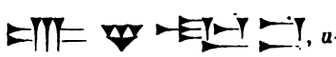
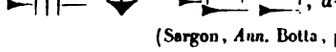
Nin. arch. Nin. m.

(R. 104. — H. 96. — O. 72. — N. 88.)

Cette valeur résulte de la lecture des dérivés d'une racine verbale qui nous donne les formes suivantes :

u-sa-liṣ « j'ai excité »

(Sargon, *les Fastes*, l. 163.)

 *u-sa-li-iṣ*  *u-su-li-ṣa*

(Sargon, *Ann.* Botta, pl. 90, n° 34, l. 10.) (Sargon, *Pavés c.* Botta, pl. 16, l. 130.)

N° 148. *lap.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 56. — H. 146. — O. 195. — N. 46.)

Les syllabaires de Sardanapale donnent à ce signe la valeur de *lib*, tandis que les inscriptions présentent un autre caractère pour cette valeur; on lit en effet dans les syllabaires :

li - ib *lib* *gu - ru - su*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 53.)

Comparez, pour établir la valeur de *lap*, dans les noms propres que nous avons cités, les deux formes du nom du Liban :

Lab-na-na et *La-ab-na-nuv* (243)

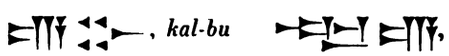
Comparez encore, dans les annales de Sardanapale III, les deux formes du nom propre de Labturi, fils du roi de Nidurna :

Lab-ṭu-ri

, *La-ab-tu-ri*

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 22, c. II, l. 98, 103.)

Comparez encore les différentes formes qui présentent, dans le même mot, deux valeurs de ce signe polyphone :

 , *kal-bu* *ka-lab* « chien »

(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 13 et 15.)

Lisez ainsi :

, *lab-bis*

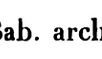
(*Passim.*)

, *lab-na-su* « ses briques »

(Sargon, Layard, pl. 33, l. 16.)

, *mu-lab-bir* « qui donne la victoire »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 61.)

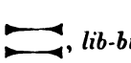
N° 149. *lip.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 173. — H. 188. — O. 207. — N. 105.)

Des deux formes modernes qui représentent cette articulation, l'une, , paraît spéciale aux textes de Babylone; l'autre, , aux textes de Ninive. La forme ne se rencontre cependant que dans le mot qui exprime « cœur » ou ses dérivés, sans qu'on puisse rattacher ces deux signes à une origine commune dans l'écriture archaïque.

Comparez, pour ces deux formes :

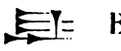
 , *lib-bi* , *lib-bi* « cœur » (לב)

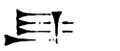
(Tigl. Pil. *W A. I.* pl. 9, c. I, l. 19.) (*Inscript. de Mylitta*, l. 17.)

, *li-ib-bi-ka* « ton cœur »

(Nabuch. *W. A. I.* pl. 58, c. IX *in fine.*)

Le signe qui exprime le plus communément cette valeur est le suivant.

N° 150. *lip.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

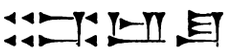
(R. 222. — H. . . . — O. 172. — N. 88.)

Ce signe paraît être la forme assyrienne qui répond à la forme de Babylone avec la valeur de *lib* dans tous les cas.

Comparez en effet :

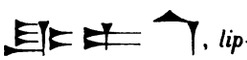
, *lip-su-us*

(Sargon, *Stèle de Larnaka*, c. II, l. 61.)

 , *li-ip-su-us*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 57.)

Lisez ainsi :

 , *lip-pa-lis* « qu'il favorise »

(Sargon, *Pavés* G, Botta, pl. 16, l. 132.)

, *lib-na-aś-śu* « les briques »

(Sargon, *Taur.* G, Botta, pl. 41, l. 70.)

, *lib-ta-at* « les œuvres »

(Sargon, *les Fastes*, l. 113.)

, *e-lib-bu* « le vaisseau »

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 280.)

, *u-ḫal-lip* « j'ai recouvert »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 68.)

N° 151. *lup.* — Hiér. . . . . Nin. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 222. — H. ... — O. 172. — N. 88.)

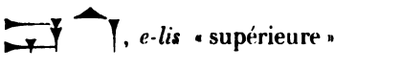
Le signe que nous venons d'analyser paraît avoir encore la valeur de *lup*, bien que les mots dans lesquels il figure puissent se lire également avec la valeur de *lip*, et que cette valeur ne soit pas appuyée sur une décomposition syllabique.

N° 152. *lis.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

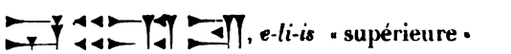
Nin. arch. . . . Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 210. — N. 97.

Comparez les deux formes d'une expression fréquente dans des passages identiques ou parallèles des inscriptions de Babylone et de Ninive :

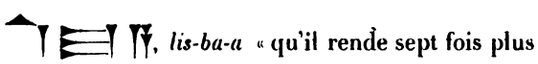
 , *e-lis* « supérieure »

(Sargon, *les Fastes*, l. 188 et *passim*.)

 , *e-li-is* « supérieure »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 32.)

Comparez encore :

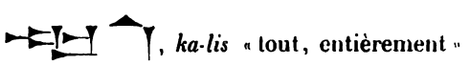
 , *lis-ba-a* « qu'il rende sept fois plus »

(Sargon, *Inscr. du Harem*, O. *E. M.* t. II, p. 233, l. 4.)

, *li-is-ba-a*

(Sargon, *les Fastes*, l. 194.)

Lisez ainsi :

 , *ka-lis* « tout, entièrement »

(Samas P. *W. A. I.* I, pl. 29, l. 38.)

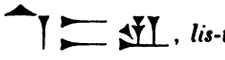
, *sap-lis* « inférieur »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 40.)

, *lip-pa-lis* « qu'il favorise »
(Sargon, *les Fastes*, l. 138.)

et tous les précatifs de la nature de ceux-ci :

, *lis-sa-kin* « qu'il place »
(Sargon, *les Fastes*, l. 189.)

, *lis-ku-nu* « qu'il fasse »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 81.)

 , *lis-tab-ru* « qu'il perpétue »
(Sargon, *les Fastes*, l. 190.)

, *lis-ki-bu* « qu'il abaisse »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 77.)

N° 153. *lus.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 218. — H. 139. — O. 211. — N. 96.)

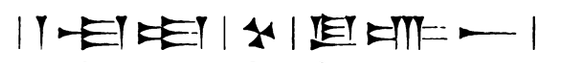
Cette valeur, indiquée par une lecture erronée d'un passage des inscriptions de Nabonid, ne s'est pas vérifiée.

N° 154. *lat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

Cette valeur est comprise dans les noms propres que nous avons cités, et elle est justifiée par la lecture des textes :

Di-ig-lat (90)

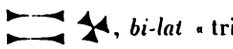
Elle résulte des syllabaires de Sardanapale, dans lesquels on lit :



la - at *lat* *ku - u - ruv*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. II, l. 525.)

Comparez les différentes formes qui traduisent le même idéogramme, et particulièrement :

 , *bi-lat* « tribut »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 26, c. III, l. 117.)

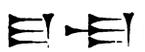
, *bi-la-at*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 66, l. 21.)

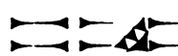
Comparez encore les différentes formes :

, *ba-lat* « vie »

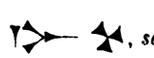
(*Inscr. de Beltis*, l. 2.)

 , *ba-la-aṭ* , *ba-la-ṭa*

(Nabuch. *Inscr. de Senkerek*, *W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 18.)

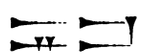
, *bi-ib-lat*  , *bi-bil* « excepté »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. I, l. 39.)

 , *sal-lat* , *sal-la-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 28 et *passim*.)

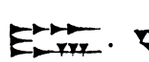
Lisez ainsi :

 , *ni-iš-lat* « race »

(Sargon, *Nisrosch*, O. *E. M.* t. II, p. 327.)

, *a-lat-su* « son favori »

(Sargon, *les Fastes*, l. 38.)

 , *sa-laṭ* « préfet »

(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 16, l. 51 et *passim*.)

, *ba-'-lat* « splendeur »

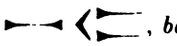
Id. Taur. 6, l. 59.)

N° 155. *lit.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 139. — H. 169. — O. 206. — N. 135.)

Comparez, dans des passages identiques ou parallèles, les deux formes de la même expression

 , *be-lit* « souveraine »

(*Caillou de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. III, l. 22.)

, *bi e-li-it*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 65, c. II, l. 52.)

, *e-lit* , *e-li-ti*

(Assur-Bani-Pal, *W. A. I.* III, pl. 17, c. I, l. 19.)

Comparez aussi les deux noms de ville ou de pays :

, *Me-lid-di*

(Sargon, *les Fastes*, l. 79; *Pavés*, l. 25.)

, *Me-li-di*

(*W. A. I.* II, pl. 53, l. 9, *Obv.*)

Lisez ainsi :

, *lit-tar-ru-ni* « ils apportèrent »

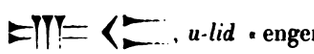
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 96.)

, *lit-tas-gar* « qu'il serve »

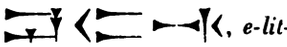
(Sargon, *les Fastes*, l. 138.)

, *lit-tu-tu* « la naissance »

(Sargon, *les Fastes*, l. 191.)

 , *u-lid* « engendrer »

(Sargon, *Plaques de Kh.* l. 11.)

 , *e-lit-ti* « les déesses »

(Samas P. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 18.)

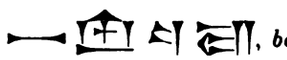
N° 156. *lut.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 216. — H. 120. — O. 163. — N. 50.)

Comparez les différentes formes :

, *be-lut-šu* « sa puissance »

 , *be-lu-ut-šu*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 6, 11.)

, *be-lu-ti-ya* « ma puissance »

(Sargon, *les Fastes*, l. 71; *ibid.* l. 13.)

Lisez ainsi :

, *lud-du* (?)

(Sargon, *les Fastes*, l. 15.)

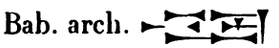
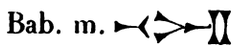
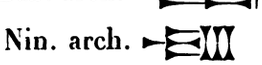
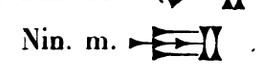
מ

Les articulations qui dépendent de la consonne מ sont au nombre de trente-neuf, représentées par vingt-cinq caractères.

ב	*mab*	"	*mib*	"	*mub*	"
נ	*mag*		*mig*		*mug*	
ד	*mad*		*mid*		*mud*	
ז	*maz*		*miz*		*muz*	
ח	*maḥ*		*miḥ*		*muḥ*	
ט	*maṭ*		*miṭ*		*muṭ*	
כ	*mak*		*mik*		*muk*	
ל	*mal*		*mil*		*mul*	
מ	*mam*	"	*mim*	"	*mum*	"
נ	*man*		*min*		*mun*	
ס	*maś*		*miś*		*muś*	
פ	*map*	"	*mip*	"	*mup*	"
צ	*maṣ*		*miṣ*		*muṣ*	
ק	*maḳ*		*miḳ*		*muḳ*	
ר	*mar*		*mir*		*mur*	
ש	*mas*		*mis*		*mus*	
ת	*mat*		*mit*		*mut*	

Nous avons vu que les syllabes simples qui dépendent de cette consonne sont représentées par des caractères qui répondent éga-

lement à celles qui dépendent de la consonne *v;* les articulations complexes qui dépendent de ces deux consonnes initiales sont également représentées par les mêmes caractères.

N° 157. *maḫ.* — Hiér. . . . Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch.  Nin. m. 
(R. 88. — H. 177. — O. 178. — N. 9.)

Comparez, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, les deux formes de la même expression :

, *maḫ-ri* « antérieur »

, *ma-aḫ-ri*
(*W. A. I.* I, pl. 17, c. VI; c. III, l. 4.)

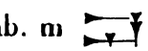
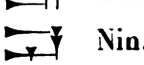
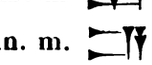
Lisez ainsi :

, *maḫ-su* « flasque »
(*W. A. I.* II, pl. 17, l. 36.)

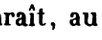
, *maḫ-ra* « avant »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 54.)

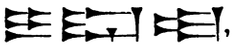
, *maḫ-ri-e* « première »
(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. I, l. 44.)

, *maḫ-ri-ti* « antérieure »
(Sargon, *les Fastes*, l. 29.)

N° 158. *miḫ.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m 
Nin. arch.  Nin. m. 
(R. 2. — H. 2. — O. 4. — N. 72.)

La valeur de ce signe, avec cette articulation, résulte d'une donnée conjecturale qui ne s'est pas encore vérifiée.

Le signe  paraît, au contraire, avoir cette articulation d'une manière plus précise; en rapprochant, par exemple, d'un passage d'une des inscriptions de Nabuchodonosor publiées par M. Oppert (*E. M.* t. II, p. 278), les mots :

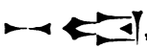
 , *miḫ-ra-at*

(*Inscription de N.* l. 4.)

, *mi-iḫ-ra-at*

(*W. A. I.* I, pl. 57, c. VII, l. 61.)

Enfin le signe paraît avoir encore la valeur de *miḫ*, pour laquelle il figure dans l'errata du Catalogue de M. Oppert, qui l'appuie sans doute sur une variante de la grande inscription de Sardanapale III :

 , *miḫ-sun* , *mi-ḫi-sun*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 35.)

N° 159. *muḫ*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

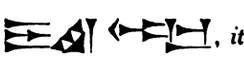
(R. 125. — H. 191. — O. 176. — N. 137.)

Ce caractère se trouve avec cette valeur dans le nom de la Comagène :

, *Ku-muḫ-ḫi*

(Tigl. Pil, *W. A. I.* II, pl. 67, l. 57.)

Comparez, dans les inscriptions de Sardanapale III, les deux expressions identiques :

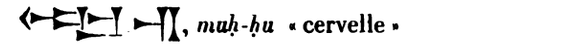
 , *it-muḫ* « il a confié »

(Layard, *Stand.* pl. 4, l. 17.)

, *it-mu-uḫ*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 18 et *passim.*)

Lisez ainsi :

 , *muḫ-ḫu* « cervelle »

(Inscr. de Sardan. VI, *Petite inscr. de Tiouman.*)

N° 160. *mak.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 52. — H. 185. — O. 180. — N. 122.)

Cette valeur, indiquée par M. Oppert dans un passage de l'inscription de Darius à Nach-i-Roustam, où il lit, pour traduire le perse *azdâ bavâtiy*, l'expression

, *im-mag-da-ak-ka*

(Darius, N. R. l. 29.)

n'a pas été justifiée par des preuves ultérieures; il faut donc considérer encore comme hypothétique la lecture du mot qui, suivant M. Oppert, désigne l'écriture cunéiforme :

, *mak-mi-ru* « écriture (?) »

(Sardan. VI, O. *E. M.* t. II, p. 860.)

N° 161. *mik.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 84. — H. 17. — O. 50. — N. 27.)

Cette valeur n'est pas encore prouvée et ne repose que sur des inductions philologiques, qui n'ont pas été corroborées.

N° 162. *muk.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H. . . . — O. 181. — N. 8.)

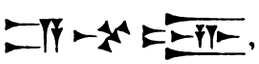
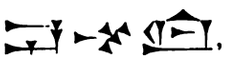
Cette valeur est assurée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

mu - uk *muk* *mu - uk - ku*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 161.)

Comparez, dans les variantes du prisme de Tiglat-Pilèser, les différentes formes

, *e-muk* « troupes »

 , *e-mu-uk*  , *e-mu-ki*

(*W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 29. Sennach. c. II, l. 73.)

Lisez ainsi :

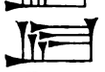
, *muk-tab-li* « combattant »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 13.)

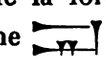
, *šu-muk* à cause de , *ša-ma-ak*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 116.)

N° 163. *mal.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 82. — H. 178. — O. 173. — N. 44.)

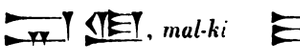
Ce caractère ne paraît pas conserver la même valeur sous toutes ses formes. Ainsi nous avons vu que la forme  paraît affectée à la valeur de *bit*, tandis que la forme serait réservée, à Ninive et à Babylone, à la valeur de *mal*.

Comparez les différentes formes d'une expression fréquente dans les textes de Sargon :

, *mal-ba-su* , *ma-la-ba-su*

(Botta, pl. 9, l. 18 et 12, l. 60 et *passim.*)

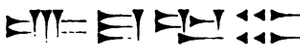
Comparez encore les deux formes des expressions suivantes :

 , *mal-ki* , *ma-li-ki* « les rois »

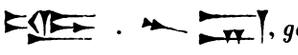
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 30 et 35.)

, *yu-mal-lu* « il a chargé »

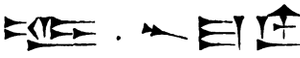
(Sennach. Layard, pl. 60, l. 3.)

 , *yu-ma-al-li*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 56, c. v, l. 42.)

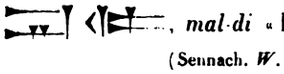
 , *gam-mal* « chameau »

(Sargon, *les Fastes*, l. 27.)

 , *gam-ma-lu*

(*Id.* Botta, pl. 145, l. 15.)

Lisez ainsi :

 , *mal-di* « le lit du fleuve » (héb. יִלְּד)

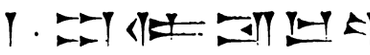
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 42, c. VI, l. 38.)

N° 164. *mil.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 134. — H. 105. — O. 89. — N. 99.)

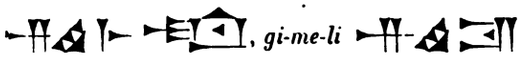
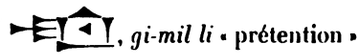
Comparez, dans les variantes du prisme d'Assarhaddon, les deux formes du nom propre « Abdimilkut », roi de Sidon :

 , *Ab-di-mil-ku-ut-ti*

, *Ab-di-mi-il-ku-ut-ti*

(*W. A. I.* I, pl. 45, c. I, l. 14; c. II, l. 50.)

Comparez encore :

 , *gi-me-li*  , *gi-mil li* « prétention »

(Sardan. *Obél. inéd.* 18.) (Sargon, *les Fastes*, l. 120.)

Lisez ainsi :

, *mil-ki* « la gloire »

(Sargon, *les Fastes*, l. 171.)

, *ši-mil* « penché »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 31.)

, *ḫa-mil-ti* « cinq »

(*W. A. I.* II, pl. 62, c. II, l. 51.)

N° 165. *mul.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

(R. ... — H. 121. — O. 250. — N. 23.)

Cette valeur s'appuie sur des considérations philologiques et des exemples assez nombreux pour lui donner un grand degré de probabilité. Lisez par exemple :

, *mul-taḫ-ṭu* « le repos »

(Sargon, *les Fastes*, l. 131.)

, *mul-taš-pi-ru*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 50.)

, *mul-tar-ḫi*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 41.)

, *mul-mul-li* « attaque »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 99.)

, *mul-ta-lu*

(Salm. III, *Obél.* Layard, pl. 87, l. 12.)

Le signe 𒌨 paraît représenter la valeur de *mul* dans un syllabaire inédit; mais cette valeur ne rencontre pas encore son application dans les textes.

N° 166. *man.* — Hiér. . . . . Bab. arch. 𒈬 Bab. m. 𒈬
Nin. arch. 𒈬 Nin. m. 𒈬

(R. 101. — H. 179. — O. 185. — N. 140.)

Cette valeur est fournie par la comparaison des différentes formes du nom d'Achéménès, dans les inscriptions trilingues que nous avons citées :

A-ḫa-man-ni-is-si. A-ḫa-ma-an-ni-is-si (4)

Cette décomposition se retrouve encore dans les différentes formes du nom du pays de Van

Van-na-ai, Va-an-na-ai (176)

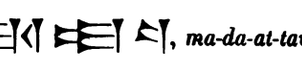
elle est établie également par la lecture des noms des inscriptions scythiques; et enfin nous lisons avec cette valeur, dans les inscriptions assyro-araméennes, le nom de Mannuki-Arbèles

Man-nu-ki-arba-ilu (263)

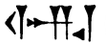
La décomposition de cette valeur est très-fréquente et se retrouve dans presque toutes les lectures que nous pouvons citer; comparez en effet :

, *man-da-at-tav* « tribut »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 51.)

 , *ma-da-at-tav*

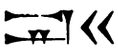
(*Passim.*)

 , *ar-ga-man-nu* « la pourpre »

(Sargon, *les Fastes*, l. 142, 182.)

, *ar-ga-ma-nu*

(*Id. Stèle de Larnaka*, c. II, l. 13.)

 , *us-man-ni-ya* « mon camp »

(Sargon, *Salle II*, Botta, pl. 74 *bis*, l. 9.)

, *us-ma-an* , *us-ma-ni*

(*Id. les Fastes*, l. 124-129.)

, *sur-van* , *sur-vi-ni* « le sapin » (שרבון)

(Sargon, *les Fastes*, l. 143 et *passim*.)

Lisez ainsi :

, *man-bi-e* « marais »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 39.)

, *man-ma* « personne »

(Darius, *Bisit.* l. 19.)

, *ra-man-ni-su* « de lui-même »

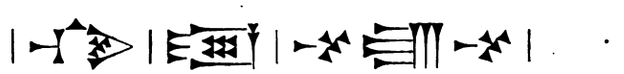
(Darius, *Bisit.* l. 17.)

N° 167. *min.* — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 110. — N. 85.)

Les syllabaires de Sardanapale semblent donner à ce signe la valeur de *mum*, mais, dans tous les cas, l'articulation de *min* n'est pas justifiée, et ni l'une ni l'autre ne trouvent leur application dans les textes ; nous citerons toutefois ce passage des syllabaires où on lit :



mun *mum* *mu* - *um* - *mu*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. II, l. 89.)

N° 168. *mun.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 228. — H. . . . — O. 186. — N. 26.)

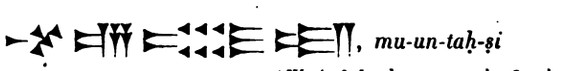
Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

mu - nu *man* *da - ab - tav*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 165.)

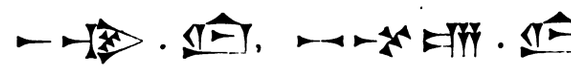
Comparez, dans les textes, les variantes de la grande inscription de Sardanapale, qui donnent :

, *mun-taḫ-ṣi* « combattant »

 , *mu-un-taḫ-ṣi*

(*W. A. I.* I, pl. 20, c. II, l. 28; pl. 21, l. 55, 71.)

Comparez les deux formes du nom de « Dilmun », et non pas Asmun ou Nituk, qui ont été citées par M. F. Lenormant (*Essai*, p. 124) :



Dil - mun *Til - mu - un*

(*W. A. I.* II, pl. 46, n° 1, l. 5.)

N° 169. *maś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

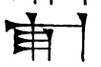
(R. 171. — H. 172. — O. 191. — N. ...)

Cette valeur est indiquée par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues, où nous trouvons :

Maṣ-ṣu-u (77)

mais cette valeur ne paraît pas avoir d'application dans les textes.

N° 170. *miś.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 122. — H. . . . — O. 192. — N. 47.)

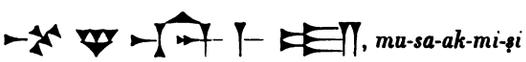
Cette valeur est établie par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

mi - iś *miś* *it - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 119.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale, les deux formes :

, *mu-sak-miṣ*

 , *mu-sa-ak-mi-ṣi*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 36.)

Comparez encore les deux formes :

, *miś-sik-kan-na* « le lentisque »

(Sargon, Botta, *Taur.* c. pl. 41, l. 74.)

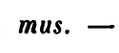
, *mu-sak-kan-na*

(*Id. ibid.* p. 34, l. 59.)

Les syllabaires indiquent encore un signe qui paraît avoir la valeur de *miś*, mais on n'en trouve pas l'application dans les textes; nous lisons en effet :

mi - ṣi *miṣ* *man - zu - u*

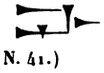
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 391.)

N° 171. *mus.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 70. — H. ... — O. 57. — N. 35.)

Cette valeur se déduit d'un certain nombre de formes verbales, et particulièrement de la comparaison des différentes formes du nom d'arbre que nous avons déjà cité et qui se trouve quelquefois écrit

, *muś-śik-kan-na*
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 31.)

, *muś-kan-na*
(*Id. Bors. W. A. I.* I, pl. 51, c. I, l. 21.)

N° 172. *mar.* — Hiér. ..... Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m. 
(R. 75. — H. 180. — O. 187. — N. 41.)

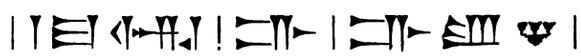
Cette valeur résulte du dépouillement des noms propres que nous avons cités, elle est établie par les transcriptions assyriennes avec la double valeur de *mar* et de *var* dans les noms suivants :

Mar-gu (54)	*Var-ka-za-na-is* (126)
Mar-ti-ya (25)	*Ar-ta-var-zi-ya* (34)
Mar-du-nu-ya (99)	*Pa-ar-u-var-tis* (24)

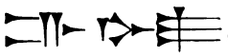
Elle résulte encore des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

ma - ra *mar* *sa - ka - nu*
(*W. A. I.* II, pl. 11, l. 278.)

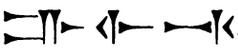
et ailleurs :


ma - ar *mar* *mar - ru - sa*
(*Ibid.* pl. 3, l. 541.)

Lisez ainsi :

 , *mar-ṣu* « élevé »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 53.)

, *mar-ṣi* , *mar-ṣa-ā-ti*
(Sargon, *les Fastes*, l. 38, 43 et *passim*.)

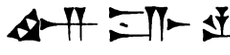
 , *mar-si-ti* « les biens »
(*Id. ibid.* l. 7.)

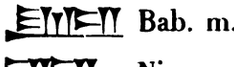
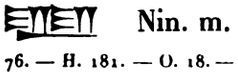
, *mar-ra-tuv* « la mer »
(Darius, *Inscr. H. I. de Persépolis*, l. 10.)

, *mar-tuv* « la femme »
(*W. A. I.* II, pl. 1, c. II, l. 193.)

, *ta-mar-ti* « inscription »
(Sardan. VI, O. *E*, *M.* t. II, p. 360.)

, *na-mar* « la vue »
(Sargon, *les Fastes*, l. 194.)

 , *im-mar-ru* « ils ont été vus » perse *vainatiy*
(Xerxès, *Inscr. D.*)

N° 173. *mir.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
(R. 76. — H. 181. — O. 18. — N. 79.)

La valeur de ce signe résulte de la comparaison de deux formes du nom des Scythes à Nach-i-Roustam et à Bisitoun,

Gi-mir-ri, *Gi-mi-ri* (72)

Elle résulte encore des deux formes du nom de Samarie,

Śa-mir-ri-na, *Śa-mi-ri-na* (216)

Elle se trouve également implicitement dans le nom de Simirra,

Ṣi-mir-ra (208)

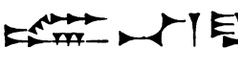
Lisez ainsi tous les dérivés de la racine נמר dans lesquels on rencontre ce caractère :

, *ta-mir-tus* « la vue »

(Sargon, *Invocat. à Nisroch*, O. *E. M.* t. II, p. 339.)

, *na-mir-tu* « l'aspect »

(Sardan. VI, O. *E. M.* t. II, p. 359.)

 , *in-na-mir* « il fut vu »

(Sargon, *les Fastes*, l. 26 et *passim.*)

Lisez encore :

, *gi-mir* « tout, la totalité »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 3.)

, *mir-da-at* « les vallées »

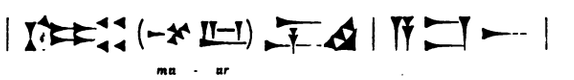
(Sargon, *les Fastes*, l. 15.)

N° 174. *mur.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 51. — H. . . . — O. 149. — N. 66.)

Cette valeur est donnée dans les tablettes de Sardanapale :



mu - *ur*

(*W. A. I.* II, pl. 36, 1. *Ob.* l. 18.)

Mais elle ne se trouve pas dans les textes, où elle est exprimée par le signe suivant.

N° 175. *mur.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 26. — H. . . . — O. 122. — N. 111.)

Comparez les deux formes :

, *iš-mur* (Sargon, *les Fastes*, l. 123.)

, *iš-mu-ru* (Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 14.)

, *e-mur* (Sargon, *les Fastes*, l. 114.)

, *i-mu-ru* (Darius, N. I. R. l. 20.)

Lisez ainsi :

, *mur-ra-ni* « marche »

(*W. A. I.* II, pl. 38, n° 1, l. 22, 23.)

, *nu-um-mur* « splendeur »

(Sargon, *les Fastes*, l. 141.)

, *li-mur* « qu'il garde »

(Sargon, *Inscr. de Larnaka*, c. II, l. 59.)

N° 176. *mas.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 74. — H. 130. — O. 176. — N. 10.)

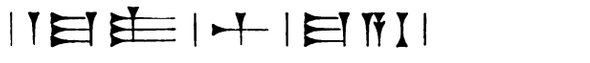
Cette valeur est établie par les deux formes du nom de la ville de « Damas », que nous avons citées :

Di-mas-ḳa, *Di-ma-as-ḳa* (207)

Elle est également établie par les deux formes du nom du dieu « Ormuzd » dans les textes médo-scythiques :

U-ru-maz-da, *U-ru-ma-az-da* (1)

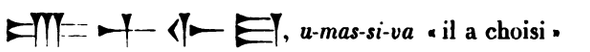
Cette valeur est également indiquée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :



ma - as *mas* *ma - a-su*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 593.)

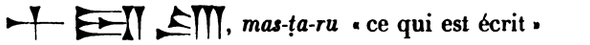
Lisez ainsi :

 , *u-mas-si-va* « il a choisi »

(Sargon, *Taur.* G. Botta, pl. 41, l. 60.)

, *sa-mas* « le soleil »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 44.)

 , *mas-ṭa-ru* « ce qui est écrit »

(Tabl. de Sard. O. *Inscr. de Borsippa*, p. 274.)

N° 177. *mis.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 165. — H. 250. — O. 189. — N. 90.)

Cette valeur est établie par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

mi - is *mis* *ma - ' - du - tav*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 139.)

Comparez, dans les variantes des prismes d'Assarhaddon :

, *ka-mis* , *ka-mi-is*

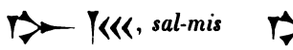
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 5.)

Comparez encore les deux passages identiques de la grande inscription de Nabuchodonosor :

, *az-mis* , *as-mi-is* « fortement »

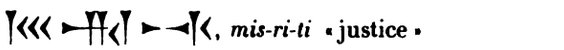
(*W. A. I.* I, pl. 54, c. III, l. 62, et le fragment de Ker-Porter, l. 16.)

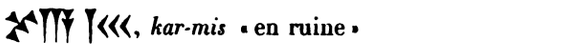
Comparez également :

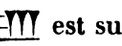
 , *sal-mis*
(*Passim.*)

, *sal-mi-is* « jusqu'à la fin »
(*Inscr. de Mylitta*, l. 31.)

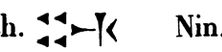
Lisez ainsi :

 , *mis-ri-ti* « justice »
(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 21.)

 , *kar-mis* « en ruine »
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 37, c. 1, l. 75.)

Quelquefois le signe  est substitué au signe , par exemple dans le mot

, *ka-mis* , *ka-miś*
(Sargon, *Taur.* G. Botta, pl. 45, l. 119.) (Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 82.)

N° 178. *mus.* — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
(R. 157. — H. 134. — O. 190. — N. 102.)

Cette valeur est établie par les deux formes du nom de « Darius », dans les inscriptions trilingues :

Da-ri-ya-vus, *Da-ri-ya-vu-us* (11)

Elle résulte encore de la comparaison des différentes formes du nom des « Moschiens » dans les textes de Ninive :

Mus-ki, *Mu-us-ka-a-ya* (175)

Comparez encore les variantes de l'inscription de Nabuchodonosor à Sinkereh :

, *mus-tar-ḫu* « l'arbitre »

, *mu-us-ta-ar-ḫu*

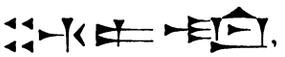
(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. I, l. 8.)

et les variantes des annales de Sardanapale :

, *mus-kin* , *mu-us-kin*

(*W. A. I.* I, pl. 17, l. 35.)

Lisez ainsi :

 , *mus-pa-li* « les fondations »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 23, c. II, l. 132; c. III, l. 136.)

, *at-tu-mus* « je me retirai »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. I, l. 54.)

et un grand nombre de participes du shaphel, tels que les suivants :

, *mus-ti-sir* « celui qui dirige »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. I, l. 1.)

, *mus-ta-lam* « celui qui exécute »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. I, l. 7.)

, *mus-ta-bil* « celui qui regarde »

(Sargon, *Taur.* 6, Botta, pl. 41, l. 50.)

N° 179. *mat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

Cette valeur est établie par la comparaison de différentes formes des noms que nous avons cités :

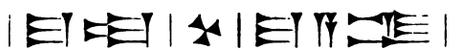
A-mat-ai, *A-ma-ta-ai*, *A-ma-at-ti* (180)

Elle résulte encore des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

ma - at *mat* *ku - u - ruv*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. II, l. 52 f.)

et ailleurs :



ma - at *mat* *ma - a - tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 39, l. 416.)

Ce passage implique à ce signe une valeur phonétique en rapport avec son articulation idéographique.

Comparez, dans les variantes des passages identiques du prisme de Tiglat-Piléser :

sal-mat *sal-ma-at*

(*W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 23.)

Comparez encore :

ba-mat *ba-ma-ā-ti*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 15.)

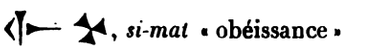
kal-mat *kal-ma-tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 5.)

a-vat *a-va-ti* « le désir »

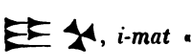
(Sard. VI, O. *Mém.* p. 61.)

Lisez ainsi :



si-mat « obéissance »

(Sargon, *Baril*, l. 47, 48.)



i-mat « terreur »

(*Id. les Fastes*, l. 131.)

N° 180. *mit.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

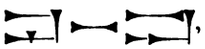
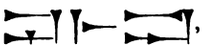
Nin. arch. Nin. m.

(R. 84. — H. 17. — O. 50. — N. 27.)

Ce signe se présente avec cette valeur dans le nom de Démétrius que nous avons cité :

Di-mit-ri-šu (164)

Mais ce passage ne suffit pas pour l'établir; la décomposition se trouve dans les passages identiques des inscriptions de Sargon, où nous lisons :

 , *e-mid-du*  , *e-mi-du* « j'ai réduit »

(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 8, l. 18.) (*Id. ibid.* Botta, pl. 7, l. 32.)

Lisez ainsi :

, *ṣa-mit* « le joug » héb. צמד

(Assur-Bani-Pal, *W. A. I.* III, pl. 17, c. 1, l. 35.)

, *ṣi-mit-ti* « attelage à deux chevaux »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 4.)

, *ni-vit* « la demeure »

(Sargon, *Taur.* 6. Botta, pl. 40, l 8.)

, *ma-mit* « le pacte »

(*Fragm. de Sard. VI.*)

, *mit-ḫu-uṣ-tu* « la mêlée »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 78.)

, *mit-ḫa-ris* « avec des tributs »

(Sargon, *les Fastes*, l. 22.)

, *mit-ga-ri* « propice » (מנר)

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. V, l. 27.)

N° 181. *mut.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 11. — H. . . . — O. 184. — N. 18.)

Comparez, dans des passages identiques ou parallèles, les deux formes fréquentes :

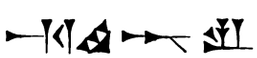
, *mud-nin* (Layard, pl. 63, l. 2.)

, *mu-ud-ni-in* (Nabuch. *Brique*, O. *E. M.* t. II, p. 386.)

Lisez ainsi :

, *mut-tab-ri*

(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 49.)

 , *mut-tar-ru-u*

(Sennach *W. A. I.* I, pl. 43, l. 3.)

, *mut-tal-lu*

(Sargon, *Salle II*, Botta, pl. 91, l. 12.)

, *li-mut-tav* « le perfide »

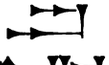
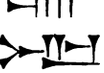
(*W. A. I.* II, pl. 17, l. 31.)

, *e-mut* « la mort »

(*W A. I.* II, pl. 17, l. 39.)

נ

Les articulations qui dépendent du נ sont au nombre de vingt-sept, représentées par seize caractères.

ב	*nab*		*nib*	"	*nub*	"
ג	*nag*		*nig*		*nug*	"
ד	*nad*		*nid*		*nad*	"
ז	*naz*	"	*niz*		*nuz*	"
ח	*naḫ*		*niḫ*	'	*nuḫ*	"
ט	*naṭ*		*niṭ*		*naṭ*	"
כ	*nak*		*nik*		*nuk*	"
ל	*nal*		*nil*	"	*nul*	"
מ	*nam*		*nim*		*num*	
נ	*nan*	"	*nin*		*nun*	
ס	*naś*	"	*niś*		*nuś*	"
פ	*nap*		*nip*	"	*nup*	"
צ	*naṣ*	"	*niṣ*		*nuṣ*	"
ק	*naḳ*		*niḳ*		*nuḳ*	"
ר	*nar*		*nir*		*nur*	"
ש	*nas*	"	*niš*		*nuš*	"
ת	*nat*		*nit*		*nut*	"

N° 182. *naḫ.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m. . . . . .

(R. 11. — H. 11. — O. 11. — N. 11.)

Cette valeur résulte de la comparaison, dans les inscriptions susiennes, des deux formes du nom que nous avons cité :

Naḫ-ḫu-un-ti, Na-a-ḫun-ti (256-259)

mais elle ne se trouve pas dans les textes assyriens.

N° 183. *nak.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. . . . — H. . . . — O. 193. — N. 7.)

Comparez, dans des passages parallèles, les deux expressions identiques :

, *nak-lis* « avec art »

(Sargon, *les Fastes*, l. 157.)

, *nak-la-ā-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 157.)

, *na-ak-la-ā-ti*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 31.)

Comparez, dans les dérivés de la racine נכר « se révolter » :

, *mu-nak-kir* « se révoltant »

(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 16, l. 28.)

, *u-na-ak-ki-ir*

(Nabuch. *Borsip. W. A. I.* I, pl. 51, c. II, l. 7.)

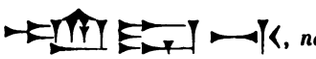
Lisez ainsi :

, *nak-ris* « en révolte »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 38, c. II, l. 73.)

, *nak-ru* « le rebelle »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 22.)

 , *nak-ra-ti* « la rébellion »

(Sargon, *les Fastes*, l. 128.)

, *nak-bi* « les rives »

(Sargon, *les Fastes*, l. 128.)

, *u-nak-kis* « je me suis précipité »

(Sargon, *les Fastes*, l. 151.)

, *u-nak-ki-lu* « j'ai terminé »

(Sennach. Layard, pl. 28, l. 9; pl. 64, l. 36.)

, *u-nak-ḳu* « j'ai purifié »

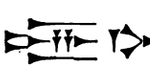
(*W. A. I.* II, pl. 51, l. 24.)

N° 184. *nik.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 202. — N. 123.)

Comparez, dans les variantes des passages identiques du prisme de Tiglat-Piléser :

 , *az-nik* « j'ai détruit »

, *az-ni-ik*

(*W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 58)

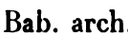
Lisez ainsi :

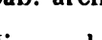
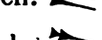
, *nik-lat* « astuce »

(Sard. VI, O. *Fragm.* p. 70.)

, *mu-se-nik-tav* « la nourrice »

(*W. A. I.* II, pl. 17, c. IX, l. 35.)

N° 185. *nal.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

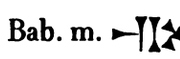
(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

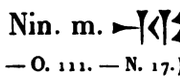
Cette valeur repose sur une lecture douteuse du mot

, *nal-ba-an-ni* « œuvre de briques »

(O. *E. M.* p. 49.)

Le premier signe, assez indécis sur l'original, pourrait être , qui aurait alors peut-être la valeur de *nal*, si cette valeur était appuyée par d'autres exemples.

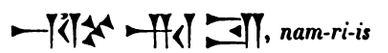
N° 186. *nam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

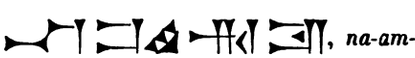
(R. 114. — H. 184. — O. 111. — N. 17.)

C'est par erreur de forme et sur une fausse indication que nous avons inscrit ce signe dans le nom assyrien qui traduit le perse *Çakâ* « les Scythes » (1re partie, p. 121), qui est à lire *Gi-mi-ri*. Il n'en a pas moins la valeur de *nam* bien assurée.

Comparez les différentes formes :

, *nam-ru* « visible »  , *nam-ri-is*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 54, c. III, l. 61.)

 , *na-am-ri-is*

(*Id. ibid. Fragm. de Ker-Porter*, c. I, l. 15.)

Comparez les deux formes du nom de « Gunzinam » :

, *Gu-un-zi-nam*

, *Gu-un-zi-na-nu*

(Sargon, *passim*.)

Lisez ainsi :

, *nam-ra-ṣi* « inaccessible »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 73.)

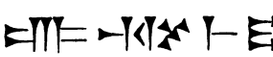
, *nam-kur* « les choses précieuses »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 9, c. 1, l. 83, 93.)

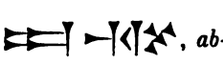
, *nam-ra-a-ti* « superbe »
(Sargon, *les Fastes*, l. 156.)

, *nam-ba-'* « proclamation »
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 52.)

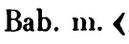
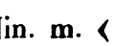
, *nam-śu-ḫa* « crocodile »
(*W. A. I.* I, pl. 18, l. 29.)

, *i-nam-bu-u* « j'ai dit »
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 26.)

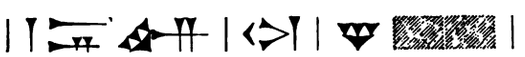
 , *u-nam-mi-ra* « j'ai fait briller »
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. IV, l. 48.)

 , *ab-nav* « pierre »
(Nabuch. *Borsip. W. A. I.* I, pl. 51, c. 1, l. 20.)

, *sa-nam-ma* « autre »
(Xerxès, *E.* l. 8, et *Caillou de Michaux*, *W. A. I.* I, pl. 70, c. III, l. 6.)

N° 187. *nim*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 
Nin. arch. Nin. m. 
(R. 100. — H. 69. — O. 112. — N. 64.)

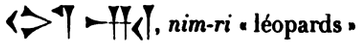
Les syllabaires de Sardanapale nous donnent les deux passages :


ni - im *nim* *sa* . . . . . .
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 257.)

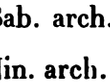
ni - im *nim* *e - la - mu*

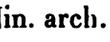
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 452.)

Lisez ainsi dans les inscriptions des chasses :

 , *nim-ri* « léopards »

(*W. A. I.* I, pl. 28, l. 22.)

N° 188. *num.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 100. — H. 69. — O. 112. — N. 64.)

Nous avons fait figurer ce signe, avec cette valeur, dans les noms propres que nous avons cités :

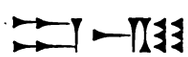
Ḫi-il-bi-nuv (206) *Lu-ab-na-nuv* (243)
Ḫa-ma-nuv (244)

Nous trouvons en effet cette valeur dans une indication incomplète des syllabaires de Sardanapale, mais qui suffit pour en assurer la vocalisation :

nu - um *num* *e - la - mu*

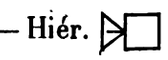
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 451.)

Dans les inscriptions de Nabuchodonosor, ce signe se présente quelquefois comme une variante du signe auquel nous avons donné la valeur de *nam*. Voyez en effet :

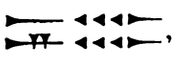
 , *ab-nav* , *ab-nuv* « j'ai construit »

(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 20.)

Ce signe se rencontre fréquemment à la fin des mots, où il caractérise la mimmation.

N° 189. *nin.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 150. — H. 185. — O. 180. — N. 121.)

Comparez la variante du texte identique de l'inscription des briques de Nabuchodonosor :

za-nin  *za-ni-in*
(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, l. 4.)

sa-nin *sa-ni-ni*
(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 42.)

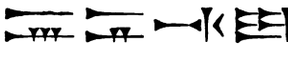
Lisez ainsi :

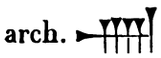
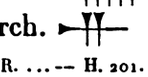
u-dan-nin « j'ai fortifié »
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. IV, l. 4.)

ud-nin « je me suis confié »
(Sargon, *les Fastes*, l. 175.)

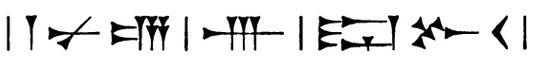
ir-nin-tu « ennemi »
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 39.)

On trouve du reste, pour cette dernière expression :

 *ir-ni-ti-ya* « mes ennemis »
(Hammour. M. pl. 1, c. 1, l. 6.)

N° 190. *nun.* — Hiér. ..... Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
(R. ..... H. 201. — O. 196. — N. 12.)

Cette valeur est fournie par les syllabaires de Sardanapale, dans lesquels on lit :

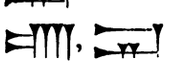

nu - un *nun* *ra - bu - u*
(*W. A. I.* II, pl. 1, c. II, l. 128.)

et par les tablettes philologiques, où elle paraît se rattacher à la valeur idéographique

nun *nu - nu*

(*W. A. I.* II, pl. 7. *Rev.* l. 25.)

N° 191. *niś.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

(R. ... — H. ... — O. 173. — N. ...)

Cette valeur résulte d'une fausse lecture d'un passage de l'inscription de Bisitoun, dans lequel la forme du signe est aussi indécise que sa valeur est incertaine. Sir H. Rawlinson lisait le groupe

ip-ta-bit

(Darius, *Bisit.* l. 17.)

Il était évident, d'après la traduction perse, que ce groupe devait traduire le mot *atarça* avec la signification de « craindre »; aussi M. Oppert crut-il devoir le lire *ip-ta-nis*, iphtaal de נגס, parce que le signe paraissait avoir la valeur de *nis* dans le nom du dieu « Nisroch » que l'on trouvait écrit ainsi :

Niś-rak

mais cette valeur était elle-même très-conjecturale; aussi M. Oppert abandonna cette lecture, et, corrigeant la forme du signe de Bisitoun, il a cru y découvrir la forme , qu'il a lue avec la valeur de *liḥ*, *ip-ta-liḥ* (*supra*, n° 137, p. 135); cette lecture paraît mieux répondre aux indications du sens, sans toutefois satisfaire complétement aux exigences de la critique, qui réclament le respect des textes, et aux nécessités du déchiffrement, qui réclament un signe pour exprimer la valeur de *niś*.

N° 192. *nap.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

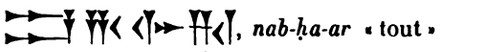
Nin. arch. Nin. m.

(R. 185. — H. 183. — O. 195. — N. 32.)

Cette valeur se déduit implicitement de la comparaison des différentes formes des noms de Nabuchodonosor et de Nabonid, où nous trouvons, en médo-scythique, la première syllabe exprimée par le signe de la syllabe complexe :

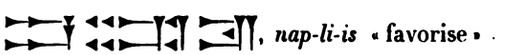
Ass. *Na-bu-um-ku-dur-ri-u-ṣur* S. *Nab-ku-tar-ra-ṣir* (17)
Ass. *Na-bi-uv-na-'-id* S. *Nab-bu-ni-da* (18)

Ces deux formes ne sont pas, il est vrai, suffisantes pour établir la valeur de ce caractère en assyrien, mais elle résulte de la comparaison de nombreux passages, où nous trouvons ce signe avec sa décomposition syllabique. Comparez :

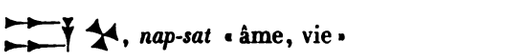
 , *nab-ḫa-ar* « tout »
(Xerxès, *Inscr. D de Persépolis.*)

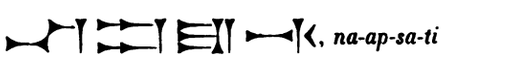
, *na-ab-ḫa-ar*
(Xerxès, *Inscr. de Van.*)

Comparez encore les différentes formes :

 , *nap-li-is* « favorise »
(*Passim.*)

, *na-ap-li-is*
(Nabuch. *Inscr. de Sinkereh*, c. II, l. 17. *W. A. I.* pl. 51.)

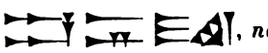
 , *nap-sat* « âme, vie »
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 34.)

 , *na-ap-sa-ti*
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 57, c. VII, l. 30.)

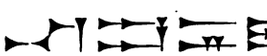
, *na-pas-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 173.)

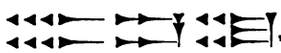
Lisez ainsi :

 , *nab-ni-it* « le rejeton »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 29; pl. 13, c. V, l. 17.)

 , *na-ab-ni-it*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. I, l. 25 et *passim.*)

 , *in-nab-tu* « il s'est enfui »

(Assarh. *W. A I.* I, pl. 45, c. I, l. 16.)

, *in-na-bit*

(Sargon, *les Fastes*, l. 26.)

, *nap-lu* « le géant » (héb. נְפִלִים « les géants »)

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. I, l. 42.)

, *il-ta-nap-pa-ru* « ils ont illustré »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 58.)

N° 193. *nar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 222. — H. 173. — O. 172. — N. 88.)

Cette valeur est indiquée par un passage des syllabaires de Sardanapale, malheureusement mutilé, où on lit :

na - ar nar na . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 571.)

Cette preuve est, du reste, confirmée dans un autre passage et par les lectures suivantes :

, *nar-ba-a-tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 148.)

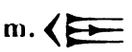
, *nar-ba-a-ṣu*

(Sargon, *les Fastes*, l. 145.)

, *nar-da-mu*

(*Passim.*)

N° 194. *nir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 177. — H. 187. — O. 238. — N. 128.)

La valeur phonétique de ce caractère ne me paraît pas encore assurée, car on ne trouve aucun exemple d'une décomposition rigoureuse pour l'établir, bien qu'on puisse rapprocher les deux expressions

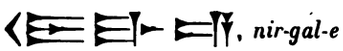
, *niri-ya* , *ni-ri-ya*

(Sargon, *les Fastes*, l. 50, 85, 86 et 117.)

, *ni-ir be-lu-ti-ya*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. 1, l. 56; pl. 11, c. II, l. 54.)

Lisez cependant :

 , *nir-gal-e* « des lions de pierre »

(Sargon, *les Fastes*, l. 164.)

N° 195. *nir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

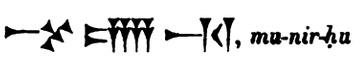
(R. 184. — H. . . . — O. 197. — N. 49.)

Cette valeur est établie par les syllabaires de Sardanapale, et elle est confirmée par la lecture des textes :

ni - ir *nir* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. II, l. 129.)

Lisez en conséquence :

 , *mu-nir-ḫu*

(*Passim.*)

, *nir-ma-ak* « des barreaux »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* II, pl. 10, c. II, l. 49.)

N° 196. *nis.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 101. — H. 353. — O. 179. — N. 160.)

Cette valeur résulte des différentes formes du nom d'Achéménès que nous avons citées :

A-ḫa-man-nis-si, *A-ḫa-man-ni-is-si* (4)

Elle résulte encore de la comparaison d'un grand nombre de passages identiques ou parallèles qui en assurent la lecture. Comparez les variantes du prisme de Tiglat-Piléser :

, *mu-sik-nis* « qui soumet »

, *mu-sik-ni-is*

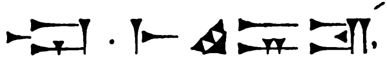
(*W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 87.)

et ailleurs :

, *u-sik-ni-su* « j'ai soumis »

(Sard. II, Layard, *Stand.* pl. 1 et 16, l. 23.)

Comparez également les deux formes du nom de la ville de « Mihinis » :

, *Mi-ḫi-nis*  , *Mi-ḫi-ni-is*

(*W. A. I.* II, pl. 11, l. 52. *Rev.* l. 26. *Obv.* l. 15.)

Lisez ainsi :

, *a-ra-nis* « ensemble »

(Sargon, *les Fastes*, l. 129.)

, *is-ti-nis* « un à un »

(Sargon, *les Fastes*, l. 118.)

, *gu-ru-un-nis* « dans une aire à blé »

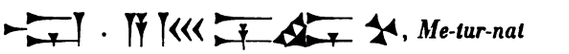
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 47.)

N° 197. *nat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

Comparez les deux formes du nom de la ville de « Me-Turnat » :

 , *Me-tur-nat*

(Salman. Layard, pl. 15, l. 24.)

, *Me-tur-na-at*

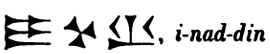
(*Obél.* Layard, pl. 91, l. 76.)

Comparez encore, dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser, les deux formes

, *um-ma-nat* , *um-ma-na-at* « armée »

(*W. A. I.* I, pl. 15, c. VIII, l. 59.)

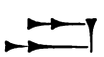
Lisez ainsi :

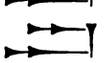
 , *i-nad-din* « il a donné »

(*Passim.*)

, *sit-ku-nat* « le siége »

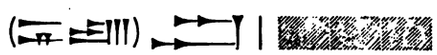
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 29.)

N° 198. *nit.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 180. — H. ... — O. 91. — N. 10.)

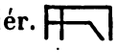
On trouve dans les tablettes de Koyoundjik l'indication suivante :



ni - ta *nit* *zikaruv*

(*W. A. I.* II, pl. 7, *Ob.* l. 6.)

mais l'application de cette valeur n'est pas suffisamment justifiée, le signe qui rend ordinairement, dans les textes, la valeur de *nit* est le suivant.

N° 199. *nit.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

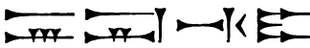
(R. 135. — H. 106. — O. 91. — N. 100.)

On trouve également dans les tablettes philologiques :

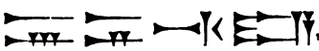
ni - ta *nit* *ta - as - su*

(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 16.)

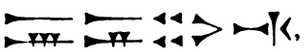
Comparez dans les textes les formes :

 , *ir-nit-ti-ya* « mes ennemis »

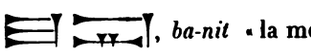
(Sargon, *Salle II*, n° 3, pl. 70, l. 1.)

 , *ir-ni-ti-ya*

(Hamm. M. pl. 1, l. 6.)

 , *ir-ni-in-ti*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 39.)

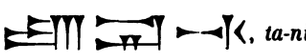
 , *ba-nit* « la mère »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 38.)

, *ba-ni-ti-ya*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 17, c. IV, l. 16)

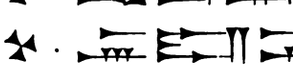
Lisez ainsi :

 , *ta-nit-ti* « loi, décret »

(Salman. *Obél. inéd.* c. 1, l. 27.)

et les deux noms de pays « Ammanit, Saranit » :

, *Am-ma-nit*

 , *Śa-ra-nit*

Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 73.)

ס

Les articulations qui dépendent de cette consonne sont au nombre de vingt-huit, représentées par dix-huit caractères.

ב	*śab*		*śib*		*śub*	〃
ג	*śag*		*śig*		*śug*	
ד	*śad*		*śid*	〃	*śud*	〃
ז	*śaz*	〃	*śiz*		*śuz*	〃
ה	*śaḥ*		*śiḥ*	〃	*śuḥ*	
ט	*śaṭ*		*śiṭ*	〃	*śuṭ*	〃
כ	*śak*		*śik*		*śuk*	
ל	*śal*		*śil*	〃	*śul*	〃
מ	*śam*		*śim*		*śum*	〃
נ	*śan*	〃	*śin*		*śun*	
ס	*śaś*	〃	*śiś*		*śuś*	〃
פ	*śap*		*śip*		*śup*	〃
צ	*śaṣ*	〃	*śiṣ*		*śuṣ*	〃
ק	*śak*		*śik*		*śuk*	
ר	*śar*		*śir*		*śur*	
ש	*śas*	〃	*śis*	〃	*śus*	
ת	*śat*		*śit*	〃	*śut*	〃

La plupart des signes qui correspondent à ces articulations représentent également des valeurs qui dépendent de l'articulation du ש,

ainsi que nous le verrons plus tard (*infra*, n° 287 et suiv.); nous aurons alors occasion d'en expliquer la cause.

N° 200. *śaḥ*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

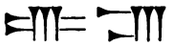
(R. 169. — H. 215. — O. 222. — N. 42.)

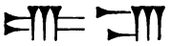
Les syllabaires de Sardanapale donnent l'indication suivante :

sa - a *saḥ* .....

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 6.)

mais on lit dans les inscriptions :

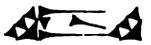
 , *yu-śaḥ-ḥa*

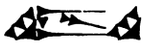
 , *yu-śaḥ-ḥu* « il efface »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 66.)

, *śaḥ-ru* « alliance »

(Sargon, *les Fastes*, l. 119.)

N° 201. *śaḥ*. — Hiér. .... Bab. arch. ..... Bab. m. 

Nin. arch. ..... Nin. m. 

(R. ... — H. 189. — O. 223. — N. 112.)

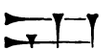
Cette valeur paraît résulter des deux formes du nom de pays

, *Suḥ-ni* et , *Su-uḥ-ni*

(Salman. Lay. pl. 12, l. 19.)

D'un autre côté les syllabaires donnent :

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 147.)

N° 202. *śak.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

(R. 143. — H. 205. — O. 142. — N. 14.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale, dans lesquels on lit :

śa - ak *śak* *śa - an - gu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. II, l. 482.)

et plus bas :

śa - ak *śak* . . . . . .

(*Ibid.* pl. 4, c. III, l. 805.)

mais elle ne paraît pas avoir d'application dans les textes.

N° 203. *śik.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 214. — H. 235. — O. 224. — N. 15.)

Ce signe se trouve dans les noms propres que nous avons recueillis dans les inscriptions trilingues, où nous lisons :

Śik-tu-va-at-ti (86)

mais cette simple indication n'est pas suffisante pour en assurer la valeur.

Comparez, dans les passages identiques, les deux expressions fréquentes dans les textes :

, *ni-śik-ti* « des brillants, des perles »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 68.)

, *ni-śi-ik-ti*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 30.)

Lisez ainsi :

, *muś-śik-ki* « des couronnes »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 7.)

, *śik-ri* « des prières »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 45.)

Les tablettes philologiques donnent encore la valeur suivante, que nous nous bornons à enregistrer :

ii - ik *śik* *u - ru - u*

(*W. A. I.* II, pl. 30, l. 24.)

N° 204. *śuk*. — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 159. — H. 100. — O. 84. — N. 92.)

Cette valeur, indiquée par M. Oppert (*Bors.* p. 150), reposait sur la lecture d'un texte tronqué que Sir H. Rawlinson a restitué ainsi :

śu - uk *śuk* *sul - bu*

(*W. A. I.* II, pl. 26, l. 29.)

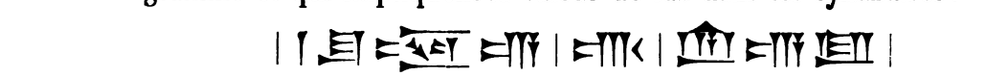
Le caractère qui paraît représenter plus particulièrement cette valeur est le suivant (voyez *zuk*, n° 64, *supra*, 2e partie, p. 81).

N° 204 (*bis*). *śuk*. — Hiér. .... Bab. arch. .... Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 172. — H. 208. — O. 214. — N. 117.)

Comparez les deux expressions qui traduisent le même monogramme et qui impliquent la valeur de *suk* dans les syllabaires :



su - uk - kal *suk* *suk - kal - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 55o.)

tandis que les inscriptions donnent celle de *śuk*. Comparez en effet :

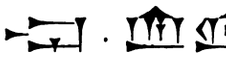
, *śuk-kal-lu*

(*Caillou de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. IV, l. 16.)

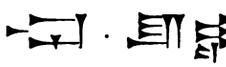
, *śu-uk-ka-al-luv*

(Nabuch. *Inscr. de Bors. W. A. I.* I, pl. 51, c. II, l. 16.)

Comparez les deux formes du nom de la ville de « Sukkia » dans les inscriptions de Sargon :

 , *Śuk-ki-a*

(Sargon, Botta, *passim.*)

 , *Śu-uk-ki-a*

(Sargon, Botta, pl. 64, l. 1.)

Lisez ainsi un nom d'arbre déjà cité :

, *mu-śuk-kan-na* « le lentisque »

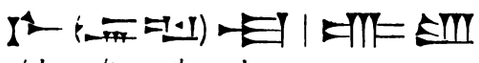
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 31.)

N° 205. *śal.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 163. — H. 210. — O. 200. — N. 120.)

On trouve, dans les tablettes de Sardanapale, l'indication suivante :

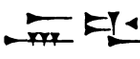


śal *śa* - *al* *la* *u* - *ru*

(*W. A. I.* II, pl. 30, l. 15.)

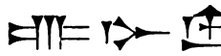
Comparez des passages identiques ou parallèles, dans lesquels on trouve la même expression :

, *śal-mi* « espèce de chaussure (?) »

 , *śa-al-mi*

(Sargon, *les Fastes*, l. 85, 99, 104.)

Lisez ainsi :

 , *yu-śal-lu* « j'ai fortifié »

(Sargon, *les Fastes*, l. 128.)

, *ki-śal-luv* « autel »

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 363 et 459.)

N° 206. *śam*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 8. — H. 4. — O. 3. — N. 23.)

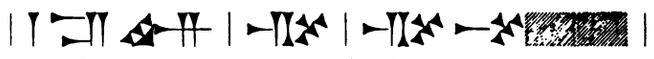
Ce caractère ne paraît avoir que très-accidentellement la valeur de *śam*, tandis que celle de *sam* lui est assurée (voyez *sam*, *infra*, n° 294).

N° 207. *śim*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 156. — H. 75. — O. 94. — N. 71.)

Cette valeur n'est pas suffisamment prouvée à cause des formes dans lesquelles ce signe se rencontre, et qui peuvent être lues avec la valeur de *śu*. Le signe qui paraît avoir plus sûrement la valeur de *sim* est ainsi indiqué dans les syllabaires :



śi - *im* *śim* *śim* - *mu*

(*W. A. I.* II, pl. 4, c. 1, l. 623.)

N° 208. *śin*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 152. — H. 123. — O. 90. — N. 141.)

Cette valeur est indiquée par les noms propres des inscriptions scythiques, où nous lisons :

Par-śin (44)

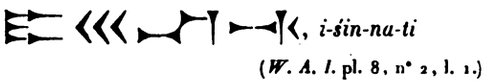
Comparez, dans les inscriptions de Sardanapale III, les variantes du nom de la ville de « Parsindu » :

, *Par-śin-du*

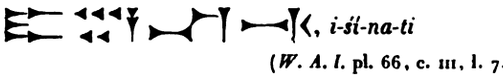
, *Pa-ar-śi-in-du*

(*W. A. I.* pl. 21, c. II, l. 69 et 70.)

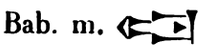
Comparez encore :

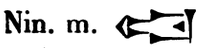
 , *i-śin-na-ti*

(*W. A. I.* pl. 8, n° 2, l. 1.)

 , *i-śi-na-ti*

(*W. A. I.* pl. 66, c. III, l. 7.)

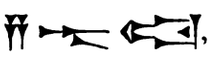
N° 209. *śun.* — Hiér. ..... Bab. arch. ..... Bab. m. 

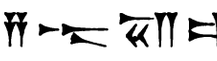
Nin. arch. ..... Nin. m. 

(R. 210. — H. 190. — O. 226. — N. 126.)

Ce caractère se rencontre principalement pour exprimer le suffixe masculin de la 3e personne toutes les fois que le nom se termine par une dentale qui s'élide quelquefois.

Comparez :

 , *za-kat-śun* « leurs lois »

 , *za-kat-śu-un*

(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 8, l. 11; pl. 9, l. 13.)

, *sal-lat-śun* « leurs dépouilles »

, *sal-la-śun* (la dentale est élidée)

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. IV, l. 18.)

, *nap-sat-śun* « leurs vies »

, *nap-sat-śu-un*

(Sargon, Botta, pl. 9, l. 17; pl. 8, l. 28.)

, *su-bat-śun* « leur demeure »

(Sargon, *Pavés* c. Botta, pl. 41, l. 45.)

, *su-bat-śu-un*

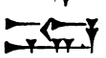
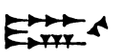
(*Ibid. Porte* n.)

Lisez ainsi :

, *śun-kur* « le territoire »

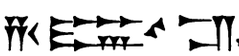
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 13, c. v, l. 82 et *passim.*)

N° 210. *śiś.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 244. — H. 44. — O. 220. — N. 37.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon; les différentes formes :

 , *ḫa-śiś-śi* « celui qui écoute »

(Sargon, *Rev. de pl.* Botta, pl. 167, l. 20.)

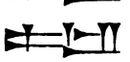
, *ḫa-śi-śi* , *ḫa-śi-śu*

(*Ibid.* l. 32.)

, *ḫi-iś-sa-at* « celle qui écoute »

(*Ibid. R.* l. 18.)

N° 211. *śap.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

(R. ... — H. 206. — O. 216. — N. 73.)

Ce caractère est indiqué dans les syllabaires avec la valeur de *sap*. Lisez cependant ainsi dans les textes :

, *ka-śap* « argent »

(Sargon, *W. A. I.* I, pl. 17, l. 42.)

N° 212. *śip.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

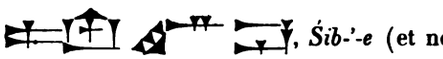
(R. 142. — H. 208. — O. 225. — N. 74.)

Cette valeur est indiquée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

śi - ba *śip* *ri - ' - u*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 345.)

Lisez ainsi le nom de « Sébéchus », roi d'Égypte :

 , *Śib-'-e* (et non pas *Śabe*)

(Sargon, *les Fastes*, l. 25 et 26.)

N° 213. *śar.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 140. — H. 155. — O. 123. — N. 86.)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale, où on lit :

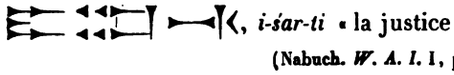
śa - ar *śar* *sa - ṭa - ru*

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 78.)

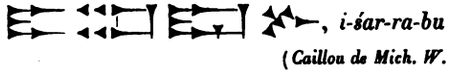
Lisez ainsi :

, *mu-śar-ri-e* « la table »

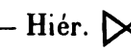
(Sargon, *les Fastes*, l. 169.)

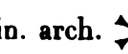
 , *i-śar-ti* « la justice »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. IV, l. 19.)

 , *i-śar-ra-bu* « il sera brûlé »

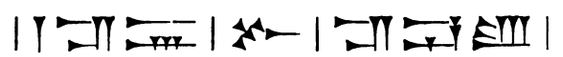
(*Caillou de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. III, l. 4.)

N° 214. *śir.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 67. — H. 80. — O. 45. — N. 4.)

Cette valeur est indiquée par les syllabaires de Sardanapale; cependant M. Oppert la déclare douteuse dans son errata; nous la maintenons sur les indications suivantes:



śi - ir *śir* *śi - e - ru*

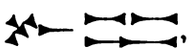
(*W. A. I.* II, pl. 4, c. II, l. 690.)

et ailleurs, dans les tablettes philologiques:

śi - ir *śir* .....

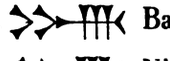
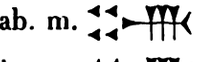
(*W. A. I.* II, pl. 34, l. 53, n° 4.)

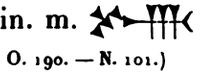
Lisez ainsi:

 , *śir-ḳu* « libation »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 60.)

La même valeur appartient encore au signe suivant.

N° 214 (*bis*). *śir.* — Hiér. . . . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 157. — H. 134. — O. 190. — N. 101.)

Comparez les variantes du passage identique des Taureaux de Khorsabad:

, *mi-śir* , *mi-śi-ir*

(Sargon, *Taur.* a, l. 77; — Botta, pl. 22, l. 11; pl. 30, l. 6; pl. 36, l. 62.)

Lisez ainsi, dans les inscriptions de Sardanapale III, le nom de la ville de « Sirkia »:

, *Śir-ḳi-a*

à cause du dérivé qui indique, dans le même document, le nom de la personne native :

, *Śi-ir-ḳi-ai*

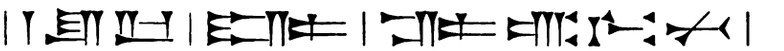
(Sardan. III. *W. A. I.* I, pl. 23, c. III, l. 8.)

N° 215. *śur.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

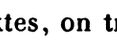
(R. ... — H. ... — O. 227. — N. ...)

Cette valeur résulte d'un passage des syllabaires de Sardanapale, mais elle ne trouve pas encore son application dans les textes :



śu - ur *śur* *sag - ga - gu - nu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. II, l. 483.)

Dans les textes, on trouve le signe  avec la valeur de *śur* et *sur* (*infra*, n° 305); lisez en effet avec la première valeur :

, *aś-śur* « j'ai investi »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. I, l. 11.)

Nous examinerons plus loin (*infra*, n° 305) la valeur la plus ordinaire de ce signe.

N° 216. *śus.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

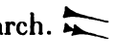
Nin. arch. . . . . Nin. m.

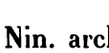
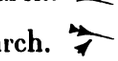
(R. ... — H. ... — O. 221. — N. ...)

Cette valeur résulte d'un passage des tablettes philologiques, mais elle ne paraît pas avoir d'application dans les textes; on lit en effet :

śu *us* *śus* *bu - us - su - su*

(*W. A. I.* II, pl. 25, n° 2, l. 33.)

N° 217. *śat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

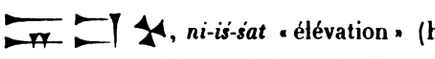
Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

Cette valeur ne repose que uur des lectures douteuses qui n'ont pas encore été vérifiées par une décomposition syllabique simple. Lisez cependant ainsi :

, *śat-tuk-ki* « pacte »

(Sargon, *les Fastes*, l. 137 et 157.)

 , *ni-iś-śat* « élévation » (héb. נְשָׂא)

(Sargon, *les Fastes*, l. 146.)

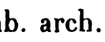
פ

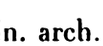
Les articulations qui dépendent de cette consonne sont au nombre de vingt-trois, représentées par dix-huit caractères.

ב	*pab*		*pib*	"	*pub*	"
ג	*pag*		*pig*	"	*pug*	"
ד	*pad*		*pid*		*pud*	"
ז	*paz*	"	*piz*	"	*puz*	"
ח	*paḫ*		*piḫ*		*puḫ*	"
ט	*paṭ*		*piṭ*		*puṭ*	"
כ	*pak*		*pik*	"	*puk*	"
ל	*pal*		*pil*		*pal*	
מ	*pam*		*pim*	"	*pum*	"
נ	*pan*		*pin*		*pun*	"
ס	*paś*	"	*piś*	"	*puś*	
פ	*pap*		*pip*	"	*pup*	"
צ	*paṣ*	"	*piṣ*	"	*puṣ*	"
ק	*paḳ*		*piḳ*	"	*puḳ*	"
ר	*par*		*pir*		*pur*	
ש	*pas*	"	*pis*		*pus*	
ת	*pat*		*pit*		*put*	"

Nous avons déjà fait remarquer que la permutation des articulations simples formées du ב et du פ entraîne une certaine confusion pour l'expression des articulations complexes qui en dépendent; nous ver-

rons, dès lors, que ces articulations sont souvent représentées par les mêmes caractères.

N° 218. *paḫ*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

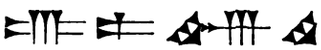
Nin. arch.  Nin. m.

(R. 222. — H. 178. — O. 172. — N. 88.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon, la même expression dans des passages identiques :

, *u-paḫ-ḫi-ra* « j'ai distribué »

(Sargon, Salle V, Botta, n° 10, l. 1.)

 , *u-pa-aḫ-ḫi-ra*

(Sargon, *Montant H.* Botta, pl. 2, l. 1.)

, *u-paḫ-ḫir*

(Sargon, *les Fastes*, l. 98.)

Comparez encore les différentes formes :

, *na-paḫ* « le lever, (en parlant du soleil) »

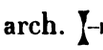
(*Passim.*)

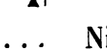
, *na-pa-ḫi*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 101.)

, *na-pi-iḫ*

(Sargon, *les Fastes*, l. 109.)

N° 219. *piḫ*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m. 

(R. . . . — H. . . . — O. . . . — N. . . .)

Ce groupe forme, peut-être, deux signes distincts qui seraient à lire *si-ḫu;* comparez cependant, dans les passages identiques des inscriptions de Khorsabad, les différentes formes :

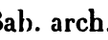
, *u-sap-piḫ* « j'ai fait sortir » (נדח)

(Sargon, *les Fastes*, l. 9 et *passim.*)

en les rapprochant du participe de la même racine :

, *mu-sap-pi-iḫ*

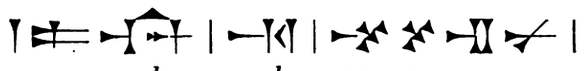
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 27.)

N° 220. *pak.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 19. — H. 41. — O. 13. — N. 35.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :



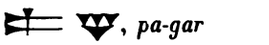
pa - ak *pak* *mu - se - en - nu*

(*W. A. I.* II, pl. 4, c. II, l. 679.)

Lisez ainsi, en les rapprochant, les différentes formes qui traduisent le même idéogramme :

, *pag-ri* « cadavre »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 37, c. I, l. 58.)

 , *pa-gar*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 21.)

N° 221. *pal.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 87. — H. 193. — O. 170. — N. 2.)

Les tablettes philologiques nous donnent l'indication suivante :

pal *pa - lu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 28, l. 61.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon, les passages identiques dans lesquels on rencontre la même expression :

, *pali-e* « campagne »

(Sargon, Botta, pl. 43, l. 13.)

, *pa-li-e*

(Sargon, Botta, pl. 39, l. 21.)

Bien que cette variante semble indiquer une valeur idéographique, lisez toutefois ainsi, dans la composition des mots :

, *pal-ki* « favorable »

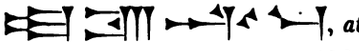
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. VI, l. 68.)

, *ip-pal-ki-tu* « ils agirent avec ruse »

(Sargon, *les Fastes*, l. 71 et *passim.*)

, *ip-pal-su-ni* « ils me glorifièrent »

(*Ibid.* l. 12.)

 , *at-ta-pal-ḳa* « je gravis »

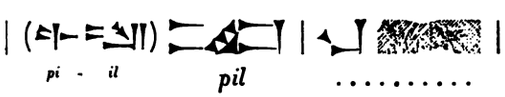
(Salman. *Obél.* Layard, pl. 94, l. 132.)

N° 222. *pil.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 32. — H. 10. — O. 65. — N. 6.)

Cette valeur est indiquée par les tablettes philologiques, où on lit :



pi - *il* *pil* .....

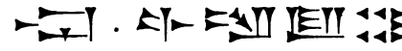
(*W. A. I.* II, pl. 24, n° 1, l. 57.)

Lisez ainsi, dans les inscriptions de Khorsabad, le nom de la ville de « Pillatu » :

, *Pil-la-tu* (et non *Gul-la-tu*)

(Sargon, *les Fastes*, l. 20. O. *Com.* p. 295.)

à cause de la forme du même nom qu'on lit dans les inscriptions de Tiglat-Piléser :

 , *Pi-il-lu-tu*

(Tigl. Pil. II, *W. A. I.*, II, pl. 67, l. 14.)

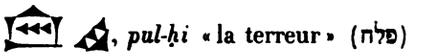
N° 223. *pul.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 87. — H. 105. — O. 172. — N. 112.)

La valeur de ce signe nous est assurée par la décomposition que nous en avons déjà donnée (*supra*, n° 4, p. 27).

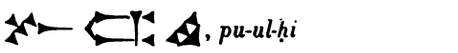
Lisez ainsi :



pul-ḫi « la terreur » (פלח)

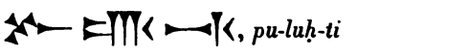
(Sargon, *les Fastes*, l. 111.)

à cause des formes :



pu-ul-ḫi

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 34, c. IV, l. 5.)



pu-luḫ-ti

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 48.)

pu-lu-uḫ-ti

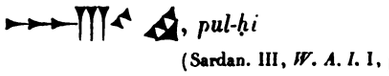
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. II, l. 7; pl. 57, c. VIII, l. 31.)

N° 224. *pul.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 87. — H. 194. — O. 169. — N. 8.)

La valeur de ce signe est suffisamment prouvée parce qu'il permute fréquemment dans le mot *palḫi* et ses dérivés avec le précédent; on trouve en effet :

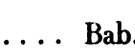


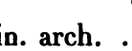
pul-ḫi

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 19, c. I, l. 80.)

pul-ḫa-at

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 23, c. II, l. 79.)

N° 225. *pam.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m. 

(R. ... — H. ... — O. 109. — N. 130.)

Ce caractère se rencontre particulièrement à la fin des mots, et alors il accuse la mimmation. Nous avons déjà cité dans les noms propres :

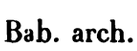
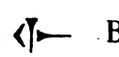
Bar-zi-pa, *Bar-zi-pav* (17)

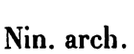
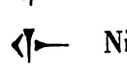
La vocalisation de ce signe est, du reste, indiquée par les tablettes de Sardanapale, dans lesquelles on lit :

pa - a *na - bu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 7. *Rev.* l. 36.)

La consonne finale ne sera toutefois définie que par la présence de ce signe dans le corps des mots.

N° 226. *pan.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

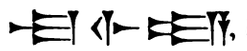
(R. 137. — H. 101. — O. 83. — N. 93.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les différentes formes de la même expression :

pan-ya *pa-ni-ya* « devant moi »

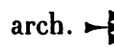
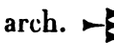
(*W. A. I.* I, pl. 19, c. 1, l. 101; pl. 20, c. 11, l. 26.)

Comparez, dans les inscriptions trilingues, les deux formes :

 *la-pan-ya* *la-pa-ni*

(Darius, N. *I. R.* l. 10.) (*Id. ibid.* l. 33, et *Bisit. passim.*)

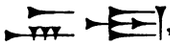
Cependant il se pourrait que cette décomposition ne fût que la lecture d'une expression idéographique, car cette valeur ne se trouve encore que dans ce mot.

N° 227. *pin*. — Hiér. .... Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
(R. ... — H. ... — O. 165. — N. 12.)

Cette valeur est indiquée dans un passage des syllabaires de Sardanapale que nous lisons ainsi :

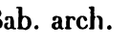
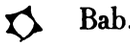
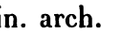
a - pi - in *pin* *e - pi* .....
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 288.)

Lisez ainsi, en les rapprochant des passages identiques, quoique appartenant à des inscriptions différentes :

 , *śa-pin* « qui balaye au loin »
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 7.)

, *śa-pi-in* , *śa-pi-nu*
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 87.— Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 10 et *passim*.)

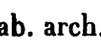
, *śa-pi-na-at*
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 25.)

N° 228. *puś*. — Hiér. ◇ Bab. arch.  Bab. m. 
Nin. arch.  Nin. m.
(R. 41. — H. 112. — O. 38. — N. 20.)

Cette valeur est peu sûre; cependant, dans un passage des syllabaires de Sardanapale, on lit, à la suite de différentes valeurs du signe :

..... *puś - śu*
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 432.)

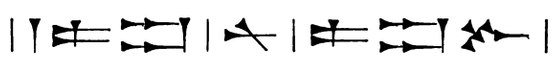
Ce qui suppose au signe une valeur finissant par un ŏ et par conséquent par un ŭ ou un ŭ suivant les cas.

N° 229. *pap.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. . . . Nin. m.

(R. 209. — H. 45. — O. 139. — N. 28.)

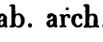
Cette valeur est fournie par les syllabaires de Sardanapale, dans lesquels on lit :



pa - ap *pap* *pa - ab - bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 585.)

Dans les textes, le signe est plus particulièrement employé avec la valeur de *bib*, ainsi que nous l'avons vu (*supra*, p. 30).

N° 230. *par.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. . . . Nin. m.

(R. 74. — H. 130. — O. 176. — N. 10.)

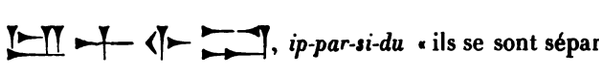
Cette valeur paraît applicable à ce signe, particulièrement dans les inscriptions les plus anciennes. Comparez toutefois, dans les inscriptions de Sardanapale III, les deux formes d'un nom de ville assez fréquent dans les textes :

Par-sin-du « Parsindu »

Pa-ar-sin-du

(*W. A. I.* I, pl. 21, c. I, l. 69, 70.)

Lisez ainsi :

 *ip-par-si-du* « ils se sont séparés »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. I, l. 86; pl. 10, c. II, l. 3.)

La valeur de *par* est plus ordinairement exprimée par le signe suivant.

N° 231. *par.* — Hiér. ◇ Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 41. — H. 112. — O. 38. — N. 20.)

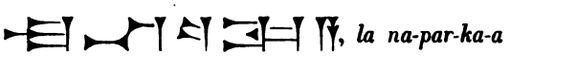
Cette valeur est établie par le dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues, dans lesquelles nous lisons :

Par-šu, *Pa-ar-šu* (44) *Par-tu-u*, *Pa-ar-tu-u* (51)
Ša-par-du (70)

La forme scythique qui répond aux articulations de *bar* et de *par* est identique à la forme assyrienne. Les syllabaires de Sardanapale donnent la notion suivante :

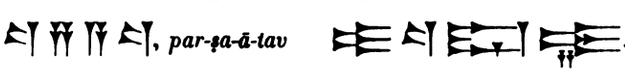
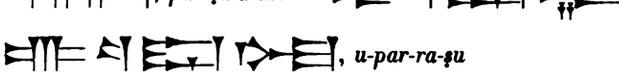
pa - *ar* *par* .....
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 434.)

Comparez, dans les variantes des inscriptions de Nabuchodonosor :

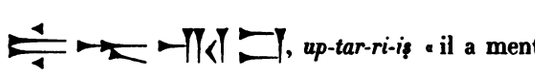
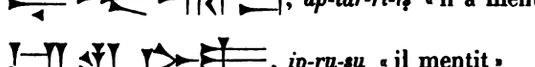

la na-par-ka-a

la na-pa-ar-ka-a
(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 26.)

Lisez ainsi les différentes formes de la racine פרץ, « mentir », qui traduit dans les inscriptions trilingues le perse *aduruziya* :

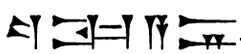

par-ṣa-ā-tav *i-par-ra-aṣ*

u-par-ra-ṣu
(Darius, *Bisit.* l. 14, 31, 100, 105.)

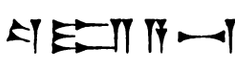
à cause des dérivés :


up-tar-ri-iṣ « il a menti »

ip-ru-ṣu « il mentit »
(*Id. ibid.* l. 90, 91, 92.)

Lisez également :

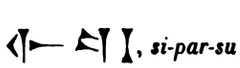
, *par-ṣu* « la rupture »
(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 190.)

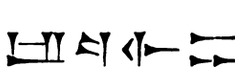
 , *par-ka-a-ni* « l'impie »
(Darius, *Bisit.* l. 305.)

 , *pur-ra-ti* « des vaches »
(Tigl. Pil. II, *W. A. I.* II, pl. 65, l. 33.)

, *par-zil-lu* « le fer »
(Sargon, *Salle II*, l. 5, n° 19, pl. 83, l. 5.)

, *si-par-ru* « le cuivre »
(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 212.)

 , *si-par-su* « sa beauté »
(Sennach. Layard, pl. 38, l. 9; pl. 64, l. 46.)

 , *ip-par-si-du* « ils se sont soustraits »
(Assarh. *W. A. I.* pl. 46, c. III, l. 41.)

, *al-ta-par* « j'ai envoyé » (perse *fraisayam*)
(Darius, *Bisit.* l. 44.)

, *yu-par-ri-ru* « ils brisèrent »
(Sargon, Botta, pl. 71, l. 11.)

N° 232. *par.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 151. — H. 149. — O. 168. — N. 106.)

C'est la forme scythique du signe précédent que nous avons signalée dans les mots

Par-ra-ma-da-ra-am (130) *Par-ti-ya* (9) *Par-ra-da* (30)

Les syllabaires de Sardanapale semblent, du reste, établir l'équivalence des signes et (*W. A. I.* II, pl. 8). D'un autre côté, ce signe a la valeur de *bir* bien constatée par les variantes de la grande inscription de Sardanapale, où il permute avec le suivant.

N° 233. *pir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

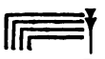
Nin. arch. Nin. m.

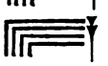
(R. 79. — H. 131. — O. 177. — N. 109.)

Comparez, dans des passages identiques, les deux expressions :

a-pir *a-pi-ir*

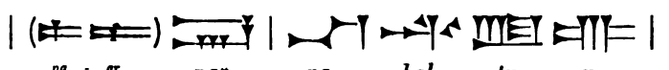
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 19.)

N° 234. *pir.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 53. — H. 144. — O. 162. — N. 45.)

M. Oppert donne, par erreur sans doute, la valeur de *pir* à ce caractère, car il figure avec celle de *par* dans les tablettes philologiques; mais il ne paraît pas avoir son application dans les textes :



pa - ar *par* *na - bal - ṭu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 27, O. n° 2, l. 48.)

N° 235. *par.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

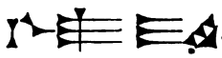
Nin. arch. Nin. m.

(R. 87. — H. 194. — O. 169. — N. 8.)

Les syllabaires donnent pour ce signe la valeur de *bur*, ainsi que nous l'avons établi *supra*, p. 36.

Le signe , qui a également la valeur de *bur*, se rencontre

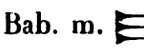
aussi avec celle de *pur*. Lisez, par exemple, au commencement de certains contrats d'intérêt privé :

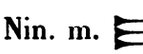
 , *ṣu-pur* « ongle » héb. צִפֹּרֶן

(*W. A. I.* III, pl. 48, n^os^ 1 à 4.)

C'est le *coup d'ongle* qui remplace la signature, le cachet, et dont on trouve la trace sur un grand nombre de briques.

Le signe semble avoir représenté pendant longtemps la double valeur de *bu* et de *pu;* ce n'est guère qu'à Babylone et dans les inscriptions récentes que le signe apparaît avec la valeur constante de *pu*.

N° 236. *pis*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 89. — H. 136. — O. 133. — N. 80.)

Comparez, dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser, les deux formes suivantes, qu'on retrouve également dans les inscriptions trilingues :

, *e-pis* , *e-pi-is* « il a fait »

(*W. A. I.* I, pl. 13, c. VII, l. 68, et *Bisit.* l. 49, 50, 55.)

Lisez ainsi, en les rapprochant, les deux formes :

, *mu-rap-pis* « celui qui favorise »

(Sargon, Layard, pl. 33, l. 9.)

, *mu-rap-pi-sat* « celle qui favorise »

(Sennach. Layard, pl. 38, l. 5.)

Lisez encore :

, *na-pis-ta-su* « son âme »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 54.)

Les syllabaires de Sardanapale donnent cette valeur à un autre signe; nous y lisons en effet :

pi - *is* *pis* .....

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 36; III, pl. 70, l. 8 et 9.)

mais cette valeur ne paraît pas employée dans les textes.

N° 237. *pus.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 41. — H. 112. — O. 38. — N. 20.)

Cette valeur, qui ne résulte que de déductions philologiques, ne me paraît pas accompagnée d'un contrôle suffisant pour la faire adopter définitivement.

N° 238. *pat.* — Hiér. ..... Bab. arch. Bab. m.

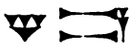
Nin. arch. Nin. m.

(R. ... — H. 233. — O. 167. — N. 135.)

Cette valeur se trouve dans les noms propres des inscriptions trilingues que nous avons cités :

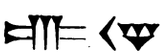
Ar-pad-da (238)

mais cet exemple ne saurait suffire pour la faire accepter. Comparez, à cet effet, les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, où nous lisons :

 *sa-kip-pat* *sa-kip-pa-at*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 5.)

Lisez ainsi :

 *u-pat-ti* « j'ai ouvert »

(Sargon, *les Fastes*, l. 15.)

, *i-pat-ti-ḳa* « j'ai accompli »

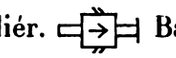
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 68.)

, *pat-nu-us* « la contrainte »

(Sargon, *les Fastes*, l. 65.)

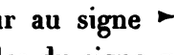
, *pat-ru* « briser »

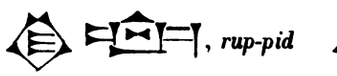
(Sardan. VI, *W. A. I.* II, pl. 1, l. 164.)

N° 239. *pit.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 190. — H. 166. — O. 174. — N. 74.)

M. Oppert avait donné cette valeur au signe  , dont on pouvait confondre les formes avec celles du signe qui nous occupe; il rectifia cette confusion dans un errata, et il paraît avoir établi cette valeur par la comparaison de deux passages des inscriptions de Nabuchodonosor, où on lit :

 , *rup-pid* , *rup-pi-id*

mais cet exemple ne suffit pas pour assurer la lecture du groupe dont la valeur du premier signe est elle-même indécise (voy. *rup*, *infra*, n° 279).

ע

Les articulations qui dépendent du ע sont au nombre de vingt et une, représentées par quinze caractères.

ב	*ṣab*		*ṣib*		*ṣub*	"
ג	*ṣag*		*ṣig*		*ṣug*	"
ד	*ṣad*	"	*ṣid*	"	*ṣud*	"
ז	*ṣaz*	"	*ṣiz*	"	*ṣuz*	"
ח	*ṣaḥ*	"	*ṣiḥ*	"	*ṣuḥ*	"
ט	*ṣaṭ*	"	*ṣiṭ*	"	*ṣuṭ*	"
כ	*ṣak*		*ṣi*		*ṣuk*	"
ל	*ṣal*		*ṣil*		*ṣul*	"
מ	*ṣam*		*ṣim*		*ṣum*	
נ	*ṣan*		*ṣin*		*ṣun*	
ס	*ṣaś*	"	*ṣiś*	"	*ṣuś*	"
פ	*ṣap*		*ṣip*		*ṣup*	"
צ	*ṣaṣ*	"	*ṣiṣ*	"	*ṣuṣ*	"
ק	*ṣaḳ*		*ṣiḳ*		*ṣuk*	"
ר	*ṣar*		*ṣir*		*ṣur*	
ש	*ṣas*	"	*ṣis*	"	*ṣus*	"
ת	*ṣat*	"	*ṣit*	"	*ṣut*	"

Nous avons déjà fait observer que les articulations simples qui dépendent du ע et du ר étant représentées par les mêmes caractères lorsqu'ils s'articulent avec la voyelle *a*, il peut en être ainsi pour les articulations complexes qui comportent la même vocalisation.

N° 240. *ṣak.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. ..... Nin. m.

(R. ... — H. ... — O. 233. — N. 76.)

La valeur de ce caractère résulte des décompositions que nous avons déjà données, *supra*, n° 62, et qui se prêtent aux deux valeurs de *zak* et *ṣak*. C'est avec cette dernière qu'on peut lire le mot

, *u-ṣak-kir* « j'ai accompli »

(Sargon, *Tablette d'argent*, l. 36.)

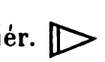
N° 241. *ṣik.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

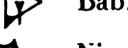
Nin. arch. .... Nin. m.

(R. 169. — H. 215. — O. 228. — N. 43.)

Lisez ainsi un nom d'arbre souvent cité :

, *muṣ-ṣik-ḳan-na* « le lentisque »

N° 242. *ṣal.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 97. — H. 67. — O. 69. — N. 52.)

Cette valeur est indiquée dans les syllabaires, où on lit :

ṣa - al *ṣal* *ya - u*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 686.)

et ailleurs, dans les tablettes philologiques :

ṣa - al *ṣal* *a - ṣa - al*

(*W. A. I.* II, pl. 48, *R.* l. 32.)

ṣal-tav *ṣa-al-tav*

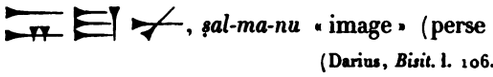
ṣi-il-tav

(Darius, *Bisit.* l. 36, 49, 50 et *passim.*)

Comparez :

ṣal-mat *ṣa-al-ma-at*

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 67.) (Nabuch. *Inscript. de 8 lignes.*)

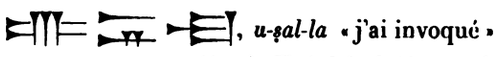

ṣal-ma-nu « image » (perse *paticara*)

(Darius, *Bisit.* l. 106.)

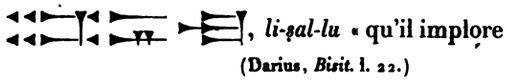
ṣa-lam « statue, image »

(Salman. *Obél.* Layard, pl. 88, l. 31.)

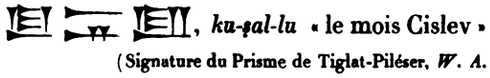
Lisez ainsi :


u-ṣal-la « j'ai invoqué » (צלה)

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 7.)


li-ṣal-lu « qu'il implore » (perse *patiyavahiya*)

(Darius, *Bisit.* l. 22.)


ku-ṣal-lu « le mois Cislev »

(Signature du Prisme de Tiglat-Piléser, *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 89.)

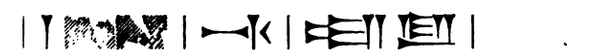
Les syllabaires donnent encore la valeur de *ṣal* au signe , mais elle ne paraît pas employée dans les textes; lisez toutefois :

N° 243. *ṣil.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 36. — H. 110. — O. 30. — N. 108.)

Cette valeur paraît indiquée dans les syllabaires comme valeur idéographique, mais elle n'a pas encore trouvé son application phonétique dans les textes :



ṣi - lu

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 105.)

et ailleurs, dans les tablettes, on lit :

ṣil *ṣi - li elipi*

Le signe paraît avoir également la valeur de *ṣil* dans le même monument :

ṣili *ṣil - luv elipi*

(*W. A. I.* II, pl. 62, l. 62, 79.)

Enfin le signe a la valeur de *ṣil*, par extension, dans le mot

, *ṣil-la-an* « le coucher »

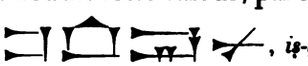
(Sargon, *Tables votives*, O. *E. M.* p. 343.)

N° 244. *ṣam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 241. — H. 204. — O. 114. — N. 115.

M. Oppert déduit cette valeur, par nécessité philologique, du groupe

 , *iṣ-ṣam-dan-nu* « il a porté secours »

(Darius, *Bisit. passim.* — N. *I. R.* l. 31; O. *E. M.* p. 189.)

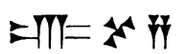
mais cette valeur ne paraît pas avoir d'autre application dans les textes.

N° 245. *ṣim.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. . . . . Nin. m.
(R. ... — H. ... — O. 119. — N. 51.)

M. Oppert déduit cette valeur d'un passage de l'inscription de Tiglat-Piléser, où on lit :

, *u-se-ṣim-ma* « j'ai fait sortir »
(*W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 75.)

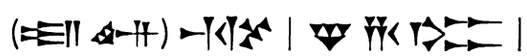
lorsque partout ailleurs, dans des passages analogues, on trouve :

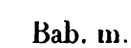
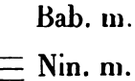
 , *u-se-ṣa-a* (אצא)
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. I, l. 94.)

Lisez encore, dans la même inscription :

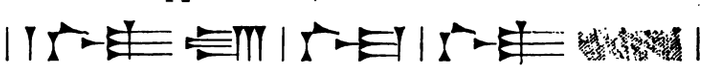
, *li-ṣim-mu-su*
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 75.)

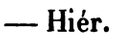
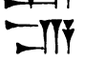
Les tablettes semblent attribuer cette valeur au signe ; on lit en effet :


ṣi - im *ṣim* *sa-ḫa - luv*
(*W. A. I.* II, pl. 27, *Rev.* l. 22, 23.)

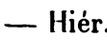
N° 246. *ṣum.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 
Nin. arch.  Nin. m.
(R. 150. — H. 83. — O. 98. — N. 77.)

Cette valeur est indiquée dans les syllabaires, mais elle n'a pas encore trouvé son application dans les textes :

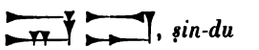

ṣu - um *ṣum* . . . . . .
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 578.)

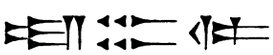
N° 247. *ṣan.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m. 
(R. 56. — H. 146. — O. 135. — N. 46.)

Cette valeur est rendue probable par la décomposition syllabique, et résulte de la double valeur du signe ; mais elle trouve rarement son application dans les textes (voy. Op. *E. M.* II, p. 337).

N° 248. *ṣin.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 56. — H. 146. — O. 135. — N. 46.)

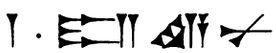
La valeur de ce caractère résulte de la comparaison des différentes formes :

ṣin-di  *ṣin-du*
(*Passim.*)

 *ṣi-in-di-ya*
(Sargon, *Inscr. du Harem.* O. *E. M.* II, p. 334.)

N° 249. *ṣun.* — Hiér. .... Bab. arch. .... Bab. m.
Nin. arch. .... Nin. m.
(R. ... — H. 176. — O. 230. — N. 98.)

Cette valeur paraît résulter de la lecture du nom de « Rasin », roi de Damas, le רְצִין de la Bible, qui est écrit :

 *Ra-ṣun-nu*
(Tigl. Pil. Layard, pl. 50, l. 10.)

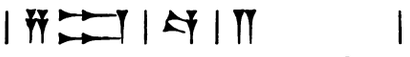
Sir H. Rawlinson semble partager ce signe en deux éléments, qu'il lit alors *ḥi-a* (*Biling. read,* p. 190).

N° 250. *ṣap*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 151. — H. 149. — O. 168. — N. 106.)

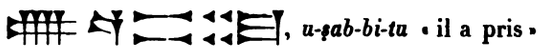
La valeur de ce caractère est indiquée dans les syllabaires, où on lit :



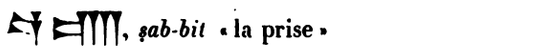
ṣa - ap *ṣap* *ṣa - a - bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 431.)

Comparez les différentes formes des dérivés de la racine צבת :

 , *u-ṣab-bi-tu* « il a pris »

(Darius, *Bisit.* l. 51.)

 , *ṣab-bit* « la prise »

(Sardan. Layard, pl. 1, l. 14.)

N° 251. *ṣip*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. . . . — H. . . . — O. 229. — N. 107.)

Comparez, dans les variantes du Prisme de Tiglat-Piléser, les deux formes :

, *ar-ṣip* *ar-ṣi-ip* « j'ai aligné »

(*W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 7.)

Comparez encore les différentes formes dérivées de la racine אצב :

, *uṣ-ṣib* *uṣ-ṣi-ba*

(Sargon, *les Fastes*, l. 29; *ibid.* l. 171.)

Lisez ainsi le nom de la ville de « Nasibine », que nous avons déjà écrit dans notre liste *Na-ṣi-bi-na* (n° 224) :

, *Na-ṣib-i-na*

(*W. A. I.* II, pl. 52, *Rev.* l. 17.)

N° 252. *ṣar.* – Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

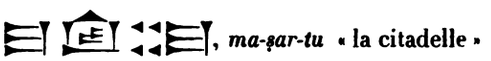
Nin. arch. Nin. m.

(R. 150. — H. 150. — O. 231. — N. 116.)

Ce signe se prête aux deux décompositions qui donnent *zar* et *ṣar;* lisez avec cette dernière valeur les différentes formes dérivées de la racine נצר :

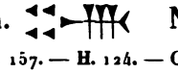
, *na-ṣar* « l'observance »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 40.)

 , *ma-ṣar-tu* « la citadelle »

(Sargon, *les Fastes*, l. 66.)

N° 253. *ṣir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 157. — H. 124. — O. 190. — N. 102.)

La valeur de ce signe se dégage de la comparaison des différentes formes du nom de « l'Égypte » :

Mu-ṣir-ra-ya, Mi-ṣir, Mu-ṣu-ur (74)

Elle se trouve en scythique, dans la transcription du nom de « Nabuchodonosor » :

Na-bu-ku-tar-ru-ṣir (17)

C'est ainsi que M. Oppert a lu le nom d'Israël que nous avons cité dans notre liste des noms propres :

Ṣir-la-ai (187)

C'est encore cette valeur que nous trouvons dans la lecture du nom de la ville de « Musasir », en Arménie :

Mu-za-ṣir, Mu-sa-ṣi-ri (254)

Comparez, dans les revers de plaques de Khorsabad, les deux formes :

, *ka-ṣir* , *ka-ṣi-ir*

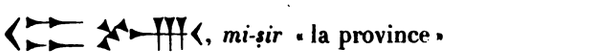
(Sargon, *Revers de pl.* l. 5.)

et dans les variantes du Prisme de Tiglat-Piléser :

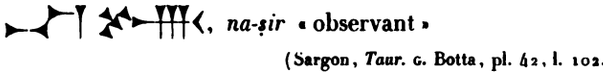
, *ṣir-ta* , *ṣi-ir-ta* « élevé »

(*W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 59; *ibid.* pl. 15, c. VII, l. 101.)

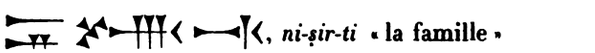
Lisez ainsi :

 , *mi-ṣir* « la province »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 99.)

 , *na-ṣir* « observant »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 42, l. 102.)

 , *ni-ṣir-ti* « la famille »

(Sargon, *les Fastes*, l. 59, 106.)

N° 254. *ṣur.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 158. — H. 196. — O. 232. — N. 125.)

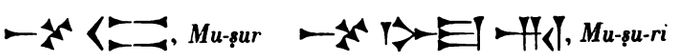
La valeur de ce signe résulte de la comparaison des différentes formes du nom de « Nabuchodonosor » :

Na-bu-ku-dur-ri-u-ṣur, Na-bu-ku-du-ri-u-ṣu-ur (17)

Il figure également dans le nom de la ville de « Tyr » :

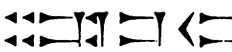
Ṣur-ri, Ṣur-ra-ai (213)

et dans les différentes formes du nom de « l'Égypte » :

 , *Mu-ṣur* , *Mu-ṣu-ri*

(Sargon, Botta, pl. 11, l. 5 et *passim.*)

Comparez les différentes formes qui traduisent le perse *patuv* dans les inscriptions trilingues :

 , *li-iṣ-ṣur* « qu'il protége »

(Xerxès, *Inscr.* c de Westergaard.)

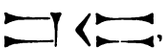
, *li-iṣ-ṣu-ru*

(Artaxerxès, *Inscr. de Suse.*)

Lisez encore :

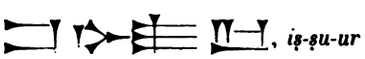
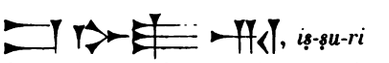
, *ak-ṣur* , *ak-ṣu-ra*

(Sargon, *les Fastes*, l. 24, 98, 124.)

 , *iṣ-ṣur* « oiseau »

(*W. A. I.* II, pl. 37 et *passim.*)

et ailleurs :

 , *iṣ-ṣu-ur*  , *iṣ-ṣu-ri*

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 43 et *passim.*)

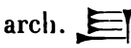
ק

Les articulations qui dépendent du ק sont au nombre de dix-sept. représentées par onze caractères.

ב	*ḳab*		*ḳib*		*ḳub*	〃
ג	*ḳag*	〃	*ḳig*	〃	*ḳug*	〃
ד	*ḳad*		*ḳid*	〃	*ḳud*	
ז	*ḳaz*	〃	*ḳiz*	〃	*ḳuz*	〃
ח	*ḳaḥ*	〃	*ḳiḥ*	〃	*ḳuḥ*	〃
ט	*ḳaṭ*		*ḳiṭ*	〃	*ḳuṭ*	
כ	*ḳak*	〃	*ḳik*	〃	*ḳuk*	〃
ל	*ḳal*		*ḳil*	〃	*ḳul*	〃
מ	*ḳam*	〃	*ḳim*	〃	*ḳum*	
נ	*ḳan*		*ḳin*	〃	*ḳun*	〃
ס	*ḳaś*	〃	*ḳiś*	〃	*ḳuś*	〃
פ	*ḳap*		*ḳip*		*ḳup*	〃
צ	*ḳaṣ*	〃	*ḳiṣ*	〃	*ḳuṣ*	〃
ק	*ḳaḳ*	〃	*ḳiḳ*	〃	*ḳuḳ*	〃
ר	*ḳar*		*ḳir*		*ḳur*	
ש	*ḳas*	〃	*ḳis*		*ḳus*	〃
ת	*ḳat*		*ḳit*		*ḳut*	

Nous avons déjà fait observer que les articulations qui dépendent du ג et du ק peuvent avoir, selon les localités, des représentants communs, et, de plus, que l'emploi des homœophones, qui entraîne

l'usage exceptionnel des signes qui représentent les articulations du ɔ, est très-fréquent dans l'emploi de ces gutturales.

N° 255. *ḳal.* — Hiér. . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 109. — H. 194. — O. 146. — N. 78.)

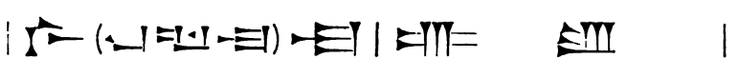
Les syllabaires donnent *gal* pour la valeur de ce caractère, mais les inscriptions l'emploient également avec la valeur de *ḳal,* par exemple dans une forme verbale que nous trouvons ainsi pour traduire les dérivés de l'idéogramme :

i-sa-ḳal « il a pesé »

i-sa-ḳa-lu « ils ont pesé »

(*W. A. I.* II, pl. 11, *Obv.* l. 3 et 4.)

Les tablettes de Sardanapale semblent donner cette valeur à un autre caractère; on lit en effet :



kal *ḳa* - *al* - *la* *la* *u* - *ru*

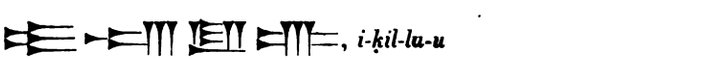
(*W. A. I.* II, pl. 36. *R.* l. 14.)

N° 255 (*bis*). *ḳil.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

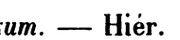
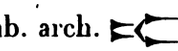
(R. 81. — H. 239. — O. 144. — N. 6.)

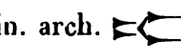
Cette valeur est indiquée par M. Oppert, et paraît résulter de la lecture d'un passage de Tiglat-Piléser où la nécessité philologique conduit à reconnaître cette valeur; on peut lire en effet :



i-ḳil-lu-u

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 66.)

N° 256. *ḳum.* — Hiér. . . . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 23. — H. 87. — O. 22. — N. 80.)

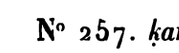
Cette valeur est établie par les syllabaires de Sardanapale, mais elle ne trouve pas son application dans les textes :

ḳu - um *ḳum* *ḥa - sa - lum*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 338.)

ḳu - um *ḳum*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 581.)

N° 257. *ḳan.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

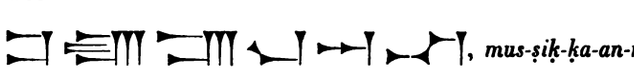
(R. 28. — H. 162. — O. 131. — N. 37.)

Cette valeur résulte de la comparaison des formes d'un nom d'arbre fréquent dans les inscriptions des différentes époques, et que nous avons déjà eu occasion de citer à cause de nombreuses variantes qu'il présente.

Comparez :

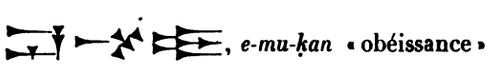
, *mus-ṣiḳ-ḳan-na*

et la variante :

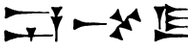
 , *mus-ṣiḳ-ḳa-an-na*

(Layard, pl. 47, n° 90, l. 71.)

Comparez les différentes formes dérivées de la racine פכע :

 , *e-mu-ḳan* « obéissance »

(Sargon, *Inscript. du Harem*, l. 7. O. *E. M.* II, p. 334.)

 , *e-mu-ḳi*

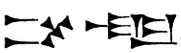
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 43.)

N° 258. *ḳap*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 166. — H. 232. — O. 129. — N. 94.)

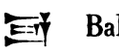
Ce caractère ne paraît avoir la valeur de *ḳap* que très-accidentellement, tandis qu'il a plus constamment celle de *kap* (*supra*, p. 119). La valeur de *ḳap* serait plutôt représentée par le signe auquel nous avons déjà reconnu la valeur de *gap*, . Comparez, en effet, les différentes formes d'une expression fréquente dans les textes de Khorsabad :

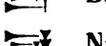
 , *ḳab-li* « le milieu »

(Sargon, *Revers de plaques*, l. 12.)

, *ḳa-bal*

(Sargon, Botta, pl. 8, l. 9.)

N° 259. *ḳip*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

(R. 2. — H. 2. — O. 4. — N. 72.)

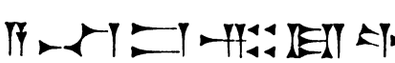
La valeur de ce signe est très-conjecturale, tandis que celle du signe est assurée.

Comparez en effet les différentes formes de l'expression suivante :

, *u-za-ḳip* , *zi-ḳi-pi* « croix »

(Sargon, *Taur.* c. l. 3, 51; *les Fastes*, l. 9.)

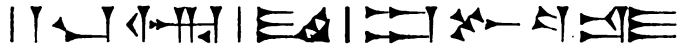
Lisez ainsi :

 , *a-na zi-ḳi-pi u-za-ḳip*

« je les ai fait mettre en croix »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 22, c. 11, l. 109.)

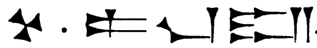
nsous .



ḳa - ar ḳar , ab - bu - ut - tav

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 194.)

Comparez les deux formes du nom de pays de « Pakara », dans des passages identiques des inscriptions de Salmanassar :

, *Pa-ḳar*  , *Pa-ḳa-ra*

(Layard, pl. 16, l. 41, et *Obél. de Nim.* pl. 91, l. 90.)

Comparez encore les différentes formes de la même expression :

, *kaḳ-ḳar* « la terre »

(Darius, N. *I. R.* l. 5.)

, *kaḳ-ḳa-ru*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. v, l. 7.)

, *kaḳ-ḳa-ri*

(Assarh. *Black stone*, *W. A. I.* I, pl. 49, c. III, l. 13.)

Lisez ainsi :

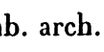
, *abni a-ḳar-tav* « des pierres précieuses »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 19.)

, *ḳar-tuv* « la ville »

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 80.)

ont les valeurs de *gar* et *kar*, sont quelquefois employés avec la valeur de *ḳar*.

N° 261. *ḳir*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 89. — H. 126. — O. 133. — N. 80.)

Comparez, dans les variantes du Prisme de Tiglat-Piléser, les deux formes qui suffisent pour constater cette valeur :

ḳir-ba *ḳi-ir-ba*

(*W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 50.)

N° 262. *ḳur*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 209. — H. 45. — O. 139. — N. . . .)

Le signe est quelquefois employé pour le signe . Comparez surtout, dans les variantes des textes d'Assur-Bani-Pal, les formes :

aḳ-ḳur *aḳ-ḳur*

(*Passim.*)

aḳ-ḳu-ru

(Assur-B. *W. A. I.* III, pl. 23, c. VII, l. 41.)

N° 263. *ḳis*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

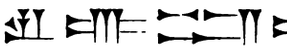
Nin. arch. Nin. m.

(R. 17. — H. 174. — O. 168. — N. 139.)

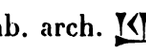
Comparez les deux formes :

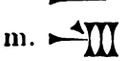
ru-ḳis « de loin »

(Sargon, *les Fastes*, l. 101 et 147.)

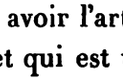
 , *ru-u-ḳu-u-ti* « loin »

(Sargon, Botta, *Pav.* c. l. 88; *Taur.* c. l. 108.)

N° 264. *ḳat.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

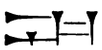
Nin. arch. . . . . Nin. m. 

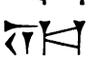
(R. 166. — H. 232. — O. 129. — N. 94.)

La valeur de ce signe est assez douteuse, celui qui paraît plus particulièrement avoir l'articulation de *ḳat* est  , qui exprime l'idée de « main », et qui est traduit à Babylone par *gat* et à Ninive par *ḳat*. M. Oppert paraît douter que la valeur de *ḳat* soit syllabique et s'étende au delà de la transcription de l'idéogramme. Cependant on trouve :

, *yu-ḳat-tu* « il a retranché »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* pl. 36, l. 27. *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 20.)

N° 265. *ḳut.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m.

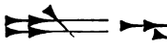
(R. 143. — H. 205. — O. 142. — N. 16.)

Cette valeur résulte de la comparaison des différentes formes du nom de « Pukud », que nous avons citées et qui nous donnent :

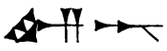
Pu-ḳud-du, *Pu-ḳu-du* (181)

La valeur de *ḳut* peut être aussi attribuée au signe , qui a la valeur de *gut*, et elle me paraît suffisamment justifiée dans les textes.

Lisez ainsi :

 , *sum-ḳut* « la défaite »

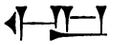
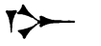
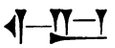
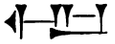
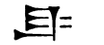
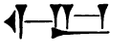
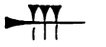
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 13.)

 , *im-ḳut* « la perte »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 40, c. IV, l. 70.)

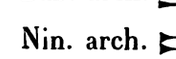
ר

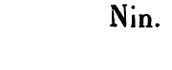
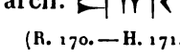
Les articulations qui dépendent de la liquide ר sont au nombre de quarante-cinq, représentées par vingt et un caractères.

ב	*rab*		*rib*		*rab*	
ג	*rag*		*rig*		*rug*	
ד	*rad*		*rid*		*rud*	
ז	*raz*		*riz*	"	*ruz*	
ח	*raḥ*		*riḥ*		*ruḥ*	
ט	*raṭ*		*riṭ*		*ruṭ*	
כ	*rak*		*rik*		*ruk*	
ל	*ral*	"	*ril*	"	*rul*	"
מ	*ram*		*rim*		*rum*	
נ	*ran*	"	*rin*	"	*run*	"
ס	*raś*		*riś*	"	*ruś*	
פ	*rap*		*rip*		*rup*	
צ	*raṣ*		*riṣ*	"	*ruṣ*	
ק	*raḳ*		*riḳ*		*ruḳ*	
ר	*rar*		*rir*	"	*rur*	"
ש	*ras*		*ris*		*rus*	
ת	*rat*		*rit*		*rut*	

, *Si-raḥ* « le dieu Sirah »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 41.)

N° 267. *riḥ*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

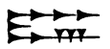
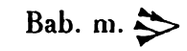
Nin. arch.  Nin. m. 

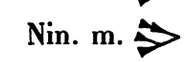
(R. 170. — H. 171. — O. 198. — N. 48.)

Comparez, dans les textes de Sardanapale III, les variantes de l'inscription *Standard* de Layard :

, *u-sar-riḥ* « j'ai inséré »

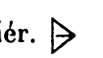
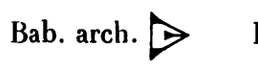
(Sardan. Layard, pl. 4, l. 52.)

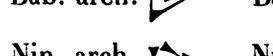
N° 268. *ruḥ*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 187. — H. ... — O. 199. — N. 66.)

Cette valeur ne me paraît pas encore justifiée.

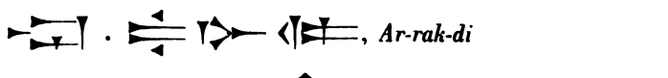
N° 269. *rak*. — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 

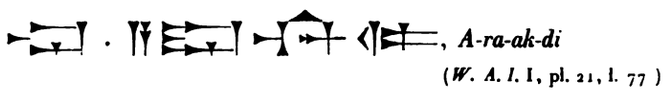
Nin. arch.  Nin. m.

(R. 163. — H. 210. — O. 200. — N. 120.)

Cette valeur est comprise dans la transcription scythique des noms que nous avons recueillis dans les inscriptions trilingues :

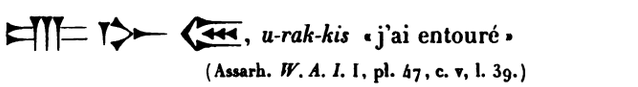
mais ces expressions ne suffisent pas pour établir cette valeur. Les variantes des textes assyriens nous en fournissent la décomposition, par exemple dans la grande inscription de Sardanapale III, où nous lisons ainsi un nom de ville, « Arakdi » :


Ar-rak-di


A-ra-ak-di

(*W. A. I.* I, pl. 21, l. 77)

Comparez, dans des passages identiques ou parallèles :

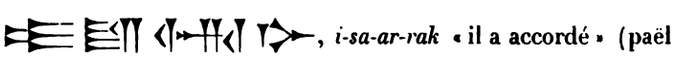

u-rak-kis « j'ai entouré »

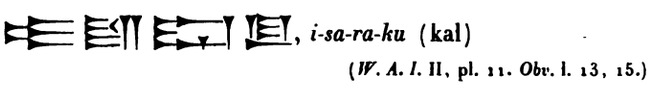
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. v, l. 39.)

u-ra-ak-ki-su

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. v, l. 9.)

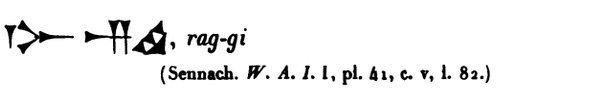
Comparez encore les dérivés du même verbe :


i-sa-ar-rak « il a accordé » (paël)

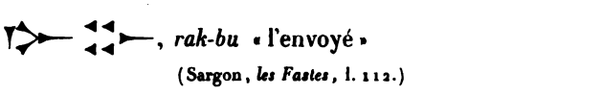

i-sa-ra-ku (kal)

(*W. A. I.* II, pl. 11. *Obv.* l. 13, 15.)

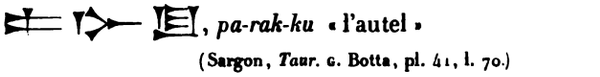
Lisez ainsi les différentes expressions :


rag-gi

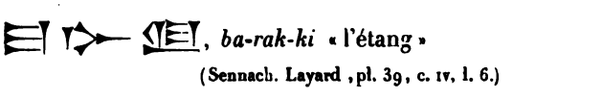
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 41, c. v, l. 82.)


rak-bu « l'envoyé »

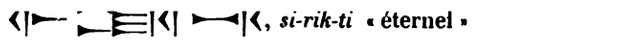
(Sargon, *les Fastes*, l. 112.)


pa-rak-ku « l'autel »

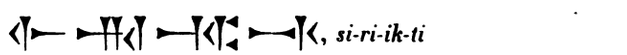
(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 70.)


ba-rak-ki « l'étang »

(Sennach. Layard, pl. 39, c. IV, l. 6.)

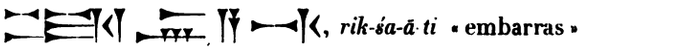
 , *si-rik-ti* « éternel »

(Nabonide, *W. A. I.* I, pl. 68, c. II, l. 23.)

 , *si-ri-ik-ti*

(Nabuch. Bors. *W. A. I.* I, pl. 51, c. II, l. 22.)

Lisez ainsi :

 , *rik-śa-ā-ti* « embarras »

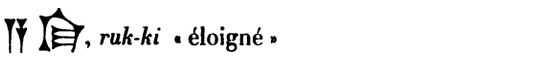
(Sardan. VI, O. *Fragm. Mém.* p. 58.)

N° 271. *ruk*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 1. — H. 1. — O. 1. — N. 1.)

Comparez, dans des passages identiques, les deux expressions :

 , *ruk-ki* « éloigné »

(Nabuch. *Canal*, *W. A. I.* I, pl. 52, n° 4, c. 1, l. 22.)

, *ru-uk-ki*

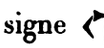
(Nabuch. *Sink. W. A. I.* pl. 51, n° 2, c. II, l. 18.)

C'est avec cette valeur qu'on lisait le nom du dieu Nisroch :

, *Niś-ruk* « Nisroch »

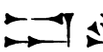
(*Passim.*)

mais la lecture de ce groupe est encore incertaine, et son expression ne peut provenir que du pouvoir idéographique des signes.

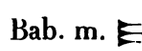
Le signe  paraît avoir plus sûrement la valeur de *ruk* qui lui est attribuée par MM. Oppert et Norris; on lit en effet :

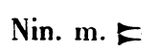
, *du-rug* « la route » héb. דֶּרֶךְ

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 86.)

, *du-ur-gi*  , *du-ru-ug*

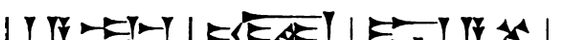
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 56 et *passim.*)

N° 272. *ram.* — Hiér. . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. . . . — H. 203. — O. 113. — N. 58.)

Cette valeur paraît être la valeur idéographique de ce signe; on trouve en effet dans les syllabaires :



a - ka *ram* *ra - a - mi*

(*W. A. I.* II, pl. 5, l. 336.)

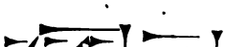
Cependant la valeur syllabique résulte des inscriptions. Comparez, dans les passages identiques ou parallèles :

, *na-ram* « qui exalte »

(Sargon, *les Fastes*, l. 34.)

, *na-ra-am*

(Sardan. III, *W. A. I.* pl. 17, c. I, l. 10.)

 , *ram-ni-su* « de lui-même »

(Sargon, Botta, *Salle VII*, pl. 126, l. 6.)

, *ra-ma-ni-su*

(Sargon, *les Fastes*, l. 77.)

Lisez ainsi :

, *iḳ-ti-ram* « il a convoqué » קרא

(Sargon, *les Fastes*, l. 127.)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

ri - im rim la - ga - bu

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 545.)

Comparez les deux formes du nom de la ville de « Tul-Garim » cité dans les inscriptions de Sargon :

, *Tul-ga-ri-im-mi*

(Sargon, Botta, *Salle II*, n° 18, pl. 82, l. 2, 5.)

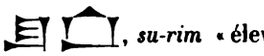
, *Tul-ga-rim-mi*

(Sargon, *les Fastes*, l. 81, 82.)

Lisez ainsi :

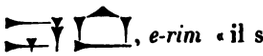
, *mu-rim* « qui s'élève »

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. I, l. 3.)



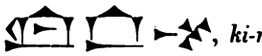
, *su-rim* « élevé »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 39.)



, *e-rim* « il soutient »

(Sargon, *les Fastes*, l. 16.)



, *ki-rim-mu*

(*Passim.*)

N° 274. *rum.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 153. — H. 3. — O. 88. — N. 98.)

Cette valeur résulte des syllabaires de Sardanapale et des inductions tirées des nécessités philologiques qui en montrent l'emploi, partout où les règles de la mimmation le font sentir :

ru - u *ruv* *di - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 428.)

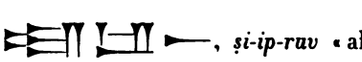
Comparez les deux formes de la même expression et les dérivés :

, *ma-ga-ruv* « heureux »

(*Syll. k.* 194. O. *E. A.* p. 134.)

, *ma-gi-ri*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. 11, l. 87, 89.)

 , *ṣi-ip-ruv* « albâtre »

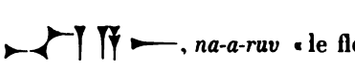
, *si-ip-ru*

(*W. A. I.* II, pl. 40, l. 48 et *passim.*)

, *aṣ-ṭu-ruv* « j'ai écrit »

, *aṣ-ṭur*

(Sargon, *Variante des Tab. vot.*)

 , *na-a-ruv* « le fleuve »

(*W. A. I.* II, pl. 35, l. 5 et 6.)

Lisez ainsi :

, *pa-ruv* « effrayant »

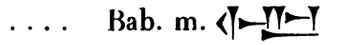
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 52, n° 4, c. 1, l. 3.)

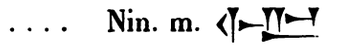
, *u-raś-śi-bu* « il a obtenu »

(Sargon, *les Fastes*, l. 16.)

, *u-ra-aś-śi-bu*

(*Id. ibid.* l. 84. Assarh. *W. A. I.* pl. 45, c. II, l. 9.)

N° 276. *ruś*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m. 

Nin. arch. . . . . Nin. m. 

(R. . . . — H. . . . — O. . . . — N. . . .)

Valeur conjecturale indiquée sans preuve directe.

N° 277. *rap*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 110. — H. 200. — O. 203. — N. 36.)

Ce signe se trouve, avec cette valeur, dans un des noms que nous avons cités, mais cela ne suffit pas pour en assurer la valeur. Nous lisons en effet :

Ar-rap-ḫa (200)

Cette valeur se déduit des syllabaires de Sardanapale :

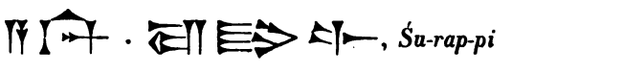
. . . . . *rap* *rab* - *bu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 33 i.)

Comparez, dans les inscriptions de Sargon, les deux formes du nom du fleuve « Surappi » :

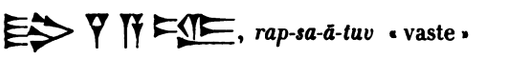
, *Śu-ra-ap-pi*

(Sargon, Botta, pl. 65 *bis*, l. 5.)

 , *Śu-rap-pi*

(Sargon, *les Fastes*, l. 71 et *passim*.)

Comparez encore les deux formes

 , *rap-sa-ā-tuv* « vaste »

(Darius, *Inscr. H de Persépolis*.)

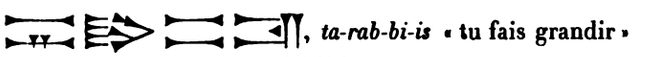
, *ra-pa-as-tuv*

(Darius, *Inscr. de Van*.)

Lisez ainsi, en les rapprochant des dérivés des mêmes racines :

, *lu-rap-bi-is* « qu'il fasse prospérer »

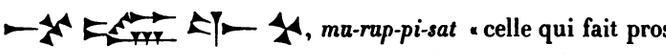
(Darius, *Bisit*. l. 107.)

 , *ta-rab-bi-is* « tu fais grandir »

(*Id. ibid*. l. 108.)

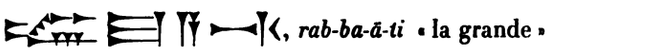
, *u-rap-pi-sa* « j'ai élevé »

(Sargon, *les Fastes*, l. 82.)

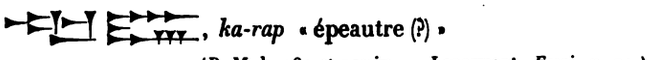
 , *mu-rap-pi-sat* « celle qui fait prospérer »

(Sargon, Botta, *Taur. g*. pl. 41, l. 100.)

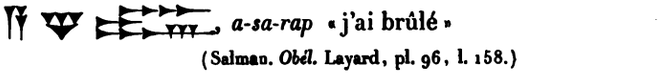
Lisez enfin :

 , *rab-ba-ā-ti* « la grande »

(Assarh. *Pr. W. A. I*. pl. 47, c. v, l. 29.)

 , *ka-rap* « épeautre (?) »

(B. M. k. 180 et *passim*. — Lenormant, *Essai*, p. 71.)

 , *a-sa-rap* « j'ai brûlé »

(Salman. *Obél*. Layard, pl. 96, l. 158.)

, *u-se-rib*

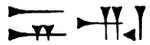
, *u-se-ri-ib*

(*W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 92.)

Comparez encore, dans les variantes de Sardanapale III :

, *mu-rib* , *mu-ri-ib* « faisant la guerre »

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. I, l. 20.)

, *ni-rib*  , *ni-ri-bi* « dans, au milieu de »

(*W. A. I.* I, pl. 20, c. II, l. 33. — Layard, pl. 6, l. 25.)

, *ki-rib* , *ki-ri-bi-il* « dans l'intérieur de »

(Nabuch. *Inscr. de 8 lignes.*) (*Inscr. de Mylitta*, O. *E. M.* p. 17, l. 30.)

Lisez ainsi :

, *e-rib* « le coucher, en parlant du soleil »

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 45, c. I, l. 7 et *passim.*)

, *ḫu-rip-ti* « le désert »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 63.)

, *mu-saḫ-rib* « en combattant » (shaph.)

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 18.)

Le Dr Hincks avait assigné au signe la valeur de *rib* (p. 329, n° 75) à cause de la présence de ce signe dans le nom de « Sennachérib »; mais il joue, dans ce nom, un rôle idéographique spécial,

N° 279. *rup.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 14. — H. 52. — O. 18. — N. 43.)

Cette valeur, indiquée par M. Oppert, reposait sur la lecture du mot *ruppid*, mais elle n'a pas été justifiée par les textes :

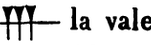
rup-pid

(O. *Inscr. de Bors.* p. 183.)

La lecture du groupe suivant est aussi conjecturale :

rub-a-av « le grand »

(*Bisit. passim.*)

Le Dr Hincks donnait au signe  la valeur de *rub* (n° 201), mais cette valeur repose sur la puissance idéographique du signe et ne s'étend pas au delà.

L'articulation *rup* se trouve dans un mot d'un emploi fréquent dans cette formule : *ina isati asrup*, mais alors le mot est écrit par l'idéogramme ou par les syllabes simples; nous ne l'avons pas encore rencontré avec le signe de la syllabe complexe.

N° 280. *rar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

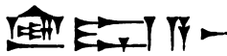
Nin. arch. Nin. m.

(R. 222. — H. 173. — O. 172. — N. 88.)

Comparez, dans des passages analogues, les deux expressions :

za-rar-ti « la défection »

(Sargon, *les Fastes*, l. 95, 103.)

 *zar-ra-a-ti*

(*Id. ibid.* l. 38 et *passim.*)

N° 281. *ras.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 111. — H. 165. — O. 138. — N. 113.)

Cette valeur résulte du dépouillement des noms propres des inscriptions trilingues, où nous lisons les deux formes :

Ku-ras, Ku-ra-as (7)

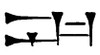
C'est la valeur qui est également donnée à ce signe dans les transcriptions du texte scythique :

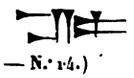
Ku-ras (7) *Va-ras-mi-ya* (56)

Lisez ainsi :

, *u-ras-su* « j'ai placé »

(Sargon, *les Fastes*, l. 80.)

N° 282. *ris.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. ... — H. 205. — O. 142. — N. 14.)

Cette valeur paraît provenir du pouvoir idéographique du signe. C'est en effet ce qui résulte de l'indication des tablettes de Sardanapale, où nous lisons :

ris · *ri* - *su* « la tête, le commencement »

(*W. A. I.* II, pl. 46, *Rev.* l. 63.)

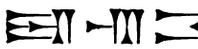
Cette valeur a passé dans les transcriptions phonétiques. Comparez en effet, dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser :

, *ris* , *ri-is*

(*W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 44.)

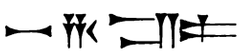
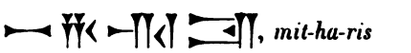
et dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale :

, *da-ris* « jusqu'à la fin »

 , *da-ri-is*

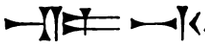
(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 25 et *passim.*)

Voyez encore la variante de l'inscription du lion de bronze de Nimroud et les inscriptions de Khorsabad :

 et  , *mit-ha-ris*

(Sargon, *les Fastes*, *passim.*) (*W. A. I.* II, pl. 66, l. 3.)

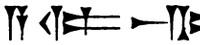
Lisez ainsi les différentes formes dont on trouve du reste la justification par l'emploi des syllabes simples dans des passages différents :

 , *ris-ti* « la souveraine »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 13.)

, *a-ris* « concession »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 46.)

 , *a-di-ris* « sûrement »

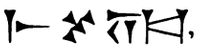
(Sargon, Botta, pl. 146, n° 5, l. 41.)

, *iṣ-ṣu-ris* « comme un oiseau »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 39, c. III, l. 57.)

, *e-ris-an-ni* « j'ai prié »

(Sargon, *les Fastes*, l. 120.)

 , *mi-si-ris* « selon la règle »

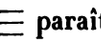
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 47.)

, *u-sap-ris* « j'ai fait étendre »

(Sargon, *les Fastes*, l. 139.)

, *la-ba-ris* « tombant en ruines »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 42, c. VI, l. 32.)

Le signe  paraît avoir plus sûrement cette valeur; elle est indiquée, en effet, dans un passage des tablettes philologiques où nous trouvons :

ru - us - su - us

(*W. A. I.* II, pl. 6, c. II, l. 31.)

Cependant elle ne paraît pas avoir d'application dans les textes.

N° 284. *rat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 112. — H. 202. — O. 201. — N. 11.)

Cette valeur est indiquée dans les syllabaires comme se rattachant au rôle idéographique du signe; nous lisons en effet :

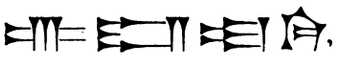
si - ta *sit* *ra - ā - ṭu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 279.)

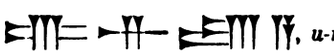
Elle est indiquée, dans les noms propres des inscriptions trilingues que nous avons cités, comme valeur phonétique :

Bu-rat-ti (89)

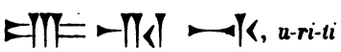
Elle résulte de la comparaison des passages identiques ou parallèles dans lesquels nous lisons :

 , *u-ra-ad-di*

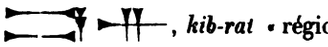
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 58, c. VIII, l. 58.)

 , *u-rat-ta-a* « j'ai disposé » (paël)

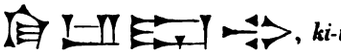
(Sargon, *les Fastes*, l. 161.)

 , *u-ri-ti* (kal)

(Sard. Layard, *Stand.* pl. 1, l. 21; pl. 10, l. 54.)

 , *kib-rat* « région »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 9 et *passim.*)

 , *ki-ip-ra-tiv*

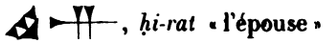
(Hammour. M. pl. 1, c. 1, l. 5.)

, *at-ta-rat* « je suis descendu »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 25, c. III, l. 93.)

, *at-ta-ra-da*

(*Ibid. W. A. I.* I, pl. 25, c. III, l. 97.)

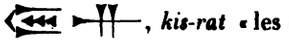
 , *ḫi-rat* « l'épouse »

(*C. de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. IV, l. 5.)

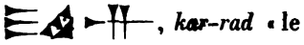
, *ḫi-ra-ti* (pluriel) « les épouses »

(Sargon, *les Fastes*, l. 156.)

Lisez ainsi les différentes expressions fréquentes dans les textes :

 , *kis-rat* « les défilés des montagnes »

(*Passim.*)

 , *kar-rad* « le héros »

(Sargon, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 47.)

, *sar-rat* « la reine »

(Sargon, Botta, pl. 145, l. 15; *les Fastes*, l. 17.)

, *bu-us-rat* « les lieux inaccessibles »

(Sargon, *les Fastes*, l. 41.)

, *a-sa-rid* « dignité assyrienne »

(*W. A. I.* pl. 17, c. 1, l. 35.)

, *a-sa-ri-da*

(*W. A. I.* pl. 17, c. 1, l. 32.)

et dans les inscriptions de Sargon :

, *a-sa-rid-du-ti*

(Sargon, *les Fastes*, l. 31.)

Lisez ainsi un grand nombre de formes, assurées, du reste, par leur décomposition en syllabes simples :

, *ṭa-rid* « combattant » (מרד)

(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 8, l. 37.)

, *e-si-rit* « dix »

(*W. A. I.* II, pl. 62, c. II, l. 50.)

, *ḫa-mi-si-rit* « quinze »

(*W. A. I.* II, pl. 62, c. II, l. 49.)

, *mi-iḫ-rit* « entre »

(Sargon, *les Fastes*, l. 127.)

, *bi-rit* « forteresse »

(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 47.)

, *rit-tu*

N° 286. *rut.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 226. — H. . . . — O. 120. — N. 85.)

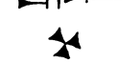
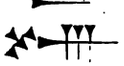
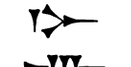
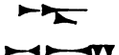
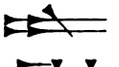
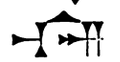
Cette valeur reposait sur une fausse lecture d'un passage des syllabaires de Sardanapale que nous reproduisons ici :

u - nu *un* *sub - tav*

Le signe , qui a ordinairement la valeur de *ru*, avait fait supposer la lecture *ratav*, qui entraînait celle de *rut* pour le signe à expliquer; mais il a, dans ce cas, celle de *sub*, et, dès lors, nous lisons *subtav* « la demeure. » La valeur de *rut*, qui n'était appuyée d'aucun autre passage, doit donc être considérée comme abandonnée.

ש

Les articulations qui dépendent de cette consonne sont au nombre de quarante-quatre, représentées par vingt-cinq caractères.

ב	*sab*		*sib*		*sub*	
ג	*sag*		*sig*		*sug*	
ד	*sad*		*sid*		*sud*	
ז	*saz*		*siz*		*suz*	"
ח	*saḫ*		*siḫ*	"	*suḫ*	"
ט	*saṭ*		*siṭ*		*suṭ*	
כ	*sak*		*sik*		*suk*	
ל	*sal*		*sil*		*sul*	
מ	*sam*		*sim*		*sum*	
נ	*san*	"	*sin*	"	*sun*	
ס	*saś*		*siś*		*suś*	"
פ	*sap*		*sip*		*sup*	
צ	*saṣ*		*siṣ*		*suṣ*	"
ק	*saḳ*		*siḳ*		*suḳ*	
ר	*sar*		*sir*		*su*	
ש	*sas*		*sis*		*sus*	
ת	*sat*		*sit*		*sut*	

Nous avons déjà dit que les Assyriens ne connaissaient pas la différence qui a été établie, plus tard sans doute, entre les articulations

du ש et du ס; la confusion qui existe à cet égard dans les articulations simples a son influence nécessaire sur les articulations complexes. D'un autre côté, comme le ש assyrien se prononçait comme le ס des Hébreux, il s'ensuit que les articulations complexes dépendant de ces deux consonnes auront, sous la même influence, en assyrien, des représentants communs.

N° 287. *saḫ*. — Hiér. . . . Bab. arch. . . . . Bab. m. . . . . .

Nin. arch. Nin. m.

(R. . . . — H. . . . — O. 212. — N. 103.)

Cette valeur a été établie philologiquement par M. Oppert, et confirmée par les décompositions ultérieures (conf. *E. M.* II, p. 41).

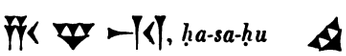
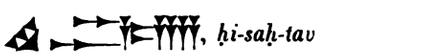
Comparez les deux formes d'une expression identique dans des passages parallèles :

, *u-saḫ-ḫu* « la famine » chald. חשח

(*Passim.*)

, *u-sa-aḫ-ḫu*

(*W. A. I.* II, pl. 7. l. 43. *Rev.*)

 , *ḫa-sa-ḫu*  , *ḫi-saḫ-tav*

(*W. A. I.* II, pl. 7, *Rev.* l. 1 et 3.)

Lisez ainsi :

, *mu-saḫ-rib* « faisant la guerre »

(Sargon, *Pavés des Portes*, Botta, pl. 40, l. 18.)

, *mu-saḫ-ḫal-ṣi* « le conquérant »

(Sargon, *W. A. I.* l. 24.)

, *yu-saḫ-bi-la*

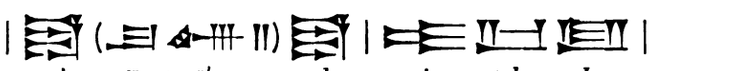
(*Passim.*)

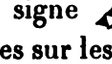
N° 287 (*bis*). *suḫ*. — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.
Nin. arch. . . . . Nin. m. . . . .
(R. . . . — H. . . . — O. . . . — N. . . .)

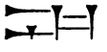
Cette valeur est établie par plusieurs passages des tablettes de Sardanapale, mais elle ne paraît pas trouver son application dans les textes :

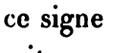
su - uḫ *suḫ* *sa* . . . . . .
(*W. A. I.* II, pl. 27. *Obv.* l. 15.)

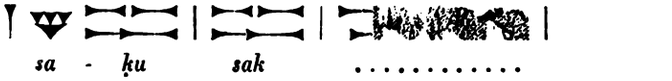
su - uḫ *suḫ* *sa a - ba - ki*
(*W. A. I.* II, pl. 36, *Obv.* l. 71.)


suḫ *su - uḫ* *suḫ* *i - tal - lu*
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 54. *Obv.*)

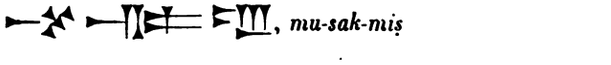
M. Norris donne au signe  la valeur de *suḫ*, mais il n'indique pas les lectures sur lesquelles il s'appuie.

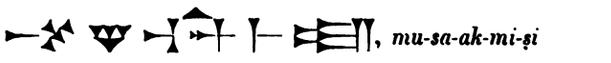
N° 288. *sak*. — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 143. — H. 205. — O. 142. — N. 14.)

Les syllabaires de Sardanapale semblent donner la valeur de *sak* au signe  , mais ce signe ne paraît pas employé dans les textes avec cette valeur; nous citerons toutefois :


sa - ḳu *sak* . . . . . .
(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 579.)

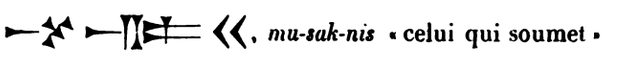
Nous avons vu que les syllabaires donnent la valeur de *śak* au signe qui a celle de *sak* dans les textes (voyez *śak*, n° 202, *supra*). Comparez, en effet, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III, les deux formes :

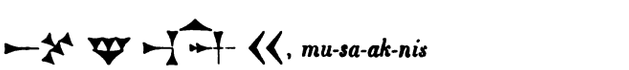

mu-sak-miṣ


mu-sa-ak-mi-ṣi

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. I, l. 36.)

et dans les variantes de l'inscription *Standart* de Nimroud :


mu-sak-nis « celui qui soumet »


mu-sa-ak-nis

(Layard, pl. 3, l. 8.)

Comparez également les deux formes suivantes, qu'on trouve fréquemment dans des passages parallèles :

u-sak-nis « j'ai soumis »

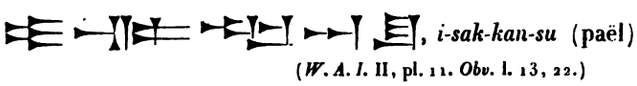
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. IV, l. 36.)

u-sik-ni-su

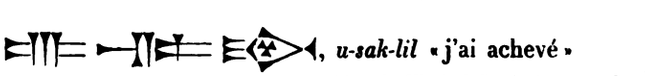
(Sardan. Layard, pl. 9, l. 44.)

Comparez encore les dérivés de la même racine :

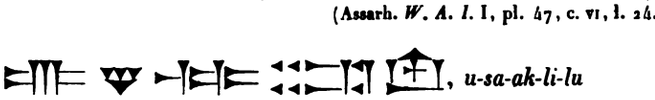
is-ku-un-su (kal)


i-sak-kan-su (paël)

(*W. A. I.* II, pl. 11. *Obv.* l. 13, 22.)


u-sak-lil « j'ai achevé »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. VI, l. 24.)


u-sa-ak-li-lu

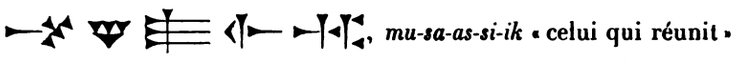
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. IV, l .72.)

N° 289. *sik.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

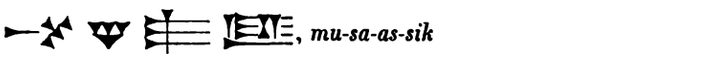
Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H. 207. — O. 213. — N. 93.)

Comparez, dans les inscriptions de Khorsabad, la même expression qui se trouve dans des passages identiques :

 , *mu-sa-as-si-ik* « celui qui réunit »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 5.)

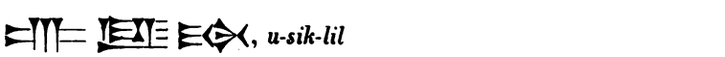
 , *mu-sa-as-sik*

(Sargon, Botta, *Pavés*, pl. 16; *les Fastes*, l. 8.)

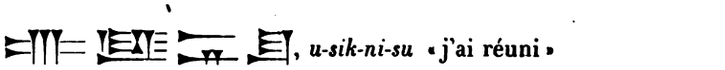
Lisez ainsi :

, *u-sik-li-lu-u* « j'ai terminé »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 21.)

 , *u-sik-lil*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 97.)

 , *u-sik-ni-su* « j'ai réuni »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 33.)

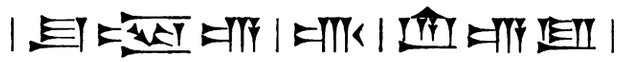
Les syllabaires donnent également la valeur de *sik* à un autre signe, mais ce signe, avec cette valeur, n'a pas son application dans les textes :

N° 290. *suk.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H. 208. — O. 215. — N. 117.)

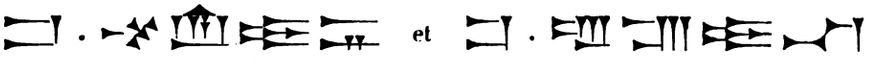
On trouve dans les syllabaires :



su - uk - kal . . . . *suk - kal - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 55o.)

Comparez, d'un autre côté, les deux formes :



mu - suk - kan - ni et *mis - sik - kan - na*

(Sargon, Botta, pl. 164, l. 32, et pl. 165, l. 17.)

Lisez ainsi :

, *suk-ki* « place publique »

(Sargon, *les Fastes*, l. 167.)

, *suk-lum* « espèce de mesure »

(Sennach. Layard, pl. 64, l. 5o, 52.)

N° 291. *sal.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 163. — H. 210. — O. 200. — N. 120.)

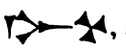
Comparez, dans des passages identiques ou parallèles, les expressions :

, *u-sal-bis* « j'ai fait faire »

, *u-sa-al-bis*

(Nabuch. *W. A. I.* pl. 54, c. III, l. 29.)

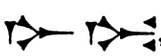
Lisez ainsi les différents groupes dont la décomposition est, du reste, assurée :

 , *sal-lat* « dépouille »

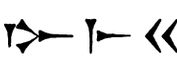
(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 10, c. II, l. 23.)

, *sal-ṭa-nis* « en conquérant »

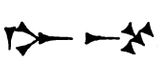
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 36.)

 , *sal-gu* « neige »

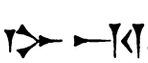
(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 43, l. 43.)

 , *sal-mi-is* « en sécurité »

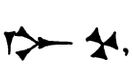
(Sardan. VI, O. *Fragm.* p. 59.)

 , *sal-mu* « la paix »

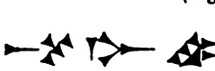
(Sargon, *Tablette d'argent*, l. 11.)

 , *sal-ḫu* « le vallon »

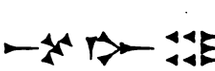
(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 71.)

 , *sal-mat* « les rangs »

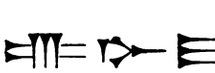
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. I, l. 77.)

 , *mu-sal-bir* « qui accorde la victoire »

(Sargon, *Taur.* G, Botta, pl. 17, l. 101.)

 , *mu-sal-li-mu* « qui accomplit »

(Sargon, *Revers de plaques*, l. 5.)

 , *u-sal-ba-ru*

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. VIII, l. 54.)

, *u-sal-bi-na* « j'ai fait des briques »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, c. I, l. 48.)

, *i-sal-lim* « il osa » (perse *adrasnaus*)

(Darius, *Bisit.* l. 21.)

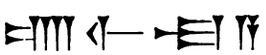
, *gi-sal-lat* « les ravins »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 68.)

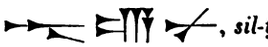
N° 292. *sil.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 46. — H. 150. — O. 127. — N. 5.)

Comparez, dans les inscriptions, les deux formes du nom de la ville de « Bit-Silane » :

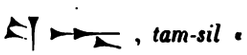
, *Bit Sil-a-ni*
(Sargon, *les Fastes*, l. 21.)

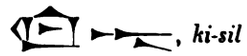
 , *Bit Si-la-a-ni*
(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 4, l. 17-18.)

Lisez ainsi :

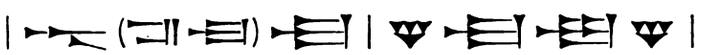
 , *sil-ṭan-nu* « le sultan »
(Sargon, *les Fastes*, l. 125.)

, *sil-la-an* « la fin »
(Sargon, *les Fastes*, l. 166.)

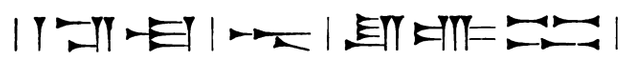
 , *tam-sil* « semblable à »
(Sargon, *les Fastes*, l. 161.)

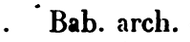
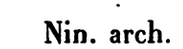
 , *ki-sil* « la ruine »
(Sargon, *les Fastes*, l. 130.)

Les tablettes de Sardanapale semblent attribuer à ce signe la valeur de *śil;* on trouve en effet :


sil *śi* - *la* *la* *sa* - *la* - *tu* - *sa*
(*W. A. I.* II, pl. 39, l. 14.)

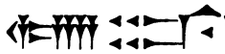
D'un autre côté les nouveaux fragments des syllabaires publiés par le British Museum nous donnent à l'appui :

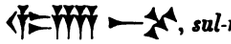

śi - *la* *sil* *śu* - *u* - *ḳu*
(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 119.)

N° 293. *sul.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m.
(R. ... — H. ... — O. 165. — N. 124.)

Cette valeur est établie par la comparaison des différentes formes des dérivés de la même racine; lisez ainsi :

, *sul-bur* « le succès »
(Sargon, *Revers de pl.* l. 29.)

 , *sul-li-ma* « viens au secours »
(Sargon, *Inscr. du Harem*, O. *E. M.* II, p. 334.)

 , *sul-mu* « la paix »
(Sargon, *les Fastes*, l. 111.)

N° 294. *sam.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 8. — H. 4. — O. 3. — N. 23.)

Comparez, dans les tablettes philologiques de Sardanapale, les dérivés qui traduisent le même idéogramme :

i - sam « il a posé »

i - su - mi

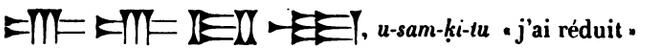
i - sim - mu
(*W. A. I.* II, pl. 18, l. 27, 28, 29.)

Comparez encore, dans des passages identiques ou parallèles, les différentes formes dérivées de la même racine :

, *u-sam-ḫir* (shaph.)
(Sargon, *les Fastes*, l. 186.)

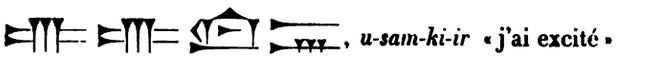
, *am-ḫar* (kal) « j'ai imposé »

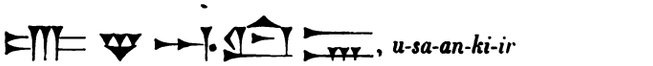
(*Passim.*)

 , *u-sam-ḳi-tu* « j'ai réduit »

, *u-sa-an-ḳi-ta*[1]

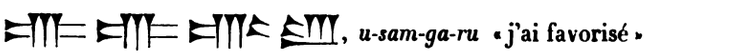
(Tigl. Pil. *W. A. I.* pl. 17, c. 1, l. 45.)

 , *u-sam-ki-ir* « j'ai excité »

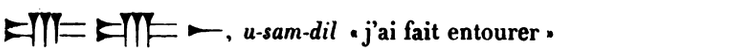
 , *u-sa-an-ki-ir*

(Sargon, *Salle XIV*, pl. 159, l. 7; *Salle II*, pl. 73, l. 2.)

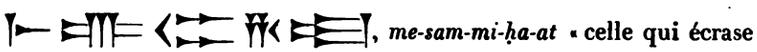
Lisez ainsi :

 , *u-sam-ga-ru* « j'ai favorisé »

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 46, c. III, l. 30.)

 , *u-sam-dil* « j'ai fait entourer »

(Nabuch. *Canal*, *W. A. I.* I, pl. 51, c. 1, l. 30.)

 , *me-sam-mi-ḫa-at* « celle qui écrase »

(Sargon, Botta, pl. 40, l. 98.)

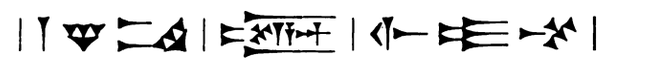
, *ilu Sam-su* « le dieu Soleil »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 10.)

, *a-ra-aḫ sam-na* « le mois marchevan »

(*Tablette des mois.* Norris, *Dict.* p. 50.)

Les syllabaires donnent à un autre signe la valeur de *sam*, mais ce signe, avec cette valeur, n'est pas employé dans les textes; on lit toutefois :



sa - am *sam* *si - i - mu*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 335.)

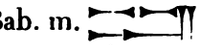
[1] Nous avons ici deux exemples de l'altération du ם dans le corps des mots. Voyez du reste ce que nous avons dit à ce sujet, *supra*, 1re partie, p. 437.

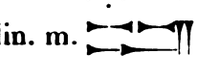
Un passage des tablettes philologiques paraît établir que cette lecture provient du rôle idéographique du signe qui implique la valeur de *sim*, ainsi que nous le verrons dans le numéro suivant.

Le Dr Hincks donnait au signe 𒋗 la valeur de *sam* à cause de sa présence dans le groupe 𒋗 𒄿, qu'il lisait *sam-si;* mais il est établi que, dans cette circonstance, le signe 𒋗 n'a qu'une valeur idéographique précisée par le complément phonétique (Hincks, p. 340, n° 112). Les syllabaires présentent cependant l'indication suivante :

sam ... *sam* - *su*

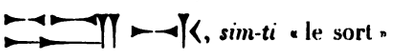
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 32.)

N° 295. *sim.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. ..... Nin. m. 

(R. ... — H. 236. — O. 117. — N. 62.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale :

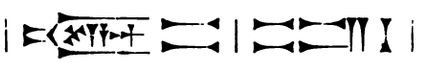
 , *sim-ti* « le sort »

, *si-im-ti*

(*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 37.)

Cette valeur est, du reste, indiquée par les tablettes de Sardanapale, où nous lisons les différentes transcriptions de l'idéogramme que nous avons cité dans le numéro précédent :

si - *i* - *mu*

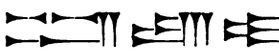


sim - *su*

ana si - mi - su

(*W. A. I.* II, pl. 18, *Rev.* l. 19, 20, 21.)

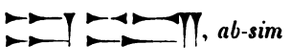
Lisez ainsi :

 , *sim-ta-at* « le sud »

(*W. A. I.* II, pl. 39, n° 1, verso, c. II, l. 3.)

, *sim-śu* « l'humidité »

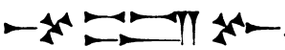
(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 163.)

 , *ab-sim* « j'ai disposé »

(Sargon, *les Fastes*, l. 165.)

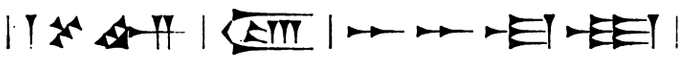
, *mu-sim* « posant »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 12.)

 , *mu-sim-bu* « glorifié »

(Sargon, *Nimr.* Layard, pl. 33, l. 12.)

Les syllabaires de Sardanapale donnent à un autre signe la valeur de *sim*, mais ce signe, avec cette valeur, n'est pas employé dans les textes :



si - im *sim* *ḫal - ḫal - la - tu*

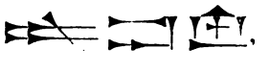
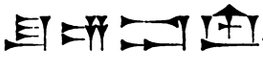
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 390.)

N° 296. *sum.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H. 217. — O. 118. — N. 34.)

Comparez :

 , *sum-du-lu*  , *su-un-du-lu*

(Sam. H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 22. — Nabuch. *W. A. I.* II, pl. 57, c. VIII, l. 12, 35.)

, *sum-ki-ra* « confond »

(Sargon, *Prière à Nisroch*, O. *E. M.* p. 339.)

, *sum-ma* « la désolation »

(Sam. H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 21.)

, *sum-ma-nu* « la graisse »

(*summanu sa alap* « la graisse de bœuf »)

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 29, *Obv.*)

, *u-se-ṣa-as-suv* « j'ai fait sortir »

(Sargon, *les Fastes*, l. 81.)

, *id-de-suv-va* « il se soumit »

(Sargon, *les Fastes*, l. 112.)

Le signe paraît avoir la valeur de *san*, qui lui est imposée par la lecture du passage suivant :

, *u-san-ḳi-tu* « j'ai soumis »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 41.)

La variante donne, il est vrai, *u-sik-ni-su*, mais les deux verbes ont la même signification; on lit, du reste, partout ailleurs *u-sam-ḳi-tu*.

Lisez cependant :

, *mu-sam-ma* « exaucé (?) »

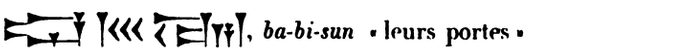
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 16.)

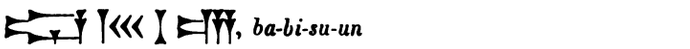
N° 297. *sun.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

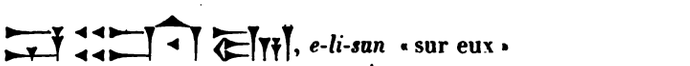
(R. 162. — H. 211. — O. 217. — N. 89.)

Comparez les différentes formes du pronom suffixe masculin de la troisième personne, par exemple dans les revers de plaques à Khorsabad :

 , *ba-bi-sun* « leurs portes »

 , *ba-bi-su-un*

(Sargon, *Revers de pl.* l. 29.)

 , *e-li-sun* « sur eux »

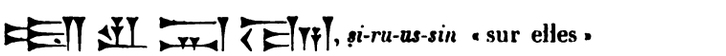
(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 16, l. 102.)

Lisez ainsi :

, *sun-ḳi* « des barres d'airain (?) »

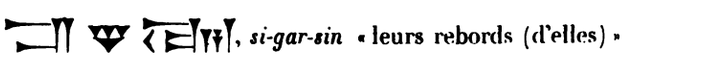
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. 11, l. 30.)

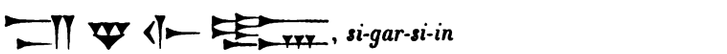
Ce signe paraît également avoir la valeur de *sin*, mais seulement lorsqu'il remplace le suffixe de la troisième personne au féminin. Comparez par exemple :

 , *ṣi-ru-us-sin* « sur elles »

, *ṣi-ru-us-si-in*

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40. — *Ibid.* pl. 47, l. 78.)

 , *si-gar-sin* « leurs rebords (d'elles) »

 , *si-gar-si-in*

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 52. — *Ibid.* l. 87.)

N° 298. *saś.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 104. — H. 96. — O. 72. — N. 88.)

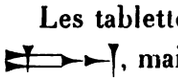
Comparez, dans des passages identiques ou parallèles, les deux formes :

, *i-saś-ri-ḫa* « j'ai remarqué »

(Sargon, *les Fastes*, l. 119.)

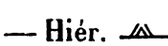
, *i-sa-aś-ri-ḫa*

(Sargon, *les Fastes*, l. 127.)

Les tablettes de Sardanapale indiquent cette valeur pour le signe  , mais elle n'a pas d'application dans les textes. Nous lisons en effet :

sa - za *saz* *sa* . . . . .

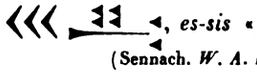
(*W. A. I.* II, pl. 27, *Rev.* l. 17.)

N° 299. *siś.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

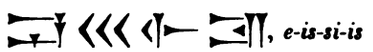
Nin. arch. Nin. m.

(R. 244. — H. 44. — O. 220. — N. 75.)

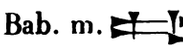
La valeur de ce caractère est *sis*, ainsi que nous l'établirons plus loin. Comparez, du reste, les deux formes fréquentes de la même expression dans les inscriptions des Briques de Sennachérib et d'Assarhaddon :

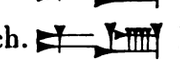
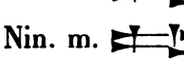
 , *es-sis* « j'ai fondé »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 6, n° 8 b; Assarh. *W. A. I.* I, pl. 48, l. 8 et 9.)

, *e-si-sa*  , *e-is-si-is*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 58, c. VII, l. 32; pl. 51, c. I, l. 19.)

N° 300. *sap.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 142. — H. 206. — O. 216. — N. 73.)

Nous avons déjà noté la différence qui existe entre ce caractère et celui qui se trouve dans le nom de Sébéchus, que nous avons, en effet, cité dans notre liste :

Sab-'-e (166)

et qui doit être lu plus exactement *Sibe* (*supra*, p. 198, n° 212).

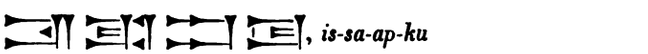
Cette différence est établie par la comparaison des mêmes expressions dans des passages identiques ou parallèles, et surtout par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

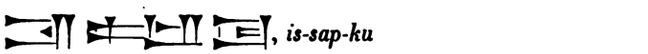
sa - ap *sap* *sab - bu*

sa - ap *sap* *sa - ra - mu*

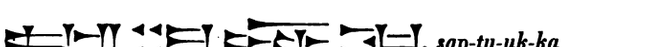
(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 350, 351.)

Comparez, dans les passages identiques, les variantes :

 *is-sa-ap-ku*

 *is-sap-ku*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. I, l. 15.)

 *sap-tu-uk-ka*

sa-ap-tu-uk-ka

(Nabuch. *W. A. I.* I, *ibid.* l. 21.)

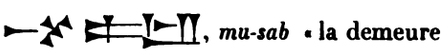
Lisez ainsi :

u-sab-la « j'ai fait porter »

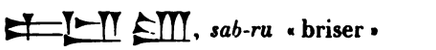
(Sargon, *les Fastes*, l. 113.)

, *mu-sap-pi-iḫ* « celui qui ajoute »

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 27.)

 , *mu-sab* « la demeure »

(Sargon, *Revers de pl.* l. 27 et *passim.*)

 , *sab-ru* « briser »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 97, *Syll.*)

, *sap-tav* « la lèvre » héb. שפה

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 33.)

, *sap-pa-ru* « le bouc »

(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 6.)

, *sap-ṣu-ti* « le pervers »

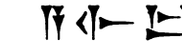
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 68, 89.)

N° 301. *sip.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

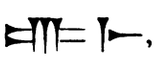
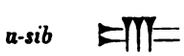
Nin. arch. Nin. m.

(R. 85. — H. 64. — O. 53. — N. 55.)

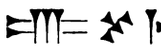
Comparez les différentes formes dérivées de la racine אשב, héb. ישב « habiter » :

, *a-sib*  , *a-si-ib*

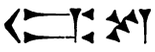
(Sargon, *les Fastes*, l. 24; *Pavés*, pl. 19, l. 15 et *passim.*)

 , *u-sib*  , *u-si-bu*

(Sargon, *ibid.* l. 89 et *passim.*)

 , *u-se-sib*

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 45, c. II, l. 5.)

 , *ul-te-sib*

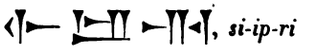
(Darius, N. R. l. 25.)

Le Dr Hincks prétendait que ce signe ne se trouvait, avec cette valeur, que dans les dérivés de la racine שפר. Cependant nous lisons ainsi :

, *sip-ri* « la splendeur » (état emph. de *sipar*)

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 29, c. 1, l. 32.)

et nous en trouvons la confirmation dans le passage suivant :

 , *si-ip-ri*

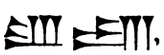
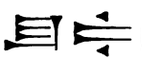
(Sargon, *Taur.* a, Botta, pl. 43, l. 108.)

N° 302. *sup.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 107. — H. 91. — O. 68. — N. 83.)

Cette valeur résulte de la comparaison des passages identiques :

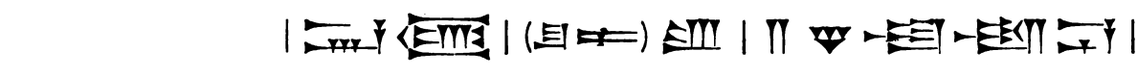
 , *sub-ta*  , *su-ub-ta* « la demeure »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 34.)

, *sub-tav*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 189.)

Elle est, du reste, plusieurs fois indiquée dans les tablettes de Sardanapale, où nous trouvons :



sup *parasu sa* *tu* - *li* - *e*

(*W. A. I.* II, pl. 28, l. 68.)

et ailleurs :

sub *su - ub* *ba lapatav sa a - . . .*

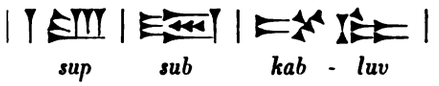
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 42.)

Lisez ainsi, avec la double valeur du signe polyphone :

sup-ru-us « l'étendue »

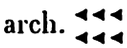
(Sargon, *les Fastes*, l. 139.)

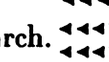
Les syllabaires semblent donner également la valeur de *sup* à un autre signe; cette valeur, il est vrai, est indiquée par celle que nous venons de constater, mais ce nouveau signe ne figure pas, avec cette valeur, dans les textes :



sup *sub* *kab - luv*

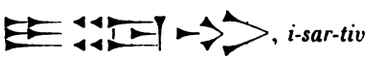
(*W. A. I.* II, pl. 1, c. II, l. 87.)

N° 303. *sar.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch.  Nin. m.

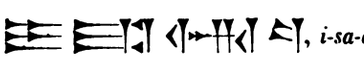
(R. 140. — H. 155. — O. 123. — N. 86.)

Comparez, dans des passages identiques ou parallèles, les expressions identiques :



i-sar-tiv « la justice »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 60.)



i-sa-ar-tav

(*Id. Borsip. W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 14.)

Comparez les différentes transcriptions de l'idéogramme royal :

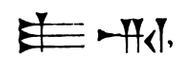
sar, sar-ru, sa-ar-ri « le roi »

(Artaxer. à *Suse*, Oppert, *Comment. de K.* p. 271.)

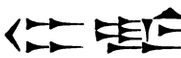
, *mu-sar-bu sar-ru-tav* « qui fait grandir le royaume »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 17.)

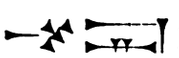
Lisez ainsi :

, *u-sar*  , *as-ri* « le lieu »

(Sargon, *les Fastes*, l. 57, 59, 99.)

 , *mi-sar* « la justice »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 42.)

 , *mu-us-te-sar* « celui qui dirige »

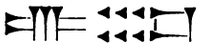
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 1.)

, *mu-sar-ri-ḫat* « celle qui est arbitre »

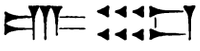
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 14.)

, *lu-sar-di* « j'ai jonché »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 80.)

 , *u-sar-mi* « j'ai échangé »

(Sargon, *les Fastes*, l. 139.)

 , *u-sar-kis* « j'ai exigé des tributs »

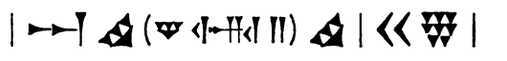
(Sargon, *les Fastes*, l. 139.)

Les syllabaires donnent un autre signe qui doit avoir également la valeur de *sar*, mais ce signe ne paraît pas avec cette valeur dans les textes :

sa - ra *sar* *sa - a - ru*

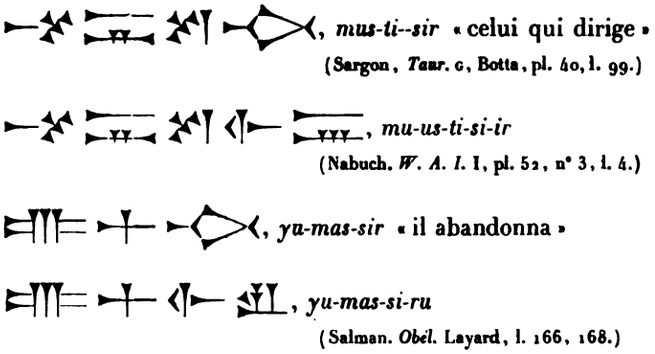
(*W. A. I.* II, pl. 11, c. 1, l. 256.)

La valeur de *sar* paraît encore attribuée à un autre caractère sans plus d'emploi dans les textes. Lisez en effet :



sa - ar *sar* *sar*

(*W. A. I.* II, pl. 55, l. 44.)

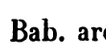
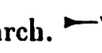


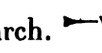
mus-ti--sir « celui qui dirige »
(Sargon, *Taur.* c, Botta, pl. 40, l. 99.)

mu-us-ti-si-ir
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 52, n° 3, l. 4.)

yu-mas-sir « il abandonna »

yu-mas-si-ru
(Salman. *Obel.* Layard, l. 166, 168.)

N° 305. *sur.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m. 

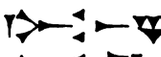
Nin. arch. Nin. m. 

(R. 141. — H. 215. — O. 219. — N. 22.)

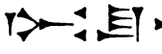
Cette valeur se trouve établie par les différentes formes du nom de l'Assyrie que nous avons citées :

As-sur, A-sur, A-su-ri (64)

Comparez les différentes formes de l'expression phonétique qui traduit l'idéogramme , dont les variantes ont été remarquées par M. Botta :

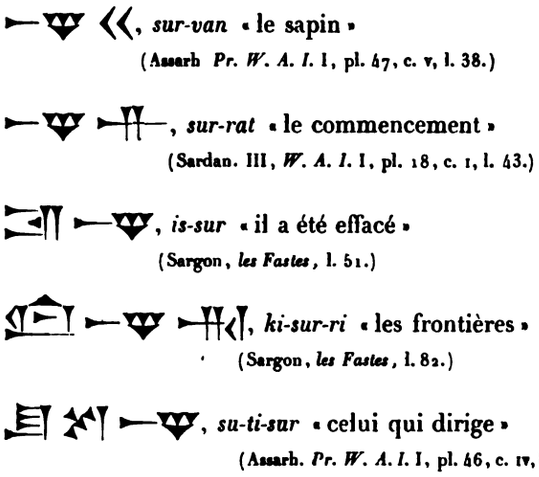


gu-sur « poutre »



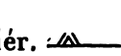
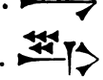
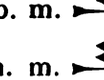
gu-su-ri (au pluriel)
(Sargon, Botta, *passim.*)

Lisez ainsi :

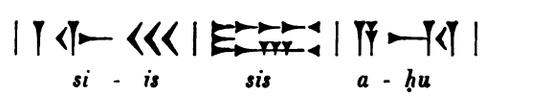


N° 306. *sas.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch. Nin. m.
(R. 163. — H. 210. — O. 200. — N. 120.)

Cette valeur a été donnée dubitativement par Sir H. Rawlinson, mais elle ne paraît pas avoir été justifiée par la suite.

N° 307. *sis.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.
Nin. arch.  Nin. m. 
(R. 264. — H. 44. — O. 220. — N. 75.)

Cette valeur est établie par les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :



(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 276.)

(Sargon, les Annales, l. 120.)

, *li-sis-si-su* « qu'il l'enchaîne »

(*Caillou de Mich. W. A. I.* I, pl. 70, c. III, l. 14.

N° 308. *sus.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. . . . — H . . . — O. 221. — N. . . .)

Cette valeur paraît résulter d'un fragment des syllabaires de Sardanapale, mais elle n'a pas son application dans les textes.

N° 309. *sus.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 99. — H. 1. — O. 157. — N. 90.)

Cette valeur est incertaine et ne repose pas sur des décompositions assez rigoureuses pour les noter ici.

N° 310. *sat.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 43. — H. 113. — O. 134. — N. 98.)

Cette valeur est indiquée par les différentes formes du nom d'Artaxerxès que nous avons cité dans notre liste :

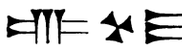
Ar-tak-sat-šu (13)

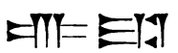
Elle résulte également des syllabaires de Sardanapale :

sa - at sat ku - u - ruv

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 519.)

Enfin cette valeur est établie par la comparaison des passages identiques ou parallèles des textes :

 , *u-sat-ma-am-ma*

 , *u-sa-at-ma-am-ma*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. I, l. 20.)

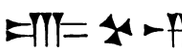
, *ki-sad* « la rive » , *ki-sa-du*

(Sargon, *les Fastes*, l. 22 ; *Pavés* Botta, pl. 9, l. 28 et *passim*.

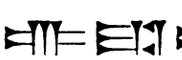
, *nap-sat* « l'âme, la vie »

, *na-pas-ti* , *nap-sa-ā-ti*

(Sargon, *passim*)

 , *u-sat-ri-za* « j'ai disposé »

(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 47, c. V, l. 37.)

 , *u-sa-at-ri-iz*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l 10.)

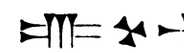
Lisez ainsi :

, *lu-sad-mi-ḫu* « qu'il se charge »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. I, l. 51.)

, *na-sad-di* « la grande épouse aimée »

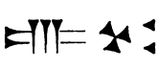
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 35.)

 , *u-sat-ri-ik* « j'ai monté »

(Sargon, *Taur.* G. Botta, pl. 41, l. 65.)

, *mu-rap-pi-sat* « celle c

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 43

 , *u-sad-li-mu* « ils ont c

(Sargon, *les Fastes*, l. 4.)

, *u-sat-bu* « j'ai fait faire »

(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 16 l

, *u-sad-gi-la* « j'ai confi

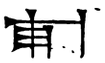
(Sargon, *les Fastes*, l. 117, 121

, *i-sad-da-ru* « ils ont expulsé

(*Caillou de Mich. W. A. I.* 1, pl

, *ta-sat-ṭi-ri* « elle a écri

(Inscr. commerc. *passim.*)

N° 311. *sit.* — Hiér. . . . . Bab. arch. 

Nin. arch.

(R. 132. — H. 65. -

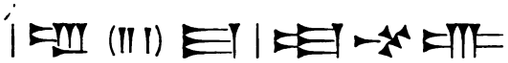
Cette valeur est établie par les syllabaires de Sardar

si - ti *sit* *mi - nu - tu*

(*W. A. I.* II, pl. 2

et par les tablettes philologiques :

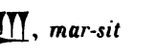
si - it *sit* *a - sit - tav'*



sit *si - it* *ma* *at - mu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 48,

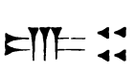
Cette valeur est encore établie par les variantes des textes identiques dans lesquels nous trouvons :

, *mar-sit*  , *mar-si-it*

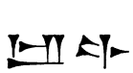
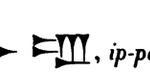
(Sardan. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 11.)

, *ki-sit-ti* , *ki-si-it-ti* « la prise »

(Sardan. *W. A. I.* I, pl. 13, c. VII, l. 3; pl. 16, c. VIII, l. 8.)

 , *u-sar-sid* , *u-sar-si-du*

(Sargon, *Revers de pl.* l. 35; *Taur.* c. l. 91.)

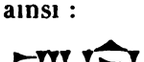
 , *ip-par-sid*  , *ip-par-si-du*

(Darius, *Bisit.* l. 7, 26.)

, *i-sit* , *i-si-it* « fondation »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l. 1; pl. 57, c. VII, l. 52.)

Lisez ainsi :

 , *sit-ku-nu* « l'établissement »

(Sargon, *les Fastes*, l. 144, 145.)

, *sit-ḳu-lu* « égaler »

(*Tablette des équinoxes*, *W. A. I.* III, pl. 51, nos 1 et 2, l. 3.)

, *sit-lu-tis* « comme un empereur »

(Sargon, *les Fastes*, l. 74.)

, *ku-sit* « la prise »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 9.)

, *ti-ni-sit* « l'humanité »

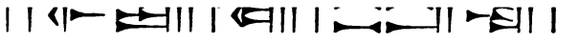
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9-16 et *passim*.)

, *mu-sit-ti* « la domination »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 25.)

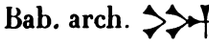
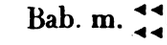
, *mu-pas-siṭ-ṭu* « dépouillant » (פשט)

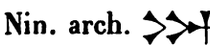
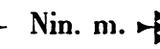
(Sargon, *Plaques de Kh.* O. *E. M.* p. 345.)



si - ta· sil sim - ú

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 367.)

N° 312. *sul.* — Hiér. Bab. arch.  Bab. m. 

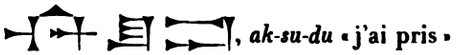
Nin. arch.  Nin. m. 

(R. 144. — H. 209. — O. 215. — N. 100.)

Comparez les variantes de la grande inscription de Sardanapale III :

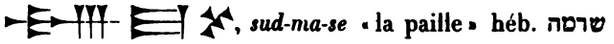
, *ik-sud* , *ik-su-da* « il a pris »

(*W. A. I.* I, pl. 16, c. 1, l. 39.)

, *ak-sud*  , *ak-su-du* « j'ai pris »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 93.)

Lisez ainsi :

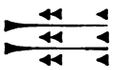
 , *sud-ma-se* « la paille » héb. שרמה

Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 93.)

ת

ב	*tab*		*tib*		*tab*	〃
ג	*tag*		*tig*		*tag*	
ד	*tad*	〃	*tid*	〃	*tud*	〃
ז	*taz*		*tiz*	〃	*tuz*	
ח	*taḥ*		*tiḥ*	〃	*tuḥ*	〃
ט	*taṭ*	〃	*tiṭ*	〃	*tuṭ*	〃
כ	*tak*		*tik*		*tuk*	
ל	*tal*		*til*		*tul*	
מ	*tam*		*tim*		*tum*	
נ	*tan*		*tin*		*tun*	
ס	*taś*		*tiś*	〃	*tuś*	
פ	*tap*		*tip*		*tup*	〃
צ	*taṣ*		*tiṣ*	〃	*tuṣ*	
ק	*taḳ*		*tiḳ*		*tuḳ*	
ר	*tar*		*tir*		*tur*	
ש	*tas*		*tis*		*tus*	
ת	*tat*	〃	*tit*	〃	*tut*	〃

Le nombre des articulations complexes qui dépendent du ת initial, et dont les représentants ont été reconnus, est de trente-cinq, qui sont rendues par vingt-trois caractères. Leur valeur a été constatée ainsi qu'il suit :

N° 313. *taḥ.* — Hiér. . . . Bab. arch.  Bab. n

Nin. arch. Nin. n

(R. 57. — H. 219. — O

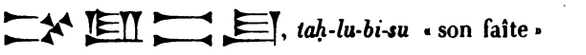
Cette valeur est indiquée par le dépouillement des des inscriptions trilingues :

Si-tir-an-taḥ-ma (27)

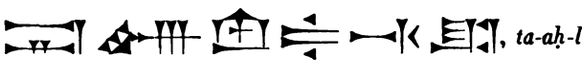
Comparez, dans les transcriptions scythiques, les diffé des noms :

Ar-taḥ-sa-ik-as-sa, Ar-ta-'-ḫa-sa-at-šu (13)
Si-is-sa-in-taḥ-ma, Si-it-ra-an-taḥ-ma (27)
Taḥ-mas-ba-da (95)

Comparez, dans les textes assyriens identiques ou différentes formes de la même expression :

 , *taḥ-lu-bi-su* « son faîte »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VII

 , *ta-aḥ-l*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51,

Lisez ainsi :

, *mun-taḥ-ši-su* « se

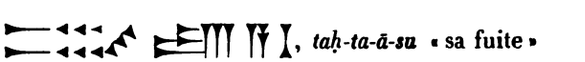
(Sargon, *les Fastes*, l. 23.)

, *am-taḥ-ḫar* « j'ai impos

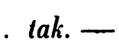
(Salman. *Obél.* Layard, pl. 92, l.

, *mul-taḥ-ṭu* « le repos »

(Sargon, *les Fastes*, l. 131.)

 , *taḥ-ta-ā-su* « sa fuite »

(Sargon, *les Fastes*, l. 121.)

N° 314. *tak.* — Hiér. . . . . Bab. arch.  Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

(R. 47. — H. 217. — O. 118. — N. 34.)

Cette valeur est assurée par les différentes formes du nom d'Artaxerxès que nous avons cité :

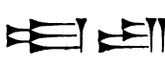
Ar-tak-sat-šu, Ar-ta-ak..... (13)

Elle est confirmée par la comparaison des différentes formes de la même expression, dans des passages identiques ou parallèles.

Comparez :

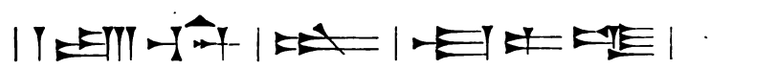
, *it-tak-lu* « il s'était confié »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 43.)

 , *at-ta-kil*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 44.)

Elle résulte du dépouillement des syllabaires de Sardanapale, où nous trouvons :



ta - ak *tak* *la - pa - tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 48; B. pl. 41, c. 1, l. 44.)

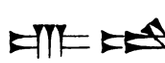
Lisez ainsi :

, *tak-ki-ra-an-ni* « elle se révolta contre moi »

(Darius, *Bisit.* l. 68.)

, *tak-su-da* « il a conquis »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 44.)

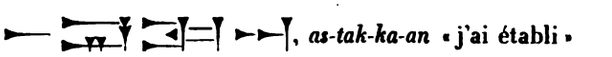
 , *u-tak-kin* « j'ai rétabli »

(Sargon, *les Fastes*, l. 121.)

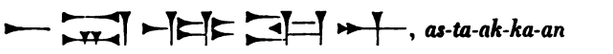
u - tak - kal *takal* *u - tak - ki - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 124.)

Les inscriptions permettent également d'attribuer la valeur de *tak* à un signe auquel nous avons déjà reconnu la valeur de *dak* (voyez *dak*, n° 43, p. 62). Nous trouvons en effet dans les variantes de la grande inscription de Nabuchodonosor :



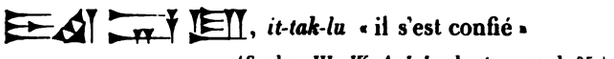
as-tak-ka-an « j'ai établi »



as-ta-ak-ka-an

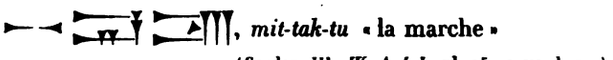
(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. I, l. 18.)

On lit ainsi :



it-tak-lu « il s'est confié »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 24, c. III, l. 35.)



mit-tak-tu « la marche »

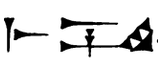
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 25, c. III, l. 72.)

N° 315. *tik.* — Hiér. .... Bab. arch. ..... Bab. m.

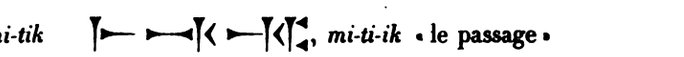
Nin. arch. Nin. m.

(R. 51. — H 218. — O. 149. — N. 66.)

Comparez, dans les variantes du prisme de Tiglat-Piléser, les deux formes de la même expression :



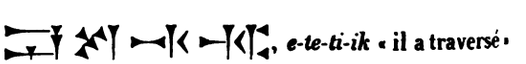
mi-tik



mi-ti-ik « le passage »

(*W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 44.)

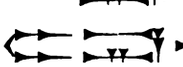
e-te-tik



e-te-ti-ik « il a traversé »

(*W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 47.)

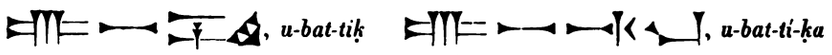
Ce signe change avec , *tak*, par exemple dans le groupe



me-tak-ti

(Samas H. *W. A. I.* I, pl. 31, c. IV, l. 27.)

Comparez encore, dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III et dans les inscriptions de Sargon :


u-bat-tiḳ *u-bat-tí-ḳa*

(*W. A. I.* pl. 19, l. 117. — Sargon, *les Fastes*, l. 128.)

N° 316. *tak.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 48. — H. 107. — O. 150. — N. 92.)

Cette valeur est indiquée dans les noms propres des inscriptions trilingues dont nous avons donné la transcription :

Ka-at-pa-tuk-ka (68)

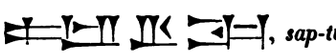
Elle résulte des syllabaires de Sardanapale, dans lesquels on lit :

tu - *uk* *ṭuk* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 267.)

Elle est encore confirmée par les variantes des inscriptions qui nous donnent les deux formes de la même expression dans des passages identiques :

sa-ap-tu-ka « avec ton concours »

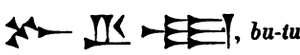

sap-tuk-ka

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 2, c. II, l. 21.)

Lisez ainsi :

tuk-ma-ti « les opposants »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 1, 6.)


bu-tuk-tu « le tunnel »

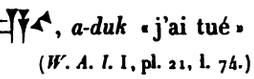
(Sargon, *les Fastes*, l. 128.)

Ce signe substitue le signe précédent, par exemple dans les variantes de l'inscription de Nimroud :

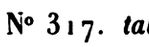
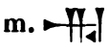
, *tuk-li-ya* , *tik-li-ya*

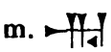
(Salman. Layard, pl. 5, l. 19.)

Il permute également avec le signe *duk* dans les variantes de la grande inscription de Sardanapale III :

, *a-tuk*  , *a-duk* « j'ai tué »

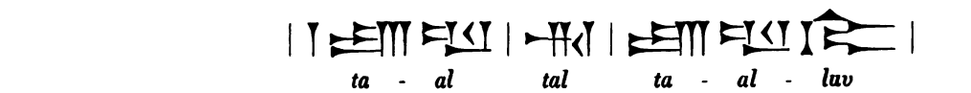
(*W. A. I.* I, pl. 21, l. 74.)

N° 317. *tal.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m. 

(R. 106. — H. 89. — O. 67. — N. 82.)

Cette valeur est donnée par les syllabaires de Sardanapale :



ta - al *tal* *ta - al - luv*

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 68a.)

Lisez ainsi :

, *ku-tal-li* « la muraille » héb. כתל

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 32, c. VI, l. 28.)

Lisez également les dérivés de la racine הלך, héb. יָלַךְ « aller » :

, *it-tal-lak*

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 8.)

, *it-tal-ku* (perse *asiyava*)

(Darius, *Bisit.* l. 16, 50.)

, *it-tal-la-ku*

(Sardan. II, Layard, pl. 2, l. 5. *W. A. I.* I, l. 22.)

Les syllabaires donnent encore la valeur de *tal* à un autre signe dont on trouve aussi l'emploi dans les textes :

ta - al *tal* *gi - il - ta - nu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 563.)

On lit en effet :

, *tal-lik* « tu as été »

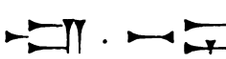
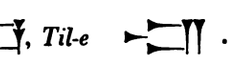
(*W. A. I.* II, pl. 16, l. 14.)

N° 318. *til.* — Hiér. — Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

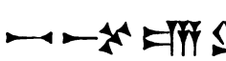
(R. 84. — H. 17. — O. 50. — N. 27.)

Comparez, dans une liste de cités assyriennes, sur les tablettes de Sardanapale, les deux formes du nom de la même ville :

 , *Til-e*  , *Til-li-e*

(*W. A. I.* II, pl. 52. *Obv.* l. 44, *Rev.* l. 1.)

Comparez encore les deux noms de localités :

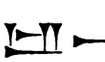
 , *Til-mu-un* , *Dil-mun*

(F. Lenormant, *Essai*, p. 123.)

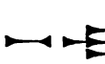
Lisez ainsi :

, *ul-til* « j'ai élevé »

(Sargon, *Revers de pl.* l. 36.)

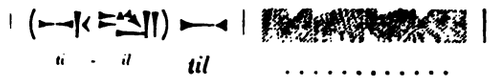
 , *ib-til-lu* « il a administré »

(Sargon, *les Fastes*, l. 136.)

 , *til-la-a* « la fin »

(*Caillou de Mich. W. A. I.* I, pl. 17, c 1, l. 71.)

Cette valeur, du reste, est ainsi indiquée dans les tablettes de Sardanapale :



(*W. A. I.* II, pl. 29, l. 21, n° 6.)

N° 319. *tul.* — Hiér. .... Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

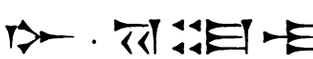
(R. 203. — H. 221. — O. 156. — N. 107.)

Nous avons constaté la présence de ce signe, avec cette valeur, dans le nom de la ville de « Telassar » :

Tul-as-su-ri (197)

Lisez ainsi, en le rapprochant du féminin :

, *ba-tul* « jeune homme »

 , *ba-tu-la-te* « jeune fille »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 20, c. II, l. 42.)

N° 320. *tam.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 41. — H. 112. — O. 38. — N. 20.)

Ce signe figure, avec cette valeur, particulièrement à la fin des mots, comme les deux suivants, du reste, où il est appelé par l'emploi de la mimmation; mais comme ce signe a également la valeur de *ut*, il est quelquefois difficile de savoir *a priori* laquelle des deux valeurs lui convient. Ainsi, dans le groupe , on lira *sar-ru-ut* ou *sar-ru-tav*, parce que la valeur de *ut* peut être appelée, dans le premier cas, par la voyelle de la syllabe précédente; mais il n'y aura pas

d'indécision si la syllabe ne comporte pas la même vocalisation, par exemple dans le nom de « Gumatès », que nous lisons :

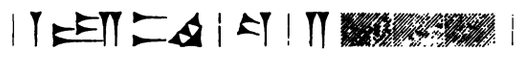
Gu-ma-tav et non pas *Gu-ma-ut* (19)

Lisez ainsi :

U-vi-is-da-a-tav (28) *Ni-din-tav-bil* (22)

Ṣa-ri-ip-tav (212)

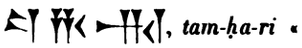
Les syllabaires de Sardanapale établissent du reste cette valeur :



ta - *am* *tam* .....

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. 1, l. 434.)

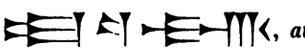
Lisez ainsi :

 , *tam-ḥa-ri* « la guerre »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 50.)

, *tam-ma-ri* « tu vois » perse *vainâhy*

(Darius, *Bisit.* l. 106.)

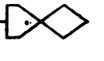
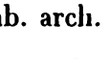
 , *at-tam-mus* « je suis parti »

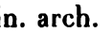
(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 22, c. II, l. 88.)

Le kal est fréquent :

, *at-tu-mus*

(*Id. ibid.* l. 92 et *passim.*)

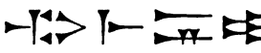
N° 321. *tim.* — Hiér.  Bab. arch.  Bab. m.

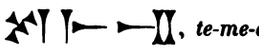
Nin. arch.  Nin. m.

(R. 45. — H. 114. — O. 106. — N. 106.)

Comparez, dans les variantes de la grande inscription de Tiglat-

Piléser, les deux formes qui suffisent pour établir cette valeur dans le corps des mots :

 , *tem-me-ni-ya*

 , *te-me-en*

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. VIII, l. 56 et 63.)

N° 322. *tam.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

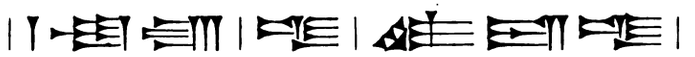
Nin. arch. Nin. m.

(R. 42. — H. 115. — O. 107. — N. 105.)

Ce signe figure, avec cette valeur, dans les noms propres que nous avons cités :

Gu-ma-tuv (19) *Ni-din-tuv-bel* (22)
U-vi-is-da-a-tuv (28)

Elle résulte du dépouillement des syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :



tu - um *tum* *ḫar - da - tuv*

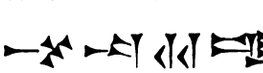
(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 139.)

Ce signe alterne à la fin des mots avec les articulations *ta*, *ti*, *tu* pour exprimer la mimmation. Lisez ainsi :

, *kal-ba-tuv* « la chienne »

, *ni-is-tuv* « la femelle »

, *a-lit-tuv* « celle qui a des petits »

 , *mu-na-sik-tuv* « celle qui mord »

, *na-kar-tuv* « celle qui n'obéit pas »

(*W. A. I.* II, pl. 6, c. 1, *Obv.* l. 30-34.)

Les syllabaires donnent encore à un autre caractère la valeur de *tam*, mais il est d'un emploi plus restreint dans les textes :

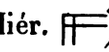
tu - um *tam* *ba - ba - lum*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. 1, l. 258.)

Nous croyons toutefois rencontrer ce caractère dans un groupe des inscriptions de Khorsabad que nous lisons alors :

, *ak-tum-ma* « j'ai maculé » (כתם)

(Sargon, *les Fastes*, l. 73.)

N° 323. *tan.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 56. — H. 146. — O. 135. — N. 46.)

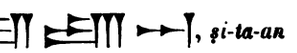
Comparez les deux formes de la même expression qui traduisent le même monogramme :

, *gi-il-tan*

, *gi-il-ta-nu-u*

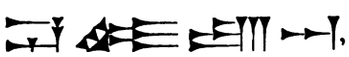
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 564.)

Comparez, dans les passages identiques des inscriptions de Khorsabad, les deux expressions :

, *ṣi-tan*  , *ṣi-ta-an*

(*Tables votives*, l. 3; O. *E. M.* p. 345.)

, *e-bir-tan*

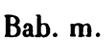
 , *e-bir-ta-an* « le passage »

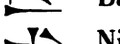
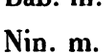
(Layard, *Stand.* pl. 5, l. 21.)

Lisez ainsi :

tur-tan *tur-ta-nu* « le tartan »

(Salman. *Obél.* l. 142, 160.)

N° 324. *tin.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch.  Nin. m. 

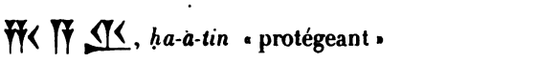
(R. 223. — H. 21. — O. 152. — N. 132.)

Cette valeur est fournie par les syllabaires de Sardanapale, où nous voyons :

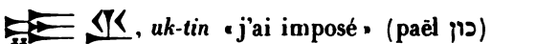
ti - in *tin* *ba - la - ṭu*

(*W. A. I.* II, pl. 1, c. III, l. 152.)

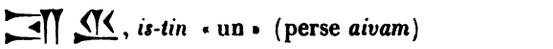
Lisez ainsi :


ḫa-à-tin « protégeant »

(Sargon, *Baril*, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 4.)


uk-tin « j'ai imposé » (paël כּוּן)

(Sargon, *les Fastes*, l. 67.)


is-tin « un » (perse *aivam*)

(Xerxès, *Inscr.* E de Persép.)

N° 325. *tun.* — Hiér. . . . . Bab. arch. . . . . Bab. m.

Nin. arch. . . . . Nin. m.

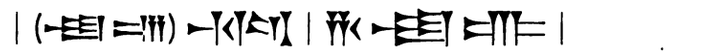
(R. . . . — H . . . — O. 213. — N 20.)

Cette valeur est indiquée dans les syllabaires, mais elle ne paraît pas avoir son application dans les textes. Nous trouvons en effet, d'abord :

tu - un *tun* *ḫa - su - u*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 272.)

et ailleurs dans les tablettes philologiques :



tu - un *tun* *ḫa - tu - u*

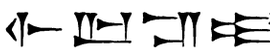
(*W. A. I.* II, pl. 27. *Rev.* n° 2, l. 52.)

N° 326. *taś*. — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 104. — H. 96. — O. 72. — N. 88.)

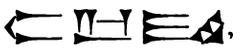
Comparez, dans la signature des tablettes de Sardanapale, les deux expressions :

 et

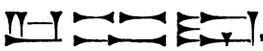
si - taś - śi - ya *si - ta - aś - śi - ya*

(*W. A. I.* II, pl. 21, 23, 33, 38, et la variante, pl. 42.)

Lisez ainsi :

 , *lit-taś-gar* « qu'il serve »

(Sargon, *les Fastes*, l. 188.)

 , *taś-ḳu-ra* « tu as consacré »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 27.)

N° 327. *tuś*. — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 15. — H. 53. — O. 19. — N. 44.)

Cette valeur est assez douteuse; comparez cependant les deux formes :

, *tuś-mi-i* , *taś-mi*

(Sargon, *les Fastes*, l. 129.) (Sargon, *Salle VIII*, Botta, pl. 133, l. 4.)

N° 328. *tap.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 58. — H. 216. — O. 151. — N. 30.)

Cette valeur nous est donnée dans les syllabaires de Sardanapale, où nous lisons :

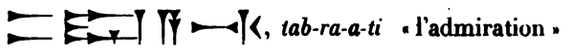
ta - ap *tap* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. 1, l. 200.)

ta - ap *tap* . . . . . *bu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, c. III, l. 547.)

Comparez, dans des passages identiques ou parallèles, les expressions :

 , *tab-ra-a-ti* « l'admiration »

(Sargon, *les Fastes*, l. 165.)

, *ta-ab-ra-a-ti*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 54, c. III, l. 63.)

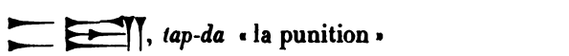
, *as-tap-pa-ka* « j'ai versé »

(Layard, pl. 61, l. 29.)

, *as-ta-ap-pa-ka*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 56, c. VI, l. 50.)

Lisez ainsi :

 , *tap-da* « la punition »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 78.)

, *tab-ba-nu-u-tu* « l'œuvre »

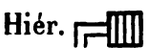
(Xerxès, *Inscript.* D, l. 13.)

, *lis-tab-ru* « qu'ils perpétuent »

(Sargon, *les Fastes*, l. 190.)

, *mu-tab-bi-lu-ut* « ceux qui gouvernent »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 15.)

N° 329. *tip.* — Hiér.  Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

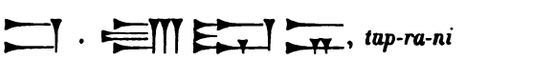
(R. 10. — H. 31. — O. 57. — N. 35.)

Ce signe paraît avoir plutôt la valeur de *tup*, ainsi que cela résulte des tablettes de Sardanapale :

tup

(*W. A. I.* II, pl. 25, l. 25, *Rev.*)

On lit ainsi cette forme, qui alterne souvent avec *daprani* :

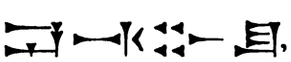
 , *tup-ra-ni*

(Sargon, *Inscr. de Nimroud*, l. 13.)

Le signe qui a plus constamment la valeur de *tip* est celui-ci : . Comparez les différentes expressions :

, *e-tib-bu-sa* « j'ai fait faire » (iphtaal)

(Sargon, *les Fastes*, l. 7.)

 , *e-ti-bu-su* (ipteal)

(Darius, *Bisit.* l. 25.)

, *e-tib-bi-ra* « j'ai franchi »

(Sargon, *les Fastes*, l. 15)

, *e-ti-ib-bi-ra*

Sargon, *Annales*, Botta, pl 79, l. 6.)

N° 330. *tar.* — Hiér. . . . . Bab. arch. I

Nin. arch. I

(R. 46. — H. 152. —

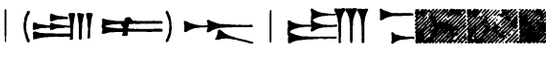
Cette valeur résulte du dépouillement des noms pr
avons cités :

U-va-ki-is-tar (14)	*Ba-ah-tar* (53)
Is-tar, Is-ta-ri (148)	*Tar-ku-u* (168)

C'est également la valeur qui résulte, pour ce sig
lement des transcriptions scythiques :

Va-ak-is-tar-ra (14)	*Sa-at-ta-ri-ud-da* (15)
Ku-un-tar-ru-us (84)	*Uk-ba-ta-ra-an-ma* (1

Elle est, du reste, indiquée dans les tablettes de S
nous lisons :

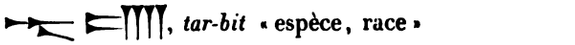


(*W. A. I.* II,

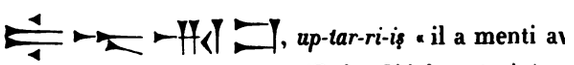
Comparez, dans les inscriptions de Nabuchodon
expressions identiques :

(*W. A. I.* I, pl. 51, n°. 2, c.

Lisez ainsi :



(Assarh. *Pr. W. A. I.* I, pl. 46,



(Darius, *Bisit.* l. 90 et suiv.)

, *lit-tar-ru-ni* « ils apportèrent »

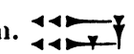
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. II, l. 96.)

, *at-tar-da* « je descendis »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 25, c. III, l. 100.)

, *mul-tar-ḫi* « le vainqueur »

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 26, c. III, l. 116.)

N° 331. *tir.* — Hiér. . . . . Bab. arch. Bab. m. 

Nin. arch. Nin. m.

(R. 50. — H. 213. — O. 154. —N. 103.)

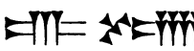
Cette valeur est établie par la comparaison des différentes manières de transcrire la même articulation dans les inscriptions trilingues :

Si-it-ra-an-taḫ-ma et *Si-tir-un-taḫ-mu* (27)

et dans les inscriptions susiennes :

Ku-tir-naḫ-ḫu-un-ti et *Kudur-na-ḫu-un-di* (257)

Comparez les variantes du prisme de Tiglat-Piléser :

 , *u-tir* , *u-ti-ir* « j'ai rétabli »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 13, c. V, l. 53.)

et dans les inscriptions de Khorsabad les différentes formes du même verbe :

, *u-tir-ra*

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41, l. 36; pl. 36, l. 21.)

Lisez ainsi :

, *ip-pa-tir* « il était percé »

(Sargon, *Inscr. de Nimroud*, Layard, pl. 33, l. 15.)

, *ki-tir-ri* « la frise (?) »

(Nabuch. *Bors. W. A. I.* 1, pl. 51, n° 1, c. 1

, *iś-ta-tir-ra-nu*

(*Inscr. des Séleucides*, Lenormant, *E*

N° 332. *tur.* — Hiér. Bab. arch. I

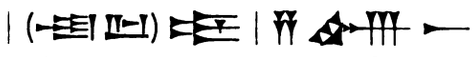
Nin. arch. N

(R. 49. — H. 124. —

Cette valeur est indiquée par les transcriptions médo-noms que nous lisons :

Nab-ku-tur-ri-ṣir (17)	*Da-tar-si-is* (31)
Ba-ik-tur-ri-is (53)	*Tur-ra-u-va* (113)

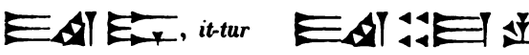
Les tablettes de Sardanapale donnent :



tu - ur *tur* *za* - *aḫ* - *rav*

(*W. A. I.* II, p

Comparez, dans les inscriptions trilingues, les deux même expression :

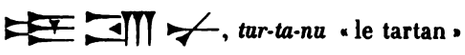
 , *it-tur*

(Darius, *I*

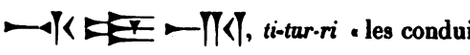
, *at-tur*

(Darius, *Bisit.* l. 5, pers. *aham*;

Lisez ainsi :

 , *tur-ta-nu* « le tartan »

(Salman. *Obél.* Layard, pl. 95, l.

 , *ti-tur-ri* « les conduits »

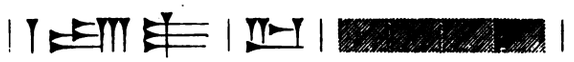
(Sargon, *les Fastes*, l. 110.)

N° 333. *tas.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

Nin. arch. Nin. m.

(R. 104. — H. 96. — O. 72. — N. 88.)

Cette valeur est établie dans les syllabaires de Sardanapale, où nous trouvons :



ta - as *tas* .....

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 761.)

Lisez ainsi :

, *tas-ri-tav* « le mois *tisri* (septembre) »

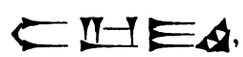
(*Tablette des mois*, Norris, *Dict.* p. 50.)

, *tas-sa-a* « tu enlèves » (נשא)

(Tablette citée par Sir H. Rawlinson, *R. A. S.* 1854, p. 209.)

, *ul-tas-pi-ru* « j'ai exalté »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 33.)

 , *lit-tas-gar* « qu'il serve »

(Sargon, *les Fastes*, l. 188.)

N° 334. *tis.* — Hiér. Bab. arch. Bab. m.

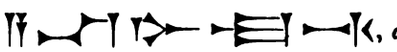
Nin. arch. Nin. m.

(R. 99. — H. 1. — O. 157. — N. 90.)

Comparez les différentes formes :

, *sal-la-tis* , *sal-la-ti-is*

(Layard, *Bell.* l. 12.)

 , *a-na-sal-la-ti*

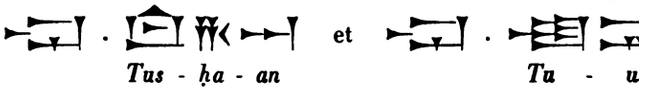
(Sargon, *les Fastes*, l. 75.)

N° 335. *tus.* — Hiér. . . . . Bab. arch. B

Nin. arch. N

(R. 15. — H. 53. —

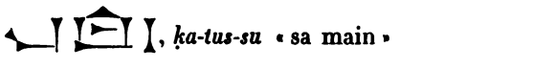
Comparez les deux formes du nom de la ville de «



Tus - ḫa - an et *Tu - u*

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 22, c. II,

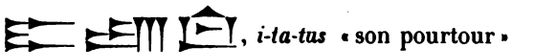
Lisez ainsi :

 , *ḳa-tus-su* « sa main »

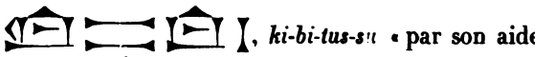
(Béloch. Layard, pl. 70, l. 3.)

, *si-ma-tus* « sa voix »

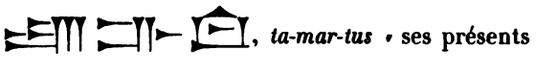
(Sargon à *Nisroch*, O. *E. M.* II,

 , *i-ta-tus* « son pourtour »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 41,

 , *ki-bi-tus-su* « par son aide

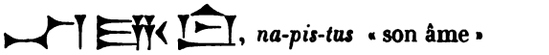
(Sargon, *les Fastes*, l. 191.)

 , *ta-mar-tus* « ses présents

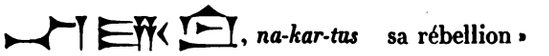
(Sargon, *Pavés*, Botta, pl. 8, l.

, *ta-mir-tus* « sa vue »

(Sargon à *Nisroch*, O. *E. M.* II,

 , *na-pis-tus* « son âme »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 37

 , *na-kar-tus* sa rébellion »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40,

Tels sont les résultats auxquels le déchiffrement des caractères anariens nous a conduit, et l'ensemble des valeurs qui paraissent acquises à la science. Le système graphique anarien comporte quatre cents caractères *environ*, dont la forme a varié suivant les temps et les localités. Parmi ces signes, on a constaté que quatre-vingts caractères servaient *habituellement* pour représenter les articulations simples de la langue assyrienne, et cent soixante et quatorze pour représenter le plus ordinairement les articulations complexes.

Les articulations simples sont toutes connues et représentées. Il n'en est pas ainsi des articulations complexes.

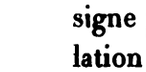
Le nombre des articulations complexes qui résultent des combinaisons possibles des dix-sept consonnes dont les articulations simples ont des représentants assyriens nous donne huit cent soixante-sept articulations. En tenant compte de la double valeur de certains caractères aux consonnes initiales, et de la double ou triple valeur de certains autres caractères aux voyelles initiales, et qui ne se prêtent ainsi qu'à une même décomposition pour deux ou plusieurs valeurs différentes, nous avons quatre cent quatre-vingt-dix-sept articulations *possibles*. Sur ce nombre, trois cent trente-cinq sont représentées par cent soixante et quatorze caractères, dont quatre-vingt-sept représentent déjà des syllabes simples.

Il reste ainsi cent soixante-deux articulations *possibles* qui n'ont pas encore de représentants constatés. Ces valeurs peuvent se trouver rendues par des caractères qui expriment des valeurs déjà connues; et, comme il existe encore un certain nombre de caractères dont la valeur est inconnue, il est permis d'espérer que l'on pourra compléter la série des signes du syllabaire assyrien, d'autant plus qu'un certain nombre d'articulations *possibles* n'ont jamais été usitées par les Assyriens. Bien qu'il soit assez difficile d'apprécier dans quelles limites il faut en tenir compte, ce fait diminue déjà les lacunes qui restent à combler.

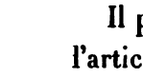
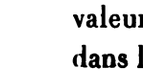
Nous devons nous rappeler que les Assyriens n'ont pas inventé leur système graphique; ils l'ont accepté d'un peuple qui ignorait leur

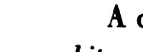
langue, et il est certain qu'ils n'ont pas trouvé, dans ce système, des représentants pour toutes les articulations simples dont ils avaient rigoureusement besoin; à plus forte raison ils n'en ont pas trouvé pour toutes les syllabes complexes. C'est encore une cause qui doit restreindre le champ de l'inconnu qui s'ouvre devant nous, sans nous permettre, il est vrai, d'affirmer que nous n'avons plus rien à découvrir sous ce rapport.

Enfin, pour ne rien négliger, nous savons que les Assyriens ont dû modifier la valeur des caractères de même qu'ils en modifiaient la forme; dès lors, si toutes les valeurs primitives n'ont pas été acceptées, il s'est introduit des valeurs nouvelles dont les inventeurs du système n'avaient peut-être pas conscience. Nous avons de hautes présomptions qu'il a dû en être ainsi.

Par exemple l'articulation *rap* ne me paraît pas représentée par le signe  d'une manière incontestable, et cependant cette articulation est fréquemment exprimée par les syllabes simples. On peut donc se demander quel est le signe qui représente la syllabe complexe.

Le signe a la valeur de *naḫ* dans les textes susiens, et il ne paraît pas se rencontrer dans les textes assyriens avec cette valeur, bien que les articulations *naḫ, niḫ, nuḫ* soient essentielles à la langue assyrienne.

Il peut se faire que le signe  ait représenté primitivement l'articulation *ka;* mais les Assyriens ont attaché à un autre signe la valeur de *ka* d'une manière constante, et le signe  est resté, dans leurs textes, avec la valeur idéographique de *babu*.

A côté de cela, le signe  , qui a la valeur idéographique de *bit,* est passé avec cette valeur phonétique dans les textes, et la valeur syllabique primitive a peut-être disparu. Il en est de même du signe qui exprime l'articulation *ram;* il en est de même de plusieurs autres.

Ces transformations n'ont pas été, sans doute, l'œuvre d'un jour ni le résultat d'un parti pris, voulu, imposé à un moment donné. Le système graphique assyrien a subi la grande loi de l'usage, qui peut

ployer aux nécessités de la langue les instruments les plus rebelles. Nous savons comment le système alphabétique, une fois découvert, s'est propagé, s'est développé, s'est adapté aux langues les plus diverses. Il poursuit, avec son admirable simplicité, les développements de sa longue vie, parce que, aux lettres primitives, chaque nation, suivant sa langue, a pu ajouter une ou plusieurs lettres; mais il n'en a pas été ainsi du système assyrien, que sa complication, du reste, condamnait à disparaître un jour : aucun signe nouveau ne semble y avoir été ajouté par ceux qui l'ont adopté.

Ce système graphique, que nous étudions depuis quelques années à peine, nous est déjà connu dans son ensemble, dans ses ressources. Nous savons qu'il était à Babylone et à Ninive l'objet des études les plus sérieuses de la part de ceux qui en faisaient un usage habituel; les monuments sur lesquels sont consignées les savantes combinaisons de cette écriture nous en donnent la preuve.

C'est d'hier que nous pénétrons tous ces mystères, et cependant nous sommes déjà en mesure de restreindre, dans les limites les plus étroites, le champ de cet inconnu si vaste au début des recherches. Nous savons ce qui nous reste à découvrir, nous savons par quels moyens et à quelles conditions nous pouvons y arriver.

REMARQUES SUR LES DOCUMENTS PHILOLOGIQUES DES ASSYRIENS.

CONFIRMATION DU DÉCHIFFREMENT DES SYLLABES SIMPLES.

NOUVELLES VALEURS.

A.

RÉSULTAT DU DÉCHIFFREMENT DES SYLLABAIRES ASSYRIENS.

Nous avons souvent invoqué, dans ce chapitre, les documents philologiques qui émanent des Assyriens eux-mêmes, et notamment ceux qui sont désignés sous le nom de *Syllabaires de Sardanapale.* Nous nous sommes borné, toutefois, à les considérer comme pouvant nous donner la certitude de l'identité des différentes formes sous lesquelles une expression assyrienne pouvait être écrite.

Nous avons peut-être épuisé les renseignements que les fragments publiés par Sir H. Rawlinson pouvaient nous fournir sur les syllabes complexes; mais les fréquents emprunts que nous avons faits à ces documents nous ont singulièrement familarisé avec ces listes bizarres, ur lesquelles nous hésitons cependant encore à nous prononcer d'une manière précise. Toutefois nous devons signaler ici deux observations qui nous paraissent ressortir des principes qui nous ont guidé dans l'usage que nous avons fait de ces documents.

Il est évident d'abord que, dans un grand nombre de cas, ces listes nous ont présenté la double interprétation d'un signe, exprimée dans deux colonnes différentes, et nous avons lu, à gauche la valeur phonétique, à droite la valeur idéographique; ces deux valeurs se sont trouvées d'accord avec les indications de nos déchiffrements.

En général, cette appréciation est vraie; mais nous arrivons bientôt, par la constatation même de ce fait, à reconnaître que la valeur phonétique et la valeur idéographique des signes ne sont pas aussi nettement séparées, dans l'application, que la rigueur des principes permettrait de le supposer (voyez 1re partie, p. 19), et qu'un grand nombre de valeurs phonétiques proviennent précisément de l'articu-

lation assyrienne de l'idéogramme. Il nous suffit, pour nous convaincre de ce fait, de jeter les yeux sur un fragment des syllabaires.

Nous avons constaté que le signe 𒆳, essentiellement polyphone, a la valeur phonétique de *kur, mat, lat*, etc. mais nous pouvons nous demander, d'une part, d'où provient la valeur de *kur* quand le signe qui la représente a une valeur idéographique qui se traduit par *kuru;* d'autre part, d'où provient la valeur de *mat* quand un autre passage nous montre que le même signe a la valeur phonétique de *mat* et la valeur idéographique de *matu*.

Il serait facile de multiplier les exemples; aussi l'observation de ces faits nous a permis d'affirmer que, si les Assyriens ne sont pas les inventeurs de l'écriture dont ils se servaient, ils ont emprunté aux articulations qui traduisaient la valeur idéographique du signe dans leur langue des valeurs inconnues au syllabaire primitif.

Ce fait, que nous pouvons élever à la hauteur d'un principe, n'a peut-être aucune influence sur la lecture des textes assyriens. Mais comme cette écriture a été employée, par d'autres peuples, pour transcrire des langues différentes, et que nous avons de ce côté un grand nombre d'inscriptions qui résistent encore à l'interprétation, nous n'hésitons pas à dire qu'il peut avoir une certaine influence sur l'étude de ces textes encore incompris.

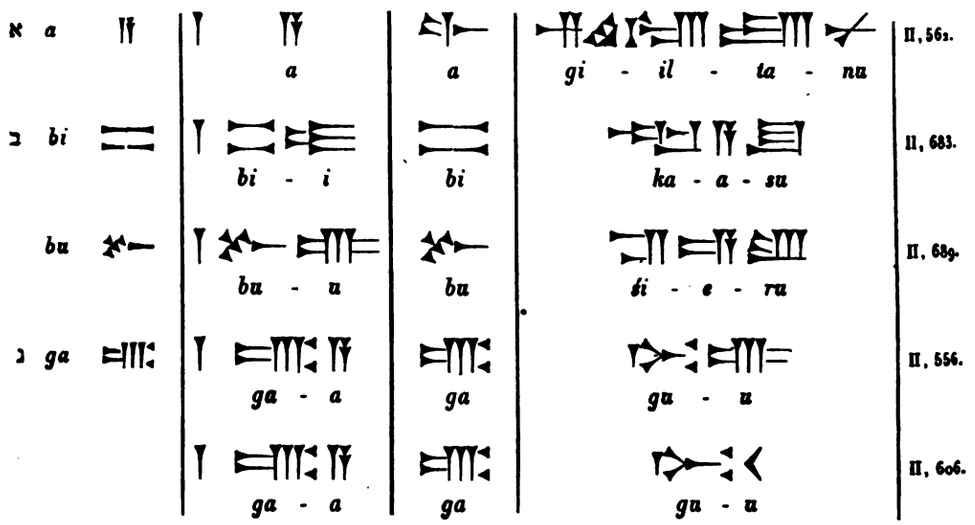
Si cette observation ne doit pas amener ici ses conséquences directes, il y en a une seconde qui réagit sur le principe même de nos déchiffrements, et sur laquelle nous devons nous arrêter un moment.

La valeur des signes qui représentent les syllabes simples a été dégagée par le dépouillement des noms propres. L'observation nous a permis de constater que la voyelle de la syllabe était souvent indiquée par la voyelle assyrienne, de telle sorte que nous avons *sa-a*, *ma-a*, etc. pour les syllabes *sa*, *ma*, etc. ainsi que nous avons *a-ab*, *e-ip*, etc. pour les syllabes *ab*, *ip*, etc.

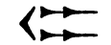
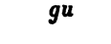
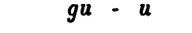
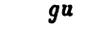
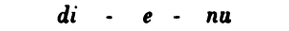
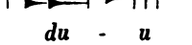
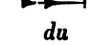
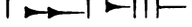
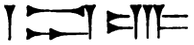
Les syllabaires assyriens nous donnent la même notation; mais alors, si nous poussons l'application de ce principe dans ses conséquences rigoureuses, nous devons reconnaître que, si nous y trouvons la confirmation des valeurs que nous avons déjà constatées, nous sommes obligé d'étendre à des signes nouveaux ces valeurs dont quelques-unes attendent encore leur application dans les textes[1].

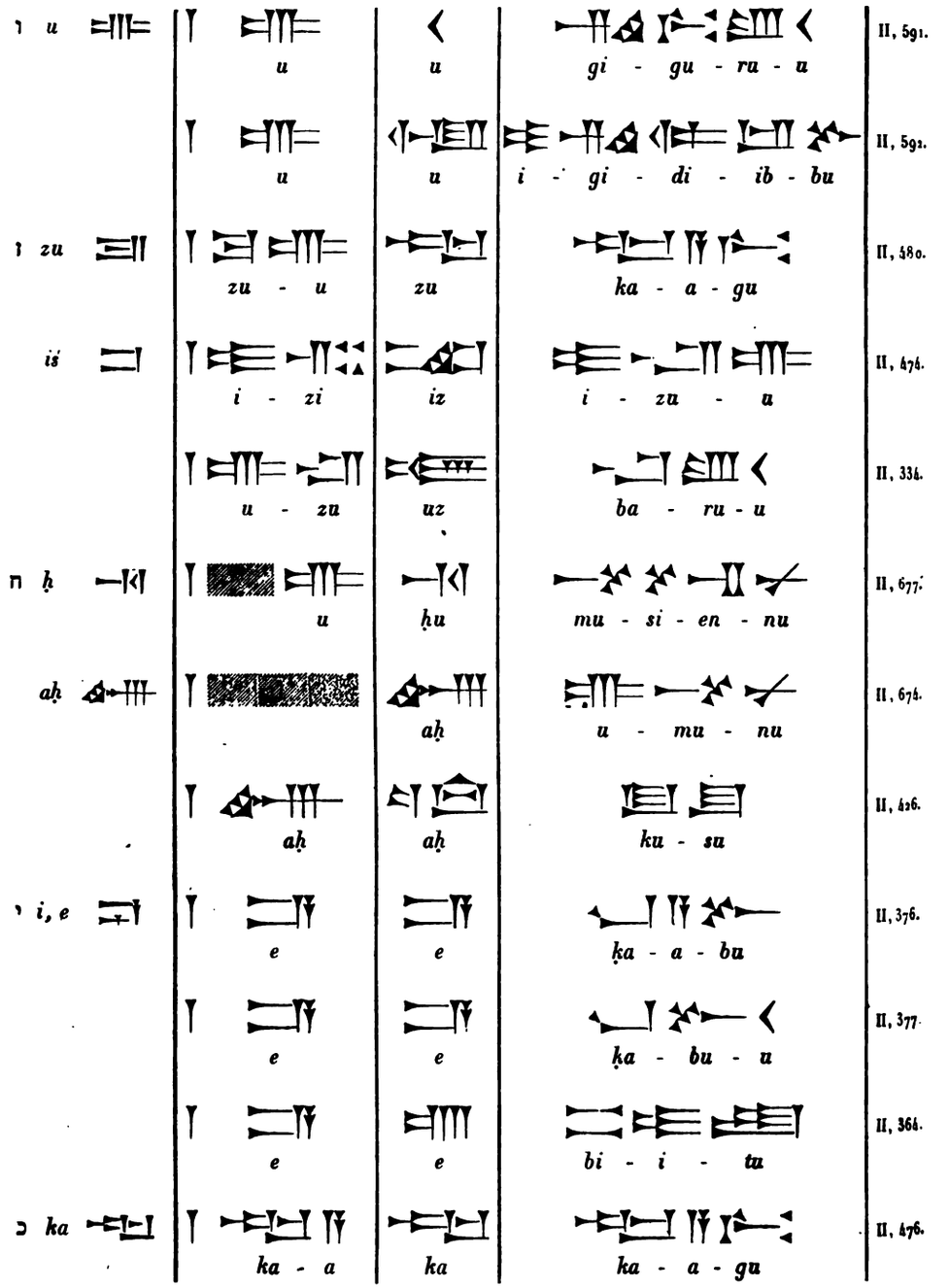
EXTRAIT DES SYLLABAIRES ASSYRIENS.

(*W. A. I.* II, pl. 1-4; III, pl. 70.)



[1] Dans la première colonne nous avons noté les valeurs telles qu'elles résultent du dépouillement des noms propres. Les chiffres romains de la dernière colonne indiquent le volume des planches publiées dans le recueil du Musée Britannique, et les chiffres arabes indiquent la ligne de l'inscription.

				II, 149.
	gi - e	*gi*	*mu - su*	
				II, 566.
	gi - e	*gi*	*ki - i - tu*	
				II, 555, 605.
	gu - u	*gu*	*gu - u*	
				II, 621.
	gu - u	*gu*	*ni - śi*	
				III, 41.
	gu - u	*gu*	.....	
				II, 184.
	di - i	*di*	*di - e - nu*	
				II, 618.
	di - i	*di*	*śa - ra - ru - u*	
				II, 484.
	du - u	*du*	*a - ra - du - bu*	
				II, 479.
	du - u	*du*	*ka - a - gu*	
				II, 565.
	du - u	*du*		
				III, 120.
	du - u	*du*	*ma - ru*	
				II, 432.
	u	*u*	*par - śu*	


א u
u
u
gi - gu - ru - u
II, 591.
u
u
i - gi - di - ib - bu
II, 592.
ז zu
zu - u
zu
ka - a - gu
II, 480.
iṣ
i - zi
iz
i - zu - u
II, 474.
u - zu
uz
ba - ru - u
II, 334.
ח ḥ
u
ḥu
mu - si - en - nu
II, 677.
aḥ
aḥ
u - mu - nu
II, 674.
aḥ
aḥ
ku - su
II, 426.
י i, e
e
e
ḳa - a - bu
II, 376.
e
e
ḳa - bu - u
II, 377.
e
e
bi - i - tu
II, 364.
כ ka
ka - a
ka
ka - a - gu
II, 476.

ka	*ka - a*	*ka*	*ba - a - bu*	II, 365.
ki	*ki - i*	*ki*	*ḳar - tuv*	II, 180.
		ki	*as - ru*	II, 181.
		ki	*ir - ṣi - tuv*	II, 182.
ku	*ku - u*	*ku*	*ta - kul - tuv*	II, 692.
	ku - u	*ku*	*si - ḳu*	II, 362.
ak	*a - ak*	*ak*	*e*	II, 290.
	ak	*ak*	*it - ḳu*	II, 372.
	a - ka	*ak*	*ra - a - mu*	II, 336.
	a - ka	*ak*	*ma - da - du*	II, 337.
	a - ka	*ak*		II, 583.
	a - ka	*ak*		II, 787.

uk	*u - ku*	*uk*	*yu - mu'*	III, 83.
	u - ku	*uk*	*ni - su*	II, 378.
la	*la - a*	*la*	*la - lu - rav*	III, 80.
li	*li - li*	*li*	*ra - a - rav*	III, 79.
al	*al*	*al*	*al - lu*	II, 358.
il	*il*	*il*	*ka - ka - si - ga*	II, 359.
	il	*il*	*si - kil - lu*	III, 100, 101.
	i - li	*il*	*y - a - u*	II, 687.
	i - li	*il*	*si - na - bi*	II, 685.
	i - lu	*il*		II, 754.
ma	*ma - a*	*ma*	*e - lib - bu*	II, 280.
mi	*mi*			II, 499.

mi	mi - e	mi	ku - lu	II, 135.
	mi - e	mi	ka - a - lu	II, 136
	mi - e	mi	par - su	II, 137.
	mi - e	mi	gi - il - ta - nu u	II, 561.
	mi - e	mi	ta - ḫa - zu	II, 291.
um	u - mu	um	um - mu	II, 117.
na	na - a	na	pi - it - nu	II, 39; III, 12.
	na - a	na	u - tu - tu	III, 50.
ni	ni - e	ni	ya . - u	II, 685.
an	a - na	an	....	II, 753.
in	i - ni	in	in - nu	III, 99.
en	e - ni	en	e - nu	III, 98.

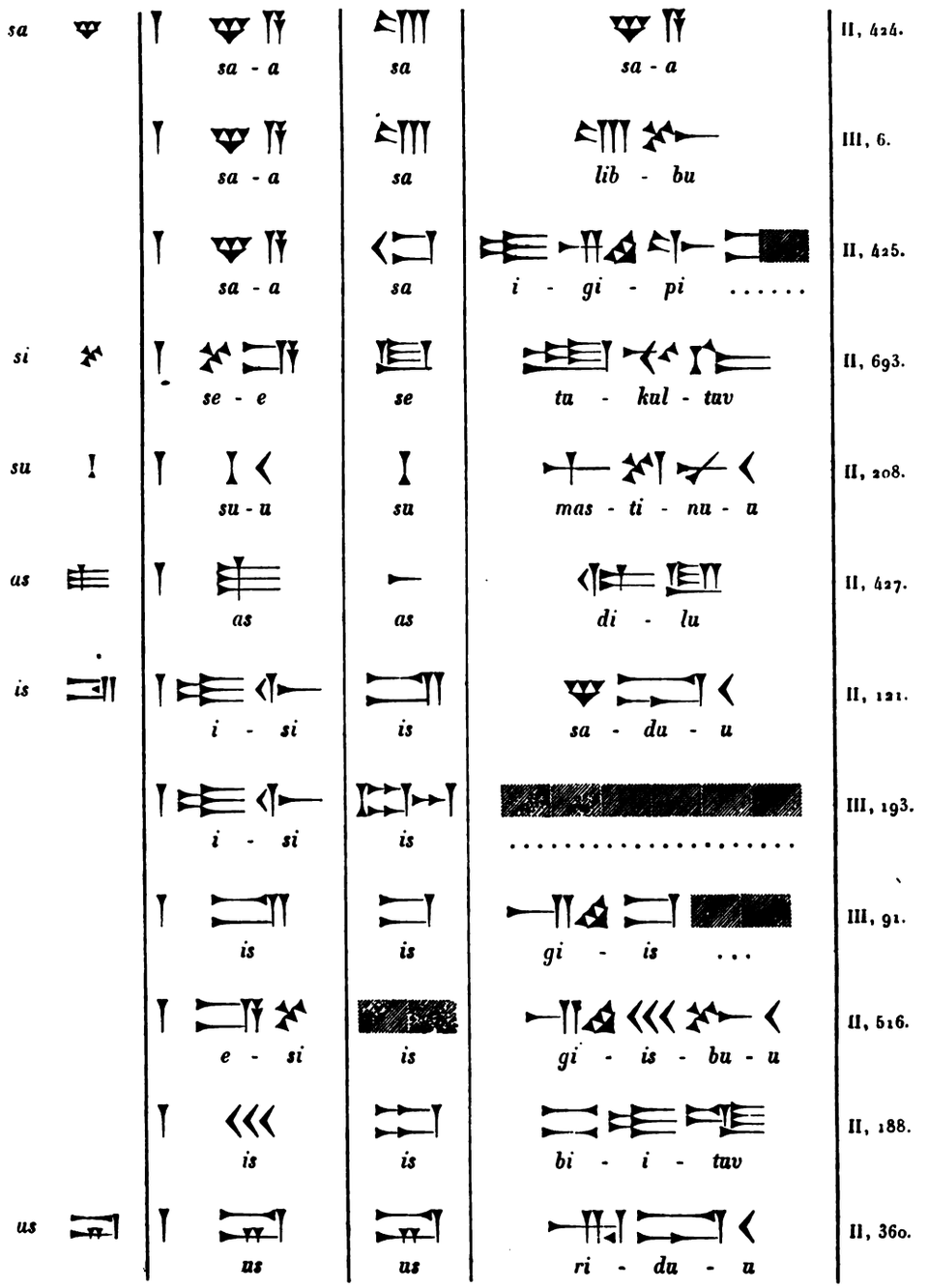
en		*en*	*en*	*si - ip - tav*	II, 656.
un		*u - nu*	*un*	*sub - tav*	II, 189.
śa		*śa - a*	*śa*	*sat - nu*	II, 186.
		śa - a	*śa*	*gi - i*	II, 622.
		śa - a	*śa*	*sa - a - mu*	II, 178.
		śa - a	*śa*	[illegible]	II, 756.
		śa - a	*śa*	*śi - ir*	II, 619.
śi		*śi - i*	*śi*	*bu - u*	II, 588.
		śi - i	*śi*	*na - da - nu*	III, 77.
		śi - i	*śi*	*gu - un - nu - u*	II, 589.
śu		*śu - u*	*śu*	*śi - ni - gu - nu - u*	II, 69.
aś		*a - za*	*az*	*a - śu*	III, 82.

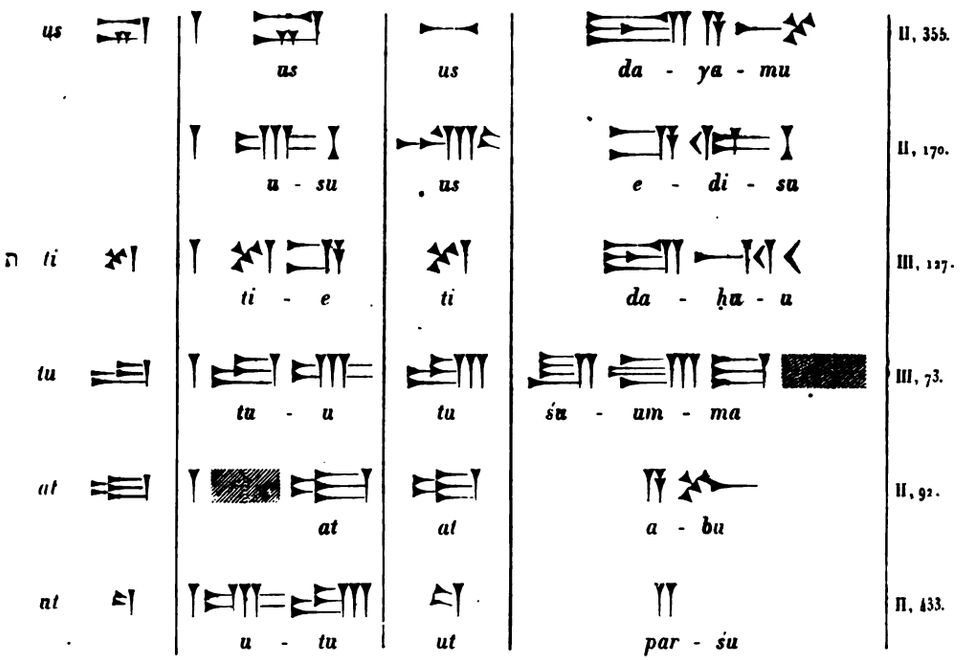
iś	*iz*	*iz*	*gi - is*	III, 90.
	i - zi	*iz*	*i - zu - u*	II, 474.
uś	*u - uz*	*us*	*u - zu - u*	III, 74.
	uz	*uz*	*en - su*	II, 283.
	u - śi	*uz*	*uam - ṣa - ru*	II, 342.
	u - zu	*uz*	*ba - ru - u*	II, 334.
	u - zu	*uz*	*śi - i - ru*	II, 259; III, 446.
pa	*pa - a*	*pa*	*a - ruv*	II, 343.
	pa - a	*pa*	*gi - is - ṭa - ru - u*	II, 590.
pi	*pi - e*	*pi*	*gi - il - ta - nu - u*	II, 560, 610, 611.
	pi - i	*pi*	*ka - a - gu*	II, 477.
ap	*ap*	*ap*	*ap - tum*	II, 187.

ap	*ab - ba*	*ab*	. . . .	II, 625.
	ap	*ap*	*ar - ḫu*	II, 386.
ip	*ib - bi*	*ip*	*tu - bu - uk - ta*	II, 353.
	ip	*ip*	*gab - luv*	II, 158.
	i - ip	*ip*	. . . .	II, 795, 796, 797.
up	*ap*	*up*	*ub - bu*	II, 557.
	up	*up*	*tu - up - ḳu*	III, 124.
	up	*up*	*ub (?) - bu*	II, 388.
	u - bi	*up*	*a - bu - tuv*	II, 261; III, 148.
צ *ṣi*	*ṣi - i*	*ṣi*	*mar - tav*	II, 193.
ר *ra*	*ru - a*	*ra*	*ra - a - ṣu*	II, 179.
	ra - a	*ra*	*a - ra - du - bu*	II, 486.

ri	*ri - i*	*ri*	*ta - al - luv*	II, 681.
	ri - i	*ri*	*ṣu*	II, 577.
	ri - i	*ri*	.....	II, 680.
ru	*ru - u*	*ru*	*di - lu*	II, 428.
	ru - u	*ru*	.....	II, 566.
	ru	*ru*	*gab - luv*	II, 587.
ar	*a - ra*	*ar*	*ar - bu*	II, 608.
	ar	*ar*	*ar (?) - bu*	II, 557.
	ar	*ar*	*ar - bu*	II, 558.
	ar	*ar*	*na - an - ši*	II, 572.
ir	*e - ri*	*er*	*a - lu*	III, 100.
ur	*u - ru*	*ur*	.....	II, 759.

ur	*ur*	*ur*	*ḫa - ma - ma*	II, 268.
	ur	*ur*	*e - li - du*	II, 269.
ur	*ur*	*ur*	*u - ra - nu*	II, 273.
	ur	*ur*	*ut - lu*	II, 274.
	u - ru	*ur*	.....	II, 704, 785.
	u - ru	*ur*	*a - ru*	II, 199.
	u - ru	*ur*	*e*	II, 289.
	u - ru	*ur*	*a - luv*	II, 393.
	u-ru	*ur*	*a - bu - bu*	II, 694.
	u - ru	*ur*	*na - ṣa - ra*	II, 276.
sa	*sa - a*	*sa*	*ni - tu - u*	II, 594.
	sa - a	*sa*	*a - ra - du - bu - u*	II, 485.


sa
sa - a
sa
sa - a
II, 424.
sa - a
sa
lib - bu
III, 6.
sa - a
sa
i - gi - pi .....
II, 425.
si
se - e
se
tu - kul - tav
II, 693.
su
su - u
su
mas - ti - nu - u
II, 208.
as
as
as
di - lu
II, 427.
is
i - si
is
sa - du - u
II, 121.
i - si
is
.....
III, 193.
is
is
gi - is ...
III, 91.
e - si
is
gi - is - bu - u
II, 516.
is
is
bi - i - tav
II, 188.
us
us
us
ri - du - u
II, 360.



B.

RÉSULTAT DU DÉCHIFFREMENT DES TABLETTES PHILOLOGIQUES.

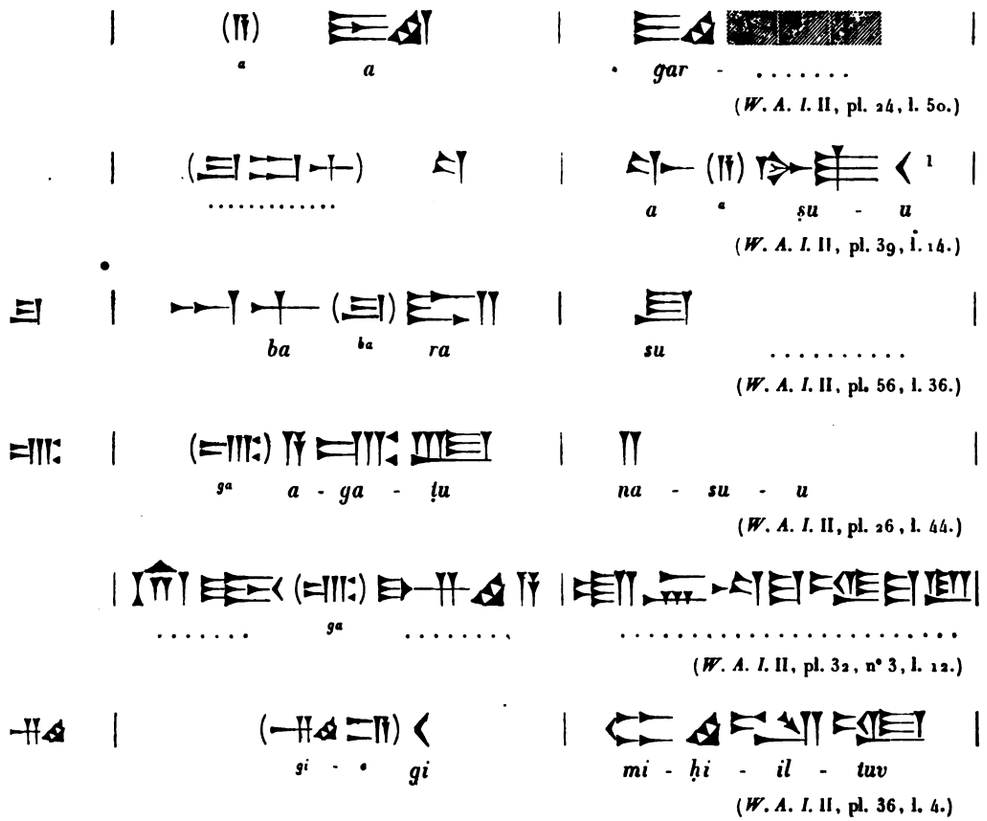
Les Tablettes philologiques offrent le même intérêt que les Syllabaires, et révèlent les mêmes difficultés. Celles que nous avons spécialement consultées présentent deux expressions en regard : l'une, dans la colonne à droite, est une expression assyrienne; celle de gauche est une expression idéographique ou allophone, c'est quelquefois un fragment d'une de ces langues inconnues passées à l'état de langue morte, au moment où l'assyrien était la langue vulgaire des contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate.

Par quelle nécessité les Assyriens ont-ils été amenés à introduire, dans l'écriture de cette colonne, un caractère évidemment étranger à l'ensemble de l'expression? Nous l'ignorons encore, mais il parait certain que, dans tous les cas, le caractère ajouté conserve sa valeur assyrienne, et précise l'articulation que le caractère polyphone doit

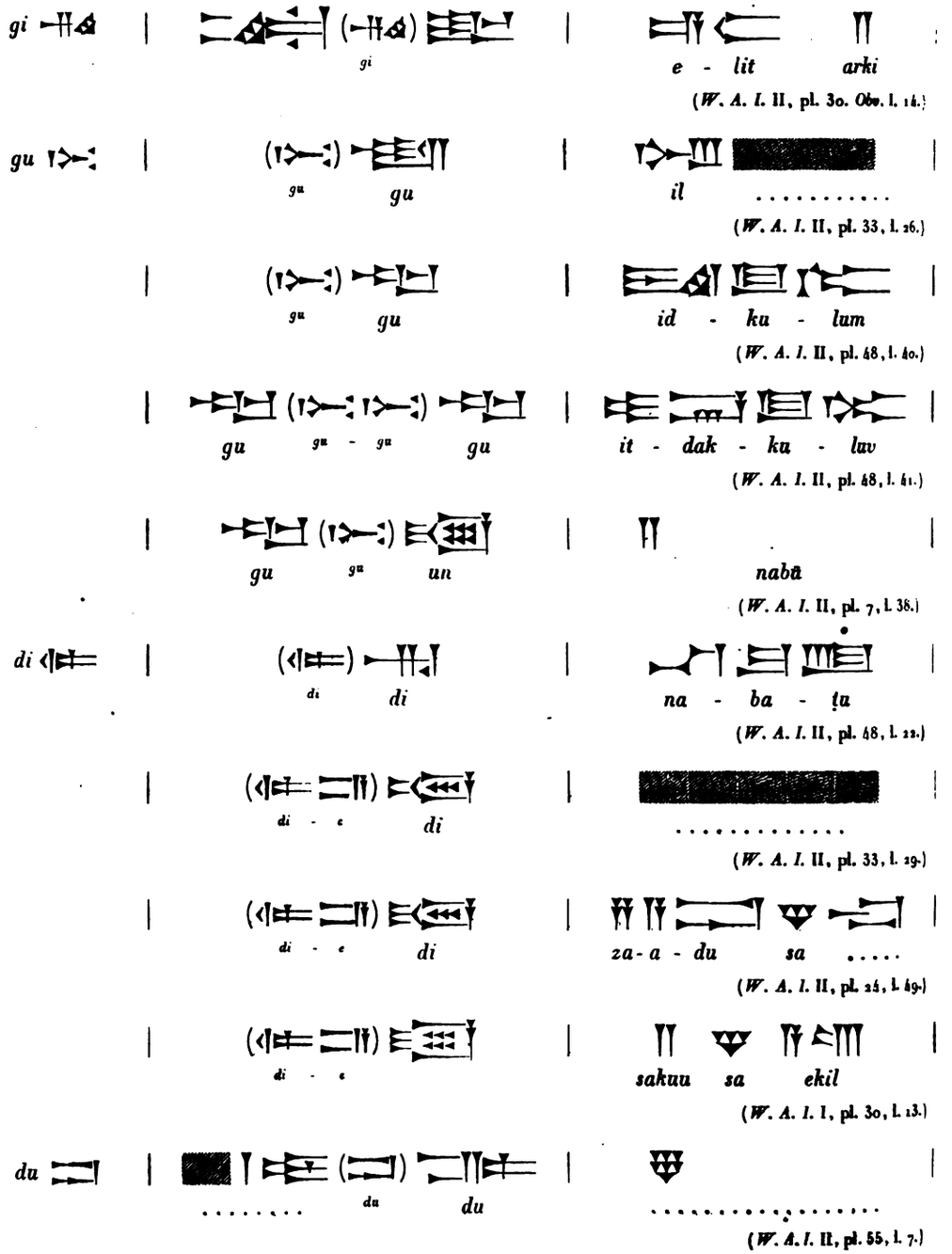
avoir dans le groupe au milieu duquel il est compris. Peut-être désigne-t-on ainsi une valeur spéciale; je serais porté à le croire. Dans tous les cas, la rigueur du principe que nous appliquons nous force, au moins, à admettre les valeurs qui sont indiquées, jusqu'à ce que la lecture des textes ait permis de les vérifier.

Voici, sous le bénéfice de ces observations, le résultat du dépouillement des valeurs syllabiques simples indiquées dans les fragments publiés par Sir H. Rawlinson.

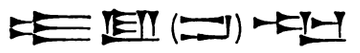
EXTRAIT DES TABLETTES PHILOLOGIQUES.



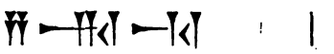
[1] C'est une des rares circonstances où la valeur phonétique se trouve indiquée dans la seconde colonne. (Voyez au surplus cette valeur, *supra*, p. 302.)


gi
gi
e - lit arki
(W. A. I. II, pl. 30. Obv. l. 14.)
gu
gu gu
il .....
(W. A. I. II, pl. 33, l. 26.)
gu gu
id - ku - lum
(W. A. I. II, pl. 48, l. 40.)
gu gu - gu gu
it - dak - ku - luv
(W. A. I. II, pl. 48, l. 41.)
gu gu un
nabû
(W. A. I. II, pl. 7, l. 38.)
di
di di
na - ba - ṭu
(W. A. I. II, pl. 48, l. 22.)
di - e di
.....
(W. A. I. II, pl. 33, l. 29.)
di - e di
za - a - du sa .....
(W. A. I. II, pl. 24, l. 49.)
di - e
sakuu sa ekil
(W. A. I. I, pl. 30, l. 13.)
du
..... du du
.....
(W. A. I. II, pl. 55, l. 7.)

du

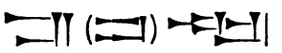


i - lu (du) du



ṣa - ri - ḫu

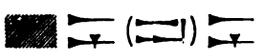
(*W. A. I.* II, pl. 20, l. 24.)



śi (du) du

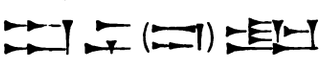
su - ut - ta - tuv

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 17.)



du (du) du

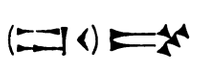
(*W. A. I.* II, pl. 34, n° 5, l. 50.)



du (du)

e - lit arki

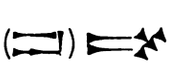
(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 13.)



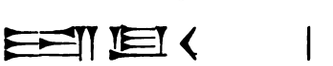
du - u du

da - ḫa - du

(*W. A. I.* II, pl. 25, l. 35.)

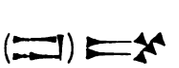


du du

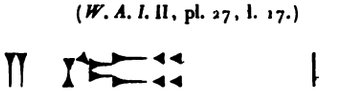


da - ku - u

(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 17.)

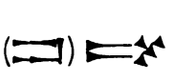


du du



labanu libit

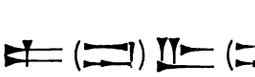
(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 10.)



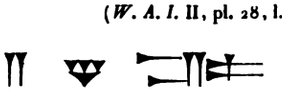
du du

kanaku sa sa - bi - e

(*W. A. I.* II, pl. 28, l. 57.)

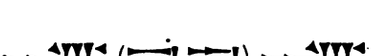


du du

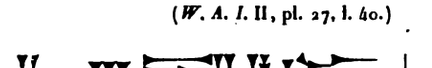


mulu sa ris

(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 40.)



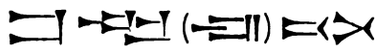
du - du



dibbabu sa da - a - lum

(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 50.)

zu

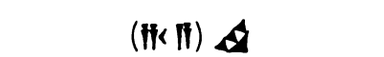


iš - ka zu zu

u - ṣu

(*W. A. I.* II, pl. 24, l. 54.)

ḫa

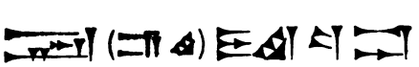


ḫa - a ḫa

ḫa sa bi

(*W. A. I.* II, pl. 36, l. 70.)

ḫi

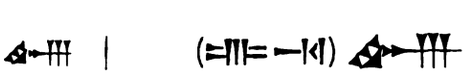


e - ḫi

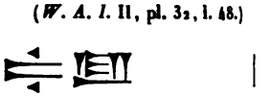
. . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 48.)

uḫ



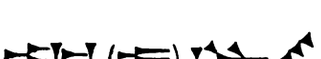
u - ḫu uḫ



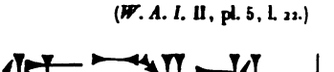
ar - la

(*W. A. I.* II, pl. 5, l. 22.)

i



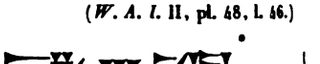
i . . . . . .



di - il - ḫu

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 46.)

[ni i ba

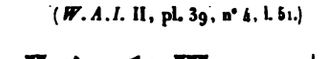


piš - ša - tuv

(*W. A. I.* II, pl. 39, n° 4, l. 51.)

e

e e ga ga e



a - ga - u

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 12.)

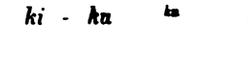
ku

ki - ku ku nisu

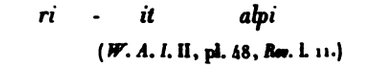
ri - it alpi

(*W. A. I.* II, pl. 48, *Rev.* l. 11.)

li



li li

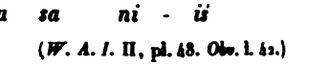


sanḳu sa ni - iš

(*W. A. I.* II, pl. 48. *Obv.* l. 42.)

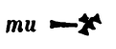
il

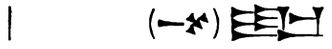
i - li ga - ṭu



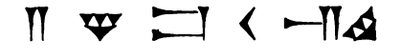
na - su - u

(*W. A. I.* II, pl. 26, l. 43.)

mu 

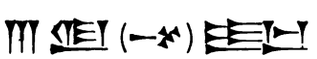


mu

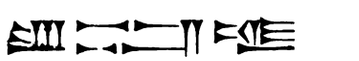


aṣa sa iś au gi

(*W. A. I.* II, pl. 62, n° 3, *Obv.* l. 55.)

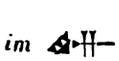


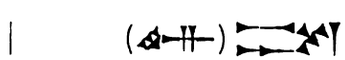
ki mu



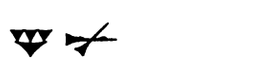
ru - ur - tuv

(*W. A. I.* II, pl. 26, l. 10.)

im 

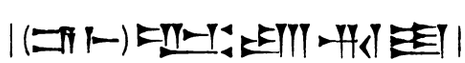


im



sa - nu

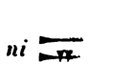
(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 17.)

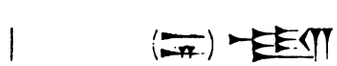


mi - ta - ri - tu

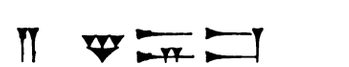
mi - da

(*W. A. I.* II, pl. 32, n° 5, l. 56.)

ni 

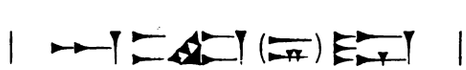


ni

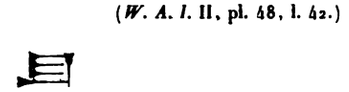


sunḳu sa ni - iś

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 42.)

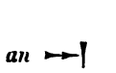


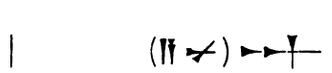
ilu ni rā



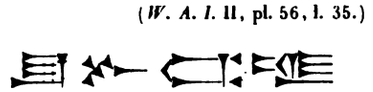
su

(*W. A. I.* II, pl. 56, l. 35.)

an 



an

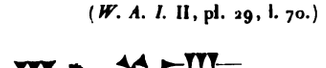


su - bu - ul - tuv

(*W. A. I.* II, pl. 29, l. 70.)

en

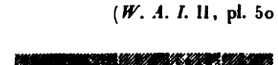
en



su - mu - u

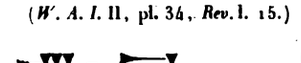
(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 21.)

un



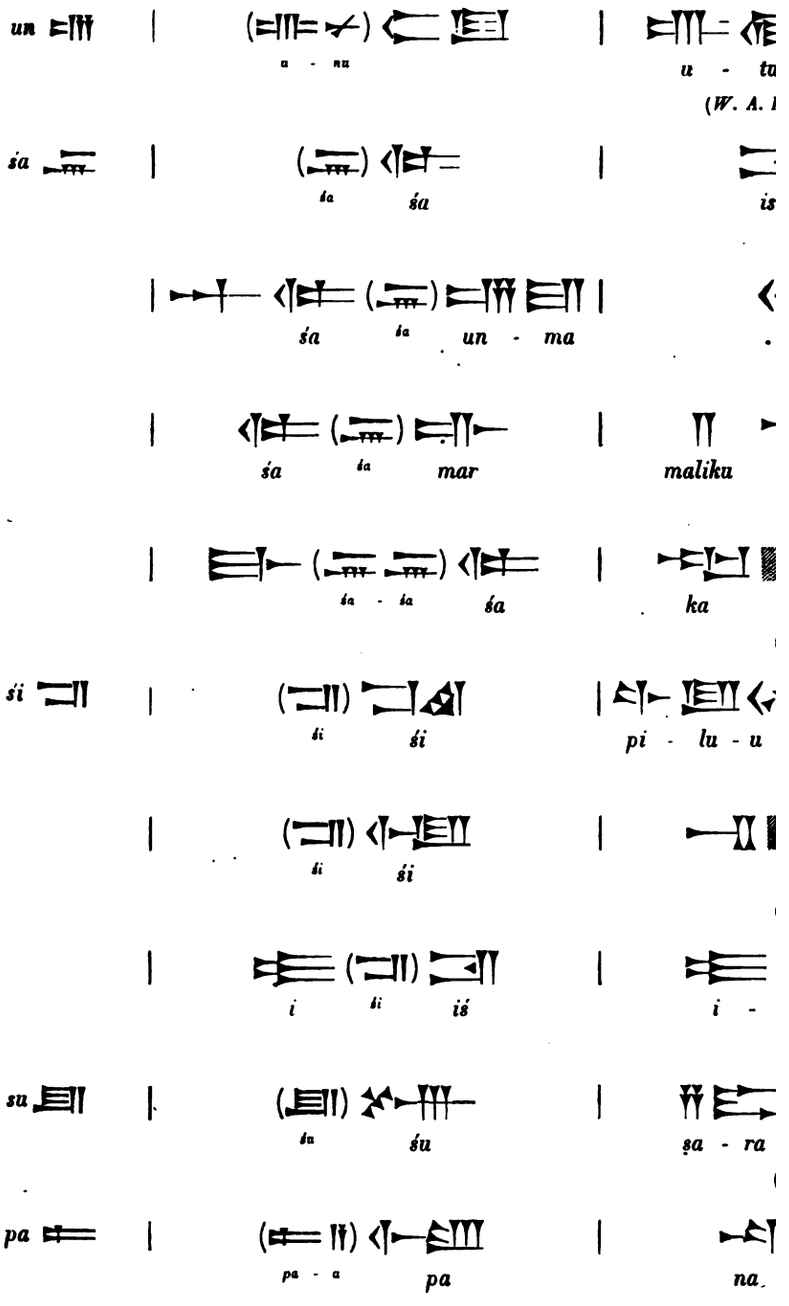
(*W. A. I.* II, pl. 34, *Rev.* l. 15.)

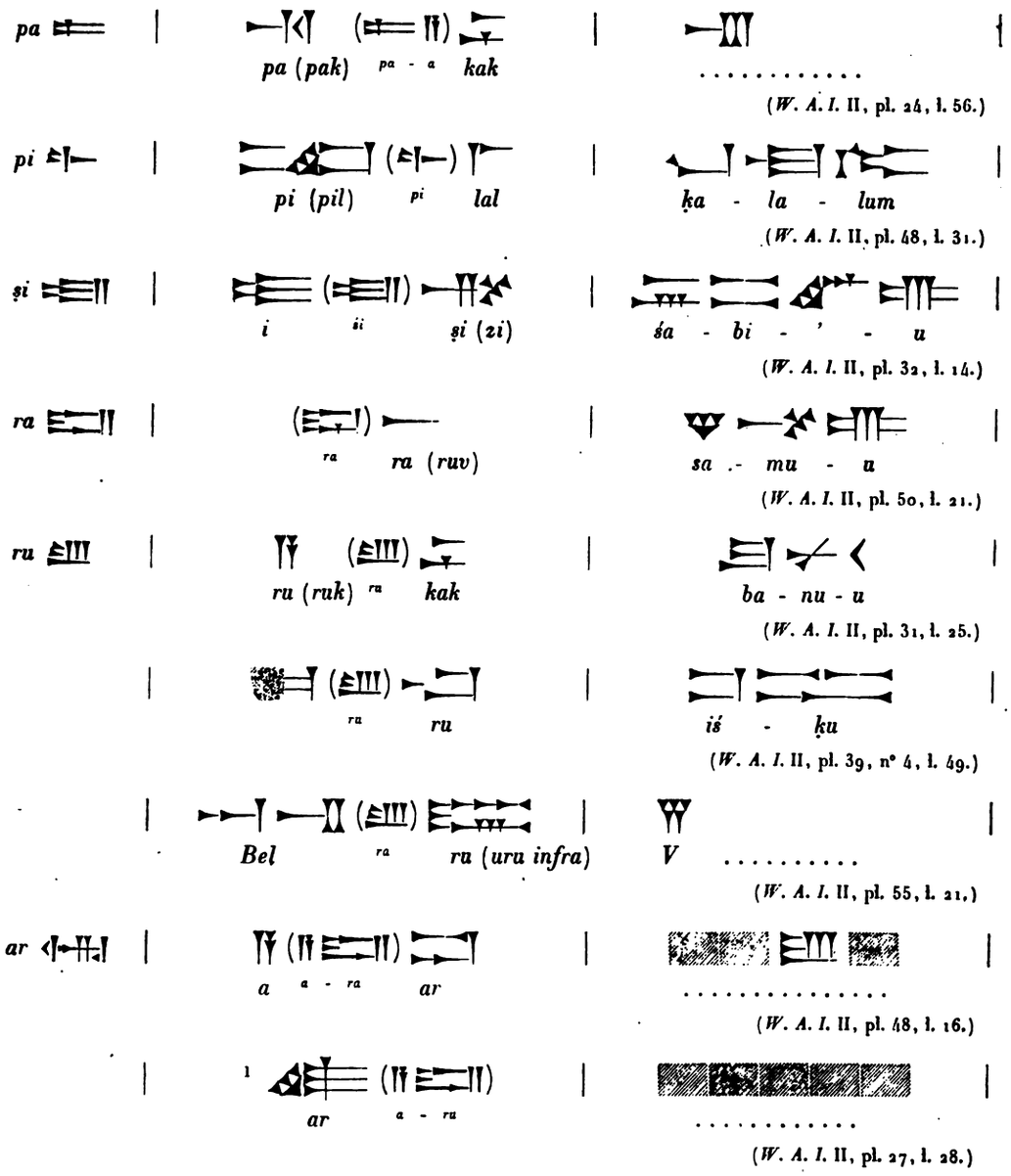
un



u - su

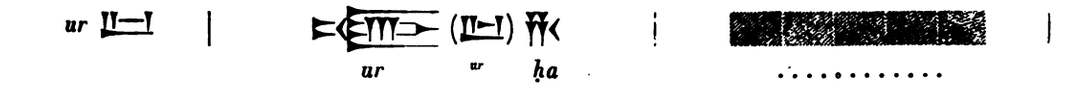
(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 50.)


un
(a - nu)
u - tu
(W. A. I
śa
(śa) śa
is
śa (śa) un - ma
śa (śa) mar
maliku
(śa - śa) śa
ka
śi
(śi) śi
pi - lu - u
(śi) śi
i (śi) iś
i -
su
(śu) śu
ṣa - ra
pa
(pa - a) pa
na



[1] Nous devons rappeler ici que le signe se présente dans les inscriptions médo-scythiques sous la forme avec la valeur de *ar*. Voyez les exemples qu'on peut trouver dans les noms propres cités *supra*, 1re partie, p. 86, n° 6.

ur

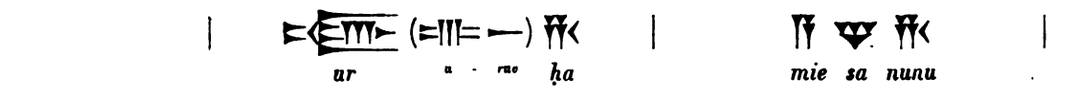


ur *ur* *ḫa* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 39, c. 1, *Rev.* l. 24.)

ur *u* - *ru*

(*W. A. I.* II, pl. 44, n° 6, l. 31, 32.)

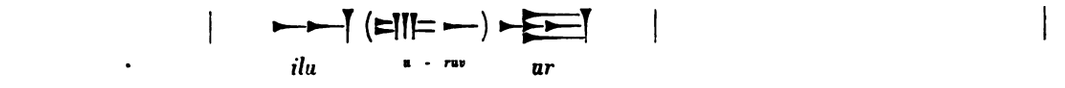


ur *u* - *ru* *ḫa* *mie* *sa* *nunu*

(*W. A. I.* II, pl. 36, l. 17.)

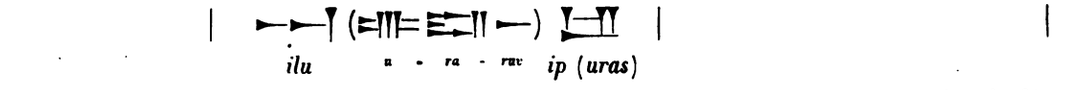
u - *ru* *si* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 32, n° 5, *Rev.* l. 63.)



ilu *u* - *ru* *ur*

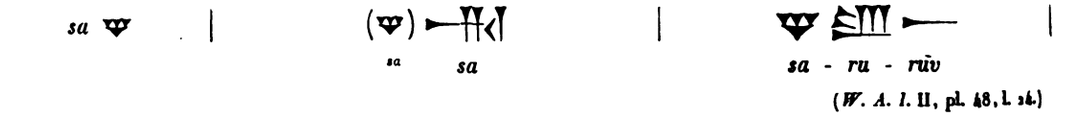
(*W. A. I.* II, pl. 57, l. 32.)



ilu *u* - *ra* - *ru* *ip* (*uras*)

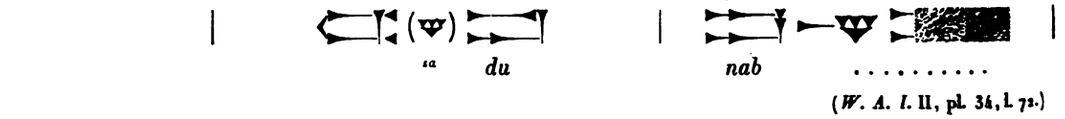
(*W. A. I.* II, pl. 57, l. 31; III, pl. 70, l. 203.)

sa



sa *sa* *sa* - *ru* - *rū*

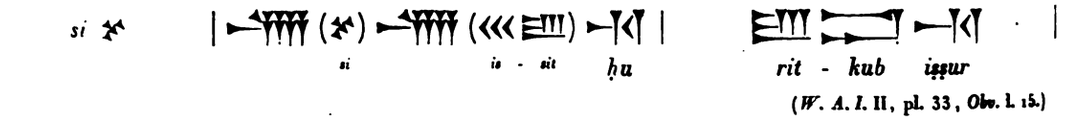
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 26.)



sa *du* *nab* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 34, l. 72.)

si



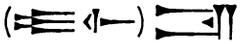
si *is* - *sit* *ḫu* *rit* - *kub* *iṣṣur*

(*W. A. I.* II, pl. 33, *Obv.* l. 15.)

si *si* *ak* - *a* *na* - *aš* *sarru* - *tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 34, n° 4, l. 65.)

is

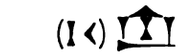


i - *si* *is*

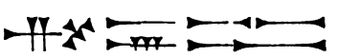
i

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 3.)

su



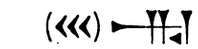
su-*u* *su*



zi - *ir* - *ḳu*

(*W. A. I.* II, pl. 48, *Obv.* l. 23.)

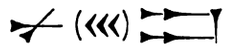
is



is *is*

na - *du* - *u*

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 23.)

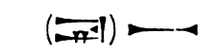


. . . . *is* . . . . .

. . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 7.)

us



us *us*

u - *sul* - *tav*

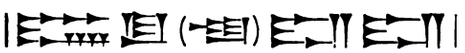
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 35.)

tu

ṭu *ṭu* . . . . .

e - *lit* *arki*

(*W. A. I.* II, pl. 30, *Obv.* l. 15.)

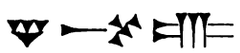


. . . . . *ṭu* *ra* - *ra*

(*W. A. I.* II, pl. 34, n° 5, l. 57.)

ii

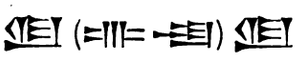
it . . .



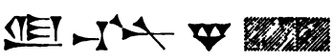
sa - *mu* - *u*

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 32.)

ut

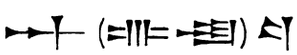


ki *a* - *ṭu* *ki*



irṣitiv - *sa*

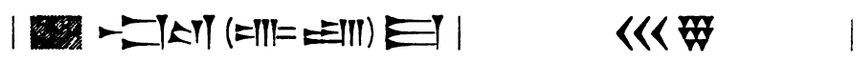
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 6.)



ilu *a* - *ṭu* *ut*

. . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 57, l. 15, 27.)



XXXVIII

(*W. A. I.* II, pl. 55, l. 28.)

Telles sont les principales valeurs qui paraissent indiquées dans les tablettes assyriennes, et sur la portée desquelles il serait téméraire d'insister. Le rôle intentionnel du signe que l'on voit écrit en petit texte auprès du signe ordinaire n'est pas douteux; mais quelle est cette intention? Nous avons puisé dans des tablettes dont le sens général est évidemment différent, dès lors nous sommes porté à croire que le signe du scoliaste doit avoir une signification différente suivant les cas et très-probablement *accidentelle*. D'un autre côté, pouvons-nous affirmer qu'on ait toujours indiqué ainsi une valeur phonétique? Je ne le pense pas. Nous ne sommes pas sorti des renseignements qui nous sont fournis par la publication des tablettes; mais quand on songe que des milliers de textes nous sont encore fermés, on comprendra facilement notre réserve. Aussi il serait difficile d'élever sur ces indications, si nombreuses qu'elles soient, une théorie définitive dont nous n'avons la prétention, du reste, que de réunir ici quelques matériaux.

CHAPITRE VI.

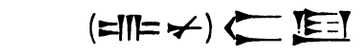
LES IDÉOGRAMMES ET LES ALLOPHONES.

Les expressions idéographiques et les expressions allophones qu'on rencontre dans les textes ont singulièrement compliqué les difficultés qui entouraient les premiers essais de lecture et de déchiffrement. Il n'est pas encore possible aujourd'hui, malgré les progrès accomplis, d'indiquer les règles qui pouvaient guider le scribe antique, quand il introduisait, au milieu d'un texte dans lequel le système phonétique domine, ce mode exceptionnel d'expression, lorsqu'il avait à son usage un moyen qui nous paraît plus rationnel et surtout plus facile. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de ces expressions sont déjà déchiffrées, et nous ne pouvons pas les passer ici sous silence.

Les procédés qui conduisent à en déterminer la valeur et l'articulation sont, du reste, les mêmes que ceux qui ont servi au déchiffrement de la valeur phonétique des signes. Il faut toujours en revenir à la comparaison des textes, et saisir les deux modes d'expression qu'ils présentent dans des passages identiques ou parallèles.

Je n'insisterai pas sur la nécessité de transcrire et de prononcer conformément aux articulations de la langue assyrienne les idéogrammes que l'on rencontre dans les textes assyriens. Dans certains cas, la valeur phonétique des signes qui les composent n'est pas parvenue jusqu'à nous; il ne peut donc en être autrement. Mais si les signes ont des valeurs phonétiques qui donnent des articulations contraires au génie de la langue assyrienne, devons-nous suivre ces indications? Évidemment non, sous peine d'introduire dans nos transcriptions les éléments les plus étranges et les plus incompréhensibles.

un

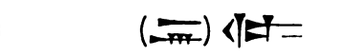


a - nu

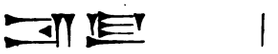
u - tal

(*W. A. I.* II, pl. 32, n° 5, l. 50-52.)

śa

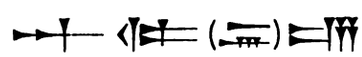


ša śa



is - ku

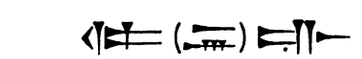
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 14.)



śa ša un - ma

. . . . . .

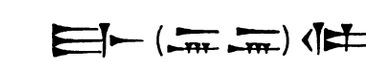
(*W. A. I.* II, pl. 55, l. 49.)



śa ša mar

maliku . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 16.)

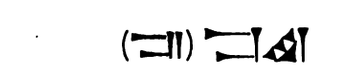


ša ša śa

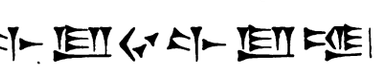
ka . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 25, l. 56.)

śi

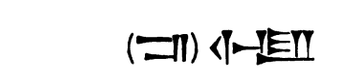


ši śi

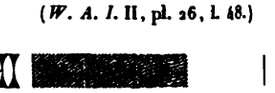


pi - lu - u pi - lu - tav

(*W. A. I.* II, pl. 26, l. 48.)

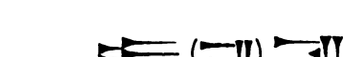


ši śi

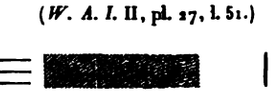


bel

(*W. A. I.* II, pl. 27, l. 51.)



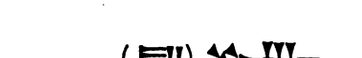
i ši iś



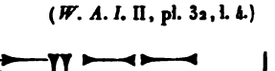
i - . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 4.)

su



šu śu

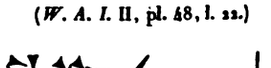


ṣa - ra - ḳu

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 22.)

pa

pa - a pa



na - bu - u

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 36.)

A. — LE CHIFFRE.

De toutes les expressions idéographiques que les différentes écritures ont conservées, le chiffre est celle qui a le plus persisté et qui a été la plus répandue.

Nos chiffres actuels sont des idéogrammes qui servent avec une merveilleuse commodité les besoins de la pensée chez les peuples les plus divers, malgré la diversité des langues, malgré la diversité des systèmes graphiques qui les traduisent.

Dans la haute Asie, nous voyons, à l'époque où l'écriture en caractères cunéiformes était d'un usage général, une notation unique acceptée également par différents peuples, malgré la diversité des langues qu'ils parlaient, malgré la différence des moyens graphiques dont ils se servaient. Les inscriptions trilingues nous ont donné la clef de ce système de notation.

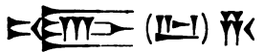
Dans la longue inscription qui couvre le rocher de Bisitoun, Darius annonce qu'il a vaincu 9 rois, les chiffres nous sont ainsi donnés : (P. c. IV, l. 32), (S. c. III, l. 49), (A. l. 90), et les *neuf* rois sont représentés sur le rocher. Il dit qu'il a gagné 19 batailles, (P. c. IV, l. 5), (S. c. III, l. 48), et les *dix-neuf* batailles sont énumérées dans le texte. Il se vante d'avoir régné sur 23 provinces, il les annonce ainsi : (P. c. I, l. 17), (S. c. I, l. 14), et les noms des *vingt-trois* provinces sont consignés dans l'inscription.

Les inscriptions assyro-chaldéennes nous donnent les mêmes renseignements. Nous prendrons une des plus anciennes.

Tiglat-Piléser I énumère un certain nombre de contrées dont il est roi, il en donne le chiffre , et il a en effet nommé 16 contrées (*W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 58-65).

Plus loin il cite les rois du pays de Naïri dont il a reçu les tributs, il en précise le nombre : , et il a en effet nommé 23 rois (*ibid.* c. IV, l. 71-83).

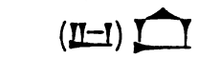
ur



ur *ur* *ḫa*

. . . . . .

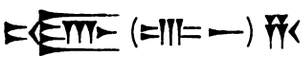
(*W. A. I.* II, pl. 39, c. 1, *Rev.* l. 24.)



ur *ur*

u - *ru*

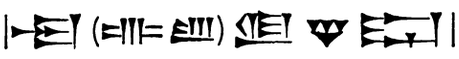
(*W. A. I.* II, pl. 44, n° 6, l. 31, 32.)



ur *u* - *ru* *ḫa*

mie sa nunu

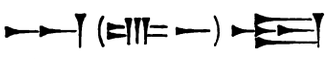
(*W. A. I.* II, pl. 36, l. 17.)



u - *ru*

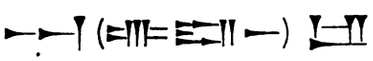
si . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 32, n° 5, *Rev.* l. 63.)



ilu *u* - *ru* *ur*

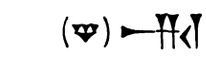
(*W. A. I.* II, pl. 57, l. 32.)



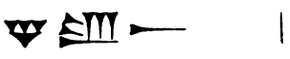
ilu *u* - *ra* - *ru* *ip* (*uras*)

(*W. A. I.* II, pl. 57, l. 31; III, pl. 70, l. 203.)

sa



sa *sa*



sa - *ru* - *rūv*

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 26.)

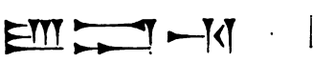
sa *du*

nab . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 34, l. 72.)

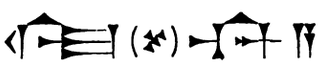
si

si *is* - *sit* *ḫa*



rit - *kub* *iṣṣur*

(*W. A. I.* II, pl. 33, *Obv.* l. 15.)

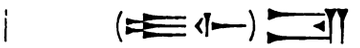


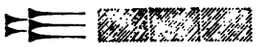
si *si* *ak* - *a*

na - *aṣ* *sarru* - *tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 34, n° 4, l. 65.)

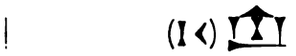
is

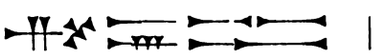




(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 3.)

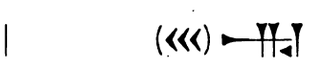
su



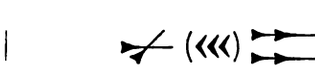


(*W. A. I.* II, pl. 48, *Obv.* l. 23.)

is

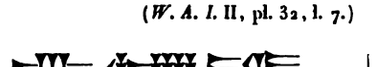


(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 23.)



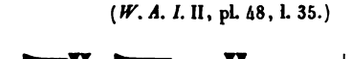
(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 7.)

us



(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 35.)

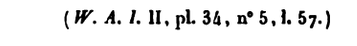
tu



(*W. A. I.* II, pl. 30, *Obv.* l. 15.)

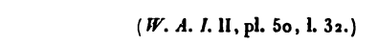
(*W. A. I.* II, pl. 34, n° 5, l. 57.)

ii

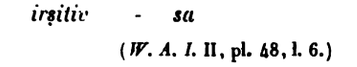


(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 32.)

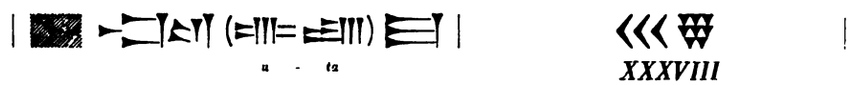
ut



(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 6.)



(*W. A. I.* II, pl. 57, l. 15, 27.)



XXXVIII

(*W. A. I.* II, pl. 55, l. 28.)

Telles sont les principales valeurs qui paraissent indiquées dans les tablettes assyriennes, et sur la portée desquelles il serait téméraire d'insister. Le rôle intentionnel du signe que l'on voit écrit en petit texte auprès du signe ordinaire n'est pas douteux; mais quelle est cette intention? Nous avons puisé dans des tablettes dont le sens général est évidemment différent, dès lors nous sommes porté à croire que le signe du scoliaste doit avoir une signification différente suivant les cas et très-probablement *accidentelle*. D'un autre côté, pouvons-nous affirmer qu'on ait toujours indiqué ainsi une valeur phonétique? Je ne le pense pas. Nous ne sommes pas sorti des renseignements qui nous sont fournis par la publication des tablettes; mais quand on songe que des milliers de textes nous sont encore fermés, on comprendra facilement notre réserve. Aussi il serait difficile d'élever sur ces indications, si nombreuses qu'elles soient, une théorie définitive dont nous n'avons la prétention, du reste, que de réunir ici quelques matériaux.

CHAPITRE VI.

LES IDÉOGRAMMES ET LES ALLOPHONES.

Les expressions idéographiques et les expressions allophones qu'on rencontre dans les textes ont singulièrement compliqué les difficultés qui entouraient les premiers essais de lecture et de déchiffrement. Il n'est pas encore possible aujourd'hui, malgré les progrès accomplis, d'indiquer les règles qui pouvaient guider le scribe antique, quand il introduisait, au milieu d'un texte dans lequel le système phonétique domine, ce mode exceptionnel d'expression, lorsqu'il avait à son usage un moyen qui nous paraît plus rationnel et surtout plus facile. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de ces expressions sont déjà déchiffrées, et nous ne pouvons pas les passer ici sous silence.

Les procédés qui conduisent à en déterminer la valeur et l'articulation sont, du reste, les mêmes que ceux qui ont servi au déchiffrement de la valeur phonétique des signes. Il faut toujours en revenir à la comparaison des textes, et saisir les deux modes d'expression qu'ils présentent dans des passages identiques ou parallèles.

Je n'insisterai pas sur la nécessité de transcrire et de prononcer conformément aux articulations de la langue assyrienne les idéogrammes que l'on rencontre dans les textes assyriens. Dans certains cas, la valeur phonétique des signes qui les composent n'est pas parvenue jusqu'à nous; il ne peut donc en être autrement. Mais si les signes ont des valeurs phonétiques qui donnent des articulations contraires au génie de la langue assyrienne, devons-nous suivre ces indications? Évidemment non, sous peine d'introduire dans nos transcriptions les éléments les plus étranges et les plus incompréhensibles.

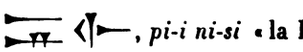
Les annotateurs antiques des textes assyriens nous en ont eux-mêmes donné l'exemple. Il suffit de parcourir les nombreuses tablettes de la bibliothèque de Koyoundjik pour s'en convaincre. Le rédacteur d'une observation astronomique a écrit par exemple le groupe

KA - UN - MIS

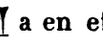
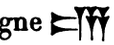
pi - i ni - si

(*W. A. I.* III, pl. 58, n° 7.)

Il craint que la première expression ne soit pas suffisamment comprise, il écrit au-dessous, mais alors en petit texte :



, *pi-i ni-si* « la bouche des hommes »

Le signe  a en effet la valeur idéographique de « bouche », *pā, pī, pū,* et le signe  celle de « homme », *nisu;* il traduit, dans les textes trilingues, le perse *martiya.*

Les exemples de cette nature sont très-nombreux, et nous aurons occasion d'en faire un fréquent usage.

Lorsque la transcription assyrienne du groupe est encore inconnue, il faut avoir recours à des précautions de la nature de celle que j'ai indiquée (*supra,* 1re part. p. 77) pour laisser à ces caractères la valeur d'une notation conventionnelle qui doit prévenir toute erreur à cet égard. S'il en est ainsi des idéogrammes, il doit en être ainsi des allophones; aussi je n'hésite pas à poser en principe de la manière la plus absolue la nécessité de transcrire suivant les données du syllabaire assyrien l'idéogramme ou l'allophone qu'on rencontre ***dans les textes assyriens.*** L'analyse à laquelle nous allons nous livrer apportera une série de faits à l'appui, et en sera pour ainsi dire la justification nécessaire.

Il n'est pas possible, dans un travail de cette nature, qui doit surtout se borner à recueillir des faits, de les enchaîner par le lien logique qui devra les réunir un jour; nous les avons groupés suivant certaines catégories, qui en rendront la recherche plus facile et la démonstration plus saisissante.

A. — LE CHIFFRE.

De toutes les expressions idéographiques que les différentes écritures ont conservées, le chiffre est celle qui a le plus persisté et qui a été la plus répandue.

Nos chiffres actuels sont des idéogrammes qui servent avec une merveilleuse commodité les besoins de la pensée chez les peuples les plus divers, malgré la diversité des langues, malgré la diversité des systèmes graphiques qui les traduisent.

Dans la haute Asie, nous voyons, à l'époque où l'écriture en caractères cunéiformes était d'un usage général, une notation unique acceptée également par différents peuples, malgré la diversité des langues qu'ils parlaient, malgré la différence des moyens graphiques dont ils se servaient. Les inscriptions trilingues nous ont donné la clef de ce système de notation.

Dans la longue inscription qui couvre le rocher de Bisitoun, Darius annonce qu'il a vaincu 9 rois, les chiffres nous sont ainsi donnés : (P. c. IV, l. 32), (S. c. III, l. 49), (A. l. 90), et les *neuf* rois sont représentés sur le rocher. Il dit qu'il a gagné 19 batailles, (P. c. IV, l. 5), (S. c. III, l. 48), et les *dix-neuf* batailles sont énumérées dans le texte. Il se vante d'avoir régné sur 23 provinces, il les annonce ainsi : (P. c. I, l. 17), (S. c. I, l. 14), et les noms des *vingt-trois* provinces sont consignés dans l'inscription.

Les inscriptions assyro-chaldéennes nous donnent les mêmes renseignements. Nous prendrons une des plus anciennes.

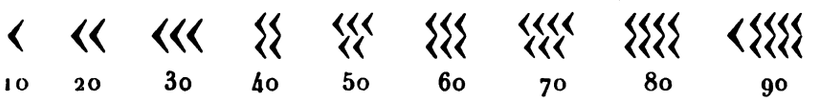
Tiglat-Piléser I énumère un certain nombre de contrées dont il est roi, il en donne le chiffre , et il a en effet nommé 16 contrées (*W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 58-65).

Plus loin il cite les rois du pays de Naïri dont il a reçu les tributs, il en précise le nombre : , et il a en effet nommé 23 rois (*ibid.* c. IV, l. 71-83).

Il en est ainsi dans toutes les inscriptions dont on a pu vérifier les calculs.

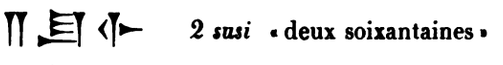
Cette notation est facile à comprendre, elle repose sur la combinaison de deux éléments : le clou perpendiculaire 𒁹 qui exprime l'unité et qui s'ajoute à lui-même :

La notation peut être poussée plus loin, car nous trouvons le chiffre 14 écrit ainsi : 𒐐. Mais généralement on obéissait aux exigences de la notation décimale. Le crochet 𒌋 exprime alors les dizaines et se combine, comme les unités, pour exprimer les multiples des dizaines :

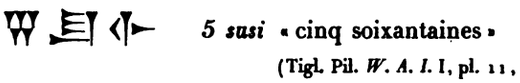


Cependant, à partir de 60 on peut suivre un autre mode de notation; soixante forme en effet une unité nouvelle, le 𒐕𒁹, *susa*, le *σῶσσος* dont le nom nous a été transmis par les Grecs, et qui devenait la base d'une numération sexagésimale et d'une notation spéciale. On comptait par *sus*, comme on comptait par unités :

1 susa « une soixantaine »



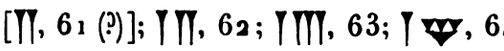
2 susi « deux soixantaines »



5 susi « cinq soixantaines »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. IV; pl. 14, c. VI.)

On trouve en effet une notation qui paraît se continuer ainsi après le chiffre 59 :



(*W. A. I.* II, pl. 61, n° 2, l. 34, n° 7, l. 65.)

On pouvait donc écrire le nombre soixante en chiffres avec le clou

perpendiculaire suivi d'une nouvelle série des unités. Cependant, d'après certaines nécessités de calcul, quelques savants ont pris pour point de départ le clou perpendiculaire suivi d'un crochet, 𒌋𒌆, ce qui donnait la série suivante[1] :

Le nombre « cent » s'écrit par un clou perpendiculaire suivi d'un clou horizontal, 𒌋𒁕; c'est, par une coïncidence peut-être fortuite, le signe de l'articulation qui exprime le nombre cent (héb. מֵאָה) dans toutes les langues sémitiques.

On compte par centaines, comme on a compté par unités et par dizaines :

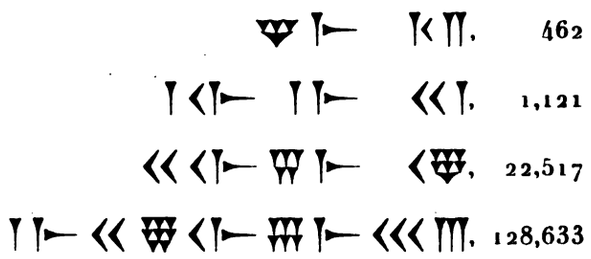
Dix centaines donnent le nombre « mille », qui s'exprime naturellement ainsi : 𒌋𒁕, et avec lequel on compte également comme on a compté par dizaines et par centaines :

jusqu'au million dont l'expression n'a pas encore été rencontrée.

Chaque ordre d'unités forme l'objet d'une notation spéciale; le plus élevé s'écrit à la gauche du moins élevé et se prête ainsi à des expressions dont les notations en chiffres romains peuvent faire com-

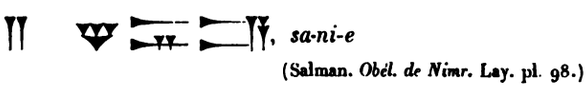
[1] Cette notation admise en principe, dès l'origine des recherches, a été contestée dans ses détails. Sir H. Rawlinson prétend que le clou 𒌋 exprime à lui seul le nombre 60. M. Oppert soutient que c'est le clou suivi d'un crochet 𒌋𒌆. La question ne nous paraît pas devoir encore être tranchée; voyez toutefois la dissertation de M. F. Lenormant, où les deux systèmes sont exposés, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, p. 6, note 8.

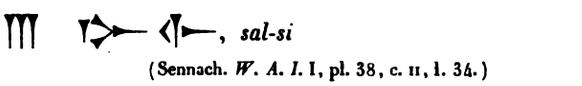
prendre le mécanisme. Voici, du reste, quelques exemples pris pour ainsi dire au hasard dans les textes historiques :

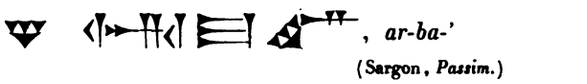


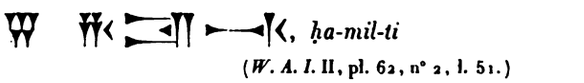
On trouve la série naturelle des nombres dans beaucoup de documents, dans les annales des rois, dans l'énumération des temples, dans les listes des mois et des jours, etc. Voici dans cet ordre les chiffres pour lesquels l'articulation phonétique a été constatée :

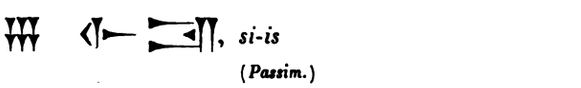
1

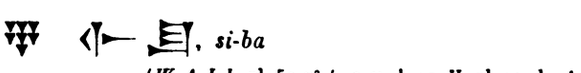
2 

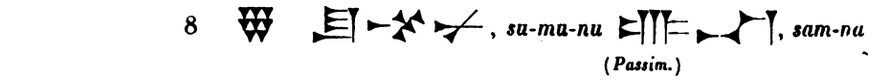
3 

4 

5 

6 

7 

8 
su-ma-nu *sam-na*
(*Passim.*)

9 .....
( )

10 *es-rit* *e-si-rit*
(*W. A. I.* II, pl. 62, n° 2, l. 50.)

15 *ḫa-mis-se-rit*
(*Ibid.* l. 49.)

20 *es-ra-a*
(*Ibid.* l. 48.)

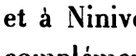
30 *si-la-sa-a*
(*Ibid.* l. 47.)

40 *ir-ba-ya*
(*Ibid.* l. 46.)

50 *ḫa-an-sa-a*
(*Ibid.* l. 45.)

60 (?) *su-us-su* *si-sa-a*
(*Ibid.* l. 44.)

70 (?) *si-ib-ba-a*
(*Passim.*)

Les flexions qui peuvent atteindre les noms de nombre comme les adjectifs ordinaires sont du ressort de la grammaire, et nous n'avons pas à nous en occuper ici; toutefois nous devons constater que l'ordinal est le plus souvent caractérisé à Babylone par le signe et à Ninive par le signe  ou , qui suit le chiffre. C'est le complément phonétique allophone de son expression phonétique originelle. Les ordinaux constatés phonétiquement (premier et troisième)

ne permettent pas de l'expliquer autrement. Nous lisons donc à Bisitoun :

, le neuvième jour.

, le quatorzième jour.

(Bisit. l. 52, 15.)

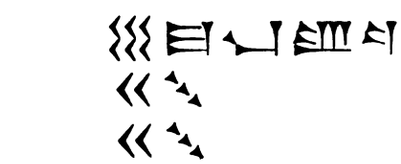
comme dans les textes de Ninive :

, le sixième jour.

, le quinzième jour.

(*W. A. I.* III, pl. 51, n^os^ 1 et 2.)

Les calculs sur les nombres sont assez fréquents et faciles à vérifier; souvent après l'énumération de différentes quantités on en fait la somme. Le total est alors exprimé par le signe (Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 83). Voici un exemple d'addition :



60 *ma-ḳa-ru-tav*

20 *idem*

20 *idem*

Total 100 *ma-ḳar-rat*

(*W. A. I.* III, pl. 50, n° 1, l. 5 à 8.)

Certaines tablettes présentent quelquefois des calculs très-compliqués; il nous suffit de rappeler ici la fameuse tablette de Sinkereh, qui présente un calcul des racines et des puissances [1].

Les objets doubles s'écrivent souvent par le monogramme qui les exprime, suivi du chiffre « deux » :

« les deux yeux »

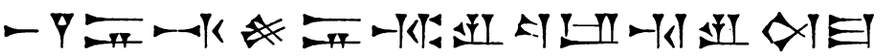
« les deux oreilles »

« les deux mains »

[1] Conf. F. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, etc.

Le duel est exprimé par le signe et le pluriel par le signe .

On connaît plusieurs multiples de l'unité. Le signe traduit le perse *davitiya* dans les inscriptions trilingues :



ina sa - ni - ti II ni - ik - ru - tav ib - ḫu - ru - num - mu

« pour la seconde fois les rebelles se réunirent »

(Darius, *Bisit.* l. 54.)

La dualité est ainsi exprimée phonétiquement dans les inscriptions de Ninive :

VIII nirgali tu - ' - a - mi

« huit lions doubles »

(Sargon, *les Fastes*, l. 162.)

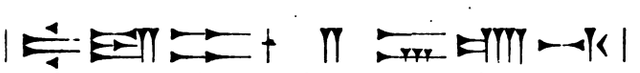
Le signe traduit le perse *tritiya* dans un passage analogue à celui que nous venons de citer :

ina sa - ni - ti III ni - ik - ru - u - tu . . .

« pour la troisième fois les rebelles, etc. »

(Darius, *Bisit.* l. 51.)

Le nombre « quatre » s'écrit souvent ainsi : , par exemple dans le nom « d'Arbèles » (*supra*, 1re part. p. 128, n° 87). On trouve du reste, dans les tablettes, la notation

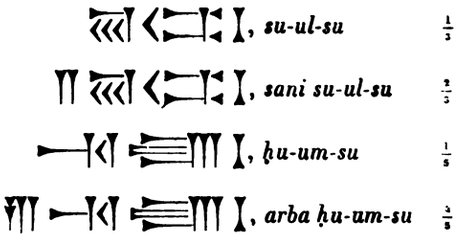


kiprat irbitti kiprat ir - bit - ti

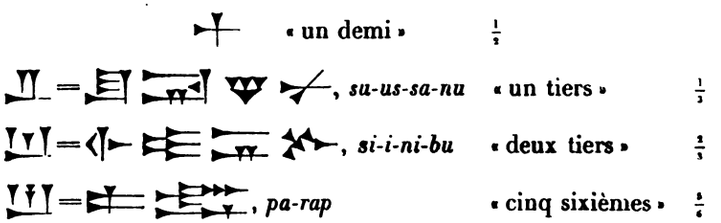
(*W. A. I.* II, pl. 35, n° 8, l. 39.)

La détermination des fractions a présenté une certaine difficulté, parce que les Assyriens et les Babyloniens n'employaient pas le même système de notation.

Les Assyriens admettaient toutes les fractions, et, pour les désigner, ils écrivaient d'abord en chiffres le numérateur de la fraction, puis en toutes lettres le dénominateur:

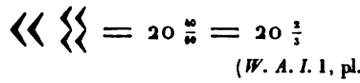


Quelques signes semblent représenter idéographiquement des fractions, ou, au moins, des divisions exactes de certaines mesures :



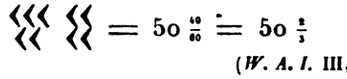
(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 1, 3, 5.)

A Babylone, le système de notation reposait sur un principe différent. On divisait l'unité en soixantièmes et on notait les fractions au moyen des chiffres ordinaires, qui formaient ainsi une série de second ordre à la suite des nombres entiers :



$20\ \frac{40}{60} = 20\ \frac{2}{3}$

(*W. A. I.* I, pl. 70, c. 1, l. 1.)



$50\ \frac{40}{60} = 50\ \frac{2}{3}$

(*W. A. I.* III, pl. 41, c. 1, l. 1.)

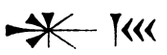
Toutes les fois qu'on rencontre dans les textes babyloniens deux chiffres ainsi juxtaposés, le premier exprime un nombre entier, le second les fractions au dénominateur 60.

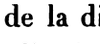
Les fractions inférieures à $\frac{1}{61}$ s'expriment par une nouvelle série de

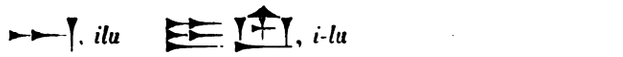
fractions soixante fois plus petites. Les chiffres qui indiquent cette nouvelle division sont suivis du signe , qui joue ainsi le rôle d'un exposant, pour indiquer que le dénominateur doit être porté à la deuxième puissance.

Les textes n'ont pas permis de constater le mode de notation des fractions inférieures.

B. — LES DIEUX.



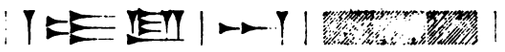
L'idée générale de la divinité est représentée par le signe  , dont nous avons indiqué l'origine hiéroglyphique et les différentes formes au début de ce travail (1re part. p. 9 et 345). Ce signe traduit le perse *baga* dans les inscriptions trilingues. Son expression phonétique est rare, elle est assurée par les différentes formes du nom de Babylone (*supra*, 1re part. p. 118) et par la comparaison des textes. Comparez en effet :



ilu *i-lu*

(Nabuch. *W. A. I.* pl. 56, c. VII, *l.* 4, et le *Fragm. de Ker-Porter*, 3e col. *fine.*)

Elle nous est donnée par les syllabaires de Sardanapale :



i - *lu* *ilu* .....

(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 754.)

et ailleurs, dans les tablettes philologiques, nous lisons :

ilu *i* - *luv*

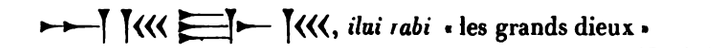
(*W. A. I.* II, pl. 31, n° 2, c. III, l. 27.)

Ce caractère devient *aphone* devant le nom spécial d'une divinité;

il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux noms d'Ormuzd, d'Anaïtis et de Mithra, que nous avons cités (1re part. p. 82-84).

Les divinités spéciales qui forment le panthéon assyro-chaldéen étaient fort nombreuses; mais nous n'essaierons pas de déterminer le rôle et l'importance de toutes les divinités qui sont invoquées dans les inscriptions, et dont le culte a dû nécessairement varier suivant les époques et suivant les localités (*W. A. I.* II, pl. 66, 69).

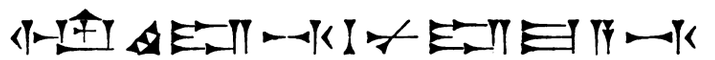
On distingue facilement une première série de divinités :



ilui rabi « les grands dieux »

(*Passim.*)

Ces grands dieux sont invoqués dans le protocole des inscriptions royales et figurent quelquefois avec « leurs grandes épouses » :



au ḫi - ra - ti - su - nu ra - ba - a - ti

(Sargon, *les Fastes*, l. 156 et *passim.*)

De ces unions procédaient des enfants divins qui formaient sans doute des divinités du second ordre (*W. A. I.* III, pl. 69, n° 3).

Au-dessous de ces divinités figure encore un nombre indéterminé de divinités inférieures, qui se trouvent souvent renfermées dans une formule générale. Ce sont les dieux « du ciel et de la terre », les dieux « de la mer », les dieux « de la ville, de la maison ». Nous devons ajouter que chaque divinité peut être désignée — par un idéogramme qui représente son symbole, — par un allophone qui exprime vraisemblablement le nom qu'elle portait dans un culte que l'Assyrie a accepté, — par la traduction assyrienne de ce nom, — enfin par ses attributs ou par ses fonctions (*W. A. I.* II, pl. 55-60).

Ces généralités suffisent pour nous faire comprendre le nombre prodigieux des divinités assyro-chaldéennes, et les difficultés que l'on peut rencontrer pour déterminer leur identité et leur appellation.

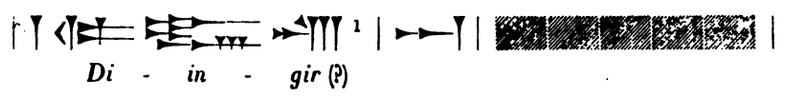
Les traditions grecques nous parlent de douze grands dieux; mais ce chiffre ne paraît pas aussi déterminé dans les inscriptions. Les textes royaux en contiennent plusieurs listes rédigées à différentes

époques, et qui ne concordent pas entre elles. Nous mentionnerons ici les principales, pour y recourir au besoin, sans nous être conformé cependant au nombre ni à l'ordre qu'elles présentent. Le protocole de l'Inscription de Tiglat-Piléser I^er^ ne parle que de sept grands dieux (*W. A. I.* I, pl. 9, c. 1); celui de Sardanapale III en porte le nombre à treize (*ibid.* pl. 27); celui de l'obélisque de Salmanasar à douze (Layard, pl. 87). Enfin les tablettes mythologiques sont loin d'éclairer la question. Aussi, à défaut d'indications plus précises, nous présenterons les noms des principales divinités assyriennes dans l'ordre suivant :

1° , *I-lu*

Ilu, « le Grand Dieu de la Chaldée, le premier des dieux ». Les différentes formes de ce nom sont constatées par de nombreuses variantes : il nous suffit de renvoyer à celles qui résultent du nom de Babylone, dans lequel il figure (*supra*, 1^re^ part. p. 118).

Les syllabaires nous font connaître quelques-uns des allophones qui expriment le même nom :

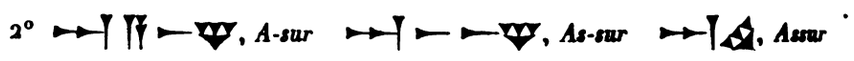


(*W. A. I.* II, pl. 4, l. 755, 756.)

Les tablettes mythologiques présentent un idéogramme assez compliqué qui est expliqué par le mot *ḫilibu* « le protecteur » :

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 28.)

[1] D'après une copie prise par M. Oppert sur l'original, et qu'il a bien voulu me communiquer, au lieu de , *gir*, je lis , *ru* (*dinru?*).

2°  , *A-sur* *As-sur* *Assur*

Assur, « le Dieu Bon », ainsi que l'a judicieusement établi M. Oppert (*Comment. de la Grande inscript. de Khorsabad,* p. 297). Cette divinité paraît se confondre avec la précédente, et représenter le même principe sous une autre appellation. C'est le Grand Dieu de l'Assyrie, à laquelle il a donné son nom, comme Ilou avait donné le sien à la capitale de la Chaldée. Comparez les deux passages identiques des inscriptions de Sargon :

(Botta, *Pavés*, pl. 16, l. 18.) (*Ibid.* pl. 7, l. 22.)

L'identité des différentes formes résulte de la comparaison des nombreux passages identiques ou parallèles qui les renferment. Il ne faut pas confondre le nom du dieu avec le nom de l'Assyrie, celui-ci est toujours suivi du déterminatif aphone.

Le Dieu Suprême est quelquefois écrit sur les monuments antiques sous la forme :

, *Asit*

(*W. A. I.* I, pl. 6, n° 1, l. 3.)

« Le Tout-Puissant » (héb. שַׁדַּי). Les syllabaires nous donnent en effet la lecture :

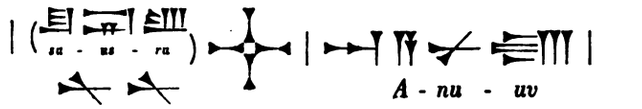
sit *si - it - tav*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 14b.)

3° , *A-nu*

Anu. Les formes idéographiques de ce nom se confondent souvent avec celles de plusieurs autres divinités. Ce dieu est généralement représenté, sur les marbres et sur les pierres dures, comme un dieu moitié homme et moitié poisson; c'est le Ὡαννής des Grecs, le עַנְמֶלֶךְ

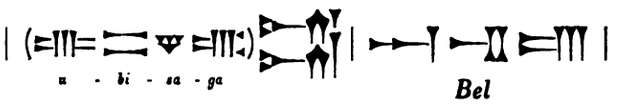
des Sépharvaïm (II Rois, XVII, 31). Les tablettes mythologiques nous donnent le monogramme suivant, qu'on ne rencontre pas dans les textes, mais qui figure sur un certain nombre de cylindres en pierres dures :



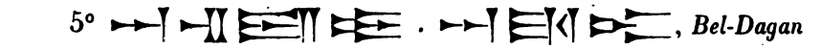
(*W. A. I.* II, pl. 48, *Ob.* l. 30.)

4° *Bi-i-lu*

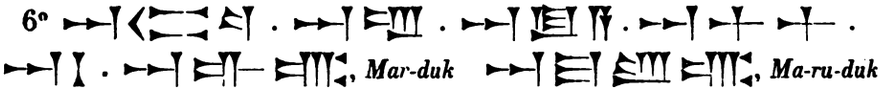
Bel, le Baal des Phéniciens, le בַּעַל de la Bible (Jug. 6, 25), le Βῆλος des Grecs. L'identité des différentes formes de ce nom est surtout établie par l'identité des dérivés de cette expression, qui désigne un des attributs de la divinité suprême, « le Seigneur, le Maître » (héb. בַּעַל). Ce nom paraît, dès lors, s'appliquer à tous les autres dieux, mais particulièrement aux deux suivants. Lisez toutefois, dans les tablettes mythologiques, le monogramme et la transcription allophone de ce dieu particulier :



(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 31.)

5°  *Bel-Dagan*

Dagon, le דָּגוֹן des Phéniciens (I Sam. v, 4), représenté comme Anu sous la forme d'un dieu moitié homme et moitié poisson.

6°  *Mar-duk* *Ma-ru-duk*

Mérodach, « le Maître des oracles », plus particulièrement adoré à

Babylone, le מְרֹאדַךְ ou מְרֹדַךְ de la Bible (Jér. L, 2). L'identité des différentes formes de ce nom se trouve établie particulièrement par les noms propres dans lesquels il figure; il nous suffit de rappeler celui de Mérodach-Baladan, roi de Chaldée :

Marduk bal iddin - na

(Sargon, *les Fastes*, l. 17.)

Marduk bal iddin

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, l. 32.)

Les tablettes mythologiques nous donnent le monogramme et l'allophone suivant :

Gu - di - bi - ir *kit* *Marduk*

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 36.)

7° , *Nis-rak*, *Naha*, *Hae* (?)

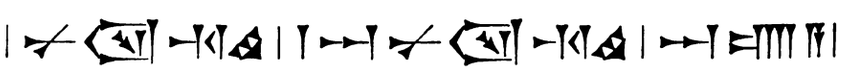
Nisroch, *bel nimiki*, « le Seigneur de l'intelligence », *bel ḫaśiśi*, « le Seigneur de l'attention ». Ces titres sont, du reste, réunis dans une tablette mythologique qui nous donne en même temps le monogramme suivant :

Ta - al *Nisruk* *bel ni - mi - ki*

bel ḫa - śi - śi

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 32.)

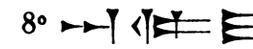
Nous trouvons ailleurs un autre titre :



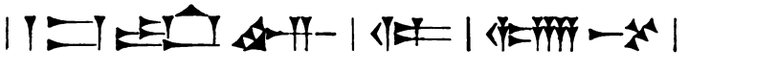
nu kim - mut *ilu nu - kim - mut* *Nisruk*

(*W. A. I.* II, pl. 58, l. 54.)

Si l'articulation *Nisruk*, résultant de la première forme, pouvait se soutenir (*supra*, p. 183 et 236), ce serait alors son expression phonétique. Nisroch était particulièrement adoré à Ninive; c'est le נִסְרֹךְ de la Bible (II Rois, 19, 37). Des monuments figurés le représentent avec une tête d'aigle sur un corps d'homme, et quelquefois avec quatre ailes déployées; il se confond souvent avec le suivant.

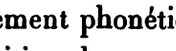
8°  , *Salmanu*

Salman, « le Sauveur ». La lecture de ce nom est établie par les syllabaires; on lit, en effet, pour la valeur idéographique du premier signe :



sul - mu

(*W. A. I.* pl. 1, l. 185.)

 est le complément phonétique. C'est ainsi que ce nom divin entre dans la composition du nom royal « Salmanassar » :

, *Salmanu-asir*

(Layard, pl. 87 et 98.)

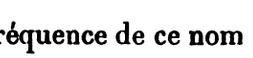
9° , *Sin*

Sin. La première forme est phonétique; et c'est à ce titre qu'elle entre dans la composition du nom royal « Sennachérib », dont les variantes établissent l'identité de la seconde :

, *Sin-aḫi-irib*

(*W. A. I.* I, pl. 37, l. 42.)

10° ,

Sam-su , *Sam-si*  , *Sa-mas*

Samas. La fréquence de ce nom a permis de constater, dans de nom

breux passages, l'identité de toutes ces formes, Nous avons d'abord le monogramme qui nous donne le nom casdéen du dieu, *ut* (*supr.* p. 323); puis le monogramme avec son complément phonétique; puis enfin la forme phonétique.

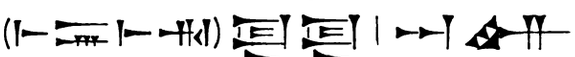
Les noms de ces deux dernières divinités se confondent souvent avec ceux des deux astres (*sin* « la lune », *samas* « le soleil ») qui sont placés sous leur protection; cependant, dans les traductions, il faut toujours avoir soin de distinguer le dieu de l'astre.

11° , *Bin*

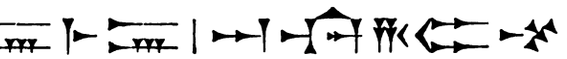
Bin, « le dieu du firmament ». L'articulation phonétique du nom de cette divinité, longtemps indécise, *Ao*, *Vul*(?), est aujourd'hui fixée. Elle se trouve dans le nom de « Benhadar », roi de Damas, le בֶּן־הֲדַד de la Bible, qui figure ainsi dans les textes :

, *Ben-id-ri*
(Salman. Layard, pl. 91, l. 88.)

M. Oppert appuie cette opinion sur des considérations des plus sérieuses tirées des inscriptions antiques. D'un autre côté les tablettes mythologiques nous donnent le complexe suivant :


Mi - ir - mi - ri *Bin*
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 35.)

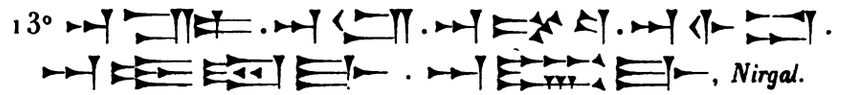
D'après un autre passage, le terme de *mirmir* paraît s'appliquer à Nebo « la chaleur du soleil levant » :


Mi - ir - mi - ir *Nebo* *ḫa - mi - mu* *ṣit samsi*
(*W. A. I.* II, pl. 60, l. 37.)

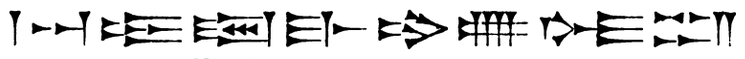
12° , *Bar* (?) *Nin-ip* (?) *Adar* (?)

Le nom de cette divinité est encore assez indécis. *Bar* est un allophone. La lecture *Ninip* n'est pas conforme aux règles de l'orthographe

assyrienne et doit être rejetée, donc ce groupe ne peut être qu'un idéogramme ou un allophone; d'ailleurs, ainsi lu, il ne représente aucune divinité connue. M. Oppert[1] propose la lecture « Adar », que M. Lenormant[2] accepte en s'appuyant sur une des valeurs du signe (*supra*, p. 73), qui jouerait le rôle de complément phonétique (?). Avec cette lecture et l'épithète de « roi » *malik*, qu'il reçoit fréquemment, ce savant le rapproche de אַדְרַמֶּלֶךְ des Sepharvaïm (II Rois, XVIII, 31). Je crois que cette question doit rester encore sans solution. Mais dans tous les cas c'est le Dieu terrible, le Seigneur des braves, le destructeur des ennemis. On reconnaît son image dans ces grandes figures du palais de Sargon où le dieu étouffe un lion dans ses bras.

13°  , *Nirgal.*

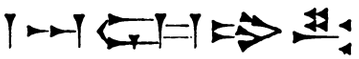
NIRGAL, le נֵרְגַל des Cuthéens (II Rois, XVII, 30). Ce nom divin entre dans la composition d'un nom royal que nous lisons :



Nirgal - sarru - u - ṣu - ur

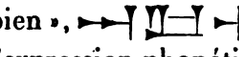
(*W. A. I.* I, pl. 67.)

et sur les briques :



Nirgal - sarru - uṣur « Nériglissor »

(*Passim.*)

En effet, Nirgal est le dieu de Chuta, il y est désigné comme « le Dieu des Lions du bien »,  . Or, ce terme est lui-même expliqué par l'expression phonétique , *nir-gal*, qui désigne les lions sculptés aux portes des palais assyriens, et qui sont l'emblème de ce dieu[3].

[1] Chronologie biblique, 1868, et Revue archéologique, 1869.

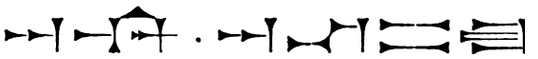
[2] *Commentaire de Bérose*, p. 235.

[3] Oppert, *Comment. de l'inscr. de Khorsabad*, p. 107.

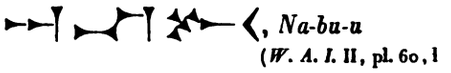
14°

Na-bi-uv, Na-bu-u

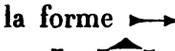
Nebo, la grande divinité de Babylone, le נְבוֹ d
XLVI, 1). L'identité de ces expressions résulte de la c
différentes formes du nom de Nabuchodonosor et de N
p. 93 et 94); elle résulte également de la comparaiso



Na - bi - uv
(Sargon, *Pavés*, Botta, p



Na-bu-u
(*W. A. I.* II, pl. 60, 1

Lorsque le nom de cette divinité est exprimé idéo
la forme  paraît plus spéciale à Babylo
à Ninive.

Lisez dans les tablettes mythologiques une autre fo

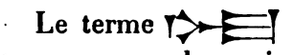
Na - bi -
(*W. A.*

Nous nous arrêterons ici en passant sous silence le
nombre de divinités, puisque nous n'avons pas la prét
le système théogonique assyrien.

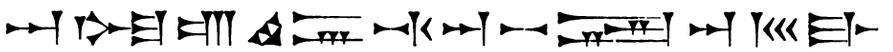
Les divinités femelles, « les épouses des grands di
gnées par plusieurs idéogrammes, qui semblent s'appl
nière générale à toutes les déesses. C'est d'abord :

, *assat* « la femme »

Ce caractère est quelquefois remplacé par le comp
benti, ou *marat* « la fille » (Sard. *W. A. I.* I, pl. 18
Dans certains cas il est suivi d'une désignation spéc
ḫirat « l'épouse ».

Le terme  signifie donc « la Grande déesse »; on trouve encore les variantes :

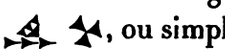
Tous ces termes sont expliqués par l'expression , *belit* « Beltis », la Βῆλθις des Grecs. C'est ainsi qu'on lit :



Beltis ḫi - ir - ti Bel ammu ilai rabi

« Beltis, l'épouse de Bel, la mère des grands dieux »

(Sard. *Obél.* Layard, pl. 87, l. 12.)

Les déesses sont encore désignées par le signe , ou par l'idéogramme  , ou simplement . Tous ces groupes représentent peut-être des divinités particulières, mais surtout « Beltis ».

Les tablettes mythologiques nous donnent la mention suivante :

dam - ki - na

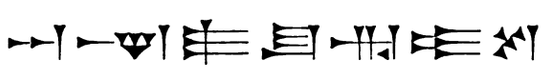
(*W. A. I.* II, pl. 59, *Obv.* l. 3.)

Damkina est un allophone qui paraît plus particulièrement désigner l'épouse de Nisroch.

Istar est une divinité femelle qui joue un grand rôle dans le panthéon assyrien, son nom est exprimé ainsi :

Is-tar

Tous ces termes s'échangent, le dernier seul est phonétique : « Istar », c'est une des épouses d'Assur, qu'on nommait aussi *Assurit :*



Istar As - su - ri - i - te

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 36; pl. 14, c. VI, l. 86.)

Cependant il ne faut pas rapprocher ce terme ne l'hébreu אֲשֵׁרָה, qui signifie simplement « idole ».

Istar est invoquée tantôt comme la déesse des combats, c'est alors:

Istar sa Arba - ilu « Istar d'Arbèles »

[*Passim.*)

tantôt comme la déesse de la volupté, c'est alors:

Istar sa Ninua « Istar de Ninive »

(*Passim.*)

Les tablettes mythologiques lui donnent le nom de *Gingira;* c'est un allophone représenté par un monogramme spécial que nous n'avons rencontré que dans la liste à laquelle nous l'empruntons :

gi - in - gi - ra *Is - tar*

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 29.)

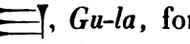
Nous avons vu qu'une des formes idéographiques du nom d'Istar est traduite, dans la transcription araméenne des inscriptions trilingues, par *assat* « la dame » (*supra*, 1re part. p. 175, n° 265).

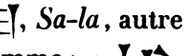
Le nom d'Istar s'emploie quelquefois au pluriel; mais alors il paraît s'appliquer à toutes les déesses :

ilui au istarati « les dieux et les déesses »

(Sargon, *les Fastes*, l. 167 et 176.)

On donne à Samas plusieurs épouses, c'est peut-être la même divinité qui se présente sous plusieurs formes du même nom :

 , *Gu-la*, forme évidemment allophone qui signifie littéralement « la Grande ». (*W. A. I.* pl. 70, c. IV, l. 5.)

 , *Sa-la*, autre forme allophone qui s'échange souvent avec l'idéogramme . (Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 35.)

, *A-nu-ni-tav*, Anunit, qui rappelle le nom

de la déesse « Anaïtis », dont le culte a été propagé en Perse par Artaxerxès Mnémon.

Nous devons mentionner encore quelques divinités femelles dont les noms apparaissent moins souvent dans les textes :

1° , *Tasmituv* « Tasmit », la déesse des lettres. C'est elle qui, avec Nebo, a présidé à la rédaction des tablettes assyriennes; aussi l'on trouve son nom dans la signature de la plupart de ces documents.

Cette divinité est encore désignée par le monogramme et l'allophone qui l'accompagne :

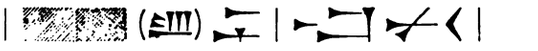
kur - nu - un

Tas - mi - tuv

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 39.)

2° , *Nana* « Nana » paraît être une épouse de Samas; son nom est un allophone. Dans tous les cas, c'est une divinité étrangère à l'Assyrie; c'est la grande déesse de la Susiane dont le nom est mentionné dans la Bible.

3° , *Zir-ba-ni-tav;* , *Zar-pa-ni-ti* « Zarpanite ». La première expression idéographique s'échange avec les deux autres, la dernière est la forme phonétique. Le signe qui figure dans la seconde a la valeur idéographique de *bani.*



ba - nu - u

(*W. A. I.* II, pl. 31, l. 86.)

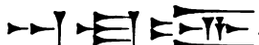
Zarpanite est la déesse de la fécondation, les tablettes mythologiques nous donnent son appellation allophone, et un complexe que nous n'avons rencontré que dans cette circonstance :

ga - as - mu

Zar - pa - ni - tuv

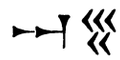
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 37.)

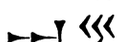
Zarpanit se confond souvent avec Istar, c'est la Δελεφάτ des Grecs.

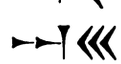
4°  , *La-as* « Las » est le nom allophone d'une divinité désignée comme la compagne de Nirgal, et sur laquelle nous avons peu de renseignements.

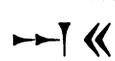
Nous nous arrêterons encore ici. Toutefois, nous devons ajouter que les divinités sont souvent désignées par un chiffre. L'identité de cette forme résulte de la comparaison des textes; nous avons ainsi:

Assur (?), le Dieu un, ou peut-être le Dieu 60. Le signe représenterait alors l'unité sexagésimale; mais, dans tous les cas, on ne saurait dire « le dieu unique ».

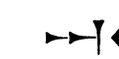
 50 « Bel »

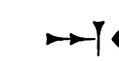
 40 « Nisruk »

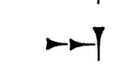
 30 « Sin »

 20 « Samas »

6 « Bin »

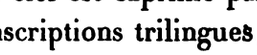
 15 « Istar »

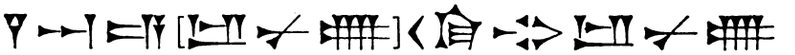
 12 « Nirgal »

 10 « Nebo »

(*W. A. I. passim.*)

C. — LE CIEL.

Le ciel est exprimé par le complexe  qui traduit, dans les inscriptions trilingues, le perse *açman*. Il est toujours en opposition avec la terre, qui est exprimée par le monogramme , ou , avec le complément phonétique; ces deux expressions traduisent le perse *bumi:* c'est ainsi qu'on lit, dans le protocole des inscriptions achéménides,



sa same (ib - nu - u) au irşitiv ib - nu - u

« (Ormuzd) qui a créé le ciel et la terre »

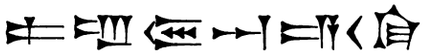
(Darius, Inscr. N. R. — Xerxès, Inscr. de Van.)

La valeur phonétique des deux idéogrammes est établie dans un grand nombre de passages. Les inscriptions trilingues donnent d'abord, pour traduire le perse *bumi*, le groupe phonétique

ir-ṣi-tiv « la terre » héb. אֶרֶץ

(Inscr. c de Westergaard.)

Les inscriptions assyro-chaldéennes donnent, d'un autre côté, la transcription des deux idéogrammes dans des passages identiques ou parallèles. Nabuchodonosor dit, dans la grande inscription de Babylone, en parlant des attributs du Dieu Nebo :



pa - kid kisat sami au irṣit

(*W. A. I.* I, pl. 53, c. 1, l. 40.)

et dans celle de Borsippa nous lisons la transcription de l'idéogramme :

pa - ki - id ki - is - sa - at sa - mi - e au ir - ṣi - tiv

« (Nebo) qui surveille les légions du ciel et de la terre »

(*W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 13.)

Les tablettes mythologiques nous présentent deux complexes qui ne paraissent pas employés dans les textes :

zi - ga - ram sa - mu - u

zi - ku - ra irṣitiv

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 26 et 27.)

Enfin nous lisons :

zi - ka - ra sa - mu - u

(*W. A. I*, II, pl. 50, l. 28.)

Le ciel, dans son acception astronomique, comprend les astres et tous les phénomènes qui se passent dans la sphère céleste.

La sphère céleste est désignée par le monogramme , dont l'articulation phonétique se dit *ur* « la lumière », héb. אור. Nous lisons ainsi dans les syllabaires :

ur *ḫa - ma - mu* « la brûlante »

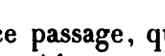
ur *e - li du* « la mère »

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 268, 269.

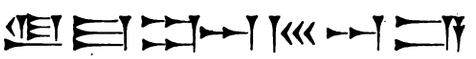
Le temple de Borsippa était « le temple des sept lumières du ciel et de la terre » :

bit hamanu VII irṣitiv

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 51, n° 1, c. 1, l. 27.)

On voit, par ce passage, qu'il faut distinguer  « la terre astronomique » de seul, qui désigne la terre géographique.

Les sept lumières sont les planètes, qui se trouvent quelquefois comprises sous la désignation d'étoiles, et exprimées par le signe de la divinité, , ou mieux encore par le signe plus compliqué , dont la forme archaïque, qui paraît être , rappelle un ciel étoilé. Le monogramme se prononce *kakkab* (héb. כוכב). Comparez en effet, dans des passages parallèles, les deux expressions :



ki - ma *kakkab* *same* « comme les étoiles du ciel »

(Sard. III, *W. A. I.* II, pl. 24, l. 43.)

ka - ak - ka - bi - iš *sa - ma - mi*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 61, c. III, l. 12.)

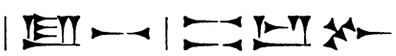
On trouve encore la mention suivante :

na - ba - ṭa « le regard (?) » (héb. נבט)

(*W. A. I.* I, pl. 48, l. 35.)

Les observations astronomiques remontaient, en Assyrie et surtout en Chaldée, à une haute antiquité. Le système planétaire avait été déterminé longtemps avant l'occupation sémitique des enfants d'Assur, et ces premiers habitants avaient donné des noms aux astres qu'ils observaient. Dès lors les étoiles, comme les divinités, furent mentionnées par un idéogramme qui représentait l'astre que l'on voulait ainsi désigner, puis par le nom qu'ils lui avaient donné, expression allophone qui a passé, avec l'idéogramme, dans l'écriture et la langue de l'Assyrie, à côté de la transcription ou de la traduction assyrienne du nom primitif. Enfin, les astres furent encore désignés par le nom de la divinité qui préside à leurs mouvements, puis enfin par les attributs de l'astre ou de la divinité. On comprend dès lors les difficultés que l'on rencontre aujourd'hui pour préciser le nom des planètes et des étoiles qui sont mentionnées dans les inscriptions.

Les planètes sont quelquefois désignées par le signe . Leur nom générique est : la valeur phonétique de ces deux signes, *lu-bat*, avait fait penser à la racine לָהַב, d'où « flamme »; mais cette lecture est abandonnée, car ce groupe est évidemment un allophone qui représente en même temps un nom d'animal : M. Oppert croit y voir « le chat »; on lit en effet dans une liste de noms d'animaux :

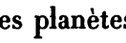


bi - ib - bu « le chat (?) »

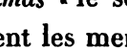
(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 4.)

Différents passages des tablettes astronomiques présentent des listes des planètes. Ces tablettes ont été signalées, pour la première fois, par le Dr Hincks, et reconnues depuis par tous les assyriologues; mais l'ordre dans lequel les planètes se présentaient et, par conséquent,

leur assimilation avec les noms dont nous nous servons pour les désigner, ont été longtemps indécis. Nous suivrons les dernières observations de M. Oppert, qui ont été adoptées par M. F. Lenormant[1], et auxquelles nous reconnaissons un grand degré de probabilité.

1° A la tête des planètes figure en première ligne  , *sin* « la lune ». Les tablettes philologiques nous donnent le monogramme et l'allophone suivant, qui désigne soit le dieu, soit la planète :

(*W. A. I.* I, pl. 47, l. 66.)

2°  , *samas* « le soleil », héb. שֶׁמֶשׁ. Les tablettes mythologiques nous donnent les mentions suivantes :

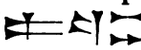
(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 34.)

Utuk est l'expression phonétique du signe et désigne évidemment un « génie », ainsi qu'on en peut voir l'application dans une tablette du British Museum (*W. A. I.* II, pl. 17, c. II, l. 1 et suiv.).

On trouve encore, pour désigner le soleil, l'expression allophone *bisebi* :

(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 49.)

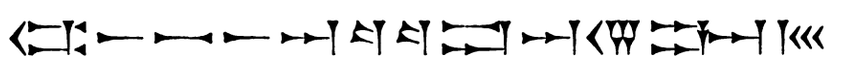
Viennent ensuite, bien que l'ordre ne soit pas constamment observé dans les différentes listes que les tablettes nous présentent :

3°  , *sulpa uṣu* (*samsi*), appelé aussi *dapinu* « le Protecteur », le messager du soleil levant, l'étoile de Nebo « Mercure ».

[1] Conf. Oppert, *Journal asiatique*, octobre et novembre 1871, p. 245. — F. Lenormant, *Commentaire de Bérose*, p. 370, et ses rectifications, *ibid.* note 1.

4° , *dil-bat* « Vénus ». Il ne peut y avoir de doute sur la désignation de cette planète :

« Quand elle apparaît au soleil levant, c'est Istar des étoiles » :



dil - bat ina samsi uṣu Istar kaḳḳabi

« Quand elle apparaît au soleil couchant, c'est Beltis des Dieux » :

dil - bat ina samsi eribu be - lit ilui

(*W. A. I.* III, pl. 53, n° 2, l. 36, 37.)

Vénus est encore désignée par le complexe :

(*W. A. I.* III, pl. 63.)

C'est en effet « l'étoile Istar », comme l'indique le passage suivant :

istar kakkab

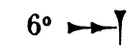
(*W. A. I.* II, pl. 59, l. 20.)

5° , , *lubat kaivanu* ou encore *lalim kaivan*. M. Oppert rapproche judicieusement cette expression de l'arabe كيوان ; c'est « Saturne », *lulim*, c'est l'étoile du cerf(?) ; dans tous les cas, c'est l'étoile de *NIN-IP*.

La lecture *kaivan* provient d'une glose qui explique le complexe :

ka - ai - va - nu

(*W. A. I.* II, pl. 23, l. 26.)

6°  [1], *labat guttav?* « l'étoile du taureau du

[1] Le signe paraît avoir, dans cette circonstance, la valeur de *gut*. (*W. A. I.* II, pl. 56, l. 71.)

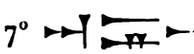
jour? l'étoile de Marduk « Jupiter ». Les tablettes la désignent comme « l'étoile du sillon du soleil », *pidnu sa same* (18, 26); elle est plus particulièrement appelée *bibbu* « l'étoile du chat[1] ».

Un passage des tablettes lui donne également le nom de *mustaril*, analogue à celui par lequel les Arabes désignent Jupiter :

mas - ta - ri - lu

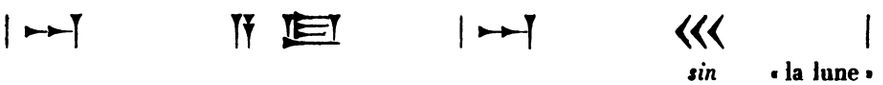
et en même temps nous trouvons le complexe :

(*W. A. I.* II, pl. 47, l. 21, 22; pl. 50, l. 28.)

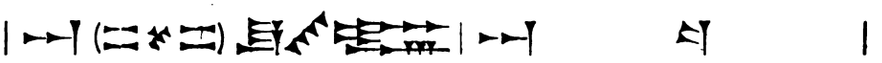
7°  , *nibe anu*, ou encore *šimat*, l'étoile rouge, l'étoile qui change de couleur, par conséquent « Mars ». C'est aussi l'étoile de Nirgal.

Voici maintenant une liste des planètes telle qu'elle nous est donnée dans un document qui renferme l'expression assyrienne, à côté de l'expression idéographique ou allophone qui servait à les désigner.

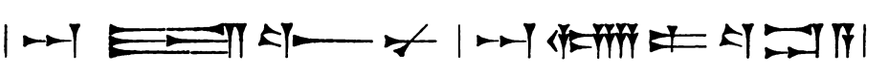
NOMS DES PLANÈTES.



sin « la lune »

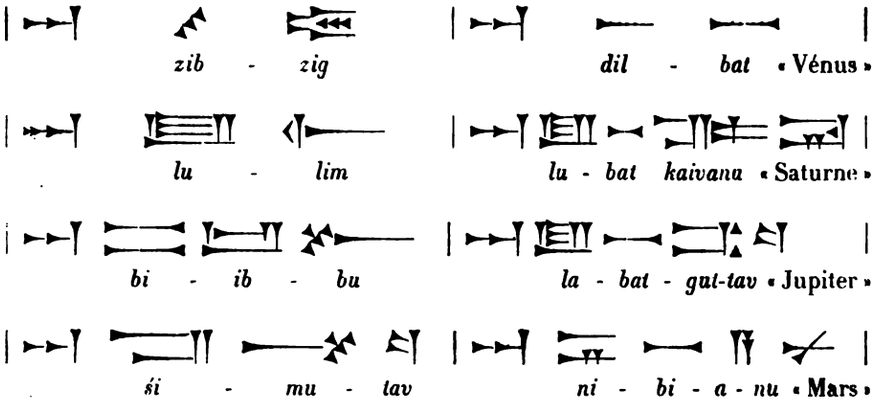


samas « le soleil »

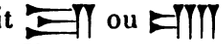
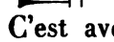


da - pi - nu *sul-pa sadu* « Mercure »

[1] On penserait naturellement à l'œil du chat (?) si une autre planète n'était déjà désignée par un nom d'animal.



(*W. A. I.* II, pl. 48, l. 48-54.)

Les planètes se meuvent dans le zodiaque « le chemin du soleil », son expression idéographique s'écrit ou  , et phonétiquement  , *as-ru*. C'est avec cette valeur que ce complexe figure dans le nom de « Tiglat-Piléser » :

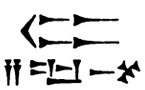
(*W. A. I.* I, pl. 9, l. 28.)

Les phases de la lune partagent en douze parties le cercle céleste; à chacune de ces divisions correspond une constellation à laquelle préside un des grands dieux. On a déjà reconnu l'expression de quatre de ces constellations et celle d'un certain nombre d'étoiles fixes, mais l'examen des difficultés que la lecture de ces noms présente dépasse les limites de nos déchiffrements. Il nous suffit d'en avoir indiqué les premières données.

Les Assyro-Chaldéens avaient, dès la plus haute antiquité, déterminé la périodicité des éclipses; les tablettes astronomiques sont remplies d'observations à ce sujet. Le Dr Hincks, à qui on doit tant pour les travaux assyriens, les a signalées pour la première fois; ce

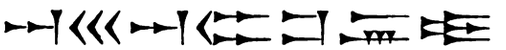
ciser le sens de l'idéogramme.

Une autre glose donne, pour , la lecture , *al-mu* « l'ombre », héb. צֵלֶם :



(*W. A. I.* III, pl. 59, n° 9.)

Le complexe veut donc dire littéralement « l'astre no le dieu noir ». Les éclipses sont ainsi notées :

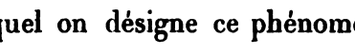


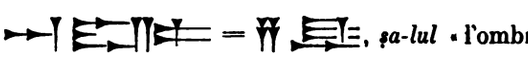
sin *atalu* *iš - ša - kan* « la lune devint noire

(*W. A. I.* III, pl. 57, n° 7.)

samas *atalu* *isakan* « le soleil devint noir »

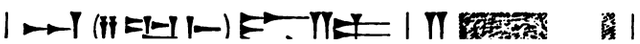
(*W. A. I.* III, pl. 51, n° 6.)

Le signe par lequel on désigne ce phénomène est 
On lit dans l'inscription de Sardanapale III la variante :

 , *ṣa-lul* « l'ombre » (héb. צֵלֶל)

(*W. A. I.* I, pl. 18, l. 44.)

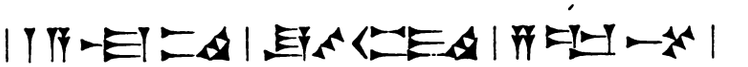
D'un autre côté nous trouvons, dans les tablettes astronomique les gloses suivantes :



ṣa - lam (*W. A. I.* III, pl. 69, n° 51, 66.)

Les nouveaux fragments des syllabaires nous donnent :

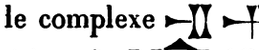
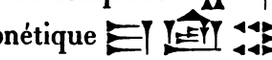
u - tu - lu



ṣa - al - mu

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 50, 52.)

Mais ici *ṣalmu* veut dire « image », et le complexe se rencontre souvent avec cette acception dans les textes.

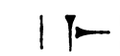
La conjonction de l'astre est désignée par le complexe  . dont une variante nous donne la lecture phonétique  , *ma-zar-tu* « le nœud », אזר (*W. A. I.* III, pl. 52, l. 57).

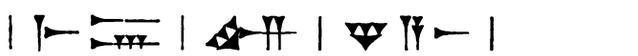
M. Oppert a très-judicieusement distingué cette expression (*Grammaire assyrienne*, 2e édit. p. 110), qu'il ne faut pas confondre avec *maśartu* « don », ni avec *maṣṣartu* « protection, garnison ».

Les tablettes présentent l'observation de la manière suivante :

ma - zar - ti sa atalu « le nœud de l'éclipse »

(*W. A. I.* III, pl. 58, n° 14.)

L'espace se divisait en quatre parties, chacune d'elles était désignée par le signe  :



me - ir *sa - a - ruv*

(*W. A. I.* II, pl. 31, l. 6.)

Nous avons ainsi :

Sargon avait fait construire, dans la cité dont le village de Khor-

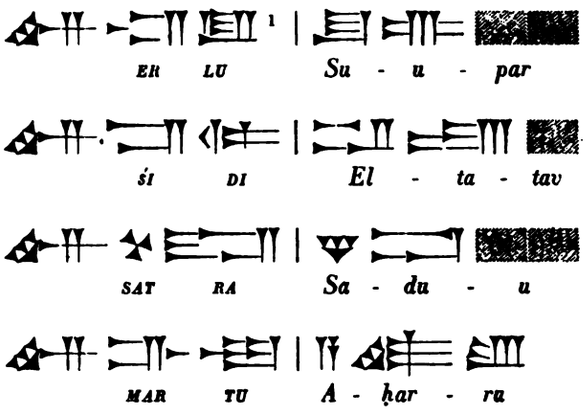
sabad conserve les débris, deux portes à chacun des quatre points cardinaux :

mi - ih - rit IV ..... VIII babi rabi ap - ti - e

(Sargon, *Tasr.* Botta, pl. 40, l. 93.)

Voici comment les tablettes astronomiques désignent les quatre points cardinaux sous leurs deux formes :

NOMS DES POINTS CARDINAUX.



ER LU Su - u - par « le nord »

ŠI DI El - ta - tav « le midi »

SAT RA Sa - du - u « l'est »

MAR TU A - ḫar - ra « l'occident »

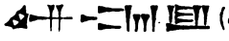
(*W. A. I.* II, pl. 29, *Rev.* l. 1.)

Dans un texte de Nabonid nous voyons que ce roi, ayant entrepris des recherches pour découvrir les anciennes tablettes commémoratives de la fondation d'un temple, les fit chercher « à droite, à gauche, en avant, en arrière » :

im - uu su - mi - lu pa - ni au ar - ku

(*W. A. I.* I, pl. 69, c. II, l. 54.)

Ramenées à des proportions terrestres, ces quatre parties formaient

[1] Variante :  (Sarg. *W. A. I.* pl. 36, l. 60).

les quatre régions sur lesquelles les rois assyro-chaldéens se vantaient, dès la plus haute antiquité, d'étendre leur pouvoir.

sar kip - rat arba

(*Passim*, 1re part. p. 247.)

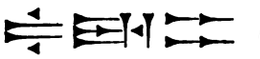
Cette expression se trouve sous la forme idéographique ou allophone dans les textes des différentes époques, dont la comparaison ne peut être douteuse.

Les inscriptions de Tiglat-Piléser nous donnent quelquefois un signe unique , dont l'équivalence est assurée par les variantes de la grande inscription de Sardanapale III :

sar kis sat kiprati kip - ra - a - ti

(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 35.)

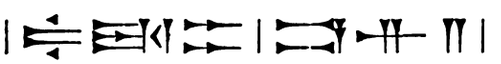
On trouve également sur les briques l'expression :



Kiprat arba

(*W. A. I.* I, pl. 3, n° 11 et *passim*.)

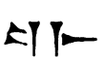
Les tablettes philologiques nous donnent l'expression suivante :



kiprat arba kip - rat irbitti

(*W. A. I.* II, pl. 35, n° 2, l. 39, 40.)

D. — LE TEMPS.



Les principaux événements du règne de Darius ont été datés, dans le texte du monument de Bisitoun, par la mention du « jour » et du « mois ». Dix-neuf dates sont ainsi exprimées dans le texte perse, cinq seulement ont été conservées dans le texte assyrien.

C'est d'après l'examen de ces données qu'il a été possible de reconstruire les notations assyriennes qui ont servi à désigner les jours, les mois et même les années.

Lorsque le texte perse parle d'un événement arrivé par exemple « le quatorzième jour du mois *viakhna* », le texte assyrien s'exprime ainsi :

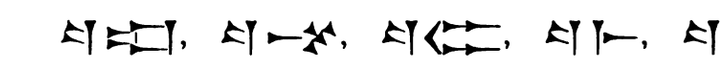
le jour XIV^me^ du mois .....

(*Bisit.* l. 15.)

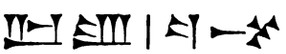
La date est rendue par un chiffre , suivi d'un signe , qui exprime invariablement l'ordinal. Un signe exprime l'idée de jour, ; un signe l'idée de mois, ; et enfin un signe , le mois spécial correspondant au mois perse.

Cette notation toute idéographique, facile à saisir dans son ensemble, avait besoin d'être étudiée dans ses détails pour que l'on comprît la valeur des différents éléments dont elle se compose.

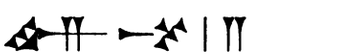
Le signe traduit le perse *ruchaibis*, ce signe a donc, parmi les nombreuses valeurs idéographiques qu'il comporte, celle de « jour ». Dans les dates, ce signe est ordinairement employé seul; mais, dans les textes, il est toujours suivi d'un complément phonétique ou du signe du pluriel : de là les expressions :



On chercherait en vain, dans les nombreuses valeurs phonétiques du signe , une articulation acceptable pour transcrire ces expressions, v. g. *tammi? tammu?* etc. il faut lire *yumu, yumi*, conformément aux indications qui nous sont données par les tablettes :



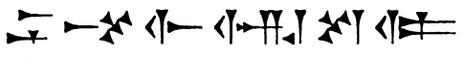
u - *ru* *yumu* héb. אור



im - *mu* *yumu* héb. יום

(*W. A. I.* I, pl. 25, n° 1, *Obv.* l. 23, 24.)

La nuit se dit *mu-sa, mu-si, mu-su*[1]. C'est une expression phonétique dont la valeur n'est pas douteuse; on lit dans les annales de Sardanapale :



nabar mu - si ar - te - di

« J'ai marché toutes les nuits »

(*W. A. I.* I, pl. 21, c. II, l. 68.)

et ailleurs :

mu - su a - di na - ma - ri ar - te - di

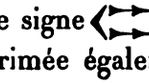
« J'ai marché la nuit jusqu'au jour »

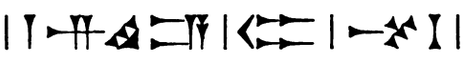
(*Ibid.* l. 53.)

Namari, littéralement « le moment où l'on y voit ». Les deux expressions se trouvent, du reste, dans un passage de Sargon :

im - mu au mu - sa « le jour et la nuit »

(Sargon, *les Fastes*, l. 190.)

Nous avons vu que le signe  voulait dire « l'ombre » (*supra*, p. 356), la nuit est exprimée également par le même signe; on lit en effet dans les syllabaires :



musu mu - su

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 149.)

C'est ainsi que nous lisons dans les tablettes :

yumu au musu « le jour et la nuit »

(*W. A. I.* II, pl. 32, n° 1, l. 4.)

[1] Conf. Hincks, *On a tablet in the British museum; from the transactions of the R. A. S.* vol. XXXIII, p. 38.

Il existe encore d'autres signes pour exprimer la nuit; ainsi, on lit dans les syllabaires :

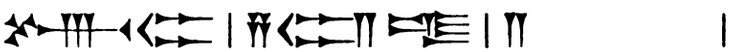
ṣir (*musu*) *mu - su*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 46 1.)

Puis, dans les tablettes philologiques, on trouve les expressions suivantes, assez curieuses à étudier :

..... *ṣi - ir - mu - si* .....

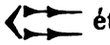
Serpent de nuit (?)



ṣa - lam - tuv .....

Serpent noir (?)

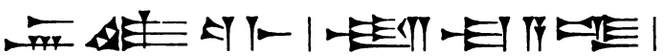
(*W. A. I.* II, pl. 24, l. 12, 13.)

Nous avons vu en effet (*supra*, p. 356) que le signe  était expliqué dans une glose par *ṣalmu* « l'ombre ».

On rencontre, dans les tablettes, une autre expression phonétique qui désigne certainement la nuit, mais qui paraît d'un usage moins fréquent; c'est l'expression

li - la (héb. לַיְלָה, לַיִל)

On lit en effet, dans les tablettes de la collection du Musée Britannique :



ša - ḫar yumi li - la - a - tuv

Saḫar yume, littéralement « la révolution du jour ». Plus bas nous trouvons encore :

tam - ḫu - u *lilatuv*

(*W. A. I.* II, pl. 30, n° 1, l. 13 et 19.)

et ailleurs nous lisons également :

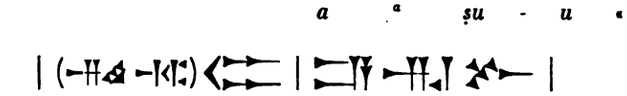
tam - ḫa - a - tuv *li - la - a - tav*

(*W. A. I.* II, pl. 25, l. 25; pl. 26, l. 56.)

Tamḫu, tamḫatuv « l'obscurité, ce qui efface », héb. מַחַה.

Le signe et le signe sont pris quelquefois pour « le matin » et « le soir » :

a - a - ṣu - u « le matin »

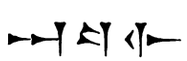


e - ri - bu « le soir »

(*W. A. I.* II, pl. 39, *Ob.* l. 14, 15.)

Le matin se dit en effet *ṣit samsi*, et le soir *erib samsi*. C'est ainsi que nous lisons une expression fréquemment employée par les rois d'Assyrie pour désigner l'étendue de leur empire :

ul - tav ṣi - it samsi a - di e - rib



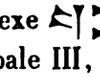
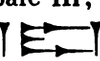
sam - si « depuis le lever du soleil jusqu'au coucher »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 7.)

Plusieurs groupes expriment encore idéographiquement la même idée. Les tablettes donnent :

a - ṣu - u

(*W. A. I.* II, pl. 62, *Ob.* l. 52.)

Le complexe  remplace, dans les variantes de l'inscription de Sardanapale III, l'expression , *u-ṣa;* on trouve encore le complexe  , interprété par *ṣit samsi.*

Au lieu de on trouve quelquefois pour « le soir ».

Enfin les tablettes nous donnent encore la mention suivante :

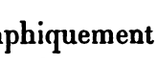
erib sa sam - si

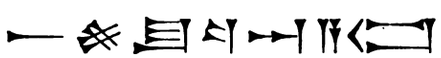
(*W. A. I.* II, pl. 39, n° 2, l. 16)

La journée comprenant le jour et la nuit se comptait par heures :

ša - ' - te chald. שעא eph- שעתא

(Sardan. III, *W. A. I.* I, pl. 21, c. II, l. 53.)

On l'exprimait idéographiquement par le signe *muranu* (*W. A. I.* II, pl. 38, l. 21) « pas, chemin », ou par le complexe  :



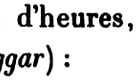
ina ša'te (?) yumi A - nuv « dans l'heure du jour d'Anu »

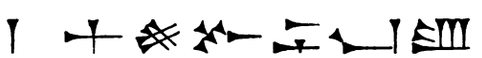
(*W. A. I.* III, pl. 51, n° 9, l. 22.)

a - di 2 šate (?) musi il - li - ku

« ..... il marcha deux heures de nuit »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 42, c. VI, l. 13.)

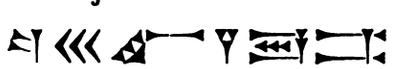
Il y avait deux sortes d'heures, le  ordinaire et le (*gaggar*) :



1 ½ ša'te kaḳ - ḳa - ru « une heure et demie gaggar »

(Sennach. Norr. p. 545.)

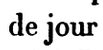
Une période de « trente jours » formait un mois. A Bisitoun, le dernier jour du mois *thuravara* est rendu par



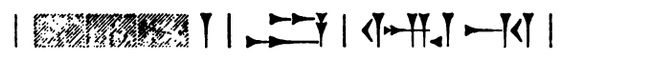
yum XXX ' sa arah alpi « le trentième jour du mois du Taureau »

(*Bisit.* Texte perse, c. II, l. 61; texte ass. l 55.)

Dans les observations astronomiques, lorsque le nom du mois est exprimé sans l'indication du quantième, il s'agit généralement de la fin du mois.

Le signe , qui représente l'idée de mois, n'est jamais employé phonétiquement; sa forme babylonienne paraît provenir du chiffre , 30, inséré dans l'idéogramme de jour  ; mais cette hypothèse est ébranlée par la forme ninivite , qui paraît provenir d'un type hiéroglyphique différent.

Son expression phonétique nous est donnée dans différents passages, d'abord dans les syllabaires, où nous lisons :



arḫu *ar - ḫu* (héb. יֶרַח)

..... *i - du* *ar* *ar - hu*

(*W. A. I.* I, pl. 1, l. 85, 86,)

Puis dans les tablettes philologiques nous lisons également :

ṣibat *araḫ* *1* *ṣi - bat* *a - ra - aḫ*

« la dîme d'un mois »

(*W. A. I.* II, pl. 12, *Rev.* l. 15.)

Enfin dans des passages qui nous montrent les deux expressions :

i - na *araḫ* *abu* *a - ra - aḫ* *ilu* *mu - kin*

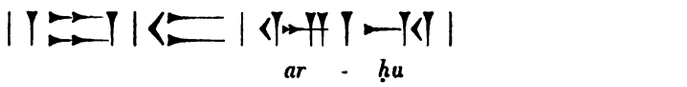
te - me - en *alu* *au* *bit*

« dans le mois *abu*, le mois du dieu propice à la fondation de la ville et du temple »

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 42, l. 66.)

Le passage parallèle du texte du cylindre (*W. A. I.* pl. 36, l. 51) porte deux fois le monogramme au lieu de la transcription.

On trouve encore un autre caractère qui, d'après les syllabaires, paraît avoir également la valeur idéographique de mois; mais je n'oserais l'affirmer :



ar - ḫu

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 386.)

Nous avons dit que les mois du calendrier perse étaient rendus par des monogrammes. Lorsque la comparaison des textes a permis de reconnaître la transcription de ces signes, on a eu la preuve qu'ils ne représentaient pas les noms du calendrier perse, ainsi qu'il était du reste facile de le supposer, mais qu'ils appartenaient à un calendrier que les Assyriens eux-mêmes avaient emprunté à la civilisation qui leur avait légué leur système graphique. C'est ainsi que les noms des mois indiqués dans le texte perse de Bisitoun n'ont aucun rapport avec les noms des mois qui nous sont indiqués dans les textes du Zend-Avesta.

Les noms du calendrier assyro-chaldéen sont évidemment d'une origine antérieure à la domination sémitique. Le monogramme qui a persisté jusque sous les Achéménides et au delà n'est autre que l'abrégé de l'expression allophone du calendrier primitif. La transcription assyrienne nous fait connaître des noms complétement en rapport avec les noms des mois du calendrier hébraïque; mais ces ressemblances, qui n'ont, du reste, rien qui doive nous surprendre, ne nous en expliquent pas l'origine. Les noms primitifs des mois juifs sont perdus, et les Juifs, depuis la captivité de Babylone jusqu'à nos jours, se sont servis du calendrier babylonien, de sorte que ces noms sont aussi étrangers pour les Juifs que les allophones l'étaient pour les Assyriens.

Les mois étaient des mois lunaires, la révolution de douze mois formait une « année », exprimée idéographiquement par le signe et transcrite par l'expression :

, *sa-na-at* (héb. שָׁנָה)

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 9.)

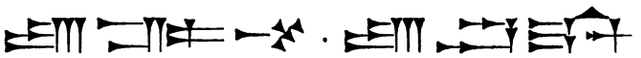
Nous avons, du reste, la preuve de l'équivalence de ces deux termes dans les tablettes de Sardanapale, où nous lisons :

ṣibat sanat 1 *ṣi - bat sa - na - at*

« la dîme d'une année »

(*W. A. I.* II, pl. 12, l. 14, *Rev.*)

L'année commençait par le mois « nisan »; on lit en effet dans les tablettes :



istu ris sanat istu arah nisan

« depuis le commencement de l'année, depuis le mois nisan »

(*W. A. I.* III, pl. 60, c. II, l. 90, 95, etc.)

La suite des mois nous est donnée dans les mêmes tablettes par les chiffres , , , etc. C'est, du reste, cet ordre qui a été reproduit dans les différentes tablettes qui nous donnent la liste des mois (*W. A. I.* III, pl. 52, 53, 55, 56).

Voici le tableau du calendrier assyro-chaldéen; nous l'avons mis en rapport avec celui du calendrier assyro-perse, tel qu'il résulte des données de l'inscription de Bisitoun.

NOTA. Nous devons remarquer ici que le nom d'un des mois nous donne une valeur phonétique simple qui ne résulte pas de nos dépouillements antérieurs. C'est la valeur de *ṭe* (𒁕), pour le signe , qui figure dans le nom du mois *ṭebet*.

Lisez ainsi, et non pas *niemu* :

, *ṭi-e-mu* « ordre, décret »

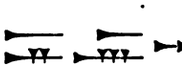
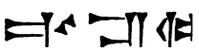
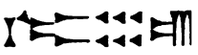
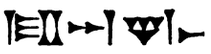
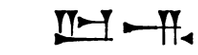
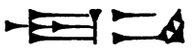
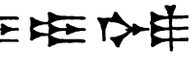
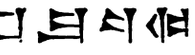
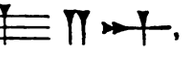
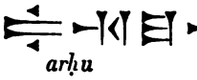
(Xerxès, *Inscript. de Van*, l. 20.)

Le signe change, du reste, dans le même mot avec le signe , qui a comme lui la valeur de *ṭe* (𒁕) :

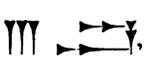
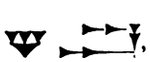
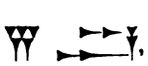
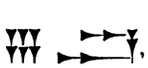
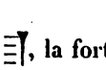
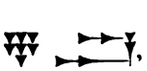
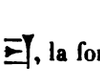
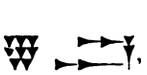
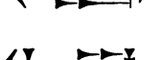
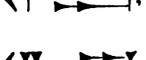
ṭe-e-mu

(Sard. *W. A. I.* III, pl. 19, c. 1, l. 101.)

CALENDR

CORRESPONDANTS JUIFS.	NOMS DES MOIS	
	ASSYRIENS.	ALLOPHONES.
1 nisan נִיסָן	 , *niśanna*	
2 yar אִיָר	, *aira*	
3 sivan סִיוָן	, *śivana*	
4 tamuz תַמוּז	, *duzu*	
5 ab אָב	, *abu*	
6 elul אֱלוּל	, *ulula*	
7 tisri תִשְׁרִי	 , *tasritav*	, ...
8 marshevan מַרְחֶשְׁוָן	, *ara'aḥ samna*	
9 kislev כִסְלָו	, *kiśiliva*	
10 tebet טֵבֵת	, *ṭebitav*	
11 sebet שְׁבָט	, *sabaṭu*	 ,
12 adar אֲדָר	, *addaru*	,
וַאֲדָר	 *arḫu* *makru* *sa addaru*	

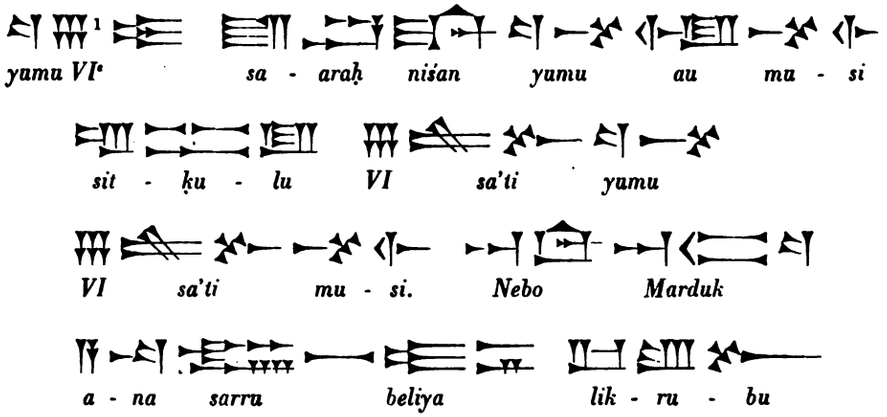
BYLONIEN.

OGRAMMES.	NUMÉROS D'ORDRE.	CORRESPONDANTS PERSES.	CORRESPONDANTS MODERNES.
, l'autel	(Commencement de l'année) I^er^ mois	*Bâgayâdis*	Mars-Avril
, le taureau	, II^e^ mois	*Thuravâhara*	Avril-Mai
, la brique	 , III^e^ mois	*Thâigarcis*	Mai-Juin
, la main	 , IV^e^ mois	*Adukana*	Juin-Juillet
, le feu	 , V^e^ mois	*Garmapada*	Juillet-Août
, la citadelle	 , VI^e^ mois	.....	Août-Septembre
 , la forteresse	 , VII^e^ mois	.....	Septembre-Octobre
 , la fondation	 , VIII^e^ mois	.....	Octobre-Novembre
, les nuages	, IX^e^ mois	*Athriyâdiya*	Novembre-Décembre
, la pluie	, X^e^ mois	*Anâmaka*	Décembre-Janvier
, le mesurage	 , XI^e^ mois	*Varkazana*	Janvier-Février
, la fin	 , XII^e^ mois	*Viyakhna*	Février-Mars

ique indique les mois dont les monogrammes sont conservés dans le texte de Bisitoun.

L'année commençait au mois de nisan, par conséquent à l'équinoxe. Cette observation résulte de la lecture d'une tablette du Musée Britannique, dont la traduction a été donnée, pour la première fois, par le Dr Hincks, et souvent répétée depuis; nous croyons cependant devoir la mentionner encore ici, parce qu'elle résume une partie des monogrammes que nous venons d'expliquer.

TABLETTE DES ÉQUINOXES.



« Le 6e jour (le 15e jour) du mois de nisan le jour et la nuit se balancent, six heures de jour et six heures de nuit. Que Nébo et Mérodach soient propices au roi, mon souverain. »

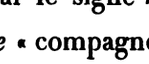
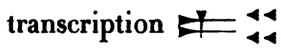
(*W. A. I.* III, pl. 51, nos 1 et 2.)

Les Assyriens avaient, pour l'année civile, un comput qui se calculait par les années de règne du souverain. Ces années étaient désignées par le nom de personnages qui rappellent les éponymes des

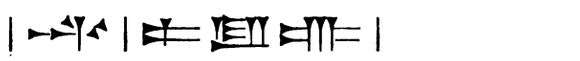
[1] Une seconde tablette identique donne 𒌋𒁹 au lieu de 𒁹 (*ibid.* n° 2); la différence qui existe entre les deux monuments annonce évidemment deux moments dans l'observation. En calculant les années sur les périodes lunaires, les équinoxes devaient se trouver dérangés très-sensiblement d'une année à l'autre; de là la nécessité d'interpolations plus ou moins importantes. v. g. *araḫ makru sa addaru*. En l'absence de tout autre indice, il est peut-être permis de supposer que ces deux observations avaient pour but de fixer le plus grand écart des équinoxes.

Grecs, et auxquels, à défaut de désignation suffisante, on avait conservé ce nom. Ils sont nommés dans les textes :

Ces termes sont évidemment des expressions phonétiques. Je ne vois pas pourquoi nous ne conserverions pas cette appellation assyrienne, soit pour désigner le titre de ces personnages, soit pour désigner l'année qu'ils représentent.

L'année civile était également indiquée par le signe  , dont la transcription  , *pa-li-e* « compagne » se trouve fréquemment dans les textes (Comparez : Sargon, Botta, *Taur.* c. pl. 40, l. 101, et pl. 27, l. 64).

Un fragment des tablettes de Sardanapale nous donne du reste la transcription suivante :



palu *pa - lu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 28, n° 5, l. 61.)

Les Assyriens comptaient par la succession des *limu*, ou par celle des *pali*. Dans les annales de Salmanassar, écrites sur l'obélisque de Nimroud, on compte d'abord par *pali* (Layard, pl. 88, l. 26 et suiv.) :

i - na *istin* *pali - ya* « dans ma première campagne »

et ainsi de suite jusqu'à la quatrième, où on lit :

i - na *lim - mu* *Dayan - Assur*

« dans le *limu* de Dayan-Assur [1] »

puis on reprend la première notation. Mais, dans le même texte ins-

[1] C'est précisément l'année de la mort d'Achab.

crit sur le revers des Taureaux de Nimroud, où l'on suit naturellement le même ordre, au lieu du *limu* de Dayan-Assur, on lit :

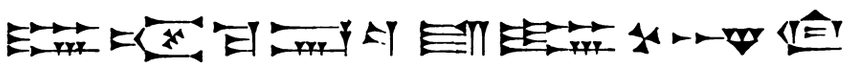
ina IV^e^ pali - ya « dans ma quatrième campagne »

(Layard, pl. 14, l. 5.)

La réunion des différentes tablettes historiques sur lesquelles la succession des *limu* est inscrite comprend une période non interrompue pendant plusieurs siècles de l'histoire de l'empire d'Assyrie. Différents points de repère ont permis de rattacher d'une manière précise ces précieuses données à la chronologie générale.

Voici quelques dates qu'il est intéressant de rappeler ici, et qui nous donneront, en même temps, des exemples des idéogrammes dont nous venons d'expliquer la signification.

D'après le canon de Ptolémée, Mérodach-Baladan monta sur le trône de Chaldée le 20 février de l'an 721 avant J. C. Sargon monta sur le trône dans la même année, il régna dix-huit ans et mourut le 14 février 704; d'après les textes, il mourut assassiné dans l'année de Pakar-bel :



nisu daku ma - dak - tav sa sarru mat Assur

« meurtre du roi d'Assyrie »

(*W. A. I.* II, pl. 69, *fragment, etc.*)

Son successeur, Sennachérib, monta sur le trône le 12 *ab* (12 août) de la même année (704) :

araḫ ab yuma XII^e^ Sin - aḫi - erib

(*Ibid.* l. 11.)

On sait, par la Bible, que Sennachérib mourut assassiné par deux de ses fils; le troisième, Assarhaddon, lui succéda dans l'année de

« *Nabu-aḥi-esis* », précisément vingt-trois *limu* après l'avénement de Sargon, par conséquent 680 ans avant J. C.

Voici une des mentions les plus importantes pour fixer la chronologie assyrienne, elle repose sur l'observation d'une éclipse de soleil, qui doit être précisée par des calculs astronomiques indépendants de l'interprétation des textes : elle a eu lieu le 30 sivan (30 juin) du limu de Pur-el-sakale, préfet de Gozan; la même année il y eut une révolte au pays de Libzu. L'année de Pur-el-sakale est la 9e du règne de Assur-edin-el. Voici le texte :

Pur - el - śa - ḳal - e piḥat alu Gu - za na

śi - ḫu ina alu Lib - zu i - na araḫ śivanu

samas atalu isakan

(*W. A. I.* II, pl. 52; III, pl. 1, c. IV, l. 7.)

E. — LES PAYS.

Les inscriptions trilingues nous ont appris que certains signes précédaient, comme des indicatifs aphones, les noms de localités (*supra*, 1re part. p. 15), et avaient eux-mêmes une signification précise. Les syllabaires et la comparaison des textes nous en donnent l'expression phonétique.

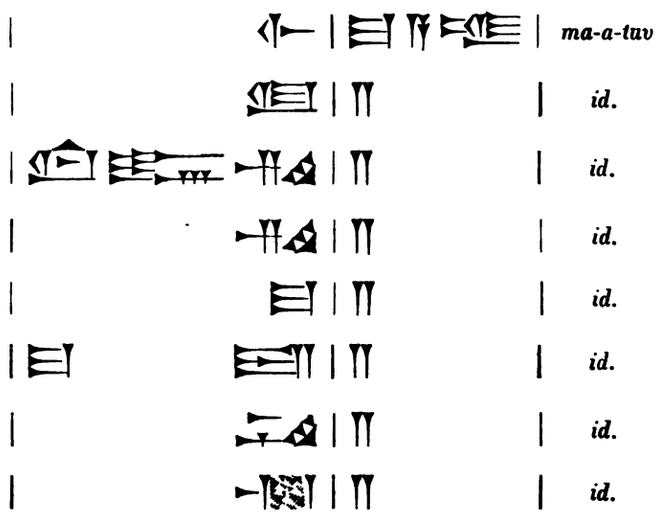
Le signe « pays, contrée », se lit *ma-tu* (*supra*, p. 173).

Le signe « ville » se lit *eru* ou *alu* (*supra*, p. 311). On trouve, avec la même signification, les deux caractères suivants : et (*W. A. I.* II, pl. 17, l. 4).

Le signe et le signe s'échangent quelquefois devant les

mêmes noms, non pas pour exprimer la même idée, mais pour faire passer le nom de la ville au nom de la province.

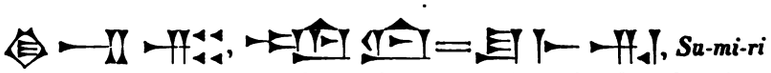
Le signe , que nous avons vu avec la valeur de « terre » et la lecture *irṣit*, a encore les valeurs de *kartav* « ville fortifiée », *asru* « place » (*supra*, p. 305), et enfin la valeur de *matu* « pays », qu'il partage avec un grand nombre de signes. Le passage suivant nous en fait connaître quelques-uns, en même temps que les allophones *kingi* et *mada* :



(*W. A. I.* II, pl. 39, l. 7.)

Le signe est particulièrement employé comme déterminatif aphone. Il figure à la suite d'un certain nombre de noms de localités, qui sont en général exprimés sous leur forme idéographique ou allophone; en voici quelques exemples dans lesquels on a pu constater la forme assyrienne.

Sumir et Accad sont deux noms de pays qui se trouvent réunis dans les plus anciens textes, pour désigner l'empire des premiers rois de la Chaldée :

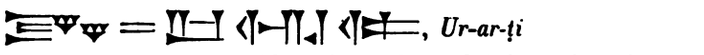


(*W. A. I.* I, pl. 1, *passim*. — Sargon, Botta, pl. 8, l. 4; pl. 13, l. 14.)

Ak-ka-di

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 71; pl. 45, l. 51. — Sargon, Botta, *passim.*)

Il existe, au nord de la Chaldée, une autre localité désignée, sous les rois du VII^e^ siècle, par le même idéogramme, et qui ne peut être autre que l'Arménie; on rencontre en effet la variante :



Ur-ar-ṭi

(Comp. Sargon, Botta, pl. 6, l. 15; pl. 40, l. 19.)

On trouve d'un autre côté dans les tablettes :

ti - il - la

Ur-ṭu-u

(*W. A. I.* II, pl. 48, *Ob.* l. 13.)

Ur. L'antique אור de la Genèse (XI, 28), aujourd'hui Mugheir « la ville du bitume », est ainsi désignée :

U-ri-tav

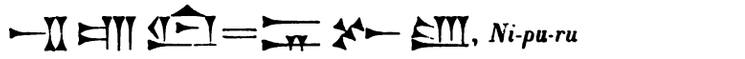
(*W. A. I.* I, pl. 1; II, pl. 46, l. 3 et 50.)

Le signe , qui entre dans la composition du nom primitif de plusieurs villes de la Chaldée, a une forme assez indécise : il se confond avec et , et paraît signifier littéralement « la demeure », *subtav* (*supra*, p. 249 et 308).

Erech. L'antique ארך de la Genèse (X, 10), l'Orchoé (Ὀρχόη) des Grecs, aujourd'hui Warka « la ville des tombeaux ». Les briques que l'on trouve dans cette localité ne laissent aucun doute sur la signification de l'idéogramme qu'elles portent pour la désigner, bien que la transcription ne soit pas encore rigoureusement établie :

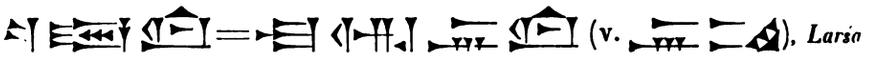
(*W. A. I.* I, pl. 3, n° 8; II, pl. 50, *Ob.* l. 20.)

Nipur. La נפר du Talmud de Babylone, l'antique Kalaneh, aujourd'hui Niffar :

 , *Ni-pu-ru*

(*W. A. I.* II, pl. 18, l. 24.)

Larsam. La Λάραγχα des Grecs, aujourd'hui Sinkereh :

 , *Larsa*

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 65, c. II, l. 42. — Sargon, *les Fastes*, l. 8. — *Stèle de Larnaka*, c. I, l. 14.)

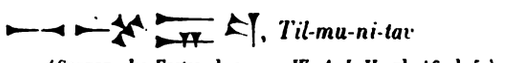
Chuta. La כותה ou כות de la Bible (IV Rois, XVII, 30), située auprès de Babylone et particulièrement consacrée à Nisroch :

, *Ku-ti*

(Salman. Layard, pl. 15, l. 37; pl. 91, l. 82.)

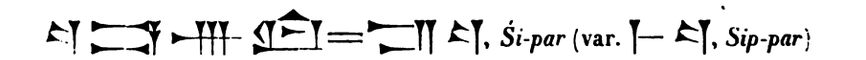
Dilmoun. Sur les bords du golfe Persique, ville antique dont le nom n'est guère connu que par les inscriptions :

, *Dil-mun*

 , *Til-mu-ni-tav*

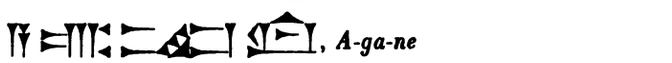
(Sargon, *les Fastes*, l. 22. — *W. A. I.* II, pl. 46, l. 5.)

Sipar. La Σιππάρα des Grecs. Cette ville était divisée en deux parties par un canal, et chacune de ses rives avait un nom particulier. L'une s'appelait *Sipar sa Samas* « la Ville du Soleil », Πόλις Ἡλίου :

 , *Si-par* (var. , *Sip-par*)

(*W. A. I.* II, pl. 13, l. 26. Tigl. Pil. 12.)

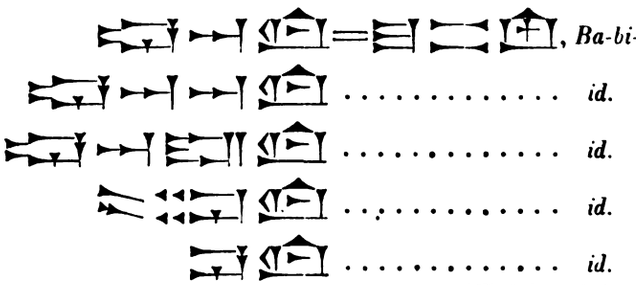
L'autre *Sipar sa Anunit*, celle que les Grecs désignent comme « la Sipar des livres », la Παντίβιβλα; elle est identifiée dans les textes assyriens avec une ville du nom de « Agané » :

 , *A-ga-ne*

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 21.)

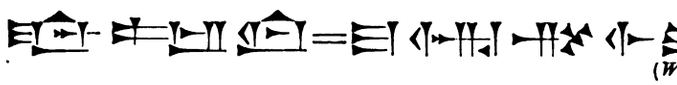
Babylone. Nous avons déjà fait connaître les formes phonétiques

le ce nom (*supra*, p. 217, n° 65), en voici les différentes expressions déographiques :



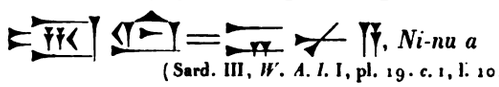
(*W. A. I. passim.*)

Borsippa. *Supra*, 1re part. p. 154, n° 200 :



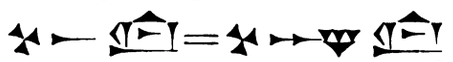
(*W. A. I. passim.*)

Ninive. L'antique נִינְוֵה de la Genèse (x, 11); la forme du monogramme permet de supposer qu'il provient de l'image d'un poisson enfermé dans un enclos (*supra*, 1re partie, p. 56, n° 195) :



(Sard. III, *W. A. I.* I, pl. 19. c. 1, l. 101. —Sargon, *passim.*)

L'Assyrie. *Supra*, 1re partie, p. 116, n° 64 :

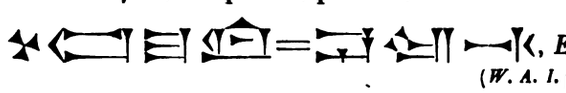


(*Passim.*)

On trouve encore, pour désigner cette contrée, un idéogramme dont l'identité ne peut être douteuse, et dans lequel il ne faut plus songer à voir la ville de Balbek :

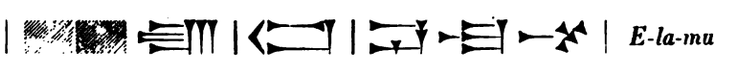
(Sargon, *les Fastes*, l. 10; Norr. *Dict. Syll. inéd.* p. 505.)

La Susiane. *Supra*, 1re partie, p. 110, n° 50 :



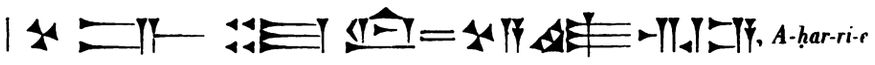
(*W. A. I.* pl. 6, l. 15.)

Les syllabaires donnent également :

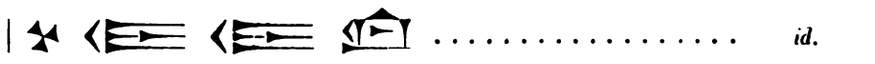

E-la-mu

(*W. A. I.* II. pl. 3, l. 451 et 453.)

La Phénicie. Le pays situé derrière l'observateur, le pays de l'ouest, héb. אַחַר :


A-ḫar-ri-e

id.


id.

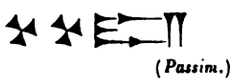
(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 57, 58 et 59.)

et ailleurs on trouve :

A-ḫar-ru-u

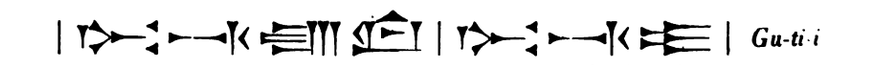
(*W. A. I.* II, pl. 48, *Ob.* l. 12.)

La Mésopotamie. Le pays de l'est :



(*Passim.*)

Les Guti. Peuple situé au nord de la Chaldée, probablement les גוים de la Bible (Genèse, XIV, 19) :


Gu-ti-i

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 52, 62, 63.)

Les Subarti? Les peuples qui habitent le désert situé au midi :

Śu-bar-ti

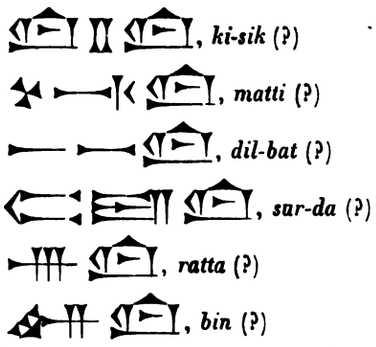
(*W. A. I*, II, pl. 50, l. 60.)

Voici maintenant quelques noms dont la lecture est moins certaine :

ZARILAB ? Zergoul :

(*W. A. I.* II, *passim.*)

Puis ceux-ci, qui ne paraissent pas avoir été identifiés avec des noms modernes :



(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 7, 16, 17, 21, 22.)

Parmi les nombreuses valeurs du signe , celle de « montagne » lui est assurée avec les compléments phonétiques et ; elle traduit, dans les inscriptions trilingues, le perse *kaufa* (*Bisit.* l. 15), et répond à l'articulation phonétique , *sa-du-u* (*W. A. I.* II, pl. 50, l. 53); elle est confirmée par les syllabaires (*supra*, p. 125) et par les tablettes philologiques, qui donnent également la même valeur au signe (*W. A. I.* II, pl. 50, *Rev.* 55).

La crête des montagnes est exprimée par le complexe

(Sargon, *les Fastes*, l. 37.)

Il y a deux signes qui comportent l'idée de « hauteur, élévation, colline », et qui peuvent l'exprimer en vertu de leur pouvoir, soit idéographique, soit phonétique :

(*Supra*, p. 282 et 284.)

Le signe se trouve, avec cette valeur, devant le nom d'un grand nombre de localités :

, *Tul-Ḫum-ba*

, *Tul-Ga-rim-me*

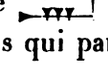
(Sargon, *les Fastes*, l. 81 et 138.)

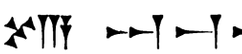
Les forteresses sont représentées par le signe , dont nous connaissons l'expression phonétique *duru* (*supra*, p. 76). Ce signe se trouve également devant un grand nombre de noms de localités :

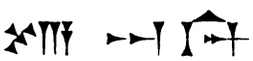
, *Dur-Sarkin* « Khorsabad »

, *Dur-Ku-ri-gal-ṣi* « Akarkouf »

(*Passim.*)

Le signe , qui a la valeur phonétique de *kar* « fossé, digue », comme le signe  (*supra*, p. 123), précède également le nom des places fortes qui paraissent d'une moindre importance :

 , « Kar-Marduk »

 , « Kar-Nabu » etc.

(Sargon, *les Fastes*, l. 146, 147.)

Le signe est un monogramme qui a la signification de « désert », son expression phonétique est *ṣiru* :

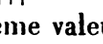
ṣi - e - ruv

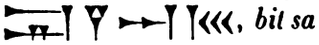
(*W. A. I.* II, pl. 17, c. II, l. 27.)

Les champs cultivés sont représentés par le complexe suivant, qui se lit *ekil* :

, *ekil*

(*W. A. I.* II, pl. 16, l. 15.)

Le signe et le signe  , qui ne paraissent pas avoir l'un et l'autre la même valeur phonétique (*supra*, p. 40 et 159), ont cependant tous deux la valeur idéographique de « maison ». Dans leur

acception ordinaire, c'est le « toit » ou la « famille ». A lui seul ce signe ne suffit pas pour désigner un temple ; le perse *Ayadana* est traduit dans les textes trilingues par  , *bit sa ilui* « la maison des dieux ».

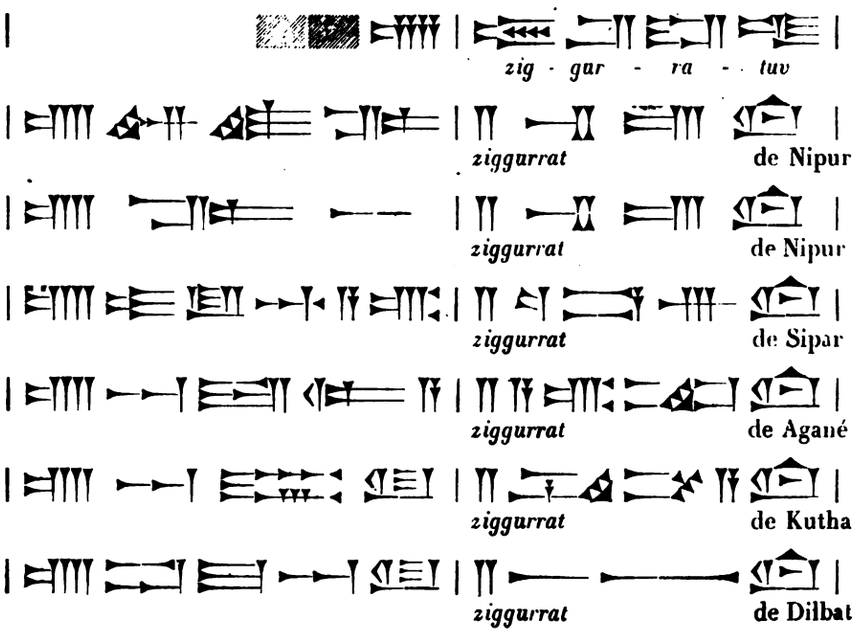
D'un autre côté nous avons les complexes

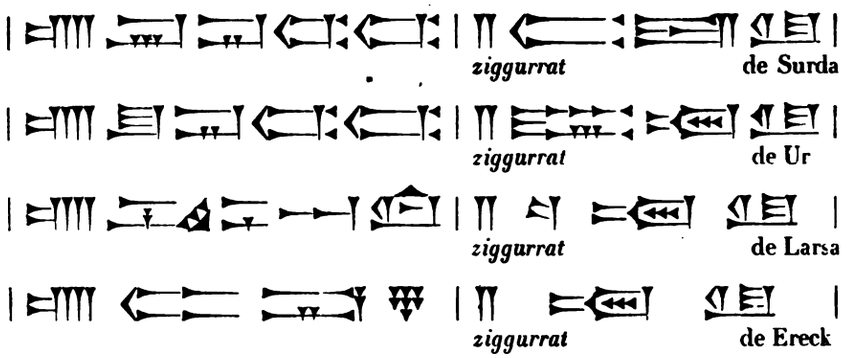
, *dura* « la forteresse »

, *ekal* « le palais » (h. הֵיכָל)

Ce signe précède le nom d'un grand nombre de constructions dont les ruines sont parvenues jusqu'à nous; quelques-unes sont désignées sous le nom de *ziggurrat*, expression essentiellement phonétique qui n'a pas son correspondant dans nos langues modernes. Nous en trouvons une liste assez intéressante, et nous pouvons en extraire les *ziggurrat* de quelques localités dont nous avons déjà donné le nom.

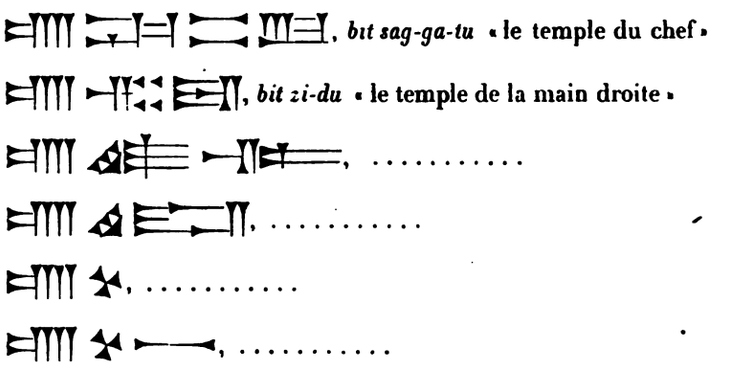
EXTRAIT D'UNE LISTE DES TEMPLES DE L'ASSYRIE.





(*W. A. I.* II, pl. 50, Ob. l. 1 et 30.).

Ces *ziggurrat* avaient un nom particulier, c'étaient en général des pyramides à étages dont il a été facile de reconstruire les dimensions d'après les ruines qui nous en sont parvenues, et sur l'identité desquelles il ne peut y avoir de doute aujourd'hui. Les principaux sont les suivants :



L'articulation assyrienne de ce dernier complexe nous est ainsi donnée :

(*W. A. I.* II, pl. 30, l. 11 et 12.)

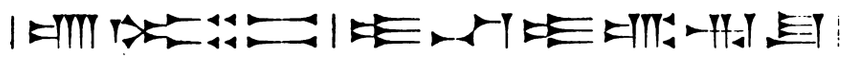
Les *arali* sont peut-être des temples, mais surtout des tombeaux; nous verrons bientôt en effet que le groupe veut dire littéralement « le pays des morts ».

Quelques-uns de ces complexes ont une signification bien indiquée par les éléments qui les composent, mais leur articulation fait défaut; nous pourrons lire encore ainsi, par exemple :

, « la tente, la maison du désert »

, « le palais des décrets »

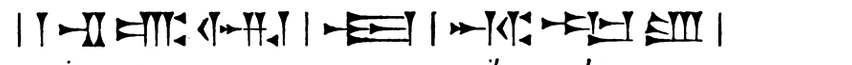
indique un édifice en construction, nous en avons l'articulation *igar* dans le passage suivant :



i - na i - ga - ri - su

(*W. A. I.* II, pl. 16, l. 36.)

Le signe exprime l'idée de fondation, son articulation , *us-si*, nous est donnée par la comparaison des textes (Comp. Sargon, *Tables de Khors. or.* l. 29, *arg.* l. 44, et *bl.* l. 22). D'un autre côté on lit dans les syllabaires :



in - ga - ar *ik - ka - ru*

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 287.)

Voici quelques détails, relatifs à la construction des édifices, qui peuvent trouver leur place ici :

, *temen* « la pierre de fondation »

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 208.)

, *ṣippat* « le jalon »

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 517.)

, *babu* « la porte » perse *duvarthi*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 63.)

, « la grande porte » (complexe)

(Sargon, *Taur.* c. Botta, pl. 40, l. 93.)

, *libnat* « la brique crue »

(*W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 75.)

, *agurru* « la brique cuite »

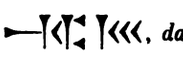
(*W. A. I.* I, pl. 65, c. 1, l. 51 et *passim.*)

, *gusur* « la poutre »

(*W. A. I.* II, pl. 15, l. 12, 14.)

, *kapru* « le bitume »

(*W A. I.* I, pl. 65, c. 1, l. 51 et *passim.*)

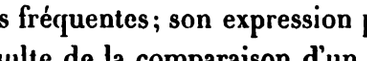
 , *dalat* « la porte »

(*W. A. I.* II, 25, l. 29.)

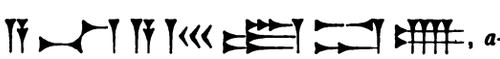
, *rimini* « les murs »

(*W. A. I.* I, pl. 54, c. III, l. 59, et le *Fragment de Ker-Porter, loc. cit.*)

F. — L'EAU.

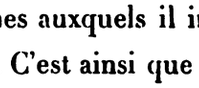
Parmi les nombreuses valeurs du signe , celle de « eau » est une des plus fréquentes; son expression phonétique  , *mie*, résulte de la comparaison d'un grand nombre de passages identiques ou parallèles. Généralement le monogramme est accompagné du signe du pluriel.

Lisez ainsi :

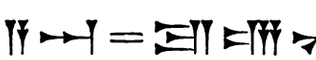
 , *a-na mie in-du-u*

« qu'il soit plongé dans les eaux »

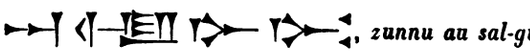
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 16, c. VIII, l. 66.)

Ce signe entre dans la composition d'un certain nombre d'idéogrammes auxquels il imprime une signification dérivée de l'idée primitive. C'est ainsi que nous lisons  « boire », « uriner ».

Les tablettes météorologiques nous donnent le complexe

 , *za-un-nu* « la pluie »

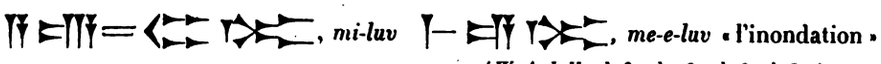
Lisez ainsi :

 , *zunnu au sal-gu*

« la pluie et la neige »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 40, c. IV, l. 77.)

On trouve encore dans un grand nombre de passages :

 , *mi-luv* , *me-e-luv* « l'inondation »

(*W. A. I.* II, pl. 39, l. 73; pl. 31, l. 51.)

Le complexe exprime l'idée de « fleuve », les tablettes nous en donnent ainsi la lecture phonétique :

na-a-ruv « fleuve » héb. נָהָר

(*W. A. I.* II, pl. 10, l. 6; pl. 50, l. 5.)

Lisez ainsi :

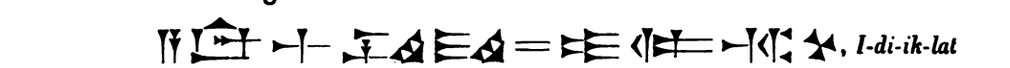
mie *nahari* - *su* « les eaux de ses rivières »

(Sargon, Botta, pl. 151, 2, 10; *id. les Fastes*, l. 93.)

Ce complexe précède tous les noms de fleuves, ainsi que nous l'avons vu déjà par les exemples des inscriptions trilingues (*supra*, 1re part. p. 129).

Nous retrouvons dans les tablettes géographiques, sous leurs deux formes, les noms des deux grands fleuves de la Mésopotamie :

Le Tigre, *Diglat* (*supra*, 1re part. p. 119, n° 190). On a déjà remarqué que les tablettes présentent dans son expression allophone une forme plus rapprochée de l'hébreu (חדקל) que celle des inscriptions trilingues :

 , *I-di-ik-lat*

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 7, 6.)

Les variantes donnent souvent les formes suivantes :

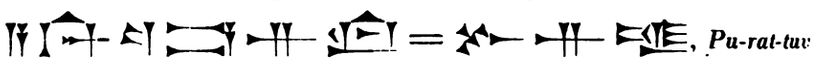
(Salman. Layard, pl. 92, l. 92. Sardan. *W. A. I.* I, pl. 22, c. II, l. 104.)

Cette glose nous explique peut-être une des formes du nom d Tigre :

, *nahar Girgirri*

(*W. A. I.* I, pl. 70, c. III, l. 14.)

L'Euphrate, *Purat* (*supra*, 1re part. p. 128, n° 89). « Le fleuve d Sipar » est souvent désigné par un des complexes suivants :

 , *Pu-rat-tuv*

(*W. A. I.* II, pl. 50, l. 7.)

= *id.*

(Layard, pl. 90, l. 57.)

= *id.*

(*W. A. I.* II, pl. 35, l. 6.)

Voici quelques noms de fleuves dont l'articulation est établie, mai que nous ne pouvons plus identifier avec des noms connus :

, *nahar Nunu* « le fleuve du poisson »

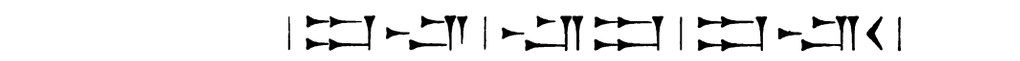
, *nahar Iṣṣur* « le fleuve de l'oiseau »

(*W. A. I.* II, pl. 51, *Ob.* n° 3, l. 40, 41.)

La mer est exprimée par plusieurs complexes; on trouve d'abord dans les inscriptions trilingues, pour traduire le perse *daraya*, l'expression *maratuv* :

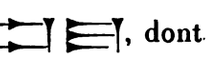
, *nahar mar-ra-tuv*

La mer est souvent exprimée par un complexe qui accompagne quelquefois le nom du dieu Nisroch, et qui est ainsi expliqué dans les syllabaires :

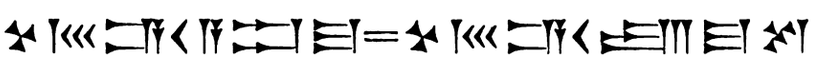


ab - zu *zu - ab* *ab - zu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 127.)

Enfin on trouve encore l'allophone  , dont la signification ne peut être douteuse; il s'échange avec l'expression phonétique , *ta-ma-te*, héb. תְּהוֹם.

Lisez ainsi dans deux passages identiques :

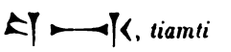


mati *au* *ta - ma - te*

« Les terres et les mers »

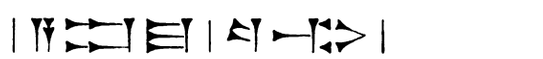
(Salm. Layard, pl. 12, l. 9.)

L'expression *tamate* est plus généralement exprimée par le monogramme , suivi d'un complément phonétique :

 *tiamti* *tiamtiv*

(*Passim.*)

Les tablettes philologiques nous donnent alors l'identité des deux expressions :



(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 4.)

G. — LES HOMMES.

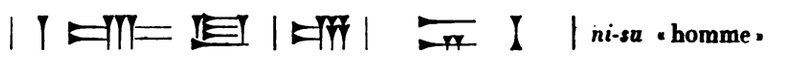
Il y a un grand nombre de signes qui peuvent représenter l'idée

de « homme » avec des acceptions diverses; nous allons essayer d'en indiquer ici quelques-unes :

Le signe précède comme indicatif aphone tous les noms propres d'hommes (*supra*, 1re part. p. 15).

précède les noms de femmes et des êtres femelles.

suivi du signe du pluriel désigne non-seulement les hommes, mais encore l'espèce humaine en général; les syllabaires donnent :



ni-su « homme »

ma-a-tu « pays »

(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 378, 375.)

Les variantes donnent fréquemment l'une ou l'autre des deux expressions et , qui traduisent l'une et l'autre le perse *martiya* dans les inscriptions trilingues.

et , qui traduisent le perse *puthra* « fils », s'échangent avec le précédent dans les textes assyriens pour désigner « les hommes ».

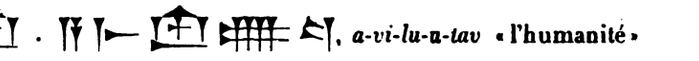
, littéralement « garçon », ainsi que cela résulte de la valeur phonétique du signe *ṣab* (*supra*, p. 212), se combine et s'échange avec les suivants.

, , , les deux derniers traduisent le perse *martiya*, qui est lui-même expliqué avec un complément phonétique par l'expression

asibiti ou *asibituv* « les habitants »

(*Inscr. de Hamadan.*)

ou encore :



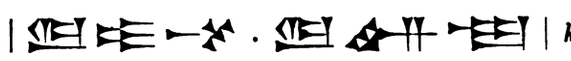
a-vi-lu-u-tav « l'humanité »

(Xerxès, *Inscr. D.*)

On trouve, en assyrien, un certain nombre d'idéogrammes pour représenter « la famille » et les membres qui la composent :

, *zir*, héb. זֶרַע, exprime idéographiquement ou phonétiquement l'idée de « race », et traduit à Bisitoun (l. 3) le perse *tauma*.

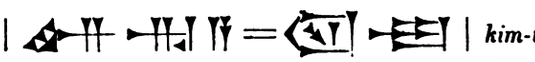
L'idée plus précise de « famille » est exprimée phonétiquement par le mot *kimtu*, qui s'échange avec l'expression *ilat*, pour laquelle on trouve les gloses suivantes :


ki-im-tu

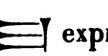
id.

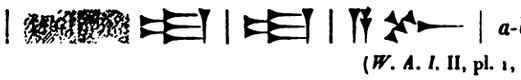
(*W. A. I.* II, pl. 29, l. 72, 73.)

et enfin l'allophone *IM RI A*.


kim-tu

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 48.)

Le signe  exprime l'idée de « père » et traduit le perse *pita* dans les inscriptions trilingues; les syllabaires en donnent l'expression phonétique :

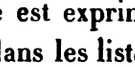

a-bu

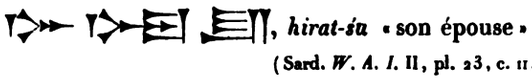
(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 92.)

L'idéogramme est l'abrégé de l'expression allophone, dont la lecture nous est ainsi donnée dans les tablettes :

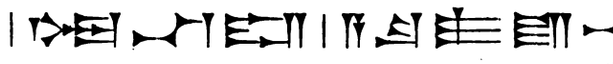
AD-DA = *a-bu*

(*W. A. I.* II, pl. 33, n° 2, l. 9; pl. 32, l. 58; pl. 9, l. 30, 31.)

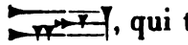
L'épouse est exprimée par le signe  , que nous avons déjà vu figurer dans les listes des divinités assyriennes, et qui signifie littéralement « l'épouse » *ḫirat*, « la femme » *assat;* lisez ainsi :


ḫirat-šu « son épouse »

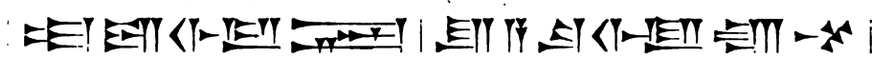
(Sard. *W. A. I.* II, pl. 23, c. II, l. 124.)


a - na as - sa - ti - su

(*W. A. I.* II, pl. 10, l. 9, 10, 11.)

La mère est exprimée par le signe  , qui traduit le perse

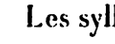
mata (*Bisit.* l. 12); ce signe se lit *ammu*, héb. אם, ainsi que nous le voyons par le passage suivant :



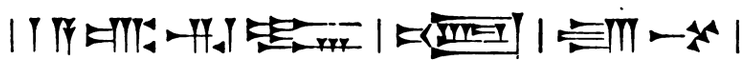
sa a - ba au um - mu

« ce qui vient d'un père et d'une mère »

(*W. A. I.* II, pl. 9, *Rev.* l. 28.)

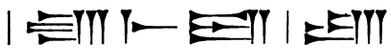
Les syllabaires semblent donner au signe  la signification de « mère », qu'il peut à la rigueur exprimer phonétiquement; mais il ne se rencontre pas avec cette signification dans les textes.

Nous devons mentionner encore le monogramme et l'allophone expliqué par le passage suivant :

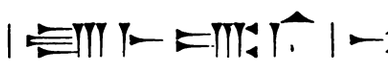


a - ga - ri - in um - mu

Une tablette philologique nous donne l'expression des allophones suivants :



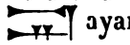
ta - ri - tav « la femme enceinte »



mu - se - nik - ti « la nourrice »

(*W. A. I.* II, pl. 99, l. 45; pl. 17, l. 35, 48.)

Plusieurs idéogrammes répondent à l'idée de « fils » exprimée par le perse *putra;* nous avons d'abord le signe et le signe , puis son composé .

Le signe  ayant par lui-même la valeur de *maru* « mâle »,

ma-ru-u

(*W. A. I.* II, pl. 32, n° 5, l. 65.)

La valeur assyrienne de ces monogrammes nous est ainsi donnée :

ma-ru

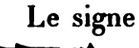
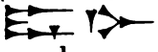
ab-lu

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 130, 304.)

Le mot « fils » est souvent accompagné d'une expression particulière, *asaridu*, qui se présente sous les deux formes :

ris-tan = *a-sa-ri-du* « premier-né »

(Nabuch. Variantes des briques de Babylone.)

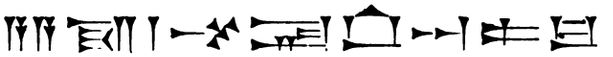
Le signe  , avec le signe du féminin, forme un complexe,  , qui signifie « fille ». La lecture phonétique résulte de nombreux passages, qui nous donnent *bintu*, *marat*, *batulat*.

Nous avons également :

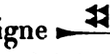
e-ri-su « la fiancée »

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 33.)

La duplication du monogramme indique l'idée de « petit-fils »; lisez ainsi :


« petit-fils de Mutaggil-Nebo »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 15, c. VII, l. 45.)

L'expression de l'idée de « frère » se trouve dans les inscriptions trilingues, où le signe  traduit le perse *brata* (*Bisit.* l. 12). La forme assyrienne varie avec le signe dans les inscriptions de Sardanapale. Les syllabaires nous donnent l'expression phonétique *aḫu*, héb. אח « le frère », et *naṣaru* (*W. A. I.* II, pl. 2, l. 276, 277), héb. נצר, « le protecteur ».

Un grand nombre de titres appartenant à la hiérarchie politique et administrative sont exprimés par des idéogrammes ou des allophones dont nous avons la transcription phonétique.

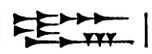
Le roi est exprimé par les monogrammes suivants :

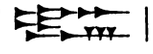
Les deux premiers traduisent le perse *kthayathiya*, le troisième est la forme assyrienne. L'articulation phonétique de ces signes est établie.

sar - ru

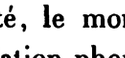
(*W. A. I.* II, pl. 2, l. 33o.)

Les tablettes philologiques présentent, pour le même monogramme, un certain nombre de synonymes parmi lesquels nous lisons :


bi-luv « le seigneur »


sar-ru « le roi »

(*W. A. I.* II, pl. 31, l. 9, 12, 17.)

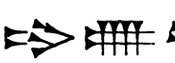
Dans les textes les plus antiques on trouve, pour exprimer la souveraineté, le monogramme  , dont les syllabaires donnent l'articulation phonétique *ri'u* « pasteur », héb. רעי (*supra*, p. 198).

Lisez ainsi :

« riu de Mugheir »

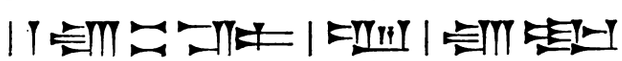
(*W. A. I.* I, pl. 2, n° 4.)

Ce monogramme, comme le précédent, reçoit les compléments phonétiques du nom abstrait :


sar-ru-tav (*Passim.*)

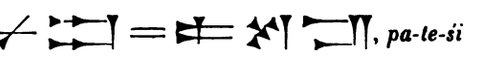
riu'-u-ti

Le mot « satrape » est généralement exprimé phonétiquement; cependant on trouve dans les syllabaires :

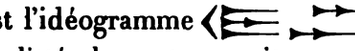

tip - sar - ru « le satrape » (מסגר)

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. III, l. 37o.)

Le terme *patesi* est un allophone qu'on trouve dans les titres des rois assyro-chaldéens, et qui lui-même est quelquefois remplacé par un complexe dont nous ignorons la prononciation :

 , *pa-te-si*

(Sargon, *W. A. I.* I, pl. 36, l. 1.)

Les rois prennent encore un titre exprimé par un allophone et un complexe dont la signification, assez indécise, paraît avoir un sens exclusivement religieux; c'est l'idéogramme  , composé de deux signes qui signifient littéralement « serviteur qui est à côté. » L'articulation *sakkanaku*, résultant de la comparaison des textes, indique un nom d'origine touranienne qui n'a pas encore de correspondant assyrien.

Ce titre est toujours suivi de ces mots : , ce qui a porté à y voir un titre sacré généralement traduit par « vicaire des dieux », ou « représentant des dieux », etc. Cependant j'ai rencontré, sur un cylindre en agate appartenant à M. le baron de Prokesch d'Osten, et dont l'empreinte m'avait été communiquée par M. Barré de Lancy, le titre de *Sakkanaku* suivi d'un nom de localité :

« Sakkanaku de Dur-Kurigalzu (Akarkouf) »

Dans les titres divins on trouve souvent les monogrammes suivants :

, *sukkalu* « l'intelligence suprême »

su - uk - kal *suk - kal - lu*

(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 55o.)

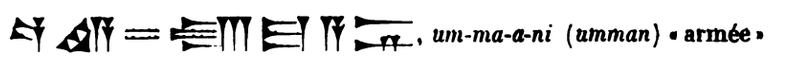
, *zi-ka-ru* « l'esclave »

(*W. A. I.* I, pl. 5, l. 6. La tablette présente encore onze monogrammes avec la même valeur.)

, *ar-du-tu* « le serviteur »

(Sargon, *les Fastes*, l. 73.)

(*Passim*, Botta, pl. 8, l. 11; pl. 1, l. 1.)



(Comp. Sargon, Botta, pl. 39, l. 38, et pl. 23, l. 15.)

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 49.)

Ce monogramme traduit le perse *hamarana* dans les inscription trilingues, il est souvent allié avec le suivant dans une formule fréquemment employée par les rois d'Assyrie dans leurs annales :

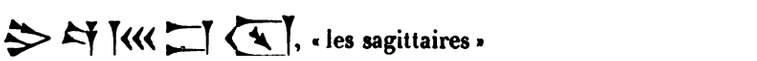
(*W. A. I.* III, pl. 17, c. 1, l. 81.)

Lisez ainsi :

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 11, c. III, l. 21, 22.)

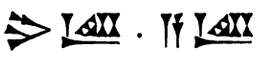
Nous ajouterons ici quelques complexes généralement précédés d'u indicatif aphone :

(O. *Sur un traité babylonien*, p. 11.)



, « les architectes »

(Sargon, *les Fastes*, l. 166.)

 , « l'envoyé, l'ambassadeur »

(Sargon, *les Fastes*, l. 31, 152.)

, « le satrape »

(*W. A. I.*)

, *sapit* « le juge »

(Sargon, *les Fastes*, l. 22, 24 et *passim*.)

, *apilu* « le chef de la maison »

(*W. A. I.* II, pl. 10, *Rev.* l. 14.)

, *ardu* « le serviteur »

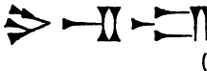
(*W. A. I.* II, pl. 10, *Rev.* l. 15.)

, *epilu* « le maître de la maison »

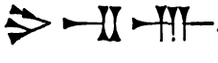
(*W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 36, *C. de Mich.* c. III, l. 8.)

, *pihat* « le préfet »

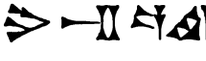
(Sargon, Botta, pl. 16 ter, l. 88.)

 , « le chef de la ville »

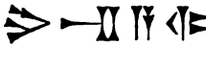
(Sargon, *les Fastes*, l. 141.)

 , *Bel rubu* « le chef suprême »

(*W. A. I. passim*.)

 , « le chef des troupes, le général »

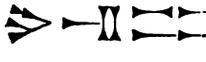
(*W. A. I.* I, pl. 12, c. IV, l. 10.)

 , « le chef des croyants »

(Senn. *W. A. I.* I, pl. 38, c. II, l. 70.)

, « le conducteur des chars, l'aurige »

(Senn. *W. A. I.* II, pl. 11, l. 30, 81.)

 , « l'arpenteur »

Senn. *W. A. I.* I, pl. 42, c. VI, l. 46.)

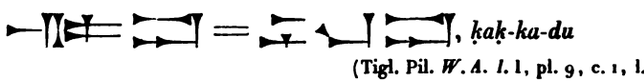
Voici l'expression idéographique de quelques parties du corps humain :

« La tête », *ris*, héb. ראש, chald. ראש :

ri-e-su

(*W. A. I.* II, pl. 7, *Rev.* l. 36.)

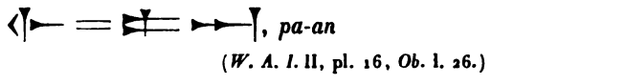
« Le sommet de la tête », *kaḳḳadu*, héb. קָדְקֹד :



ḳaḳ-ka-du

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 9, c. 1, l. 81.)

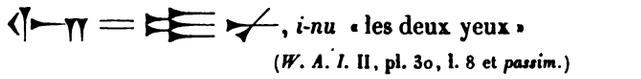
« La face », *pan*, héb. פנה; dans une acception prépositionnelle ce mot signifie « en présence de » :



pa-an

(*W. A. I.* II, pl. 16, *Ob.* l. 26.)

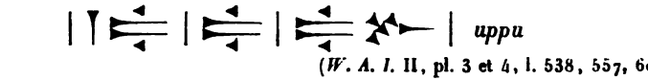
« Les yeux », *inu*, héb. עַיִן, souvent accompagné du signe du duel



i-nu « les deux yeux »

(*W. A. I.* II, pl. 30, l. 8 et *passim*.)

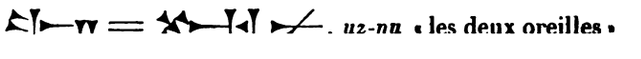
« Le nez », *appu*, *appi*, héb. אף :



uppu

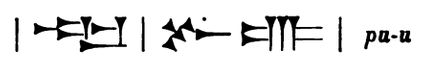
(*W. A. I.* II, pl. 3 et 4, l. 538, 557, 607, 608.)

« Les oreilles », *uznu*, héb. אֹזֶן, avec le signe du duel :



uz-nu « les deux oreilles »

« La bouche », *pa, pi, pu,* héb. פֶּה :



pa-u

(*W. A. I.* II, pl. 14, l. 8; pl. 39, *Ob.* l. 1.)

« La langue », *lisan,* héb. לָשׁוֹן :

li-sa-an

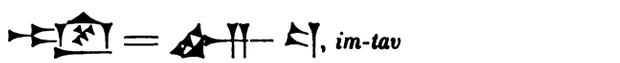
(*W. A. I.* II, pl. 17, l. 32.)

« Les lèvres », *saptav,* héb. שְׂפָה :

sap-tav

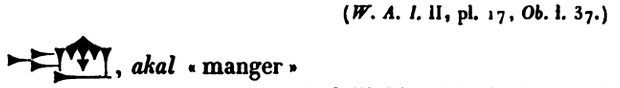
(*W. A. I.* I, pl. 17, *Ob.* l. 33.)

« Les dents? » ou au moins une partie du visage :



im-tav

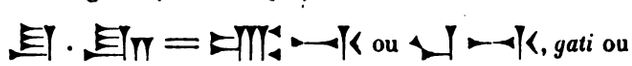
(*W. A. I.* II, pl. 17, *Ob.* l. 37.)



akal « manger »

(Sard. III. *W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 53.)

« Les mains », *ḳati;* le monogramme traduit le perse *daçta* dans les inscriptions trilingues (*Bisit.* l. 96) :



gati ou *ḳati*

(Comp. Sargon, Botta, pl. 37, 31, pl. 41, 44 et *passim.*)

« La main droite », *imna,* héb. יָמִין : (*W. A. I.* II, 49, 23).

imniya « ma droite »

(*W. A. I.* II, pl. 19, l. 53, 54.)

« La main gauche », *sumilu,* héb. שְׂמֹאל : .

sumilu « gauche »

(*Syll.* 271. — *W. A. I.* II, pl. 19, l. 55 et 56.)

« Les genoux », *birka,* héb. בֶּרֶךְ :

birkaai « mes genoux »

(*W. A. I.* II, pl. 16, l. 30.)

« Les pieds? les jambes? », évidemment une partie du corps humain, qui prend le signe du duel :

i-di, i-da

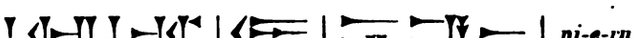
(Assarh. *W. A. I.* III, pl. 23, c. III, l. 55; *passim.*)

« Le dos », *gab*, héb. גַּב, lisez ainsi :

gab-ya, gab-sa « mon dos, son dos »

(K, 162.)

« Le côté », *nir:*



ni-e-ru

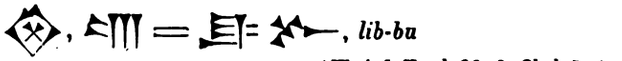
(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 81.)

« La peau », *masak*, héb. מסכה :

ma-sak, *ma-sa-ak*

(*W. A. I.* II, pl. 16, l. 57. — Botta, pl. 146, l. 90.)

« Le cœur », *lib*, héb. לֵב :



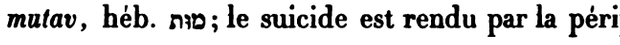
lib-bu

(*W. A. I.* II, pl. 36, 3, *Ob.* l. 51.)

« La vie » :

napas « vie »

(*W. A. I. passim.*)

« La mort naturelle » est exprimée par le groupe phonétique  , *mutav*, héb. מוּת ; le suicide est rendu par la périphrase :

« la mort de sa vie »

(Layard, *Obel.* pl. 95, l. 152.)

La mort violente est exprimée par les dérivés du verbe ***dak***, qui traduisent le perse *avâźa* (*Bisit.* l. 13 et *passim*) et qui nous donnent la signification du monogramme suivant :

da - a - ku

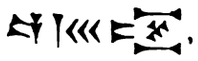
(*W. A. I.* II, pl 2, l. 339.)

La victime d'un meurtre s'exprime par le complexe

nisu daku

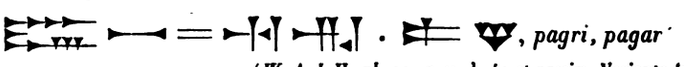
(*W. A. I* II, pl. 2, c. II, l. 41.)

Les morts sur le champ de bataille par le suivant :

 , *ṣabi daki*

(*W. A. I.* II, pl. 2, c. II, l. 41.)

« Le cadavre », *pagar*, héb. פֶּגֶר, s'exprime ainsi :

 , *pagri, pagar*

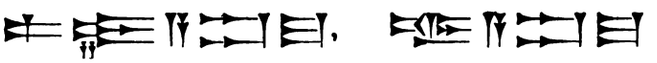
(*W. A. I.* II, pl. 21, c. II, l. 41 et *passim*. Variante fréquente.)

H. — LES ANIMAUX.

Le texte de l'inscription de Bisitoun nous apprend que Darius devant Babylone partagea son armée en deux, et qu'il en fit transporter une partie sur des chameaux, une autre sur des chevaux. Ce passage était assez obscur, on n'avait pour guide que le texte médique; aussi le texte assyrien n'a été compris définitivement que lorsque les textes de Ninive et de Babylone ont permis d'en donner l'explication.

En effet le texte assyrien était complétement mutilé; mais dans la version scythique on trouvait deux groupes qui ont été pour la première fois identifiés aux formes assyriennes par M. Oppert. Le premier groupe :

correspondait aux formes babyloniennes et ninivites

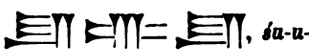


or la transcription phonétique de ces formes nous est ainsi donnée par la comparaison des textes :

, *gam-ma-lu* « chameau » héb. גָּמָל

(Salman. *W. A. I.* III, pl. 8, l. 94, 44, 6.)

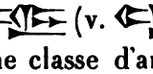
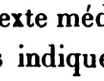
Le groupe veut donc dire « chameau ».

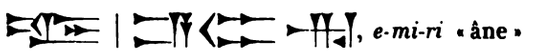
 , *šu-u-šu* « cheval » héb. סוס

Ce groupe veut donc dire « cheval »; lisez ainsi, au féminin :

, « jument »

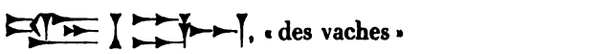
(*W. A. I.* II, pl. 44, l. 9.)

Le signe  (v.) est un monogramme qui précède le nom d'une certaine classe d'animaux, particulièrement celui des bêtes de charge. Dans le texte médo-scythique le signe  est un déterminatif aphone qui nous indique que les deux expressions précédentes doivent être lues avec leur valeur idéographique. La valeur du signe assyrien est ainsi indiquée dans les syllabaires :

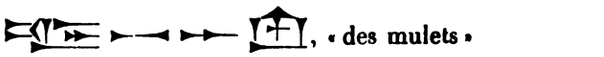
 , *e-mi-ri* « âne »

(*W. A. I.* II, *passim.*)

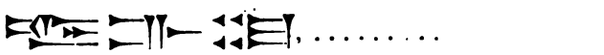
Voici quelques idéogrammes appartenant à cette classe, qui se trouvent dans les textes, particulièrement dans l'énumération des tributs imposés par les rois d'Assyrie :

 , « des vaches »

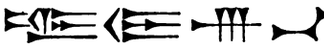
(Sargon, *les Fastes*, l. 28, 29.)

 , « des mulets »

(*Passim.*)

 , ...

(*W. A. I.* III, pl. 4, c. 1, l. 17.)

 , ...

(*Passim.*)

, « des dromadaires (?) »

(Assarh. c. IV, l. 17.)

, ...

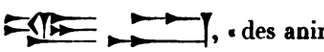
(*Passim.*)

, « des bêtes à cornes »

(*Passim.*)

, « des chèvres »

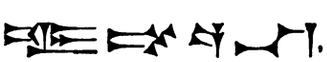
(*W. A. I.* II, pl. 44, l. 7.)

 , « des animaux domestiques »

(*W. A. I.* II, pl. 44, l. 11.)

, ...

(*W. A. I.* III, pl. 4, c. 1, l. 19.)

 , « des bêtes sauvages »

(*W. A. I.* I, pl. 28, c. 1, l. 24.)

Dans le butin des rois d'Assyrie on voit figurer fréquemment « des bœufs, des moutons et des chèvres » :

« Le bœuf », *alap*, héb. אֶלֶף, est ainsi exprimé :

, *al-lap*, *al-pi*

(*W. A. I.* II, pl. 16, *Ob.* l. 28. — Layard, pl. 98, n° 3.)

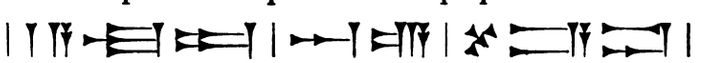
A côté du bœuf on rencontre également :

, *pa-ri-e* « la vache » héb. פָּרָה

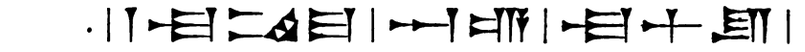
, *a-ga-li* « le veau » héb. עֵגֶל

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 13, c. V, l. 6.)

Les taureaux sculptés sont désignés sur les bas-reliefs mêmes qui les représentent par un complexe ainsi expliqué :



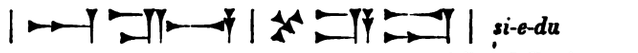
a - la - ap *si - e - du*



la - am - mu *la - maš - šu*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 174-175. *Ibid.* pl. 18, l. 44.)

Dans les tablettes, en rapprochant les deux textes, on trouve une nouvelle forme :



si-e-du

(*W. A. I.* II, pl. 17, l. 4.)

Il ne faut pas cependant conclure à l'équivalence absolue de ces expressions, l'une peut désigner plus particulièrement les colosses et l'autre leur rôle religieux. Les colosses paraissent encore désignés par le complexe :

alpi paselli « les grands taureaux du bien »

(Sargon, *les Fastes*, l. 168.)

Les moutons sont désignés par le monogramme , que de nombreuses variantes nous font lire , *ṣieni* « menu bétail », héb. צֹאן, on trouve souvent les deux formes réunies :

ṣi-e-ni

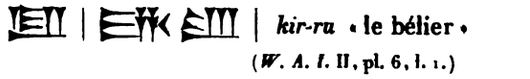
(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 10, c. 11, l. 52.)

Il est quelquefois compris dans le complexe suivant :

ṣieni « troupeau de menu bétail »

(Assur-Bani-P. *W. A. I.* III, pl. 21, c. v, l. 115, 33 et *passim*)

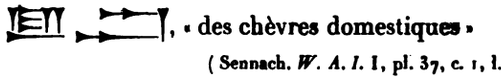
Les tablettes nous donnent la valeur :



kir-ru « le bélier »

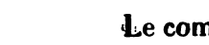
(*W. A. I.* II, pl. 6, l. 1.)

On trouve encore le signe avec un déterminatif souvent omis dans des passages parallèles, et que je traduirais ainsi :



« des chèvres domestiques »

(Sennach. *W. A. I.* I, pl. 37, c. 1, l. 60.)

Le complexe  veut dire « des victimes expiatoires »; nous avons en effet, pour la valeur du déterminatif:

ni-ku-u héb. נָקָה

(*W. A. I.* II, pl. 45, n° 2, l. 38. — *Syll.* 157.)

Lisez ainsi :

kirri du - us - su - ti nikuti ib - bi - ti

lu ak - ki

« j'ai sacrifié des béliers gras, des béliers purs »

(Senn. *W. A. I.* III, pl. 14, l. 33.)

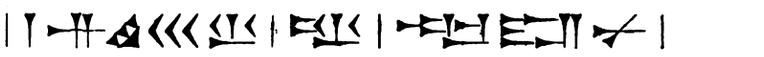
Quelquefois il ne reste que le déterminatif :

bit nikuti akiti

« le temple des victimes pures »

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 55, c. IV, l. 7.)

Il est présumable que certaines bêtes à cornes sont exprimées d'une manière générale par le monogramme suivant, dont les syllabaires nous donnent la signification, et qui paraît désigner surtout la petite espèce :



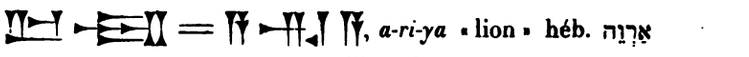
ka - ra - nu héb. קָרֶן

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 153.)

Voici quelques noms d'animaux que nous trouvons sous leurs deux formes :

kal-bu « le chien » héb. כֶּלֶב

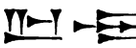
(*W. A. I.* II, pl. 3, l. 762. *Ibid.* pl. 6, c. 1, l. 13 et suiv.)



a-ri-ya « lion » héb. אַרְיֵה

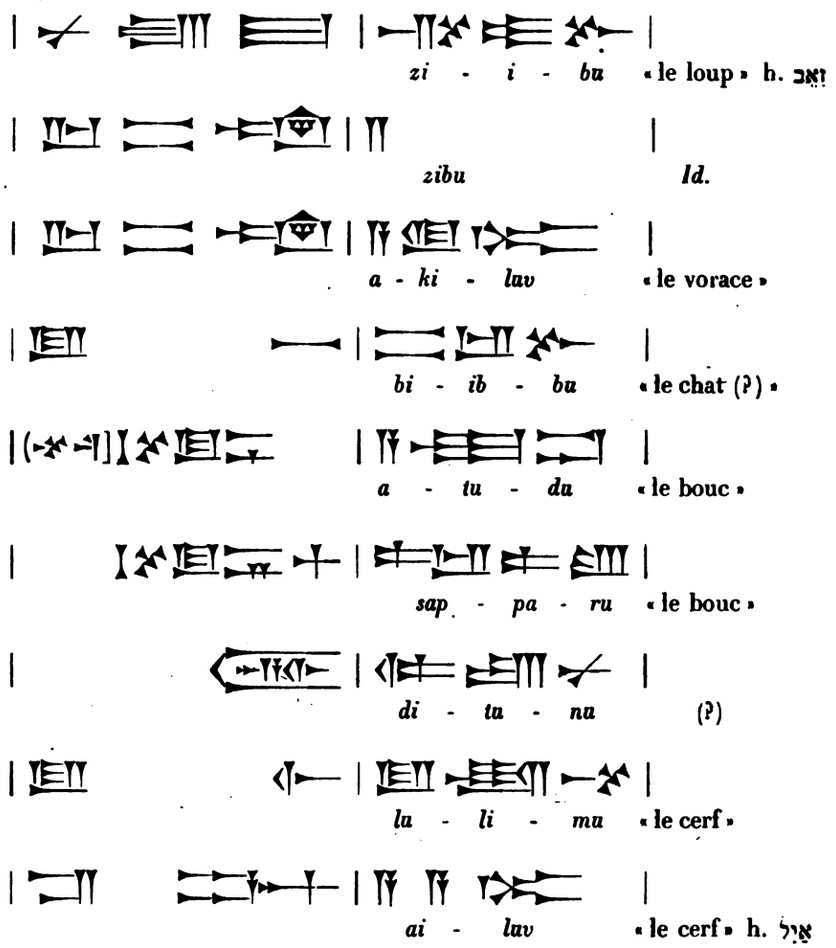
(*Passim.*)

Les lions sculptés qui remplacent quelquefois les taureaux dans les palais assyriens sont exprimés par le complexe :

 , *nirgali* « les grands lions du bien »
(W. A. I. passim.)

Nous prenons les noms suivants dans une liste assez étendue; la colonne casdéenne semble révéler un arrangement intentionnel :

LISTE D'ANIMAUX.


zi - i - bu « le loup » h. זְאֵב

zibu *Id.*

a - ki - lav « le vorace »

bi - ib - bu « le chat (?) »

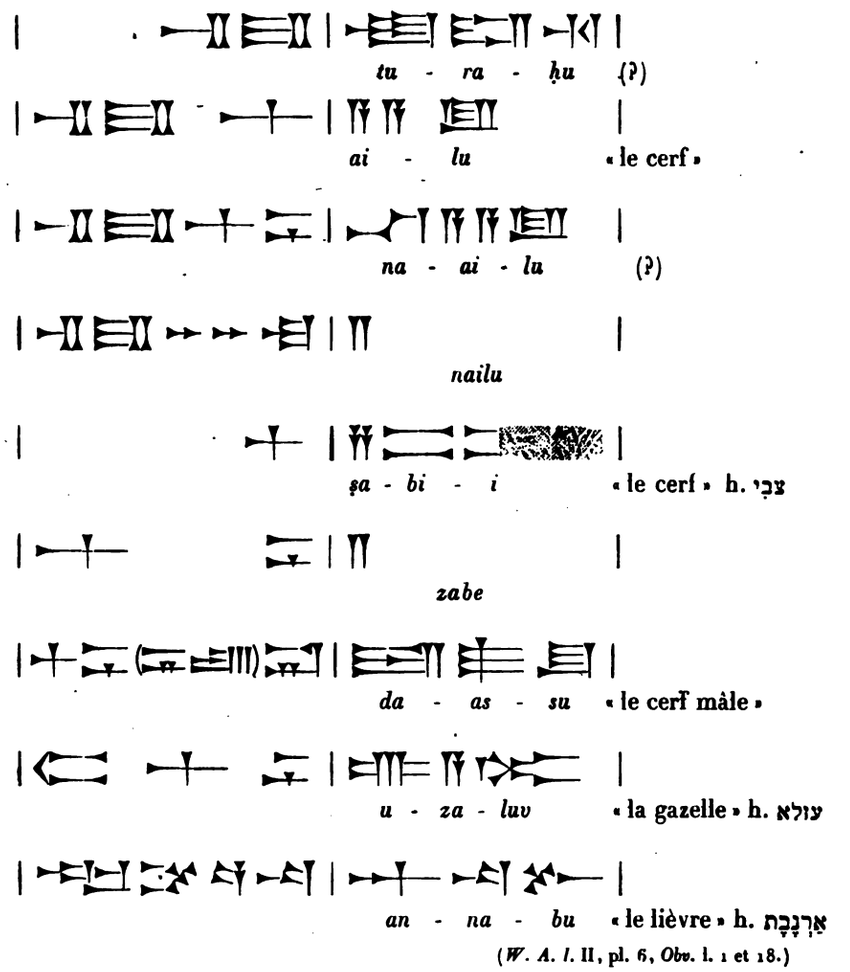
a - tu - du « le bouc »

sap - pa - ru « le bouc »

di - tu - nu (?)

la - li - mu « le cerf »

ai - lav « le cerf » h. אַיָּל

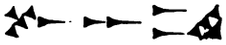


(*W. A. I.* II, pl. 6, *Obv.* l. 1 et 18.)

Les animaux carnassiers sont indiqués par le signe ; la forme primitive , dérivée de celle du chien, paraît être le type du genre, comme nous avons vu le signe représenter le type de quelques ruminants. Il est plus difficile de suivre la classification des autres espèces; nous remarquons toutefois, dans le complexe casdéen qui désigne « le lièvre », les signes : c'est donc un animal du désert.

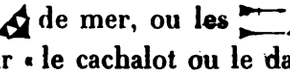
Dans les chasses des rois assyriens on trouve fréquemment plu-

sieurs espèces d'animaux, désignés par le monogramme ; ce sont de grands animaux; il y en avait de deux sortes : les de terre :

 , « des buffles (?) »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 62.)

les de mer, ou les , probablement une espèce de souffleur « le cachalot ou le dauphin (?) »; on trouve la variante

 , *na-ḫi-ri*

(*W. A. I.* I, pl. 28, c. 1, l. 3. — Lay. pl. 43, l. 12.)

Parmi les tributs offerts à Salmanassar nous voyons des animaux dont le bas-relief nous donne la figure, et la légende le nom :

, *ba-zi-a-ti* (?) « des singes »

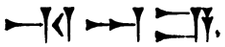
(Layard, *Obel.* pl. 98, n° 3.)

Les oiseaux sont désignés par le monogramme , que de nombreuses variantes nous permettent de lire *iṣṣur :*

, *iṣ-ṣu-ru*

(*W. A. I.* II, pl. 40, l. 16, 17.)

Lisez ainsi :

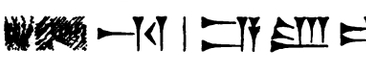
 , *iṣ-ṣur same* « l'oiseau du ciel »

(Tigl. Pil. *W. A. I.* I, pl. 14, c. VI, l. 82.)

, *rit-kub iṣṣur* « le vol de l'oiseau »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 131.)

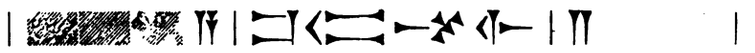
Les tablettes nous donnent de longues listes de noms d'oiseaux; il est malheureusement difficile de les identifier avec leurs noms modernes. Ces listes n'en restent pas moins comme un sujet d'étude digne, sous tous les rapports, du plus haut intérêt; nous avons, du reste, à y constater de grandes lacunes, et nous ne lisons peut-être sûrement que le nom suivant :



..... *e - ru - u* *na - as - ru* « l'aigle » h. נֶשֶׁר

(*W. A. I.* II, pl. 37, c. 1, *Rev.* l. 9.)

Il eût été très-intéressant de savoir, par exemple, quel est l'oiseau compris dans le complexe suivant, qui désigne un « oiseau de nuit » :



..... *iṣ - ṣur mu - si ṣalamdu*

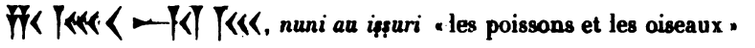
(*W. A. I.* II, pl. 37, c. 1, *Rev.* l. 31.)

Les poissons sont désignés par le monogramme ; on a remarqué depuis longtemps que la forme archaïque de ce signe rappelait la figure d'un poisson . L'articulation assyrienne nous est ainsi donnée dans les tablettes de Sardanapale :

nu-nu « poisson » ar. نون

(*W. A. I.* II, pl. 7, *Rev.* l. 25.)

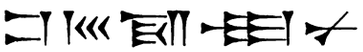
Lisez ainsi :

 *nuni au iṣṣuri* « les poissons et les oiseaux »

(Sargon, *les Fastes*, l. 169.)

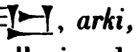
I. — LE BOIS.

Le signe désigne toute espèce de « bois », soit en vertu de son pouvoir idéographique, soit en vertu de son articulation phonétique *iṣ* (héb. עץ); dans ce sens il est quelquefois employé seul avec le signe du pluriel :



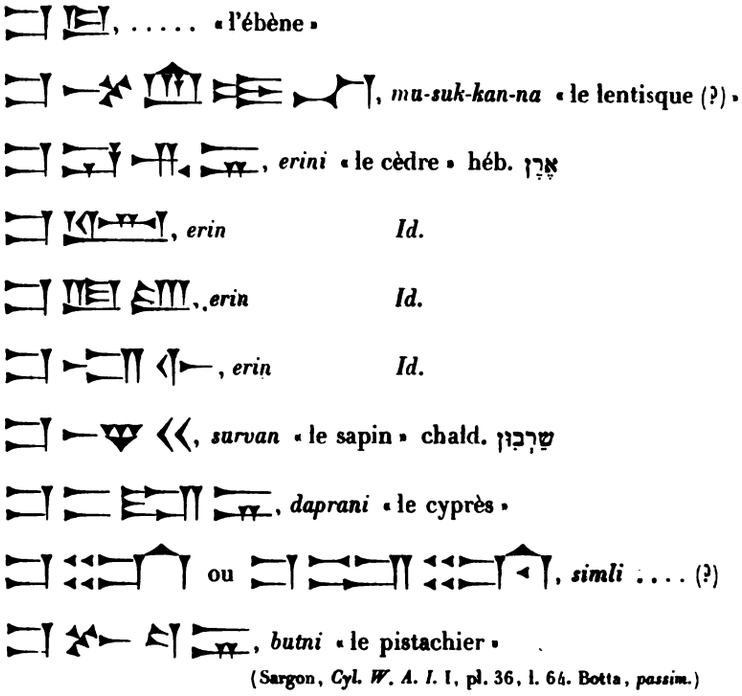
iṣi ṣa - tu - nu « ces arbres »

(Tigl. Pil. VII, l. 19.)

 , *arki*, désigne les plantations auxquelles les rois d'Assyrie font allusion dans leurs textes.

On trouve huit espèces de bois qui entrent dans la composition des palais assyriens :

..... « le santal »



, ... « l'ébène »

, *mu-suk-kan-na* « le lentisque (?) »

, *erini* « le cèdre » héb. אֶרֶז

, *erin* *Id.*

, *erin* *Id.*

, *erin* *Id.*

, *survan* « le sapin » chald. שַׁרְבִּן

, *daprani* « le cyprès »

ou , *simli* .... (?)

, *butni* « le pistachier »

(Sargon, *Cyl. W. A. I.* I, pl. 36, l. 64. Botta, *passim.*)

Les inscriptions mentionnent encore d'autres espèces de bois, et les tablettes donnent des listes des produits de ce genre provenant de différentes localités; mais il est à peu près impossible d'en faire une assimilation rigoureuse aux produits que nous connaissons.

Voici maintenant quelques complexes dans lesquels nous trouvons le bois travaillé :

, *gusur* « poutre »

(*W. A. I.* II, pl. 15, l. 12, 14 et *passim.*)

, *elippi* « bateau »

(*W. A. I.* II, pl. 46, l. 16.)

, « pièce de bois pour les chariots »

(*Passim.*)

, *narkabat* « chariot »

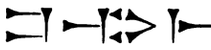
(*W. A. I.* II, pl. 19, c. 1, l. 2.)

, *niru* « joug »

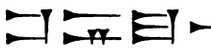
(Assur-Ban.-P. *W. A. I.* III, pl. 19, c. III, l. 73. *Syll.* l. 658.)

, « bois pour sculpter »

(*Passim.*)

 , « figures de bois »

(Sargon, Botta, pl. 152, l. 18, 46, 73, etc.)

 , *ṣalmati* « des images de bois » héb. צֶלֶם

(*Passim.*)

, « image d'une déesse »

(*Passim.*)

, *haraṭu* « sceptre »

(*W. A. I.*, II, pl. 28, n° 5, l. 60.)

, *kuśiu* « trône » (perse *gathum*)

(*W. A. I.* II, pl. 46, l. 60.)

, *agu* « couronne »

(*W. A. I.* II, pl. 25, l. 23; pl. 44, l. 31.)

, « ornement royal (?) »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 49, c. 1, l. 20. Senn. t. III, l. 36.)

, *kake* « arme, épée, glaive (?) »

(Sargon, *les Fastes*, l. 142, *passim.*)

, *kisti* « flèche? arc? »

(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 46, c. IV, l. 5.)

, « harpon (?) »

(*Passim.*)

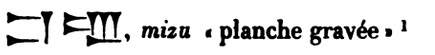
, *niski* « lance »

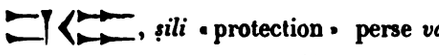
(*W. A. I.* I, pl. 28, l. 12, *passim.*)

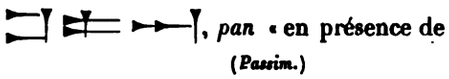
Le signe est d'un emploi très-fréquent, et il entre dans la composition d'un grand nombre de termes qui n'ont que des rapports

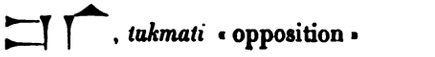
très-éloignés avec la signification première, et qui s'en séparent même. Il suffit de parcourir la liste des suivants :

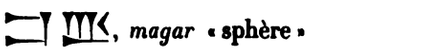
, *mastaru* « écriture »
(*Passim.*)

 , *mizu* « planche gravée » [1]
(*Passim.*)

 , *ṣili* « protection » perse *vasaná*
(*Inscr. trilingues*, N. R. 38.)

 , *pan* « en présence de »
(*Passim.*)

 , *takmati* « opposition »
(Sard. *W. A. I.* I, pl. 17, c. 1, l. 51.)

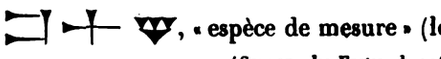
 , *magar* « sphère »
(*Passim.*)

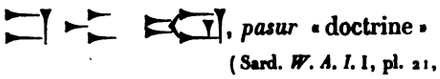
, *tuklat, takulti* « obéissance »
(*Passim*, v. g. dans le nom de Tiglat-Piléser.)

, « conduits d'eau »
(*Passim.*)

, « troupeau »
(*Passim.*)

, *isat* « feu »
(Sargon, Botta, pl. 76, n° 12, l. 11, et pl. 77, n° 13, l. 4.)

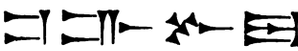
 , « espèce de mesure » (le genévrier?)
(Sargon, *les Fastes*, l. 128.)

 , *pasur* « doctrine »
(Sard. *W. A. I.* I, pl. 21, c. 11, l. 67.)

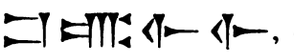
[1] C'est la planche qui servait à imprimer la légende des briques qui entraient dans la construction des palais assyro-chaldéens.

, « le coton filé (?) »

(Sargon, *passim.*)

 ; *marbudai* « les tapis » héb. מַרְבַּדִּים

(Sardan. *W. A. I.* I, pl. 19, c. 1, l. 88.)

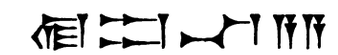
 , « la poussière? »

(*Passim.*)

K. — LES PIERRES.

Le signe a la valeur idéographique de « pierre »; sa transcription est fréquente, nous la trouvons dans de nombreux passages : , *aban*, , *ab-na*, , *ab-ni*, héb. אבן, par exemple dans un nom de ville « la colline de pierre » :

Tul - abna - ai



Tul - ab - na - ai

(Sard. *W. A. I.* I, pl. 21, c. III, l. 55 et 63.)

Ce signe désigne d'une manière générale l'idée de « pierre »; c'est ainsi que nous lisons :

, *abni sadi* « les pierres des montagnes »

(Sargon, Botta, *Taur.* c, pl. 43, l. 86.)

, *abni a-ḫar-tav* « des pierres précieuses »

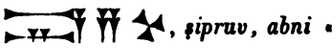
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 45, c. 1, l. 19.)

, *lamassi sa abni* « des colosses de pierre »

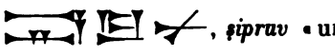
(Assarh. *W. A. I.* I, pl. 47, c. v, l. 41.)

Il est souvent question des pierres qui entrent dans la construction des palais; alors le signe devient un indicatif aphone qui précède les noms particuliers de pierres, et, par extension, peut-être les noms de certains métaux.

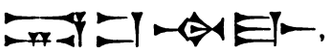
Les pierres dont le nom me paraît le plus sûrement déterminé sont le marbre et l'albâtre :

 , *ṣipruv*, *abni* « le marbre »

(*W. A. I.* II, pl. 49, l. 48, 49; pl. 19, *Rev.*)

 , *ṣipruv* « une autre espèce de marbre »

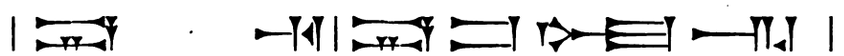
(*W. A. I.* II, pl. 40, l. 49.)

 , *santi* « l'albâtre »

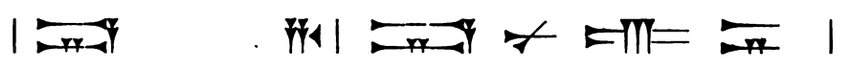
(*W. A. I.* II, pl. 19, *Rev.* l. 44, 48.)

Les tablettes de Sardanapale renferment de curieux renseignements pour l'histoire de la minéralogie assyrienne; il nous suffit de citer le passage suivant, où nous trouvons quelques pierres qui nous sont encore inconnues, mais qui sont exprimées sous trois formes, l'idéogramme, l'allophone et l'assyrien; voici l'idéogramme et sa transcription :

aban ini iṣṣuri aban i - ni iṣ - ṣu - ri



aban iṣṣuri aban iṣ - ṣu - ri



aban nuni aban nu - u - ni

(*W. A. I.* II, pl. 40, l. 16, 17, 18.)

Nous voyons bien que la « pierre œil d'oiseau », la « pierre de l'oiseau », la « pierre du poisson » portent des noms faciles à comprendre; mais il reste à les assimiler.

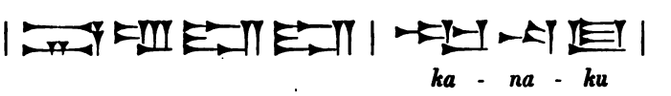
est une expression fréquente dont il a été facile de déterminer l'idée; le signe , qui dans différentes acceptions comporte celle de « écrire », nous a déjà donné « le scribe » (*supra*, p. 394), « la planche gravée » (*supra*, p. 410); nous avons ici la « pierre gravée ». Soit que le monogramme fût écrit sur un de ces nombreux cylindres

qui servaient de cachet aux Assyriens, soit que nous en voyions l'empreinte, il restait à lui donner son nom assyrien; nous le trouvons ainsi dans les tablettes :

ku - nu - uk - ku « le cachet »

(*W. A. I.* II, pl. 40, n° 4, l. 42.)

et ailleurs :



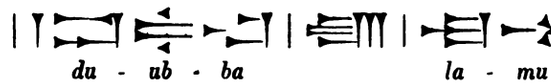
ka - na - ku

kanaku sa kanukku « l'empreinte du cachet »

(*W. A. I.* II, pl. 28, n° 5, l. 55, 56.)

est un complexe qui se présente à Bisitoun (l. 106) sous la forme et qui traduit le perse *dipim;* mais *dipim* n'est lui-même qu'une expression assyrienne passée dans la langue de Darius, pour exprimer un emprunt que les Perses avaient fait aux Assyriens; il fallait donc en chercher la signification assyrienne.

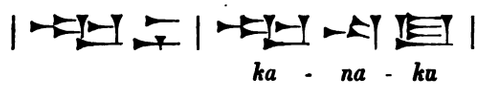
Les syllabaires nous donnent, pour le mot *dippu*, le monogramme suivant :



du - ub - ba *la - mu - u*

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 114.)

et ailleurs dans une tablette, on lit :



ka - na - ku

kanaku sa *kanukku*

(*W. A. I.* II, pl. 39, *Ob.* l. 10, 11.)

Duppu, c'est donc la chose sur laquelle on écrit; aussi, nous trouvons, pour établir le catalogue des tablettes de Sardanapale, des mentions de la nature de celle-ci :

duppu I[e] KI KI RIB BI KU *a - na it - ti - su*

(*W. A. I.* II, pl. 11, l. 75.)

c'est-à-dire « tablette première des différentes gloses comprises dans la liste commençant par ces mots : *ana itti su* ». La planche 10 nous présente la 7[e] tablette de la même série.

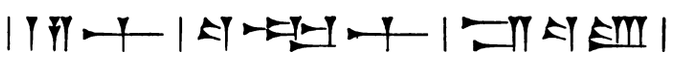
Duppu, c'est encore la « stèle »; mais alors le complexe ainsi désigné porte plusieurs autres noms en assyrien, parmi lesquels nous trouvons le suivant :

na - ru - u

(*W. A. I.* II, pl. 40, *Rev.* l. 48, 49.)

Le nom des métaux est assez difficile à déterminer; cependant on peut être sûr de l'idéogramme qui représente les plus communs.

Les syllabaires nous donnent, pour le fer, un métal brillant, *namru* :



si - par - u

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 112; pl. 24, l. 48.).

D'un autre côté la comparaison des textes nous donne l'expression phonétique :

, *parzil* « le fer » chald. בַּרְזֶל

(Sargon, *les Fastes*, l. 142, 160.)

, *eru* « le cuivre »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 113.)

, *anaki* « le plomb »

(*W. A. I. passim.*)

, *kasazatirri* « l'étain »

(*W. A. I. passim.*)

Le signe , dont les syllabaires donnent ainsi une des valeurs :

il - lu « élevé »

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 108.)

précède l'expression idéographique des deux métaux précieux, l'or et l'argent; le syllabaire est fruste à leur endroit, mais l'articulation résulte de la comparaison des textes :

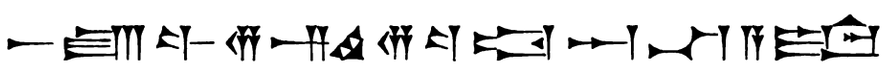
, *ḫuraṣu* « l'or » héb. חָרוּץ

, *kaśpa* « l'argent » héb. כֶּסֶף

(Nabuch. *W. A. I.* I, pl. 54, c. III, l. 68, et le *Fragm. de Ker-Porter.*)

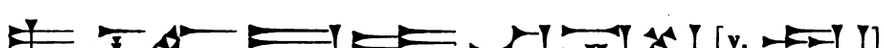
Les tables votives du palais de Khorsabad, écrites sur des plaques qu'on a retrouvées dans les fondations, se terminent par une formule qui résume tous ces idéogrammes, et qui trouve naturellement sa place ici :

TABLES VOTIVES DE KHORSABAD.



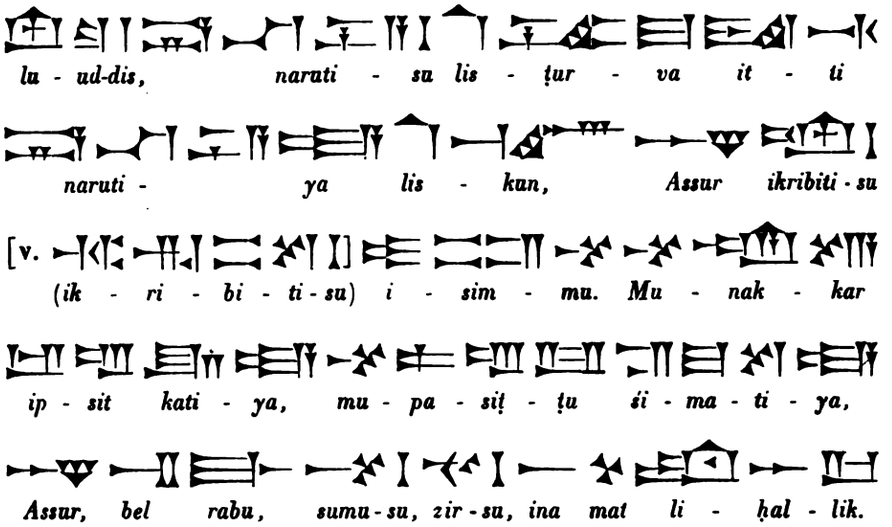
Ina dup - pi ḫuraṣi, kaśpi, eri, anaki, kasazatirri,

ṣipri, santi, ni - bit sumi-ya



as - ṭur - va i - na us - se-su (usse - su)

u - kin. Rubu arku (ar - ku) an - ḫu - uś - śu



TRADUCTION.

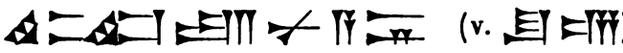
« J'ai écrit la gloire de mon nom sur des tables en or, en argent, en cuivre, en plomb, en étain, en marbre et en albâtre, et je les ai déposées dans les fondations de ce palais. Que le roi mon successeur restaure un jour ces murs quand ils tomberont en ruines, qu'il écrive ses tables, qu'il les place à côté des miennes, et Assur exaucera ses prières. Mais s'il détruit les œuvres de ma main, s'il disperse mon trésor, Assur, le Seigneur suprême, exterminera sur la terre et son nom et sa race. »

APPENDICE.

LA LANGUE DE SUMIR ET D'ACCAD.

Nous avons considéré jusqu'ici les allophones comme de véritables idéogrammes, et nous les avons expliqués comme tels; il importe, avant de terminer ce travail, de les étudier avec leur véritable caractère.

La présence dans les textes assyriens de signes qui paraissaient jouer le rôle d'idéogrammes pour exprimer des pronoms, des prépositions, des flexions verbales, en un mot, tout ce qui échappe le plus, par sa nature même, à une expression figurative, avait mis sur la voie de l'origine de ces expressions qu'on ne pouvait rattacher directement au système idéographique assyrien. C'est ainsi qu'on lisait, par exemple, dans les inscriptions de Sargon:



ḫi - bil - ta NU - A - NI (v.) *su - un*

(Comp. Sargon, *les Fastes*, l. 7, et *Baril, W. A. I.* I, pl. 36, l. 4.)

La comparaison des textes avait appris que les signes étaient l'expression allophone du pronom suffixe de la 3e personne qui se lit *sun* dans les textes parallèles.

L'étude des tablettes philologiques de Sardanapale nous a démontré que ces expressions bizarres étaient les débris d'un idiome que nous nommons provisoirement accadien, casdéen, proto-chaldéen. L'assyrien nous fera comprendre un jour cette langue encore peu connue; en attendant, nous pouvons en saisir déjà les éléments dans des dictionnaires, dans des grammaires, dans des traductions interlinéaires, rédigés par les sujets de Sardanapale eux-mêmes dans cette antiquité relative que nous commençons à comprendre aujourd'hui.

Nous rencontrons toutefois une première difficulté dès que nous voulons *lire* cette langue, écrite avec des caractères dont nous connaissons cependant la valeur. Il nous est difficile de l'articuler.

Le déchiffrement, malgré les difficultés qui naissent de la polyphonie, conduit, dans certaines circonstances, à la lecture de mots isolés. C'est ainsi que nous sommes certains de l'articulation du nom d'Argistis (1re part. p. 171, n° 152) qui figure dans les textes arméniaques; de celle des noms de Humbanigas (2e part. p. 92, n° 82) et de Nahunta (1re part. p. 173, n° 259), qui figurent dans les textes susiens. Mais il n'en est pas ainsi des flexions qui caractérisent ces langues dont le nom même est encore un mystère.

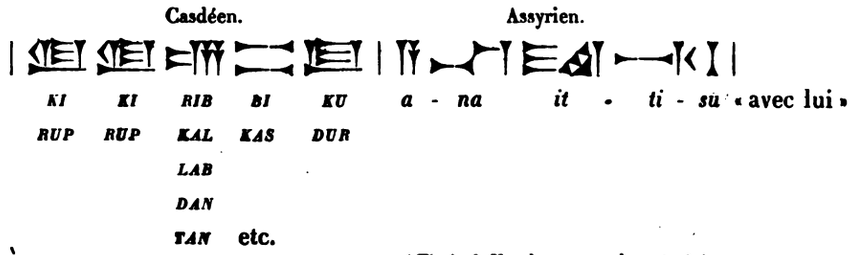
L'écriture anarienne est essentiellement polyphone : pour connaître la valeur *absolue* d'un caractère, il a suffi d'en constater l'identité dans des passages parallèles ou identiques, et la valeur du signe est restée acquise au groupe sur lequel on a fait l'expérience; mais pour sortir de là, et *lire*, dans un cas donné, la valeur *relative* du signe, il faut s'inspirer du génie de la langue, et en subir les exigences; lorsque l'idiome est inconnu, il est difficile de sortir des rares indices que le déchiffrement procure.

L'assyrien a donné des allophones aux textes arméniaques (1re part. n° 169); nous en connaissons la signification, mais nous en ignorons la prononciation dans la langue des sujets d'Argistis; un phénomène inverse se produit dans les textes assyriens.

Il est évident que si l'on doit lire, en leur restituant les articulations assyriennes, les allophones casdéens qui se rencontrent accidentellement dans les textes assyriens, c'est avec les articulations de la langue casdéenne que nous devons lire ces mots dans les textes mêmes de cette langue. Mais quelle sera cette articulation? Nous allons essayer de faire comprendre la difficulté par un exemple.

La planche XI du second volume de la collection du Musée Britannique nous montre que l'inscription qu'elle renferme est la première, et celle de la planche X la septième d'une série d'explications présentant d'un côté, à gauche, le texte casdéen, de l'autre, à droite,

le texte assyrien; c'est, du reste, la disposition générale de ces tablettes, celle-ci est désignée par la première ligne du texte :

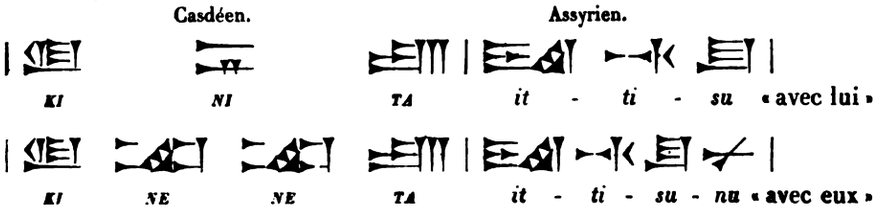


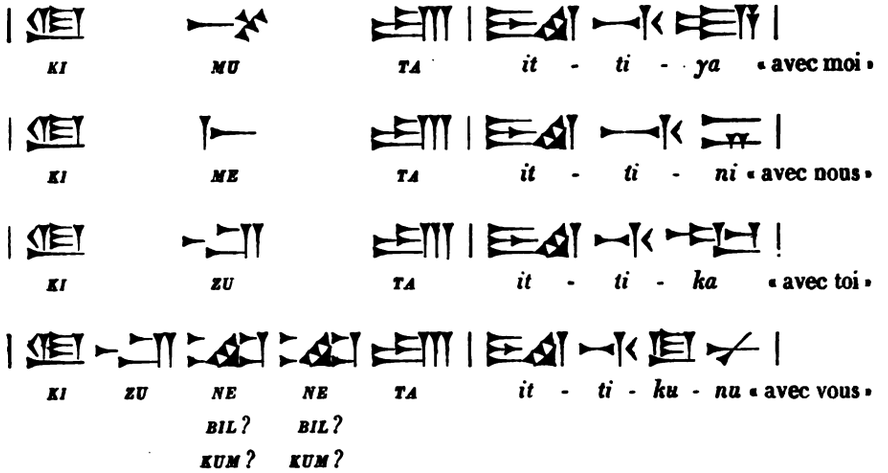
(*W. A. I.* II, pl. 11, c. 1, l. 1 et 75.)

La lecture du texte assyrien ne souffre plus de difficultés; elle a ses règles, qui peuvent être formulées, et qui s'appuient sur les exigences d'un idiome que nous pouvons rapprocher des langues avec lesquelles nous sommes plus ou moins familiarisés. Mais quelle est, en présence d'un signe polyphone, la valeur qu'il convient d'appliquer à la transcription d'une langue dont nous ignorons la nature et surtout le vocabulaire? La disposition que nous avons adoptée fait suffisamment comprendre que ce n'est que provisoirement, et pour les besoins de la démonstration, que nous conservons aux signes l'une des valeurs assyriennes que nous connaissons. Sous le bénéfice de ces réserves, nous allons essayer d'examiner très-sommairement quelques exemples empruntés aux différentes parties du discours.

Les PRONOMS et les PARTICULES indéclinables sont nettement caractérisés, on les rencontre assez fréquemment, et nous les trouvons réunis dans un grand nombre d'exemples; nous prendrons un des plus saillants.

SUFFIXES PRONOMINAUX.





(*W. A. I.* II, pl. 12, c. 2, l. 44.)

Il est facile d'isoler les pronoms en dégageant les prépositions qui les régissent; c'est d'abord , traduit en assyrien par , *it-ti* « avec ». La comparaison des textes nous fait connaître, en effet, le rôle de cet allophone : il traduit dans les textes trilingues le perse *hada* (*C. de Westerg.* l. 20, 25). Les syllabaires nous donnent également la mention suivante :

(*W. A. I.* II, pl. 1, l. 180.)

Le régime exprimé directement, en assyrien, se fait en casdéen par l'intermédiaire de la préposition , expliquée dans les textes par l'assyrien , *is-tu* « de » (*W. A. I.* I, pl. 18, c. 1, l. 56, 70 et *passim*); les pronoms ainsi isolés ne présentent plus de difficultés.

Les VERBES sont exprimés par des idéogrammes qui nous reportent, en casdéen, à des racines auxquelles les flexions viennent s'ajouter.

La planche II nous offre des dérivés de racines verbales faciles à comprendre. L'aspect de la tablette nous montre que le signe

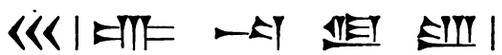
est l'indicatif d'une racine verbale. Ce signe se présente, en effet, devant toutes les racines dont l'assyrien va nous donner l'explication; nous trouvons ensuite le signe :

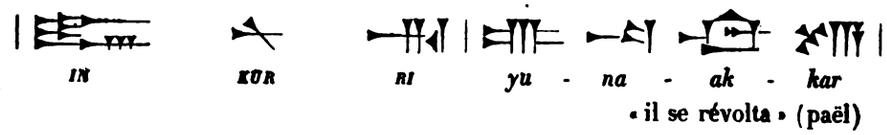
Ce signe correspond à deux idées : 1° l'idée de « se révolter », *nakar;* 2° l'idée de « se reposer », *sanan.*

Ces deux expressions se développent parallèlement dans les deux textes, et l'aspect extérieur nous révèle immédiatement le caractère distinctif qui sépare les deux idiomes. Dans l'un, les flexions sont *agglutinées,* et laissent voir constamment le thème auquel elles s'ajoutent sans l'altérer; dans l'autre, au contraire, le thème se ploie aux exigences des flexions, qui se trouvent ainsi *amalgamées.* Les caractères anariens expriment ce fait d'une manière plus sensible encore que ne pourrait le faire comprendre l'emploi des caractères alphabétiques.

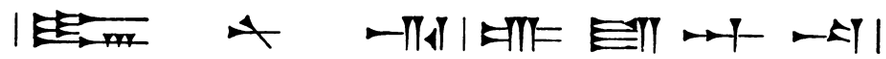
Nous voyons, en effet, les mêmes signes exprimer les mêmes flexions qui se reproduisent dans le texte casdéen à propos de l'idéogramme , traduit en assyrien par les dérivés de la racine כון « poser ».

IDÉOGRAMMES VERBAUX.

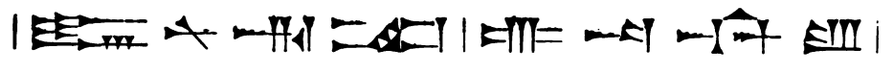
Accadien.		Assyrien.	
IN		*KUR*	*yu - na - ki - ir*
			« il s'est révolté » (נכר)
IN		*KUR*	*yu - sa - an - ni*
			« il a rapporté » (שנה)
			
IN	*KUR*	*IS*	*yu - na - ki - ra*
			« ils se sont révoltés »
IN	*KUR*	*IS*	*yu - sa - an - nu - u*
			« ils ont rapporté »



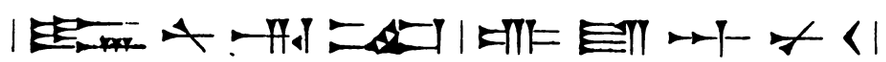
« il se révolta » (paël)



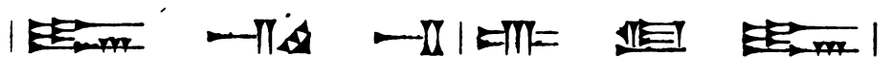
« il a rapporté »



« ils se révoltèrent »

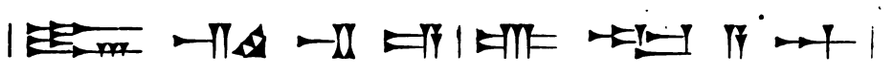


« ils ont rapporté »



« il a placé »

« ils ont placé »



« il se plaça »

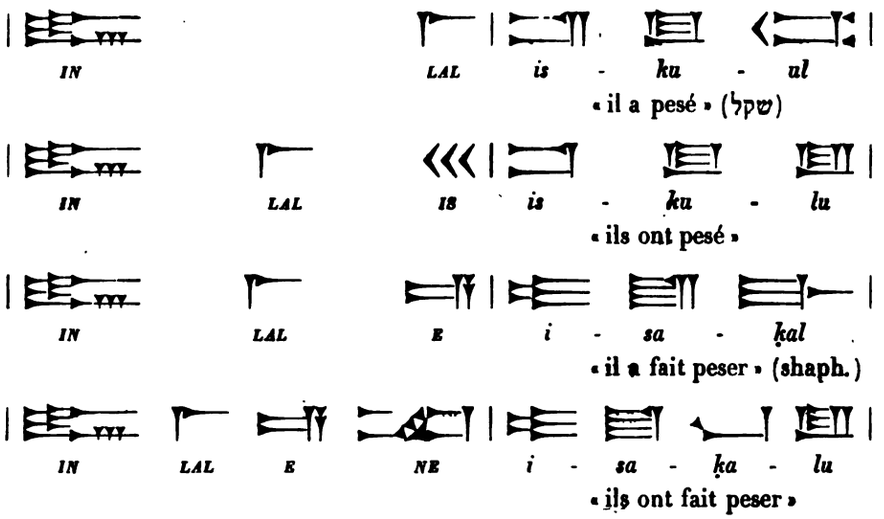
« ils se placèrent »

(*W. A. I.* II, pl. 11, *Rev.* l. 58-69.)

Dans l'exemple suivant, nous pouvons constater l'application des mêmes observations; les racines exprimées par les signes et se dégagent facilement des signes qui en caractérisent les flexions.

IDÉOGRAMMES VERBAUX.

Accadien. Assyrien.



IN SA iš - ku - un

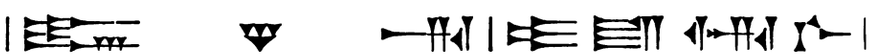
« il a fait »

IN SA RI IS is ru ku

« ils ont accordé »

IN SA RI IS is - ku - nu

« ils ont fait »


IN SA RI i - sa - ar - rak

« il a accordé » (paël)

IN SA RI i - sa - ka - an

« il a fait »

IN SA RI NE i - sa - ra - ku

« ils ont accordé »

IN SA RI NE i - sa - ka - nu

« ils ont fait »

IN NA AN SA is - ru - uk - su

« il lui a accordé »

IN NA AN SA is - ku - un - su

« il lui a fait »

IN NA AN SA RI IS is - ru - ku - su

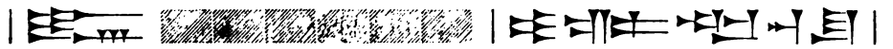
« ils lui ont accordé »

RI IS is - ku - nu - su

« ils lui ont fait »

i - sa - rak - su

il lui a accordé »

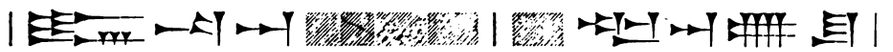


IN i - sak - ka - an - su

« il lui a fait faire »

IN i - sa - ra - ku - su

« ils lui ont accordé »



IN NA AN i-sa - ka - an - u - su

« ils lui ont fait faire »

IN . MAL i - sa - ar - rak

« il a fait accorder » (paël)

IN MAL i - sak - ka - an

« il a fait faire »

IN MAL MAL E NE i - sar - ru - ku - su

« il lui a fait accorder »

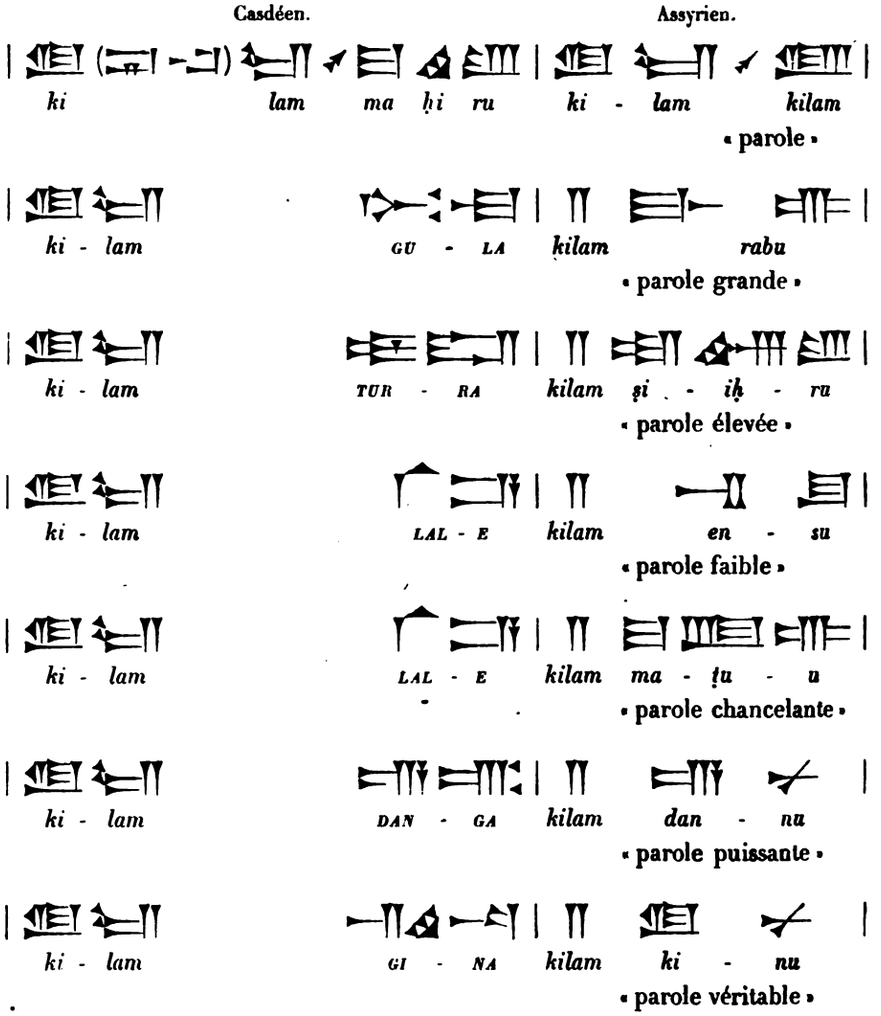
IN MAL MAL E NE i - sak - ka - nu - su

« il lui a fait faire »

(*W. A. I.* II, pl. 11, *Obv.* l. 1-29.)

Les ADJECTIFS empruntés à la langue casdéenne, et qui sont passés dans les textes assyriens, sont très-nombreux; nous en trouvons une liste dans la planche 13. Le substantif qu'ils accompagnent est exprimé par le mot *kilam*, qui paraît avoir un grand nombre de significations en assyrien, « œuvre, tarif, parole(?) », etc.

ADJECTIFS.

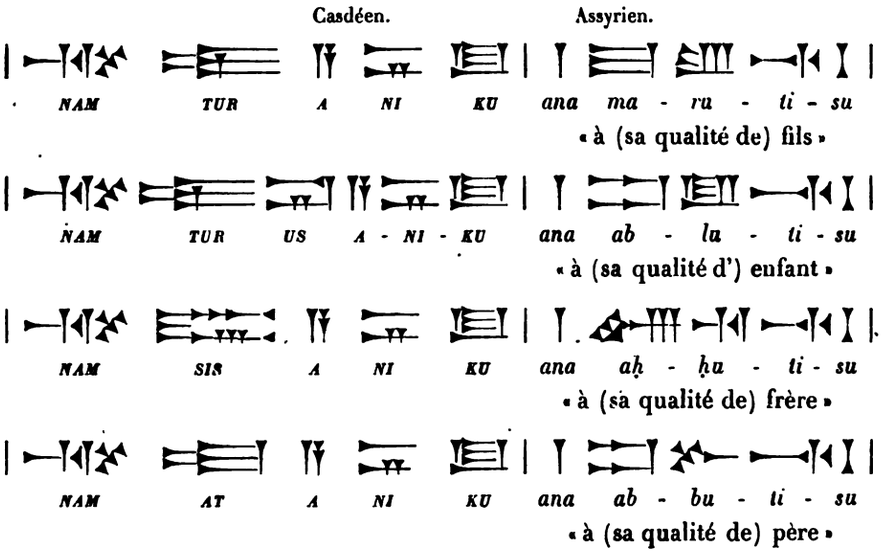


(*W. A. I.* II, pl. 13, c. II, l. 27-35.)

Les SUBSTANTIFS devaient également se présenter, en casdéen, sous leur forme primitive, peut-être idéographique, mais, dans tous les cas, en rapport phonétique avec la langue originelle qui les léguait, comme des allophones, aux Assyriens.

L'exemple que nous avons choisi représente les noms des différents membres de la famille, l'allophone est précédé du signe , indice de l'abstrait, mais qui n'apparaît pas avec cette signification dans les textes; le suffixe et la préposition qui le régit sont constants; il est, dès lors, facile d'en dégager l'allophone, qui varie seul à chaque ligne.

SUBSTANTIFS.



NAM AB - BA A NI KU ana si - bu - ti - su

« à (sa qualité d') aïeul »

NAM IN LA A NI KU ana na - ku - ti - su

« à (sa qualité de) . . . »

NAM NIT A NI KU ana ar - du - ti - su

« à (sa qualité de) serviteur »

NAM KU MAL A NI KU ana ak - ru - ti - su

« à (sa qualité d') esclave »

NAM DAN - GA A NI KU ana dan - nu - ti - su

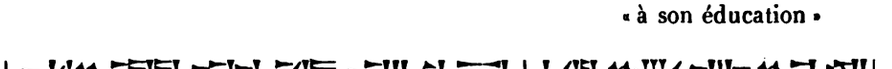
« à sa puissance »

NAM DAN A NI KU ana it - lu - ti - su

« à sa grandeur »

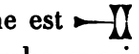
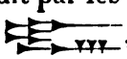
NAM KUR KUR MAL A NI KU ana tar - bu - ti - su

« à son éducation »

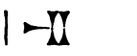
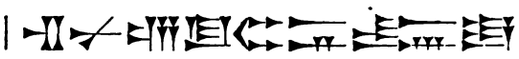
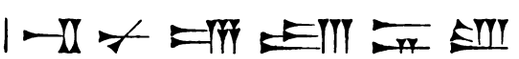


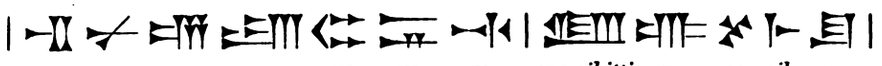
NAM SAR KA TUM TA UT DU ana ki - ṣir - u - si iṣ - ṣi

(*W. A. I.* II, pl. 33, n° 2.)

Voici un exemple plus compliqué dans lequel figurent les différentes parties du discours. Le thème est  , traduit par l'assyrien *ṣibittu* « tribut, dîme ». Le verbe, exprimé par le monogramme , est traduit par les dérivés de la racine נתן « donner »; il est précédé du signe  , dont nous connaissons déjà le rôle.

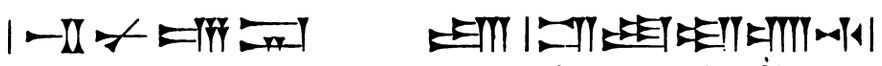
EXERCICE GRAMMATICAL.

Casdéen.				Assyrien.		
	EN	NU	UN	*ṣi - bit - tu*	« la dîme »	
	EN	NU	UN	KU	*a - na ṣi - bit - ti*	« la dîme » (accusatif)
	EN NU	UN	KU	IN	SI	*ana ṣibitti id - din* « il a donné la dîme »
	EN NU	UN	KU MI	NI	IN	SI	*ana ṣibitti id - din - su* « il lui a donné la dîme »
	EN NU	UN	TA	NI	RU	*ana ṣibitti id - din* « il a donné la dîme »
	EN NU	UN	TA	NI	RU	*ana ṣibitti ik - su* « il a constitué la dîme »
	EN NU	UN	TA	NI	TI	*ana ṣibitti u - si - sib - su* « il lui a imposé la dîme »
	EN NU	UN	TA	MI	NI	RU	*ana ṣibitti id - din - su* « il lui a payé la dîme »
	EN NU	UN	TA	MI	NI	KIT	*ana ṣibitti ik - la - su* « il lui a constitué la dîme »



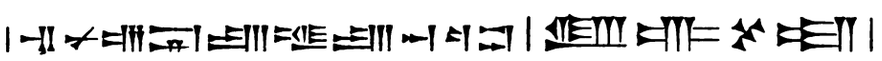
EN NU UN TA MI NI TI *ana ṣibitti u - se - sib - su*

« il lui a imposé la dîme »



EN NU UN MAL TA *is - tu - ṣi - bit - ti*

« de la dîme »



EN NU UN MAL TA TUM TA AN UT DU *istu ṣibitti u - se - ṣi*

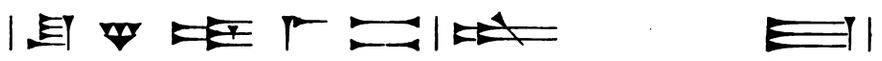
« il l'a affranchi de la dîme »

(*W. A. I.* II, pl. 9, *Rev.* l. 9 à 20.)

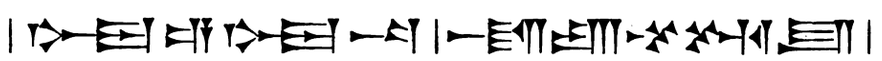
Nous avons dit que les documents assyriens nous donnaient des traductions mot à mot des textes casdéens. Les Assyriens de la dernière époque recherchaient, avec un soin dont l'intervention royale nous révèle l'importance qui y était attachée, les anciennes traditions de la Chaldée. Le document que nous reproduisons nous donne la traduction d'une ancienne loi casdéenne, conservée dans les archives des rois assyriens.

SENTENCES.

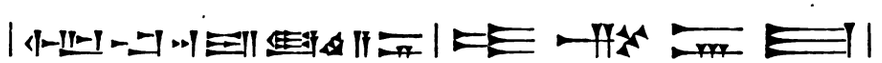
Casdéen. Assyrien.



SU SA TUR LAL BI *sum - ma*



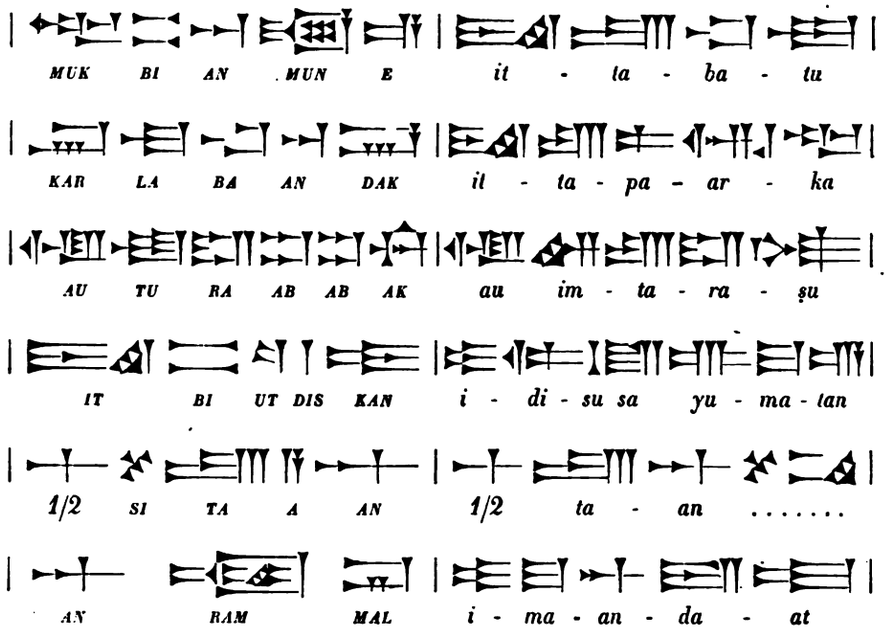
NIN E NIN NA *as - sa - ta mu - uś - ṣu*



RUS BA AN DA GIK A NI *i - zi - ir - va*

NIN MU NU ME EN *ul mu - ti - at - ta*

BA AN NA AN KA
ik - ta - bi
..... DA KU
a - na na - a - ru
BA AN ŚI MU
i - na - ad - da - su
SU SA TUR LAL BI
sum - ma
NIN E NIN NA RA
mu-tav a-na as - sa - ti - su
NIN MU NU ME EN
ul as - sa - ti at - ta
BA AN NA AN KA
ik - ta - bi
1/2 MA NA .... TA NI LAL E
1/2 ma - na kaśpa i - sak - kal
SU SA TUR LAL BI
sum - ma
..... SAK MAL E
a - pi - luv
KU MAL E NE
ar - da i - gu - ur - va
BA BE BA AN ḪA A
im - tu - ut iḫ - ta - lik



(*W. A. I.* II, pl. 10, Rev. l. 1-22.)

TRADUCTION.

Ainsi : Si une femme a répudié son mari en lui prouvant : « Tu n'es pas mon mari », il sera jeté dans le fleuve.

Ainsi : Si un mari répudie sa femme en lui prouvant : « Tu n'es pas ma femme », elle payera une demi-mine d'argent.

Ainsi : Si l'esclave chargé du soin de la maison est parti, s'il est mort, s'il a péri, s'il s'est enfui, s'il a abandonné son poste, s'il ne peut continuer son service de chaque jour, il payera une demi-mesure de blé.

Les documents assyro-casdéens sont très-nombreux et très-variés, les différentes citations que nous en avons faites nous permettent d'affirmer que les Assyriens du dernier empire se livraient avec une avidité intelligente à l'étude de leurs origines. L'histoire de l'antiquité était arrivée, dans ces temps reculés, à l'état d'institution nationale. Les rois faisaient rechercher, jusque dans les fondations des palais et des temples, les antiques monuments de leurs prédécesseurs,

ils les traduisaient et ils les consignaient dans leurs textes à côté du récit de leurs exploits.

C'est ainsi que nous lisons, dans l'inscription malheureusement trop mutilée de Nabonide, l'énumération des travaux qu'il fit exécuter pour retrouver les tables de Larsam, qu'on recherchait depuis de longues années. Ces monuments de la civilisation casdéenne avaient été déposés par Sagaractias, roi de Babylone, et Naram-Sin, son fils, dans les fondations d'un des temples de Agané (Sippar); mais ce temple était tombé en ruines. Kourigalzou, un roi qui appartenait déjà à l'antiquité du temps de Nabonide, les avait fait rechercher, mais il ne les avait pas trouvés. Plus tard Assarhaddon entreprit de nouvelles fouilles, mais inutilement sans doute, car, après une lacune, nous voyons que Nabuchodonosor poursuivit les mêmes investigations sans plus de succès. Enfin Nabonide, son successeur, après de longs efforts, parvint à découvrir ces tables précieuses, et il nous en donne la traduction assyrienne [1].

L'inscription *phonétique* de Hammourabi, que nous avons publiée d'après l'original du Musée du Louvre [2], est vraisemblablement une traduction assyrienne faite sous un des derniers rois de Babylone, d'après un texte casdéen ou élamite qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. Lorsque nous avons donné, en 1863, les premières traductions des textes *idéographiques* du même roi, en comparant le texte du Louvre aux textes publiés par le Musée Britannique, il nous suffisait peut-être de généraliser nos idées pour donner à ces inscriptions leur véritable caractère.

Les études actuelles se portent avec le plus grand intérêt sur les tablettes de la bibliothèque de Koyoundjik et sur les documents analogues qui répandent un jour si inattendu sur cette période de l'histoire de la haute Asie antérieure à l'établissement de la puissance assyro-chaldéenne.

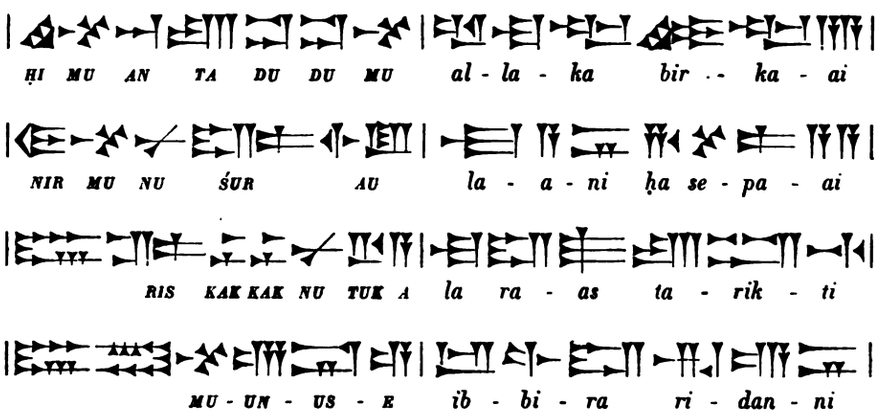
[1] Voyez, pour le texte de ce document, *W. A. I.* I, pl. 69, et la traduction de M. Oppert, *E. M.* t. I, p. 274.

[2] *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone, traduites et publiées avec un commentaire à l'appui*, Paris, 1863.

Cette civilisation qui se dévoile aujourd'hui, et dont on ne pouvait soupçonner les monuments au début des études assyriennes, avait également ses sciences, ses arts, sa littérature et sa poésie; aussi ce n'est pas sans étonnement que nous trouvons, dans les tablettes casdo-assyriennes, ces lignes que la traduction antique nous fait comprendre et par lesquelles nous terminerons un travail auquel nous avons consacré tant de veilles, mais dont nous comprenons cependant l'insuffisance, malgré la longueur des développements dans lesquels chaque découverte nouvelle devait nous entraîner.

STANCES.

Casdéen. Assyrien.



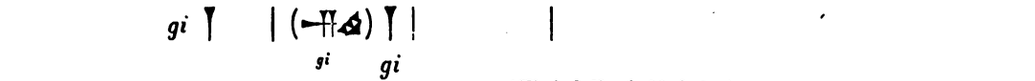
(*W. A. I.* II, pl. 16, *Obv.* l. 30-33.)

TRADUCTION.

Mes genoux ont marché,
Mes pieds n'ont pas eu de repos,
Et après un chemin sans relâche
Mon but s'est toujours éloigné.

ADDENDA.

SYLLABES SIMPLES.

gi 
gi *gi*

(*W. A. I.* II, pl. 33, l. 82.)

śa
śa - a *śa* *na-bu-u*

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 39.)

ra (?)
ra *ra* *elibu* *sa* *iś*

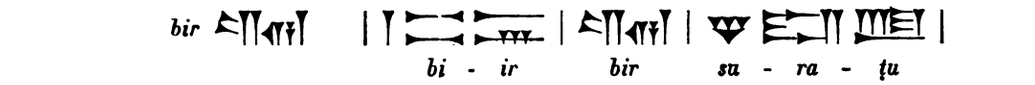
(*W. A. I.* II, pl. 36, l. 67.)

aṣ Comparez les différentes formes du nom de pays :

Kar-Dun-ya-aṣ

(Sennach. *W. A. I.* III, pl. 14, l. 38.)

SYLLABES COMPLEXES.

bir 
bi - ir *bir* *su - ra - ṭu*

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 10.)

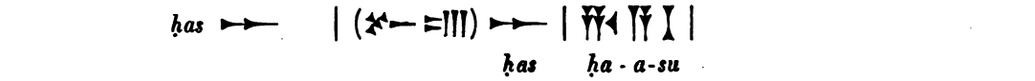
gaṣ lisez ainsi :
Ḥa-am-mu-ra-gaṣ (*bi* ?).

(M. Oppert propose cette lecture en assignant à ce roi une origine élamite.)

duṣ Comparez dans les textes de Khorsabad :

ni-duṣ-ṣu *ni-du-uṣ-ṣu*

(Sargon, *les Fastes*, l. 139 et *passim*.)

ḫaṣ 
ḫaṣ *ḫa - a-ṣu*

(*W. A. I.* II, pl. 7, l. 10.)

ṭul

(*W. A. I.* II, pl. 32, l. 16.)

kal

kal *ka* - *la*

(*W. A. I.* II, pl. 28, l. 11.)

mul

mul *mu* - *la* - *u*

(*W. A. I.* II, pl. 39, l. 66.)

śik

śik *śik* . . . . . .

(*W. A. I.* II, pl. 26, l. 18.)

śul

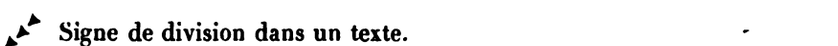
śu - *ul* *śul* *śa* - *ri*

(*W. A. I.* II, pl. 39, l. 45.)

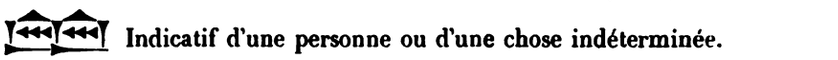
suk *Suk-nu-us* (et non *pat-nu us*)

(Sargon, *les Fastes*, l. 65.)

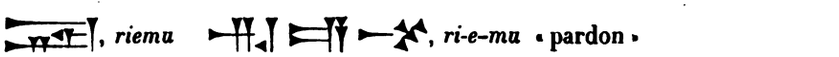
MONOGRAMMES.

 Signe de division dans un texte.

(*W. A. I.* II, *passim.*)

 Indicatif d'une personne ou d'une chose indéterminée.

(*W. A. I.* II, *passim.*)

 , *riemu* , *ri-e-mu* « pardon »

(Var. d'Assur-Bani-Pal, *W. A. I.* III, pl. 32, c. v, l. 44.)

, *isat* , *i-sa-a-ti* « feu »

(Comp. Sargon, Botta, pl. 76, n° 12, l. 11, et 77, n° 13, l. 4.)

kisal « autel » :

(*W. A. I.* II, pl. 2, p 363.)

lubustu « vêtement » :

(*W. A. I.* III, pl. 70, l. 18.)

TABLE

DE LA VALEUR PHONÉTIQUE DES SIGNES

DE L'ÉCRITURE ASSYRIENNE.

Je ne dois pas oublier que mon Syllabaire est destiné à servir de guide à ceux qui voudront désormais se livrer à l'étude des textes assyriens, et auxquels je dois épargner les difficultés des premiers travaux.

Or ce qui arrête au début, c'est la difficulté de reconnaître, parmi les nombreux signes de l'écriture anarienne, la forme de chaque caractère et les différentes valeurs qu'il comporte.

Il s'agit, en effet, de se familiariser avec un nombre considérable de caractères, de les suivre au milieu des modifications que chacun d'eux a pu éprouver, suivant les temps et suivant les localités, à Ninive, à Babylone, en Arménie et à Suse, et d'appliquer à tous ces signes quelquefois deux et souvent plusieurs valeurs distinctes.

Il faut donc arriver à un classement systématique des signes en s'appuyant sur leur aspect extérieur pour pouvoir, un caractère étant donné dans une inscription, arriver facilement à en constater au moins les valeurs.

M. Botta, le premier, lors de ses découvertes, avait rangé les signes des inscriptions de Khorsabad d'après le nombre des éléments, *clou* ou *crochet,* qui les composaient, en un certain nombre de classes auxquelles on pouvait recourir; quelques-unes de ces classes étaient trop nombreuses, et ne présentaient plus dès lors aucune facilité pour les recherches; d'un autre côté, à mesure qu'on parvenait à déterminer la valeur des signes, on s'apercevait que le nombre des éléments

n'était pas toujours un signe distinctif des caractères, et cet ordre fut abandonné.

Les premières listes, celles que nous avons citées au début de notre travail, et auxquelles nous avons renvoyé dans la discussion, furent dressées d'après la valeur phonétique des caractères, soit qu'on se conformât à l'ordre d'un des alphabets connus, soit qu'on suivît l'ordre logique des valeurs en les classant d'après les exigences des organes vocaux; mais comme ces classements reposaient sur l'ensemble des signes de l'écriture assyrienne sans distinguer d'une manière suffisante la nature des valeurs phonétiques ou idéographiques, on arrivait dès lors à des complications inévitables.

Lorsque nous avons signalé, pour la première fois, le rôle et l'importance des signes qui expriment les syllabes simples, nous avons ainsi limité les exigences du syllabaire assyrien[1]. Ces valeurs essentielles, reposant sur un plus petit nombre de caractères, sont faciles à saisir. Nous avons suivi, pour les classer, l'ordre qui nous était présenté par l'alphabet hébraïque[2]. Cet ordre était, du reste, pour ainsi dire imposé par la nature de l'idiome, et aujourd'hui le tableau que nous avons dressé est définitivement accepté comme la base du syllabaire assyrien[3].

C'est dans cet ordre que nous avons expliqué les valeurs des signes qui représentent les syllabes simples; c'est aussi dans cet ordre que nous avons rangé et expliqué les valeurs syllabiques complexes, et nous avons groupé autour de chaque valeur les différentes formes que les signes comportent suivant les temps et suivant les localités. En

[1] *Observations sur les polyphones*, broch. autogr. 1860.

[2] *Les écritures cunéiformes*, Exposé des travaux qui ont préparé, etc. 1re édit. 1860, p. 200. — 2e édit. 1864, p. 298. — *Recueil d'alphabets*, etc. 1860, et *supra*, 1re part. p. 66.

[3] Voici, dans leur ordre chronologique, les différentes listes qui ont été publiées suivant notre classification : Norris, *Specimen of an assyrian dictionary*, London, 1867, p. 8. — *Assyrian dictionary; table of characters*, 1re part. London, 1868. — Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. I, 1re édit. 1868, p. 504. — G. Smith, *The phonetic values of the cuneiform characters*, London, 1871. — Sayce, *Assyrian grammar*, London, 1872, p. 25.

jetant les yeux sur nos tables, il est facile de saisir l'ensemble des caractères anariens, et nous croyons avoir ainsi rendu facile la démonstration de l'identité des écritures, si variées en apparence, qui empruntent leur forme au clou ou coin, et auxquelles on devra désormais rattacher l'alphabet arien comme une conséquence du principe graphique qui s'est développé dans la haute Asie [1].

Quoi qu'il en soit, ce classement méthodique dans lequel les signes se succèdent sans aucun lien apparent ne saurait être un guide pour ceux qui précisément ignorent la valeur des caractères. Il faut, en effet, pouvoir remonter facilement du signe à la valeur, et c'est pour satisfaire à cette exigence que nous avons dressé cette table, qui se présente ainsi comme le complément nécessaire de notre syllabaire.

Rien ne nous a encore établi dans quel ordre les Assyriens classaient les nombreux signes de leur écriture; quelques fragments des documents philologiques de la bibliothèque de Sardanapale nous permettent de supposer qu'ils les groupaient suivant l'analogie que certaines formes pouvaient présenter; nous avons généralisé cet ordre, et, si arbitrairement que nous ayons rangé les signes, nous avons cherché à rapprocher ceux qui présentent entre eux une certaine analogie dans la manière d'interpréter le type primitif.

Cet ordre met surtout en saillie quelques caractères qui se trouvent formés d'un élément commun, auquel un autre signe est venu s'ajouter suivant les convenances graphiques, qui permettaient de réunir ainsi deux signes distincts rapprochés par leurs valeurs idéogra-

[1] Nous avions accepté, au début de notre travail (1re part. p. 8), l'opinion qui admettait, pour l'écriture arienne, un principe distinct de celui de l'écriture anarienne. Cette opinion s'est modifiée par le rapprochement auquel nous avons été conduit, des formes de l'alphabet perse aux formes qui représentent les articulations analogues du syllabaire assyrien (*Ibid. passim*), et aujourd'hui nous nous croyons en mesure de démontrer comment l'alphabet arien se rattache à l'ensemble des écritures en caractères cunéiformes. Mais cette démonstration exige un travail spécial dont il nous suffit de constater ici le principe. (Voyez encore notre article *Sur l'origine de quelques caractères des inscriptions ariennes*, Revue de ling. juillet 1869.)

phiques. Ces deux *idéogrammes ainsi liés* forment un signe nouveau dont on saisit mieux l'origine.

L'attention avait été appelée, dès le début des recherches, sur les ligatures; on s'attendait à en rencontrer dans l'écriture anarienne. On a même cherché, en divisant les éléments des caractères, à dégager le signe de la voyelle du signe de la consonne; tentative inutile, qui s'est évanouie en étudiant les transformations d'un même caractère suivant les époques et suivant les localités.

Nous avons signalé les combinaisons graphiques qui réunissaient accidentellement dans un même groupe le signe de la divinité et son déterminatif spécial, v. g. dans les noms de Nebo et de Bel; on a cherché des combinaisons semblables dans d'autres caractères, et l'on a plus ou moins réussi; je ne crois pas, par exemple, que le monogramme qui exprime l'idée de « Roi » soit un composé des deux signes et . Ces deux caractères se trouveraient alors unis en ordre inverse de leur valeur respective. Je maintiens donc l'unité du signe, sans vouloir toutefois préciser le type qui a pu y donner naissance.

En général ces signes sont de véritables idéogrammes dont on n'a pu, jusqu'ici, que constater la présence accidentelle, et qui devront faire l'objet d'un examen spécial dans l'ensemble du système idéographique assyrien, qu'il nous sera peut-être donné d'exposer un jour,

ABRÉVIATIONS CONVENTIONNELLES.

Le chiffre romain indique la I^re^ ou la II^e^ partie de ce travail

Le chiffre arabe indique la page.

(!) valeur accidentelle.

(?) valeur douteuse.

(¢) valeur fausse ou abandonnée.

𒀀

𒀀, *gi*, II, 435.
dis, II, 61, 78.
tis, II, 277, 295.
sus, II, 250, 272.
— Monogramme. Précède les noms d'hommes, I, 15; « un », II, 327.

𒀈, « deux », II, 330, 332.
— M. Indique la répétition de l'idée précédemment exprimée, II, 315.

𒀉, *mi*, *vi*, I, 72, 186; II, 307, 330.
zip, II, 85.
sip, I, 232; II, 258, 266.
— M. « cent », I, 187; II, 339.
kalu, *ḳalu*, II, 307.

𒀊, *lal*, I, 210; II, 133, 140.
— M. *malu* « remplir », I, 212; II, 140.
sakalu « peser », II, 140, 423.

𒀋, *lal*, II, 133, 141.
— M. *kukalulu*, I, 242.
sukalulu, II, 141.

𒀌, *mis*, *vis*, I, 216; II, 155, 170.
— M. signe du pluriel, II, 333.
madutav, II, 170.
« quatre-vingts », II, 320.

𒀍, M. *sumilu* « gauche », II, 397.

𒀎, *a*, I, 67, 180, 250, 413.
e, II, 318.
ru, II, 321.
dur, II, 77.
ruk, I, 228; II, 233, 236.
— M. *habal* « fils », I, 17, 181.
tabaku, II, 77.
ruhuk « loin », I, 181.
mie « eau », II, 384.

𒀏, *ai*, *ya*, I, 180, 256, 415.

𒀐, *za*, I, 72, 182, 285.
ṣa, I, 72, 190, 369, 441, 443.

𒀑, *ḥa*, I, 72, 182, 289, 424.
— M. *nunu* « poisson », I, 183; II, 407, 412.

𒀒, *guk*, I, 196; II, 43, 44.

𒀓, *sa*, I, 72, 192; II, 312.
gar, I, 198; II, 43, 54.
ḳar, II, 231.
— M. préposition, II, 360.
nitu, II, 54, 312.
naru « lumière », I, 193; II, 54.
sakan « faire », I, 193; II, 424.
sarak « accorder », I, 193; II, 423.

𒀔, *ya*, I, 88.

𒀕, *as*, II, 435.

, *su*, I, 72, 192, 394; II, 313.
tir, I, 206.
ṭir, II, 101, 106.
— M. *mastinu*, II, 313.
kissat « légion », I, 193; II, 394.
« occident », I, 193.

, *sik*, I, 218; II, 8, 190, 192.
dal (¿), II, 61, 66.

, M. *erib*, II, 353.

, *tal*, II, 435.

, *en*, II, 308.
— M. *siptav*, II, 308.

, *sik*, II, 193.
— M. *uru*, II, 193.

— M.

, M.

, M

, *ḫul*
— M.
nigu,

, M. *A*

, *ḳal* (?), II, 227.
rak, I, 128; II, 8, 233, 234.
sal, I, 230; II, 250, 255.
ṡal, I, 220; II, 190, 194.
sas (?), I, 232; II, 250, 271.
— M. Précède les noms propres de femmes, I, 221; II, 388.

, *ar*, II, 311.
— M. *nansi*, II, 311.

, *gu*, I, 72, 180, 271, 419; II, 303.

, *nin*, I, 218; II, 176, 182.
— M. *Belit* « souveraine », I, 215.

, *ḫil*, I, 204; II, 87, 90.
ḫal, II, 90.

, *ṣum*, I, 234; II, 216, 220.

, *si*(!), II, 322.

ri, II, 3

tam, I,
ṭam, II,
mak (¿),
— M.

, *il*,
— M.

, *ḫu*
lum, I,

« briq
malgu

, II,

, inc

, M. *susanu* « un tiers », II, 334.

, M. *sinibu* « deux tiers », II, 334.

, M. *parap* « cinq sixièmes », II, 334.

, *tak*, I, 234; II, 8, 277, 281.
du, II, 317.
— M. *isu*, I, 235.

, *ur*, I, 241; II, 312.
— M. *ur* « lumière », I, 241.
ḫamamu, II, 312, 350.
elidu, II, 312, 350.

, *din*, I, 200; II, 7, 61, 69.
tin, I, 234.
ṭin, I, 206; II, 101, 104.
— M. *balaṭu* « vie », I, 207, 288.

, *ḳap*, I, 208, 236; II, 226, 229.

. , *ru*, I, 72, 190, 379, 440.
sup, I, 232, 440; II, 250, 267.

, *ip*, I, 72, 69, 188; II, 310.
dar, I, 200; II, 61, 73.
— M. *nibittav*, II, 74.
ishu, II, 74.
tabuktu, II, 310.
duruv « génération », I, 189.

, *ur*, I, 73, 190, 368.
das, I, 200; II, 61, 77.
tas, I, 236, 277, 285.
taś, I, 234; II, 277, 289.
lik, I, 210; II, 133, 137.
lis, I, 212; II, 133, 147.
saś, I, 230; II, 250, 264, 311.
sas, I, 230.

, M. *kalbu* « chien », I, 191; II, 403; « animal carnassier », II, 405.

, *ku*, I, 54, 184, 313, 419; II, 305.
dur, I, 50, 200; II, 61, 75.
bus, II, 38.
ḫun, I, 204; II, 87, 93.
tuś, I, 234; II, 277, 289.
tas, I, 236; II, 277, 296.
se (!), II, 313.
— M. *tukaltuv* « adoration », I, 185; II, 305, 313.
nasu sa eni, II, 93.

, *lu*, I, 72, 184, 321, 438.
dip, I, 200; II, 7, 61, 62.
ṭip, II, 101, 105.
tip, I, 206; II, 291.
— M. *ṣabat* « prendre », I, 185.
dippu « table », II, 72.
ṣin « brebis », I, 185; II, 402.
kiru « bélier », II, 402.
« animal ruminant », II, 405.

, *ḳi*, I, 72, 190, 420.
kin, I, 208; II, 108, 115.
— M. *sipru*, II, 115.
ululu « 6e mois », II, 368.

, *sik*, I, 230; II, 250, 254.

, *ṭu*, I, 72, 184, 428; II, 323.
tu, II, 323.
— M. « drachme », I, 85.

, M. *rakbu* « envoyé », II, 395.

, M. *erin* « cèdre », II, 408.

; *ur*, II, 322.
gil, I. 196; II. 43. 47.

, *gur* (?), II, 58.
zam (?), I, 202; II, 79, 83.

, *ṣam*, II, 216, 219.
ḫap, I, 204; II, 37, 94.
sam, I, 224.
kil, I, 206; II, 108, 109.
kir, I, 210; II, 108, 123.
rim, I, 228; II, 233, 238.
— M. *lagaba*, II, 94, 138.
bisu, II, 94.
rakasu, II, 123.

, *bul*, I, 194; II, 23, 27.
pul, I, 222; II, 202, 206.

, M. Indice d'une personne ou d'une chose indéterminée, II, 436.

, *su*, II, 323.
— M. *zirku*, II, 323.

, *zak*, I, 202; II, 79, 81.

, *śuk*, II, 190, 193.
suk (ḳ), I, 230; II, 250, 255.

, incon. I, 242.

, incon. I, 242.

, *zar*, I, 202; II, 79, 85.
ṣar, I, 226; II, 216, 223.

, M. *ṣin* « brebis », II, 402.

, *ki*, I, 186, 311, 419; II, 305.
rap (ḳ), I, 228; II, 233, 243.
— M. *matu*, II, 374.
irṣit, II, 305.
itti « avec », II, 420.

, M. *narkabu* « char », I, 241.

, M. Indice de la répétition de la même idée, I, 241.

##

, *u*, I, 67, 182, 283, 413; II, 304.
gi, II, 315.
bur, II, 36.
mul (ḳ), II, 162.
— M. « dix », I, 183.

, *man*, I, 27, 214; II, 7, 10, 21, 155, 162.
nis, I, 27, 218; II, 21, 176, 187.
— M. « roi », I, 33, 215, 219.

, *is*, I, 73, 192, 399.
šin, I, 230; II, 190, 195.
— M. « trente », I, 230; II, 190, 195.

, *si*, I, 19, 45, 72, 192, 291, 444.
lim, I, 212; II, 133, 145.
pan (ḳ), I, 222; II, 202, 207.
— M. « mille », I, 193; II, 329.
pan « figure », I, 193; II, 396.

, *piḫ* (ḳ), I, 220; II, 202, 203.

, *ar*, I, 73, 188, 190, 381.

, M. *pakad* « inspecter », I, 241.

, *pa*, II, 320.
pan, I, 222; II, 202, 207.
— M. *nabu*, II, 207, 320.
zakar « se souvenir », I, 223.

, *ruś* (ḳ), I, 228; II, 240, 253.
rus (ḳ), I, 230; II, 233, 246.
ḫul, I, 204; II, 87, 90.
— M. *limnu* « ennemi », I, 205.

, *u*, *au*, I, 67, 182, 283, 413; II. 304.
si, II, 320.
— M. *igidibbu*, II, 304.
conjonction, I, 183.

, *di*, I, 72, 180, 184, 275, 426; II, 303.
ṭi, I, 302, 428.

, *śa*, II, 308, 320.
— M. *diena*, II, 301.
sarru, II, 303.
śir, II, 308.
isku, II, 320.
salam, I, 181; II, 341.

, *kus*, II, 138.

, *pat*, I, 202, 214, 224.
suk, II, 436.

. M. « côté droit », II, 397.

, *ku*, II, 415.
— M. *illu* « métal », I, 241; II, 415

, *dun*, I, 200; II, 61, 70.
zun, II, 83.
sul, I, 230; II, 250, 258.
śul, II, 435.

, *muḫ*, I, 214; II, 155, 157.
— M. *eli* « sur », II, 435.

, M. *Istar*, II, 346.

, M. *Nabiuv*, II, 344.

, *ab*, II, 310.
lit, I, 212; II, 133, 153.
— M. *arḫu*, I, 213; II, 310, 366.

, *ga* (?), II, 318.
gi (?), II, 303, 361.
mi, I, 45, 72, 186, 319, 434.
gak, I, 196; II, 43, 44.
gik, II, 44, 363.

, *nir*, I, 218; II, 176, 186.
— M. *nieru* « le côté », II, 398.

, *kis*, I, 210; II, 108, 127.
kiś, I, 108, 118, 208.
ḳis, II, 226, 231.
— M. *kissat* « légion », II, 349, 394.

, *bur* (?), II, 36.
ṣur, I, 226; II, 216, 224.
— M. *amad*, I, 227.

, *sun*, *zun*, I, 220; II, 190, 196.
kul, *gul*, II, 48, 112,

, M. *niku* « victime », I, 240.

, *sim*, II, 261.
kir, II, 124.
— M. *ḫallatu*, II, 261.
labas « vêtir », I, 241.

, *up*, II, 310.

, M. *sibir* « décoration », I, 242.

, *mis*, II, 165.
— M. *misi*, I, 242; II, 165.
manza, II, 165.

, M. *ditanu*, II, 404.

, *kis* (?), II, 128.

, *na*, II, 307, 357.
— M. *ululu*, II, 307, 357.

, M. *kabittu* « beaucoup », I, 240.

, *gik*, I, 196; II, 43, 44.
— M. *marṣu* « élevé », II, 44.

, M. *sulmanu*, *atulu*, II, 357.

, *sa*, II, 313.

, *ul*, I, 73, 186, 325, 439.

, *nim*, I, 216; II, 176, 180.
num, I, 218; II, 176, 181.
— M. *elamu*, I, 217; II, 181, 373.

, *uś*, II, 309.
— M. *namsaru*, II, 309.

, *ban*, I, 194; II, 23, 29.

, *gim*, I, 196; II, 43, 49.
kim, I, 208; II, 108, 113.

, *tum*, II, 287.
— M. *babalum*, II, 287.

, M. *samu* « ciel », II, 349.

, *tul*, I, 234; II, 277, 230.

, *mul*, II, 436.
— M. *tasrit* « 7e mois », II, 168.
« colline », I, 235; II, 379, 380.

, *lam*, I, 212; II, 7, 133, 143.

, *lis*, I, 212; II, 133, 150.
dil, II, 66.
— M. *iddu*, II, 66.

, *ut*, I, 69, 72, 192, 409, 429; II, 314, 323.
bus (?), II, 23, 29, 38.
zal, I, 202; II, 79, 82.
liḫ, I, 210; II, 133, 134.
par, I, 18, 223; II, 3, 4, 8, 202, 210.
pus, I, 194, 222, 224; II, 202, 208.
ṣal, II, 218.
tam, I, 234; II, 9, 204, 277.
— M. *parsu*, II, 268, 303, 314.
aṣu, II, 315, 363.
piṣu « blanc », I, 193.
yum « jour », I, 19, 193.

, *a*, II, 302, 315.
me, II, 307.
pi, I, 72, 365; II, 309.
tal, II, 283.

, M. *giltanu*, I, 189; II, 283, 302, 307, 309.
uznu « oreille », I, 189; II, 396.

, *ha*, I, 182, 284.

, *uḫ*, I, 73, 182, 301.

, *par*, II, 202, 211.
pir, I, 123.
zab, I, 202; II, 79, 84.
ṣap, I, 224; II, 216, 222.
— M. *ṣabu* « homme », I, 203.

, incon. I, 242.

, M. *umman* « armée », II, 394.

, *lib*, I, 212; II, 133, 148.
sa, II, 313.
— M. *libbu* « cœur », I, 213; II, 313, 398.

, *pis*, II, 202, 214.

, *bir*, II, 435.

, *gam*, I, 196; II, 43, 48.
lus, I, 212; II, 133, 151.

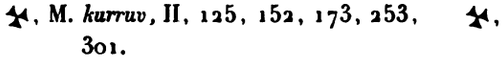
, M. signe de répétition, II, 332.

, M. signe de division, II, 436.

, *zip*, I, 202; II, 79, 84.
ṣip, I, 224; II, 216, 222.
— M. *zippu*, II, 84.

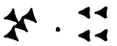
, M. *ṣippat*, I, 203.

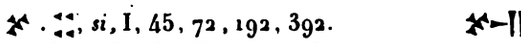
, *kur*, I, 210; II, 7, 108, 124, 301
lat, I, 212; II, 7, 133, 151.
mat, I, 216; II, 10, 155, 172, 301.
nal (*ḷ*), I, 216; II, 176, 179.
nat, I, 218; II, 176, 188.
ṣat, I, 210; II, 190, 202.
sat, I, 332; II, 8, 250, 272.

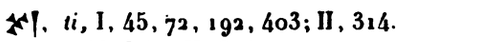
 , M. *kurruv*, II, 125, 152, 173, 253, 301.
matuv « pays », I, 213.
« prendre, aller, venir », I, 213.

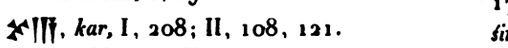
, M. Précède les noms de pays, I, 15; II, 373.

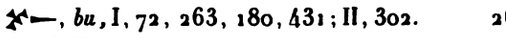
, M. *nisu* « homme ». Précède certains noms de profession, II, 388, 394.



 , *si*, I, 45, 72, 192, 392.
śuk (*ṣ*), I, 230; II, 190, 193.
— M. *adaru* « 12e mois ».

 , *ti*, I, 45, 72, 192, 403; II, 314.
— M. *daḫu*, II, 314.
temennu, I, 193.

 , *kar*, I, 208; II, 108, 121.
— M. *karu*, II, 121.

 , *bu*, I, 72, 263, 180, 431; II, 302.
gil, II, 59, 60.
guś, II, 52.
śir, I, 220; II, 190, 199.
— M. *meril*, II, 51.
issu, II, 59.
siera, II, 199, 302.

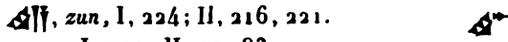
, *su*, II, 308, 320.
sut, I, 232, 250, 276.
— M. *siniqunu*, II, 208.
saraku, II, 320.

, *mus*, I, 216; II, 8, 10, 155, 171.
śir, II, 190, 199.
ṣir, I, 16, 216; II, 8, 10, 216, 223, 262.
— M. *musu*, II, 362.

, *uś*, I, 69, 73, 188, 361, 443; II, 309.
— M. *uzu*, II, 309.

, *tir*, I, 236; II, 9, 277, 293.

, *ḫa*, II, 318.
ḫi, I, 72, 182, 292, 424.
ṭi, II, 367.
tum, I, 206; II, 101, 103.
it, II, 323.
sar, II, 269.
— M. *ḫasal*, II, 318.
samu, II, 323.
assur, II, 338.

 , *zun*, I, 224; II, 216, 221.
ṣun, I, 202; II, 79, 83.
— M. *madu* « beaucoup », I, 203, 225.

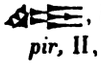
, *kam*, I, 208; II, 7, 108, 112.

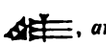
, *ḫam*, I, 204; II, 87, 91.
— M. Indice du nombre ordinal, I, 205, 209.

, *im*, I, 73, 186, 335, 445.
— M. « point cardinal », II, 357, 358.

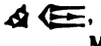
, M. Indice de la présence d'une lettre hébraïque non exprimée par l'écriture assyrienne, I, 70.

, *aḫ*, *iḫ*, *uḫ*, I, 69, 73, 182, 425; II, 304, 318.
— M. *umunu*, II, 304.
arlu, II, 318.
ruhuk, I, 183.

 , *bir*, I, 194; II, 23, 32.
pir, II, 202, 212.

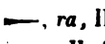
 , *ar*, II, 321.
ḫar, I, 204; II, 87, 95.
ḫur, II, 98.
kin, I, 208; II, 108, 116.
mur, I, 216; II, 155, 169.

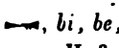
, M. *rama* « lancer », I, 205, 209.

 , *ruṣ*, II, 246.
— M. *rusu*, II, 246.

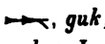
, *suḫ*, I, 218; II, 191.
suḫ, II, 252.
— M. *kimmatuv*, II, 191.

, M. *Belit* « souveraine », II, 241.

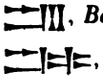
 , *ra*, II, 321.
ru, II, 311.
aṣ, I, 73, 192, 396; II, 313.
dil, I, 200; II, 61, 65.
rum, I, 238; II, 233, 239.
til, I, 206; II, 65.
— M. *ina* « dans », I, 193
« Assyrie », I, 193.
dilu, II, 65, 313, 339.
sama, II, 321.
idlu, II, 340.
ḫaṣ, II, 435.

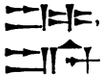
 , *bi*, *be*, I, 72, 180.
uṣ, II, 314, 323.
bat, I, 194; II, 23, 29.
but (?), II, 42.
hur (?), I, 204; II, 87, 98.
ṭil, II, 101, 102.
mih, II, 157.
mik (?), I, 214; II, 155, 158.
mit, I, 216; II, 155, 174.
til, I, 234; II, 277, 283.
— M. *pitu*, II, 38.
dayanu, II, 313.
usallav, II, 323.
pagar « cadavre », II, 399.

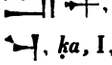
, *bur* (?), II, 36.
ḫal, I, 202; II, 87, 88.
— M. *palaḫ* « fendre », I, 203.
redoublé « le Tigre », I, 203; II, 285.

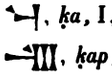
 , *guk*, II, 45.
ḫaṣ, I, 204; II, 99.
ḫaṣ, II, 87, 93.
kut, I, 210; II, 108, 131.
ḳut, II, 226, 232.
ṣil, II, 219.
sil, I, 230; II, 250, 257.
tar, I, 236; II, 9, 10, 277, 292.
— M. *saku*, II, 157.

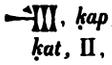
, *an*, I, 18, 73, 186, 335, 437; II, 307, 319.
il, II, 306.
śa, II, 308, 337.
— M. *Dingir*, II, 337.
Ilu, I, 19; II, 335.
supultuv, II, 319.
Précède les noms de divinités », I, 9; II, 335.

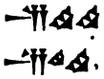
 , *Bel*, I, 17, 349; II, 339.

 , *Nabu*, I, 349; II, 344.

 , *Nabu*, II, 344.

 , *ḳa*, I, 72, 190, 373, 420.

 , *ḳap*, I, 208, 226; II, 226, 239.
ḳat, II, 226, 232.
kap, I, 208; II, 108, 119.
kat, I, 210; II, 108, 129.

 , *ṣim*, II, 216, 220.

, *gal*, *gil*, II, 46.

, *gik*, II, 45.
guk, II, 45.

, *si*, II, 222.
kit, II, 131.
— M. *sabaru*, I, 242.
karasu, II, 131.
gudibir, II, 340.
ritkub « le vol d'un oiseau », II, 406.

, *bal*, I, 194, 222; II, 10, 23, 25.
pal, II, 202, 204.
— M. *palu*, I, 223; II, 204.
kirru, I, 195, 213.
arad, I, 195, 213.
ibir, I, 213.

, *du*, II, 317.
us, II, 314.
bur, II, 12, 36.
pur, I, 222; II, 202, 212.
bul, II, 23, 28.
pul, I, 222; II, 202, 206.
— M. *edisu*, II, 313.

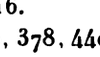
, *mu*, I, 72, 186, 333, 433.
— M. *sum* « nom », I, 14, 187.
nadan « donner », I, 187.
sanat « année », I, 19, 187.

, *na*, I, 72, 187, 336, 436

, voir , *infra*.

##

, *ḫu*, I, 72, 182, 294, 424; II, 304.
pa, II, 321.
bak, II, 23, 24.
pak, I, 194; II, 202, 204.
— M. *iṣṣur* « oiseau », II, 406, 412.

 , *ik*, I, 69, 72, 184, 316.

, *nam*, I, 216; II, 176, 179.
šim, II, 190, 195.
ṣim, II, 210.
— M. *simmu*, II, 195.
saḫaluv, II, 220.
napas « âme, vie », II, 398.
Indic. de l'abstrait. Précède certains noms de famille, II, 427.

, *mut*, I, 216; II, 155, 175.

, *ḫup*, I, 289; II, 95.
tun, II, 289.

, *šu*, II, 435.

, *di*, II, 316.
ri, I, 72, 190, 378, 440; II, 311.
gar (?), *sa* (?), II, 322.
es, II, 323.

, *dal*, I, 200; II, 61, 64.
ṭal, I, 206; II, 101, 102.
tal, I, 134; II, 277, 282.
— M. *talluv*, II, 282, 311.
nabatu, II, 316.
sarrusuv, II, 322.
nadu, II, 323

, *gup*, I, 198; II, 43, 53.
ḫup, II, 95.
— M. *sumilu*, II, 53, 397.

, incon. I, 242.
— M. *ṣibat* « dime », II, 365, 366.

, *gun*, I, 196; II, 43, 51.
kun, I, 208; II, 108, 117.
— M. « queue », I, 196; II, 43, 51.

, *gi*, I, 72, 180, 269, 419.
— M. *naśaḫ* « déporter », I, 181.

, *zi*, I, 72, 182, 441.
ṣi, II, 34.
— M. *napsat* « vie », I, 183.

, M. « partager », I, 237.

, *dim*, I, 200; II, 61, 67.

, *ṭim*, I, 206; II, 101, 103.
tim, I, 234; II, 277, 285.
— M. *simsu*, II, 67.

, *en*, *in*, I, 73, 188, 351; II, 307, 319.
— M. *Bel*, *Belu*, I, 189; II, 339.
sumu, II, 319.
kan « être », I, 189.
adi « et », I, 189.
Ce signe entre dans la composition des idéogrammes qui expriment une fonction élevée, II, 395.

, *tun*, I, 234; II, 277, 288.
— M. *ḫasu*, II, 288.

, M. *turazu*.

, *zur*, I, 202; II, 79, 86.
śur, II, 200.
sur, I, 232; II, 8, 250, 270.

, M. « Assyrie », II, 377.

, M. *Istar*, II, 345.

, *gul*, II, 48.
kul, I, 208; II, 108, 111.
zir, I, 202; II, 79, 86.

, *sir*, I, 232; II, 250, 270.

, *ti*, I, 45, 72, 192, 402.
ṣil, I, 224; II, 216, 219.

, *bap*, I, 194; II, 23, 30.
pap, I, 222; II, 23, 30, 202, 209.
kur, II, 125.
— M. *pabbu*, II, 125, 309.
sakar « se révolter », II, 421.
sanan « poser », II, 421.
« indique un total », II, 352.

, *nu*, I, 72, 186, 342, 436.
is(!), II, 313, 323.
— M. *nisakku*, II, 323.

, *ba*, II, 315.
bar, I, 194; II, 23, 31.
par, I, 232; II, 202, 209.
mas, I, 216; II, 8, 10, 155, 169.
— M. *baru*, II, 31.
masu, II, 170.

, *kum*, I, 208; II, 108, 114.

, *nun*, I, 218; II, 176, 182.
rub (?), II, 243.
rat, I, 230; II, 8, 233, 246.

, *sit*, II, 276.
— M. *nunu*, I, 205, 219; II, 182.
rabu, I, 205; II, 183.
ratu, II, 246.

, *ḫun* (?), I, 204; II, 87, 92.

, *zil*, I, 202; II, 79, 82.
ṣil, II, 219.

, *mun*, I, 214; II, 155, 164, 168.
— M. *dabṭav*, II, 164.

, *ak*, I, 69, 72, 184; II, 305, 314.
kir, *kur* (?), II, 123.
— M. *apas* « faire », *pakad* « surveiller », I, 185.

, *śus*, I, 220; II, 190, 200.
sus, I, 232; II, 250, 272.

, *me*, II, 307.
— M. *taḫazu* « bataille », I, 238, 307; II, 394.

, *muk*, I, 214; II, 155, 159.
— M. *mukku*, II, 159.

, incon. I, 242.

, *ba*, I, 72, 180, 431.
— M. *nasar* « déchirer », I, 181.

, *zu*, I, 72, 182, 288, 441.
— M. « signe du zodiaque », I, 183.

, *nit* (?), II, 176, 188.
nitu, II, 188.
— M. *zikaru* « esclave », II, 393.
ardutu « serviteur », II, 393.

, M. *arḫu* « mois », I, 240; II, 365.

, M. *arḫu*, II, 365.

, *saḫ*, I, 230; II, 250, 251.

, *śu*, II, 320.
un, II, 319.

, *sun*, II, 263.

, *tu*, II, 314, 323.

, *li*, II, 306.
ni, II, 319.
gip, II, 43, 53.
gup, II, 53.

, *la*, I, 72, 184, 318, 438; II, 306.

, *piu*, I, 222; II, 202, 208.
— M. *ussu* « fondation », II, 383, 415.
araḫ-samna « 8e mois », II, 368.
Huru, II, 312, 322.

, *maḫ*, I, 214; II, 155, 156.
— M. *ṣiru* « élevé », I, 215.

, M. *Gasmu*, *Zarpanit*, II, 347.

, *er*, I, 73, 190, 385; II, 311.
ur, II, 312.
— M. *alu* « ville », II, 311, 312.
Précède les noms de villes, I, 15.

, *ir*, II, 358.

, *gir*, I, 198; II, 43, 56.
ḳil, II, 226, 227.

, *ru*, I, 72, 190, 380.
ur, II, 312.
ut, II, 324.
— M. *ababu*, II, 312.

, *sik*, II, 254.
— M. *sakummatu*, II, 254.

, *ur*, II, 312.
— M. *ababu*, II, 313.

, *gur*, II, 58.

, M. *idis* « servir », I, 239

, *du*, II, 303, 317.
gu, II, 316.
zu, II, 304.
ka, I, 184, 419; II, 304.
pi (!), I, 309; II, 326.
dik (?), I, 198; II, 61, 63.
duk, II, 63.
kiṣ (?), II, 123.
lik, I, 204.

, *tik*, II, 101, 102.
— M. *pi* « bouche », II, 397
kagu, II, 123, 303.
iskulum, II, 316.
irisu, II, 63.

, *nuk*, I, 216; II, 176, 177.
— M. « boire », II, 384.

, *mi*, II, 307.
— M *taḫaz* « bataille », II, 394.

, incon. I, 242.

, M. *lisan* « langue », I, 238; II, 397.

, M. *saptu* « lèvre », II, 397.

, M. *akalu* « manger », II, 397.

, M. *imtu* « les dents (?) », II, 397.

, M. . . .

. . . . .

. . . .

 . . . . .

 . . . . .

. . . . .

 . . . .

, *iś*, I, 69, 73, 188, 360, 443; II, 309, 313.
gas (?), II, 59.
gis, I, 198; II, 10, 13, 43, 58, 309.
— M. « bois », 407.
samu, II, 13, 59.

, *gut*, II, 353.
— M. *alap* « bœuf », I, 239; II, 401.
airu « 2e mois », II, 368.

, *mar*, I, 214; II, 7, 155, 166.

, *naḫ*, II, 10.

, *gi*, 303.
git, I, 198; II, 43, 59.
kit, I, 210; II, 108, 130.
saḫ, I, 218; II, 190, 191.
— M. *kitu*, II, 130, 303.

, *u*, I, 67, 182, 278, 413.
kus, I, 210; II, 108, 128.
śam, I, 220; II, 190, 195.
sum, I, 230; II, 250, 258.
— M. *aḫu*, II, 128.

, *laḫ*, I, 210; II, 133, 134.
luḫ, II, 133, 135.

, *riḫ*, I, 228; II, 233, 234.
— M. *sukkalu*, II, 134, 192, 254, 393.

, *ga*, I, 180, 267, 419; II. 302.

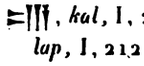
, *e*, II, 40, 304.
bit, I, 196; II, 23, 40.
niś (?), I, 218.
— M. *bitu* « maison », I, 197, 215.

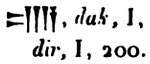
, *e*, *i*, I, 184; II, 304.
miḫ, I, 214; II, 155, 156.
kip, I, 226; II, 226, 229.
— M. *kabu* « voûte », I, 185.
kabu « parler », I, 185.
Babilu « Babylone », II, 377.

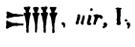
, *duk*, I, 198; II, 61, 64.
lut, I, 212; II, 133, 154.

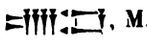
, *uk*, II, 306.
un, I, 73, 188, 352, 437.
— M. *ni-u*, II, 306, 326.

, *daḫ*, I, 200.
dan, II, 61, 68.
tan, I, 206, 234; II, 277, 287.
ṭan, II, 101, 104.

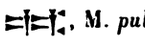
 , *kal*, I, 216; II, 12, 108, 109.
lap, I, 212; II, 10, 133, 148.
lip, II, 147.
zun, I, 202; II, 79, 83.
ṣan, I, 224; II, 216, 220.
ṣin, II, 221.
sin, I, 234.
rip, I, 228; II, 233, 242.
— M. *akru*, II, 12, 114.
gurusu, II, 68, 110, 147.

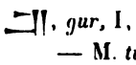
 , *dak*, I, 198.
dir, I, 200.
pir, I, 222.

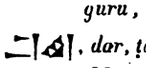
 , *nir*, I, 218; II, 176, 186.

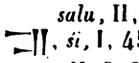
 , M. *ablutu*.

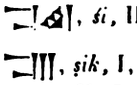
, M. « armée », I, 239, 240.

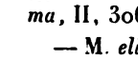
 , M. *puluk*, I, 239.

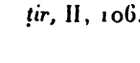
 , *gur*, I, 198; II, 43, 57.
— M. *turu*, II, 57.
guru, II, 57.

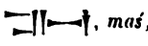
 , *dar*, *ṭar*, I, 206; II, 74, 101, 106.
— M. *tarru*, II, 74.
salu, II, 74.

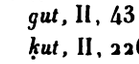
 , *śi*, I, 45, 72, 138, 442.
su, II, 308.

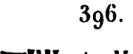
 , *śi*, II, 308, 320.

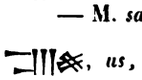
 , *ṣik*, I, 242; II, 216, 217.
ma, II, 306.
— M. *elibbu* « vaisseau », II, 306.

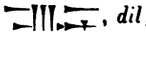
 , *dir*, II, 61, 65.
ṭir, II, 106.

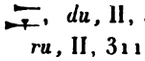
 , *maś*, I, 214; II, 7, 155, 164.

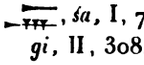
 , *du*, II, 316.
gut, II, 43, 60.
ḳut, II, 226, 232.
ris, II, 233, 244.
śak, I, 218; II, 190, 192
sak, I, 230; II, 250, 252.
— M. *ris* « tête », I, 199, 219; II, 396.

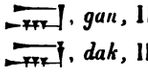
 , *śu*, II, 308.
— M. *samu*, II, 308.

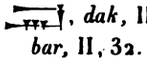
 , *us*, II, 309.

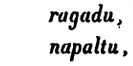
 , *dil*, II, 66.

 , *du*, II, 303, 317.
ru, II, 311, 344.
gak, II, 44.
ḳak, I, 206; II, 108, 109.
— M. *abas* « faire », I, 207.
kalu, *nabḫar* « tout », I, 207; II, 435.

 , *śa*, I, 72, 288, 353, 442; II, 308.
gi, II, 308.
— M. *nadan* « donner », I, 189.

 , *gan*, II, 50.

 , *dak*, II, 63.
bar, II, 32.
par, II, 212.
pir (?), II, 202, 212.
— M. *sapururu*, II, 32.
rugadu, II, 63.
napaltu, II, 212.

 , *ni*, I, 72, 186, 339, 436; II, 307.

, *li*, II, 318.
zal, *ṣal*, I, 202, 224; II, 79, 82, 216, 217.
dik, II, 63.
— M. *yau* « pelle », I, 187.

, *ir*, I, 73, 190.

, *bit*, I, 14.
mal, I, 214; II, 155, 159.
nis (*ḳ*), II, 176, 183.
— M. *bitu* « maison », I, 14, 197, 215, 219.

, M. *gusur* « poutre », I, 57, 58, 240; II, 4, 8, 270.

, M. *kisallu* « autel », II, 436.

, M. *ummu* « mère », I, 14, 240.

, *riemu* « pardon », II, 436.

, *us*, I, 73, 192, 400, 445; II, 313.
nit, I, 218; II, 176, 189.

, M. « uriner », II, 384.

, *dak*, I, 198; II, 61, 62.
ṭak, II, 101, 102.
tuk, I, 204.
— M. *aban* « pierre », II, 411.

, *kus*, II, 108, 128.

, *kas*, II, 127.
— M. *sinatu*, I, 211, 242; II, 127.

, *am*, I, 73, 186, 334, 435.
— M. *remu* « élevé », I, 187.
« animal sauvage », II, 406.

, *us*, II, 309.
— M. *usu*, I, 242.
siru, II, 309.

, *ṭi*, II, 367.
iz, II, 304, 309.
pi, II, 321.
ni, I, 72, 186, 341; II, 319.
bil, I, 194; II, 23, 26.
pil, I, 222; II, 202, 205.
gul, I, 196; II, 43, 47.
kum, I, 208; II, 108, 113.
— M. *abu* « 5e mois », II, 368.
isa « feu », II, 436.

, *gap*, I, 196; II, 43, 52.
daḫ, I, 198; II, 61, 62.
ḫus, I, 204; II, 87, 99.
ḳap, II, 226, 229.
taḫ, I, 232; II, 8, 277, 278.
du, II, 317.

, M. *patar* « rompre », I, 97, 305.

, *ṣir*. — M. *zeru* « désert », II, 380.

, *al*, I, 73, 186, 322, 439; II, 316.

, *lak*, I, 210; II, 133, 136.
miṡ, II, 155, 165.
mis, I, 214; II, 171.
rit, I, 230; II, 233, 248.
sit, I, 232; II, 250, 274.
— M. « cachet », I, 211.
« scribe », II, 394.
kanaku, II, 413.

, M. *tipsarru* « satrape », II, 392.

, M. Précède certains noms d'hommes, II, 388.

, M. « bête à corne », II, 401.
karanu, II, 403.

, *tum*, I, 234; II, 9, 177, 286.
ip, II, 310.

, M. *emiru*, I, 240; II, 399, 400.

, M. *arkat* « derrière, suivant », I, 240; II, 415.

, M. *ikribit* « prière », II, 416.

, *ḫas*, I, 204; II, 87, 98.
zik, I, 202; II, 79, 80.
— M. *rikku*, II, 81.
sabru, II, 98.

, *ur*, II, 312, 322.
— M. *aru*, II, 312.
« semence de poisson », II, 407.

, *uz*, II, 304, 309.
— M. *baru*, 304, 309.

, *sam*, II, 436.

, *ak*, II, 305.
ram, I, 228; II, 233, 237.
— M. *ramu*, II, 305, 337.
mudadu, II, 305.

, *gaś*, I, 196; II, 43, 51.
— M. *daku* « mort », II, 51, 398.

, *sam*, II, 259
sim, II, 260.
— M. *simu*, II, 259, 260.

, *iś*, II, 320.
is, I, 73, 192, 397, 445; II, 313.
mil, I, 214; II, 155, 160.
— M. *sadu*, II, 313.

, *up*, II, 310.
zu, II, 318.
— M. *ablutav*, II, 310.
— M. *kiprat*, II, 359.
arbu, II, 311.
ubbu, II, 310.
saphu, II, 310.

, *up*, I, 69, 73, 190, 369; II, 310.
ar, I, 73, 190, 383; II, 311.

, *bi*, I, 72, 188, 261, 431; II, 302.
gas, II, 435.
kas, I, 210; II, 7, 108, 126.
— *kasu*, II, 126, 202.

, *kip*, I, 208; II, 108, 115.
ḳip, II, 226, 229.

, *gur*, II, 58.
— M. *namadu*, I, 242; II, 58.

, *ri* (!), II, 311.
ḳu, I, 72, 190, 375, 420.
ḳum, I, 226; II, 228, 236.

, *ur*, I, 73, 190, 387; II, 312.
— M. *urunu*, II, 312.
utlu, II, 312.

, *sim*, I, 230; II, 250, 261.

, *rik*, II, 233, 236.

, *ḫil* (*ḳ*), II, 87, 89.
— M. *ḫasalum*.

, *il*, I, 439; II, 306.

, *il*, I, 73, 186, 323.

, *im*, II, 319.
— M. *sanu*, II, 319.

, *du*, I, 72, 182, 277, 426; II, 303.
ku, II, 305.
sa, II, 312, 322.
ru, II, 310.
ar, II, 321.
gup, II, 53.
kup, I, 208; II, 108, 120.

, *suḫ*, II, 252.
sam, II, 252.
Inc. I, 242.
— M. *itallu*, II, 252.
sabaki, II, 252.

as, II, 313, 323.
— M. *aptum*, II, 309.
bituv, II, 313.
tibitav « 10e mois », II, 368.

, *nap*, I, 218; II, 8, 176, 184.

, *mul*, I, 214; II, 155, 161.
— M. *kakkab*, II, 350.
nabaṭu, II, 351.

, *gu*, II, 303.
mur (ę), I, 216; II, 155, 168.
tik, I, 234; II, 277, 280.
— M. « proche », I, 217.
nanṭaru « gardien », II, 394.

, *dur*, *ṭur*, I, 206; II, 101, 107.

, *aś*, I, 69, 73, 188, 358, 433; II, 308.
— M. *aśu*, II, 308

, *uk*, I, 69, 73, 184, 317; II, 306.
— M. *uku*, II, 306.
ɣumu, II, 306.

307.
diḫ (ę), I, 198; II, 61, 62.
dip, *ṭip*, II, 101, 105.
tip, I, 206, 234; II, 277, 291.
dup, II, 73.
tup, II, 291.
mus, I, 214; II, 155, 168.
— M. *ummu*, II, 307.
lamu, II, 73,

, M. *sumuku*.

, M. *muzzutu*

, M. « massue », I, 239.

, M. *gabar* « fort », I, 239.

, *kas*, II, 10, 11, 108, 118.
ras, II, 8, 233, 244.
— M. « deux », II, 333.

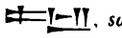
, *sum*, I, 230; II, 250, 261.
tak, I, 233; II, 8, 277, 279.
— M. *lapatuv*, II, 279.

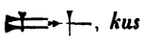
, M. « trois », II, 333.

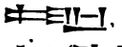
, *du*, II, 317.
pa, I, 72, 188, 364; II, 10, 309.
ḫat, I, 204; II, 87, 99.
ḫut, II, 100.

, M. « oindre », I, 189.
naḫaru, II, 100, 117.
aruv, II, 309.
gistaru, II, 309

, *śap*, I, 220; II, 196, 197.
śip, I, 232; II, 190, 198.
— M. *ri'u* « pasteur », II, 198, 392.

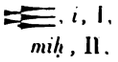
 , *sap*, II, 250, 265.
— M. *sappu*, II, 265.
saramu, II, 165.

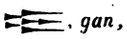
 , *kus*, II, 129.
sas, II, 264.

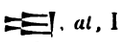
 , M. *sabar*, I, 239.

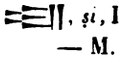
, M. *mastin*, I, 239.

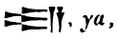
, M. « bête de somme », II, 399.

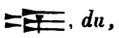
 , *i*, I, 67, 184, 303, 413.
miḫ, II, 157.
— M. *nahid* « élevé », I, 185.

 , *gan*, I, 96; II, 7, 43, 50.
kan, I, 208; II, 108, 114.
ḳan, I, 226; II, 226, 228.
— M. Ind. du nombre ordinal, II, 331.
annu « nuage », I, 197, 209.
kislev « 9e mois », II, 369.

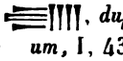
 , *at*, I, 18, 69, 72, 192, 429; II, 314.
— M. *abu* « père », I, 14, 190, 193.

 , *ṣi*, I, 72, 190, 371, 443; II, 320.
— M. *martav*, II, 310.
namar, I, 191.

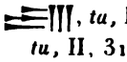
 , *ya*, I, 307.

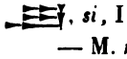
 , *du*, II, 303.
tur, I, 236; II, 9, 277, 294.
— M. *ablu* « fils », I, 14.
zahruv, II, 294.
maru, II, 303.

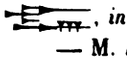
, M. *sarru*, I, 11, 14, 33, 239; II, 268.

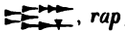
 , *dup*, II, 73.
um, I, 435.
tip, I, 206, 234; II, 277, 291.
diḫ, I, 198; II, 61, 62.
mus, I, 214; II, 155, 168.
tup, II, 291.
— M. *dippu* « table », I, 187.

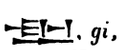
, M. *dabak* « adhérer », I, 187.

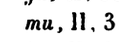
 , *tu*, I, 192, 401, 426.
tu, II, 314.
nas, II, 436.
— M. *summu*, II, 314.

 , *si*, I, 188, 355.
— M. *nadan* « donner », II, 428.

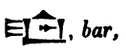
 , *in*, II, 307.
— M. *innu*, II, 309.
Indice des racines verbales, II, 421.

 , *rap*, I, 228; II, 233, 234, 240.

 , M. *sarru* « roi », I, 11.

 , *gi*, II, 315.
gu, II, 303.
mu, II, 319.
ḫir, II, 87, 97.
śar, II, 190, 198
sar, II, 250, 268.
— M. *nisi*, II, 303.
saṭaru, II, 198.
aṣa sa iś au gi, II, 319.

, *bat* (*ḳ*), II, 77.
but (*ḳ*), II, 41.
dur, II, 77.
pit (*ḳ*), II, 202, 215.
— M. *duru*, I, 197; II, 380.

 , *bar*, II, 32.

, *as*, I, 73, 192, 395, 445.
— M. *sabaṭu* « 11e mois », II, 368.

, *da*, *ṭa*, I, 72, 180, 184, 272.
ṭa, 301, 426, 428.

, *śa*, II, 320.
gal, I, 226; II, 43, 45.
ḳal, I, 196; II, 226, 227.
— M. *rabu* « grand », II, 336.

, *bur*, *pur*, I, 194; II, 23, 34, 35, 212.
— M. *buru*, II, 35.

, *gar*, I, 198; II, 43, 45.
ḳar, I, 226; II, 226, 230.

, *pir*, I, 222.

, *it*, I, 69, 72, 192, 408, 429.
a, II, 315.
— M. *idi*, *idu* « pied », II, 398.

, M. « les deux pieds », II, 398.

, *bis*, I, 194; II, 23, 37.
pis, I, 224; II, 202, 213.
gir, I, 198; II, 43, 57.
kar (ḫ), I, 124, 208.
kir, II, 7, 108, 122.
ḳir, II, 226, 231.

, *ra*, I, 72, 190, 375, 440; II, 310,
— M. *raṣu*, II, 310.

, *śur*, I, 220; II, 190, 200.
kus, II, 128, 129.

, *ruḳ* (ḫ), II, 232, 234.
gum (ḫ), I, 196; II, 43, 49.
— M. *nisu* « homme ».

, *śiś*, I, 200; II, 190, 197.
siś, II, 250, 264.
sis, I, 18, 332; II, 250, 271.
aṛ, II, 312.
ru, II, 321.
— M. *aḫu* « frère », I, 19; II, 272
naṣaru, II, 312.

, *sarru* « roi ».

, *zak*, I, 202; II, 79, 80.
ṣak, I, 224; II, 216, 217.

, *un*, II, 307.
ru (ḫ), II, 311.
rut (ḫ), I, 230; II, 233, 249.
sup, II, 268.
— M. *gablu* « mêlée », II, 394.

, *mum*, II, 163.
min (ḫ), I, 214; II, 155, 163.
di, II, 316.

, *lil*, I, 212; II, 133, 141.
— M. *lillu*, II, 141.

, *rus*, I, 228, 230; II, 233, 240.

, *mir*, I, 216; II, 7, 10, 155, 16
— M. *agu* « couronne », II, 409.

, *su*, I, 72, 192, 393, 444.
gat, I, 198; II, 43, 59.
kut(!), I, 210; II, 108, 129.
ḳat, II, 232.
— M. *ḳatu* « main », II, 397.
duzu « 4e mois », II, 368.

, *śu*, I, 72, 442.
sim (ḫ), I, 220, 256; II, 190, 195.
rib, II, 233, 242.
— M. *nabu* « multiplier », I, 89
masak « peau », I, 189; II, 398.

, *lib*, I, 212; II, 133, 149.
lub(?), I, 212; II, 133, 150.
lul, I, 212; II, 133.
nar, I, 218; II, 176, 185.
paḥ, I, 220; II, 202, 203.
rar, I, 228; II, 233, 243.
— M. *naru* « esclave », I, 213.

, *sun*, I, 230; II, 250, 263.
sin, II, 263.
ruk, II, 237.

, M. *Belit* « souveraine », II, 345.

, *mal*, II, 436.

, *sik*(?), II, 435.

, *sa*, I, 191, 192.
na, II, 307.
— M. *pitnu*, II, 307.

, *dup*, I, 200; II, 61, 72.

, *ruḥ*, I, 226; II, 233, 234.

, *naḥ*, I, 176, 177, 217.

, M. *Akkad*, I, 240.

, *si*, I, 355; *kip*, II, 120.
— M. « donner », II, 428.

, M. *Samas*, II, 352, 354.

, M. *ṣalmu*, II, 357.

, *naḥ*, I, 116; II, 233, 234.

, M. *Ḥilibu*, II, 337.

, M. *Bin*, *Mirmiru*, II, 342.

, M. *Akkad*, I, 240.

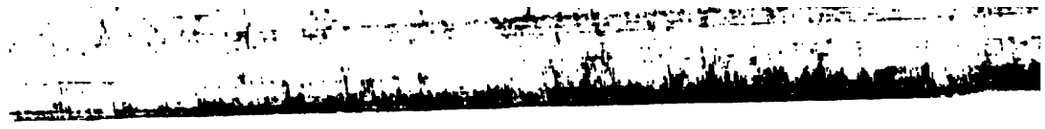


TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... 1

CHAPITRE V. — Justification de la valeur des signes qui représentent les syllabes complexes..... 1

§ I. — Principes généraux..... 2

A. Dépouillement des noms propres..... 3

B. Comparaison des textes..... 10

Observations sur les polyphones..... 14

Remarque..... 19

§ II. — Examen des signes qui représentent les syllabes complexes..... 22

Examen des syllabes complexes commençant par....

ב..... 23

ג..... 43

ד..... 61

ז..... 79

ח..... 87

מ..... 101

כ..... 108

ל..... 133

מ..... 155

נ..... 176

ס..... 190

פ..... 202

ץ..... 216

ק..... 226

ר..... 233

ש..... 250

ת..... 277

Remarque sur les documents philologiques des Assyriens..... 300

A. Résultat du déchiffrement des syllabaires assyriens..... 300

Extrait des syllabaires assyriens..... 302

B. Résultat du déchiffrement des tablettes philologiques..... 314

Extrait des tablettes philologiques..... 315

Pages.
CHAPITRE VI. — Les idéogrammes et les allophones. 325
A. Le chiffre. 327
B. — Les dieux 335
C. — Le ciel 348
D. — Le temps 359
E. — La terre. 373
F. — L'eau 384
G. — Les hommes. 387
H. — Les animaux. 399
I. — Les bois 407
K. — Les pierres 411

APPENDICE.
La langue de Sumir et d'Accad 417
Pronoms et particules 419
Verbes. 420
Adjectifs 426
Substantifs. 427
Exercice grammatical. 429
Document juridique casdéen 430
Stances casdéennes. 434

ADDENDA 435

TABLE ANALYTIQUE DES SIGNES 437

UNIV. OF M[illegible]

JUN 18 1912

PUBLICATIONS

DE

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE. Tomes I à XII épuisés; tomes XIII à XXI, XXIII, XXIV, XXV, 2e partie; XXVI, chaque tome en 2 parties ou volumes, in-4°. Prix du volume..... 15 fr.

MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS À L'ACADÉMIE :

1re série : Sujets divers d'érudition. Tomes I à VIII, 1re partie;

2e série : Antiquités de la France. Tomes I à V.

A partir du tome V de la 1re série et IV de la 2e série, chaque tome forme 2 parties ou volumes in-4°. Prix du volume..... 15 fr.

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES, publiés par l'Institut de France. Tomes I à VII épuisés; tomes VIII à XXI; XXII, 2e partie; XXIII, 2e partie, in-4°. Prix des tomes VIII à XXII..... 15 fr.

A partir du tome XXIII, les Notices et Extraits se divisent en deux sections, la première orientale, et la seconde grecque et latine. Chaque section forme un volume à part, au prix de..... 15 fr.

Le tome XVIII, 2e partie (Papyrus grecs du Louvre et de la Bibliothèque nationale), avec atlas in-fol. de 52 planches de *fac-simile*, se vend.. 45 fr.

DIPLOMATA, CHARTÆ, EPISTOLÆ, LEGES ALIAQUE INSTRUMENTA AD RES GALLO-FRANCICAS SPECTANTIA. Nunc nova ratione ordinata, plurimumque aucta jubente ac moderante Academia Inscriptionum et Humaniorum Litterarum. Instrumenta ab anno CDXVII ad annum DCCLI. 2 volumes in-fol. Prix du volume..... 30 fr.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES DIPLÔMES, CHARTES, TITRES ET ACTES IMPRIMÉS CONCERNANT L'HISTOIRE DE FRANCE. Tomes I à IV épuisés; tomes V, VI, VII, in-fol. Prix du volume..... 30 fr.

ORDONNANCES DES ROIS DE FRANCE DE LA TROISIÈME RACE, recueillies par ordre chronologique. Tomes I à XIX épuisés; tomes XX, XXI et volume de table, in-fol. Prix du volume... ..... 30 fr.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES ET DE LA FRANCE. Tomes I à XIX épuisés; tomes XX à XXII, in-fol. Prix du volume. ..... 30 fr.

RECUEIL DES HISTORIENS DES CROISADES :

Lois. (*Assises de Jérusalem.*) Tomes I, II, in-fol. Prix du volume. 30 fr.
Historiens Occidentaux. Tome I en 2 parties, in-fol..... 45 fr.
———————— Tome II, III. Prix du volume..... 30 fr.
Historiens Orientaux. Tome I (*Historiens Arabes*, I), in-fol..... 45 fr.
Documents Arméniens. Tome I, in-fol..... 45 fr.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE FRANCE. Tome XI à XXVI (tome XIII épuisé), in-4°. Prix du volume..... 14 fr.

GALLIA CHRISTIANA. Tome XVI, in-fol. Prix du volume..... 37 fr. 50.

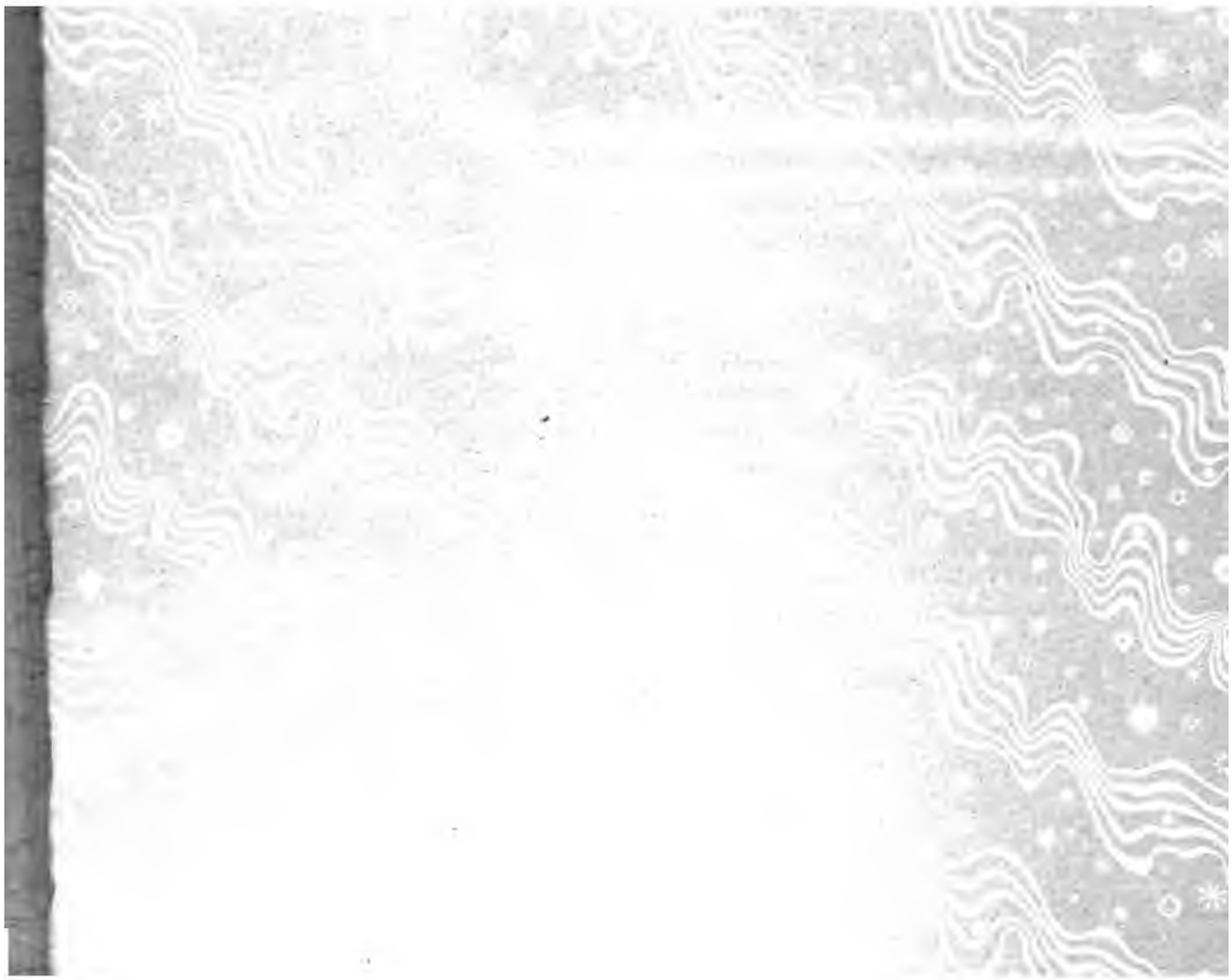
EN PRÉPARATION :

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE. Tomes XXII, XXV, 1re partie; XXVII, 2e partie.

MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS. 1re série : tome VIII, 2e partie.

NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS. Tome XXII, 1re partie; XXIII, 1re partie; XXIV, 2e partie.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES DIPLÔMES, CHARTES, ETC. Tome VIII.

RECUEIL DES HISTORIENS DES GAULES ET DE LA FRANCE. Tome XXIII.

RECUEIL DES HISTORIENS DES CROISADES : *Historiens Occidentaux.* Tome IV.
———————— *Historiens Grecs.* Tomes I et II.
———————— *Historiens Arabes.* Tome II.